L'hétérosexisme à la lumière des expériences fems

Pressions normatives, résistances et réitérations

THÈSE

présentée à la Faculté des sciences de la société
de l'Université de Genève

par

Aurélie Chrestian

sous la direction de

prof. Delphine Gardey et
prof. Eric Fassin

pour l'obtention du grade de

Docteure ès sciences de la société
mention études genre

Membres du jury de thèse :

Prof. Delphine GARDEY, co-directrice de la thèse, Université de Genève

Prof. Eric FASSIN, co-directeur de la thèse, Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Mme Lorena PARINI, présidente du jury, Université de Genève

M. Michel BOZON, Institut National de la Recherche Démographique, Paris

Mme Natacha CHETCUTI-OSOROVITZ, laboratoire d'études de genre et séxualité, Universtité de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis

Thèse n°19

Genève, 29 septembre 2015

Table des matières

Résumé **8**

Remerciements **13**

Introduction **17**

Encadré 1 : le *queer* 23

Problématique 39

Postulat et hypothèses 40

Structure de la thèse 41

Méthodologie **43**

A. Les entretiens 43

B. Les données de terrain 66

Image 1 : annonce de recherche d'entretiens affichée à La Mutinerie 79

C. Les ressources textuelles 82

Partie I. Ce que (les) fem(s) veu(len)t dire **85**

Chapitre 1. Sur les traces des fems **87**

1.1 Autour du terme fem **87**

1.1.1 Genèse du terme fem 87

1.1.2 *Butch*·fem, une question de classe sociale inscrite dans un contexte social 91

1.1.3 La traduction ou l'invisibilisation des fems 96

1.2 Autour de la littérature théorique **101**

1.2.1 Les écrits *butch*·fem : des textes inscrits dans une controverse 102

1.2.2 Une fem, jamais sans sa butch 104

1.2.3 Fem, trois définitions au fil des études : genre, sexualité, performance 106

1.2.4 Fem, ou la question de l'imitation hétérosexuelle : transformation, aliénation, reproduction, performance, trahison 110

1.2.5 Les rôles des fems au fil des auteures 115

1.2.6 Wendy Delorme, ou l'archétype fem en France ? 120

Chapitre 2. Fem : se rendre intelligible 127

2.1 Les trois piliers fems : non-hétéronormativité, *fem*-inité et politisation 128

2.1.1 Pilier 1 : la non-hétéronormativité 128

2.1.2 Pilier 2 : l'investissement des *fem*-inités 134

2.1.3 Pilier 3 : l'inscription politique 147

2.2 Les fems se disent-elles femmes ? 156

2.2.1 Des fems femmes et des fems non-femmes 158

2.2.2 Militer : quand les fems se disent femmes 163

2.2.3 Fem et femme, une question de rapports sociaux de genre 167

Chapitre 3. Se dire fem : du processus d'autodéfinition au *coming out* 175

3.1 Processus d'autodéfinition fem 176

Schéma du Processus d'autodéfinition fem 178

3.1.1 Evolution de l'investissement des codes sociaux de genre 179

3.1.2 Appropriation du terme 188

3.2 Enonciation de l'autodéfinition fem 191

3.2.1 Un non-dit 192

3.2.2 Une autodéfinition de l'entre-soi 197

3.2.3 Enonciation de soi et cohésion du groupe 202

Chapitre 4. Les non-fems : figures d'altérité du « Nous » des fems 209

4.1 Autrui : *butch* et *lipstick*, deux figures d'altérité au sein d'un ensemble déviant 215

4.1.1 Les *butchs* (FA1) 215

4.1.2 Les *lipsticks* (FA2) 218

4.2 Autrui, Autre, Nous ? Deux figures au statut ambigu, entre figures d'altérité et membres du groupe fem 225

4.2.1 Les femmes cisgenres bisexuelles (FA3) 225

4.2.2 Les hommes cisgenres gays (FA3) 228

4.3 Autre : femme et homme cisgenres hétérosexuels, deux figures d'altérité socialement éloignées 232

4.3.1 Les femmes cisgenres hétérosexuelles (Fa4) 233

4.3.2 Les hommes hétérosexuels cisgenres (Fa5) : l'Autre par excellence 237

Conclusion de la partie I..... 239

Partie II. Fems et hétérosexisme : le poids des normes et la réitération normative 245

Chapitre 5. Les fems, destinataires de manifestations hétérosexistes spécifiques 249

5.1 De l'hétérosexisme lors d'interactions avec des *outsiders* 249

5.1.1 L'essentialisation des « femmes » 250

5.1.2 Les interpellations hétérosexistes..... 256

Encadré 2 : le harcèlement de rue 260

5.1.3 Du présupposé d'hétérosexualité à la négation du lesbianisme.... 267

5.1.4 Tentatives d'appropriation des corps et des sexualités fems 272

5.2 De l'hétérosexisme lors d'interactions avec des *insiders*..... 285

5.2.1 L'essentialisation des fems..... 286

5.2.2 L'accès au corps des fems 292

5.2.3 De la non-reconnaissance à la négation des autodéfinitions « lesbienne » ou « *queer* » 294

5.2.4 La négation du vécu de lesbophobie..... 301

Chapitre 6. Hétérosexisme : la critique produite par les fems 307

6.1 Les fems et les interpellations hétérosexistes 307

6.1.1 Drague légitime ou harcèlement illégitime, une frontière floue..... 308

6.1.2 Se défendre comme « une fem » 311

6.2 Les fems et les questions de lesbophobie..... 318

6.2.1 Un privilège fem face à la lesbophobie ?..... 318

6.2.2 L'illusion d'un privilège : les expériences fems..... 322

Encadré 3 : la famille.....325

6.2.3 Le manque de données chiffrées 332

6.2.4 Quelques mécanismes minimisant les vécus de lesbophobie..... 338

6.2.5 La minimisation, une question d'imbrication des rapports de pouvoir 345

6.3 La femphobie : une notion vernaculaire..... 347

Conclusion de la partie II..... 353

Partie III. Des résistances et déplacements des fems 359

Chapitre 7. Les fems en résistance 361

7.1 Du militantisme des fems 361

7.1.1 L'influence du militantisme par la mise en scène du corps..... 362

7.1.2 Les trois grandes autres modalités de militantisme fem..... 368

7.2 Les sexualités comme terrain de résistance 374

7.2.1 Sexualités et pratiques sexuelles dissidentes 374

Tableau 1 : le fisting 381

Tableau 2 : dégénitalisation.....387

7.2.2 La place centrale du consentement..... 390

7.2.3 La transmission des savoirs-pouvoirs sexuels 395

7.3 La violence comme arme militante 402

7.3.1 La fiction, un premier pas vers la réappropriation de la violence... 405

7.3.2 Des discours collectifs de légitimation de l'usage de la violence... 411

7.3.3 Des fems violentes 416

Chapitre 8. Les *fem*-inités comme déplacements 423

8.1 Les micropolitiques du corps contre l'assignation à l'hétérosexualité 424

8.1.1 Des micropolitiques du corps variées..... 425

8.1.2 Les tontes comme micropolitiques du corps..... 427

8.2 Les mésusages des genres..... 435

8.2.1 Incorporer les masculinités..... 436

8.2.2 Faire des féminités une force 442

Image 2 : chaussure à cran d'arrêt.....445

8.3 L'antiparastase 450

8.3.1 La « salope » dans la littérature fem..... 451

8.3.2 Les expériences fems d'antiparastase 452

8.4 Le femsistering 455

8.4.1 Un héritage émancipé..... 455

8.4.2 Des pratiques concrètes de femsistering..... 459

Conclusion de la partie III..... 465

Conclusion générale de la thèse 471

Bibliographie 481

Glossaire.....509

Annexes 513

Annexe 1 : Tableau de présentation des personnes entendues en entretien 514

(Partie 1 : Adeline, Alice, Audre, Beatriz, Debra, Dina) 514

(Partie 2 : Dorothy, Dossie, Florian, Garance, Jodie, Léona).....516

(Partie 3 : Lilah, Lola, Lydia, Madison, Maévane) 518

(Partie 4 : Marla, Naomie, Rebecca, Sofia, Tara).....520

Annexe 2 : Tableaux récapitulatifs de présentation des personnes entendues en entretien.....522

A. Informations identitaires factuelles.....522

B. Habitation/logement 522

C. Habitat/relations 523

D. Niveau d'études 523

E. Situation relationnelle.....523

F. Situation professionnelle/économique.....524

G. Ressources économiques mensuelles 524

H. Militantisme 524

Annexe 3 : Termes utilisés par les répondantes pour qualifier leur orientation sexuelle, graphique et tableau.....525

Annexe 4 : Termes utilisés par les répondantes pour s'autodéfinir, graphique et tableau.....526

Annexe 5 : Relation entre la pratique du BDSM et la dégénitalisation de la sexualité 527

Annexe 6 : Grille d'entretien indicative 528

Résumé

À partir des personnes s'autodéfinissant comme fems aujourd'hui en France, cette thèse propose un regard sociologique novateur sur l'articulation entre les rapports sociaux de sexe, de genre et de sexualité. Les fems se trouvent dans une tension permanente entre leur aspiration à résister aux normes, voire à les dépasser, et le poids des normes majoritaires mais aussi minoritaires, entre la dénaturalisation de la féminité et sa renaturalisation au quotidien. Comment les fems réduisent-elles la tension qui consiste à se voir inscrites dans les normes de genre et de sexualité tout en résistant à ces dernières ?

Aux Etats-Unis, des lesbiennes se définissent comme fems depuis les années 1930. Si le terme n'apparaît dans la littérature francophone que dans les années 1990, nous pouvons en supposer un usage antérieur à cette date en France. Malgré une histoire couvrant donc plusieurs décennies, les fems connaissent une double invisibilité. Cela est sans doute dû au fait que leur démarche transgressive est peu intelligible au premier abord : elles sont socialement perçues comme des femmes mais aspirent à la transgression tout en adoptant les codes des féminités. Au quotidien, elles ne sont le plus souvent pas reconnues en tant que lesbiennes ; dans les écrits, elles sont absentes ou effacées. Ces spécificités affaiblissent la culture fem, limitent la possibilité de se définir ainsi et nourrissent l'idée selon laquelle les fems seraient très peu nombreuses.

L'autodéfinition fem étant évolutive dans le temps et dans l'espace, les fems n'ont de cesse de se rendre intelligibles afin de pallier leur invisibilité. De nos jours, l'autodéfinition fem repose sur trois piliers. Il s'agit d'abord d'être non-hétérosexuelle (pour les personnes cisgenres) ou non hétéronormée en termes de trajectoire de genre. Ensuite, il est question d'être *fem*-inine, c'est-à-dire investir des féminités déconstruites et resignifiées en dehors de

l'hétérosexualité. Enfin, les fems se veulent politisées, concept large renvoyant avant tout au féminisme, dont elles préfèrent une approche intersectionnelle.

Par ailleurs j'ai décrypté le processus qui aboutit à l'autodéfinition fem en en dégageant des histoires typiques (« Discontinue », « Décentrée », « Linéaire »). Le rapport aux genres joue un rôle essentiel dans ces parcours et l'étape finale correspond toujours à l'investissement de féminités resignifiées. En outre, le processus qui conduit à s'autodéfinir en tant que fem peut comporter une phase lors de laquelle la personne sera étiquetée de la sorte (histoire typique « Indirecte ») ou à l'inverse se dérouler sans qu'autrui n'intervienne (histoire typique « Directe »).

Pour parfaire notre image de ce que recouvre l'autodéfinition fem, je me suis intéressée aux figures d'altérité : c'est avant tout le partage d'une position commune d'opprimé au sein des rapports de sexe, de genre et de sexualité qui légitime l'autodéfinition fem. Il s'agit d'une question de vécu, tout comme lorsqu'il est question de savoir si les fems se disent femmes. Bien que pour militer, les fems se coalisent derrière l'appellation « femme », elles sont nombreuses à adopter par ailleurs une approche wittigienne de la question et donc à ne pas se définir comme telles.

En tant que personnes non-hétérosexuelles, *fem*-inines et féministes, affirmant « passer pour hétérosexuelles », les fems offrent un éclairage précieux sur le traitement réservé aux personnes qui sont socialement perçues comme des femmes, comme des femmes hétérosexuelles, mais aussi comme des lesbiennes. C'est ainsi que cette thèse n'a pu être conduite sans qu'il ne soit traité de l'hétérosexisme en son coeur. Il est indispensable de considérer que l'environnement social des fems est composé de deux ensembles : le premier est constitué des personnes qu'elles considèrent comme membres d'un même groupe déviant en ce qu'elles sont non-hétérosexuelles et/ou trans, que j'ai désignées comme les *insiders* ; le second regroupe les *outsiders,* qui ne partagent pas ces caractéristiques. L'hétérosexisme à l'adresse des fems émane de toutes parts. Bien que ce soit pour des motifs ou avec des desseins différents, *insiders* et *outsiders* essentialisent les fems, mais surtout nient leur

lesbianisme ou leurs non-hétérosexualité. Les *insiders*, qui ont tendance à ne pas reconnaître aux fems un vécu commun en termes de violences et discriminations dues à l'orientation sexuelle, cherchent par là à exclure les fems de leur groupe. À l'inverse les *outsiders* s'efforcent de réinscrire les fems dans l'ordre hétérosexiste. Par ailleurs, une légère empreinte des normes hétérosociales transparaît lorsque les *insiders* adoptent des comportements légèrement différents avec les fems compte tenu des féminités de ces dernières. Cependant ces attitudes restent sans commune mesure avec les tentatives de réappropriation des corps et des sexualités fems venant des *outsiders*, qui prennent alors une dimension systémique.

Les fems ont développé une critique aiguisée face aux différentes formes d'hétérosexisme qui leurs sont adressées. En s'intéressant plus spécifiquement aux interpellations hétérosexistes, nous constatons qu'elles sont qualifiées de « drague », « drague lourde », « harcèlement » selon le degré de légitimité que les fems leur accordent. Cependant, la peur ressentie face aux interpellations n'est pas proportionnelle à leur légitimité et les fems semblent toujours prêtes à se défendre. Elles expliquent adopter « l'évitement », « la pédagogie » ou « la confrontation ». Cette dernière, la plus valorisée, correspond à une image idéale de ce que devrait être le comportement d'une fem. Quant à l'hétérosexisme que les fems reçoivent de la part des *insiders*, elles lui ont attribué un qualificatif spécifique : la femphobie. Dans tous les cas, elles dénoncent l'hétérosexisme qu'elles rencontrent en tant que personnes socialement perçues comme des femmes ou parce qu'elles sont féminines, mais le font très peu lorsqu'il est question de leur non-hétérosexualité. Paradoxalement, bien qu'elles témoignent de leurs expériences des discriminations et des violences liées à leur non-hétérosexualité, les fems se disent à l'abri de la lesbophobie. Si l'on décèle différents mécanismes de minimisation du vécu, il apparaît avant tout que les fems ne parviennent pas à se détacher des discours de leurs pairs qui avancent que les fems ne connaitraient pas la lesbophobie compte tenu de leurs apparences féminines. Avant tout la minimisation est l'un des vecteurs par lesquels les fems peuvent négocier ou s'approprier un espace de parole rare du fait que la dénonciation

de la lesbophobie remet en cause un des fondements de l'ordre hétérosexiste : l'hétérosexualité obligatoire.

Au delà de la pensée critique, face aux différentes normativités, les fems mettent en place des stratégies de résistance. La mise en scène du corps constitue la forme la plus visible de leur militantisme, mais non la plus répandue. Ainsi, certaines fems ont indépendamment de leur volonté contribué à modeler une image réductrice de « la Fem » que toutes remettent en cause aujourd'hui. Surtout, leur militantisme s'avère polymorphe, puisque j'en ai distingué trois formes qui sont la militance (associations, collectifs), le militantisme indépendant (en dehors de ceux-ci) et le militantisme au quotidien, bien plus invisible. De plus, les fems investissent les sexualités en tant que terrains de résistance. Selon leurs approches des notions de public et de privé, les fems peuvent considérer les non-hétérosexualités et les pratiques sexuelles non hétéronormées comme autant de modalités de résistance. Malgré ces quelques divergences, les fems s'accordent pour penser et rechercher le consentement de manière active. Ainsi elles se positionnent à rebours des normes hétérosociales qui tendent à faire du consentement une évidence selon les situations. Lorsqu'elles s'intéressent au consentement, ce sont aussi bien les hétéro- que les homo- et *queer*mormes qui sont interrogées puis mises à mal. Les fems participent également à la transmission des savoirs-pouvoirs au sujet des corps, des sexualités et de la santé sexuelle. De surcroît, alors que les normes prédominantes excluent la violence du répertoire d'action des femmes, et que la majeure partie des discours féministes n'y voient pas une arme à investir, les fems s'accordent le plus souvent avec les rares voix féministes opposées. Les fems et leurs réseaux relationnels valorisent des figures féminines de fiction qui usent de la violence. Plus concrètement, la riposte violente fait partie intégrante de l'histoire des *queers* et certains tentent de raviver cette mémoire et de diffuser des messages remettant en cause la frontière entre violence légitime et illégitime. En outre, les fems peuvent user de la violence afin de se défendre ou défendre leurs pairs.

Les déplacements sont une autre forme de résistance qui consistent à tenter d'échapper à une réinscription normative. Les fems usent ainsi de multiples micropolitiques du corps pour s'extraire de la présomption ou de l'assignation à l'hétérosexualité. Par ailleurs, les *fem*-inités ne sont autres que des déplacements puisqu'elles impliquent des mésusages des genres. En effet, non seulement elles supposent de faire des féminités une force mais de plus elles incorporent les masculinités après resignification. Parce qu'elles sont cibles d'insultes spécifiques (le plus souvent celles socialement destinées aux femmes), les fems usent de celles-ci comme autodéfinitions, transformant ainsi leur force négative en puissance positive et en en redirigeant la charge violente vers les agresseurs potentiels : l'antiparastase est une autre forme de déplacement. Pour finir, nous constatons que les fems ont su à la fois saisir l'héritage féministe que constitue la sororité tout en tenant compte des critiques notamment issues du *black feminism* qui lui sont adressées. Ainsi le femsistering n'est pas considéré comme un acquis mais bien comme un effort constant et ne s'adresse pas aux seules fems, ni uniquement aux femmes, mais plutôt aux personnes considérées comme féminines. C'est par l'échange de compliments, la coalition (en opposition à ladite « rivalité féminine ») ou en s'appliquant à s'offrir mutuellement de l'espace aussi bien physique que symbolique, que les fems alimentent le femsistering. Toutes ces stratégies sont autant d'entorses aux règles du patriarcat, et visent à l'affaiblir en réduisant son emprise sur les fems, les femmes et plus largement sur les personnes féminines.

Remerciements

En tout premier lieu, je tiens à remercier ma directrice de thèse Delphine Gardey, dont les conseils et les encouragements m'ont été précieux durant ces années de recherches, ainsi qu'Eric Fassin pour la confiance qu'il a manifesté en acceptant de codiriger cette thèse.

Je remercie les membres de mon jury de thèse, Lorena Parini, Delphine Gardey, Eric Fassin, Michel Bozon, Natacha Chetcuti, pour l'intérêt qu'ils portent à mon travail et pour leurs précieux conseils qui m'ont permis d'améliorer le manuscrit.

Mes remerciements vont également à Lorena Parini, pour la pertinence de ses remarques et son soutien.

Je n'oublie pas Rose-Marie Lagrave qui m'a guidée en amont, au moment de la mise en place du projet de thèse.

J'ai bénéficié d'un environnement de travail agréable et stimulant.

En cela je remercie l'équipe de l'institut des Etudes Genre, et plus particulièrement Laurence Bachmann, Mélanie Battistini, Géraldine Brown, Julien Debonneville, Delphine Gardey, Isabelle Giraud, Iulia Hasdeu, Faten Khazaei, Sabine Kradolfer, Stéphanie Lachat, Marylène Lieber, Lorena Parini, Laura Piccand, Miriam Ronca, Véronique Savary, Christian Schiess, Rachel Vuagniaux et Marilène Vuille. Malgré l'éloignement géographique, nos échanges ont représenté une ressource cruciale. J'en profite pour adresser une pensée particulière aux doctorantEs et leur souhaiter une bonne continuation.

Les membres du bureau d'EFiGiES ont tout autant participé à développer mon goût pour la recherche et pour l'entraide. Je pense plus spécifiquement à Emmanuelle Beaubatie, Virginie Blum, Solenn Carof, Gabriell Galli, Lola Gonzalez-Quijano, Julie Guillot, Marie Quevreux et Guillaume Roucoux.

Merci à Tiphaine Besnard, Wendy Delorme, Karine Espinera, Pauline Haller, Christine Lemoine, Hanna Secher, Mina Mitze, les fems du groupe de discussion de Lille, Noémie, l'équipe des Archives Recherches Cultures lesbiennes de Paris. Chacune m'a apporté une aide certaine par le prêt d'ouvrages, l'accès à leurs écrits parfois non publiés, l'accès à des textes et informations souvent privées, leur maîtrise des outils informatiques, ainsi que par nos échanges.

Je remercie Fanny Eisenfisz qui m'a notamment permis quelques jours de rédaction en bord de mer au moment où j'en avais bien besoin.

Merci à Emmanuelle Beaubatie, Solenn Carof, Ségolène Charaudeau, Persil Fert, Lola Gonzalez-Quijano, Guillaume Roucoux, pour leurs relectures attentives, les heures partagées en bibliothèque ou aux tables de nos appartements, leur soutien et leurs encouragements incessants.

Mes remerciements vont à mes interlocutrices et à touTEs les fems avec qui j'ai discuté de ma thèse, qui ont partagé leurs point de vue et leurs vécus les plus intimes. Je tiens à souligner ma gratitude pour la confiance dont elles ont fait preuve à mon égard. Certaines sont nommées plus haut, les autres se reconnaitront. Sans elles, cette recherche n'aurait tout simplement pas pu être menée, j'espère donc qu'elle saura les satisfaire.

Je ne peux conclure sans remercier celle qui plus que quiquonque a su, jour après jour, me soutenir, m’encourager, m’aider et surtout me supporter avec patience et compréhension, Persil Fert.

Introduction

Le magnétophone est posé sur le canapé, entre moi et mon interlocutrice qui s'autodéfinit comme fem. J'enregistre son histoire qu'elle déroule comme un conte. Elle remplace juste le traditionnel « *once upon a time* » par « *I was supposed to be* ». Américaine, elle cherche un peu ses mots avant de continuer en français :

> *« J'aurais dû être un animal. (…) Je croyais qu'un jour je deviendrais un animal. Donc j'ai attendu le moment, mais il n'arriva pas. (…) Je me suis dit : "peut-être que ce n'est pas un animal ! Parce que les humains ne sont jamais des animaux, c'est faux. Mais un jour je deviendrai une sirène, c'est ça." [Enthousiaste] Et pendant des années j'ai cru que j'allais devenir une sirène un jour. (…) J'allais plonger dans une bassine d'eau et devenir sirène ! [Voix triste] J'ai attendu et ce n'est jamais arrivé. (…) Je savais que ça prend un peu de temps. Par exemple si tu as lu* Harry Potter*, c'est à l'âge de onze ans que tu reçois la lettre pour expliquer que tu es une sorcière. Donc j'attends de devenir un animal, une sirène ou quelque chose. (…) Puis je me dis : "peut-être que je suis une fée !" Puis un peu plus tard : "un vampire !" Ça dépendait de l'âge, mais j'ai toujours cru que j'allais devenir quelque chose d'autre. Pas un humain. (…) Et un jour, j'ai réalisé : "oh ! Je deviens une fem ! C'est ça que je deviens !" J'ai eu un changement de nature, un changement de genre. Un changement de quelque chose, parce que je suis devenue une fem ! Oui c'est quelque chose de différent ! (…) C'est quelque chose que j'avais besoin de faire moi-même et de créer moi-même et de découvrir moi-même. Même si (…) je n'ai pas de peau de léopard, pas de queue de sirène ou même si je bois pas du sang. Pas encore. [Rires] (…) Je me sens un peu pas humaine, un peu hors…* supernatural[1]*. [Rire] Pour moi ça explique l'évolution de mon genre, parce que je ne me sens pas du tout comme les autres femmes »*[2].

Durant cet entretien, mon interlocutrice retrace l'histoire de son rapport au genre comme s'il s'agissait d'un conte pour enfants. Mais tout au long de son récit, elle dénature la fonction des contes qui tendent à la transmission des normes sociales et notamment du genre[3]. L'idée de devenir un animal indique

---

[1] Surnaturel.

[2] Extrait d'un entretien.

[3] Sur le rôle des contes dans la transmission des normes de genre traditionnelles, voir par exemple Gianini Belotti, Elena. *Du côté des petites filles*. Paris : Editions Des femmes, 1974, (1973).

qu'elle aspire à ne pas s'inscrire dans les règles sociales humaines, la sirène est une femme-animal sans sexe, la vampire est une figure lesbienne classique dans la littérature et le cinéma[4]. Pour elle, assignée « fille » à la naissance, il s'agit justement de conter comment elle n'est pas devenue une femme : les fems, dont il sera question tout au long de cette recherche, sont en effet à la fois *« l'éternel féminin et son permanent sabotage »*[5].

Cette thèse, qui porte sur les personnes s'autodéfinissant comme fems, s'inscrit à la suite de recherches antérieures conduites dans le cadre de mes études. En 2007, je soutiens un mémoire de maîtrise en sociologie au sujet du rôle du réseau relationnel lesbien formé dans les lieux commerciaux gays et lesbiens de Poitiers dans la reconstruction identitaire des lesbiennes qui le constituent. Lors de cette étude, je décide d'enrichir mes données avec des recherches de terrain complémentaires. D'abord, j'assiste au 5ème Colloque international d'études lesbiennes organisé par Bagdam Espace Lesbien[6] à Toulouse[7]. Je constate alors un décalage net entre les participantes de ce colloque non-mixte, qui sont lesbiennes majoritairement féministes et militantes et mes enquêtées (de maîtrise)[8]. Je note le total désintérêt et la méconnaissance de mes interlocutrices pour le milieu associatif qu'il soit lesbien ou féministe, ou les deux. C'est à ce moment que naît l'idée de consacrer ma prochaine recherche à un versant militant du lesbianisme. Il me reste à délimiter sous quel angle ce militantisme lesbien sera interrogé. Ensuite, toujours dans le cadre de recherches complémentaires, j'assiste au 18ème

---

[4] Un exemple souvent cité est le roman de l'Irlandais Le Fanu, Joseph Sheridan. *Carmilla*. Traduit de l'anglais par Papy, Jacques. Paris : Flammarion, 2007 (1872).

[5] Delorme, Wendy. *Insurrections ! en territoire sexuel*. Paris : Au Diable Vauvert, 2009.

[6] En 1989, Jacqueline Julien et Brigitte Bougeron créent Bagdam Café, un café associatif lesbien non mixte. *« Ce fut le premier et longtemps le seul lieu public lesbien non mixte en France ».* (Entretien avec Jacqueline Julien dans Chetcuti, Natacha. Michard, Claire (dir.). *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*. Paris : l'Harmattan, 2003, p. 62.) Il ferme en 1999, pour devenir, depuis 2000, l'actuelle association Bagdam Espace Lesbien.

[7] 5ème Colloque international d'études lesbiennes, *Tout sur l'amour,* du 14 au 17 avril 2006 à Toulouse.

[8] Chrestian, Aurélie. (Mémoire de maîtrise) *Réseau relationnel lesbien : Reconstruction identitaire et enjeux politiques.* Sous la direction de Gaussot, Ludovic. Université de Poitiers, 2007, p. 17.

Festival international du film lesbien et féministe de Paris[9], organisé par Cineffable, et notamment à la *« Séance Q »*. Je découvre alors à la fois un cinéma pornographique qui se veut porteur de messages politiques et l'objet de ma prochaine recherche.

C'est ainsi qu'en 2009 je présente un mémoire de master 2 en Genre, Politique et Sexualités. Cette étude traite du cinéma pornographique *queer,* lesbien et trans accessible en France. Elle s'attache à mettre en lumière les messages politiques des films ainsi que les contours du champ transgressif offert par ce cinéma (les propositions transgressives et les limites de ces dernières)[10]. Lors de ce second terrain, j'accède à un réseau relationnel *queer*, lesbien et trans, dont l'épicentre se situe à Paris. J'y rencontre pour la première fois des personnes s'autodéfinissant comme fems, et effectue des entretiens avec trois d'entre elles compte tenu de leur investissement dans le cinéma pornographique *queer,* lesbien et trans. Le projet de réaliser la présente thèse s'impose à moi comme une évidence.

Cette thèse s'inscrit dans le sillage des recherches universitaires portant sur le genre et les sexualités, qui privilégient l'étude des minorités sexuelles et de genre. Par le focus qu'elle propose sur le lesbianisme, la présente thèse est quelque peu affiliée aux études gays et lesbiennes qui peuvent être définies comme

> *« [l']ensemble des travaux menés, au sein ou en dehors de l'université, dans les différentes disciplines (...) sur tout ce qui concerne les relations - sexuelles, affectives, amicales… - entre personnes du même sexe, ainsi que sur le discours, culturel ou politique, concernant ces sexualités et ces désirs, mais aussi, plus largement, sur la manière dont sont construites les catégories de la sexualité à une époque ou dans une aire géographique donnée »*[11] *.*

---

[9] 18ème Festival international du film lesbien et féministe de Paris, Cineffable, *Quand les lesbiennes se font du cinéma*, du 26 au 30 octobre 2006. La « *Séance Q* » a eu lieu le 28 octobre.

[10] Chrestian, Aurélie. (Mémoire de master 2). *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Enjeux politiques.* Sous la direction de Fassin, Eric. Paris : EHESS, 2009, p. 40.

[11] Eribon, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes.* Paris : Larousse, 2003, p. 183.

Le choix de travailler sur l'autodéfinition fem, qui à ce jour renvoie davantage à la non-hétérosexualité qu'au simple lesbianisme [12] marque l'inscription de ce travail dans les *queer studies*. Ces dernières se distinguent souvent difficilement des études gays et lesbiennes[13] si ce n'est que les *queer studies* tendent à privilégier les points de vue minorisés en ce qu'ils ne correspondent pas au modèle hégémonique dominant en termes de race (blanche), de classe (moyenne ou bourgeoise), de parcours de genre (cisgenre), ou qu'ils ne correspondent pas au modèle dominant dans les groupes minorisés. Cette thèse s'inscrit donc dans un champ qui, bien qu'en expansion en France, y demeure toujours moins développé qu'aux Etats-Unis, le paradoxe étant que de l'autre côté de l'Atlantique l'essor de ces études est considéré comme trouvant ses racines dans la *french theory*[14].

Le retard des productions françaises peut cependant s'expliquer par l'aspect pluridisciplinaire caractérisant souvent ce type d'études, qui rencontre encore des résistances académiques en France. Les sujets de l'ensemble des études précitées peuvent également être considérés comme relevant bien plus du militantisme que de la sphère scientifique. Enfin, et c'est sans nul doute l'explication la plus souvent avancée par les spécialistes, ces recherches traitent de ce qui est qualifié en France de « communautés ». Si aux Etats-Unis les particularités communautaires tendent à être considérées et valorisées, une telle démarche est entravée en France par l'universalisme républicain. L'approche traditionnelle française consiste généralement à étudier les facteurs sociaux déterminant les inégalités en vue de remédier à ces dernières. La tradition universitaire américaine s'applique quant à elle davantage à révéler les fonctions sociales des organisations communautaires, des cultures et des identités.

---

[12] À ce sujet voir chapitre 2 (2.1.1.).

[13] Eribon, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes. Op. cit.*, p. 396.

[14] Aux Etats-Unis, la *french theory* est principalement attribuée à Jacques Derrida, Jean Beaudrillard, Jacques Lacan, Gilles Deleuze, Félix Guattari, Michel Foucault, Jean-François Lyotard, Louis Althusser, Julia Kristeva, Hélène Cixous. Voir Cusset, François. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*. Paris : La Découverte, 2003.

Je ne retiens cependant pas le terme de « communauté » dans cette recherche, car il ne traduit pas les réalités que j'ai observées. En effet, dans le sens courant ce terme peut désigner indistinctement les personnes participant au militantisme, fréquentant les lieux commerciaux aussi bien que toutes personnes lesbiennes (lorsqu'il est question de communauté lesbienne). Pourtant le lesbianisme est multiple, divergeant selon des caractéristiques sociales variées comme la classe ou le lieu habitation (rural, urbain). Les aspirations de chacune peuvent être très différentes, ainsi qu'on a pu le voir par exemple durant les six mois de débats autour du « mariage pour tous » (novembre 2012 - avril 2013) : alors que des lesbiennes ont marché dans les rues pour revendiquer leurs droits, d'autres s'y sont opposées et ont été partie prenante des « Manifs Pour Tous »[15].

Alors que l'existence d'une communauté, qu'elle soit homosexuelle ou lesbienne, peut être remise en cause, l'existence de réseaux relationnels est bien réelle. Comme le souligne Eric Letonturier, le concept de réseau est *« indiscipliné »*[16] au sens où de multiples disciplines en font usage, *« dès le XVIII*^{ème} *siècle, principalement les sciences de la vie, l'ingénierie militaire puis civile et enfin les sciences sociales »*[17]. Depuis que John Barnes a introduit la notion de « *réseau social* » en 1954[18], cette dernière a connu un succès croissant en sciences sociales. Plus spécifiquement selon Pierre Mercklé, la sociologie des réseaux sociaux prend pour objets d'étude la formation, les régularités, les transformations des relations entre individus et l'analyse de leurs

---

[15] Le site internet de la Manif pour tous proposait, durant les débats à ce sujet, des témoignages de gays et de lesbiennes opposés au mariage des couples de même sexe. Ces témoignages ne sont plus disponibles en ligne. Cependant, ce site propose toujours des liens vers des articles ou sites de gays qui s'opposent à ces mariages, comme Homovox (http://www.homovox.com/) ou encore un article du journal *Le Parisien* qui rapporte les propos anti « mariage pour tous » de la chanteuse (lesbienne) Catherine Lara (http://www.leparisien.fr/societe/ces-vedettes-sont-gays-mais-pas-pour-le-mariage-gay-14-12-2012-2407171.php).

[16] Letonturier, Eric. *Présentation générale. Réseaux : concept « indiscipliné »*. In : Letonturier, Eric (dir.). *Les réseaux.* Paris : CNRS, 2012, p. 9.

[17] *Ibid.*, p. 10.

[18] Mercklé, Pierre. *La sociologie des réseaux sociaux.* Paris : La Découverte, 2011, (2004), p. 3. L'article dont il est question : Barnes, John. *Class and committees in a Norwegian Island Parish.* In : Human Relations, 1954, vol. 7, p. 39-58.

effets sur les comportements individuels[19]. À partir des années 2000, l'essor d'Internet a renouvelé cette sociologie. Contrairement aux idées reçues, l'utilisation d'Internet reflète bien plus des modes relationnels déjà présents qu'elle ne les a modifiés[20].

Dans le cadre de cette thèse, la notion de réseau est utilisée au double sens de sociabilité (*« ensemble des relations qu'un individu (ou un groupe) entretient avec d'autres, compte tenu de la forme que prennent ces relations »*[21]) et d'interconnaissance. Il n'est pas ici question de procéder à une analyse structurale mais d'user de la notion de réseau comme d'un outil facilitant la réflexion. Suivant les logiques de l'interconnaissance, les réseaux relationnels naissent à la faveur du militantisme lesbien, féministe, ou de multiples autres faits sociaux, si bien que j'en ai fait mon objet d'étude de maîtrise en analysant ceux issus des lieux commerciaux gays et lesbiens de Poitiers et que j'ai pu en observer de nouveaux au cours de ma recherche de master 2 sur les films pornographiques. Dès ma première recherche, j'ai défini les réseaux relationnels comme étant caractérisés par la variabilité des types de relations qui lient les acteurs qui les constituent, celles-ci pouvant aller de la simple « connaissance de vue » jusqu'aux relations intimes. De surcroît, les personnes d'un même réseau ne se connaissent pas nécessairement mais sont reliées par des connaissances communes, ce qui implique la possibilité permanente d'entrer en interaction. Un réseau relationnel peut être représenté schématiquement par un diagramme radical (une toile d'araignée) dont les branches relient les individus[22]. Dans cette thèse, il sera donc question des réseaux relationnels côtoyés par les fems qui seront tour à tour qualifiés de lesbiens, féministes, *queer* ou encore des trois en même temps, selon la situation considérée. Mes recherches s'inscrivent donc principalement dans la branche lesbienne des études gays et lesbiennes et dans les *queer studies*.

---

[19] Mercklé, Pierre. *La sociologie des réseaux sociaux. Op. cit.*, p. 4.

[20] *Ibid*., p. 108-109.

[21] Degenne, Alain. Forsé, Michel. *Les réseaux sociaux.* Paris : Armand colin, 2004, (1994), p. 35.

[22] Chrestian, Aurélie. (Mémoire de maîtrise) *Réseau relationnel lesbien. Op. cit.*

Encadré 1 : le queer

Le terme ***queer*** est un terme polysémique qui n'a pas trouvé de traduction juste en français. Il est donc utilisé tel quel en France mais perd alors une partie de son sens. De surcroît, ce qu'il recouvre est évolutif dans le temps et l'espace car il est intrinsèquement lié aux normes sociales. Autrement dit, toute tentative de définition du terme *queer* est vaine si elle a prétention à l'exhaustivité, c'est pourquoi il sera ici question de n'en saisir que les points permettant la compréhension de l'usage qui en est fait dans cette thèse.

Littéralement, *queer* signifie « bizarre, étrange, tordu, pervers, anormal ». Terme anglo-saxon, il est d'abord utilisé de manière insultante à l'égard des homosexuels mais aussi de toute personne considérée comme déviante sexuellement ou au niveau du genre. Vers la fin des années 1980 aux Etats-Unis, selon la logique de l'antiparastase, les personnes ainsi stigmatisées, en premier lieu des homosexuels, se sont réapproprié le terme pour se définir ainsi. C'est précisément pour son aspect stigmatisant et en tant que retournement de l'insulte que l'usage du terme *queer* en français ne fait pas sens et qu'aucune traduction ne permet de rendre compte de ce qu'il recouvre réellement. Ce terme connaît un usage identitaire à une échelle personnelle mais également collective avec le militantisme, si bien qu'il peut aussi être entendu comme un mouvement social issu des marges. Le groupe activiste Queer Nation fondé en 1990 lors d'un meeting d'Act Up NewYork[23] s'est constitué en réaction aux violences envers les *queers* et est connu pour ses actions considérées comme spectaculaires comme les *die-in*, l'*outing*, les

[23] Lemoine, Xavier. Entrée *« Queer ».* In : Eribon, Didier. (dir.) *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes. Op. cit.*, p. 397. Voir l'article dans son intégralité, p. 393-398.

zaps[24]. Bien plus qu'une simple démarche langagière, s'autodéfinir *queer* signifie se positionner politiquement. En effet, il n'est pas simplement question d'affirmer sa déviance en termes de sexualité ou de genre, mais bien de remettre en cause tant les normes hétérosociales que les homonormes. Le mouvement *queer* est ainsi apparu en opposition au mouvement LGBT considéré comme assimilationniste ou intégrationniste. Le terme intégrationnisme désigne

> *« les logiques de pensée construites à partir du concept d'intégration appliquées aux individus et aux groupes minoritaires (…). L'implicite majeur de ces logiques est de ne pas situer les "problèmes" dans les conditions sociales et les inégalités vécues par ces groupes mais dans un processus inachevé d'adaptation »*[25]

Ainsi, on peut dire que les intégrationnistes vont aspirer à s'intégrer à la société et à en respecter les normes. Surtout, ils souhaitent une évolution des normes de manière à ce qu'ils y soient inclus, par exemple que l'homosexualité fasse partie intégrante des normes sociosexuelles. La revendication de droits est un des indices de l'intégrationnisme, même si à ce sujet, comme l'explique Didier Eribon, « *les définitions ne sont pas si simples* »[26]. Force est de constater que si en France « le mariage pour tous » a ouvert des droits aux couples de personnes dont le sexe inscrit sur l'état civil est le même, il n'en demeure pas moins que onze nationalités en sont exclues et que les couples non mariés n'ont pas les mêmes droits que les couples qui le sont. Partant du principe que

---

[24] *Die-in*, *outing* et *zap* sont trois modalités d'action militante dont voici les définitions succinctes : le *die-in* est une pratique de manifestation collective qui consiste à s'allonger par terre dans la rue ou dans les espaces publics, pour symboliser les personnes mortes par exemple du Sida ou à cause de la transphobie. L*'outing*, lorsqu'il s'agit d'un acte considéré comme politique, est le fait de révéler l'homosexualité d'une personne connue, sans l'accord de celle-ci, le plus souvent en réponse à des propos ou positionnements homophobes de cette dernière. Le *zap* consiste à perturber le plus possible une intervention publique d'une personne en signe de protestation contre ses positionnement, propos, actions. Le but est alors d'empêcher la personne « zapée » de s'exprimer et de profiter de l'espace de parole ainsi libéré pour expliquer l'action et partager des messages et pensées politiques. Pour une image plus précise des revendications de Queer Nation, voir la traduction de leur manifeste sur Infokiosques : https://infokiosques.net/spip.php?article808, consulté le 22 avril 2015.

[25] Collectif Manouchian. *Glossaire critique des notions liées aux discriminations racistes, sexistes, classistes.* In : Les Figures de la Domination. Revue pour la conscientisation des rapports de domination : sexe, classe et race. http ://lesfiguresdeladomination.org/index.php?id=288, consulté le 22 avril 2015.

[26] Eribon, Didier. *Papiers d'identité : interventions sur la question gay.* Paris : Fayard, 2000, p. 78.

les normes quelles qu'elles soient sont excluantes, l'idéal *queer* prône une résistance à celles-ci, une inscription en dehors des normes voire même au-delà.

Parallèlement, le terme *queer* est apparu à l'Université avec le colloque *Queer Theory* organisé par Teresa De Lauretis en 1990 (Université de Californie, Santa Cruz). Il s'y diffusa rapidement et largement pour donner naissance à des écrits scientifiques inscrits dans le courant *queer*[27] ou associés à celui-ci a posteriori[28]. Sur la scène universitaire française, la pensée *queer* est introduite par le séminaire Q du ZOO tenu entre 1996 et 1998. Selon Marie-Hélène Bourcier :

> *« Le ZOO est une association qui regroupe tout type de minorité politico-sexuelle : des pédés, des gouines, des trans, des bis, des transexuel(le)s, des transgenres… et toute espèce en voie de création : des lesbostrans, des hétérogais, des gouins… (...) Nous sommes fier(e)s de l'ancrage politico-sexuel de nos identités et de nos identifications, de nos cultures. (...) Nous nous situons dans une optique résolument différentialiste et transnationale, anti-universaliste, anti-essentialiste et anti-assimilationniste »*[29].

Le *queer* en tant que théorie peut aussi bien être produit à l'Université qu'en dehors de celle-ci. Il s'agit d'une approche consistant à questionner la validité des normes à partir des marges. Elle valorise les réflexions, les études, les essais issus des marges et produits d'un point de vue interne. Le *queer* prend racine dans le questionnement de tout ce qui peut être perçu comme entrainant la domination/les rapports de pouvoir : le genre, les sexualités, le sexe dit biologique, la race, la nationalité, le handicap, le travail du sexe, etc.

En France, les deux voix théoriques *queer* qui se sont faites le plus entendre sont celles de Judith Butler et de Marie-Hélène Bourcier. Soulignons que si Judith Butler ne le revendique pas elle-même du *queer*, son ouvrage

---

[27] Kosofsky Sedgwick, Eve. *Epistémologie du placard*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cervulle, Maxime. Paris : Editions Amsterdam, 2008, (1990).

[28] Butler, Judith. *Gender Trouble, Feminism and the subversion of identity.* New York : Routledge, 1990.

[29] Bourcier, Marie-Hélène (dir.). *Q comme queer : les séminaires du zoo (1996-1997)*. Lille : Zoo, les Cahiers Gai Kitsch Camp, 1998, p.128.

Trouble dans le genre[30] est considéré comme le point de naissance théorique du *queer*. Ce *queer* de Judith Butler est un *queer* de la transgression et de la performance qui se jouent jusque dans leurs manifestations les plus invisibles au regard de la norme majoritaire[31]. Elle illustre son propos à partir de figures minoritaires gays et lesbiennes (ou *queer*), mais c'est pour mieux démontrer que le genre est une performance que tout un chacun reproduit jour après jour. Sa démonstration du caractère social du genre a été interprétée comme une apologie et un appel à la transgression comme issue libératoire. Cependant le *queer* de Judith Butler est également pris au piège : la transgression est relative, enclose dans les limites d'une certaine marge de manœuvre accordée par les normes majoritaires, notamment en termes d'entendement, de lisibilité[32]. Autrement dit, le *queer* attribué à celle qui est appellée *« la seconde Butler »* propose, selon la formule de Maxime Cervulle, une *« conception des normes bien plus rigide et contraignante »*[33]. Si le *queer* que nous propose Marie-Hélène Bourcier s'est détaché de ce modèle, il ne s'agit pas d'affirmer que le poids de la norme n'a pas d'impact sur le *queer* ou plutôt sur les *queers* et leurs vies. Il est plus question pour Marie-Hélène Bourcier d'éclairer les dépassements des limites imposées par le carcan des normes, souligner les nouvelles figures de la transgression qui naissent pour dépasser les nouvelles normes qui se mettent en place[34]. Les fems entendues en entretien pour cette thèse réconcilient ces deux points de vue théoriques dans leurs vies empiriques. Qu'elles se définissent comme *queer* ou non, elles investissent des féminités plurielles, certaines normées en apparence, d'autres aux antipodes des normes majoritaires. Surtout, toutes luttent dans cette tension entre leur

---

[30] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cynthia Kraus. Paris : La Découverte, 2005 (1990).

[31] Butler, Judith. *Trouble dans le genre*. *Op. cit.*

[32] Butler, Judith. *Défaire le genre.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cervulle Maxime. Paris : Amsterdam, 2006.

[33] Cervulle, Maxime. Rees-Roberts, Nick. *Homo exoticus. Race, classe et critique queer.* Paris : Armand Colin, 2010, p 28.

[34] Voir Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones (1), Politiques des identités sexuelles et des savoirs*. Paris : Amsterdam, 2006, (2001) ; Bourcier, Marie-Hélène. *Sexpolitiques. Queer zones 2.* Paris : La Fabrique, 2005 ; et surtout Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones 3. Identités, cultures et politiques.* Paris : Amsterdam, 2011.

volonté de s'inscrire en dehors des normes de genre, de sexe, de sexualité et l'engluement dans celles-ci.

Tout au long de cette thèse, le terme *queer* est utilisé de plusieurs façons. Il est d'abord question des pensées, théories, de toutes formes de discours développés dans le cadre universitaire mais surtout en dehors de celui-ci.

Le terme *queer* est de plus employé pour désigner mes interlocutrices ou leurs sexualités. Dans ce cas je respecte strictement les termes qu'elles-mêmes emploient. Lorsque mes interlocutrices disent qu'elles-mêmes ou que leurs sexualités sont *queer*, il faut tout d'abord comprendre qu'elles ne s'inscrivent pas dans la norme hétérosexuelle. Il peut de plus être question de leurs modes de vie et de pensée. Cependant il n'est pas possible, sans explication de leur part, de saisir plus précisément ce à quoi elles font allusion. Par ce terme, elles peuvent indiquer qu'elles sont lesbiennes, bisexuelles, que leurs pratiques ne sont pas hétéronormées, qu'elles pratiquent le BDSM[35], le fétichisme, etc. J'ai pu observer que c'est cette imprécision que certaines personnes reprochent au terme *queer*, tandis que d'autres l'exploitent. En se disant *queer,* une personne signifie qu'elle n'est pas hétéronormée, sans pour autant donner plus d'indications à ce sujet : ce qui importe c'est la non-inscription dans la norme sexuelle et non l'assignation de sexe des partenaires ou encore les pratiques sexuelles. Il en résulte plusieurs éléments dont le discours d'une de mes interlocutrices entendues en entretien est révélateur. Durant son entretien, Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe[36] et éducation/animation) explique que *queer « est le mot qui [lui] a donné le plus de connexions avec d[']autres [personnes] »*. Le terme « connexions » peut ici être entendu d'une part au sens de possibilités relationnelles sexuelles et affectives. Ainsi mon interlocutrice explique que quand bien même sa sexualité et ses pratiques sexuelles

[35] Définition voir glossaire.

[36] Afin d'anonymiser les entretiens, j'ai regroupé plusieurs activités sous les appellations « travail du sexe » et « travailleuse du sexe ». Ces activités sont : performeuse (une enquêtée), dominatrice professionnelle (deux enquêtées), effeuilleuse burlesque (deux enquêtées). Notons que sur les deux effeuilleuses burlesques, l'une estime qu'il s'agit de travail du sexe, l'autre non. Toutes deux m'en parlent en entretien. Il n'est pas ici question de ne pas prendre en compte leur point de vue mais bien de préserver leur anonymat.

évolueraient, elle pourrait toujours s'autodéfinir comme *queer*. D'autre part, l'idée de connexion comporte ici une dimension politique ou militante plus large : se définir comme *queer*, c'est signaler que l'on partage avec d'autres la spécificité de ne pas s'inscrire dans la norme hétérosociale. Un autre aspect doit être souligné. L'emploi du terme *queer* peut être considéré comme un moyen de ne pas s'inscrire dans certaines binarités : homo/hétérosexuel, homme/femme, cisgenre/trans. Un dernier point m'a été plusieurs fois avancé. Le terme *queer* permet de se définir soi-même sans définir ses partenaires. L'exemple parlant que m'a donné Lola est que si elle se définit comme lesbienne, en tant que personne assignée fille à la naissance et cisgenre, il sera attendu qu'elle ait pour partenaires des lesbiennes ou des femmes hétérosexuelles. Or Lola a également des relations avec des hommes trans. Comme nous l'avons indiqué précédemment, en se définissant comme *queer*, elle signale que sa sexualité n'est pas hétéronormée sans pour autant donner des indications sur ses partenaires.

Enfin, dans cette thèse le terme *queer* est utilisé pour qualifier des réseaux relationnels. Comme nous l'avons précisé plus haut, il s'agit de réseaux de sociabilité et d'interconnaissance. Les réseaux auxquels j'ai eu accès via mes recherches de terrain ne sont pas strictement composés de personnes qui se disent (ou sont considérées comme) *queer*, mais sont constitués de et/ou s'interpénètrent avec d'autres réseaux relationnels, le plus souvent lesbiens ou féministes. J'emploie alors l'expression « réseaux relationnels » suivie des qualificatifs *queer*, lesbiens, féministes selon ce qui s'avère le plus juste compte tenu de la situation.

Depuis une quarantaine d'années, les recherches sur les lesbiennes s'étoffent. Les travaux de Gayle Rubin peuvent par exemple être pensés

comme étant fondateurs du champ des études gays et lesbiennes[37]. À ce jour sont disponibles des études dont la diversité des approches offre des connaissances éclectiques. Les représentations des lesbiennes dans l'art[38] ou même dans la publicité[39], les mouvements féministes et lesbiens[40], la lesboparentalité[41], sont quelques exemples de sujets déjà abordés, bien qu'ils restent à approfondir. Avec les changements législatifs récents qu'a connus la France en ce qui concerne le mariage pour les couples de même sexe, on peut légitimement supposer que de nouvelles recherches autour des couples lesbiens, de la lesboparentalité, et même au sujet de la lesbophobie sont déjà en cours ou sur le point d'être entreprises.

Si l'on croise les thématiques du genre et du lesbianisme, les études portant spécifiquement sur les lesbiennes, déjà peu nombreuses, deviennent encore plus rares. Il est souvent nécessaire de s'intéresser à des recherches qui abordent ces thématiques mais sans en faire leur objet central. Dans sa recherche portant sur la nomination de soi et les parcours socio-sexuels des lesbiennes, Natacha Chetcuti démontre par exemple que l'androgynie peut faire figure d'idéal à atteindre car elle peut être perçue comme émancipatrice des normes de genre[42]. Malgré cela, elle constate qu'une certaine masculinité est revendiquée par ses interlocutrices et que *« le port d'un certain type de*

---

[37] Didier Eribon situe le point de départ de ce champ d'études avec la publication d'un article de Rubin, Gayle. *L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicole-Claude Mathieu avec la collaboration de Gail Pheterson. In : Les cahiers du CEDREF, 1998 (1975), n°7, p. 3-81. Voir Eribon, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. *Op. cit.*

[38] Voir par exemple Bonnet, Marie-Jo. *Deux amies : Essai sur le couple de femmes dans l'Art*. Paris : Éditions Blanche, 2000.

[39] Kunert, Stéphanie. *Publicité, genre et stéréotypes*, Paris : Lussaud, 2014.

[40] Chetcuti, Natacha. Michard, Claire (dir.). *Lesbianisme et féminisme. Op. cit.*

[41] Descoutures, Virginie. *Les mères lesbiennes*. Paris : Presses Universitaires de France, 2010 ; Voir également les travaux de Gross Martine, notamment Antier, Edwige. Gross, Martine. *Deux papas, deux mamans, qu'en penser ? Débat sur l'homoparentalité*. Paris : Calmann-Lévy, 2007 ; Gross, Martine. *L'homoparentalité.* Paris : Presses Universitaires de France, 2003.

[42] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme : définition de soi, catégorie de sexe/genre et script sexuel*. Sous la direction de Handman, Marie-Elisabeth. Paris, EHESS, 2008. Voir également l'ouvrage issu de la thèse : Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi.* Paris : Payot et Rivages, 2010.

masculinité[43] *devient un signe de reconnaissance »*[44] lesbien. La féminité, quant à elle, tient lieu de position marginale dans les groupes lesbiens que la sociologue étudie.

Ce sont surtout les masculinités lesbiennes qui suscitent l'intérêt des universitaires de par la transgression des règles de genre qu'elles représentent. Les rares études consacrées aux couples *butch*·fem pourraient faire figure d'exception, mais c'est de nouveau les masculinités *butch*, toujours de par la transgression de genre qu'elles supposent, qui s'y trouvent visibilisées[45]. À partir de dix-neuf histoires de vies, Martine Caraglio constate ainsi que l'investissement de la masculinité chez les lesbiennes qu'elle a interrogées peut d'abord être pensé comme un moyen de rendre supportable le fait d'être une femme, ensuite être analysé comme ce que l'auteure nomme un *« paysage »*[46]. Penser la masculinité comme *« paysage »* indique que les lesbiennes l'ont choisie dans le registre de genre binaire à disposition, comme marque de leur refus de se plier au rôle sexué qui leur est socialement destiné en tant que femmes. Quant à Florence Tamagne, elle constate une influence des stéréotypes homophobes (qui ont pu être véhiculés par exemple par la médecine) sur l'investissement des genres que font les homosexuels dans leur construction de soi ou dans les mises en scène[47]. Elle porte donc un intérêt appuyé aux masculinités lesbiennes et explique que *« la reproduction du stéréotype [de masculinité] n'induit en rien la soumission à l'ordre dominant »*[48]*.* Pour souligner ce point, l'historienne fait une comparaison avec les féminités lesbiennes dont elle met en doute tout le potentiel transgressif compte tenu de

---

[43] En italique dans le texte.

[44] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.,* p. 166.

[45] Cette thèse portant sur les fems, les écrits au sujet des couples *butch*·fem, des *butchs* et des fems font l'objet d'un chapitre complet, voir chapitre 1.

[46] Caraglio, Martine. *Les lesbiennes dites « masculines », ou quand la masculinité n'est qu'un paysage.* In : Nouvelles Questions Féministes, Février 1997, vol. 18, n°1, p. 57-75.

[47] Son étude porte aussi bien sur les gays que sur les lesbiennes. Voir Tamagne, Florence. *Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité.* In : Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 2002 /3, n°75, p. 61-73.

[48] *Ibid.*, p. 71.

leur place dans l'imaginaire érotique hétérosexuel masculin qui apparaît dès le milieu du XIX^{ème} siècle.

En 1999, un numéro complet de la revue *Clio* est consacré aux *« femmes travesties »*[49]. Il est question de montrer en quoi ces *« femmes »* font *« mauvais genre »* au regard de l'autre, pour reprendre le jeu de mots des coordinatrices, tout autant que de voir ce que ces *« femmes »* font au genre. Comme le rappelle Marie-Hélène Bourcier dès le titre de l'article qu'elle rédige (*Des « femmes travesties » aux pratiques transgenres[50],* notons que les personnes usant des masculinités via « le travestissement » et les accessoires considérés comme masculins, ne se définissent pas toutes comme des « femmes ». Susan Clayton le met également en valeur en posant la question du pronom adéquat (*« he »* ou *she »*) à utiliser au sujet des *« female husbands »* qu'elle étudie à travers l'exemple de James Allen (1787-1829)[51]. C'est la mort de ce dernier suite à un accident du travail qui a amené les médecins à découvrir qu'il était (selon leur conception) « une femme ». Ces « femmes travesties » sont-elles (ils) des femmes cisgenres ou des hommes transsexuels ou transgenres, lesbiennes ou hétérosexuel(le)s ? La question reste parfois sans réponse, notamment car ces catégories ont une histoire.

En 2008, ce sont les *Cahiers du genre* qui proposent un numéro similaire, bien que l'approche soit quelque peu différente[52]. En effet, il n'est plus question de travestissement, mais d'interroger les *« masculinités sans hommes »[53]*, ce qu'elles donnent à voir, ce qu'elles interrogent. L'intérêt se porte donc sur les personnes assignées « filles » à la naissance et qui transgressent les codes

---

[49] Pellegrin, Nicole. Bard, Christine (dir.). *Femmes travesties : un « mauvais » genre.* In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin.

[50] Bourcier, Marie-Hélène. *Des « femmes travesties » aux pratiques transgenres : repenser et queeriser le travestissement*. In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin, consulté le 19 février 2015. http://clio.revues.org/255 ; DOI : 10.4000/clio.255.

[51] Clayton, Susan. *L'habit ferait-il le mari ? L'exemple d'un female husband, James Allen (1787-1829).* In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin. http://clio.revues.org/254, consulté le 25 janvier 2015.

[52] Bourcier, Marie-Hélène. Molinier, Pascale (dir.). *Les fleurs du mâle : masculinités sans hommes ?* In : Cahiers du genre, 2008, n°45, Paris : l'Harmattan.

[53] Dans cette expression, « homme » désigne les hommes cisgenres.

genrés hétérosexistes en investissant les masculinités que ce soit en tant que femme, lesbienne, *female to male* (ftm) ou autres (transgenre, *female to unknown)*.

Pour trouver des études qui croisent les questions des minorités sexuelles et des féminités, il est nécessaire d'orienter notre regard vers les personnes assignées « garçons » à la naissance. À ce titre on peut citer Jean-Yves Le Talec qui grâce à un ouvrage socio-historique a fait sortir les *Folles de France* de l'ombre de l'homosexualité masculine où elles étaient confinées dans la recherche, et ce (comme le souligne l'auteur) malgré leur caractère particulièrement démonstratif et visible[54].

Pour reprendre les propos que Jean-Yves Le Talec tient au sujet des *« folles »*, les fems *« échappe[nt] aux définitions simplistes »*[55], comme c'est sans nul doute le cas de nombre d'autodéfinitions minoritaires, d'autant plus que le sens du terme fem fluctue au gré des lieux et des temporalités. Cette thèse dans son ensemble en propose une définition. Il s'agit d'un tableau peint à partir d'un angle de vue et de modèles particuliers (mes interlocutrices et les autres fems que j'ai pu observer et lire). Convaincue que la porosité des frontières de cette autodéfinition en fait sa force, j'ai tenté, autant que faire se peut, de ne pas en donner une image figée, restrictive ou excluante. Il est juste de commencer par dire que les personnes qui s'autodéfinissent comme fems en France entretiennent un rapport, bien que complexe, plutôt positif avec les féminités, dont elles utilisent les codes. Dans le sens commun, les fems peuvent être qualifiées de féminines. Ensuite, la majorité d'entre elles sont perçues socialement comme des « femmes ». Cependant, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, elles sont non hétérosexuelles (elles se définissent par exemple comme bisexuelles ou *queers*), et pour beaucoup, lesbiennes. Enfin, elles se disent féministes ou *« politisées »*.

---

[54] Le Talec, Jean-Yves. *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine.* Paris : La Découverte, 2008.
[55] *Ibid.*, p. 13.

Butchs, camionneuses[56], masculines, sont les figures les plus visibles et les plus questionnées du lesbianisme. Cet intérêt, rappelons-le, est corollaire de la transgression visible des normes de genre socialement instituées :

> *« L'image la plus répandue est celle de la lesbienne butch, la lesbienne qui transgresse les limites imposées à son genre, en adoptant des codes et des attitudes généralement considérés comme masculins. La fem, la lesbienne qui affiche une apparence que l'on croit conforme aux codes de la féminité, est restée ignorée par les représentations collectives »*[57].

L'utilisation de la formulation *« que l'on croit conforme »* est ici particulièrement intéressante car elle renseigne sur la spécificité de l'autodéfinition fem. Les fems dérangent profondément car elles semblent conformes à la norme de la féminité naturalisée alors même qu'elles mettent en scène une performance de genre conscientisée dont le but est la subversion des normes hétérosexistes. De plus, par leur démarche atypique, elles se dérobent également aux normes lesbiennes qui incitent à la neutralisation des marques de féminité considérées comme appartenant au registre hétérosexuel. Les fems et leurs démarches échappent au point de vue hétérosexuel comme au point de vue lesbien.

Teresa de Lauretis souligne que les théoriciennes féministes doivent établir leurs pensées avec la difficulté que représente le fait que *« la plupart des (…) production[s] culturelles disponibles sont (…) fondées sur des récits masculins du genre, dépendants du contrat hétérosexuel »* [58]. Selon elle, ces récits se *« re-produi[sent] »* jusque dans les productions féministes ; d'où la nécessité d'une critique sans cesse renouvelée, de l'effort incessant de produire des discours nouveaux offrant une *« perspective différente – une vue d'"ailleurs" »*[59].

---

[56] Voir glossaire.

[57] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, quatrième de couverture.

[58] De Lauretis, Teresa. *Théorie queer et culture populaire. De Foucault à Cronenberg*. Traduction de l'anglais (Etats-Unis) par Bourcier, Marie-Hélène. Paris : La Dispute, 2007, p. 90.

[59] *Ibid.*, p. 91.

Ce qu'elle ajoute sur ces perspectives fait étrangement écho aux fems :

> *« ce sont les ailleurs du discours, ici et maintenant, ce sont les taches aveugles, les hors-champs de ses représentations. Je les conçois comme des espaces en marge des représentations hégémoniques, des espaces sociaux inscrits dans les interstices des institutions, les fissures et les défauts des appareils de savoir-pouvoir »* [60].

Selon elle ce n'est pas que ces discours sont inexistants, c'est plutôt qu'ils ne sont pas reconnaissables en tant que tels. S'ils ne sont pas reconnaissables, c'est bien parce qu'ils n'usent pas des ressorts de la rhétorique et des représentations hégémoniques. Avec l'étude des fems, il est bien question d'explorer une part de cet *« ailleurs »* qui pour Teresa de Lauretis constitue le lieu d'où

> *« les termes d'une construction différente du genre peuvent être posés (des termes qui ont des effets et prennent au niveau de la subjectivité et de l'autoreprésentation) : dans les pratiques micropolitiques de la vie quotidienne et les résistances au quotidien qui à la fois permettent une capacité d'agir et procurent des sources de pouvoir ou des investissements qui rendent plus forts »*[61].

Mon hypothèse serait de dire que les fems participent à la production de ces *« ailleurs »* du discours de par leur démarche se voulant subversive sans pour autant en apparence respecter les règles de la transgression dans les contre-normes établies par la population lesbienne (qui veulent que la transgression ne se fasse que par l'usage du genre non attribué au sexe considéré). L'ensemble de leurs pratiques corporelles, sexuelles, de genre, etc., constitue un des points incarnés de l' *« ailleurs »* qu'explore Teresa de Lauretis. En effet, les fems veulent résister aux normes de genre alors même qu'il est question, le plus souvent pour des personnes assignées « filles » à la naissance ou pour des femmes trans, d'user des codes socialement attribués

---

[60] *Ibid*.
[61] *Ibid*.

aux féminités[62]. Seulement, chez les fems, ces codes sont resignifiés en dehors de l'hétéronormativité. Cette resignification des pratiques, Judith Butler la décryptait dès *Trouble dans le genre* à travers les figures de la *drag* et des couples *butch*·fem qui, selon elle, révélaient le caractère performatif et parodique du genre. Les *drags*, les *butch*·fem investissent les genres en dehors des règles hétéronormatives : « *cette déstabilisation permanente des identités les rend fluides et leur permet d'être signifiées et contextualisées de manière nouvelle »*[63]. Si les genres peuvent être resignifiés, c'est bien car ils sont socialement construits. Mais comme le note avec justesse Elsa Dorlin : *« La réflexion de Butler est (…) de dire : ce n'est pas parce que tout est construit – notamment au travers du discours- que ce n'est pas* réel[64] *que la domination n'est pas matérielle »*[65].

En considérant les pressions normatives auxquelles les fems se heurtent, mais aussi les résistances qu'elles tentent d'y opposer, l'enjeu est de saisir les modalités de subjectivation des fems.

Michel Foucault s'intéresse aux processus qu'il nomme subjectivation (assujettissement) durant la fin de son oeuvre. Ce terme désigne « *les formes et les modalités du rapport à soi par lesquelles l'individu se constitue et se reconnaît comme sujet* »[66].

---

[62] Le sens commun voudrait que les fems soient des lesbiennes cisgenres. Ce point sera nuancé puisque les personnes s'autodéfinissant comme fems n'ont pas toutes été assignées « filles » à la naissance et ne sont pas toutes lesbiennes. Ainsi nombre de femmes trans s'autodéfinissent comme fems ou encore, plus rarement, des hommes gays peuvent faire de même. Compte tenu des entretiens réalisés, cette recherche porte plus particulièrement sur des fems assignées « filles » et cisgenres.

[63] Butler, Judith. Trouble dans le genre. *Op. cit.*, p. 261.

[64] En italique dans le texte.

[65] Girard, Gabriel. *Le queer est un matérialisme. Entretien avec Elsa Dorlin.* In : Trat, Josette. Bourret, Sandrine. Dorlin, Elsa (dir.). *Femmes, genre et féminisme.* Paris : Syllepse, 2007, p. 47-58.

[66] Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité, L'usage des plaisirs. Tome 2*. Paris : Gallimard, 1984, p. 13. Maxime Cervulle cite cet extrait de Michel Foucault dans un article sur le concept de blanchité, la subjectivation des dominants (blancs), et leur consentement tacite à la domination. Cervulle, Maxime. *La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation*. In : Cahiers du Genre, 2012, n° 53, p 39.

Judith Revel nous explique ce concept en insistant sur le fait qu'objectivation et subjectivation ne sont pas antagonistes :

> *« Les "modes de subjectivation" ou "processus de subjectivation" de l'être humain correspondent en réalité à deux types d'analyse[,] d'une part, les modes d'objectivation qui transforment les êtres humains en sujets (…) ; de l'autre, la manière dont le rapport à soi à travers un certain nombre de techniques permet de se constituer comme sujet de sa propre existence »*[67].

Saba Mahmood s'intéresse aux *« multiples façons dont on* habite[68] *les normes »*[69] à travers les femmes engagées dans le mouvement des mosquées au Caire, tout comme cette thèse le fait à travers les fems. Selon Saba Mahmood *« analys[er] le voile uniquement du point de vue de sa valeur symbolique, comme signe de la soumission des femmes ou de l'identité islamique »*[70] est un écueil. Elle préfère éclairer le processus de subjectivation des femmes qu'elle a rencontrées pour ses recherches. Saba Mahmood démontre que le port du voile leur permet surtout d'accéder à une réalisation de soi : la vertu de la modestie, de la pudeur, une piété plus profonde.

De la même manière, analyser l'investissement des féminités par les fems comme étant le signe de leur soumission aux normes patriarcales ou celui de leur identité « femme » constituerait une méprise. Pourtant les fems ne sont pas toujours dans une démarche de résistance frontale aux normes, elles les « habitent » et s'y voient inscrites comme nous le constaterons[71].

Cependant une différence apparaît entre les démarches des fems et des femmes investies dans le mouvement des mosquées au Caire. Au sujet de l'analyse que fait Judith Butler des *drag queens*, Saba Mahmood note :

> *« Il est important de remarquer que plus le drag-queen parvient à imiter les normes hétérosexuelles de la féminité, plus sa performance fait apparaître*

---

[67] Revel, Judith. *Le vocabulaire de Foucault.* Paris : Ellipses, 2009, p. 98.

[68] En italique dans le texte.

[69] Mahmood, Saba. *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marzouki, Nadia. Paris : La Découverte, 2009, (2005), p. 32.

[70] Mahmood, Saba. *Politique de la piété. Op. cit.*, p. 234.

[71] Tout au long de la thèse mais principalement à la partie II.

> *la vulnérabilité des normes hétérosexuelles et met en péril leur stabilité naturalisée. Pour les participantes du mouvement des mosquées, en revanche l'excellence dans la piété ne menace pas la structure qui en garantit le caractère normatif, mais la consolide »*[72].

Comme nous l'avons vu plus haut, Judith Butler analysait les fems (et les couples *butch*·fem) de la même manière que les *drag queens*, et ses conclusions sont toujours d'actualité.

Dans une certaine mesure, notamment en ce qui concerne la dimension réflexive, la subjectivation des fems peut être celle qu'illustre *Anatomy of a pin-up*[73]. Il s'agit d'une photographie en pied d'Annie Sprinkle, en tenue « sexy ». Une légende intégrée à l'image et composée de près d'une trentaine de commentaires, détaille la manière dont le modèle est apprêté. Elle indique les multiples points de contrainte qui gênent et endolorissent le corps de la *pin-up,* comme par exemple : le corset qui lui fait perdre plusieurs tailles mais l'empêche de respirer ; les bottes à talons très hauts qui en plus de nécessiter dix-neuf minutes de laçage sont trop petites et l'empêchent de se mouvoir ; le collier ras-le-cou qui l'étouffe. Pourtant la conclusion est sans appel : « *Inspite of it all, Im sexually excited + feeling great ! »*[74] Ainsi, Annie Sprinkle répond à la question suivante : qu'est-ce que les *pin-up* peuvent faire des normes? Autrement dit, quelle peut être la subjectivation *pin-up*?

La *Pin-Up* d'Annie Sprinkle réinterprète la contrainte pour en faire sa source de pouvoir érotique.

Les fems ne sont pas uniquement résistance. Leurs subjectivations évoluent entre la résistance aux normes et l'« habitation » de celles-ci, notamment par le fait de s'y voir réinscrites. Si dans ce dernier cas, elles peuvent mettre en place des déplacements, ils ne sont pas toujours opérants étant donné le poids des normes.

---

[72] Mahmood, Saba. *Politique de la piété. Op. cit.,* p. 242-243.

[73] *Anatomy of A Pin-Up,* Sprinkle, Annie. 2006 pour l'édition limitée visible en ligne, (1991 pour la première version), http://anniesprinkle.org/projects/archived-projects/anatomy-of-a-pin-up/.

[74] *Anatomy of A Pin-Up*, *Op. cit*.

En étudiant les fems, il s'agit de proposer un éclairage sur ce que les personnes et les groupes minorisés « font » aux rapports sociaux de genre et de sexualité, mais également comment ils sont pris dans ces rapports.

> *« [L]e rapport social est, au départ, une tension qui traverse le champ social. Ce n'est donc pas quelque chose de réifiable. Cette tension érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes aux intérêts antagoniques »*[75].

Danièle Kergoat dans son étude sur les rapports sociaux de sexe dans la sphère du travail, nous précise plus loin que *« ces rapports sociaux reposent d'abord et avant tout sur un rapport hiérarchique entre les sexes ; il s'agit bien là d'un rapport de pouvoir, de domination »*[76]. Ce qui nous intéresse chez les fems, c'est qu'elles se trouvent à l'intersection des rapports sociaux de sexe, de genre et de sexualité, et ce toujours dans une position dominée puisqu'elles sont socialement considérées comme des femmes (donc soumises à la domination masculine), utilisent les codes socialement attribués aux féminités (dévaluées dans le système de genre hétéronormé et critiquées par les normes féministes et du lesbianisme politique) et sont non hétérosexuelles (dominées par l'ordre hétéronormatif).

L'œuvre du Michel Foucault démontre que *« dès lors qu'il y a un rapport de pouvoir, il y a une possibilité de résistance »*[77]. Comme le conseille ce philosophe, cette thèse propose de

> *« prendre les formes de résistance aux différents types de pouvoir comme point de départ (…) [, d'] utiliser cette résistance comme un catalyseur chimique qui permet de mettre en évidence les relations de pouvoir, de voir où elles s'inscrivent, de découvrir leurs points d'application et les méthodes qu'elles utilisent »*[78].

---

[75] Kergoat, Danièle. *Se battre, disent-elles…* Paris : La Dispute, 2012, p. 218.

[76] *Ibid*.

[77] Foucault, Michel. *Non au sexe roi.* In: Le Nouvel Observateur, mars 1977, n° 644. Repris in Foucault, Michel. *Dits et écrits 1954-1988.* vol. 3, 1976-1979, texte n°200, Paris: Gallimard, 1994, p. 267.

[78] Foucault, Michel. *Le sujet et le pouvoir.* In : Dreyfus, Hubert, Rabinow, Paul. *Michel Foucault Beyond Structuralism and Hermeneutics.* Chicago : The University of Chicago Press, 1982, repris in Foucault, Michel. *Dits et écrits 1954-1988.* vol. 4, 1980-1988, texte n°306, Paris : Gallimard, 1994, p. 225.

En d'autres termes, il sera question d'étudier les principales formes de résistances que manifestent les fems et de voir ce qu'elles nous apprennent des rapports de pouvoir dans lesquels elles sont prises et ce que ces derniers révèlent des hétéro- et des homonormes. Sans oublier toutefois que les subjectivations fems se caractérisent également par le poids des normes et les réitérations normatives dans lesquelles elles sont prises.

Problématique

L'objectif central de cette recherche est d'apporter un éclairage nouveau sur l'articulation entre les rapports sociaux de sexe, de genre et de sexualité, grâce à l'étude des personnes s'autodéfinissant comme fems.

Les rapports sociaux ne sont pas une simple pression à sens unique qui s'exercerait sur des individus en situation dominée, mais bien plus une tension, comme le souligne Danièle Kergoat[79]. Et pour cause, comme l'indique Michel Foucault, *« s'il n'y avait pas de résistance, il n'y aurait pas de rapports de pouvoir »*[80]*.* Il insiste en ajoutant que sans résistance, seule l'obéissance demeure. Puis il poursuit :

> *« dès l'instant où l'individu est en situation de ne pas faire ce qu'il veut, il doit utiliser des rapports de pouvoir. La résistance vient donc en premier, et elle reste supérieure à toutes les forces du processus ; elle oblige, sous son effet, les rapports de pouvoir à changer. Je considère donc que le terme résistance est le mot le plus important, le* mot-clef[81] *de cette dynamique »*[82]*.*

Les fems mettent justement en œuvre cette désobéissance, cette résistance, notamment au travers des déplacements. La notion de

---

[79] Kergoat, Danièle. *Se battre, disent-elles… Op. cit.* ; Kergoat, Danièle. *Les rapports sociaux de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à la subversion*. In : Bidet-Mordrel, Annie (dir.). Actuel Marx Confrontation, 2010, (2001), Paris : Presses universitaires de France, p. 60-75.

[80] Foucault, Michel. *Une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité. Entretien avec Gallagher Bob et Wilson Alexander*, In : Toronto, juin 1982 ; Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Durand-Bogaert Fabienne, (The Advocate, n°400, 7 août 1984, pp. 26-30 et 58), repris in Foucault, Michel. *Dits et écrits 1954-1988.* vol. 4, 1980-1988, texte n°358, Paris : Gallimard, 1994, p. 740.

[81] En italique dans le texte.

[82] Foucault, Michel. *Une interview. Op. cit.*, p. 740-741.

déplacement, que j'emprunte à Luc Boltanski et Eve Chiapello[83], n'est ainsi rien d'autre qu'une forme de résistance. Ils l'ont développée relativement à leur étude du capitalisme et de sa critique lorsqu'ils s'efforcent de mettre en lumière au moyen de quels déplacements le capitalisme échappe à sa critique, en la neutralisant pour un temps[84]. Ici seront étudiés les déplacements entrepris par des minorisés face aux normes dominantes. En d'autres termes, les déplacements sont des modalités de résistance par lesquels les individus peuvent tenter de déjouer les rapports de pouvoir dans lesquels ils sont pris, et ce en s'en extrayant temporairement. Ainsi les fems se trouvent dans une tension permanente entre leur aspiration à résister aux normes, voire à les dépasser, et le poids de la norme majoritaire, entre la dénaturalisation de la féminité et sa renaturalisation au quotidien. Cet ancrage théorique permet de formuler la problématique suivante : comment les fems réduisent-elles la tension qui consiste à se voir inscrites dans les normes de genre et de sexualité tout en y résistant ?

Postulat et hypothèses

Le postulat sous-jacent à ce projet est que les pratiques fems offrent un nouvel éclairage sur la construction de la féminité. Cette féminité, et c'est là l'hypothèse centrale de la thèse, est le fruit d'une tension permanente entre l'inscription dans la norme hégémonique et son dépassement ; elle découle de l'imbrication des rapports de genre et de sexualité. Trois hypothèses sous-tendent cette posture.

Premièrement, en produisant de nouvelles normes, les discours minoritaires et les discours militants peuvent échouer à accomplir leur vocation déconstructiviste. En effet, ils peuvent rétablir eux-mêmes un discours de

---

[83] Boltanski, Luc. Chiapello, Eve. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 2011, (1999), p. 939.

[84] Les auteurs soulignent que la critique détient tout autant des capacités de déplacement, même si ce n'était pas l'objet de leur recherche. Pour une explication plus détaillée de la notion de déplacement et l'utilisation qui en est faite dans cette thèse, voir Chapitre 8.

référence qui est lui aussi producteur d'injonctions : par exemple l'injonction lesbienne ou *queer* à la subversion des normes de genre.

Deuxièmement, les normes sociales hégémoniques peuvent inversement s'avérer elles-mêmes indépassables.

Troisièmement, la transgression des normes peut se faire selon des modalités dont la particularité est qu'elles peuvent sembler n'être que leur reproduction. C'est précisément la démarche des fems, qui bien qu'elles soient socialement perçues comme des femmes investissent des codes socialement attribués aux féminités.

Ces trois dynamiques contradictoires conduisent à l'état de tension qu'il s'agit précisément d'analyser.

Structure de la thèse

Après la présentation de la méthodologie de cette thèse, il sera question dans la première partie de spécifier : de quoi « fem » est-il le nom ? Le premier chapitre propose d'abord un point analytique au sujet des connaissances déjà disponibles sur les fems. Cette autodéfinition qui a soulevé des controverses au sein des féminismes est fort peu étudiée. Lorsque c'est le cas, c'est souvent dans l'ombre des *butchs* et cette invisibilité est même renforcée lors de la traduction de textes. Le second chapitre portera sur la manière dont les fems, afin de se rendre intelligibles, mettent en avant une autodéfinition qui s'appuie sur les trois piliers que constituent la non-hétéronormativité, la *fem*-inité et la politisation. Par ailleurs, si certaines fems se disent femmes tandis que d'autres soutiennent que les fems, à l'instar des lesbiennes, ne sont pas des femmes, elles se rejoignent toutes derrière cette dernière appellation lorsqu'il est question de militer. Le chapitre trois abordera la question de la nomination de soi à travers la mise en lumière des processus qui conduisent à l'autodéfinition fem dont l'étape finale commune est une resignification des codes de genre. Quant au *coming out* fem, il s'avère rare au point d'entraver la cohésion de groupe. L'étude des figures d'altérité du « Nous » des fems au cours du chapitre quatre conclura cette première partie.

La seconde partie traitera des normativités auxquelles les fems sont confrontées. L'hétérosexisme à l'égard des fems émane des *insiders* de leur groupe (lesbien, féministe, *queer*, non hétérosexuel) tout autant que des *outsiders*. Selon ses origines, il prend des formes parfois similaires (l'essentialisation des femmes/fems, la négation du lesbianisme) et diverge sur certains points (l'accès au corps des femmes, la négation du vécu lesbien ou *queer*), c'est ce que s'appliquera à démontrer le chapitre cinq. Au cours du chapitre six il sera question de mettre en lumière la critique que les fems formulent relativement à l'hétérosexisme en se focalisant d'abord sur les discours féministes qu'elles produisent à l'égard des interpellations hétérosexistes de rue et ce qu'elle disent des comportements qu'elles adoptent en réaction. Ensuite, les discours contradictoires qu'elles tiennent au sujet de la lesbophobie qu'elles rencontrent seront analysés. Sur ce dernier point, une tendance nette à minoriser leur vécu apparaît, participant à l'invisibilité de la lesbophobie. Pourtant les fems poussent leur critique jusqu'à formuler un néologisme afin de décrire l'hétérosexisme particulier qu'elles connaissent de la part des *insiders* : la femphobie.

La troisième partie se focalise sur les résistances que les fems mettent en place face aux normativités. Le chapitre sept s'attache à exposer les différentes formes de militantisme que les fems investissent. Ce sera l'occasion d'observer que de nouvelles normes peuvent être créées indépendamment de la volonté de leurs initiatrices, à travers l'exemple du modèle de « la Fem ». Il y sera également question d'analyser comment les sexualités peuvent être investies comme terrain de résistance aussi bien aux hétéro- qu'aux homo- ou *queer*normes, et de constater que la violence peut être perçue comme une arme politique à s'approprier. Le chapitre huit prend en compte la modalité spécifique de résistance que constituent les déplacements. Ils seront étudiés à travers l'usage de micropolitiques du corps contre l'assignation à l'hétérosexualité, les mésusages que les fems font des genres, l'antiparastase ou encore la manière dont les fems réinventent la sororité via le femsistering.

Méthodologie

Cette recherche s'appuie sur des données qualitatives. Les entretiens furent la principale ressource de données avant les observations de terrain. Enfin, les ressources textuelles seront présentées selon la manière dont elles ont été exploitées pour cette thèse.

A. Les entretiens

Les entretiens étant la ressource de données la plus importante pour cette thèse je propose d'en éclairer le protocole, ainsi que la méthode suivie pour leur analyse, avant de décrire l'échantillon. La composition de ce dernier s'est uniquement faite selon l'autodéfinition des interlocutrices, et ce malgré la relative homogénéité des profils sociologiques. Nous constaterons également que la question de l'anonymat fut complexe et que pour certains points spécifiques, un retour vers les interlocutrices était indispensable pour s'assurer de la justesse du propos tenu dans la thèse.

A.a. Protocole d'entretien et analyse

Entre mai 2011 et octobre 2013, j'ai réalisé vingt-deux entretiens semi-directifs, avant de les retranscrire. Ceux-ci ont duré entre une 1h25 pour l'entretien le plus court et 4h05 pour le plus long, avec une moyenne de 2h21 d'enregistrement[85]. Je les ai réalisés au domicile de mes interlocutrices ou chez moi, à leur convenance. Sachant que la *« scène »* où se déroule l'entretien *« commande des rôles et des conduites spécifiques »*[86], j'ai tenté de privilégier le fait de me déplacer chez mes interlocutrices afin de réduire l'impact de la

[85] Ces chiffres sont quelque peu faussés car lors de l'entretien désigné comme étant le plus court, le magnétophone a cessé d'enregistrer. Sa durée réelle est d'environ 3 heures et non 1h25. Après le départ de mon interlocutrice, j'ai retranscrit de mémoire les données non enregistrées. Ces dernières n'ont pas été mobilisées selon les mêmes modalités que les propos enregistrés étant donné la perte de précision que constitue une telle démarche. Dans les faits, l'entretien le moins long a duré 1h26.

[86] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. Paris : Armand Colin, 2011, (1992), p. 68.

situation d'entretien sur les propos recueillis et de les écouter dans un environnement qui leur est familier. Pour autant, une majorité d'entretiens a eu lieu à mon domicile, soit douze, contre dix chez elles. Le plus souvent la première possibilité l'a emporté car l'enquêtée[87] partageait son lieu de vie avec une ou plusieurs autres personnes, vivait chez ses parents ou chez d'autres personnes, ou encore dans une ville très éloignée de Paris. Cependant, ce qui a motivé le choix du lieu de l'entretien par les enquêtées ne m'a pas toujours été communiqué : d'autres raisons ont pu entrer en compte. Notons que pour des questions logistiques et économiques, tous les entretiens se sont déroulés à Paris ou en proche banlieue, quel que soit le lieu d'habitation de mes interlocutrices.

Un des entretiens a eu lieu en deux temps : une première partie s'est déroulée dans un parc durant la pause déjeuner de l'enquêtée, puis a été poursuivi à mon domicile quelques semaines plus tard. J'ai jugé préférable de ne pas renouveler cette expérience, notamment parce que ma grille de questions incitait parfois les répondantes à aborder des sujets délicats et personnels. Or les lieux publics n'offrent pas le degré d'intimité nécessaire au bon déroulement des entretiens : bruits, passants, personnes s'installant à proximité, sont autant de facteurs susceptibles de déconcentrer l'interlocutrice et peuvent même l'empêcher de s'exprimer librement. Par ailleurs, l'entretien en deux parties amène une rupture également défavorable en ce qui concerne le processus de mise en confiance de l'interlocutrice.

Mes entretiens nécessitaient effectivement que la personne se sente rapidement à l'aise. Pour ce faire, avant d'activer l'enregistrement, j'expliquais systématiquement les conditions de son déroulement et de l'utilisation qui allait en être faite.

---

[87] Tout au long de cette thèse j'utilise le féminin lorsqu'il est question des personnes qui ont répondu aux entretiens et plus largement des personnes qui s'autodéfinissent comme fems et font partie de mon terrain de recherche. Je fais ce choix en dépit des règles d'accord de la langue française, ayant réalisé un entretien avec une personne assignée garçon à la naissance et cisgenre. L'enjeu est de ne pas fausser le raisonnement, car comme je l'indique plus bas, en France, les personnes s'autodéfinissant comme fems sont très majoritairement des femmes, qu'elles soient cisgenre ou trans.

Voici les informations que j'évoquais :

Tous les entretiens sont anonymisés. Les noms cités sont fictifs, tout comme, si nécessaire, les informations telles que le type d'études suivies ou l'emploi occupé par l'enquêtée, et ce afin de s'assurer que l'interlocutrice ainsi que les personnes dont elle parle ne soient pas reconnaissables.

La retranscription est effectuée au mot à mot afin que le sens du discours ne soit pas altéré.

Si à la suite de l'entretien, l'interlocutrice souhaitait qu'un passage ne soit pas utilisé, l'extrait en question était supprimé sur simple demande. Durant les entretiens, certaines enquêtées ont formulé des réticences à parler de quelques sujets ou d'anecdotes. Je leur rappelais alors ce point. Lors de la retranscription, si l'enregistrement témoignait de la réticence d'une interlocutrice à aborder un sujet, je la recontactais alors pour qu'elle décide du potentiel retrait de l'extrait en question. Quelques enquêtées ont usé de cette possibilité.

Afin de faciliter l'échange, je signalais à la personne entendue que, bien qu'il s'agisse d'une recherche universitaire, je n'avais aucune exigence sur le registre de langue employé. De plus je précisais également qu'elle pouvait prendre du temps pour réfléchir avant de répondre, tout comme j'allais le faire moi-même pour relire mes questions ou prendre parfois quelques notes. Cette précision s'est révélée importante dans certains cas où des personnes manifestaient de la gêne à parler, du stress causé par le dictaphone ou simplement par la situation d'entretien.

Je proposais aux enquêtées de me corriger si j'employais des termes ou des formulations de questions qui ne leur convenaient pas. Cette démarche permet d'accéder à des éléments que le chercheur méconnaît et qui font sens pour l'enquêtée. Par exemple, certaines n'utilisent pas les termes « couple », « conjointe », « petite amie » et leur préfèrent les termes *« relation »* ou *« partenaire »*. Ces précisions étaient l'occasion d'échanges d'informations précieuses quant à l'implication politique du choix des mots.

Ma grille thématique abordant les sujets du niveau de ressources (revenus salariaux et autres) et des dépenses, de l'homophobie, des sexualités, j'ai

précisé à mes interlocutrices que certaines questions pouvaient être gênantes. Je proposais d'expliquer les raisons des questionnements sur simple demande et insistais sur leur possibilité de choisir de ne pas s'exprimer. Face à mes explications, certaines ont finalement décidé de répondre à mon questionnement initial, alors que d'autres, mais très rarement, ont refusé. Pour ne citer qu'un exemple, une enquêtée, ne comprenant pas pourquoi je demandais qu'elle me décrive son dernier rapport sexuel, acceptait d'en narrer un autre. J'ai repris cette question de la méthode utilisée par Natacha Chetcuti pour saisir ce que ses interlocutrices entendaient par *« relation sexuelle »*[88]. Mon but était d'inciter les répondantes à décrire un rapport « habituel », et de limiter l'impact de l'image qu'elles souhaiteraient donner de leur sexualité ou des sexualités fems, tout en accédant à leur ressenti ou encore au sens qu'elles donnent aux divers éléments du script sexuel[89]. C'est ce que j'ai donc expliqué succinctement à mon interlocutrice, en lui précisant que par la suite nous aborderions des questions sur les sexualités et les pratiques sexuelles sans nous focaliser sur un rapport en particulier. Cette démarche explicative a pu permettre d'accéder à des informations intéressantes. Ainsi, j'ai appris que la réticence de l'interlocutrice en question s'expliquait par le fait que son dernier rapport avait eu lieu avec un homme cisgenre, ce qu'elle estimait précisément ne pas correspondre à sa sexualité « habituelle », compte tenu de l'exceptionnalité de ce type de rapport pour elle. À la lumière de mes explications elle a décidé de narrer brièvement le rapport en question et nous avons convenu qu'elle me raconterait également le rapport précédent.

Enfin, étant donné que nous allions passer plusieurs heures au fil desquelles mes interlocutrices devraient répondre à mes questions, je proposais qu'à la fin de l'entretien, elles me posent à leur tour toutes les

[88] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 266-267.
[89] Voir Chapitre 7 (7.2.).

questions qu'elles souhaiteraient[90]. Cette initiative fut appréciée de mes interlocutrices. Plusieurs d'entre elles m'expliquèrent que cela leur a permis de répondre à mes questions avec plus de facilité car ma démarche impliquant une forme de réciprocité, elle leur inspirait de la confiance. Presque toutes les enquêtées m'ont questionnée sur ma propre autodéfinition, ce qui nous informe sur l'importance du statut du chercheur relativement à cette thèse. La majorité m'a également demandé pourquoi je faisais une thèse sur les fems, comment ce sujet m'était apparu intéressant, si j'avais un intérêt personnel pour la question. Certaines me posèrent mes propres questions, par exemple au sujet de la lesbophobie ou du militantisme. En plus d'être bénéfique en ce qui concerne la dimension du rapport enquêtrice/enquêtées (car cela tend à instaurer une réciprocité dans l'échange et favorise le sentiment de confiance) et de faciliter la parole de mes interlocutrice, cette démarche m'a permis de comprendre ce qui était attendu de mon travail et l'importance de la présentation de soi lors d'une recherche en sciences sociales sur des réseaux relationnels d'individus minorisés.

J'ai constaté qu'apporter ce type d'information au sujet des entretiens aux interlocutrices favorisait la spontanéité des propos recueillis, tendait à gommer l'aspect formel de la situation, accentué par la présence du magnétophone et du carnet de notes, et que cela aidait de surcroît les enquêtées à formuler des critiques qui pouvaient s'avérer constructives relativement à l'élaboration de l'enquête.

Chaque entretien a été réalisé grâce à un double support composé d'une grille thématique et d'une grille de questions plus précises correspondant à chaque thème[91]. Les trois premiers entretiens effectués ont eu le statut d'entretiens exploratoires puisqu'ils m'ont servis à « tester » mes grilles ainsi

---

[90] J'ai découvert a posteriori que cette pratique méthodologique était utilisée par Ann Arnett Ferguson lorsqu'elle faisait des entretiens avec des préadolescents âgés entre one et douze ans et élèves dans une école élémentaire. Voir Ferguson, Ann Arnett. *Bad boys : public schools in the making of black masculinity*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2001. Sa méthode, qualifiée de féministe, est décrite dans : Sprague, Joey. *Feminist methodologies for critical researchers : bridging differences.* Walnut Creek : Rowman & Littlefield, 2005, p. 149.

[91] Voir annexe 2 : Grille d'entretien indicative.

qu'à *« compléter les pistes de travail suggérées par les lectures préalables »* [92] et le pré-terrain effectué en master 2, et accéder aux *« aspects du phénomène auquel le chercheur ne peut penser spontanément »*[93]*.* Si la grille thématique est restée la même une fois déterminée, la grille de questions a été modifiée et enrichie au fil du travail et relativement aux apports des entretiens précédents.

La méthode suivie consistait à poser une question ouverte pour chaque thème et éventuellement à poser des questions plus précises pour compléter les données ainsi obtenues. Chaque entretien débutait par la question ouverte *« pour commencer, peux-tu te présenter ?»,* à laquelle j'ajoutais des questions plus précises (âge, études, etc.) lorsqu'elles n'étaient pas renseignées. Cette méthode tend à faciliter l'aisance de l'interlocutrice à parler, puisqu'il s'agit de thèmes que tout un chacun peut avoir l'habitude d'aborder lorsque deux personnes font connaissance, ou tout au moins des aspects pour lesquels il n'est relativement pas nécessaire de réfléchir.

Par ailleurs, chaque entretien se concluait par deux ensembles de questions. D'abord, « *Souhaites-tu approfondir des points de l'entretien? Y a-t-il des questions que je n'ai pas posées* ? », le but étant de saisir ce que la relative directivité de l'entretien ou simplement son articulation aurait pu tendre à occulter. Le plus souvent, les enquêtées ne souhaitaient rien ajouter et avaient le sentiment que l'entretien était *« complet »*. Néanmoins, les réponses formulées m'ont parfois permis d'accéder à des éléments auxquels je n'avais pas pensé compte tenu de leur spécificité à un type d'expérience que connaissait l'enquêtée en question, mais non forcément l'ensemble de mes interlocutrices. C'est ainsi qu'avec l'une d'entre elles, nous avons poursuivi l'entretien en abordant les problématiques spécifiques que peuvent apporter les enfants pour un couple lesbien. Cet échange a traité de la visibilité de sa famille homoparentale à l'école, des difficultés face aux réactions et propos homophobes que tenaient les enfants qu'elles élèvent, du sens donné à la féminité en tant que lesbienne lorsqu'elle éduque une petite fille. Ces

---

[92] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.*, p. 39.
[93] *Ibid*.

thématiques nécessiteraient une recherche spécifique. Ensuite, la dernière question « *pourquoi as-tu accepté l'entretien ?* » permettait non seulement de saisir les éléments influant dans ce choix (éventuel rôle de l'effet « boule de neige », rôle de ma présence sur le terrain par exemple) mais aussi de saisir ce qui est attendu du travail de recherche, comme dans les nombreux cas où la réponse concernait un sens militant que mes interlocutrices donnaient à leur démarche et/ou à la présente recherche.

Hormis les trois questions précitées, le déroulement pouvait fluctuer relativement à la structure du discours de mon interlocutrice, si bien que les thématiques n'ont pas été systématiquement abordées dans le même ordre. De même le questionnement était adapté à mon interlocutrice de manière plus ou moins significative, comme par exemple avec l'une d'entre elles qui liait profondément ses autodéfinitions de « fem » et de « travailleuse du sexe » ou encore relativement au seul enquêté assigné « garçon » à la naissance (et cisgenre)[94]. J'ai utilisé les *« modes d'intervention »* conseillés par Alain Blanchet et Anne Gotman : stratégie d'écoute (celle-ci devant être active compte tenu du fait que la situation d'interlocution en question *« est productrice de significations »*[95] et exige du chercheur une production de *« diagnostics »*[96] immédiats déterminant ses propres interventions), stratégies d'intervention (diversité des relances, reformulation des réponses, silences, reformulation des questions, etc.)[97]. Il n'était pas question de tendre vers des *« entretiens impersonnels »*[98] pour reprendre la formule de Jean-Claude Kaufmann, mais bien de m'*« engag[er] activement dans les questions, pour provoquer l'engagement de l'enquêté[e] »*[99]. Il s'agissait donc d'entretiens compréhensifs

---

[94] Notons de plus que lors de l'analyse des données, il a parfois été plus pertinent d'appliquer un traitement spécifique à l'entretien du seul enquêté assigné « garçon » à la naissance (et cisgenre). Ainsi, cet entretien a tour à tour servi de point de comparaison, été traité au même titre que les autres, ou totalement exclu de l'analyse. Un traitement spécifique est indiqué en note de bas de page ou apparaît dans le texte.

[95] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.*, p. 76.

[96] *Ibid*.

[97] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.*

[98] Kaufmann, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin, 2011 (1996).

[99] *Ibid.*, p. 19.

qui m'ont permis d'accéder aux représentations ainsi qu'aux pratiques des fems entendues en entretiens.

En ce qui concerne *« la production de sens »*[100], les discours recueillis ont été analysés selon une combinaison de plusieurs méthodes. Bien qu'il ne s'agisse pas d'entretiens biographiques, les questions concernant l'autodéfinition fem, le parcours militant et le parcours sexuel incitaient les répondantes à articuler leurs propos selon une relative chronologie, comme la question « *peux-tu me retracer ton parcours relativement au militantisme ?* » C'est pourquoi, même s'il ne s'agissait pas d'entretiens biographiques, il était pertinent d'adapter en partie la méthode de codage d'entretien décrite par Claude Dubar et Didier Demazière[101]. Ces auteurs distinguent trois niveaux de description du récit : les niveaux des fonctions, des actions et de la narration. Le niveau des fonctions est relatif aux épisodes du récit où il est question de distinguer les différentes *« séquences »*. Le niveau des actions renvoie aux éléments qui mettent en scène des *« actants »* c'est-à-dire des personnages que le discours décrit comme agissants, comme occupant un rôle. Enfin le niveau de la narration qui désigne les énoncés ou « *propositions narratives argumentaires* » dont le but est de convaincre la personne à qui on s'adresse. Les séquences, les actants et les propositions narratives argumentaires doivent donc être numérotées pour le codage. J'ai suivi leur méthode jusqu'à ce point, ce qui m'a permis de dégager des histoires typiques en ce qui concerne la manière dont mes interlocutrices décrivent l'évolution de leur rapport aux genres dans le processus qui les a amenées à s'autodéfinir fems[102]. J'ai également résumé chaque entretien et enfin dressé les portraits de chaque interlocutrice. *« L'entretien ne parl[ant] pas de lui-même »*[103]*,* l'analyse de contenu m'a permis de mettre en lumière les systèmes de représentation sous-jacents aux discours des enquêtées. Par ailleurs, les outils proposés par

---

[100] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.*

[101] Demazière, Didier. Dubar, Claude. Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion. Paris : Nathan, 1997.

[102] Voir Chapitre 3, Schéma du processus d'autodéfinition fem.

[103] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.,* p. 89.

Jean-Claude Kaufmann[104] se sont révélés précieux lors de la phase d'analyse des entretiens, et plus spécifiquement en ce qui concerne les *« phrases récurrentes »*[105] *et « les contradictions »*[106]. Enfin, les conseils prodigués par Stéphane Beaud et Florence Weber[107] m'ont par exemple permis d'*« analyser les malentendus de terrain »*[108].

A.b. Echantillonnage

En ce qui concerne la procédure d'échantillonnage, en langage quantitatif,

> *« on parle parfois d'échantillons à "choix raisonné" si ces critères sont connus et bien choisis (au regard de la problématique). Notons que raisonner le choix de l'échantillon suppose de connaître quelques informations sur l'ensemble de la population »*[109].

C'est précisément ce que j'ai appliqué compte tenu d'une problématique portant sur les fems et de ma connaissance partielle de la population acquise au cours de ma recherche de master 2, en ne restreignant les conditions d'accès aux entretiens qu'au simple fait de s'autodéfinir fem[110]. Ce faisant, et même si mon échantillon présente une homogénéité certaine, je n'excluais pas des personnes selon leurs pratiques ou orientations sexuelles, leur assignation de sexe à la naissance, le genre social dans lequel elles vivaient ou encore sur des questions religieuses, de classe sociale ou de race. En ce qui concerne la sphère géographique, je n'avais a priori pas de restrictions, hormis celle relative au choix d'étudier les fems en France. Il s'agissait d'un critère strictement géographique qui ne devait pas être entendu en termes de nationalité, c'est

---

[104] Kaufmann, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif. Op. cit.*

[105] Voir par exemple chapitre 3 (3.2.1.).

[106] J'utilise cet outil à plusieurs reprises, par exemple pour l'analyse de ce que les fems explicitent de leur ressenti face aux interpellations hétérosexistes, voir chapitre 6 (6.1.1.).

[107] Beaud, Stéphane. Weber, Florence. *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques.* Paris : La Découverte, 2010 (1997).

[108] Comme par exemple pour une enquêtée qui lors de son entretien m'annonce qu'elle ne se définit pas comme fem. Dans ce cas il m'a été nécessaire d'être également attentive aux contradictions révélant l'ambiguïté de son positionnement à ce sujet, et surtout les raisons de cette dernière. Voir chapitre 2 (2.1.3.).

[109] Martin, Olivier. *L'analyse de données quantitatives.* Paris : Armand Colin, 2009 (2005), p. 21.

[110] Chaque demande écrite ou annonce comportait une phrase du type : *« Le seul critère de sélection est l'autodéfinition fem (passée ou présente) »*.

pourquoi plusieurs enquêtées ne sont pas de nationalité française. Puisque ces dernières vivaient à Paris depuis quelques années, le recueil de leur discours était cohérent en ce qu'elles représentaient tout autant ce que sont les fems en France. Par ailleurs, une enquêtée habite aux Etats-Unis. J'ai fait le choix de réaliser un entretien avec elle pour plusieurs raisons. D'abord, je savais qu'elle s'autodéfinissait comme fem et j'avais constaté sa présence à divers évènements féministes et *queer* (militants et/ ou festifs) depuis ma précédente recherche. Ensuite elle m'a été conseillée par une autre fem et présentée comme un *« modèle »* ayant fortement influencé l'autodéfinition de certaines personnes fems en France depuis une dizaine d'années. Enfin, elle a pour habitude de séjourner au moins une fois par an à Paris. Notons que la majorité de mes interlocutrices habitent à Paris ou en proche banlieue, et pour les autres dans des villes de plus de 220 000 habitants, ce qui représente un biais concernant la représentativité de l'échantillon.

Par ailleurs, j'ai restreint mon échantillon en choisissant de ne pas entendre en entretien les quelques personnes s'autodéfinissant comme fems et s'exprimant à ce sujet dans les médias. Ce choix découle de deux points. D'une part, pour avoir réalisé des entretiens avec trois d'entre elles durant ma recherche de master 2, j'avais constaté qu'elles maîtrisaient les situations d'interaction verbale formelles dont l'entretien, notamment de par leur habitude à répondre aux entretiens journalistiques et universitaires. Il en résultait un discours construit au point d'entendre des réponses types préalablement composées par leurs soins et utilisées précédemment puisque j'ai pu les retrouver sur des supports filmiques ainsi que sur Internet, y compris sur les sites via lesquels elles communiquent autour de leur travail. Bien qu'exploitables, ces données étaient déjà disponibles, de sorte que l'entretien n'était plus indispensable. D'autre part, j'ai opté pour cette démarche car elle me permettait de prendre en compte le discours des fems dont la parole n'est habituellement pas entendue, puisqu'elles ne font pas partie de la scène médiatique et artistique et ne sont habituellement pas interrogées au sujet de leur autodéfinition, c'est-à-dire, celles que l'on pourrait nommer les « sans voix ».

Afin d'obtenir des entretiens, j'ai combiné deux méthodes : la diffusion d'une annonce et l'effet « boule de neige ». Pour les trois premiers entretiens qui font figure d'exception, j'ai adressé une demande à des personnes dont je savais qu'elles s'autodéfinissaient comme fems. Notons cependant que j'ai pris soin de ne m'adresser qu'à des personnes avec lesquelles j'avais eu peu d'interaction lors de ma précédente recherche, notamment celles avec lesquelles je n'avais pas eu de conversations (ou très peu). Par la suite, j'ai rédigé une annonce et demandé à chaque enquêtée de la faire circuler auprès de ses contacts par mail et via le réseau numérique Facebook (sur leur « mur »). Enfin j'ai posté l'annonce en question sur la liste de diffusion EFiGiES[111], et je l'ai également affichée au sein du bar parisien La Mutinerie[112]. J'ai déposé plusieurs dizaines d'exemplaires de l'annonce sur les tables proposant divers tracts durant le Festival Cineffable[113] (24ème édition, du 30 octobre au 3 novembre 2013 à Montreuil), ainsi qu'à la librairie parisienne, féministe et lesbienne Violette and Co et l'ai également affichée aux Archives Recherches et Cultures Lesbiennes (ARCL, Maison des Femmes de Paris, 75012). Les annonces à la librairie et aux archives lesbiennes ne m'ont apporté aucun contact. Une personne m'a contactée après avoir découvert mon annonce déposée à Cineffable, sans que cela ne donne suite à un entretien (pour des questions géographiques). Je n'ai eu qu'une seule réponse via la liste de diffusion EFiGiES, l'annonce à La Mutinerie m'a amené davantage d'entretiens. Cependant, c'est l'« effet boule de neige » qui a été le plus fructueux. Cet « effet boule de neige » a suivi les modalités classiques : les personnes entendues en entretien ont sollicité leurs réseaux de connaissances directes (sans doute par mail, téléphone, et de vive voix). De nouveau, le réseau social Facebook a joué un rôle précieux. Il n'est pas simple d'investir

---

[111] Association de jeunes chercheures et chercheurs en études féministes, genre et sexualités, créée en 2003.

[112] Présentation du lieu sur son site internet : *« Anciennement Unity Bar, La Mutinerie est un bar qui est un espace festif, culturel et politique. C'est un lieu féministe, par et pour les meufs, gouines, bies, trans', queers, participatif et ouvert à toutEs »*. http://www.lamutinerie.eu/index.php, consulté le 24 février 2015.

[113] L'association Cineffable organise des festivals internationaux de films féministes et lesbiens, non-mixtes, depuis 1989.

Internet comme terrain de recherche, notamment en ce qui concerne les divers forums de discussion compte tenu du

> *« grand nombre d'annonces journalistiques ou d'étudiants en psychologie ou sociologie cherchant des volontaires pour faire des enquêtes, ainsi que [de] la méfiance de certains internautes ou de certains modérateurs vis-à-vis des chercheurs en sciences sociales »* [114].

Seulement, le fonctionnement de Facebook peut permettre de déjouer cette difficulté. Pour être en contact via Facebook, il est nécessaire qu'une demande (d' « ami ») soit faite et acceptée. Ainsi, des membres d'un même cercle familial, professionnel, amical peuvent être « amis » sur Facebook, tout autant que des personnes rencontrées une fois, ou même de parfaits inconnus. Le fait que la prise de contact soit faite de manière active, sans doute associé à l'accès aux publications d'autrui, peut donner une illusion de proximité aux usagers, qui pour le moins, forment un réseau virtuel. Cela tend à minimiser la *« méfiance »* constatée relativement aux prises de contact via des forums. Cette hypothèse aurait pu être appuyée par la tentative d'une telle prise de contact, cependant les seuls forums francophones abordant, à ma connaissance, la question fem, n'étaient plus actifs au moment de cette recherche[115].

A.c. L'autodéfinition

Tout au long de cette recherche, l'autodéfinition de mes enquêtées sert de point de départ à la réflexion. En effet, travailler sur les fems suppose de questionner une catégorie créée afin de rendre intelligible ses propres pratiques et représentations non seulement face à autrui mais également face à soi-même.

---

[114] Carof, Solenn. (Thèse) *Le « surpoids », un stigmate acceptable ? Représentations, discriminations et réappropriations des rondeurs féminines en France, en Allemagne et en Angleterre.* Sous la direction de Fischler, Claude. Paris : EHESS, 2015, p. 45.

[115] Le réseau social *French Queer Fries*, activé en 2009 n'était déjà plus accessible en 2011 (dates approximatives, la première selon le carnet de terrain, la seconde de mémoire), http://frenchqueerfries.ning.com/. Le site *butch-fem toile libre* est en revanche toujours accessible mais son forum de discussion n'atteste que de publications postées entre 2010 et 2011, http://butch-fem.toile-libre.org/forum/index.php, consulté le 24 février 2015.

Par ailleurs, les termes « lesbienne » et « *queer »* sont utilisés comme termes génériques afin de désigner l'orientation sexuelle des enquêtées. Ce choix terminologique permet d'accéder aux représentations de mes interlocutrices tout en évitant de reprendre systématiquement l'ensemble des termes employés, ce qui rendrait inintelligible le propos. En effet, une interlocutrice dit qu'elle est *« une femme qui aime les femmes »*, de rares enquêtées emploient le terme *« bisexuelle »*, certaines se disent *« lesbienne »*, ou encore *« queer »* pour quelques-unes, et enfin une majorité se déclarent *« gouine »*. Natacha Chetcuti explique que chez les femmes âgées entre 17 et 35 ans, l'utilisation du terme *« gouine »* a remplacé celui de *« lesbienne »* lorsqu'il est question de se nommer, et ce dans *« une visée politique contestataire de la norme »*[116]. C'est précisément ce que j'ai constaté durant mes recherches de terrain.

Une même enquêtée peut utiliser plusieurs de ces dénominations de soi simultanément ou alternativement selon la situation considérée, selon ce qu'elle souhaite donner à voir d'elle-même. Par exemple, les termes *« gouine »* et « *queer* » peuvent être employés pour souligner comment l'individu donne du sens à sa sexualité en l'inscrivant dans une réflexion politique de résistance aux normes sociosexuelles. Une interlocutrice peut ainsi m'expliquer avoir une sexualité *« bisexuelle* » mais ne parler d'elle-même qu'en tant que *« lesbienne »*, *« gouine »* ou « *queer »* tout au long de l'entretien. Comme le démontrent Natalie Bajos et Nathalie Beltzer, *« les sexualités homo-bisexuelles »* ont de *« multiples facettes »* : attirances, pratiques et identifications se recoupent sans se superposer parfaitement[117]. Dans cette recherche, l'utilisation des termes « lesbienne » et « *queer* » n'indiquent pas précisément avec qui mes enquêtées (ont eu et) ont des interactions sexuelles mais bien les catégorisations de soi qu'elles s'approprient.

---

[116] Chetcuti, Natacha. *Autonomination lesbienne avec les réseaux numériques.* In : Hermès, La Revue, 2014 /2, n°69, p. 40.

[117] Bajos, Nathalie. Beltzer, Nathalie. *Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives.* In : Bajos, Nathalie. Bozon, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, Genre et Santé.* Paris : La Découverte, 2008. Cette question est traitée page 247 à 251, voir la figure page 250.

A.d. Les profils sociologiques

L'efficacité de la méthode « boule de neige » explique sans doute une certaine homogénéité des profils sociologiques de mes interlocutrices[118], surtout en ce qui concerne les classes sociales des enquêtées.

L'âge des interlocutrices se situe entre 20 et 34 ans (l'âge moyen étant de 26 ans). Ce panel d'âge aurait pu être élargi. J'ai activement cherché à l'étendre, mais j'ai essuyé plusieurs refus (dont un car il s'agit d'une recherche universitaire). De même, les annonces posées à Cineffable et aux Archives Recherches et Cultures Lesbiennes (via lesquelles la possibilité d'atteindre des personnes de plus de 35 ans était plus forte que par l'effet « boule de neige ») sont restées sans réponse.

Les fems entendues en entretiens sont donc plutôt jeunes, mais *la « jeunesse » n'est qu'un mot*[119]. Ce n'est pas tant l'âge qui conditionne la spécificité des résultats obtenus dans cette thèse mais plus la génération[120]. *« La notion de génération est une catégorie qui procède non pas de données biologiques, mais de processus sociaux et temporels »*[121]. Christian Baudelot et Roger Establet ont démontré qu'avoir trente ans en 1968 ou trente années plus tard ne signifiait pas la même chose, notamment en termes d'accès à l'emploi[122]. Les évènements historiques, le contexte économique par exemple sont des éléments qui modèlent quelque peu les différentes générations en termes de parcours de vie mais aussi de vision du monde. Suivant la même

---

[118] Voir les différents tableaux proposés en annexe : annexe 1 (Tableau de présentation des personnes entendues en entretien) et annexe 2 (Tableaux récapitulatifs de présentation des personnes entendues en entretien).

[119] Je reprends ici le titre d'un entretien avec Pierre Bourdieu au sujet des générations, de l'école et de l'emploi. Métailié, Anne-Marie. *La « jeunesse » n'est qu'un mot. Pierre Bourdieu.* In : *Les jeunes et le premier emploi*. Paris : Association des Âges, La Documentation française, 1978, p. 520-530. Repris In : *Questions de sociologie,* Paris : Editions de Minuit, 1992 (1994), p. 143-154.

[120] Sur les différences entre les notions d'âge et de génération, voir Attias-Donfut, Claudine. *Générations et Âges de la vie.* Paris : Presses Universitaires de France, 1991 ; Attias-Donfut, Claudine. *Sociologie des générations. L'empreinte du temps.* Paris : Presses Universitaires de France, 1988.

[121] Attias-Donfut, Claudine. In : Le Digol, Christophe. (dir.) *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Albin Michel, 2007, p. 353.

[122] Baudelot, Christian. Establet, Roger. *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998.* Paris : Seuil, 2000.

logique, se définir comme fem et avoir autour de 25 ans[123] en France en 2015 ne signifie pas la même chose qu'en 2000, 1990, 1980, etc. C'est pourquoi l'accès à une population plus diverse en termes de génération aurait certainement apporté des résultats différents relativement au rapport à l'autodéfinition fem. Comparer la littérature fem aux résutats de cette thèse nous permet d'entrevoir quelques divergences entre les générations de fems, nous les noterons au fil de la thèse[124].

Si les situations socio-économiques de mes enquêtées sont diverses, elles disposent de ressources certaines en termes de ce que l'on nomme en sociologie depuis Pierre Bourdieu le « capital culturel ». Saisir une image nette de leurs situations économiques est complexe, d'autant que près de la moitié de mes interlocutrices suivaient encore des études au moment des entretiens. Trois enquêtées étaient uniquement étudiantes dont deux étaient en doctorat et avaient obtenu un financement. Six étaient étudiantes et salariées : cinq d'entre elles considéraient leur rémunération comme une nécessité tandis qu'une seule occupait un emploi dans une perspective qu'elle qualifie de symbolique étant donné que ses parents subvenaient à ses besoins. Onze interlocutrices étaient salariées, dont une en arrêt de travail pour longue maladie et trois également inscrites en tant que demandeuses d'emploi. Une vit actuellement sur ses économies. Le mode d'habitation est un indicateur supplémentaire. Hormis une qui vit aux Etats-Unis et une dans le Sud de la France (les deux en location d'un appartement dans une grande ville), toutes mes interlocutrices résident à Paris ou en proche banlieue au moment des entretiens, quasiment toutes en tant que locataires. Une est néanmoins propriétaire, trois habitent au domicile de leurs parents, une vit dans un squat et deux sont hébergées gratuitement. Si le capital économique n'est pas suffisant pour déterminer la classe sociale, il est néanmoins notable que la majorité de mes enquêtées disposent de revenus moyens (treize perçoivent entre 1000 et 2000 euros par mois pour une

[123] Vingt-cinq ans et six mois est l'âge médian des fems entendues en entretien. Voir annexe 2, tableau A. Informations identitaires factuelles.

[124] Voir principalement : paragraphe suivant, conclusion de la partie I, la création de l'image de la « Fem » (7.1.1).

personne seule), cinq sont considérées comme vivant au-dessous du seuil de pauvreté (moins de 828 euros par mois pour une personne seule[125]) et deux perçoivent 2000 euros et plus par mois (l'interlocutrice qui vit sur ses économies n'est pas comptabilisée ici, et une n'a pas renseigné ces informations).

En ce qui concerne le « capital culturel » de mes enquêtées, il correspond davantage à ce qui caractérise les classes moyennes et supérieures. L'acquisition du capital culturel se fait via différentes sphères comme la famille, le militantisme féministe ou encore l'école. Nous allons éclairer ce dernier point puisque le niveau d'études nous permet de cerner cet aspect. Toutes mes interlocutrices sont titulaires d'un baccalauréat, et toutes ont poursuivi leurs études après l'obtention de ce diplôme. Cinq d'entre elles poursuivent ou ont poursuivi leurs études jusqu'à bac plus trois ou moins, trois d'entre elles après bac plus cinq. La majorité de mes interlocutrices (quatorze) ont un niveau d'études ou un diplôme au-dessus de bac plus trois et jusqu'à bac plus cinq. La situation socio-économique de mes interlocutrices constitue une particularité qui les distingue des générations précédentes de fems : nous constaterons ci-après que cette autodéfinition est issue des classes populaires[126].

Deux interlocutrices sont mères au moment de l'entretien, parmi lesquelles une (la seule de tout l'échantillon) vit en concubinage avec un homme

---

[125] 828 euros par mois pour une personne seule est le seuil de pauvreté en France (année 2014, seuil à 50% du revenu médian), estimé par l'Observatoire des Inégalités (calculs basés sur les chiffres proposés par l'INSEE). Voir le site de L'Observatoire des Inégalités, http://www.inegalites.fr/spip.php?article343, consulté le 24 février 2015. Le site de l'INSEE ne propose des chiffres que jusqu'à l'année 2012, 822 euros par mois était alors considéré comme seuil de pauvreté (année 2012, seuil à 50% du revenu médian). Voir le site de l'INSEE, http://www.inegalites.fr/spip.php?article343, consulté le 24 février 2015. *« [L]e seuil de pauvreté est déterminé [par l'INSEE] par rapport à la distribution des niveaux de vie de l'ensemble de la population. Eurostat et les pays européens utilisent en général un seuil à 60 % de la médiane des niveaux de vie. La France privilégie également ce seuil, mais publie des taux de pauvreté selon d'autres seuils (40 %, 50 % ou 70 %) ».* Voir http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/pauvrete-monetaire.htm, consulté le 24 février 2015. J'ai choisi de prendre en compte un seuil de pauvreté à 828 euros car il s'agit de la référence la plus basse disponible (taux à 50%) et que les interlocutrices vivent également en dessous du seuil de pauvreté lorsqu'il est considéré pour le taux à 60%. Pour les chiffres présentés, j'ai tenu compte des informations dont je disposais comme le fait que certaines de mes interlocutrices habitent chez leurs parents ou encore que d'autres ont des enfants.

[126] Certaines questions restent en suspens et nécéssitent des recherches spécifiques : à quelle période et dans quelles circonstances l'autodéfinition fem a-t-elle commencé à être utilisée par d'autres que les classes populaires ? Est-elle toujours utilisée au sein de ces dernières ?

hétérosexuel cisgenre. Cette caractéristique qui diffère nettement des profils des autres enquêtées n'est pas due à des modalités de prise de contact particulières. L'interlocutrice en question côtoie des réseaux relationnels lesbiens et féministes, si bien que c'est la méthode de proche en proche qui m'a permis de recueillir son discours. Son profil témoigne de la diversité des personnes susceptibles de s'autodéfinir comme fems.

L'échantillon présente par ailleurs une majorité écrasante de personnes assignées « filles » à la naissance et cisgenres : vingt-et-une sur les vingt-deux enquêtées. Un seul est cisgenre et assigné « garçon » à la naissance, il m'a contacté suite à la diffusion de mon annonce via Facebook et ne connaissait pas d'autres hommes cisgenres se définissant comme fems en France afin de me mettre en contact avec eux. En France, il semble que peu de personnes assignées « garçons » à la naissance et cisgenres s'autodéfinissent comme fems.

Selon les informations recueillies en entretiens et les observations de terrain, un échantillon de ce type semble quelque peu représentatif des personnes utilisant cette autodéfinition en France, hormis en ce qui concerne les femmes trans. En effet, ces dernières ne sont pas représentées alors que certaines s'autodéfinissent comme fems. Mon positionnement était d'attendre d'éventuelles propositions spontanées pour les entretiens. En effet, au sein des réseaux relationnels militants, les femmes trans et les personnes trans plus largement peuvent être réticentes voire fermement opposées à ce que des chercheurs cisgenres effectuent des recherches les concernant. Karine Espineira constate d'ailleurs qu'elle a pu avoir des facilités en tant que femme trans et par rapport à un collègue homme cisgenre dans l'accès à son terrain qui portait sur *« les associations et collectifs transsexuels et transgenres »*[127] en France : *« [d]ans l'intimité, des groupes ou individualités du terrain, me confiaient leur méfiance vis-à-vis de ce chercheur "cisgenre" (non trans) qui*

[127] Espineira, Karine. *[Manifeste] Pour une épistémologie trans et féministe : Un exemple de production de savoirs situés*. Texte en cours de publication.

allait "parler à notre place" »[128]. Cette réticence s'explique légitimement en raison de la violence des résultats, diagnostics, propos tenus dans le cadre de travaux en sciences humaines et sociales, sciences médicales[129], ainsi que dans les médias d'une manière générale. Pour ne donner qu'un exemple, on peut évoquer le fait que les personnes trans sont fréquemment mal genrées (utilisation du mauvais pronom) dans les cadres précités. Les problèmes de cet ordre sont si courants que l'Association commune trans et homo pour l'égalité (ACTHE) a mis en ligne une *« Charte de bonne conduite envers les personnes trans »* que tout un chacun peut librement signer et s'engager à respecter[130]. En ce sens, l'introduction de la *Transyclopédie* stipule que *« Plus que l'appartenance à la "communauté" trans, c'est la bien-traitance qui a guidé notre choix des contributeurs »*[131]. Je n'ai donc pas sollicité de femmes trans étant donné que je suis moi-même cisgenre. Plusieurs avaient connaissance de mes recherches sans pour autant me proposer leur participation. Néanmoins, une m'a proposé : *« si ça t'intéresse pour ta thèse, je veux bien apporter ma contribution de hardfem trans »*[132]. Mais comme cinq autres entretiens, il n'a pas pu être réalisé.

Presque toutes mes interlocutrices sont blanches. Certaines d'entre elles le précisent au cours de leur entretien, notamment pour souligner le privilège que cela constitue. L'une de mes interlocutrices me dit être *« française d'origine coréenne »* mais elle n'aborde pas la question de son vécu du racisme. Deux autres fems entendues en entretien m'ont parlé du fait qu'elles sont non

---

[128] *Ibid*.

[129] Pour quelques exemples de propos tenus dans des ouvrages scientifiques rédigés par des psychiatres faisant partie des équipes dites *« officielles »* dans le cadre des parcours de transition, voir l'ouvrage qui fait suite à une exposition de l'artiste Naïel : Naïel. *« La Cissexualité* », ce douloureux problème. Quand les minorités viennent nommer et questionner la norme*. Livre édité en auto-édition, 2013.

[130] Voir le site d'ACTHE (Association Commune aux Trans et aux Homos pour l'Egalité), http://www.acthe.fr/charte-bonne-conduite/, consulté le 22 avril 2015.

[131] Alessandrin, Arnaud. Thomas, Maud-Yeuse. Espineira, Karine. Patinier, Jérémy (dir.). *La Transyclopédie : Tout savoir sur les transidentités.* Paris : Des ailes sur un tracteur, 2012, p. 6.

[132] Le 28 novembre 2013, message reçu via le réseau numérique Facebook. Cet entretien n'a finalement pas eu lieu suite à des problèmes de santé de la personne en question. Au total six entretiens n'ont pas pu être réalisés, dont trois pour des problèmes de distance géographique (Toulouse, Grenoble, ville non renseignée).

blanches. Dans les deux cas, notre conversation est survenue longtemps après l'entretien. Je restitue de mémoire une conversation entre moi et une de ces deux fems (août 2015) : nous parlons du fait que ma thèse ne traite pas de la question de la racialisation, je lui explique que certaines de mes interlocutrices sont non blanches mais qu'elles n'ont pas abordé la question durant l'entretien. C'est alors qu'elle me répond qu'elle comprend. Son père est noir, sa mère est blanche. Elle me dit passer souvent pour blanche, mais avoir parfois expérimenté le racisme, comme lorsque certaines personnes lui demandent d'où elle vient. Lorsqu'elle mentionne la région française où elle est née, les gens insistent. Si elle précise le nom de la grande ville proche de son village, puis celui de son village, l'insistance redouble. Ces personnes ne veulent pas savoir où elle est née, ni où elle a vécu : supposant que mon interlocutrice ne peut pas être « complètement française » compte tenu de certaines caractéristiques de son apparence, elles attendent le nom d'un autre pays que la France, de préférence un pays où elles pensent que les personnes sont non blanches. Cette fem estime avoir une expérience du racisme limitée, ce qui ne veut en aucun cas dire inexistante. Elle me dit par exemple qu'elle n'en a pas parlé en entretien car certains souvenirs sont douloureux (elle parle à la fois de son propre vécu et de ce qu'elle éprouve par rapport à celui de son père). Elle précise également que lors d'évènements *queer*, lorsque des groupes non mixtes pour les personnes racisées sont formés, elle préfère ne pas y participer compte tenu du fait qu'elle peut passer pour blanche. À l'inverse, si une personne blanche lui dit qu'elle aussi est blanche, il lui semble très important de souligner que ce n'est pas le cas.

Sans nul doute le fait que je sois moi-même blanche a pu amener les fems non blanches entendues en entretien à ne pas partager cet aspect de leurs vécus avec moi. Cela a-t-il également influencé la constitution de l'échantillon ? Si le nombre de personnes non blanches au sein de celui-ci est limité, cela ne signifie pas que toutes les personnes qui s'autodéfinissent comme fems sont blanches. Au plus, cela permet de supposer que les fems blanches sont majoritaires.

A.e. Confidentialité, anonymat, justesse

Durant cette recherche, garantir la confidentialité à mes interlocutrices signifiait ne pas dévoiler de quelque manière que ce soit le contenu des entretiens. J'ai dû par exemple écouter des anecdotes comme si je ne disposais pas déjà de l'information, ou ne pas dire que j'avais déjà entendu une fem en entretien alors qu'on me proposait de me la présenter dans ce but. De surcroît, lorsque je rencontrais une de mes interlocutrices après l'entretien (notamment la première fois), je mesurais mes attitudes (par exemple par des stratégies de regard ou de sourire discret) pour que celle-ci se sente libre de venir me saluer, mais en lui en laissant l'initiative. En présence d'autrui, je n'évoquais jamais l'entretien sans qu'elle-même ne le fasse avant moi. Finalement, j'ai rapidement constaté que si mes interlocutrices tenaient à ce que le contenu de leur entretien reste confidentiel, il n'en allait pas de même quant à leur participation à ma recherche. Dans ce cadre j'ai observé que ma thèse servait de justification pour parler de leur autodéfinition, pour se rendre visibles en tant que fems.

Comme je l'ai évoqué précédemment, avant d'enclencher l'enregistrement, j'expliquais à mes interlocutrices que leurs entretiens seraient anonymisés. Les changements de nom n'étant pas toujours suffisants, chaque entretien, chaque élément utilisé pour la rédaction exigeait une attention particulière afin de déterminer si d'autres points devaient être modifiés. Seulement, *« gommer les caractéristiques les plus marquantes, celles qui permettent de les identifier, enlève en général une grande part, voire la totalité de l'intérêt qu'il y a à les inclure dans l'enquête »*[133]. Tout au long de la restitution des résultats de ma recherche, j'ai dû m'appliquer à mettre en place des stratégies assurant l'anonymat et la confidentialité que je m'étais engagée à tenir auprès de mes enquêtées, sans pour autant appauvrir les données récoltées.

---

[133] Béliard, Aude. Eideliman, Jean-Sébastien. *Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique.* In : Fassin, Didier. Bensa, Alban. *Les politiques de l'enquête : épreuves ethnographiques.* Paris : La Découverte : 2008, p. 133.

Pour ce faire, j'ai passé sous silence certains renseignements, en ne mentionnant pas la filière d'étude précise que suivaient mes enquêtées ou en n'indiquant pas l'emploi exact de certaines. Il a été nécessaire de ne pas utiliser certaines informations parfois significatives et de leur préférer d'autres exemples moins explicites.

Je vais utiliser ici des exemples fictifs pour illustrer ma démarche : une interlocutrice pourrait par exemple être serveuse dans un salon de thé lesbien parisien, créatrice de sous-vêtements *queer* sur-mesure, ou encore professeure d'une chorale *queer*. Durant son entretien, cette même personne m'aurait longuement expliqué en quoi sa démarche était militante, comment elle tentait d'adopter une approche déconstruisant les codes de genre normés, ou encore comment dans la pratique de cette activité elle réfléchissait à des techniques langagières ou comportementales afin de minimiser les rapports de pouvoir en termes de classe, de genre, de validité ou encore les rôles associés. Aussi importants que soient les propos recueillis, étant donné la particularité des situations en question, il m'était impossible de les utiliser pour cette recherche sans lever l'anonymat. C'est pourquoi j'ai dû chercher d'autres exemples dans les entretiens, ou encore m'appuyer sur des démarches similaires qu'adoptent dans le cadre public des fems qui visibilisent leur autodéfinition et que je n'ai pas entendues en entretien. C'est notamment ce que j'ai fait en ce qui concerne le militantisme. À ce propos j'ai également usé d'une autre stratégie qui consiste à évoquer la pratique sans nommer l'enquêtée qui en use. Par exemple j'évoque que certaines interlocutrices tiennent des sites internet où elles postent des photographies nues d'elles-mêmes sans préciser les noms qui les désignent dans cette thèse. J'ai également signalé que d'autres écrivent pour des journaux ou sites lesbiens, LGBT, *queer*, sans renseigner ni leurs noms ni celui des supports en question. J'ai aussi indiqué que des fems interviennent au sujet des sexualités dans le cadre universitaire en préférant citer une des fems qui ont une identité publique, plutôt que celles entendues en entretien.

Si parfois ces différentes stratégies d'anonymat peuvent donner l'illusion que le texte est imprécis, que les exemples fournis ne concernent que quelques

personnes, que j'aurai omis de préciser le nom de l'interlocutrice évoquée ou encore si le lecteur souhaiterait savoir de quel film ou site parle-t-on, ces petits désagréments étaient inévitables lors de la rédaction de la présente thèse.

Toute cette entreprise d'anonymisation, bien que parfois compliquée et exigeant mure réflexion, s'est faite sans entraîner d'autre question que simplement « comment garantir au mieux l'anonymat sans affaiblir la pertinence du matériau recueilli ? » Hormis au sujet des violences sexuelles, auxquelles je souhaite consacrer ici quelques lignes.

Mon objectif n'était pas a priori de traiter des violences sexuelles dans cette thèse. Mon questionnaire ne comporte d'ailleurs aucune entrée sur ce sujet[134]. Pourtant, plusieurs enquêtées abordent cette thématique, dont six (sur vingt-et-une interlocutrices assignées « filles » à la naissance) m'expliquent avoir connu au moins un viol ou des violences sexuelles. Non seulement ces situations d'entretien exigent un comportement empathique et adapté[135], mais de plus le soin porté à l'utilisation de ces discours est important. Je vais ici développer ce point au sujet de l'anonymat et de la justesse de la restitution du propos. Notons que j'ai appliqué les mêmes méthodes à d'autres types de discours recueillis mais que je choisis ici de concentrer le propos sur ceux qui concernent les violences sexuelles, compte tenu de leurs particularités et des enjeux qui en découlent.

Procéder à une double anonymisation, c'est-à-dire ne pas préciser le nom qui désigne la personne en question dans cette recherche, ne revêt pas les mêmes significations lorsqu'il s'agit de parler d'un article rédigé dans un journal

---

[134] Mes interlocutrices ont évoqué les violences sexuelles qu'elles ont connues par exemple en réponses aux questions suivantes : « *Peux-tu me retracer ton parcours militant ?* » ; « *Peux-tu me parler des situations de drague hétérosexuelle puis lesbienne ?* » ; (une enquêtée me dit que les hommes dans la rue font des réflexions aux lesbiennes) « *Que disent-ils ?* » ; « *Peux-tu me parler de ton parcours sexuel ?* ».

[135] Chaque situation fut différente. Plusieurs de mes interlocutrices pleurèrent (pas uniquement à ce sujet), j'essayais alors d'être réconfortante. Je proposais systématiquement de couper l'enregistrement et nous prenions un moment pour discuter. Je leur demandais si elles avaient pu en parler à des proches, à des associations ou autres. J'ai moi-même donné les contacts d'associations. Lorsque certaines n'ont pas éprouvé le besoin de couper l'enregistrement, nous avions cette discussion après l'entretien, excepté lorsque la personne a énoncé son souhait de ne pas revenir sur le sujet immédiatement après l'avoir évoqué (une seule enquêtée).

national connu ou de relater une situation de violence sexuelle. En effet, compte tenu de la lourde stigmatisation que rencontrent les personnes qui ont par exemple été violées (comme l'injonction au silence), la double anonymisation pouvait être mésinterprétée par mes interlocutrices. C'est pourquoi j'ai fait la démarche de recontacter celles dont j'allais utiliser les propos au sujet des violences sexuelles dans ma thèse. J'ai systématiquement repris rendez-vous avec les interlocutrices en question afin de leur expliquer la démarche de double anonymisation et leur demander leur accord (une a refusé, j'ai donc respecté son choix). Je leur précisais donc que cette double anonymisation n'était pas motivée par la volonté d'effacer l'auteure du propos autour des violences sexuelles mais bien de préserver l'anonymat de l'ensemble de l'entretien. En effet, j'ai parfois utilisé les détails d'une situation de violence sexuelle qui par sa spécificité aurait pu permettre aux lecteurs de reconnaître la personne et donc lever l'anonymat relativement à l'ensemble des éléments de son entretien utilisés pour le reste de la thèse. Pour ne donner qu'un exemple, l'une de mes enquêtées a subi un viol correctif, son lesbianisme a été évoqué par son agresseur comme motif du viol. Le rapport sur la lesbophobie produit par SOS Homophobie en 2008 fait état de 36 viols signalés sur 1793 questionnaires récoltés[136], soit environ 2% des répondantes. Le rapport de 2015 recense 49 déclarations d'agression sexuelle, soit un taux de 1%[137]. Le fait que ce type d'agression homophobe ne soit pas le plus couramment évoqué et que mon interlocutrice en parle à son entourage notamment dans un cadre militant risquait de lever son anonymat sur l'ensemble de son entretien. Par ailleurs, j'ai également utilisé ces rendez-vous avec mes interlocutrices pour m'assurer de la justesse de la restitution de leur propos et discuter avec elles de l'analyse que j'en faisais.

---

[136] Ce rapport questionne les manifestations de lesbophobie vécues durant toute la vie jusqu'au moment où la répondante remplit le questionnaire. SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie.* Paris : SOS Homophobie, 2008, p. 217.

[137] Ce rapport questionne les manifestations de lesbophobie vécues durant les deux années écoulées avant que la répondante ne remplisse le questionnaire. SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015.* Paris : SOS Homophobie, 2015, p. 42.

Dans plusieurs cas, j'ai présenté des extraits de ma thèse à certaines enquêtées pour m'assurer que je n'avais par exemple pas interprété leurs discours de manière erronée. Cette démarche a été systématique au sujet des violences sexuelles, et ce afin de m'assurer que la mise à l'écrit de leurs discours, leur reformulation ou analyse ne constitueraient pas une violence supplémentaire qu'elles recevraient en lisant mon travail une fois celui-ci achevé. Pour ne donner qu'un exemple, une de mes enquêtées me décrit une tentative de viol qu'elle a subie sans jamais la qualifier ainsi. Je l'ai donc rencontrée dans un café pour lui demander si elle acceptait que je l'évoque en ces termes. M'affirmant que je n'étais pas la première à utiliser ces termes, elle a ajouté que cela lui faisait *« du bien que les gens utilisent ce terme même si [elle] même n'y arriv[ait] pas toujours »*. Ensuite je lui ai expliqué comment cet extrait s'intégrait à mon argumentation, comment je l'analysais puis je l'ai laissée lire le passage en question.

Le travail d'anonymisation et la démarche de confidentialité ne se sont pas résumés à changer des prénoms mais ils m'ont au contraire demandé beaucoup d'attention. De plus, ils ont parfois dû être justifiés auprès des enquêtées pour ne pas être mésinterprétés, comme dans les cas où j'ai initié la démarche de discuter avec elles de la forme écrite que prenait ma recherche parfois pour des questions de sens, plus souvent en raison du caractère délicat des sujets traités.

B. Les données de terrain

Le terrain étant la seconde ressource de données pour cette recherche, il sera question de le présenter en pointant son caractère polymorphe et en explicitant le protocole d'observation suivi. Nous verrons également l'importance de la présentation du chercheur et de la recherche lorsque le sujet porte sur des personnes minorisées. Pour parfaire ce point méthodologique, il sera nécessaire de revenir sur la notion d'objectivité.

B.a. Un terrain polymorphe

Dès le choix du sujet de cette recherche une question essentielle s'est posée : quel terrain pour l'étude des personnes s'autodéfinissant comme fems ? Comment mener une recherche auprès de personnes qui ne sont pas constituées en groupe, bien qu'elles partagent une autodéfinition commune et les mêmes réseaux relationnels ? Comment faire l'étude de ce qui pourrait être qualifié de « minorité dans la minorité », sachant que de surcroît ce qui la caractérise (la féminité) la rend invisible et qu'il était indispensable de ne pas tomber dans le piège de l'étiquetage puisque l'objectif était bien de travailler sur une autodéfinition ?

J'ai résolu ces questions grâce aux ressources méthodologiques acquises durant ma recherche de master 2 portant sur le cinéma pornographique *queer,* lesbien et trans, à l'occasion de laquelle j'ai noué les premiers contacts avec des fems et même réalisé des entretiens avec certaines d'entre elles[138] : mon terrain de thèse était polymorphe et fortement corrélé aux activités de mes enquêtées. Il n'était donc pas délimité a priori à des lieux ni même à des évènements fixes, mais était bien plus fonction des sociabilités des personnes étudiées. Le point de départ étant ce qui avait été observé lors de la recherche de master précitée, à savoir qu'il était possible de contacter des personnes s'autodéfinissant comme fems lors des évènements militants et/ou festifs liés au lesbianisme, au féminisme et au *queer*. C'est ainsi que tout lieu parisien où se déroulait un quelconque événement en lien avec ces thématiques a participé à la construction de mon terrain de recherche, aussi bien lorsqu'il était question de militantisme que de convivialité ou de festivité : colloques, manifestations, projections, lectures de textes, etc. Tout événement en lien avec les réseaux relationnels féministes, lesbiens, *queer*, des soirées organisées dans des lieux

[138] Dans le cadre de ma recherche de master 2, j'ai réalisé des entretiens avec trois personnes s'autodéfinissant comme fems et qui étaient actrices ou réalisatrices de films pornographiques *queer,* lesbiens et trans. Même si ces entretiens n'ont pas été directement utilisés comme matériaux pour la présente recherche, les informations récoltées ont pu se révéler précieuses, notamment pour le chapitre 7 de cette thèse qui traite du militantisme des fems et de la transmission des savoirs-pouvoirs en matière de corps et de sexualités.

commerciaux jusqu'aux soirées strictement privées, pouvait également constituer une partie de mon terrain.

Certains de ces évènements sont par exemple annuels, comme les festivals de cinéma[139], ce qui facilite leur accès. À l'inverse, mon terrain dépendait tout autant d'évènements circonstanciels, liés par exemple à l'actualité politique comme avec les mouvements sociaux autour de la loi dite du « mariage pour tous » ou de convivialité à l'occasion de nombreuses soirées festives. En ce qui concerne l'information au sujet de ces divers terrains, les invitations de mes différentes interlocutrices entendues en entretien furent une ressource précieuse. De plus, les nouvelles technologies de l'information et la communication (NTIC)[140] et plus précisément le réseau social virtuel Facebook, ont joué un rôle essentiel dans l'accès aux informations et comme nous le

---

[139] Certaines manifestations de rue, comme la Marche pour les droits des femmes le 8 mars de chaque année (celles organisées par le 8 mars pour TouTEs) ou encore certains festivals, sont des événements dont la régularité est fixe. Pour ne donner que quelques exemples on peut aussi citer le festival cinématographique organisé par Cineffable déjà évoqué plus haut, le Festival International de Films de Femmes de Créteil (événement annuel), Chéries-Chéris, Festival du film gay, lesbien, bi, trans et +++ de Paris (événement annuel). Pour ces observations il était question d'assister aux évènements dont les thématiques concernaient directement les questions fems (23ème Festival international du film lesbien et féministe de Paris, Cineffable, vendredi 1er novembre 2013, projection du film *Stud Life* -Royaume-Uni. 2012. 86 minutes, Distr. : Jeffrey Winters-), ceux mettant directement en scène des personnes s'autodéfinissant comme fems (17ème Festival du film gay, lesbien, bi, trans et +++ de Paris, Chéries-Chéris, le 15 octobre 2011, projection du film *Roulette Toronto* – USA. 2010. 60 minutes, réalisation Courtney Trouble-) autant que ceux dont les diverses thématiques correspondaient aux sensibilités politiques de mes enquêtées.

[140] J'emprunte cette dénomination à Fabien Le Bonniec qui dans sa thèse de doctorat, définit les Nouvelles Technologies de l'Information et la Communication (NTIC) comme *« un ensemble d'outils issus de l'avènement de la société de l'information, et utilisés pour améliorer le traitement et la transmission des données : informatique, Internet, téléphonie* » (Le Bonniec, Fabien. (Thèse) *La fabrication des territoires Mapuche au Chili de 1884 à nos jours. Communautés, connaissances et État*. Sous la direction de Bensa, Alban. Martinez, José Luis. Paris : EHESS, 2009, p. 58). Il consacre une vingtaine de pages à la description détaillée de son *« usage des nouvelles technologies de l'information et la communication dans le cadre d'une recherche en anthropologie »* (*Ibid.*), se concentrant surtout sur Internet. Il s'applique notamment à expliciter comment cet outil a pu parfois lui donner accès à des documents oubliés ou peu connus, a eu un effet déterritorialisant sur son terrain en lui permettant par exemple de garder des contacts avec ses enquêtés sans que sa présence ne soit nécessaire. Mais l'anthropologue signale également les limites de l'utilisation d'Internet dans la recherche, notamment compte tenu du fonctionnement des moteurs de recherches qui classent leurs résultats selon la popularité des sites et souligne que *« les informations provenant de la toile ne sont que des représentations d'un monde, et on ne peut pas faire un travail seulement à partir d'Internet ».* (Le Bonniec, Fabien. (Thèse) *La fabrication des territoires Mapuche au Chili de 1884 à nos jours. Op. cit.*, p. 72).

verrons ci-après dans l'obtention d'entretiens. Le réseau Facebook me donnant des indications concernant les évènements intéressant mes interlocutrices a donc été un outil d'information riche en ce qui concerne la constitution du terrain. Notons également que par ce biais, j'ai eu accès à d'autres matériaux : j'ai découvert par exemple des projets initiés par certaines fems comme la réalisation et la publication de fanzines[141] dédiés aux questions fems[142].

B.b. Observation

> *« [L]'observateur n'est jamais complètement extérieur à la situation qu'il observe, sauf à observer à travers une caméra de surveillance ou derrière un miroir sans tain (…). Sous réserve encore que la situation observée comprenne comme allant de soi la présence de tels instruments »* [143].

C'est pourquoi, dans le cadre de cette thèse, j'ai choisi la méthode de l'observation participante voire de la participation observante dans certains cas. Si la distinction entre ces deux notions peut varier d'un auteur à l'autre, pour ma part j'utilise la seconde expression, lorsque je me réfère à des *« cas de conversion expérientielle à (…) un rôle singulier »*[144]. Notons que durant cette recherche, ces moments de *« conversion »* étaient de courte durée et n'ont eu lieu qu'en de rares occasions, comme nous le constaterons ci-après.

Tout au long de mon expérience de terrain, il a été question de mesurer les modalités de mon implication : en prenant garde de ne pas amplifier l'influence déjà inévitable de ma présence, je tenais à exploiter les possibilités offertes par cette méthode de recherche. C'est ainsi que j'ai occupé différents rôles sur le terrain, limitant le plus souvent ma participation par exemple à

---

[141] Un fanzine est une publication (imprimée et/ou disponible via Internet) le plus souvent libre de droits et sans dépôt légal. Distribués gratuitement, à prix libre ou à très faible prix, le but des fanzines n'est pas de générer des bénéfices économiques mais bien la diffusion de leurs contenus.

[142] Les *Femzine 1* et *2* publiés durant cette recherche ont fait l'objet d'analyses. Il existe à ce jour un troisième numéro dont la date de publication n'a pas permis qu'il fasse partie du corpus.

[143] Arborio, Anne-Marie. Fournier, Pierre. *L'observation directe*. Paris : Armand Colin, 2011, (1999), p. 29-30.

[144] Soulé, Bastien. *Observation participante ou participation observante ? Usages et justification de la notion de participation observante en sciences sociales.* In : Recherches qualitiatives, 2007, vol. 27, n°1, p. 127-140. http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html, consulté le 22 avril 2015, p. 132.

marcher lors des manifestations. J'ai notamment profité de l'occasion qui m'était offerte par les circonstances en m'impliquant dans la réalisation de travaux visant à l'ouverture d'un bar qualifié de « *queer* », La Mutinerie, et auxquels plusieurs fems participaient[145]. J'ai donc adopté une stratégie d'observation participante au cours de laquelle le type de participation dépendait de la situation en question, tout en prenant garde de ne pas influencer significativement des situations susceptibles de changer les résultats de la recherche. De plus, si durant les moments de convivialité, j'ai participé aux échanges de points de vue, je me suis efforcée de ne pas amorcer de discussions sur les sujets « fems ».

Bien plus encore, je ne me suis pas impliquée dans les initiatives semble-il provoquées par ma recherche (suite par exemple à des entretiens) : j'ai été plusieurs fois sollicitée pour l'organisation de projets autour de la thématique fem, ce à quoi j'ai répondu positivement en exprimant mon intérêt, sans pour autant en activer l'organisation. Ces projets (comme l'organisation d'un colloque, la traduction -sous-titrage- d'un documentaire sur les fems et l'organisation de sa projection) n'ont finalement pas pris forme. Le fait qu'une étude soit faite sur les fems puisse réveiller des volontés de mettre en place des événements autour de ce thème est cependant notable. L'objectif de ma non-implication était de ne pas produire des situations que j'aurais par la suite observées.

Par ailleurs, par deux fois, j'ai investi une posture de participation observante. Ces situations méritent le qualificatif d' « exceptionnelles » pour le caractère particulièrement participatif qu'elles ont entraîné puisqu'à deux reprises, une enquêtée m'a demandé de me mettre en scène.

La première situation s'est déroulée avant même le commencement officiel de ma thèse, son sujet étant tout juste défini, le 24 septembre 2010. Lors d'une soirée festive au cours de laquelle Emilie Jouvet (réalisatrice et photographe s'autodéfinissant comme fem) organisait un *« fem photo*

[145] Ces travaux ont eu lieu durant la quinzaine fin juin- début juillet 2012.

shoot »[146], Louis(e) de Ville (performeuse s'autodéfinissant comme fem) m'a sollicitée afin que je participe en tant que modèle[147]. J'étais effectivement venue pour observer mais nullement dans le but de participer. J'ai néanmoins accepté compte tenu de l'opportunité de participation observante que cela représentait. En plus de la simple observation de cette séance de photographies, j'ai donc investi le rôle de modèle. Durant cet exercice, si nouveau pour moi que les deux fems précitées ont dû m'expliquer comment poser jusqu'à positionner mon visage ou encore mes membres (sachant qu'elles avaient déjà modelé mon image en me coiffant avec un accessoire), j'ai pu éprouver corporellement les contraintes qu'impliquent les poses caractéristiques dites *« pin-up »* que certaines fems affectionnent. Autrement dit, j'ai aussi fait l'expérience de la manière dont certaines féminités peuvent être construites en vue de leur mise en image.

La seconde situation survint lors d'une soirée au cours de laquelle je ne pensais pas faire d'observation. Cette situation est intéressante en ce qu'elle démontre à quel point selon la recherche, le chercheur doit se tenir prêt à investir son rôle. Le 29 juin 2013, après la Marche des Fiertés de Paris, lors de la soirée (*Gouines are family. I dance with all my sisters on me !*, Paris), j'ai connu une situation similaire. Louis(e) de Ville m'a sollicitée pour monter sur scène avec elle afin que nous nous « mariions », la performeuse devant l'accompagner à l'origine n'étant pas présente. Ne sachant pas l'utilisation que je pourrais faire de cette participation observante, j'ai rapidement demandé aux amies qui m'accompagnaient de prendre des photographies et de filmer à l'aide des téléphones portables. J'ai accepté et la performeuse m'a immédiatement entraînée dans les coulisses. Ce n'est qu'en allant vers sa loge que je lui ai expliqué que je n'étais jamais montée sur scène. Bien qu'étonnée, elle m'a

---

[146] Cette appellation est traduisible par « séance photo fem ». Notons qu'aucune demande n'était faite quant à l'autodéfinition des personnes souhaitant y participer.

[147] Extrait du carnet de terrain, le 24 septembre 2010 : *« Plus tard, lorsque Louis(e) de Ville passe de nouveau devant la table, je l'interpelle : "Moi : Je pensais qu'il y avait un fem photo shoot, non ? Louise : Oui, c'est maintenant, et on a absolument besoin de toi, on est que trois fems ! Moi : Mais… Louise : Si. Viens, c'est dans les toilettes, Emilie attend." Elle me prend par la main et m'entraîne ».*

rassurée et a commencé à me décrire comment me tenir, les gestes précis à faire, etc. Cette expérience m'a permis d'accéder à de multiples informations, notamment sur la manière dont cette performeuse cherche à inclure des messages politiques dès qu'elle est en représentation[148].

Puisque *« seul ce qui y est écrit existera ultérieurement comme données, fera fonction de corpus, et pourra être ensuite dépouillé, traité, restitué »*[149], tout au long de cette recherche, j'ai tenu un carnet de terrain manuscrit dans lequel je consignais tous types d'informations, réflexions, documents en lien avec le sujet de cette thèse, et qui avait également la fonction de carnet d'observation destiné à recueillir mes notes relatives à celles-ci. Je me suis efforcée de noter au fur et à mesure et avec minutie le déroulement des observations effectuées. Si nombre d'entre elles ont pu me paraître sans utilité pour ma recherche au moment de leur transcription (notamment car aucun événement particulier ou semble-t-il notable relativement à la question fem ne s'était déroulé), cette discipline s'est révélée fructueuse a posteriori[150]. Durant les observations, il était question de considérer les personnes qui à ma connaissance s'autodéfinissaient comme fems, mais également leurs réseaux relationnels de manière bien plus large. Au-delà de l'observation des interactions entre des fems et des non-fems, ne pas prendre en compte uniquement les fems qui

---

[148] Durant cette soirée, Louis(e) de ville a fait plusieurs passages sur scène, notamment un numéro de danse aérienne sur tissus dont elle n'a pas évoqué l'éventuelle portée politique que je n'ai pas non plus perçue. Comprenant que je n'étais pas à l'aise à l'idée de monter sur scène, elle m'a rassurée en m'expliquant : *« ce n'est pas compliqué du tout et c'est juste histoire de mettre un peu de politique dans cette soirée »* (extrait du carnet de terrain). L'idée de la performeuse était donc de glisser un message politique parmi les performances davantage artistiques qu'elle réalisait lors de cette soirée, et ce en mettant en scène un mariage lesbien, sachant que la loi française à ce sujet ne datait que du 18 mai 2013.

[149] De Sardan, Jean-Pierre Olivier. *La politique du terrain*. In : Enquête, 1995, n°1, p. 71-109, mis en ligne le 10 juillet 2013. http://enquete.revues.org/263, consulté le 6 janvier 2015.

[150] Pour ne donner qu'un exemple, une des hypothèses invalidées par le terrain était la possible répartition des tâches militantes ou par exemple d'organisations festives selon un modèle genré, assignant les fems aux activités socialement attribuées aux femmes. Afin de tester la validité de cette hypothèse, je me suis appuyée sur des notes d'observations (participatives) réalisées avant sa formulation. Ainsi, celles consignées durant les travaux réalisés dans le bar communautaire lesbien l'Unity en vue de sa réouverture après le changement de gérance sous le nom La Mutinerie (fin juin- début juillet 2012) ont été utilisées. Plusieurs fems ont participé à ces travaux et j'ai pu constater qu'elles ont pu aussi bien s'investir dans l'organisation de la bibliothèque féministe et la réalisation de l'espace qui lui est destiné que dans les travaux de peinture, de déménagement de mobilier, de décoration. Cela invalidait donc l'hypothèse initiale.

m'étaient connues comme telles m'a par la suite permis de mobiliser des notes prises au sujet de personnes dont j'ignorais l'autodéfinition. Mes notes concernent donc par exemple les conversations, les comportements, les activités, la répartition des individus dans l'espace, les réseaux d'interconnaissance, les tenues des fems. Les lieux ont pu faire l'objet de croquis et j'ai également archivé les différents flyers, brochures ou autres documents distribués ou mis à disposition (essentiellement durant les six premiers mois d'observation).

Finalement, la majorité des situations que j'ai observées n'avait pas pour thématique les questions fems mais étaient liées au féminisme, au lesbianisme, au *queer* et aux sociabilités qui en découlent. Néanmoins des événements fems eurent bien lieu durant et autour de la période au cours de laquelle j'ai effectué cette recherche. Cela révèle une certaine tendance que les fems manifestent à se constituer en tant que groupe d'appartenance et à mettre en valeur des intérêts communs comme peuvent le faire d'autres groupes sociaux minorisés.

Puisque le nombre de ces événements est néanmoins faible (tout au moins ceux concernant lesquels j'ai eu accès à l'information), j'en propose une liste non exhaustive en précisant s'il s'agit d'événements pour lesquels j'ai effectué une observation. Les 10 juillet et 10 novembre 2008, ont eu lieu à Paris deux soirées nommées *Fem is fabulous* , organisées par le collectif d'artistes Fem Menace (pas d'observation effectuée). Le 24 septembre 2010 a eu lieu la soirée *FFF Fem* durant laquelle a eu lieu une séance photos (prises par Emilie Jouvet) autour de la thématique fem (observation effectuée). Du 31 mai au 2 juin 2013, « Fem » était le thème du 3ème Festival International Queer Genderotica qui a eu lieu à Rome du 31 mai au 2 juin 2013 (pas d'observation effectuée) [151] . En aout 2013, un après-midi devait être consacrée à la thématique fem au bar La Mutinerie, mais la personne à l'origine de cette initiative n'est pas venue (observation effectuée). Le 8 mars 2014 une soirée qui

[151] Rome a d'ailleurs été le lieu de la *1st Italian Fem Conference*, dans le cadre de la Genderotica 2013 : trois jours de conférences, lectures, projections, performances, arts, ateliers, entièrement autour des fems. http://eyeswilddrag.wix.com/eyeswilddrag#!__13en-fem-conference, consulté le 22 avril 2015.

a eu lieu au bar La Mutinerie avait les fems pour thème (observation effectuée). Du 8 au 11 novembre 2014, des rencontres fems ont eu lieu à Lille sous l'intitulé *Jurassic Fem : une identité perdue en terrain queer ?* dans le cadre du festival Ô Mots organisé par les Flamands Roses (pas d'observation effectuée).

B.c. La présentation de soi et de la recherche sur le terrain

Certains groupes sociaux ne s'ouvrent qu'avec difficulté aux chercheurs et plus largement à ceux qui n'en font pas partie. Cet *« entre-soi »*, Sylvie Tissot le définit comme

> *« le regroupement de personnes aux caractéristiques communes, que ce soit dans un quartier, une assemblée politique, ou encore un lieu culturel. [Il] sous-entend l'exclusion, plus ou moins active et consciente, des autres »*[152].

Notons que l'entre-soi peut s'étendre à chaque aspect du quotidien. Lorsqu'il s'agit « *des groupes stigmatisés, ces activités [d'entre-soi] tombent souvent sous l'accusation de "repli communautaire" »* [153]. Cette dernière expression ou encore le terme « communautarisme » ne sont en revanche pas employés lorsque le groupe en question occupe une position privilégiée dans les différents systèmes de rapports de pouvoir[154]. L'entre-soi n'est pourtant pas une pratique propre aux groupes stigmatisés. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot expliquent que les nombreuses difficultés qu'ils ont rencontrées en étudiant la grande bourgeoisie découlent du fait que cette dernière

> *« est lucide sur les privilèges dont elle bénéficie. L'ostracisme social (…) est l'une des expressions de ce quant-à-soi qui assure les meilleurs conditions pour le maintien et la transmission de la position sociale »*[155].

Il s'agit donc d'un groupe hermétiquement fermé à ceux qui n'en font pas partie de par leur naissance, d'autant plus si ces personnes ont le but de

---

[152] Tissot, Sylvie. *Entre soi et les autres*. In : Actes de la recherche en sciences sociales, *Les espaces de l'entre-soi*. Septembre 2014, n°204, p. 5.

[153] *Ibid*.

[154] À ce sujet voir Lévy, Laurent. *Le spectre du communautarisme.* Paris : Amsterdam, 2005.

[155] Pinçon, Michel. Pinçon-Charlot, Monique. *La grande bourgeoisie : un objet de recherche militant ?* In : Naudier, Delphine. Simonet, Maud (dir.). *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements.* Paris : La Découverte, 2011, p. 139.

produire une étude puisque pour cette grande bourgeoisie, *« faire parler de soi, mettre en évidence son aisance matérielle est contre productif »*[156] : elle n'a nul besoin de reconnaissance externe mais plutôt de maintenir la discrétion qui la caractérise relativement aux *« nouveaux riches ».* À l'autre extrémité de l'éventail des privilèges, les groupes stigmatisés sont mieux connus des chercheurs en sciences humaines (car très étudiés) comme manifestant de la réticence, voire de l'hostilité face à la recherche et même face à toute forme d'intrusion. Parce qu'elles sont lesbiennes ou encore *queer*, les fems font partie de groupes stigmatisés sur des questions de sexualités et/ou de genre. Cependant, ma présence sur le terrain depuis ma précédente recherche ainsi que le partage du stigmate sexuel m'ont facilité dans une certaine mesure l'accès aux informations, observations et entretiens. Puisque comme l'explique Didier Fassin, *« les problèmes rencontrés énoncent une vérité permettant d'approfondir la compréhension des individus, des groupes ou des sociétés étudiés »*[157], je vais m'efforcer d'expliciter ce que nous apprennent les difficultés relatives à mon terrain de recherche.

Je n'ai pas eu besoin de procéder à une « entrée sur le terrain » comme doivent le faire nombre de chercheurs, puisque j'avais déjà intégré certains réseaux relationnels (festifs et militants) lesbiens, féministes et *queer* notamment dans le cadre de ma recherche sur le cinéma pornographique *queer*, lesbien et trans. Ma présence dans les divers lieux de sociabilité investis pour cette recherche n'était donc pas nouvelle. J'y avais déjà de nombreux contacts, ce qui m'a été décrit comme rassurant lors d'une conversation informelle avec une personne s'autodéfinissant comme fem non entendue en entretien : *« Quand j'ai entendu parler de ta thèse, je me suis dit : "encore une qui n'y connaît rien". Puis à l'Existrans*[158]*, une pote m'a montré qui tu étais. Je t'ai reconnue, on s'est croisées plein de fois. On avait même discuté ensemble*

---

[156] *Ibid*.

[157] Fassin, Didier. Bensa, Alban. *Les politiques de l'enquête. Op. cit.*, p. 9.

[158] L'Existrans, *« la marche des personnes trans & intersexes et des personnes qui les soutiennent »* (http ://existrans.org/, consulté le 22 avril 2015), est une marche annuelle, organisée par un collectif du même nom depuis 1997.

à une marche des putes[159] *y'a longtemps »* (extrait du carnet de terrain, 23 novembre 2012).

L'omniprésence sur le terrain n'a pas systématiquement suffi à obtenir les entretiens envisagés. Durant la période de recherche de premiers entretiens, j'ai profité de rencontres pour adresser une demande à des personnes dont je savais qu'elles s'autodéfinissaient comme fems et que j'avais souvent croisées lors de soirées festives (mais non sur les terrains militants), à qui je n'avais cependant jamais parlé. En ces trois occasions les personnes en question ont accepté de noter mon numéro de téléphone ou mon adresse mail sans par la suite me contacter. En les sollicitant, je cherchais à recueillir des discours de fems non présentes sur mes terrains d'observation du militantisme (comme les manifestations ou actions organisées par les associations féministes et *queer*)[160]. Il ne m'est pas possible de déterminer avec certitude les raisons pour lesquelles les trois personnes précédemment évoquées n'ont pas donné suite à ma demande, néanmoins je peux supposer que ma démarche a pu être perçue comme intrusive, notamment car ce type d'entretien (avec des personnes non présentes sur mes terrains d'observation du militantisme) a par la suite été obtenu grâce aux annonces affichées ou en ligne. L'initiative venait donc des personnes elles-mêmes et certaines m'ont expliqué s'être *« renseignées »* à mon sujet avant de me contacter.

[159] Mon interlocutrice fait référence à une manifestation pour l'obtention de droits pour les travailleuses du sexe.

[160] Comme nous le constaterons au cours du chapitre 7, la multiplicité des modalités de militantisme observées signifie que l'absence de ces fems lors des manifestations et actions militantes, qui constituent un aspect « visible » du militantisme, ne signifie aucunement que les personnes en question ne sont pas militantes ou féministes.

D'autre part, le fait d'être « recommandée » s'est révélé très efficace :

> *« Déjà c'est X*[161] *qui m'en a parlé et X c'est une très bonne amie et j'ai confiance en elle, aux personnes qu'elle me recommande donc… Peut-être que si j'avais lu une annonce ça, je ne pense pas que j'aurais répondu. Mais comme X me l'a dit et que je t'avais déjà aperçue… »*
> (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre)

Comme d'autres enquêtées, c'est bien parce que j'ai été conseillée par une de ses proches que Rebecca a accepté l'entretien, cette recommandation témoignant de la confiance qu'on pouvait m'accorder.

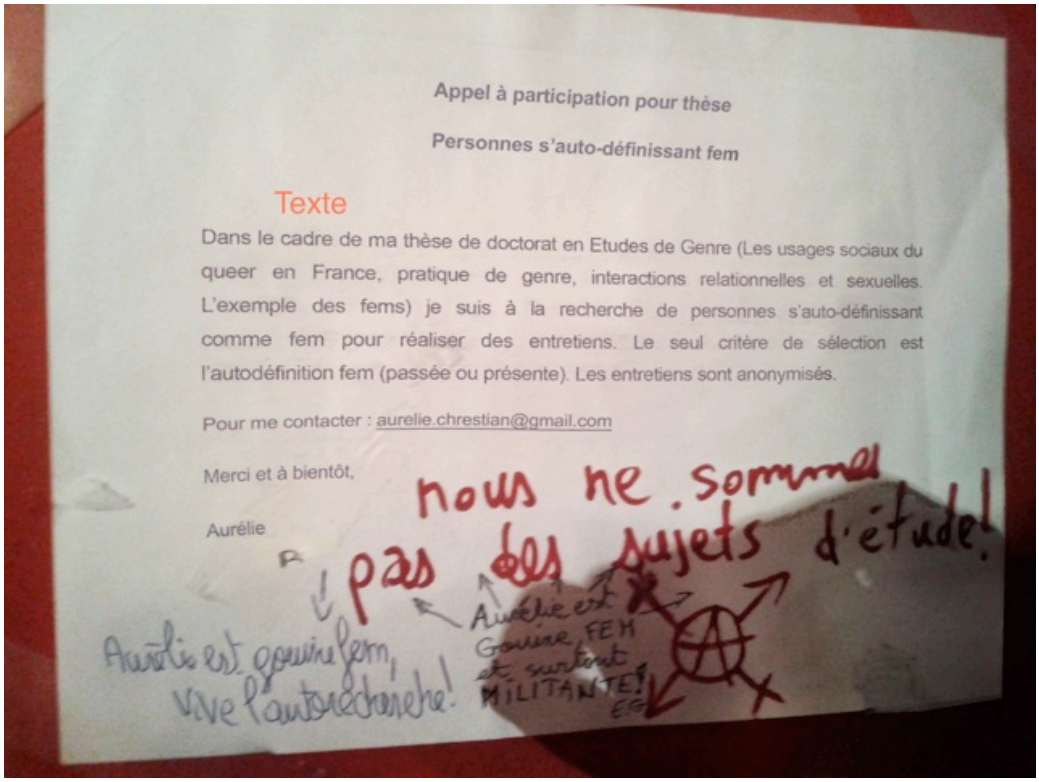
Le fait que je partage leur stigmate en tant que lesbienne s'est également révélé décisif pour mon accès à la parole des fems. Certaines l'évoquent explicitement en affirmant que cela leur garantissait la justesse de mon propos, ainsi qu'une compréhension de leurs vécus, leurs ressentis, leurs convictions politiques, leur démarche. Surtout, la retranscription des entretiens m'a révélé ce qui était passé inaperçu lors de leurs déroulements : la majorité de mes interlocutrices utilisent des expressions telles que *« tu vois », « tu sais »* ou des formulations similaires. À la retranscription, c'est en constatant que l'une m'avait dit *« tu vois ce dont je parle »* alors qu'elle évoquait les insultes qu'elle recevait dans la rue, et qu'une autre, m'expliquant qu'elle est souvent perçue comme hétérosexuelle par d'autres lesbiennes, insistait *« tu sais bien »*, que j'ai compris qu'il ne s'agissait pas uniquement d'habitudes langagières. Une lecture transversale des entretiens à partir de ce type de phrases révèle que mes interlocutrices attendaient effectivement une forte compréhension de ma part en ce qui concernait leur vécu d'homophobie du fait de notre stigmate partagé, mais également en ce qui concernait ce qu'implique le fait d'être perçue comme une femme féminine, que ce soit en termes de « drague hétérosexuelle » ou relativement au traitement qu'elles connaissent de la part des (autres) lesbiennes. C'est ainsi que plusieurs m'incluent dans un « Nous » désignant

[161] Le X remplace ici le prénom usuel de la personne et le prénom qui la désigne dans la présente thèse. En effet ici j'applique la double anonymisation. Voir Méthodologie (A.e.). La double anonymisation est également perceptible dans cette thèse à travers l'emploi du terme « l'enquêtée » ou des formules telles que « une fem entendue en entretien » lorsque le prénom n'est pas donné.

« les lesbiennes », « les gouines » selon le langage qu'elles utilisent, mais également un « Nous » désignant « les personnes socialement perçues comme femmes, féminines et non hétérosexuelles ».

J'ai évoqué précédemment qu'après l'entretien, je consacrais un moment à répondre aux questions que mes interlocutrices souhaitaient me poser. La majorité en a profité pour me demander si je m'autodéfinissais moi-même comme fem. Cette question ne m'a pas été posée en dehors de ces moments post-entretiens alors même que j'ai régulièrement constaté que des fems ou des non-fems parlaient de moi en tant que fem ou m'incluaient dans un « Nous » fem, sans jamais supposer que je n'en fasse pas partie. Ces observations s'ajoutaient à nombre d'autres révélant que si le terme fem est utilisé comme autodéfinition, il est également employé comme étiquetage. Les situations dans lesquelles j'ai été étiquetée fem, les conversations au cours desquelles ce terme a été utilisé pour me désigner me permettent de supposer que cet étiquetage découle d'au moins quatre points : ma sexualité, ma présentation esthétique perçue comme féminine, ma présence aux évènements militants et le sujet de ma thèse. C'est aussi ce qu'indiquent les inscriptions faites sur une annonce que j'avais affichée dans le bar La Mutinerie (voir image 1 ci-après). La manière dont certaines fems ainsi que les personnes côtoyant leurs réseaux relationnels me perçoivent *(« Aurélie est gouine fem, vive l'auto-recherche », « Aurélie est gouine fem et surtout militante »* -inscriptions sur l'annonce de recherche d'entretiens, voir image 1 ci-après-) semble à leurs yeux me légitimer à conduire la présente recherche.

Image 1 : annonce de recherche d'entretiens affichée à La Mutinerie



Ces inscriptions nous révèlent deux points supplémentaires. D'abord une recherche sur les fems peut être considérée comme une atteinte exotisante, ce qui explique la phrase *« nous ne sommes pas des sujets d'étude »* (inscription sur l'annonce de recherche d'entretiens, voir image 1 ci-dessus). Notons que ce *« nous »* peut aussi bien désigner les fems que plus largement les réseaux relationnels (lesbiens, *queer,* féministes) dont elles font partie et qui se constituent notamment dans les lieux commerciaux tels que le bar La Mutinerie (puisque c'est ici que se trouvait l'affiche en question). Ensuite, l'emploi des termes *« sujets d'étude »* permet de supposer que c'est également le caractère universitaire de la recherche qui pose problème, ce que confirme la présence d'une déclinaison du symbole anarchiste. Cette critique s'inscrit donc dans le courant de pensée anarcho-*queer* qui prône une lutte contre l'Etat, ses institutions, et donc l'Université. Ce point de vue est par exemple explicité dans une brochure (traduction d'extrait d'un livre) anarcho-*queer : « Les queers radicaux branchouilles qui cherchent à faire carrière comme universitaires et*

cinéastes (…) cherchent à tirer un profit social et financier de l'image de la révolte queer tout en n'apportant rien à sa concrétisation »[162]*.* Quelques pages plus loin, on peut lire après quelques exemples : *« ChacunE s'approprie l'activité des insurgéEs pour servir le développement de sa propre carrière. Ielles prennent les activités antisociales et les utilisent pour reproduire l'Académie comme moteur central de la société »*[163]*.* Même si cet exemple concerne les insurrections et les violences *queer*, il illustre parfaitement la critique *queer* adressée aux universitaires considérés comme profitant des thématiques *queer*, et parfois même dénoncés comme se réappropriant le savoir produit par les *queers* non universitaires, le tout dans une perspective carriériste, sachant que l'Université est elle-même considérée comme une institution assurant la pérennité des oppressions. Une autre approche *queer* ne s'oppose pas à la production de savoirs au sujet des groupes minorisés, à condition qu'elle soit produite de l'intérieur de ces groupes. Marie-Hélène Bourcier, elle-même universitaire et militante *queer*, estime que l'

> *« exceptionnalisme français, ce sont des* straight[164] *dépourvus d'expérience minoritaire et dotés de compétences très relatives qui battent le haut du pavé universitaire et médiatique. Il n'y a qu'en France où ce sont les straight blancs qui parlent du cinéma queer, voire s'expriment au nom de l'ensemble des minorités (sexualisées et/ou racialisées) »*[165]*.*

En somme, les inscriptions faites sur l'annonce pour recueillir des entretiens témoignent du fait que la présente thèse a été prise dans ces débats[166], ce qui m'a empêchée de récolter des discours qui auraient éclairé un autre pan de l'autodéfinition fem.

---

[162] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence*, p. 68, mis en ligne en 2013 sur Infokiosques : https://www.infokiosques.net/spip.php?article1021, consulté le 22 avril 2015.

[163] *Ibid.,* p. 80.

[164] En italique dans le texte. Comme le fait apparaître cette citation, la seconde occurrence du terme « straight » dans cet extrait n'apparaît pas en italique dans le texte.

[165] Grosset, Quentin. Carmelo, Bruno. (Entretien réalisé par) *Le Queer vu par Marie-Hélène Bourcier*. In : Revue Ganymède, Culture et sexualité, décembre 2010, édition 4, http://www.revue-ganymede.fr/le-queer-vu-par-marie-helene-bourcier/, consulté le 22 avril 2015.

[166] Lors d'une discussion, une fem m'a spontanément dit qu'elle ne répondrait pas à un entretien puisqu'il s'agissait d'un travail universitaire.

B.d. Objectivité

Loin de prétendre à l'objectivité pure, à la neutralité promue par les chercheurs positivistes dans la lignée d'Auguste Comte, ma posture est de marcher dans les traces des féministes qui depuis 30 ans, suite au travail de Sandra Harding[167], pensent cette objectivité comme un leurre de la pensée hégémonique. La production de savoir passe par le filtre des visions ou des intérêts de ceux qui les formulent, si bien que dès qu'on opère

> *« un travail critique sur la façon dont les savoirs sont ordinairement produits [on constate que] si le geste scientifique n'est ni neutre, ni pur, les modes ordinaires de production en sciences humaines ne le sont pas davantage »*[168].

Les sciences peuvent nourrir, perpétuer voire tendre à renforcer la domination masculine, l'ordre des sexes et le système hétéronormé ainsi que d'autres systèmes d'oppression. Comme le souligne Paul B. Preciado, les féministes ne sont pas les seules à saisir l'enjeu que constitue la prise en compte du lieu de production des savoirs. C'est ainsi que Ranajit Guha, fondateur des *subaltern studies*,

> *« émet une critique anti-épistémologique radicale : les méthodologies scientifiques hégémoniques (aussi bien des sciences dures que des sciences humaines) et leurs catégories ne sont pas simplement incapables de révéler la subjectivité des subalternes, mais produisent plutôt elles-mêmes la condition de subalternité »*[169].

Etant donné que les connaissances sont produites par des êtres sociaux, et qu'elles ne peuvent jamais être totalement objectives, il est nécessaire de prendre en compte les influences diverses, en termes d'apports aussi bien qu'en termes de biais. Comme l'explique Donna Haraway, il est donc question de penser les savoirs comme situés, ne pouvant donc prétendre qu'à une

---

[167] Harding, Sandra. *The Science Question in Feminism.* Ithaca ; London : Cornell University Press, 1986.

[168] Akrich, Madeleine. Chabaud-Rychter, Danielle. Gardey, Delphine (dir.). *Politiques de la représentation et de l'identité. Recherche en Gender, cultural, queer studies.* In : Cahiers du Genre, 2005, n°38, p. 5-6.

[169] Preciado, Paul (Beatriz). *Savoirs_Vampires@War*. In : Multitudes, 1, 2005, n°20, p. 147-147, www.cairn.info/revue-multitudes-2005-1-page-147.htm, consulté le 22 avril 2015.

objectivité relative, une objectivité incarnée dépendante de la perspective partielle à partir de laquelle ils sont formulés[170].

C. Les ressources textuelles

J'ai traité de deux manières les ressources textuelles utilisées pour cette recherche : il était d'abord question de faire un point sur les connaissances déjà disponibles dans un chapitre spécifique ; ensuite des productions faites par et sur les fems ont été utilisées comme matériaux tout au long de la thèse.

C.a. Les connaissances issues de l'Université et/ou du militantisme

Un premier ensemble composé d'une trentaine d'articles et d'ouvrages (en anglais et en français) traitant du sujet des fems (écrits par des fems pour certains) fait l'objet d'un traitement spécifique dans le chapitre d'ouverture de la thèse. Il s'agit d'une sélection de textes produits dans un cadre militant et/ou universitaire depuis les années 1980. Ils permettent de faire le point sur les connaissances déjà acquises sur les fems et révèlent des controverses à ce sujet. Ce n'est pas leur appartenance à un passé lointain qui justifierait ce traitement distinct, mais bien plus le fait que l'autodéfinition fem est dynamique, mouvante selon le lieu et le moment considéré. La majorité des textes n'abordent pas la question fem mais la question du couple *butch*·fem[171] et même souvent la question *butch* seulement. Durant le déroulement de cette recherche est paru un écrit d'Anne Emmanuelle Berger dont une courte partie traite de la question fem et plus précisément d'une fem faisant partie de mon

---

[170] Haraway, Donna. *Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle.* In : Haraway, Donna. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes.* Anthologie établie par Allard, Laurence. Gardey, Delphine. Magnan, Nathalie. Paris : Exils, 2007. Pour une image plus globale sur les théories féministes du *standpoint* (traduit *« savoir situé »* ou *« positionnement »*) voir Espinola, Artemisa Flores. *Subjectivité et connaissance : réfléxions sur les épistémologies « du point de vue ».* In : Cervulle, Maxime. Kergoat, Danièle. Testenoire, Armelle. Cahiers du Genre, Subjectivités et rapports sociaux, 2012, n°53, p. 99-120 ; Bracke, Sarah. Puig de la Bellacasa, Maria. *Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines,* In : Clair, Isabelle. Heinen, Jacqueline. Cahiers du genre, Rétrospectives, 2013, n°54, p. 45-66 ; Puig de la Bellacasa, Maria. *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons ! »* Paris : l'Harmattan, 2012.

[171] Voir chapitre 1.

terrain de recherche. Sa réflexion sera également exposée en conclusion du chapitre d'ouverture de la thèse.

C.b. Les productions issues du terrain de recherche

Le second ensemble de textes est traité tout au long du développement de la thèse. Il s'agit des textes écrits par et sur les fems, disponibles sous forme d'ouvrages, de fanzines, ou publiés sur des sites internet, et ce dans une période très récente voire même pendant ma recherche. Les textes pris en compte sont francophones, ou sont des traductions de textes anglophones faites en langue française, publiés au moment où j'ai commencé cette thèse. Il était pertinent de traiter ces textes séparément de ceux évoqués ci-dessus étant donné que les textes en question sont écrits par des fems qui ne s'autodéfinissaient sans doute pas ainsi il y a plus de dix ans, et que ce que recouvre le terme fem est évolutif. L'objectif était de saisir ce que les personnes qui s'autodéfinissent comme fems actuellement et en France donnent à voir des fems. Notons que deux vidéos disponibles en ligne, dans lesquelles on peut voir des fems s'exprimer, sont également utilisées dans la présente recherche.

En somme, c'est grâce à une approche qualitative combinant l'analyse de vingt-deux entretiens semi-directifs réalisés avec des personnes s'autodéfinissant comme fems, des observations effectuées sur un terrain polymorphe corrélé aux activités des fems et l'analyse de textes contemporains à la recherche et produits par et sur les fems que cette thèse a été produite. Cette approche était la plus pertinente pour répondre à la problématique : il était indispensable de saisir le vécu des personnes et leurs représentations du monde.

Partie I. Ce que (les) fem(s) veu(len)t dire

Comme point de départ de cette thèse, je vais tenter d'expliciter ce que recouvre le terme fem. Bien qu'elles soient méconnues, les fems ont une histoire qui débute aux Etats-Unis dans les années 1930, au sein des classes populaires. Il sera avant tout question de proposer un point sur les connaissances déjà acquises au sujet des fems (Chapitre 1). Cependant ce que recouvre le terme fem est évolutif et fortement lié au lieu et à la période considérés. C'est pourquoi notre intérêt portera sur ce par quoi les fems de nos jours et en France tentent de se rendre intelligibles, en d'autres termes, ce qu'elles mettent en lumière lorsqu'elles explicitent leur autodéfinition fem (Chapitre 2). Comme dans le cas d'une autodéfinition lesbienne ou femme, s'autodéfinir fem est corollaire d'un processus dont je propose d'éclairer les différentes modalités. Puisque l'autodéfinition est une donnée que les personnes peuvent partager en informant d'autres personnes, je m'intéresserai à la question du *coming out* fem et à ses implications (Chapitre 3). Afin que cette première partie offre une image pertinente de ce qu'est l'autodéfinition fem, je conclurai en précisant ce que les fems disent qu'elles ne sont pas. Il s'agira de s'intéresser aux principales figures d'altérité du « Nous » des fems (Chapitre 4).

Chapitre 1. Sur les traces des fems

Le présent chapitre propose un bilan critique des connaissances déjà disponibles au sujet des fems. Pour ce faire nous commencerons par une approche du terme en lui-même à travers sa genèse, son lien avec les questions de classes sociales et de contextes puis la question de sa traduction. Ensuite, l'immersion dans une sélection de textes universitaires et/ou militants, d'abord anglo-saxons puis francophones, nous permettra de faire le bilan sur ce que cette littérature nous apprend. Nous examinerons comment les écrits disponibles s'inscrivent dans une controverse et questionnerons la rareté des études sur les fems contrairement à celles portant sur les *butchs*. L'analyse des recherches existantes rendra compte des débats autour de la définition des *butch*·fem, de la question de l'imitation hétérosexuelle et des différents rôles attribués par les chercheuses à ces dernières.

1.1 Autour du terme fem

Je vais commencer par retracer la genèse du terme fem. Je situerai ensuite l'usage de ce dernier aux Etats-Unis et selon les époques, pour enfin m'intéresser aux questions de traduction.

1.1.1 Genèse du terme fem

Tout d'abord, je dois ici préciser un choix méthodologique. Etant donné que l'objet de ma recherche concerne la France, je vais restreindre mon intérêt pour ce terme à cet espace et à celui des Etats-Unis puisqu'il y trouve ses racines directes. Il est néanmoins pertinent de préciser qu'au fil de mes recherches j'ai découvert que le terme fem est également utilisé au Québec[172],

[172] Chamberland, Line. Montréal : 1950-1970. *La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). Attirances. *Op. cit.,* p. 224-254.

en Suisse mais aussi sans modification de la graphie en Italie[173]. Il trouve son équivalent par exemple au Japon (*neko*, littéralement : chat)[174], aux Philippines et en Thaïlande (*ladies*)[175], en Amérique latine (*femeninas*)[176].

Pour retracer l'histoire du terme fem, il faut traverser l'Atlantique et remonter le temps. Il est difficile de situer précisément l'apparition du terme, mais son introduction dans le langage date sans nul doute du début du XX^{ème} siècle. Nous sommes aux Etats-Unis pendant les années 1930[177], dans le milieu des bars lesbiens fréquentés par les classes populaires : des lesbiennes décident d'utiliser le terme français « *femme* » à la place de « *woman* » pour se définir. Le terme *woman* étant inscrit dans un contexte social hétérocentré, l'utilisation du terme *femme* a pour objectif de permettre à ces personnes de se nommer en dehors de l'hétéronomativité. Si une *woman* est une personne assignée « fille » à la naissance (*female*) contrainte aux normes sociétales hétérosexistes - à savoir : être hétérosexuelle, se marier, faire des enfants, s'occuper du foyer et de sa famille entre autres - ; à l'inverse, une « *femme* » peut se construire en dehors de ces structures. Christine Lemoine relève que certains textes anglo-saxons comportent également l'orthographe « fem »[178], la

---

[173] *1st italian fem conference*, Gendererotica 2013*,* du 31 mai au 2 juin 2013. http://eyeswilddrag.wix.com/eyeswilddrag#!__13en-fem-conference, consulté le 22 avril 2015.

[174] Aoyama, Mayu. *Oser jour « tachi-neko ».* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 215.

[175] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid. *Attirances.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 6.

[176] Lemoine, Christine. *(D)ébats de fem.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 72.

[177] Concernant cette date, 1930, elle est avancée par des sources orales. Voir Zimmerman, Bonnie (dir.). *Lesbian histories and cultures : an encyclopedia.* New York : Garland Published Inc., 2000, p. 138-140.

[178] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid. *Attirances.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 6 ; L'utilisation de la graphie « fem » aux Etats-Unis est également recensée dans l'encyclopédie Zimmerman, Bonnie (dir.). *Lesbian histories and cultures. Op. cit.*, p. 138-140. Lapovsky Kennedy Elizabeth et Davis Madeline ont tendance à utiliser la graphie « fem », voir par exemple Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *The reproduction of butch-fem roles : a social constructionist approach*. In: Peiss, Kathy. Simmons, Christina. Padgug, Robert (dir.). *Passion and power : Sexuality in history*. Philadelphie : Temple University Press, 1989. Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Constructing an Ethnohistory of the Buffalo Lesbian Community: Reflexivity, Dialogue, and Politics.* In : Lewin, Ellen. Leap, William. *Out in the Field: Reflections of Lesbian and Gay Anthropolgists.* Urbana : University of Illinois Press, 1996, p. 171-199.

graphie *femme* serait plus littéraire[179] bien que peut-être plus répandue dans l'usage anglo-saxon.

Par la suite, le terme « *femme* » dans le sens décrit ci-dessus retraverse l'atlantique, suivi de « fem » qui apparaît en France. Les ouvrages francophones ou traduits en français au sujet des fems sont très peu nombreux. La première traduction date de 2001 (1997), il s'agit de *Butch/femme, mode d'emploi* [180] , un roman autobiographique écrit par la romancière Lesléa Newman, se définissant elle-même comme *femme* (fem), lesbienne et féministe. Ensuite en 2001 paraît *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs* [181] , codirigé par Christine Lemoine et Ingrid Renard, compilation éclectique de textes anglophones traduits et de textes français (recherche, analyse, poème, témoignage, etc.) dont les auteures, qui le plus souvent s'autodéfinissent *butch* ou fem, sont aussi bien issues du militantisme que de l'Université. Certains romans de l'auteure militante féministe et lesbienne fem Dorothy Allison sont également traduits, notamment *Peau* en 1999 qui aborde la question fem. Enfin, plus récemment sont publiés les romans de l'écrivaine, performeuse, enseignante chercheure, et militante lesbienne féministe qui s'autodéfinit comme fem, Wendy Delorme, et plus spécifiquement *Quatrième génération* (2007)[182] et *Insurrections ! en territoire sexuel* (2009)[183].

Le terme « femme » dans un contexte francophone est inscrit dans les mêmes structures sociales que le terme *woman* dans un contexte anglophone. C'est pourquoi « *femme* » importé des Etats-Unis perd en France ses deux dernières lettres, le M et le E. On lui préfère alors sa graphie courte « fem », qui se prononce *faime* [fɛm]. Tout comme le terme « *femme* » aux Etats-Unis, « fem » permet de se nommer en dehors du système hétérosexiste en France.

---

[179] C'est au cours d'un échange d'e-mails dans lequel Christine Lemoine m'indique que l'écriture « fem » est également utilisée aux Etats-Unis qu'elle m'explique que *femme* est l'écriture plus littéraire.

[180] Newman, Lesléa. *Butch/femme, mode d'emploi.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Dumas, Cécile. Paris : KTM, 2001, (1997).

[181] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Gays et lesbiennes, 2001.

[182] Delorme, Wendy. *Quatrième génération.* Paris : Grasset, 2007.

[183] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*

Une fem n'est donc pas une femme au sens francophone, contrainte à l'hétérosexualité, au mariage, etc. Ce point est expliqué dans plusieurs ouvrages, comme dans celui codirigé par Christine Lemoine et Ingrid Renard, au sein d'une note de bas de page : « *"fem" pose encore problème puisqu'il a la même racine que "femme", mais si on le prononce "faime" comme il se doit, il peut s'en démarquer. (…) Nous avons opté pour cette (…) écriture afin d'éviter toute confusion* »[184]. Marie-Hélène Bourcier explique que « *La graphie fem a été préférée à celle de femme car elle signale plus fortement une vision moins ontologique et moins raisonnable du genre féminin* »[185]. Sous une tournure plus romancée, Wendy Delorme écrit dans *Insurrections ! en territoire sexuel* : *« Tu es fem. Tu t'es amputée de la seconde moitié du terme pour ne pas qu'on te confonde avec ton sexe. Peu de gens savent te prononcer sans t'écorcher, pourtant tu n'es pas un néologisme* »[186].

Ces voyages terminologiques aboutissant à la naissance du terme fem comme il est utilisé aujourd'hui en France en marquent la graphie et l'orthographe, ce qui peut entraîner des confusions. Les textes francophones et les textes anglophones traduits en français comportent plusieurs orthographies et graphies auxquelles il est important de prêter attention. L'orthographe la plus couramment utilisée est « fem », « F » « E » « M ». Deux graphies différentes apparaissent : l'utilisation d'italiques (*fem*)[187] ou non (fem)[188]. L'orthographe la moins courante est l'utilisation de l'écriture d'origine dans le sens anglo-saxon et se distinguant du terme français par la graphie « *femme* » écrit en entier mais en italique. Cette forme se trouve le plus souvent dans des traductions de textes[189] mais aussi dans de rares textes francophones. Enfin « *fem-me* », le

---

[184] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid. *Attirances.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 6.

[185] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, (note bas de page,) p. 276.

[186] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 26. L'auteure indique que fem est n'est pas un néologisme au sens où le mot n'a pas été inventé par les françaises mais emprunté à la langue américaine.

[187] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*

[188] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*

[189] Newman, Lesléa. *Butch/femme, mode d'emploi. Op. cit.*

terme anglais écrit en entier, en italique et coupé d'un trait d'union, est la dernière graphie que j'ai recensée[190].

Après avoir étudié la genèse du terme, notre réflexion chemine logiquement vers la question de son emploi dans le pays où il est apparu. Par qui et comment a-t-il été employé au fil du temps ? Quels liens le terme fem (ou *femme*) a-t-il entretenus avec les évolutions du contexte social ?

1.1.2 Butch·*fem, une question de classe sociale inscrite dans un contexte social*

Tous les travaux s'accordent à le dire, les *butch*·fem sont issues des classes populaires. Elles sont apparues dans les années 1930 en Amérique du Nord et leurs « communautés » se sont avant tout développées dans les bars. Elizabeth Lapovsky Kennedy et Madeline Davis les ont d'ailleurs étudiées à travers leur ethnographie des bars lesbiens de Buffalo[191]. La rigidité des codes de ces milieux s'est intensifiée pour atteindre son point culminant durant les années 1950[192]. Ces codes impliquent non seulement que le masculin soit du côté des *butchs* et le féminin du côté des fems[193], mais surtout que les lesbiennes de ces milieux sont tenues de choisir entre les deux et que les

---

[190] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*

[191] Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Boots of leather, slippers of gold : The history of a lesbian community*. New York : Routledge, 1993.

[192] Par exemple : Faderman, Lillian. *Odd girls and twilight lovers* : *A history of lesbian life in twentieth century America*. New York : Penguin, 1991 ; Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Boots of leather, slippers of gold*. *Op. cit.* ; Caraglio, Martine. *Déviance sous le maccarthysme : de l' « un-American » au « male impersonator »*. In : Revue française d'études américaines, octobre 1996, n°70, Paris : Belin, p. 72-86, http://www.jstor.org/stable/20874346, consulté le 22 avril 2015 ; Crawley, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ?* In : Gender and Society. April 2001, vol. 15, n°2, p. 175-196, http://www.jstor.org/stable/3081843, consulté le 22 avril 2015 ; Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems*. In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 224-254.

[193] Comme nous l'avons noté précédemment, les orthographies « fem » et « *femme* » sont toutes deux utilisées aux Etats-Unis. L'emploi diffère selon les auteures et les textes. Pour faciliter la compréhension, j'utiliserai donc l'orthographe « fem » même lorsqu'il sera question de son emploi aux Etats-Unis.

couples s'établissent dans une configuration binaire. Confirmant les recherches universitaires, nombreux sont les témoignages qui l'attestent :

> *« À force de fréquenter les bars, je constatai que toutes les lesbiennes étaient dans des rôles "butch-femme" [fem] (…) Quand on n'avait pas un rôle strict –butch ou femme [fem]- et quand on ne s'y tenait pas, les gens vous prenaient pour des filles qui ne savaient pas ce qu'elles étaient ni ce qu'elles voulaient, ils se moquaient de vous et vous appelaient "ki-ki", une sorte de monstruosité ou de marginalité des univers gays »*[194].

Dans son article *Déviance sous le Maccarthysme,* Martine Caraglio attribue ce durcissement des codes lesbiens *butch*·fem au contexte social. Selon l'auteure, durant la Seconde Guerre mondiale, les vies des femmes américaines connaissent des changements radicaux. De l'incitation à investir les métiers masculins pour remplacer les hommes jusqu'au port du pantalon, les attentes formulées envers les femmes vont contribuer à « émanciper » les lesbiennes. Mais avec le Maccarthysme (1950-1954) « *La conformité politique s'associe à une conformité sexuée et sexuelle, et les communistes ne constituent que la première étape d'une persécution qui touchera bien d'autres groupes* »[195]. Les femmes doivent retourner au foyer. Les homosexuels, hommes et femmes, sont persécutés durant cette période qualifiée de « chasse aux sorcières ». Les lesbiennes des classes moyennes et supérieures mettent un point d'honneur à se fondre dans la masse.

> *« Pour les lesbiennes de la "working class", au contraire, la Seconde Guerre mondiale, en offrant une "opportunité" d'expression à leur spécificité, qu'elle renforçait sans doute en même temps, eut pour conséquence de rendre irréalisable une intégration, déjà fragilisée par le statut économique des individus »*[196].

Martine Caraglio explique qu'en réaction à cette « chasse aux sorcières », les lesbiennes des classes populaires renforcent leur pratique de réseau et leur sous-culture. Elles rigidifient leurs pratiques identitaires comme les rôles

---

[194] Anonyme. *Mémoires d'une Jules, ou avoir 20 ans à la Nouvelle Orléans en 1956.* In : Vlasta, (Hiver) 1983, n°2, p. 40-41. Voir également le roman autobiographique d'Audre Lorde : Lorde, Audre. *Zami, Une nouvelle façon d'écrire mon nom*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pressmann, Frédérique. Laval : TROIS/ Mamamélis, 1998, (1982), p. 434 et p. 503.

[195] Caraglio, Martine. *Déviance sous le maccarthysme. Op. cit.*, p. 74.

[196] *Ibid.*, p. 77.

butch·fem. Même si cela les expose aux sanctions, elles amplifient donc leur déviance. Selon l'auteure, c'est le groupe majoritaire qui participe au modelage des *« identités »* des minoritaires, à travers les lois et les interdits qu'il leur impose.

Les *butch*·fem sont donc apparues au sein des classes populaires. C'est une question de classe sociale, entraînant l'impossibilité (le refus ?) de revenir aux codes genrés socialement attendus d'elles en tant que femmes et d'abandonner leurs sociabilités communautaires des bars, qui a contribué à rigidifier les codes *butch*·fem*,* au point d'en faire les seuls codes admis dans ces communautés. Selon plusieurs auteures comme Marie-Hélène Bourcier, c'est encore une question de classe sociale si les *butch*·fem furent critiquées et rejetées par les féministes et lesbiennes [197] . Selon l'historienne Lillian Faderman[198], ou encore la sociologue Sara Crawley[199], les féministes et les lesbiennes qui ont rejeté les *butch*·fem durant les années 1970 étaient majoritairement issues des classes moyennes voire supérieures, et blanches. Tandis que les lesbiennes issues des classes populaires, dont faisaient partie la majorité des *butch*·fem, ne voulaient pas perdre ce qu'elles avaient acquis pendant la guerre en termes de libertés, et n'avaient pas de statut social à protéger, les lesbiennes des classes moyennes privilégiaient une apparence qui n'attirait pas l'attention, qui ne les affichait pas en tant que telles, notamment car cela aurait pu leur faire perdre leurs avantages sociaux. Ce rejet fut donc la conséquence du désir de se fondre dans la masse, de paraître, voire d'être comme tout le monde. Lillian Faderman parle d'une « *class war* » particulièrement visible dans les bars lesbiens des petites villes comme au Cave à Omaha, où :

> *« the middle-class women, who dressed in conservative Saturday night finery, sat on one side of the room, and the working class women, often in*

[197] Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones (1), Op. cit*., p. 87-111.
[198] Faderman, Lillian. *Odd girls and twilight lovers. Op. cit.*
[199] Crawley, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ? Op. cit.*

> *T-shirts, "with cigarettes rolled in their sleeves" and "their overdressed femmes with too much lipstick and too high heels", sat on the other »*[200].

Marie-Hélène Bourcier va plus loin en expliquant :

> *« Une asymétrie récurrente marque la plupart des présentations de l'histoire et de la culture lesbienne : soit l'impasse y est faite sur les lesbiennes des classes ouvrières, soit tout se passe comme si la culture butch/fem était une spécificité des classes laborieuses généralement sexuelles et dangereuses comme chacun sait. Par contre, de certains couples hétéro-genrés appartenant à la moyenne ou à la haute bourgeoisie, l'on ne retient que la partenaire "féminine" »*[201].

À partir d'exemples américains aussi bien que français, l'auteure dénonce la mise au placard des couples féminin-masculin dans les classes moyennes et supérieures et surtout l'invisibilisation de la partenaire masculine, ou le fait que cette masculinité est passée sous silence. Marie-Hélène Bourcier emprunte la définition de la notion de « placard » d'Eve Kosofsky Sedgwick qui doit être entendue dans sa dimension épistémologique et performative[202]. Marie-Hélène Bourcier s'intéresse donc essentiellement à ce qu'on donne à voir de l'homosexualité, ce qui est davantage passé sous silence et ce que cela signifie.

La posture de Marie-Hélène Bourcier est extrêmement intéressante puisqu'elle souligne l'invisibilisation des couples binaires et des lesbiennes masculines dans les classes supérieures et les classes moyennes. Les lesbiennes féminines seraient les plus visibilisées. Quoi de plus logique si on considère que le souhait d'une majeure partie des lesbiennes de ces deux classes était de se confondre avec la masse hétérosexuelle ? Il est socialement attendu des femmes qu'elles soient féminines. Il n'est donc pas surprenant que celles qui respectaient cette norme aient été mises en lumière, tandis que la transgression que d'autres - les masculines - représentaient était invisibilisée. Si l'analyse de Marie-Hélène Bourcier est juste, il ne faut pas oublier que *butch* et fem sont deux termes choisis par les personnes elles-mêmes, il s'agit de façons

---

[200] Faderman, Lillian. *Odd girls and twilight lovers. Op. cit.*, p. 182.
[201] Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones (1). Op. cit.,* p. 87.
[202] *Ibid.*, p. 88.

de se nommer. Or, tout au long de ce texte, l'auteure lie les masculinités lesbiennes au terme *butch* sans informer sur le choix des personnes concernées en termes de nomination de soi[203]. La chercheure utilise ici les termes *butch* et fem comme grille de lecture, afin d'éclairer les efforts de visibilisation/invisibilisation de pratiques lesbiennes. Je n'aurai pas recours à une telle grille de lecture puisque ma recherche se concentre sur l'autodéfinition.

Il est pertinent de supposer que les lesbiennes connues[204] ainsi que celles des classes moyennes, dont parle Marie-Hélène Bourcier, quels que soient les genres qu'elles investissent, ne se définissent ni comme *butchs*, ni comme fems (ou ne se définissaient pas toutes ainsi). En ce sens, l'étude de Sara Crawley conclut que les lesbiennes des classes moyennes se présentent moins comme *butchs* et fems que celles des classes populaires mais recherchent tout autant des partenaires *butchs* ou fems[205].

Il faut attendre les années 2000 pour que ce terme issu des milieux des bars d'Amérique du Nord fréquentés par les lesbiennes des classes populaires apparaisse dans la littérature française. Néanmoins cette trace écrite ne nous permet pas de situer l'apparition du terme fem en France dans la langue orale. Selon les propos recueillis lors de ma recherche, il semble qu'au moment des premières traductions et productions écrites, le terme fem est alors oralement utilisé depuis au moins une dizaine d'années en France. Si cela situerait l'usage du terme fem à l'oral en France à la fin des années 1980, il est pertinent de supposer qu'il est apparu bien avant cette date (notamment compte tenu de l'âge des personnes avec qui j'ai pu échanger à ce sujet - moins de quarante ans pour la grande majorité -). Cependant, étant donné que dans la langue

---

[203] Il n'est pas ici question de critiquer négativement cette démarche, qui d'ailleurs est pertinente lorsque l'intérêt n'est pas porté au terme en tant qu'autodéfinition mais en tant que genre perçu (masculinité lesbienne) comme c'est le cas dans le texte en question.

[204] Mathilde de Morny dite Missy, amante de Colette, pour ne donner qu'un exemple. Marie-Hélène Bourcier exemplifie son propos en nommant des américaines et des françaises, certaines sont nées aux Etats-Unis mais ont vécu ou sont mortes en France. Il est pertinent de supposer que les termes *butch* et fem ont pu traverser l'atlantique peu après leur apparition aux Etats-Unis. Un travail historique sur ce sujet manque à ce jour.

[205] Crawley, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ? Op. cit.*

anglaise, le terme fem s'écrit *femme*, des confusions peuvent avoir lieu lors de la traduction.

1.1.3 La traduction ou l'invisibilisation des fems

Dans ce travail de recherche, la question de l'invisibilité des fems fera l'objet d'une attention particulière, étant donné la récurrence de son évocation dans les entretiens et dans les textes disponibles. Il s'agit d'une invisibilité relative à l'individu qui n'est pas reconnu comme lesbienne. Lors de mes recherches bibliographiques, j'ai constaté un autre type d'invisibilité des fems, une invisibilité textuelle liée aux traductions. Il est pertinent ici de décrire la manière dont j'ai découvert ce fait : bien plus qu'une simple anecdote, ce processus montre l'opacité provoquée par la traduction et nous laisse évaluer la possible ampleur du problème.

Courant décembre 2009, j'ai lu *Peau* de Dorothy Allison[206], traduction française du livre *Skin*. Durant ma recherche de master 2, une de mes interlocutrices m'avait présenté l'auteure comme une fem écrivant sur cette question et traitant de sujets tels que les classes populaires, les violences, le féminisme, le lesbianisme. Lors de la préparation de ce chapitre, j'ai donc ressorti cet ouvrage et l'ai relu, en quête d'éléments sur la question fem. Cette recherche se solda par un échec, si bien que j'entrepris le même exercice avec un second ouvrage de l'auteure en ma possession, *L'histoire de Bone*[207]. Mis à part le fait qu'un cousin de l'héroïne porte le prénom Butch (peut-être un clin d'œil, mais sans qu'un rapport net avec les *butch*·fem soit visible), cette deuxième tentative s'avéra vaine. Ensuite, mon exploration d'Internet, d'abord infructueuse lorsqu'elle portait sur l'identification fem de l'auteure, a fini par me reconduire vers un chapitre du premier ouvrage consulté : *Passive*, chapitre de

---

[206] Allison, Dorothy. *Peau.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Milon, Nicolas. Paris : Balland, 1999, (1994).

[207] Allison, Dorothy. *L'histoire de Bone*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Valencia, Michèle. Paris : 10/18, 1998, (1992).

Peau[208]. Le site *Butch-fem toile libre*, *"dynamiques de combat"*[209] le présentant comme ressource sur la question fem, je repris donc l'ouvrage, mais toujours sans résultat. Je compris finalement que la version originale m'éclairerait sans doute, et couru l'emprunter à la seule bibliothèque parisienne le proposant. À ma grande surprise, je découvris que ce chapitre ne s'intitulait pas en anglais « *bottom »* ou « *passive »*, mais avait pour titre… *femme*. Pour ce passage, la version traduite aurait donc dû proposer « fem » comme titre. Dans l'ouvrage *Peau* (*Skin)*, le terme *femme* (fem) est alternativement traduit par « *passive* », « *femme fatale* », « *petite fille* ». Notons que le terme *butch* est quant à lui traduit par « *active* » ou encore « *mec* ».

Sans revenir cette fois sur la manière dont j'ai décelé les approximations de traduction, concernant l'ouvrage *Trouble dans le genre,* j'ai également constaté qu'alors qu'à certains passages, le terme anglais *femme* est traduit fem, à d'autres il est traduit par femme (« *lesbian femmes* » traduit « *femmes lesbiennes* »).

Le processus de découverte des traductions erronées décrit ci-dessus démontre l'opacité qui caractérise la traduction. Le lecteur ordinaire

> *« se confie à la traduction qu'on lui offre. Ignorant la langue originale, il manque en outre de moyens de contrôle de l'authenticité des idées. Pourquoi s'astreindrait-il, si même il le pouvait, à vérifier, et où son effort de vérification devrait-il alors s'arrêter ? Cette tâche ne peut revenir qu'à quelques experts. Pour le public, elle va même à l'encontre de la finalité sociale de la traduction, et qui donc, sauf obligation extérieure, ne les lisent pas »*[210].

Par « *experts* », le philosophe Jacques D'hondt entend « traducteurs, linguistes ».

Dès lors une question se pose : combien de traductions invisibilisent-elles ainsi la présence des fems dans les textes ? Y apporter une réponse relève de

---

[208] Allison, Dorothy. *Passive*. In : Allison, Dorothy. *Peau. Op. cit.*, p. 135-146.

[209] *Butch-fem toile libre, "dynamiques de combat"*, butch-fem.toile-libre.org, consulté le 22 avril 2015.

[210] D'Hondt, Jacques. *Les conséquences des erreurs de traduction*. In : Moutaux, Jacques. Bloch, Olivier (dir.). *Traduire les philosophes*. Paris : Publication de la Sorbonne, 2000, p. 160.

l'impossible. Cependant il est envisageable de répondre à une autre question notable pour cette recherche : quelles sont les conséquences d'une traduction erronée ?

Précisément dans le cas du terme *femme* (fem), les traductions erronées entraînent plusieurs conséquences spécifiques :

• Elles ont un impact sur le développement de la culture fem en France. Il est évident que la traduction erronée du terme anglais *femme* (fem) réduit le nombre de références culturelles, artistiques, mais aussi scientifiques, auxquelles les personnes, concernées ou non, sont en mesure de se référer. Ce qui en plus de provoquer une perte en termes d'ampleur culturelle et une méconnaissance du sujet, entraîne une seconde conséquence :

• La diminution des possibilités pour les personnes de réfléchir à cette autodéfinition mais surtout de s'identifier comme telles. Pour considérer et comprendre un concept, une valeur, tout autant que pour accéder à la possibilité de se nommer d'une manière ou d'une autre, il est tout simplement indispensable d'être en mesure d'accéder au terme. À partir de l'exemple des Baruyas, Maurice Godelier éclaire les liens entre pouvoir et langage[211]. Chez les Baruyas, les hommes perpétuent leur domination sur les femmes en tenant ces dernières éloignées de certaines connaissances, en les empêchant de connaître certains mots et donc, les sens associés. D'autres procédés sont associés mais le non-accès aux mots par les femmes (et les jeunes) constitue la base du pouvoir des hommes chez les Baruyas. Les mots sont la connaissance, la connaissance est le pouvoir. Être en mesure de poser des mots justes, de réfléchir avec des termes précisément choisis, est une question d'accès à la connaissance et à certaines formes de pouvoir.

• Par ailleurs, la traduction du terme anglais « *femme* » en « femme », sans même une précision du type « en français dans le texte », sans italique, ni

---

[211] Godelier, Maurice. *Pouvoir et langage*. In : Communications, 1978, n°28. *Idéologies, discours, pouvoirs*. p. 21-27, http: //www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1978_num_28_1_1417, consulté le 29 octobre 2013.

selon des graphies plus visibles (fem, *fem-me*) nourrit l'idée que les fems sont peu nombreuses voire inexistantes.

• Enfin et surtout, la conséquence principale des erreurs de traduction réside en la perte du sens premier des textes, de la réduction de la compréhension à la modification totale du sens original. Revenons sur les exemples précis détectés. Dans la traduction de *Trouble dans le genre*, la phrase « *Il est possible que les femmes lesbiennes nous rappellent quelque chose de la scène hétérosexuelle, si l'on peut dire, tout en la déstabilisant* »[212] n'a pas la même portée que la phrase *« Les lesbiennes fems peuvent rappeler la scène hétérosexuelle en tant que telle mais elles lui font subir en même temps un déplacement* »[213]. Outre les subtilités provoquées par la traduction différente au niveau de la composition structurelle de la phrase, les traductions *« femmes lesbiennes »* et *« lesbiennes fems »* ont des sens radicalement différents. Dans la première version, celle qui est erronée, ce sont les femmes lesbiennes qui font subir un déplacement à la scène hétérosexuelle, qu'elles soient *butchs* ou fems, puisque le paragraphe traite des deux, et peut-être même toutes les femmes lesbiennes en général. Quant à elle, la seconde version, plus proche du texte original qui se réfère aux « *lesbian femmes* », attribue bien ce déplacement de la scène hétérosexuelle aux seules lesbiennes fems.

Les choix de traduction dans *Peau* de Dorothy Allison sont davantage problématiques. Ici l'invisibilisation est complète puisque le terme fem n'y apparaît pas une seule fois. L'ouvrage traduit sort ainsi totalement du domaine culturel des fems. De plus, ces choix traductionnels sont entachés de stéréotypes. En effet, à plusieurs reprises[214] le terme fem est remplacé par le terme « *passive* ». De cette manière, « *Butch*/*femme* » est traduit

---

[212] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*, p. 241.

[213] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 279.

[214] Ce passage ne fait pas état de toutes les occurrences du terme « *femme »* anglais dans le texte original.

« *active/passive* »[215]. Les fems seraient donc obligatoirement passives et les *butchs* actives, il s'agit là d'une idée reçue et même d'une critique récurrente à l'encontre des fems et des *butchs*. Elle est également liée à ce stéréotype hétérosexiste selon lequel au sein des couples lesbiens, l'une « ferait » obligatoirement l'homme, l'autre la femme : la première serait active sexuellement au sens hétérocentré, donc pénétrante et dirigeante, tandis qu'inversement la seconde serait passive sexuellement et pénétrée. C'est d'ailleurs toujours dans des passages liés à l'acte sexuel que ces termes sont ainsi traduits dans le chapitre *Passive* de *Peau*, hormis pour la première occurrence où il s'agit d'une question plus identitaire. Comme nous l'avons vu plus haut, le fait que le titre même du chapitre soit traduit par « *passive* » couronne le tout. Ensuite, « *good little femmes* »[216] est traduit « *petites goudoux passives* »[217] au lieu de « bonnes petites fems » par exemple. S'ajoute ici la non-prise en compte du caractère ironique voulu par l'auteure et sa volonté d'exprimer le fait qu'elle n'est justement pas une « bonne petite fem ». Il en va de même pour « *good femme* »[218] traduit « *bonne petite fille* »[219] à la même page. La perte de sens est complète avec les traductions suivantes : « *femme phase* »[220] (phase fem) est successivement traduit « *période femme fatale* »[221] et « *période passive* »[222] ; « *how femme I've become* »[223] est transcrit « *comment je suis devenue passive* »[224] ; « *femme slut* »[225] exprimé par « *salope passive* »[226]. Ces traductions font radicalement disparaître du texte

---

[215] Allison, Dorothy. *Peau*. *Op. cit.*, voir notamment p. 47, p. 128, p. 129, p. 132.

[216] Allison, Dorothy. *Skin : talking about sex, class & literature*. Ithaca, New York : Firebrand Books, 1994, p. 130.

[217] Allison, Dorothy. *Peau*. *Op. cit.*, p. 128.

[218] Allison, Dorothy. *Skin. Op. cit.*, p. 130.

[219] Allison, Dorothy. *Peau*. *Op. cit.*, p. 128.

[220] Allison, Dorothy. *Skin. Op. cit.*, p. 151 et p. 157.

[221] Allison, Dorothy. *Peau*. *Op. cit.*, p. 135.

[222] *Ibid*., p. 145.

[223] Allison, Dorothy. *Skin. Op. cit.*, p. 151.

[224] Allison, Dorothy. *Peau*. *Op. cit.*, p. 136.

[225] Allison, Dorothy. *Skin. Op. cit.*, p. 128.

[226] Allison, Dorothy. *Peau*. Op. cit., p. 125.

des références aux codes de reconnaissance lesbiens, aux codes érotiques lesbiens, à la culture lesbienne et plus spécifiquement fem.

Dès 1930, le terme fem (*femme)* permit à des lesbiennes américaines d'abord issues des classes populaires de se nommer en s'extirpant des connotations hétérosexistes du terme *woman*. Les codes *butch*·fem, qui succinctement lient la féminité aux fems et la masculinité aux *butchs*, les deux étant destinées à former des couples binaires, se sont rigidifiés avec un pic durant les années 1950 et jusqu'aux années 1970 avec l'apparition de fortes critiques féministes et lesbiennes, essentiellement issues des classes moyennes et bourgeoises. Semble-t-il dix ans après son emploi à l'oral en français, le terme fem apparaît dans la littérature française. Même si les premières[227] concernées portent une attention particulière dans leurs écrits à la graphie du terme en français, étant donné que dans la langue anglaise, le terme fem s'écrit *femme*, cela crée une confusion avec le terme « femme » français, et les traductions s'en ressentent. Ainsi certaines traductions d'ouvrages de langue anglaise invisibilisent le terme, proposant des traductions plus ou moins erronées, plus ou moins empruntes de stéréotypes, affaiblissant chaque fois la culture fem et la possibilité pour les individus de se nommer ainsi. Néanmoins le terme fem connaît une utilisation théorique aussi bien en France qu'aux Etats-Unis, considérons donc ce que les recherches existantes nous apprennent.

1.2 Autour de la littérature théorique

La recherche sur les fems en France est quasiment inexistante, et même si elle est notablement plus fournie aux Etats-Unis, ce sujet reste peu approfondi. Ce n'est pas le cas de la masculinité lesbienne ou des *butchs*, sujets qui tout en restant nettement marginaux connaissent un succès relatif aussi bien en français qu'en anglais. Néanmoins l'étude des textes disponibles

[227] Je fais ici référence aux personnes s'autodéfinissant comme fems qui ont contribué à introduire ce terme dans la culture écrite française, comme Christine Lemoine ou Wendy Delorme.

représente un apport certain pour la présente recherche, que leur thématique s'oriente vers les *butch·*fem ou uniquement vers les premières. Je concentrerai mon attention sur le contexte de production des textes, les idées et théories majeures avancées, pour conclure ce point sur l'unique étude universitaire française publiée dont une partie de l'analyse se penche spécifiquement sur les fems.

1.2.1 Les écrits butch*·fem : des textes inscrits dans une controverse*

Les études abordant la thématique fem sont toutes issues du féminisme, qu'il soit universitaire, militant, ou les deux. De l'analyse de ces études émerge un constat : les auteures se sont strictement positionnées soit pour, soit contre. Une partie des travaux analyse les fems comme une manifestation sociale négative pour les personnes elles-mêmes, pour les luttes féministes et pour les femmes. Inversement, les autres écrits soulignent le caractère non-nuisible voire les bienfaits des nominations fems. D'ailleurs, les différents textes se répondent sur ces questions. Malgré la pertinence de nombre de ces travaux, leurs positionnements stricts, « pro » ou « anti », constituent leur faiblesse. Ces prises de positions répondent à une logique historico-sociale. En effet, depuis le début des années 1930 jusqu'à aujourd'hui, des personnes se sont nommées fems (ou *femmes*). Comme nous allons l'expliciter, les sens associés à ce terme sont multiples, mais ce qui nous intéresse ici n'est pas tant le sens du mot mais bien la place et la légitimité accordée aux fems par leurs pairs lesbiennes au sein des communautés et au fil de l'histoire.

Du début des années 1930 jusqu'au début des années 1970, les fems sont présentes au sein des communautés des bars lesbiens des Etats-Unis, elles sont visibles, elles occupent une place légitime. Les années 1970 marquent une rupture dans l'histoire des fems, avec la naissance d'une critique féministe, issue du féminisme radical américain. Les *butch·*fem perdent leur légitimité, en atteste par exemple leur invisibilité au niveau des écrits comme l'expliquent les féministes Sally Munt (*Media and Cultural Studies*) et Cherry

Smyth (*Creative Writing and Gender Studies*) : *« butch-femme does disappear from the pages of most lesbian-feminist writing in the late 1960s and early 1970s »*[228]*.* Selon la sociologue américaine Sara Crawley, *« Butch and fem came under fire with the advent of late- 1960s' and 1970s' feminisms, especially radical feminism in which the feminist project is seen as the elimination of masculinity* »[229]. Cette critique se base sur une réflexion simple : le problème et l'ennemi sont le pouvoir des hommes et les hommes comme classe sexuelle. Le patriarcat est le système qui est à l'origine de l'oppression des femmes par les hommes et la rend possible, il est donc nécessaire d'éliminer le patriarcat et le masculin. Puisque les *butchs* et les fems arborent respectivement le masculin et le féminin, elles font partie des éléments à combattre. Parallèlement à l'émergence de cette critique féministe, la sociabilité lesbienne des bars se transforme, d'autres modes de sociabilité se créent, d'autres modèles lesbiens apparaissent[230] : les lesbiennes féministes créent de nouvelles formes de réseaux lesbiens autour de leur militantisme, et l'androgynie devient une forme d'idéal érotique à atteindre[231]. Les fems perdent la légitimité de leur place[232].

La majorité des textes produits abordant la question fem se regroupent sur une période allant des années 1980 aux années 2000. La plus grande partie des chercheuses et féministes qui questionnent cette thématique adoptent une approche historique, sont historiennes ou encore travaillent sur des périodes

---

[228] Munt, Sally. Smyth, Cherry. *Butch/femme. Inside lesbian gender*. London : Cassell, 1998, p. 29.

[229] Crawley, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ? Op. cit.*, p. 177.

[230] Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*

[231] Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.* ; Cordova, Jeanne. *Butches, Lies, and Feminism.* In : Nestle, Joan (dir.). *The persistent desire, a femme-butch reader*. Boston: Joan Nestle editions, 1992, p. 272-292 ; Newton, Esther. Walton, Shirley. *The Misunderstanding : Toward a More Precise Sexual Vocabulary.* In : Vance, Carole (dir.). *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality.* Boston and London : Routledge and Kegan Paul, 1984, http://fr.scribd.com/doc/133625534/Carole-S-Vance-Ed-Pleasure-and-Danger-Exploring-Female-Sexuality, consulté le 22 avril 2015, p. 249 ; pour une étude effectuée sur une population plus récente voir Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*

[232] Chamberland, Line*. Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*

non contemporaines à leurs travaux et concentrées entre les années 1930 et 1970. Leurs écrits sont donc postérieurs à ces années 1970 qui marquent négativement l'assise des fems dans les communautés lesbiennes. Ils sont également postérieurs ou contemporains aux critiques féministes adressées aux fems et à la stigmatisation des fems par leurs communautés. C'est pourquoi les études disponibles se penchant sur les fems sont strictement soit inscrites dans une dynamique de valorisation et de justification des fems, soit articulées dans le but de les décrédibiliser et de les condamner, les deux au moyen d'argumentaires féministes.

Mon objectif avec cette recherche sera de dépasser ces controverses afin de mettre en lumière les tensions normatives et transgressives à l'œuvre chez les personnes se définissant comme fems, ainsi que ce qu'elles peuvent nous apprendre. Il est néanmoins pertinent de considérer les différentes analyses existantes sur les fems en soulignant les apports certains qu'elles représentent pour cette recherche. Pour compléter cette analyse du contexte de production des textes, nous questionnerons les modalités d'apparition des questions fems dans les textes universitaires.

1.2.2 Une fem, jamais sans sa butch

Les études traitant de la question fem ne font le plus souvent qu'aborder cette thématique à travers la binarité *butch*·fem, voire même en creux de la thématique *butch*. Les deux autodéfinitions semblent pourtant naître au même moment et sont majoritairement étudiées au sein de la culture des bars américains à partir des années 30. Si ce constat est valable pour les Etats-Unis, il l'est bien plus encore pour la France. Je poserai l'hypothèse que ce constat est conséquent de trois points.

• D'abord c'est tout légitimement que l'étude simultanée des *butch*·fem répond à une réalité historique et sociale : les fems se sont nommées comme telles en même temps et en lien avec les personnes qui se sont nommées *butchs*. Les *butchs* et les fems forment des couples et des réseaux relationnels, il existe des codes interactionnels *butch*·fem. Comme nous le verrons, les

butchs et les fems ont joué plusieurs rôles, à la fois pour les personnes et leur construction, mais aussi pour la formation et la pérennité de cultures lesbiennes.

• Cependant, force est de constater que les fems sont, dans les études, bien trop souvent l'ombre des *butchs*. Ce sont surtout les *butchs* et leurs masculinités qui sont étudiées. Lorsqu'elles le sont, les fems occupent le second plan. J'attribue ce fait au caractère davantage visiblement transgressif des *butchs* dans le sens où leur genre n'est socialement pas en accord avec leur sexe. Il est par conséquent plus aisé d'étudier en quoi elles questionnent le genre, en quoi elles remettent en question la binarité hétéronormée.

• Au même titre, les *butchs* adoptant des codes socialement attribués au masculin, elles attirent davantage les critiques négatives, notamment féministes. En effet, dans une lutte contre le patriarcat et contre les hommes en termes de classe sociale dominante, la masculinité risque d'être uniquement vue comme un des vecteurs d'oppression. C'est selon cette logique que toute forme de masculinité peut ainsi se trouver critiquée, condamnée.

Dans ces deux derniers points il s'agit d'une question de lisibilité. Les *butchs* sont plus lisibles, si bien que la réflexion s'applique à mettre en lumière la transgression des codes de genre hétéronormés ou bien l'adhésion à ces derniers et leur reproduction. Les fems demeurent donc invisibles, illisibles, incompréhensibles.

Ce constat m'amène à suggérer un questionnement : dans nos sociétés radicalement sexistes, où la domination est masculine, où la féminité est socialement considérée comme futile, inintéressante, signe de faiblesse, que nous apprend l'observation selon laquelle les lesbiennes féminines demeurent boudées des chercheurs, bien plus que les lesbiennes masculines ? Martine Caraglio apporte un élément de réponse lorsqu'elle reprend la notion de « *prototype identitiel* » de Maria Zavalloni, construction sociale qui provoque l'admiration, *« héros culturel*» et qu'elle l'applique aux *butchs* en soulignant :

> *« Notons que Maria Zavalloni n'entrevoit la création de l'émotion identitielle dans la culture patriarcale, qu'à partir d'un générique sexuel masculin. Si l'on élargit cette idée, on peut penser que seule une héroïne masculinisée*

> *est à même de nourrir l'émotion. On comprend dès lors que la féminité ne soit jamais une différence porteuse de spécificité. La "fem" ne contribue à la culture qu'en étant absorbée dans le couple "butch/fem". La production de "héros culturels", personnalisés par la "butch", alimente donc le contenu d'une identité collective et fournit un élément constitutif de l'identité personnelle. Reflet d'un projet existentiel de soi, le modèle valorisé est celui du masculin, dans la mesure où chacune a déjà appris la dépréciation du féminin »*[233].

Je m'efforcerai, autant que faire se peut, de concentrer mon analyse des connaissances existantes au sujet des fems sur ces dernières, tout en abordant la question *butch*·fem et la question *butch* lorsque cela apportera du sens à l'objet central de cette recherche. Que nous apprennent les textes disponibles au sujet des définitions du terme fem en particulier ?

1.2.3 Fem, trois définitions au fil des études : genre, sexualité, performance

Les auteurs s'accordent sur la datation de l'apparition du terme *femme* (fem), mais non sur sa définition ou son sens. Comme l'explique Sara Crawley[234], trois grands courants se distinguent, considérant l' « *identité* » *femme* ou fem comme genre lesbien, *« identité sexuelle »* ou performance. Je suivrai ici l'analyse de Sara Crawley en l'approfondissant et en la complétant avec l'incorporation des études postérieures à son travail et les travaux français.

- **Les fems comme genre lesbien**

Une première définition des fems et des *butchs* les présente comme des genres lesbiens, « *lesbian gender* »[235]. Dans cette approche, les termes *butch* et fem désignent des pratiques vestimentaires, esthétiques, corporelles et des rôles genrés, les fems étant tournées vers le féminin, les *butchs* vers le

---

[233] Caraglio, Martine. *Déviance sous le maccarthysme. Op. cit.*, p. 83.

[234] Crawley, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ? Op. cit.*

[235] Rubin, Gayle. *Of Catamites and Kings : Reflections on Butch, Gender, and Boundaries.* In : Nestle, Joan (dir.). *The persistent desire. Op. cit.*, p. 466-482.

masculin. L'historienne américaine Lillian Faderman[236] explique qu'avant les années 70, les lesbiennes des classes populaires, d'où sont issues les *butch·*fem, n'avaient que deux modèles genrés de référence, les hommes avec la masculinité et les femmes avec la féminité. Ce binôme, modèle unique promulgué notamment par les couples parentaux, s'organise relativement à des rôles genrés rigides, si bien que les lesbiennes ont investi ces rôles genrés dans leurs propres couples. Ici *butch·*fem peut s'entendre comme lesbienne masculine·lesbienne féminine. La littérature disponible en français (*Attirances*[237] ; *Butch/femme, mode d'emploi*[238] ; les textes de Wendy Delorme) ne fait pas état de ce type d'investissement des termes *butch* et fem. La question du genre est certes présente, mais n'est pas suffisante. Ce type de définition existe cependant bel et bien dans la culture lesbienne francophone puisqu'on peut la rencontrer sur Internet dans des discussions sur les définitions des « types » de lesbiennes ou encore sur des sites Internet donnant des définitions pour le moins approximatives. Par exemple, sur site *IEP Mag, le magazine de Sciences Po*, l'article intitulé *Quelle lesbienne es-tu ?* explique :

> *« Difficile de passer à côté du stéréotype de la butch et de sa fem, i.e la bucheronne en chemise à carreaux et aux cheveux courts (de toute évidence, c'est elle qui doit faire le garçon), et sa petite amie qui a le droit d'avoir les cheveux un peu plus long, tant qu'elle ne porte pas de maquillage »*[239].

- **Les fems comme « *identité sexuelle* »**

Une seconde définition des fems et des *butchs* présente celles-ci comme un système d'interaction érotique entre partenaires. Cette approche soutient que les appellations *butch·*fem sont avant tout une question de dynamiques et de goûts érotiques, de sexualités. Il s'agit donc de l'érotisation du féminin et du masculin au sein d'un couple lesbien. Cette érotisation influence les choix des partenaires, les désirs, les pratiques sexuelles.

---

[236] Faderman, Lillian. *Odd girls and twilight lovers. Op. cit.*

[237] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*

[238] Newman, Lesléa. *Butch/femme, mode d'emploi. Op. cit.*

[239] http://www.iepmag.com/2012/01/19/quelle-lesbienne-es-tu/, le 22 avril 2015.

Pour Johan Nestle[240] ou encore Esther Newton et Shirley Walton[241] les *« identités de genre »* déterminent les *« identités sexuelles »*. Dans leurs approches, l'attirance érotique se développe pour un genre opposé, dans une dynamique binaire : les *butchs* et les fems sont érotiquement complémentaires. L'*« identité sexuelle »* est envisagée comme un élément concret et ayant des conséquences, si bien que les trois auteures expliquent que c'est un moyen de s'affranchir de l'hétérosexualité et de la domination des hommes.

- **Les fems comme performances ou jeux érotiques**

La notion de performance est appliquée aux *butch*·fem dans les années 1990 pour les décrire comme des styles ou des jeux de rôles. Contrairement aux approches précédentes, les pratiques *butch*·fem ne sont pas considérées comme innées, naturelles. Nous sommes ici confrontés à des jeux ou à des performances. En ce qui concerne les *butch*·fem des années 1990, Lillian Faderman explique cette fois que ce sont des jeux érotiques, que les personnes en question peuvent changer de rôle. Elle souligne que cela ne menace en rien le féminisme.

Les auteures affiliées aux théories *queer* vont plus loin, analysant les *butch*·fem comme un moyen de combattre les normes de genre.

> *« In recuperating the space of seduction, the butch-femme couple can, throught their own agency, move throught a field of symbols, like tiptoeing throught the two lips (as Irigaray would have us believe), playfully inhabiting the camp space of irony and wit, free from biological determinism, elitist essentialism, and the heterosexist clivage of sexual difference. Surely, here is a couple the feminist subject might perceive as useful to join »*[242].

Pour Sue-Ellen Case, tout comme pour Teresa de Lauretis, il s'agit d'une récupération de l'érotisme hétérosexuel, si bien qu'ensemble, les *butch*·fem représentent un moyen efficace de critiquer la domination masculine. En effet, les femmes ne sont plus destinées sexuellement aux seuls hommes et le genre

---

[240] Nestle, Joan (dir.). *The persistent desire. Op. cit.*

[241] Newton, Esther. Walton, Shirley. *The Misunderstanding : Toward a More Precise Sexual Vocabulary.* In : Vance, Carole (dir.). *Pleasure and Danger. Op. cit.*

[242] Case, Sue-Ellen. *Toward a butch-femme aesthetic.* In : Hart, Lynda (dir.). *Making a spectacle*. *Feminist Essays on Contemporary Women's Theater*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1989, p. 297-298.

est tout simplement réduit à un travestissement. Le genre n'est absolument pas naturel, mais il s'agit bien d'un jeu. Au sujet des fems, Teresa de Lauretis nous explique:

> *« The exageration display of femininity in the masquerade of the femme performs the sexual power and seductiveness of the female body when offered to the butch for mutual narcissistic empowerment. The femininity aggressively reclaimed from patriarchy by radical separatism, with its exclusive reference and adress to women, asserts the erotic power of the unconstricted, "natural", female body in relations between women*[243]*»*[244]*.*

La féminité fem comme performance et surtout son adresse à d'autres femmes, joue donc un rôle essentiel dans *l'empowerment*, l'émancipation du couple *butch*·fem.

Pour Judith Butler, le genre est une performance. Elle le démontre dans *Trouble dans le genre* au moyen de l'exemple de la *drag queen*, mais explique également que le genre est une performance pour tous les individus. Lorsque Judith Butler s'intéresse aux genres mis en scène par les *butchs* et les fems au travers de l'investissement respectif du masculin et du féminin, c'est bien en termes de performances et de jeux érotiques qu'elle le perçoit :

> *« C'est précisément cette juxtaposition dissonante et* ***la tension sexuelle***[245] *que cette transgression génère qui constituent* ***l'objet du désir****. (…) C'est la déstabilisation du rapport entre le corps et l'identité, le féminin et le masculin qui devient* ***érotique*** *»*[246]*.*

Les textes tendent donc à donner une définition du terme fem qui est perçu comme un genre lesbien, une *« identité sexuelle »* ou encore comme une performance ou un jeu érotique. Une autre thématique centrale est celle de l'imitation de l'hétérosexualité.

---

[243] « L'exposition exagérée de la féminité dans la mascarade de la fem performe le pouvoir sexuel et la séductivité/séduction [*seductiveness*] du corps féminin quand il est offert à la *butch*, en vue d'un *empowerment* narcissique mutuel. La féminité agressivement réappropriée du patriarcat par le séparatisme radical, avec sa référence et son adresse exclusives aux femmes, affirme le pouvoir érotique du corps féminin non restreint, "naturel", dans les relations entre femmes ». Ma traduction.

[244] De Lauretis, Teresa. *The Practice of Love : Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. Bloomington : Indiana University Press, 1994, p. 264.

[245] C'est moi qui souligne.

[246] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*, p. 240-241.

1.2.4 Fem, ou la question de l'imitation hétérosexuelle : transformation, aliénation, reproduction, performance, trahison

Une thématique récurrente dans les textes traitants des fems et des *butchs*, qu'ils tendent vers une critique positive ou négative de ce binôme, est la question de la supposée imitation de l'hétérosexualité[247]. Les *butchs* adoptent des caractères socialement attribués au masculin ; les fems préfèrent des caractères socialement attribués au féminin, tout au moins selon les apparences. Leurs couples sont donc socialement perçus comme une association du masculin et du féminin, alors que deux femmes les composent. Les critiques formulées à l'encontre des *butch*·fem tournent souvent, voire majoritairement, autour de cette thématique de l'imitation.

• **Les pratiques *butch*·fem seraient de l'ordre de l'« *Imitation/transformation* »[248] .** Madeline Davis et Elizabeth Lapkovsky Kennedy travaillent principalement sur la période 1930-1950 et sur les bars de Buffalo[249]. Au fil de leurs analyses, elles présentent l'imitation que jouent les *butch*·fem comme un outil d'émancipation lesbienne et de transformation des codes sexués et genrés. Les codes esthétiques et comportementaux *butch*·fem offrent aux lesbiennes des codes de reconnaissance. Dans un monde hétérocentré, et encore plus lorsque l'homosexualité est légalement punissable, la capacité d'identifier les autres lesbiennes est utile et cruciale. De plus, la visibilité des *butch*·fem lorsqu'elles sont ensemble est telle que dans l'espace public elle pose l'existence des lesbiennes comme irréfutable. Avec les

---

[247] Marie-Hélène Bourcier a déjà démontré avec justesse la centralité de la question de l'imitation dans Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.* Cette partie s'appuie donc sur son travail, notamment concernant les titres des points qui structurent cette sous-partie.

[248] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 289.

[249] Voir par exemple Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Boots of leather, slippers of gold. Op. cit.*; Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *The reproduction of butch-fem roles : a social constructionist approach*. In: Peiss, Kathy. Simmons, Christina. Padgug, Robert (dir.). *Passion and power. Op. it.*; Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Constructing an Ethnohistory of the Buffalo Lesbian Community: Reflexivity, Dialogue, and Politics.* In : Lewin, Ellen. Leap, William. *Out in the Field. Op. cit.*

butch·fem, deux femmes ensemble ne sont plus systématiquement des amies, des amies très proches. Elles sont amantes, elles sont lesbiennes. Plus qu'une pâle imitation, une transformation est à l'œuvre puisque les fems, celles qui d'apparence ne transgressent pas le genre qui leur est socialement attribué, tournent leur attirance non pas vers des hommes, mais vers des *butchs*, « *en toute connaissance de cause* »[250].

• Les critiques négatives adressées aux *butch*·fem analysent leurs pratiques relativement aux binômes **imitation/aliénation et imitation/reproduction**. C'est le cas notamment dans les écrits virulents de la politologue militante féministe et lesbienne Sheila Jeffreys[251] qui affirme :

> *« The new roleplaying*[252] *is the fundamentalism of lesbianism. As fundamentalism in all patriarchal religions is founded upon and designed to maintain the oppression of women through the enforcement of male dominance and female submission, so too is lesbian roleplaying. It requires the same enthusiastic self abasement from women and achieves it. (…) Lesbian roleplaying need to be explained as part of the very grave worldwide basklash their oppression with slavish obedience and compulsive repetition, but plenty more rebelling. The erotic dance of roleplaying, the rhyhm that Loulan*[253] *rhapsodises about, is the rhythm of slavery, of male dominance and female submission, an old rhythm indeed but not natural »*[254]*.*

Si l'on se concentre sur les fems, celles-ci seraient tout simplement aliénées par le système hétéropatriarcal, à tel point que malgré leur lesbianisme, elles ne pourraient s'affranchir de l'hétéronormativité. Elles adopteraient donc le carcan de la féminité d'un point de vue esthétique, en imaginant aimer cela, se mentant à elles-mêmes. Elles investiraient tout autant les comportements socialement attribués aux femmes, et en se liant avec des

---

[250] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 289.

[251] Parmi ses travaux, voir principalement Jeffreys, Sheila. Lesbian heresy. *A Feminist Perspective on the Lesbian Sexual Revolution.* Melbourne : Spinifex Press, 1993 ; et Jeffreys, Sheila. *Unpacking queer politics. A lesbian feminist perspective.* Oxford : Polity, 2002.

[252] Lorsque Sheila Jeffreys parle de « *roleplaying* » elle fait surtout référence aux *butch*·fem mais aussi parfois en plus aux lesbiennes sadomasochistes.

[253] Jo Ann Loulan, thérapeute sexuelle, a écrit sur les sexualités lesbiennes.

[254] Jeffreys, Sheila. *Lesbian heresy. Op. cit.*, p. 77.

butchs (qui puisque masculines, rejoueraient inévitablement les rôles hétérosexistes masculins), elles se mettraient immanquablement en situation d'exploitation, de victimes de violences, de soumises au pouvoir et au bon vouloir de l'autre (la *butch*). D'ailleurs, toujours selon Sheila Jeffreys: « *The roleplaying practices described, in their determination to imitate traditional heterosexual sex, include non-consensual violence* » [255] . Les fems reproduiraient, valideraient et même renforceraient donc, dans leurs corps, dans leurs vies, dans leurs couples, le système patriarcal, la soumission des femmes envers les hommes.

La thèse de Natacha Chetcuti, soutenue en 2008, est basée sur les entretiens biographiques de 21 lesbiennes âgées de 30 à 50 ans. Elle nous donne donc accès à des discours de lesbiennes contemporaines, notamment au sujet des questions *butch*·fem. Natacha Chetcuti montre que ce type d'idées était répandu parmi les personnes qu'elle a interrogées en entretien[256]. Ces dernières ont tendance à rompre avec la féminité, avec pour objectif de s'extraire des oppressions que leur statut de femmes entraîne. Ainsi, la chercheuse constate qu'aucune de ses enquêtées ne se définit comme fem[257]. Ces dernières se tournent majoritairement vers une masculinité mesurée[258] et tendent vers l'idéal de l'androgynie[259], la masculinité trop appuyée étant également critiquée. Natacha Chetcuti explique que ses interlocutrices n'investissent que très peu les nominations *butch*·fem[260], et le plus souvent les critiquent car elles y perçoivent une reproduction des codes de genre masculins et féminins stéréotypés et de l'hétérosexualité.

---

[255] *Ibid.*, p. 73.

[256] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 176- 178.

[257] *Ibid.*, p. 176.

[258] *Ibid.,* p. 164-166.

[259] *Ibid.*, p. 178-182.

[260] Natacha Chetcuti ne donne pas de chiffres précis à ce sujet. Elle précise qu'aucune de ses enquêtées ne se définit comme fem, puis les extraits d'entretiens montrent que quelques unes (peut-être deux ou un peu plus) se définissent ou se sont définies comme *butchs* durant leur parcours. Cependant certaines utilisent les termes non pas comme autodéfinitions mais pour se décrire ou s'expliciter sur certains points dans leurs caractères ou leurs relations. L'auteure utilise les notions dans son analyse comme grille de lecture.

• À partir de *Gender Trouble*[261], Marie-Hélène Bourcier explique que Judith Butler lit **les *butch*·fem en termes d'« *Imitation/performance* »**[262]**.** Je m'intéresserai davantage à son célèbre texte *Imitation et insubordination du genre*[263]. Judith Butler y propose : « *Reconsidérons l'accusation homophobe selon laquelle les folles, les butches, les* femmes[264] *ne sont que les imitations du réel hétérosexuel* »[265]. La philosophe démontre que cette accusation, en plus d'être homophobe, est fausse. L'homosexualité n'est pas la copie de l'hétérosexualité, tout comme l'hétérosexualité n'est pas la copie de l'homosexualité. Il en va de même pour les genres féminins et masculins, qu'ils émergent associés à l'homosexualité ou à l'hétérosexualité. Cette idée se justifie tout simplement parce que pour qu'il y ait copie, il faut qu'il y ait original, et comme Judith Butler l'affirme déjà dans *Trouble dans le genre*, le genre est une performance auto-réalisatrice, un idéal à atteindre, une copie sans original. Par conséquent « *Le gai ou la lesbienne est donc à l'hétérosexuel.le non pas ce que la copie est à l'original, mais plutôt ce que la copie est à la copie* »[266].

Au final les *butch*·fem *« sont des genres au même titre que les genres féminin et masculin hétéronormés »*[267]*.* Plus spécifiquement au sujet des fems, « *Lesbian femmes may recall the heterosexual scene, as it we, but also displace it at the same time* »[268]. Contrairement à ce qu'affirme la traduction de

---

[261] Butler, Judith. *Gender Trouble*. *Op. cit.* Pour cet article, Marie-Hélène Bourcier a travaillé à partir du texte original, la traduction n'existant pas encore.

[262] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 287. Natacha Chetcuti rend compte du parcours d'une lesbienne qui s'est d'abord identifiée comme *butch* pour ensuite considérer les rôles, les genres *butch*·fem comme une performance et décider d'investir alternativement les deux. Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 167-168.

[263] Butler, Judith. *Imitation et insubordination du genre*. In : Rubin, Gayle. Butler, Judith. *Marché au sexe*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sokol, Eliane. Bolter, Flora. Paris : EPEL, 2002, p. 141-166.

[264] En italique dans le texte.

[265] Butler, Judith. *Imitation et insubordination du genre*. In : Rubin, Gayle. Butler, Judith. *Marché au sexe*. *Op. cit.*, p. 155

[266] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*, p. 107.

[267] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 288.

[268] Butler, Judith. *Gender Trouble. Op. cit.,* p. 123.

2004[269], et conformément à ce que maintient celle de Marie-Hélène Bourcier [270] ce sont bien les fems qui nous rappellent les scènes hétérosexuelles, mais elles leur font subir un déplacement. Pour Judith Butler, c'est au niveau philosophique et de la théorie du social que les *butch*·fem nous instruisent. En effet, elles *« resignifient les catégories dominantes qui les rendent possibles en y introduisant de la dissonance et de la complexité »*[271]. Elles troublent donc ces catégories, à tel point que *« l'idée même d'une identité originale ou naturelle est remise en question »*[272]*.* Tout comme les *drag queens*, par leur performance, les *butch*·fem soulignent donc le caractère socialement construit du genre, de la masculinité, de la féminité et des orientations sexuelles.

• Marie-Hélène Bourcier s'intéresse à **la culture *butch*·fem** plus contemporaine, qu'elle nomme « *néo-culture butch/fem* » et l'analyse **en termes d'« *Imitation/trahison* »**[273]. Si dans les années 1930-1950, comme l'attestent études et témoignages, les rôles lesbiens se cantonnaient strictement à deux possibilités, *butch* et fem, et ce avec l'injonction à une binarité stricte au sein des couples, les rôles lesbiens et les rôles *queer* ont aujourd'hui dépassé cet état. En effet, les *butch*·fem actuelles investissent des rôles ou des couples moins traditionnels, avec « *l'apparition de post-féministes butchs, de top fems et de butch bottoms, de combinaisons butch/butch, butch/F to M, fem/fem pour n'en citer que les plus revendiquées »* [274]*.* Elle lie l'émergence de ces « *imitations/trahisons* » à l'arrivée d'une culture gay et lesbienne, *out* et contestataire. Si comme nous l'avons précédemment noté, Natacha Chetcuti n'a pas réalisé d'entretiens avec des lesbiennes s'autodéfinissant comme fems, elle fait néanmoins parler ses interlocutrices au sujet des catégories *butch* et

---

[269] *« … les femmes lesbiennes »*, Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.,* p. 241.

[270] « *Les lesbiennes fems…* », Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 279.

[271] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*, p. 241.

[272] *Ibid*., p. 241.

[273] Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 295. Voir également Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones 2. Op. cit.*, notamment les pages 229 et 230.

[274] *Ibid*.

fem. Elle constate que « *s'auto-identifier* butch[275] *ou être définie par l'autre comme* butch *ou* fem *relève non pas d'une imitation de la réalité hétérosexuelle, mais de la capacité à contrôler son corps qui peut se modifier selon les attentes de la partenaire. (…) La visée critique constructiviste (tendance* queer*) rejoint le modèle suivant : le corps/sujet peut être contenu par des tendances* butch *ou* fem *plus ou moins marquées, mais dans la souplesse des "rôles" qui permet l'accomplissement d'un* vrai *soi* »[276]. Les quelques interlocutrices de Natacha Chetcuti qui peuvent investir les rôles *butch*·fem le font au niveau du genre ou des rôles sexuels et selon une fluidité qui trahit aussi bien le supposé modèle hétérosexuel que la tradition lesbienne des années 50.

Tout aussi récurrent que la question de l'imitation de l'hétérosexualité, le dernier apport notable des textes disponibles concerne les rôles attribués aux fems par les différentes auteures.

1.2.5 Les rôles des fems au fil des auteures

Les différentes auteures précitées attribuent des rôles aux fems (et aux *butchs*) qui varient selon leurs points de vue. Les principaux sont le renforcement de l'hétéropatriarcat, la création d'espaces lesbiens et la déstabilisation de la féminité normée.

- **Renforcer l'hétéropatriarcat**

Comme nous l'avons vu précédemment, les *butch*·fem sont accusées de renforcer les structures patriarcales par des féministes radicales telles que Sheila Jeffreys. Cette critique était très présente à la période où est apparue une scission marquée entre les féministes américaines autour des questions de sexualités (à partir du début des années 1980). Si la militante Andrea Dworkin est connue pour sa lutte contre la pornographie aux côtés de la juriste Catharine MacKinonn, elle avait également, à l'instar des autres féministes

[275] En italique dans le texte, tout comme les autres termes qui ne sont pas en italique dans la même citation.
[276] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 170-171.

radicales, un positionnement fermement anti *butch*·fem. Ulrike Boehmer explique:

> *« On one side of the battle line was the anti-pornography group (WAP [Women against pornography]), led by Andrea Dworkin and others, who violently opposed pornography, butch-femme relationships, sadomasochism, and any other forms of expessive female sexuality »*[277].

L'idée qu'elles renforceraient le patriarcat est la première critique adressée aux fems et plus largement aux *butch*·fem. Ensemble, ces dernières sont accusées de singer l'hétérosexualité, les *butchs* prenant les rôles, statuts et caractéristiques sociaux des hommes et les fems ceux des femmes. Par là, il est entendu que les rôles, statuts et caractéristiques en question sont ceux imposés par le système hétérosexiste. Si nous concentrons notre attention sur les fems, elles sont considérées comme soumises aux *butchs*, dépendantes de celles-ci, victimes de leurs violences aussi bien physiques que morales. Elles sont qualifiées d'« aliénées », en témoignerait leur incapacité à ne pas répondre aux normes sociétales, leur incapacité à rejeter la féminité. Les fems, par leur choix d'adopter les codes socialement attribués à la féminité, sont accusées de ne pas assumer leur homosexualité, voire de désirer continuer à séduire les hommes et d'adhérer au patriarcat. Elles seraient donc les victimes soumises, passives et aliénées du système hétérosexiste. Leur capacité à faire des choix éclairés est niée au titre de l'aliénation qu'elles subiraient.

- **Créer de l'espace lesbien**

Les recherches d'Elizabeth Lapovsky Kennedy et Madeline Davis attribuent aux *butch*·fem trois principaux rôles que l'on peut analyser comme la création d'un espace lesbien. Cette dernière est à considérer relativement à trois angles distincts mais imbriqués : l'espace en termes de visibilité lesbienne

---

[277] Boehmer, Ulrike. *The personal and the political : Women's activism in response to the breast cancer and AIDS epidemics.* Albany, New York : State University of New York Press, 2000, p. 184.

dans l'espace public, en termes de création de codes de reconnaissance, enfin en termes de développement des bars lesbiens[278].

- Visibilité/existence lesbienne dans l'espace public

Etant donné les normes binaires de genre notamment esthétiques, plus ou moins strictes selon les temps et les espaces considérés, mais toujours nettes, les couples *butch*·fem ont la particularité de ne pas passer inaperçus dans l'espace public. Consécutivement à l'hétérosexualité obligatoire et supposée de tous et toutes a priori, les fems souffrent de l'invisibilité de leur lesbianisme lorsqu'elles sont seules. Cependant, dès qu'elles sont en couple avec des *butchs*, leurs visibilités lesbienne dans l'espace public est indéniable. Alors que deux femmes ensembles sont considérées comme des parentes ou des amies et qu'une sexualité de femmes sans hommes demeure du domaine de l'impensable, les couples *butch*·fem, justement par la binarité des genres qu'ils donnent à voir, affirment la possibilité et même l'existence de sexualités uniquement entre femmes. Qu'elles soient fems ou *butchs*, elles visibilisent un érotisme et une sexualité de femmes, non tournés vers les hommes, mais bien à l'adresse d'autres femmes. De plus, l'investissement de codes genrés attribués socialement au masculin pour les unes, au féminin pour les autres, ainsi que leurs comportements, renvoient leurs spectateurs de l'espace public à un imaginaire certes lié à une esthétique hétérosexuelle, mais surtout sexuelle. Ainsi leur présence dans l'espace public rend une réalité visible : les lesbiennes existent bel et bien.

Plus spécifiquement au sujet des fems, Line Chamberland précise :

> *« Les rôles butchs/fems s'avéraient efficaces pour donner une visibilité sociale au lesbianisme. Si les butchs captaient davantage l'attention, les fems contribuaient aussi à rendre visible la relation lesbienne. (…) Dans leurs interactions avec les butchs dans les lieux publics, elles se comportaient comme des femmes hétérosexuelles vis-à-vis des hommes (…) Elles acceptaient publiquement que d'autres femmes les aiment, les séduisent et se battent pour elles. Si leur apparence leur permettait de*

[278] Lapovsky Kennedy, Elizabeth. Davis, Madeline. *Boots of leather, slippers of gold. Op. cit.*; Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*

passer pour hétérosexuelles dans nombre de situations de la vie courante, lorsqu'elles sortaient dans les clubs ou marchaient dans la rue accompagnées de leur partenaire butch, elles défiaient ouvertement les normes dominantes qui déniaient toute sexualité aux femmes »[279].

- Codes de reconnaissance lesbiens

Comment se reconnaître entre lesbiennes ? Comment savoir si cette personne croisée au détour d'une rue est elle aussi lesbienne ? Comment deviner quelle réaction elle aurait si elle était abordée par une femme, une lesbienne ? Ces questions sont importantes pour les personnes concernées, d'autant plus au cours des périodes et dans les lieux où l'homosexualité est fortement sanctionnée, légalement ou socialement.

Selon certaines auteures, les *butchs*, mais aussi les fems, ont contribué à développer des codes, des signes de reconnaissance précieux. Ces codes sont aussi bien comportementaux qu'esthétiques. Pour donner quelques exemples datés, à l'époque où le port du pantalon n'était pas autorisé aux femmes, le tailleur était un signe de reconnaissance lesbien (plutôt *butch*). Ensuite, de nombreux accessoires masculins étaient utilisés comme tels, comme la cigarette, la cravate, le nœud de papillon, le monocle ou encore la chevalière. Ces signes étaient plutôt, mais pas seulement, utilisés par les *butchs*. Les signes de reconnaissance spécifiquement fems sont moins connus, et peuvent être considérés (par les fems) comme donnant une idée figée de ce que devrait être une fem. Notons que ces signes changent selon le lieu et l'époque considérée, mais certains demeurent. Durant cette thèse mes interlocutrices ont évoqué le rouge à lèvres rouge, ou encore un certain type de tonte des cheveux[280]. Concernant la France et les Etats-Unis il y a entre cinq et dix ans, plusieurs ont parlé des colliers de perles.

- Développement des bars lesbiens

En termes de visibilité, les couples *butch*·fem ont également servi aux bars voulant attirer la clientèle lesbienne à atteindre leur objectif. Les lesbiennes

---

[279] Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.,* p. 237-238.
[280] Voir chapitre 8 (8.1.2.).

*butch·*fem étant visibles, elles attiraient par leur présence plus de lesbiennes. Ce point était effectif jusqu'aux années 1970 avec la mise en place de nouveaux modes de sociabilité lesbienne à travers le féminisme[281].

- **Déstabilisation du système de féminité normé**

Les auteures insistant sur cet aspect sont celles qui analysent les *butch·*fem en tant que performance, comme Judith Butler, Teresa de Lauretis, Marie-Hélène Bourcier.

D'abord l'investissement de rôles genrés binaires, semblant correspondre à ceux à l'œuvre dans l'hétérosexualité, par deux femmes lesbiennes, souligne et démontre le caractère non-naturel, socialement construit, à la fois des orientations sexuelles à commencer par l'hétérosexualité, mais aussi des genres masculins et féminins[282]. Selon ces auteures, les fems, compte tenu de leur lesbianisme doublé de leur féminité, déstabilisent les codes de la féminité normée : la féminité est socialement construite pour faire des femmes l'objet du désir des hommes, pourtant les fems adoptent cette féminité, socialement construite donc, mais cette fois à l'adresse des autres femmes. Les hommes n'ont plus de place au sein des sexualités entre femmes, qui existent malgré leur absence.

De surcroît, Line Chamberland précise que les fems n'adoptent pas des types de féminité socialement acceptables, ce qui les rend d'autant plus visibles en tant que lesbiennes, ou du moins en tant que femmes aux sexualités actives:

> *« Malgré leur féminité extérieure, elles étaient loin de se conformer au code moral dominant. Leur allure sexy, leur habillement et leur conduite tranchaient avec les exigences de modestie et de chasteté dictées par l'Eglise catholique. À l'instar des prostituées, plusieurs fems se fardaient le visage, portaient des robes décolletées ou avaient des tatouages sur des parties cachées de leur corps. Leur apparence exprimait une sexualité trop*

---

[281] Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.,* p. 237-238.

[282] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.* ; De Lauretis, Teresa. *The Practice of Love. Op. cit.* ; Bourcier, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances*. *Op. cit.*

flagrante pour qu'on puisse les prendre pour de jeunes innocentes ou des épouses respectables »[283].

Par ces féminités non conformes et manifestement sexuelles, les fems décrites contribuent donc à déstabiliser les codes de féminité normés.

Au fil des auteures, les fems se voient donc attribuer des rôles contradictoires : pour certaines elles renforceraient l'hétéropatriarcat, pour d'autres elles auraient permis de créer de l'espace lesbien, contribuer à la visibilité/existence lesbienne dans l'espace public, développer des codes de reconnaissance lesbiens, favoriser l'expansion des bars lesbiens et déstabiliser le système de féminité normé. Ce bilan des connaissances disponibles au sujet des fems nous amène enfin vers les recherches d'Anne Emmanuelle Berger puisqu'un aspect de ses travaux aborde un point précis de mon terrain de recherche.

1.2.6 Wendy Delorme, ou l'archétype fem en France ?

En France et à ma connaissance, aucune étude universitaire sociologique ou anthropologique ne fait des fems son sujet principal. Néanmoins, cette question a pu être traitée par des recherches sur la circulation et la réception des théories politiques notamment par les travaux d'Anne Emmanuelle Berger, spécialiste de poésie française au XIX^{ème} siècle, de littérature, et des questions de genre.

Dans plusieurs de ses textes[284], Anne Emmanuelle Berger s'intéresse au personnage de Wendy Delorme qui, rappelons-le, s'autodéfinit comme fem. Ces recherches sont particulièrement intéressantes pour cette thèse, étant

---

[283] Chamberland, Line. *Montréal : 1950-1970. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : Lemoine, Christine. Renard, Ingrid (dir.). *Attirances. Op. cit.*, p. 237-238.

[284] Berger, Anne Emmanuelle. «*Gender Remakes» (Genres d'emprunt).* Fabula, La recherche en littérature, Atelier de théorie littéraire, 2008, http://www.fabula.org/atelier.php?Gender_Remakes, consulté le 22 avril 2015 ; Berger, Anne Emmanuelle. *Entre « drag » et « dragues ». L'imitation française de la gender theory*. In : Calvo, Angela. Fornengo, Graziella. Raus, Rachele. Zucco, Flavia (dir.). *World Wide Women. Globalizzazione, Generi, Linguaggi*, vol. 1, Torino : CIRSDe, 2011, p. 159-173 ; Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Identités, sexualité et féminisme en « Amérique »*. Paris : Belin, 2013.

donné que Wendy Delorme est une fem contemporaine, souvent évoquée comme modèle par mes interlocutrices, notamment pour ses contributions à la culture fem. La question d'un entretien avec elle s'est même posée, bien que je l'aie écartée puisqu'un objectif de ce travail était de recueillir les propos des fems qui ne s'expriment habituellement pas à ce sujet[285].

Dans *Le grand théâtre du genre*, Anne Emmanuelle Berger questionne les liens entre féminisme et capitalisme, notamment à travers les débats féministes sur la prostitution, et traite de la question de la réception des *gender* et *queer theories* en France. C'est dans ce dernier cadre qu'elle s'intéresse à Wendy Delorme, à qui elle donne la valeur d'archétype fem, et retrace brièvement ce que j'ai nommé plus haut le voyage terminologique du terme fem. Anne Emmanuelle Berger centre son analyse sur le terme orthographié « *femme* » et explique que « *si la différence entre une "*femme*"*[286] *[fem] et une femme est jouable en français, elle n'est guère audible* »[287]. Pourtant celle-ci énonce quelques lignes plus haut que « *femme* » (fem) se prononce [fèm] en anglais[288], prononciation qui a traversé l'Atlantique et notamment en français où la différence entre « femme » et « fem » s'entend. À la prononciation différente du terme doit être ajoutée le recours à l'italique (« *femme* ») ou le jeu sur la graphie : ce mot en connaît plusieurs dont celle avec un tiret coupant le mot (« *fem-me* ») ou encore « fem ». D'ailleurs, Anne Emmanuelle Berger note :

> *« La communauté "française" dite "LGBT" (…) a trouvé encore une autre manière de transposer cet idiome translangue : pour marquer en français la non coïncidence des "*femmes*" avec les femmes ou des femmes, tout en affichant la reprise citationnelle du couple anglo-(franco)- américain "butch/femme", elle a adopté la transcription "fem" qui rend identifiable la "*femme*" (prononcez [fèm]) en portant le trouble dans la langue française »*[289].

---

[285] Voir Méthodologie (A.b.).

[286] En italique dans le texte. Dans les citations d'Anne Emmanuelle Berger qui suivent, les termes reportés en non-italiques sont en italique dans le texte original.

[287] Berger, Anne Emmanuelle. *Entre « drag » et « dragues ». L'imitation française de la gender theory*. In : Calvo, Angela. Fornengo, Graziella. Raus, Rachele. Zucco, Flavia (dir.). *World Wide Women. Op. cit.*, p. 161 ; Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 22.

[288] *Ibid*.

[289] Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 241.

Pour Anne Emmanuelle Berger, « *Wendy et ses semblables, ou plutôt ses "semblances", ont trouvé une traduction "française" du mot "anglais" "*femme*" : elles s'appellent entre elles les "lesbiennes* lipstick*"…* »[290] Cependant, dans les deux textes de Wendy Delorme *Fem active*[291] et *Une fem-me*[292], issus respectivement de ses premier et deuxième romans, si l'écrivaine et performeuse fait effectivement référence aux autres fems ou aux groupes de fem, l'expression « lesbienne *lipstick* » n'est jamais employée. Les termes associés aux fems sont des *« filles, qui avaient en commun de connaître le mot fem »*[293]*, « un clan, des frangines »*[294]*, « amies fem »*[295]*, « des sœurs »*[296]. Aucune allusion ne laisserait penser que les fems se nommeraient « lesbiennes *lipstick »*, qui plus est entre elles, ni dans ces deux textes, ni dans d'autres écrits de Wendy Delorme. Au contraire, il existe même une interview vidéo[297] durant laquelle Delorme explique clairement la différence selon elle, entre lesbiennes *lipstick* et fems, en insistant : *« J'oppose toujours fem et lipstick lesbienne »*. La différence entre fem et *lipstick* fait l'objet de régulières interrogations sur les forums, et les posts (réponses) tout autant que les dictionnaires communautaires distinguent clairement les deux entrées. Par exemple, le *Lexique de la lesbienne avertie* signale dans la définition de « *lipstick »* que *« Les lipstick se distinguent des fems en ce qu'elles adhèrent aux codes socialement admis de la féminité et ne cherchent pas à revendiquer par des signes visibles ostensibles leur préférence sexuelle »*[298]*.* Au cours du

---

[290] Berger, Anne Emmanuelle. *Entre « drag » et « dragues ». L'imitation française de la gender theory*. In : Calvo, Angela. Fornengo, Graziella. Raus, Rachele. Zucco, Flavia (dir.). *World Wide Women. Op. cit.*, p. 161 ; Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 22.

[291] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 30-35.

[292] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 13-28.

[293] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 30.

[294] *Ibid.*, p. 31.

[295] *Ibid.*, p. 32.

[296] *Ibid.*, p. 24.

[297] Interview Wendy Delorme, *Rencontre avec Wendy Delorme, Chao Ba Café, 2/12/2008*, Youtube, http://www.youtube.com/watch?v=4LTukCaQZCw, consulté le 22 avril 2015.

[298] http://lubsa.wordpress.com/2011/01/27/lexique-de-la-lesbienne-avertie/, consulté le 19/09/2013.

chapitre 4 de cette thèse, nous constaterons que les *lipsticks* constituent même une figure d'altérité du « Nous » des fems[299].

Selon Anne Emmanuelle Berger, « *Une "*femme*" [fem] est une homosexuelle qui cherche à incarner le "type idéal féminin"* »[300]. Pourtant Wendy Delorme se revendique de la pensée de Judith Butler[301] et explique que la féminité, le type idéal féminin, idéal à atteindre mais inatteignable, est un modèle sans original, sans origine[302]. Comme nous le verrons tout au long de ce travail, les fems jouent, entre autres, avec les codes de la féminité, ce qui est en opposition avec l'intention d' « *incarner* ». Comme nous l'avons relevé précédemment, Wendy Delorme l'exprime en s'adressant aux fems en général et en particulier à une fem, sa lectrice : « *Tu es ta propre fin et tu n'en as pas, tu es l'éternel féminin et son permanent sabotage* »[303]. Si les fems usent des féminités, elles ne cherchent pas pour autant à atteindre ou incarner l'idéal inaccessible, la « féminité parfaite » que le système hétéronormé pousse chaque femme à rechercher.

Pour Anne Emmanuelle Berger, le personnage de Wendy Delorme est *« une parfaite imitatrice de la scène américaine du "trouble dans le genre", à laquelle elle emprunte son "identité", sa langue, ses énoncés, en un mot tous ses accessoires théoriques et pratiques »*[304]. Elle considère Wendy Delorme comme un mime, répétant « *l'axiomatique* »[305] de la *gender theory.* Or, il me semble très important de prendre en compte les contextes historique et social au sein desquels le personnage de Wendy Delorme est apparu. En effet, ce dernier n'est pas une simple imitation de la scène américaine, mais bien un produit de la réalité sociale et culturelle française, qui elle-même est colorée

---

[299] Voir chapitre 4, (4.1.2.). Pour une définition de « *lipstick* », voir glossaire.

[300] Berger, Anne Emmanuelle. *Entre « drag » et « drague ». L'imitation française de la gender theory*. In : Calvo, Angela. Fornengo, Graziella. Raus, Rachele. Zucco, Flavia (dir.). *World Wide Women. Op. cit.*, p. 161 ; Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 21.

[301] *Ibid*.

[302] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*

[303] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 23.

[304] Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 22.

[305] *Ibid.*, p. 19.

d'un héritage américain. En témoigne la parution en France d'ouvrages au sujet des fems (et des *butchs*) dès le début des années 2000, mais aussi d'articles à ce sujet dans les revues lesbiennes et féministes francophones. De même, l'utilisation du terme fem sur les sites internet communautaires français ainsi que l'existence de personnes se définissant comme telles en France avant l'apparition de Wendy Delorme sont révélatrices.

Anne Emmanuelle Berger continue :

> *« Ce geste d'"imitation", performance qu'il est à plus d'un titre et d'un degré, est-il une manifestation d'"insubordination à l'égard des normes ? (…) "Subversive", Wendy Delorme, quand son intervention répond à une conjoncture (donc à une injonction) culturelle particulière ? Je n'en suis pas sûre »*[306].

Cette incertitude de l'auteure se révèle être une négation stricte lorsqu'on s'intéresse à la note de bas de page qui l'accompagne :

> *« Judith Butler, qui s'intéresse au potentiel subversif de certaines "performances" parodiques de "genre", nous met elle-même en garde, dans sa deuxième préface à la réédition de* Trouble dans le genre *: "les métaphores perdent leur force métaphorique lorsqu'elles se figent en concepts avec le temps. Il en va de même avec les performances subversives : elles courent toujours le risque de devenir des clichés usés à force d'être répétées, et, chose plus importante encore, répétées dans le cadre d'une économie de marché où la 'subversion' a une valeur marchande" »*[307] .

Cependant il semble primordial de prendre en compte l'intentionnalité et le discours de l'acteure, comme il est nécessaire de prendre en compte le discours du et autour du personnage. En effet on peut considérer à l'instar d'Anne Emmanuelle Berger que le personnage « Wendy » s'inscrit strictement dans une économie de marché, mais on peut aussi le concevoir comme étant « aspiré » par « *le nouvel esprit du capitalisme »* [308], qui comme nous l'apprennent Luc Boltanski et Eve Chiapello, se caractérise par une capacité à intégrer la critique, ce qui a pour conséquence d'affaiblir cette dernière.

---

[306] *Ibid.*, p. 22.

[307] Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Op. cit.*, p. 241. Anne Emmanuelle Berger cite Butler, Judith. *Trouble dans le genre*. *Op. cit.*, p. 45.

[308] Boltanski, Luc. Chiapello, Eve. *Le nouvel esprit du capitalisme. Op. cit.*

Pour Anne Emmanuelle Berger, *« Si la formation des communautés homosexuelles dans les villes est susceptible d'un traitement sociologique classique, la nature essentiellement "iconique" du type "Wendy" demande une autre approche »*[309]. J'estime au contraire qu'il est nécessaire et plus que pertinent de travailler sur le personnage « Wendy Delorme » en étant attentive au contexte culturel et social dans lequel il émerge. En effet, l'apparition d'une icône ne peut se comprendre sans tenir compte des processus d'identification ou de rejet que cette figure suscite et qui sont révélateurs des dynamiques participant à la formation de groupes (ici les fems). J'entends donc m'intéresser à Wendy Delorme et à son travail mais aussi à la réception de ses productions par les fems en vue non seulement de comprendre les évolutions du terme « fem » et de sa définition mais également de mettre en lumière les tensions permanentes à l'œuvre au sein des féminités fems, entre subversion et (ré)inscription dans la norme hégémonique.

Ce chapitre d'ouverture nous montre que bien que le terme fem soit utilisé aux Etats-Unis depuis les années 1930, en France au moins depuis les années 1990 (sans doute même bien plus tôt), et que son usage soit toujours effectif dans ces deux pays et en dépasse même leurs frontières, l'autodéfinition fem est marquée d'une invisibilité. Les chercheuses et chercheurs, les militantes féministes et *queer* (le plus souvent, les deux à la fois) ont eu tendance à porter leur attention sur le couple *butch*·fem voire uniquement sur les *butchs*. La traduction a participé activement à ce que les fems demeurent dans l'ombre, allant jusqu'à les faire disparaître des écrits. Pourtant, au fil des textes, on constate que l'autodéfinition fem, qui a tour à tour été considérée comme relevant d'une question de genre, de sexualité ou encore de performance, ne laisse pas indifférent. Avec les *butchs*, les fems imitent-elles l'hétérosexualité, sont-elles aliénées ? Au contraire, la transgressent-elles ou la trahissent-elles ? Les avis divergent. En France, Anne Emmanuelle Berger se démarque quelque peu de ces questionnements puisqu'elle voit avant tout en Wendy Delorme un archétype fem et une imitation de la scène *queer* américaine. Mais qu'en est-il

[309] Berger, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre Op. cit.*, p. 116.

non pas uniquement de Wendy Delorme mais plus largement des personnes s’autodéfinissant comme fems actuellement et en France ? Qu’est-ce que recouvre et qu’est-ce qu’exclut cette autodéfinition ?

Chapitre 2. Fem : se rendre intelligible

L'objectif de ce chapitre est de révéler les enjeux sous-jacents à l'utilisation de l'autodéfinition fem*,* à travers les discours sur soi recueillis en entretiens ainsi que dans la littérature fem. Si comme Claude Dubar l'explique, les « *manières d'identifier sont de deux types : les identifications attribuées par les autres (…) et les identifications revendiquées par soi-même »*[310]*,* alors il est pertinent d'avancer que selon les situations d'interactions considérées, les acteurs peuvent mettre en place une « *présentation de soi »*[311] articulée afin que ces deux types d'identifications s'accordent. Or, l'autodéfinition fem demeure méconnue, si bien que les fems sont dans l'obligation de faire un effort d'explicitation. Elles sont contraintes de se dire, de se résumer pour se rendre intelligibles. Ici, nous focaliserons notre attention sur les « *expressions explicites »*[312], à savoir les expressions verbales, ainsi que sur les expressions textuelles que les fems investissent afin de se rendre intelligibles. L'étude des discours sur soi permet de saisir ce que les enquêtées donnent à voir d'elles-mêmes en tant que fems. Je propose donc de mettre en lumière ce que l'analyse des discours des fems révèle comme structurant, à savoir d'une part les trois piliers de l'autodéfinition fem (la non-hétéronormativité ; la *fem*-inité ; la politisation), d'autre part l'articulation ambiguë entre autodéfinition fem et autodéfinition femme.

---

[310] Dubar, Claude. *La crise des identités, l'interprétation d'une mutation*. Paris : Presses Universitaires de France, 2001, p. 4.

[311] Goffman, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Accardo, Alain. Paris : Les Editions de minuit, 1973.

[312] *Ibid.*, p. 12.

2.1 Les trois piliers fems : non-hétéronormativité, *fem*-inité et politisation

Comme le signale catégoriquement une enquêtée : « *les gens connaissent* butch*, personne ne connaît fem* » (Léona, 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise), si bien que les fems sont contraintes de se rendre intelligibles. Au fil des discours explicatifs, trois piliers apparaissent distinctement. Sans qu'ils soient obligatoirement proposés comme un triptyque indissociable, la récurrence de leur mobilisation les constitue comme étant au fondement de l'autodéfinition fem. Le lexique communautaire en ligne du site *Lubsa* explique qu'une *« fem (…) désigne une lesbienne qui ne rejette pas sa féminité (…) Elle n'est pas dépolitisée pour autant (…) »*[313]*.* Une fem se caractériserait donc par son lesbianisme, sa féminité et sa politisation.

2.1.1 Pilier 1 : la non-hétéronormativité

Le pilier premier concerne l'orientation sexuelle et la trajectoire de genre (en termes de transidentité et cisidentité) associées à l'autodéfinition fem.

Le plus souvent, les définitions formulées en entretien s'amorcent par l'évocation du lesbianisme, comme celle de Rebecca : *« Pour moi c'est avoir conscience d'être lesbienne (…) »* (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre). Certaines références littéraires disponibles en langue française confirment ce point. C'est le cas du roman *Butch/femme, Mode d'emploi*[314] dont la narratrice est une lesbienne fem*,* mais aussi du recueil de textes militants *Attirance lesbiennes fems / lesbiennes butchs*[315] dans lequel, quel que soit l'article considéré, le terme fem fait strictement référence à des lesbiennes. Il en va de même pour les définitions fournies dans le cadre universitaire, comme celle

[313] Extrait de la définition de fem proposée en ligne : *Lubsa*, *Lexique de la lesbienne avertie*, http://lubsa.wordpress.com/2011/01/27/lexique-de-la-lesbienne-avertie/, consulté le 27 septembre 2014.

[314] Newman, Lesléa. *Butch/femme, Mode d'emploi. Op. cit.*

[315] Lemoine, Christine. Renard, Ingrid. (dir.). *Attirances, Op. cit.*

issue de la thèse de la sociologue Natacha Chetcuti : *« Le terme fem désigne des lesbiennes (…) »*[316]*.* Si l'on se réfère à une partie des sources, les fems seraient donc des lesbiennes.

Le langage ne peut être considéré que relativement au contexte sociétal dans lequel il est produit. C'est pourquoi il est nécessaire de noter que le langage courant, le langage scientifique, tout comme le contexte sociétal, peuvent être qualifiés de ciscentrés[317] en ce que la cissexualité[318] va de soi. La cissexualité est considérée comme la norme et l'ordinaire, si bien que si aucune précision n'est donnée, il est le plus souvent entendu que la personne considérée est cisgenre. La cissexualité constitue donc le neutre, et seules les personnes trans[319] sont affublées d'un qualificatif. Ainsi, les termes « femme trans » pourront être lus ou entendus bien plus couramment que « femme cisgenre » dont l'occurrence tiendra lieu d'exception. Etant donné qu'aucune précision n'est faite dans les définitions précitées et compte tenu du caractère ciscentré du langage, les fems seraient donc cisgenres (*female*). Cependant, l'étude des discours de soi des fems, qu'ils émanent des enquêtées ou des supports textuels disponibles, révèle que les trois piliers constituent des simplifications visant une compréhensibilité immédiate. Même si, comme nous le considérerons par la suite, certaines voix semblent porter un discours contraire, la totalité des entretiens ainsi que des supports textuels comportent des propos réfutant ou plutôt nuançant ce premier pilier qui suggère que les fems seraient toutes des lesbiennes cisgenres.

Ni le caractère lesbien, ni le caractère cisgenre ne semblent être essentiels à l'autodéfinition fem*,* comme le spécifie lors de son entretien :

> *« C'est vrai qu'il n'y a pas forcément que des lesbiennes qui se sentent fems. (…) Parce que des fois on pense que la fem c'est forcément une lesbienne cis, mais ça peut très bien être une lesbienne trans qui se sent fem. C'est quand même plus large ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

---

316 Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*

317 Définition voir glossaire.

318 *Ibid*.

319 *Ibid*.

Ou encore Dossie :

> *« Pour moi une fem c'est une personne soit bi ou… lesbienne, ou gouine. (…) C'est pas une personne forcément cisgenre, ça peut être une personne trans ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Ces deux extraits illustrent que les caractères « lesbienne » et « cisgenre » sont des idées fausses et restrictives de ce que peuvent être les fems (les deux enquêtées utilisent le terme « *forcément* » précédé de la négation « *pas* »). Nombre de sources spécifient que le caractère cisgenre n'est pas essentiel à l'autodéfinition fem.

Pourtant, une tension perceptible révèle l'existence de voix divergentes, comme par exemple au sein des propos suivants :

> *« Je suis une femme trans. Je pense que personne ne va venir me faire chier ici sur ce point là (…). Et ouais on peut dire que je suis fem. En tout cas moi je m'identifie comme telle, celle et ceux qui voudraient me retirer mon permis de fem peuvent faire la queue derrière celles et ceux qui veulent me retirer mon permis de geek, derrière celles et ceux qui veulent me retirer mon permis de féministe »*[320].

Comme nous l'indique cet extrait, toute personne est amenée à justifier la manière dont elle s'autodéfinit face à autrui. Cette injonction semble particulièrement forte pour les personnes trans puisque l'auteure évoque des individus qui remettent en cause sa légitimité à utiliser plusieurs autodéfinitions. Même s'ils ne sont pas nommés, le fait qu'elle écrive *« je pense que personne ne va venir me faire chier ici »* indique que ces individus ne correspondent pas a priori aux personnes susceptibles de participer à la publication du fanzine, ni d'accéder à sa lecture. Les remises en cause de sa légitimé à être fem semblent cependant être si fortes que l'auteure prend tout de même la peine de les contrer par avance. Lors de mes recherches bibliographiques ou de terrain, je n'ai cependant pas eu l'occasion d'accéder aux discours excluant les personnes trans de l'autodéfinition fem[321]. Néanmoins, j'ai constaté l'omission

---

[320] Koala, *MtoFem,* Femzine n°2, p. 10.

[321] Le chapitre 4 est entièrement consacré aux figures d'altérité et démontre que les personnes trans sont bien entendues dans le « Nous » des fems, non pas en dehors.

régulière, quasiment systématique, quant à la spécification du caractère cisgenre ou trans des personnes considérées comme légitimes à s'autodéfinir fems. Conformément au constat déjà développé plus haut au sujet de la constitution ciscentrée du langage, j'avance donc l'hypothèse que sauf exception, cette omission découle du fait que leurs auteures n'ont pas envisagé de lien possible entre personnes trans et autodéfinition fem. Ce qui constitue déjà une forme certaine d'exclusion.

N'ayant pas accès aux discours explicitant clairement l'exclusion de l'autodéfinition fem des personnes ne répondant pas aux qualificatifs de lesbienne cisgenre, je vais baser la présente réflexion sur les discours indicateurs de tension collectés en entretien. Plusieurs enquêtées soulignent et regrettent que les utilisations du terme fem divergent entre les Etats-Unis et la France. Je sélectionne ici trois extraits pour leur complémentarité. L'échange avec Lola offre quelques pistes :

> *« Lola : Et c'est bizarre parce que, [sa voix tremble] j'ai besoin de toujours me rappeler, me souvenir que c'est pas la même communauté et que c'est une autre culture complètement différente. Mais c'est difficile parce que tu utilises le même mot. Tu dis fem et on dit fem mais pour moi c'est pas le même qui est ici.*
>
> *Aurélie : Pour toi, ça veut dire quoi ? Aux Etats-Unis dans ce cas, ça veut dire quoi ?*
>
> *Lola : Y'a plus de diversité. Y'a plus, plusieurs façons d'être fem. Ici c'est… Un peu…*
>
> *Aurélie : Restrictif.*
>
> *Lola : Oui. (…) J'veux pas que… y'a quelque chose que nous avons apporté ici, qui est mal compris. (…) Pour moi y'a plusieurs façons d'être fem et je ne vois pas, par exemple dans cette communauté ici, je vois pas de, de trans fem. Mais elles sont, y'a des trans fems.*
>
> *Aurélie : J'en connais oui.*
>
> *Lola : Oui moi aussi. Mais heu, elle fait pas partie de cette communauté parce que c'est pas… [Lola souffle et accélère son rythme de parole, une pointe d'énervement s'entend sur les deux phrases qui suivent] À la base, le problème c'est que les français ne comprennent pas la communauté. C'est pas un pays de communauté, c'est un pays de quelque chose d'autre ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Lola manifeste tristesse et colère face au constat qu'elle fait : l'utilisation du terme fem est dissymétrique entre la France et les Etats-Unis. Selon elle, en France, le terme serait ouvert à une moindre diversité de personnes. Si ce n'est pas le terme lui-même, c'est en tout cas ce qu'elle nomme la *« communauté »* qu'elle juge excluante, voire inexistante. Ainsi, les propos de Lola reflètent les deux images distinctes qu'elle possède du terme fem, dans les contextes américain et français. Pour la France elle utilise des formulations qui renvoient au manque, à l'altérité, ou des formulations négatives : *« pas la même chose », « pas la même communauté », « pas de communauté », « mal compris », « différente », « autre », « ne comprennent pas »*. À l'inverse, les termes employés concernant les Etats-Unis correspondent à un constat de ce que Lola considère comme existant : *« diversité », « plusieurs façons », « fem trans », « communauté »*.

Tara, quant à elle, détaille davantage ce que Lola semble entendre derrière le terme *« diversité »* :

> *« Donc pour moi déjà, pour moi il faut absolument souligner que… quelque chose qui m'énerve en fait parfois dans… sur la manière dont l'identité fem est conçue. Pour moi, l'identité fem est plus puissante et plus importante quand c'est utilisé pour décrire n'importe quelle personne qui s'identifie, qui est* queer *et qui s'identifie avec la féminité de telle ou telle manière. Et donc ça peut comprendre des, des personnes qui sont pédés, ça peut comprendre des mecs trans qui ont une attirance pour la féminité, ça peut comprendre énormément de gens, ça peut comprendre des personnes* genderqueer *et non seulement des personnes gouines, fems, féminines ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Tara nous explique bien le point de vue que partagent certaines de mes enquêtées : il n'est plus question de restreindre la légitimité de l'autodéfinition fem aux seules lesbiennes mais bien à toute personne qui *« est* queer *»* et qui investit des codes sociaux des féminités.

Florian, la seule personne assignée « garçon » à la naissance et cisgenre (selon ses propres dires, même s'il se définit également comme bigenre) qui a répondu à un entretien exprime son point de vue quant à la possibilité pour des hommes cisgenres de se définir comme fems :

> *« Je sais qu'il y a quelques mecs avec qui j'ai discuté qui se revendiquaient comme ça mais pas en France. Et je ne suis pas sûr qu'en France il y ait*

cette possibilité politique, cet espace politique pour le faire. Parce que j'ai… je pense que ça créerait des tensions ».
(Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Pour lui il s'agit donc d'une question de *« possibilité politique »*. Florian se réfère donc à ce que je reformulerai en termes de légitimité à s'autodéfinir fem.

En somme, il est d'usage de dire que les fems sont des lesbiennes. Le caractère ciscentré du langage laisse supposer que la formulation se réfère à des personnes cisgenres. Cependant les discours recueillis en entretiens, tout comme certaines autres sources, nous apprennent que non, les fems ne sont pas uniquement des lesbiennes cisgenres. L'utilisation du terme est ouverte à d'autres personnes, plus spécifiquement des personnes considérées comme *queer* et les femmes trans par exemple. La mesure de l'ouverture en question est difficile à déterminer. Selon les enquêtées, l'utilisation du terme en France et aux Etats-Unis n'est pas équivalente. Elle est plus restrictive en France, ce qui signifie que plus de personnes seraient considérées comme illégitimes à investir l'autodéfinition fem. Notons néanmoins que mon accès à de tels propos lors de mon enquête démontre que cette restriction rencontre des résistances et tend à être remise en cause. La méthode choisie ici, consistant à étudier les discours des enquêtées et les écrits fems répondant directement à la question « qu'est-ce qu'une fem ? » ne permet donc pas d'accéder avec plus de précision aux nuances du premier pilier. Pour ce faire, il est nécessaire de formuler le questionnement différemment en cherchant à déterminer les figures d'altérité du « Nous » des fems[322]. Si le lesbianisme est avancé comme réponse automatique aux demandes de définition du terme fem, ce n'est ni une condition stricte, ni une condition suffisante. Le point central est bien plus le partage d'une position non hétéronormée mais ce, sous certaines modalités. Ce qui nous conduit au second pilier de l'autodéfinition fem : l'investissement de codes socialement attribués aux féminités.

[322] Le chapitre 4 est consacré à cette question et analyse également les enjeux politiques sous-jacents à la constitution de chaque figure d'altérité considérée.

2.1.2 Pilier 2 : l'investissement des fem-*inités*

Quelle que soit la source considérée, l'investissement de codes socialement attribués aux féminités est une caractéristique commune accordée aux personnes s'autodéfinissant comme fems.

Pour Garance (21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant), une fem est *« peut-être une femme… Lesbienne qui se définit en tant que… féminine »*. Il s'agit de nouveau d'une indication sommaire visant l'intelligibilité. Car comme le note Marla, si elle rencontre une lesbienne féminine :

> *« Je ne vais pas tout de suite dire qu'elle est fem, forcément, parce que ce sera juste une apparence. Donc je ne vais pas, voilà. Parce qu'il y a cent mille femmes qui sont féminines [j'acquiesce] et qui ne sont pas forcément fems ».*
> (Marla, 34 ans, école bac +5, domaine du livre)

Une fem ne peut pas être reconnue simplement du fait de son « apparence » : le constat de féminité ne suffit pas, puisqu'il peut être fait concernant de nombreuses femmes. Cette simplification, aussi courante que celle mise en lumière à propos du premier pilier, est ici bien plus perceptible en tant que telle. L'utilisation de ce raccourci peut être explicitement signalé, comme dans cet extrait du texte intitulé *La dimension femtastique* : *« Si on veut faire* ***simple***[323]*, les fems sont des gouines féminines (voir [sic] très) »*[324]. En outre, cette schématisation est presque systématiquement suivie de précisions explicatives.

Selon l'ensemble des discours, ce qui caractérise les féminités associées à l'autodéfinition fem réside en leur *« déconstruction »*. Ainsi, le texte précité se poursuit : *« Les fems ont déconstruit l'image de la féminité et la subvertissent pour en faire à la fois un outil et l'étendard de leur identité »*[325]. Si les féminités fems sont présentées comme *« déconstruites »*, notons que ce terme est couramment remplacé par *« conscientisées »*. Jodie nous explique par

---

[323] Je souligne.
[324] Fallope K. Dyke, *La dimension femtastique*, Femzine n°1, p. 5.
[325] *Ibid*.

exemple : *« je m'autodéfinis fem (…) parce que je suis lesbienne, féminine con-scien-ti-sée »* (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant).

Qu'est-ce qu'une féminité *« déconstruite », « conscientisée »* ? Les propos recueillis témoignent de la polysémie que les fems attribuent à ces notions qui recouvrent un ensemble de positionnements théoriques destiné à penser les féminités :

• Les féminités, jusque dans leurs moindres détails, sont considérées comme des constructions sociales.

> *« Mais je pense que la féminité* straight*, c'est quelque chose qu'on prend pour quelque chose de naturel et obligatoire… Et je pense que les féminités de fem ou les féminités* queer *ou une féminité* queer *lesbienne, c'est plutôt une féminité qui a été mise en question ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

> *« [La féminité* straight*] c'est une image qu'on voit partout dans la société, dans la culture populaire, dans les publicités, dans les films, et là, on voit une féminité qui s'est créée dans une façon… naturelle, ou faux naturelle. Parce que c'est présenté comme quelque chose de naturel, mais en fait c'est quelque chose de construit aussi »* (Madison).

Ces extraits, tous deux issus de l'entretien de Madison, illustrent parfaitement les points de vue relevés aussi bien au fil des entretiens que dans les textes. Les féminités ne sont pas une question de nature, malgré le fait qu'elles soient le plus souvent présentées, investies et même ressenties ainsi. On pensera par exemple à la démonstration que fait Nicole-Claude Mathieu relativement à des recherches anthropologiques, qui aboutissent à une dichotomie homme-culture/femme-nature[326]. La chercheuse conclut que ce résultat qu'obtiennent les anthropologues n'est qu'une transposition de leurs propres a priori ou schèmes de pensée sur leurs enquêtés. Comme les féminités dans leur ensemble, les féminités fems ne sont pas présentées

---

[326] Mathieu, Nicole-Claude. *Homme-culture et femme-nature?* In : L'Homme, 1973, tome 13, n° 3, p. 101-113. Sur *« la conception de la nature et des femmes régissant la pensée occidentale productrice de la "science" »* et les implications sur la production des savoirs, voir Mathieu, Nicole-Claude. *Les sexes et la "nature" chez les ethnologues et les ethnologisés (rappel historique).* In : Gardey, Delphine. Löwy, Ilana (dir.). *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin.* Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2000. p. 109-124.

comme relevant de l'ordre naturel par les intéressées. C'est pourquoi Madison nous explique :

> *« Le maquillage ça a toujours été très important pour moi, c'est une façon d'exprimer la féminité ou d'autres choses… Très souvent je dis que je vais mettre mon visage quand je vais mettre mon maquillage. Parce que c'est un peu… Pour moi c'est peut-être une manière de devenir moi-même aussi, une façon de me construire ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Il n'est donc plus question d'enfiler des accessoires, d'accomplir des actions de construction des féminités (comme se maquiller, mais aussi porter certains types de chaussures ou croiser les jambes une fois assise) sans en avoir conscience et en présentant cela comme naturel.

La première étape de la *« conscientisation »*, si ordre il y a, est donc sans doute le fait de considérer les féminités, qu'elles soient investies par des fems ou non, comme des constructions sociales. Au vu des parcours biographiques des enquêtées, il est aisé de comprendre qu'il s'agit d'un concept acquis au cours du militantisme, des études universitaires, des lectures féministes et/ou militantes, ou encore au sein des groupes de pairs eux-mêmes liés aux domaines militant, féministe ou universitaire.

- L'investissement des féminités ne doit pas être astreint à la socialisation de genre liée à l'assignation de sexe « fille » à la naissance.

La remise en question du caractère naturel des féminités entraîne inévitablement le questionnement du lien, supposé lui aussi naturel, entre féminité et assignation « fille » à la naissance. Ainsi, Jodie m'explique : « *Mais les gens eux ils n'en ont pas conscience parce qu'ils pensent toujours (…) que tu es féminine parce que tu es née avec un sexe, un vagin entre les jambes quoi »* (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Lilah l'exprime en d'autres termes : *« Je ne suis pas une fille féminine, je suis une fille qui décide d'être féminine »* (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe). La *« conscientisation »* ou *« déconstruction »* se poursuit à travers une démarche clairement explicitée, une décision, celle d'être féminine (ou non), celle d'accomplir (ou non) les actes quotidiens de construction d'une féminité. Les

fems ne sont donc pas féminines à cause de l'inscription sexuée de leur corps, elles font plutôt la démarche consciente de le devenir : il s'agit d'une décision.

Ce mode de réflexion explique les propos de Dossie :

> *« Esthétiquement, je trouve que tout le monde devrait mettre des robes, des dentelles, ce serait cool [Rire]. Je trouve que tous les vêtements féminins sont beaucoup plus chouettes, beaucoup plus inventifs que les vêtements masculins qui sont ennuyeux à mourir ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Puisque les féminités sont des constructions sociales, que l'on peut façonner au moyen d'accessoires (mais aussi d'attitudes, de positionnements du corps, par exemple), et puisque Dossie apprécie particulièrement les accessoires féminins, elle pense que chaque individu devrait pouvoir les investir. D'ailleurs, les féminités fems offrent cette possibilité. Comme nous l'avons constaté précédemment (Pilier 1), elles ne sont pas réservées aux seules femmes (cisgenres ou trans) mais sont aussi ouvertes (en dépit de certaines tensions) plus largement aux personnes « *queer* » (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation). Ces dernières partagent des vécus perçus comme similaires, liés à leurs positions dans le système hétérosexiste : elles sont considérées comme non hétéronormées. L'investissement des codes sociaux liés au genre peut donc être envisagé indépendamment de la socialisation de genre hétéronormée.

• Les codes sociaux liés aux féminités doivent être investis selon des modalités choisies.

Puisque les féminités ne sont pas des données naturelles, les fems considèrent que leur investissement ne doit pas être une obligation. Ce n'est donc pas parce qu'on est une « fille » que l'on doit investir les féminités, mais bien par décision. Non seulement les féminités ne sont pas obligatoires, mais les fems se permettent également de les investir selon des modalités choisies. Elles adoptent les codes qui leur conviennent, tout en s'efforçant de rejeter ce qui leur déplaît, tout cela variant selon les moments (et pas uniquement relativement à de longues périodes du parcours biographique).

Malgré l'attrait de Dossie pour les accessoires féminins, elle n'affectionne pas la contrainte qui leur est parfois associée.

> *« Là j'ai du khôl et de l'eyeliner et puis voilà. Mais je ne supporte pas de passer du temps à m'occuper de maquillage et tout ça, ça me saoule. Pour moi, un bon habit, c'est un truc que tu enfiles par en haut et tu mets vite fait, des chaussures et c'est bon. Je ne supporte pas de m'occuper de moi, de passer des heures à faire des trucs, ça me saoule. J'aime bien m'habiller sexy mais il faut que ça soit des trucs que tu mets facilement, sinon ça me fait chier ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

> *« Je ne mets jamais de talons parce que je ne sais pas marcher avec et que ça me saoule. En fait tout ce qui est chiant je l'enlève de ma garde robe » (Dossie).*

Dossie évoque les modalités quotidiennes et habituelles selon lesquelles elle décide d'investir les féminités. Lorsqu'on étudie les termes qu'elle emploie, deux catégories de codes associés aux féminités apparaissent. Elle qualifie négativement la première (*« je ne supporte pas », « ça me saoule », «ça me fait chier », « chiant »*) : il s'agit de ce qui nécessite un investissement de temps (*« passer des heures »*). La seconde catégorie, celle qu'elle décide d'investir, exige moins de temps (*« vite fait »*). Le vocabulaire associé est mélioratif (*« j'aime bien », « sexy », « bon », « facilement »*). Dossie choisit donc les codes sociaux associés aux féminités qu'elle investit, en évitant ce qu'elle considère comme contraignant, le temps qu'il est nécessaire de leur accorder étant un élément évaluatif.

Notons que ce n'est pas un avis forcément partagé par l'ensemble des fems, si bien que certains entretiens contiennent des arguments inverses, comme celui de Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe). Après qu'elle m'ait expliqué qu'elle est *« une fille qui décide d'être féminine »*, je questionne Lilah sur les chaussures à talons.

> *« Lilah : Je pense que c'est l'accessoire principal de ma féminité… Sans chaussure à talon je trouve que c'est quand même… je me sens quand même très nue et très… très peu en, en… possession de ma séduction. (…) Et du coup c'est vraiment la première chose que j'ai… réinsérée dans ma garde robe.*
>
> *Aurélie : D'accord. Et pourquoi tu l'avais enlevé ?*

> *Lilah : Parce que c'est, c'est peut-être aussi le plus visible. Du coup c'était peut-être aussi le premier truc que j'avais enlevé. (…) Les talons ça me met vraiment, j'pense que c'est un peu pour tout le monde, mais ça met vraiment [dans] l'insécurité. Enfin, je me sens hyper vulnérable, j'peux moins courir, j'peux tomber dans les escaliers. J'y pense tout le temps en fait, même si je porte des talons tous les jours. Y'a pas un moment où je ne pense pas au fait que c'est une contrainte, que ça me fait mal aux pieds, que ça glisse, que tu peux te tordre les chevilles, etc. (...) J'pense que c'est vraiment un plaisir qui est lié au plaisir maso de, d'arriver à… à supporter la douleur que t'inflige ton* top[327] *ou un truc comme ça. J'ai l'impression que c'est vraiment une sorte de fierté, d'arriver à l'assumer, par amour pour, la séduction, pour, pour… la joliesse que tu mets en scène vis-à-vis de tes partenaires ou de ton partenaire, etc. Et… Et du coup je me souviens que quand j'étais hyper militante, et que je recommençais un petit peu à intégrer la féminité, je me souviens que les talons c'était quand même, enfin le pas de talon, c'était vraiment un truc de dire… J'suis hyper forte et j'suis sur le sol et on ne peut pas me faire tomber comme avec des talons ».*

Cet extrait illustre l'un des sens que les fems accordent au terme *« déconstruit »*. Le parcours biographique de Lilah comporte une phase que l'on peut qualifier de masculinisation (coiffure, tenues vestimentaires), associée au rejet de la féminité. Durant celle-ci, le port des talons est totalement exclu du champ des possibles. Premier accessoire réinvesti, il constitue même maintenant le socle de sa féminité. Son discours manifeste pourtant de la conscience aigüe qu'elle détient du caractère fortement contraignant des chaussures à talons, comme le démontrent les termes qu'elle y associe : *« insécurité », « vulnérable », « tomber », « contrainte », « fait mal », « glisse », « tordre les chevilles », « maso », « supporter la douleur », « inflige »*. Le fait que les talons soient considérés comme des objets dangereux qui fragilisent la personne qui les porte apparaît d'autant plus nettement lorsqu'on constate que les termes associés aux chaussures plates renvoient à la stabilité : *« forte », « sur le sol », « peut pas me faire tomber »*. Pourtant les talons bénéficient également d'un vocabulaire positif qui fait défaut aux chaussures plates : *« possession », « plaisir » (x 2), « fierté », « amour », « séduction »,*

[327] *Top* est un terme lié au BDSM qui désigne la personne qui dirige ou dite « dominante », l'autre personne étant désignée par le terme *bottom.*

« joliesse ». L'enquêtée investit donc certains codes de féminité ni parce qu'elle pense que c'est ce que doit faire une personne assignée « fille » à la naissance, ni par confort ou praticité (comme Dossie), mais par intérêt esthétique pour ces accessoires, donc pour elle-même et par intérêt pour la capacité de séduction à laquelle ces accessoires lui permettent d'accéder.

Les codes des féminités ne se restreignant pas aux accessoires vestimentaires, le choix des modalités d'investissement des féminités peut concerner les postures du corps et l'allure de la personne. Ainsi Audre précise :

> *« Dans mes comportements, je pense que ma façon de parler, de rire, ma gestuelle est assez féminine. Ça doit se voir mais moi je m'en fous pas mal. Et c'est des trucs que j'ai pas mal déconstruits. Oui, si un jour j'ai l'air complètement fatiguée, c'est pas grave. Ce sont des choses qui peuvent arriver. Il n'y a rien qui m'impose d'être une jolie fille tous les jours. C'est pas grave du tout. Si je ne me tiens pas droite parce que j'ai mal au dos, c'est pas très grave non plus. Alors qu'avant ça me posait vraiment problème. Mon dos c'est un truc qui me complexe pas mal. Parce que c'est pas du tout esthétique. En même temps je suis comme ça. Les gens m'ont souvent dit qu'il fallait se tenir droit, et bien je m'en fous. Je peux être féminine et pas toujours au top du top, être au top de la beauté ou je ne sais quoi ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Lydia confirme : *« Après, même si je suis en fem, je suis fatiguée, je suis fatiguée. Je ne fais pas plus d'effort non plus pour me tenir bien »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe).

Enfin pour Dossie, il s'agit davantage de ses actes :

> *« Moi je suis assez tarée, j'aime bien faire n'importe quoi. J'aime bien ne pas avoir de limite. Et j'en ai rien à foutre d'être jolie et tout ça. Les gens vont penser que comme je m'habille comme ça, je vais être compassée, que je ne vais pas oser me ridiculiser. Alors qu'en fait des fois je suis complètement trashy, même souvent. [Rire] ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Les discours des fems indiquent qu'elles adoptent les aspects contraignants des féminités, ici les contraintes du corps, selon des modalités choisies. Audre et Lydia affirment que si elles ressentent des douleurs ou si elles sont fatiguées, elles ne vont pas contraindre leurs corps en s'imposant des postures considérées comme féminines ou tout au moins correctes. Tout

comme Dossie refuse de s'interdire certains comportements. Le risque de « s'enlaidir » est évoqué, elles le prennent sans que pour elles cela ne remette en cause leur féminité.

Le poids et la contrainte de la féminité sont évoqués dans plusieurs entretiens. Que ce soit l'investissement de codes socialement genrés ou le fait que les interactions sociales soient régies par ces mêmes codes, ces contraintes sont parfois durement vécues. Bien qu'elles veuillent choisir leurs modalités ainsi que les moments d'investissement des féminités, les fems n'atteignent pas toujours ce qu'elles visent. C'est ce que laisse entendre l'extrait retranscrit ci-dessous. Tara vient d'expliquer qu'elle investit plutôt des féminités *« exagérées »*, des féminités *« drag queen ».*

> *« Et cependant, parfois je trouve ça hyper fatigant, y'a des jours où je ne veux pas être genrée, je veux juste être un morceau de chair vivant. (…) Même si la féminité est quelque chose qui m'est extrêmement important. Et c'est extrêmement important dans la manière de* dealer *comment je vis mon genre et la manière dont je vis la manière dont les gens interagissent avec moi. C'est pas toujours quelque chose qui me plaît en fait parfois c'est quelque chose qui peut même être douloureux quand… Donc je passe un peu des phases un peu… »*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Plus tard, lorsque nous parlerons de sexualité, elle m'expliquera : *« Donc parfois je baise et je veux juste être baisée comme un morceau de chair et non pas comme une femme fem »* (Tara).

Pour exprimer son ressenti et surtout son vouloir, Tara fait une comparaison avec quelque chose de non socialement genré : la chair. Elle exprime bien cette volonté de ne pas être genrée, seulement elle ne dit pas si elle accède à ce désir. Le poids des normes de genre apparaît clairement dans son propos (*« hyper fatiguant », « douloureux »*). Ce que les fems nomment *« déconstruction »* ou *« conscientisation »* des féminités comprend donc l'idée que les codes féminins peuvent être investis de façon choisie. Cela signifie aussi que « déconstruire » ou « conscientiser » c'est être en mesure de percevoir et énoncer la douleur ressentie sous le poids des contraintes liées aux normes de genre, et d'exprimer l'intention de s'en extirper. Mais c'est

également être en mesure de percevoir que la volonté n'est pas toujours suffisante et que les contraintes opèrent parfois malgré tout.

• Les féminités socialement dévalorisées peuvent également être investies.

Mes recherches m'amènent à conclure que les fems investissent diverses féminités : *«pin-up », « femme au foyer », « bourgeoise », « années 30/40/50/60 », « victorienne », « sage »*, sont quelques exemples des qualificatifs formulés en entretien pour les désigner. Certes, des féminités socialement valorisées peuvent être investies, mais les fems se complaisent tout autant à investir des féminités minorisées ou marginalisées socialement. Cela peut se traduire par l'investissement de féminités considérées comme vulgaires ou encore superficielles comme des féminités *« adolescentes », « salope », « pute », « punk », « trash »*.

Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) explique : *« Pour moi, c'est hyper fun, parce que c'est ça que je trouve drôle dans le fait d'être fem, c'est que justement tu peux explorer diverses féminités »*. Au cours de son entretien, elle déclare ne pas se restreindre à certains types de féminités, elle évoquera l'investissement de féminités elfiques, adolescentes, mais aussi son attrait pour celles du personnage de Vladimir Nabokov, *Lolita*[328], ou de l'héroïne du film *Pretty Woman*[329] incarnée par Julia Roberts. Ce qui charme Debra dans ces deux figures réside en leur caractère *« vulgaire »*. Sur la seconde, elle m'explique :

> *«Tu vois Julia Roberts au départ quand il la trouve elle est vulgaire, quoi. Elle se gratte le cul, elle est habillée comme une salope, elle parle à tort et à travers, elle se gratte le cul, alors c'est pas très élégant, c'est pas la féminité* pin-up*, mais ça c'est une féminité ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

La féminité que Debra décrit ci-dessus semble en tous points éloignée des féminités socialement valorisées au point qu'elle doit même préciser qu'il s'agit tout de même bien d'une féminité. En tant que fem, Debra investit ce type de

---

[328] Nabokov, Vladimir. *Lolita*. Paris : Olympia presse, 1955.
[329] Marshall, Garry. *Pretty Woman*, 1990, Etats-Unis, 119 min.

féminité qu'elle affectionne. Une autre interlocutrice, Naomie (24 ans, Master 2, chômage), m'affirmera à plusieurs reprises : *« je suis un peu pétasse »,* présentant ce *« côté pétasse »* comme partie intégrante de son autodéfinition fem. Et comme l'explique Madison : *« Je pense que dans une féminité* straight*, il y a aussi un truc de "il ne faut pas être trop… féminine" (…) Et avec les féminités de fem, cette limite n'existe pas. Ça ne peut jamais être trop »* (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre).

Les fems n'investissent donc pas les féminités de la manière dont il est convenu socialement de le faire. Elles expliquent choisir l'accessoire, la posture, le moment et le type de féminité. Pour les fems, *« déconstruire »* ou *« conscientiser »* les féminités implique alors la possibilité de s'approprier tous types de féminités, que celles-ci soient chargées d'une forte valeur sociale ou inversement qu'elles soient considérées comme illégitimes [330] . Certaines articulent d'ailleurs plusieurs registres parfois contradictoires, mais soulignons néanmoins que les féminités non-normées semblent être privilégiées. Toutefois, peut-être sont-elles simplement plus visibles, ou sont-elles l'objet de davantage de discours du fait de leur caractère socialement dévalué.

• Les féminités sont un produit du patriarcat servant au maintien de la soumission des femmes par les hommes et que les fems réinvestissent en les resignifiant.

Dans le vocabulaire employé au sujet des fems, *« déconstruire »* ou *« conscientiser »* signifie également avoir une conscience féministe (proche du féminisme matérialiste) de la fonction première des féminités.

Selon Audre : *« une fem est féminine mais elle sait très bien qu'il y a une injonction à la féminité qui est liée à la société qui est hétérosexiste, patriarcale »* (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage). Tout comme Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe) qui décrit la contrainte corporelle que représente le port des chaussures à talons, les fems estiment que les féminités sont à l'origine des moyens de contrôle des corps des

[330] L'étude de la manière dont les fems investissent notamment les féminités sera approfondie au chapitre 8.

femmes, des instruments de domination. Notons que plusieurs enquêtées ont écrit des textes à ce sujet ou orienté leurs travaux universitaires en ce sens : l'une[331] d'entre elles étudie même l'histoire d'un vêtement féminin spécifique, son apparition, son évolution. Archives à l'appui, son approche met en lumière la manière dont ce vêtement est, au fil des controverses, directement lié à la contrainte ou à l'émancipation des femmes.

Les discours fems réunis présentent également les féminités comme des dispositifs adoptés par les femmes dans l'optique de se conformer à l'injonction sociétale et notamment celle de séduire les hommes. Les féminités seraient des codes sociaux investis à l'adresse des hommes, alors qu'en ce qui concerne leurs propres féminités, les fems tiennent un discours différent. Une minorité d'enquêtées expliquent investir des féminités à l'adresse des personnes qu'elles souhaitent « séduire ». C'est le cas par exemple de Lilah, qui parle de *« la joliesse que tu mets en scène vis-à-vis de tes partenaires »*. Notons que celles qui peuvent avoir des relations sexuelles et/ou amoureuses avec des hommes cisgenres expliquent ne pas investir leurs féminités à leur intention : en toute logique, elles ne souhaitent probablement pas adopter un schéma hétérosexiste en vouant leurs féminités à la séduction d'hommes cisgenres. La majorité des enquêtées affirment investir les féminités à leur propre adresse, pour leur propre plaisir.

> *« Je dirais que la différence avec une féminité classique c'est que la féminité classique, pour avoir une place dans la société, tu es obligée de faire ça pour l'autre. Tandis que dans l'identité fem tu fais ça parce que c'est des codes auxquels tu as réfléchis, que tu aimes bien, qui sont* fun *et tu le fais pour toi. Mais pas pour les autres. Du coup quand tu en discutes avec des collègues de boulot pas du tout conscientisées, elles vont te dire "oui moi, j'essaie d'être sexy parce que mon mec il aime bien ça". (…) [En riant légèrement] Des trucs comme ça. Alors que toi tu es sexy parce que tu aimes bien, c'est tout ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

[331] Il m'est impossible de dévoiler le sujet sans risquer de compromettre son anonymat.

Si on effectue une *« analyse des relations par opposition »*[332] des propos de Dossie, des binômes oppositionnels de signifiants relatifs aux signifiés *« féminité classique »* (normée) / féminité fem apparaissent distinctement. Les *« féminités classiques »* sont liées à l'obligation (*« obligée »)*, à la contrainte extérieure (*« pour l'autre »)*, au non-être (*« essaie d'être »)*, au non-réfléchi (*« pas (…) conscientisées »)*. Quant à elles, les féminités fems sont liées au plaisir (*«* fun *»)*, à la fem elle-même (*« pour toi »)*, à des verbes à la forme active sans connotation d'effort tel qu'être (*« es »*) et aimer (*« aimes »*), à la conscientisation (*« réfléchis »)*.

En somme, pour les enquêtées, investir des féminités fems ne signifie plus tenter d'atteindre un idéal inaccessible [333] comme pour les féminités *« classiques »,* avec leur lot de contraintes subies. Au contraire, cela implique de composer, produire des féminités en choisissant ou refusant les contraintes qui y sont associées. Qualifier les féminités fems de *« déconstruites »* ou de *« conscientisées »* fait donc référence à une démarche réflexive que mes enquêtées expliquent effectuer sans cesse. Dans la philosophie derridienne, la déconstruction a d'abord pour sujet le langage et l'écriture. Il s'agit d'un exercice qui

> *« consiste à développer une méfiance vis-à-vis des mots, des concepts et des certitudes que nous habitons en rappelant qu'aucun langage n'est innocent, qu'il se compose de décisions, d'exclusions et de "structures" qu'il faut au moins tenter de rendre perceptibles »*[334]*.*

Mais comme Jacques Derrida l'explique lui-même,

> *« la déconstruction n'est pas, ne devrait pas être seulement une analyse des discours, des énoncés philosophiques ou des concepts, d'une sémantique, elle doit s'en prendre, si elle est conséquente, aux institutions, aux structures sociales et politiques, aux traditions les plus dures »*[335]*.*

---

[332] Blanchet, Alain. Gotman, Anne. *L'entretien*. *Op. cit.*

[333] Butler, Judith. *Trouble dans le genre. Op. cit.*

[334] Grondin, Jean. *La définition derridienne de la déconstruction.* In : Archives de Philosophie, 1999, n°62, p. 5-16.

[335] Derrida, Jacques. *Points de suspension : Entretiens*. Paris : Galilée, 1992, p. 227.

C'est ce qu'effectuent les fems à travers une démarche complexe, dont les points essentiels sont décrits ci-dessus, et qui est à entendre comme un processus entrepris afin de reconfigurer les féminités. Au final cela aboutit à des féminités transfigurées, et même, pour reprendre le terme vernaculaire, à des « *fem*-inités »[336]. Notons que la démarche entreprise va donc jusqu'à la production langagière. Le processus peut être schématisé comme dans l'extrait suivant :

> *« (…) je sais que le moindre aspect (associé à la représentation du) féminin de ma personne a d'abord été questionné→ évalué→ rejeté puis seulement ré-accepté de façon volontaire et conscientisé de ma part. Ma Fem-inité actuelle n'est plus sur la lignée de mon éducation de fillette, il y a eu une brisure, qui lui donne toute sa valeur et fait toute la différence : ma Fem-inité est un choix »*[337].

Les féminités fems ou *fem*-inités s'inscrivent donc dans une démarche particulière. Cette démarche est couramment nommée par les enquêtées *« conscientisation » ou « déconstruction »* des féminités. Les fems entreprennent un processus réflexif où l'influence des théories féministes et *queer* est notable. Il s'agit d'abord d'une réflexion autour de l'inscription sociétale, des sens, des conséquences des féminités. Les féminités connaissent ensuite une réappropriation : leurs sens, leurs buts et leurs conséquences sont détournées, resignifiées. Judith Butler affirme : *« Lesbian femmes may recall the heterosexual scene, as it were, but also displace it at the same time »*[338]. Bien plus qu'à la « scène hétérosexuelle » c'est bien aux féminités que les fems font subir un déplacement. Ce mouvement n'est pas balisé par un début et une fin : il s'agit davantage d'un effort sans cesse ré-accompli et qui diffère selon les fems, les moments, les points considérés. Il en résulte des *fem*-inités qui peuvent également être qualifiées de « féminités politiques » ou « féminités politisées ».

---

[336] Définition voir glossaire. Le terme *fem*-inité se prononce comme suit : « *faime inité* » [fɛm] [inite]. Le trait d'union est marqué par une pause dans la prononciation. Le concept vernaculaire de *fem*-inité sera traité tout au long du chapitre 8.

[337] Lu. K-Nibal, *Coming-Out,* Femzine n°1, p. 9.

[338] Butler, Judith. *Gender Trouble. Op. cit.*, p. 157.

2.1.3 Pilier 3 : l'inscription politique

Le dernier pilier présenté comme fondement de l'autodéfinition fem est l'inscription politique.

Lorsque je lui demande si elle peut me définir le terme « fem », Beatriz n'hésite pas : *« Fem, enfin, j'le définis (…) vraiment comme un terme politique en fait, comme une identité politique »* (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt-éducation/animation). De même Audre pense que les fems sont *« plutôt des lesbiennes, plutôt d'apparence féminine mais qui sont politisées »* (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage). Notons que les deux emplois de *« plutôt »* indiquent, comme nous l'avons étudié ci-dessus, que les piliers 1 et 2 nécessitent nuances et précisions. En revanche, le troisième pilier est toujours présenté comme un fait établi : selon mes enquêtées et toutes les sources consultées, les fems *« sont politiques »*. Ainsi, le 22 août 2014, le fil Facebook que j'ai consulté relayait une annonce rédigée en vue de la préparation d'un fanzine : le *Femzine* n°3. Cet appel à contributions comportait un questionnaire à remplir par *« des personnes se définissant comme Fem »*[339]. La seconde question dudit questionnaire était formulée comme suit : *« 2/ Être fem, ça signifie quoi pour toi ? Quelle serait la dimension politique de l'identité fem ? »* Il est notable que non seulement la question de ce que signifie *« être fem »* est associée à celle de la « *dimension politique* » de cette autodéfinition, mais surtout que cette dimension politique est posée comme une évidence, qu'il s'agit seulement d'expliciter. L'objet de la présente partie n'est pas de définir le terme « politique » d'un point de vue sociologique, mais bien de mettre en lumière les principales significations que les enquêtées attribuent à ce terme qu'elles appliquent aux fems. Selon elles, l'adjectif « politique » se rapporte à leur féminité, mais aussi à leur engagement en faveur des luttes LGBTQI et leur féminisme, aspects qui seront examinés successivement.

[339] Annonce pour la préparation du *Femzine* n°3, Facebook, le 22 août 2014.

- Les féminités fems, des féminités « politiques »

Le premier sens donné par les enquêtées au terme « politique » appliqué aux fems renvoie précisément au Pilier 2, soit aux *fem*-inités.

Comme l'explique Dossie : *« le seul code partagé [par les fems] c'est d'apprécier et de vouloir réinvestir de manière politique et subversive, tous les codes qu'on a associés pendant des siècles à la féminité, tout en les remettant en cause »* (Dossie, 29 ans, doctorante).

L'expression *« les fems sont politiques »* doit donc d'abord être entendue comme signifiant que les fems investissent des féminités dans une démarche de *« conscientisation », de « déconstruction », et de « réappropriation »*. Autrement dit, les fems entreprennent un processus de resignification des codes socialement attribués au féminin. En ce sens elles politisent consciemment leurs féminités.

Cette féminité est dite « politique » également dans le sens où elle n'est pas un outil mobilisé par les fems afin de masquer leurs pratiques et feindre l'assimilation aux normes sexuées et sexuelles :

> *« Oui, bah oui, oui fem, féminine. Mais pour moi fem aussi c'est… c'est quelqu'un qui s'assume. Après je fais la différence entre une fem et une lesbienne féminine. La lesbienne féminine ne s'assume pas forcément ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

> *« Comme pour moi une fem, justement, comme elle a conscientisé ce que c'était ces attributs là de la féminité. (…) C'est une femme qui s'assume, et qui maitrise, voilà, qui maitrise à la fois l'image qu'elle renvoie d'elle-même, mais aussi sa sexualité, etc. ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

Le terme « *assumer* » est à entendre au sens de « revendiquer » (sa féminité et sa sexualité) ce qui implique de ne pas se cacher, défendre sa position, ses droits, etc. Notons que la majorité des enquêtées sont investies dans des associations LGBTQI, des magazines lesbiens, ou participent à d'autres formes de militance.

L'emploi de l'adjectif « politique » pour désigner les fems ne concerne donc pas uniquement les féminités. Il se rapporte également à leur engagement

et leur sensibilité politique de manière générale, et particulièrement en rapport aux luttes LGBTQI et féministes.

- L'engagement politique des fems

Les discours des fems révèlent le fait qu'elles associent l'utilisation de l'adjectif « politique » pour décrire leur autodéfinition avec leur sensibilité voire leur engagement politique. Rebecca m'explique en quoi elle est fem dans son aspect extérieur et ajoute : *« Et après… politiquement, bah je suis féministe, ça c'est sûr aussi »* (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre). Les enquêtées partagent des sensibilités féministes qui sont présentées comme base de l'autodéfinition, si bien que sur vingt-deux entretiens, sept enquêtées déclarent être féministes dès la question *« Comment t'autodéfinis-tu ? ».* Quinze le disent dans la suite de l'entretien, après une demande directe de ma part ou spontanément au fil de leur discours. Parmi ces quinze dernières, Adeline (34 ans, doctorante) nuance en m'expliquant qu'elle s'intéresse au féminisme et qu'elle est une féministe en devenir. De plus, deux enquêtées me disent qu'elles ne sont pas féministes, puis changent d'avis et reconnaissent qu'elles le sont. Ces dernières ne se sentaient pas légitimes en affirmant leur féminisme. Ainsi, Dina (22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe) justifie son hésitation par le fait qu'elle ne connaît pas les *« courants »* féministes. En somme, toutes les enquêtées se revendiquent d'une sensibilité féministe. L'analyse de leurs discours permet de les répartir en deux groupes : celles associant automatiquement autodéfinition fem et féminisme, et celles qui ne le font pas.

La majorité des enquêtées lie directement féminisme et autodéfinition fem (treize sur vingt-deux). Pour ces enquêtées, se dire fem signifie être féministe, comme le dit Jodie (25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) : *« mais pour moi si je dis : je suis une lesbienne fem, ça voudra dire que… je suis (…) féministe (…) ».* Ces treize répondantes abordent la question du féminisme dès qu'elles cherchent à me donner une définition générale du terme fem ou lorsqu'elles tentent de m'expliquer la manière dont elles-mêmes investissent cette autodéfinition. Pourtant ces enquêtées ne définissent alors jamais ce qu'elles entendent par le terme *« féministe »*. Je me suis donc efforcée de

déterminer à quel féminisme elles se réfèrent à travers l'analyse de discours indirects.

Etant donné sa particularité, le point de vue de Beatriz (elle ne s'autodéfinit pas comme fem à cause d'un sentiment d'illégitimité)[340] offre un éclairage singulier. Beatriz associe directement autodéfinition fem et féministe :

> *« fem du coup je le relie à une forme assez radicale de féminisme, et… Ce que je suis par ailleurs. Oui, je suis une meuf, je suis féminine, je suis radicale, je suis féministe, mais fem, bizarrement, enfin, je sais p… enfin, j'ai l'impression de pas être légitime à me, à l'employer en fait, à l'employer pour moi ».*
> (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

Lorsque Beatriz m'explique qu'elle connecte l'autodéfinition fem à une certaine forme de radicalité féministe, elle prend conscience qu'elle-même correspond à tous les critères qu'elle a énoncés, et avant tout, à ce dernier qu'elle présente à plusieurs reprises comme central. Elle constate ensuite : *« je crois que je me définis par rapport… à la masculinité ».* Elle explique avoir toujours procédé comme cela. Elle évoque une temporalité marquée par les autodéfinitions suivantes : *« fille à papa »*, *« fille à pédé »*, *« transloveuse »*[341]. Sans clairement expliquer en quoi, elle souligne ce point comme un frein à l'autodéfinition fem[342]. Il semble que selon sa conception du terme fem, les personnes s'autodéfinissant ainsi ne se définissent pas dans un rapport relatif à

---

[340] En effet, malgré qu'elle ait répondu positivement à ma demande d'entretien en en connaissant l'unique condition (s'autodéfinir comme fem), Beatriz me révèle ne pas s'autodéfinir comme fem lorsque je lui pose la question au cours de l'entretien. Néanmoins, l'analyse de son entretien révèle qu'à plusieurs reprises elle s'inclut dans un « Nous » désignant les fems. Son rapport ambigu relativement à cette autodéfinition découle d'un sentiment d'illégitimité. Elle m'expliquera ne pas avoir d'entourage fem alors même qu'elle pense qu'être fem est avant tout une question de *« communauté »* et de *« culture »*. Cela l'empêche surtout d'entrer dans un processus d'identification, ce qu'elle énonce en évoquant son manque *« d'effet miroir »*.

[341] *Translover*, Transloveuse et transloveur sont des termes employés pour désigner les personnes qui ont des relations sexuelles et/ou romantiques avec des personnes trans. L'emploi peut également être mobilisé dans le cadre d'une autodéfinition comme c'est le cas ici. L'emploi de ce terme peut être neutre ou avoir une portée péjorative. Dans ce dernier cas, il s'agit de souligner que la personne ainsi qualifiée a une attirance considérée comme déplacée à l'égard des trans.

[342] Notons que cet aspect fait écho au profil 3 développé ci-dessous et qui correspond au point de vue selon lequel les fems ne sont pas des femmes (Beatriz fait partie de ce profil 3).

un père/ami/amant/patenaire, mais qu'il y a une démarche féministe d'autonomisation de l'autodéfinition fem relativement au masculin.

Lorsque je questionne Dorothy (27 ans, Master 2, salariée en entreprise) sur la possibilité pour une femme cisgenre hétérosexuelle de s'autodéfinir comme fem, elle répond spontanément : *« non à la limite elle serait féministe. Pour moi la fem, il y a quand même un côté identité lesbienne de toute façon ».* Puisqu'une femme cisgenre hétérosexuelle n'est pas lesbienne, Dorothy en déduit qu'elle pourra uniquement se définir comme féministe. Ce premier groupe d'enquêtées présente donc le féminisme comme intrinsèque à l'autodéfinition fem.

À l'inverse, le second groupe d'enquêtées ne lie pas aussi explicitement féminisme et autodéfinition fem, même si par ailleurs, lorsqu'elles se définissent, toutes mobilisent les appellations « fem » et « féministe ».

Sur les neuf enquêtées en question, cinq citent l'aspect politique comme élément caractérisant l'autodéfinition fem*,* mais le terme est alors employé au sens de « resignification et réappropriation des féminités ». Au cours de ce processus, décrit au sein du Pilier 2, les fems mobilisent un certain nombre d'outils réflexifs qui relèvent justement des pensées féministes ou *queer*. C'est le cas par exemple de l'idée selon laquelle les féminités ne sont pas une question de nature mais de social, qu'il s'agit d'outils du patriarcat ou qu'elles ne doivent pas être réservées aux seules femmes cisgenres.

Sur les neuf du second groupe, restent quatre enquêtées qui ne notent pas de lien de corrélation entre fems et féminisme (y compris par le biais du terme « politique », qui renvoie à une sensibilité féministe). Précisons qu'elles investissent néanmoins ces deux autodéfinitions conjointement. Par conséquent, j'émets l'hypothèse que si ces enquêtées s'autodéfinissent comme fems, c'est effectivement corrélé à leur sensibilité féministe. J'en conclus que quelle que soit la manière dont cela est formulé (explicitement ou au moyen du terme « politique »), et même lorsque qu'il n'y a pas d'énonciation, le lien entre féminisme et autodéfinition fem apparaît comme une évidence.

Mais que signifie l'autodéfinition « féministe » pour les fems ? Celle-ci se révélant polymorphe, j'ai questionné mes enquêtées afin de saisir à quoi elles se réfèrent à travers son emploi.

Certaines fems, qui se situent relativement aux féminismes en nommant des courants, évoquent alors le féminisme pro-sexe et le féminisme *queer*[343]. J'incitais celles qui montraient des difficultés à se situer en termes de courants féministes à s'exprimer en se référant à leurs positionnements sur des questions sociales (notons que je n'initiais pas les thèmes alors abordés : les enquêtées choisirent par exemple le travail du sexe ou la pornographie).

Au-delà de l'évocation de courants féministes ou de positionnements politiques, l'analyse des propos tenus par les fems au sujet des Femen[344] nous permet de délimiter plus précisément les positionnements féministes des enquêtées. Spontanément et systématiquement pour s'en démarquer, six enquêtées[345] développent une longue réflexion au sujet des Femen. C'est le cas de Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant), lorsqu'elle ne sait pas se situer relativement aux courants féministes ou *queer* :

> *« Aurélie : Mais pour toi qu'est-ce que ça voudrait dire ?*
>
> *Sofia : En fait je ne connais pas spécifiquement super bien et en profondeur les mouvements qu'il peut y avoir.*
>
> *Aurélie : Par rapport à certaines idées par exemple.*

---

[343] Je reprends les termes qu'elles emploient pour qualifier les courants.

[344] Femen est un groupe d'action féministe qui manifeste seins nus avec des slogans inscrits sur le torse. Le mouvement est né en Ukraine en 2008, la première action en France datant de 2011. Une cellule s'installe à Paris en septembre 2012 avec l'ouverture d'un « camp d'entrainement ». Selon Christine Bard, *« Femen s'inscrit bien dans une tendance forte du féminisme de la troisième vague qui défend "le droit à la féminité" par des "printemps de la jupe" et des "SlutWalks" »* (Bard, Christine. *« Mon corps est une arme », des suffragettes aux Femen.* In : Les Temps Modernes, 2014 /2, n° 678, p. 227).

[345] Les entretiens en question ont eu lieu entre le 05/05/2011 et le 03/10/2013. Il s'agit d'une période où les Femen bénéficiaient d'une couverture médiatique importante en France, ce qui explique partiellement que certaines enquêtées ont spontanément pensé à s'en démarquer en entretien et que d'autres m'en ont parlé lors de conversations informelles. Ensuite, les fems en questions estiment être proche d'un féminisme pro-sexe. Malgré l'utilisation de leur corps nus comme outil d'action militante, les Femen ne partagent pas les idées liées à ce courant (notamment au sujet de travail du sexe en général). La confusion possible due aux modalités militantes des Femen est le second point expliquant que certaines enquêtées tiennent à s'en démarquer. Comme Léonie le précise : *« Je pense que je suis plus féministe pro-sexe. On enlève les Femen là dedans ».*

Sofia : Par rapport à certaines idées. Par exemple je suis totalement contre les Femen. Ça c'est même pas du féminisme pour moi. C'est l'idée zéro du féminisme. Pour moi c'est mort les Femen ».

Mes enquêtées critiquent donc des caractéristiques qu'elles attribuent au féminisme des Femen, et qu'elles présentent comme étant radicalement opposées à leurs principes, ou à ce qu'elles-mêmes entreprennent pour militer. Mes observations de terrain, notamment celles qui concernent les évènements militants et les conversations associées, confirment les propos tenus par les enquêtées. La présentation des principaux éléments avancés à l'encontre des Femen est organisée selon quatre axes. Ces derniers ne sont pas énumérés par ordre d'importance puisqu'aucune priorité n'apparaît.

- Les enquêtées qui en parlent estiment en premier lieu que les Femen mènent leurs actions dans différents contextes géopolitiques sans tenir compte ni de ces contextes ni des militantes féministes déjà actives sur place et de leurs revendications. En d'autres termes, les Femen sont considérées comme néo-colonialistes.

« Elles ne sont pas capables de faire en fonction du terrain. C'est-à-dire que ce n'est pas la même chose d'être féministe en Russie, d'être féministe en France ou en Algérie par exemple. (…) Elles ne respectent pas le fait que sur place il y a déjà des femmes qui font déjà des choses pour leurs propres droits, qui sont déjà des féministes. Et qui peut-être ont besoin de notre soutien mais n'ont pas besoin qu'on leur marche dessus et qu'on leurs dise comment faire et quoi faire. C'est juste anti-féministe ».
(Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Cette critique est si répandue que Christine Bard consacre une réflexion autour de cette question : *« un corps de blanches néo-colonialistes ? »*[346] Pour mes enquêtées, la réponse est positive. Audre, comme d'autres enquêtées, juge que le féminisme des Femen est néo-colonialiste, alors que les fems s'efforcent d'investir un féminisme décolonialiste.

---

[346] Pour quelques indications sur les critiques formulées à l'égard de Femen dont la question du néo-colonialisme voir Bard, Christine. *« Mon corps est une arme », Op. cit.*, p. 232-233. Voir également, sur la *« figure »* Femen comme *« sujette à des processus de sexualisation, [et] figure médiatique [qui] valorise une féminité occidentale et installe discursivement un lien de causalité entre "blanchité" (Dyer, 1997) et émancipation »* (p. 169) Dalibert, Marion. Quemener, Nelly. *« Femen, l'émancipation par les seins nus ? »* In : Hermès, La Revue, 2014 /2 n° 69, p. 169-173.

- La seconde critique exprimée par les enquêtées à l'encontre des Femen est l'image de corps normés qu'elles véhiculent :

> *« Parce que les Femen, et là on revient du côté* queer *du Pink Bloc*[347]*, c'est-à-dire que les Femen déjà ce sont des femmes qui sont totalement normalisées. C'est-à-dire qu'elles sont minces, elles sont grandes, elles sont blondes, elles correspondent tout à fait au stéréotype de la beauté de la femme qu'on a actuellement ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

En plus des remarques formulées par Sofia, les enquêtées soulignent le fait que les Femen sont majoritairement blanches, tout au moins celles qui sont mises en avant médiatiquement, ou encore qu'elles ont toutes des corps valides. La critique avancée ici concerne le non-questionnement de la normativité systématique des corps des militantes que le groupe des Femen décide d'exposer médiatiquement[348]. Suite à la formulation de cette critique dans des supports médiatiques, quelques rares apparitions de personnes aux corps moins normés sont notables.

- Le troisième reproche que les enquêtées adressent aux Femen est le caractère anti-religions de leurs actions.

> *« J'ai absolument aucun respect pour les Femen [Rires]. (…) Parce qu'elles ne sont pas féministes, elles sont anti-religions et à part ça elles ne sont pas grand-chose ».*
> (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant)

---

[347] Sur la page Facebook du Pink Bloc de Paris, la présentation explique : *« Nous sommes un collectif informel et autonome de queers, biEs, gouines, pédés, trans et freaks en touS genreS, radicalement féministes et organiséEs en P!nk Bloc, en colère et en lutte contre l'ordre hétérosexiste et le fascisme »* (https ://www.facebook.com/pink.bloc.paris/info?tab=page_info, consulté le 22 avril 2015). Les Pink Blocs sont des groupes militants et des tactiques plus ou moins éphémères. Un côté festif et décalé est mis en avant lors des Pink Blocs. Le premier Pink Bloc dont on trouve la trace s'est formé à Prague en 2000 pendant le sommet du FMI et de la Banque mondiale.

[348] Pour une analyse critique des Femen : Guillon, Claude. *Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps.* Béziers : H&O, 2008. Se référer à la version en ligne qui est enrichie de la réflexion sur ces militantes, article *Quels usages politiques de la nudité ?* http://claudeguillon.internetdown.org/article.php3?id_article=377, consulté le 22 avril 2015. Ce chapitre qui aborde la question des Femen propose une réflexion sur les modalités de lutte choisies par ce groupe. Il met en garde contre la potentielle réitération du sexisme et de l'hétérocentrisme ou normativité, avec les critiques habituelles : la normativité de leurs corps, le manque de textes qui expliqueraient leurs démarches, leurs choix *marketing*. Voir aussi Bard, Christine. *« Mon corps est une arme », Op. cit.*

Les enquêtées dénoncent ici aussi bien les actions menées contre l'islam que celles contre le catholicisme. Néanmoins, le positionnement des Femen contre l'islam est davantage souligné, sans doute en raison du nombre important d'agissements des Femen relativement à cette religion. Ce déséquilibre est tellement manifeste qu'Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage) emploie d'ailleurs le terme *« islamophobe »*. Mes enquêtées dénoncent aussi bien les mobilisations concrètes, comme le simulacre de prière effectué devant l'ambassade de Tunisie à Paris le 05 juillet 2013, que les propos tenus publiquement, à l'instar de ceux postés sur le réseau social Tweeter par la leader du groupe le 09 juillet 2013, au sujet du ramadan. De tels agissements sont vivement critiqués par mes enquêtées. Sur ce sujet, les fems m'expliquent la différence qu'elles perçoivent entre critiquer les comportements d'individus spécifiques et condamner tous les croyants d'une religion d'une manière qualifiée d'« *irrespectueuse* » et « *raciste* ».

- Enfin, le féminisme des Femen est jugé aliénant par les fems.

> *« À côté de ça, il y a le fait qu'elles sont super aliénantes pour les femmes dans le sens où elles veulent libérer les femmes mais presque contre elles-mêmes. Elles veulent presque libérer toutes les femmes mais imposer leur propre modèle de femme ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

À ce sujet les enquêtées évoquent la remise en cause par les Femen des voiles religieux musulmans, du statut de femme au foyer, de *« l'industrie du sexe*[349]*»*. Ce qui est souligné, c'est le fait que ces activistes ne s'intéressent pas au point de vue des premières concernées (les musulmanes -voilées ou non-, les femmes au foyer, les travailleuses du sexe). Comme pour les autres points, mes enquêtées expliquent adopter des comportements inverses. Ce qui compte avant tout est le vouloir des femmes en question, ainsi que leur capacité d'agir. Au fil de mes observations, j'ai pu constater une prise en compte par les fems des revendications des premières femmes intéressées, quels que soient les sujets. Mes enquêtées s'efforcent de soutenir les autres femmes dans leurs

[349] Terme employé par les Femen pour désigner la pornographie et la prostitution essentiellement.

différents combats. Leur modalité de militance féministe peut être décrite ainsi : c'est le renforcement de la capacité d'agir (au sens de Judith Butler, c'est-à-dire de résistance aux normes) de chaque femme qui compte, quels que soient les rapports sociaux dans lesquels elle est prise. Le féminisme des fems suppose qu'une femme n'est pas censée dicter la conduite d'une autre, et qu'il n'existe pas de raison le justifiant car il s'agit toujours d'un acte entraînant l'aliénation et non le renforcement de la capacité d'agir. L'analyse démontre donc que selon les enquêtées, le slogan *« mon corps m'appartient »*[350] est à utiliser à la première personne et pour soi-même, en prenant soin de ne rien imposer aux autres femmes afin d'éviter de mettre en place de nouveaux rapports de pouvoir. Le féminisme (ou féminisme *queer*) de mes enquêtées peut également être qualifié d'intersectionnel car elles s'efforcent de prendre en compte les rapports de pouvoir dans leur diversité (classe, race, validité).

Au final, les fems sont des personnes non hétéronormées (en termes d'orientation sexuelle et/ou de trajectoire de genre), investissant des *fem*-inités et un féminisme intersectionnel. Une question sous-jacente apparaît alors : les fems sont-elles des femmes ?

2.2 Les fems se disent-elles femmes ?

Afin d'étudier pleinement ce que (les) fem(s) veu(len)t dire, il est indispensable de ne pas se contenter de considérer les trois piliers présentés comme fondement de cette autodéfinition. L'analyse comparée des entretiens divulgue un nœud de tension au niveau des différentes positions des enquêtées à propos du rapport entre les autodéfinitions fem et femme.

Je constate qu'une proportion majoritaire des discours fems récoltés comporte l'empreinte, plus ou moins marquée, des théories avancées par la féministe radicale Monique Wittig. L'ouvrage intitulé *La pensée straight*[351] regroupe plusieurs de ses articles. L'influence de deux d'entre eux, *On ne naît*

[350] Slogan féministe apparu durant les années 1970.
[351] Wittig, Monique. *La pensée straight.* Paris : Balland, 2001.

pas femme et *La pensée straight,* transparaît particulièrement au fil des entretiens. Monique Wittig présente *« la pensée straight »* comme un système totalisant qui impose l'hétérosexualité comme naturelle voire seule possible. Cette *pensée straight* fait des catégories « homme » et « femme » des données naturelles alors qu'il s'agit d'éléments socialement construits. Monique Wittig explique que le marxisme qui refuse de prendre les femmes en considération perpétue ce système, que les sciences humaines qui démontrent que tout est culture oublient également ce point. Pour elle, certaines féministes et lesbiennes perpétuent même cette idée en présentant hommes et femmes comme différents, et en luttant pour obtenir des droits, défendre les femmes, mais non pour remettre en cause le système *straight* lui-même. Monique Wittig affirme que les lesbiennes vivent de fait en dehors de ce système puisqu'elles ne construisent pas leurs désirs et leurs vies, en dépendance par rapport aux hommes. Sa conclusion est catégorique : *« les lesbiennes ne sont pas des femmes »*[352]. Natacha Chetcuti explique en ces termes la démarche de Monique Wittig dans *le corps lesbien*[353] : *« Si on ne naît pas femme et si on s'acharne à ne pas le devenir, on doit chercher d'autres possibilités de référencement »*[354]. Se définir fem peut-être considéré comme une de ces autres possibilités de référencement. Pour autant, il nous faut envisager le questionnement suivant : les fems se disent-elles « femmes » ? Lorsqu'on s'intéresse aux discours de soi formulés par les fems, la réponse n'est pas simple. L'enjeu est alors de comprendre comment et selon quelles modalités les fems se définissent ou non comme femmes.

---

[352] *Ibid.*, p. 76.

[353] Wittig, Monique. *Le corps lesbien.* Paris : Editions de Minuit, 1973.

[354] Chetcuti, Natacha. *Monique Wittig et Judith Butler : du corps lesbien au phallus lesbien.* In : Auclerc, Benoît. Chevalier, Yannick. *Lire Monique Wittig aujourd'hui.* Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2012, p. 55.

2.2.1 Des fems femmes et des fems non-femmes

La grille de questions prévue pour les entretiens ne comportant pas celle-ci, cette thématique s'est davantage imposée au fil de leur analyse : certaines enquêtées formulent une réponse claire ou présentent cette interrogation comme fondamentale. Concernant les enquêtées dont le positionnement était plus ambigu, j'ai dû effectuer une recherche de l'emploi du terme « femme » ou d'autres termes qui lui seraient préférés (« fille », « meuf » par exemple), soit tout au long de l'entretien, soit selon les thématiques abordées. Notons l'impossibilité de croiser les résultats présentés ici avec ceux concernant l'altérité des fems ou le « Nous » des fems[355]. En effet, une incohérence caractérise les réponses. Les discours sélectionnés pour cette analyse regroupent des extraits dans lesquels une partie des enquêtées parlent d'elles-mêmes en tant que fems. Selon les cas, cela explique pourquoi elles ne prennent pas en compte par exemple les hommes gays cisgenres qui se définiraient comme fems (alors même qu'elles les intègrent au « Nous » des fems lorsqu'il est question de définir leur altérité). À l'inverse, certaines réponses concernent absolument toutes les fems. Ce biais résulte précisément de l'absence d'un questionnement explicite concernant le sujet présentement traité. Néanmoins, trois profils se distinguent[356].

- **Profil 1 : les fems sont des femmes**

Six enquêtées sur vingt-et-une affirment que les fems sont des femmes. Les fems répondant à ce profil adoptent deux points de vue différents concernant les liens entre fems et femmes.

Pour les enquêtées considérant que les fems sont des femmes et adoptant le premier point de vue identifié, « fem » et « femme » sont employés en tant que catégories distinctes, d'une manière telle qu'elles peuvent être investies conjointement. Garance me signale *« [j]e suis femme. … Je suis une*

[355] Voir chapitre 4.

[356] Par ailleurs, l'entretien de Florian n'est pas inclus dans les calculs suivants. Il fait l'objet d'un traitement séparé et son analyse constitue une sous-partie spécifique. La réflexion porte donc sur vingt-et-une enquêtées jusqu'à la sous-partie 2.2.3.

jeune femme ». Puis elle précise *« [o]ui, je suis une femme, je suis lesbienne, je suis catholique, je suis tout un tas de truc »* (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant). De même, le discours de Jodie est limpide puisque tout au long de son entretien elle parlera des fems en tant que femmes et se qualifiera elle-même de femme. Cette dernière juxtapose également les catégories : *« je me considère lesbienne, femme, féministe, non-capitaliste »* (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Ces discours rendent compte d'une vision compartimentée des autodéfinitions considérées. Le fait qu'elles se disent lesbiennes ne remet pas en cause le fait qu'elles se disent femmes, tout comme cela ne remet pas en cause le fait de se dire catholique ou non-capitaliste. Elles se définissent comme femmes, comme fems, et comme lesbiennes, trois catégories qui pour elles sont totalement compatibles.

Le second point de vue, illustré par les propos de Debra, présente les fems comme une catégorie de femmes. *« C'est une femme qui sait dire non quand elle n'en a pas envie, c'est une femme qui s'assume, et qui maitrise, voilà, qui maitrise à la fois l'image qu'elle renvoie d'elle-même, mais aussi sa sexualité, etc. »* (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage).

Pour Rebecca, se dire fem *« c'est : je suis une femme, je m'assume en tant que femme. (…) Surtout s'assumer je pense. Avoir conscience des choses »* (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre). Dans cette optique, une fem est donc considérée comme un type particulier de femme. Ce qui peut être formulé de la manière suivante : le terme « fem » peut être envisagé ici comme un adjectif qualifiant « femme » et qui oriente ainsi en partie la définition de ce dernier terme. Notons que ce qui semble caractériser une *« femme fem »* serait de *« s'assumer »* en tant que femme, la *« maîtrise »* ou encore la *« conscience »,* soit des notions renvoyant au contrôle et au pouvoir sur soi-même et sur sa propre vie.

Au sein de ce premier profil assimilant les fems à des femmes, des nuances peuvent être mises en lumière. Les discours recueillis ne sont pas homogènes puisqu'ils vont du ressenti (les propos sont alors parfois teintés d'essentialisme), jusqu'au vécu. En effet, certaines enquêtées expliquent *« se*

sentir » femmes et d'autres font davantage référence à leur vécu, au fait d'être socialement *« perçues comme »* des femmes.

- **Profil 2 : femme et fem, les réponses ambiguës**

Ce profil regroupe les huit discours (sur vingt-et-un) n'apportant que des réponses ambivalentes concernant le fait que les fems seraient, oui ou non, des femmes. Certains propos peuvent être analysés comme contradictoires, d'autres laissent planer un doute. Je me suis efforcée néanmoins de décrypter avec soin le langage utilisé afin de rendre compte de l'ambiguïté des discours. Les techniques utilisées sont explicitées au fil de l'argumentation.

« Pour moi une fem féminine c'est pas uniquement une femme féminine dans son… dans son apparence (…) » (Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant). Entre « fem » et « femme », il n'est plus question de catégories totalement distinctes mais bien de catégories qui s'interpénètrent. Alice ajoute au sujet de ses interactions avec les hommes *« Quand tu es lesbienne tu as l'impression de ne pas être une femme à part entière en fait »* (Alice). L'ambiguïté du propos se niche au croisement de ces deux extraits : une fem n'est ni uniquement une femme, ni complètement une femme.

Quand à elle, Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) explique : *« Je me considère, je m'autodéfinis comme une femme qui peut décider de son chemin absolument comme elle veut, dans quelque direction que ce soit »*. L'ambivalence apparaît lorsqu'elle annonce : *« de par mon physique de fem, les hétéros, les mecs ils voient quand même une femme »*. Le propos de Lydia bascule ensuite : *« Être fem, pour moi être féminine et de montrer une image de la femme… Ce n'est pas que montrer une image de la femme justement, c'est montrer une image de la lesbienne »*.

Au fil de l'entretien de Lydia, j'ai donc distingué trois niveau de discours : elle se considère comme fem et femme ; elle est perçue comme femme serait-ce donc différent de fem ?- ; enfin être fem consiste à montrer une image de lesbienne et non pas de femme.

L'ambiguïté du propos de deux autres enquêtées (sur les huit ici présentées) réside dans l'absence d'utilisation du terme « femme ». Les rares

occurrences relevées renvoient aux luttes politiques des femmes ou directement à des dénominations comme par exemple *« la Journée internationnale des droits des femmes ».* À la place de « femme », ces enquêtées utilisent systématiquement les termes « fille » ou « meuf ». Il me semble essentiel de souligner que cet emploi n'est pas anodin et que même s'il est plus correct de classer ces propos comme ambigus, ils suggèrent néanmoins que les fems ne seraient pas considérées comme des femmes.

- **Profil 3 : *« Une fem n'est pas une femme »***

Comme Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant, citation ci-dessus), six enquêtées (donc sept sur vingt-et-une), soit un tiers de l'échantillon, affirment que les fems ne sont pas des femmes, et elles-mêmes ne se définissent pas en tant que femmes. Par exemple, Madison (30 ans, bac +5, domaine du livre) ne se sent *« ni un homme, ni une femme, mais comme* queer *»* m'explique : *« je ne me perçois pas vraiment comme une femme mais comme une fem ».* Elle précise néanmoins qu'elle est cisgenre : *« Parce que [femme] c'est quand même dans mon passeport. Et je suis très confortable d'être perçue en tant que femme dans ma vie quotidienne ».* Soulignons que toutes les enquêtées correspondant à ce profil ne se définissent pas obligatoirement comme *queer*.

Pour reprendre les termes de Madison : *« être fem, ça n'a rien à faire avec le fait d'être une femme »*. Ces enquêtées opèrent une distinction significative entre les deux catégories jusqu'à les présenter comme incompatibles. Pour m'expliquer la différence entre fem et femme, Léona (24 ans, école bac +6, salariée en entreprise) stipule : *« les lesbiennes ne suivent pas le modèle de la femme »*. Cette précision est à entendre en opposition avec les non-lesbiennes qui elles, tenteraient de suivre ce modèle. Comme plusieurs enquêtées, Madison articule son propos en se référant aux théories et écrits de Judith Butler et Monique Wittig dont elle cite les noms. Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe) justifie son opinion sur la différence entre fem et femme en s'exclamant : *« Parce que j'ai lu Wittig et que j'étais convaincue ! »* Qu'elles précisent ou non leur connaissance des écrits théoriques de Judith Butler ou de Monique Wittig, les fems correspondant au Profil 3 en empruntent néanmoins

les idées principales. La remarque de Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) illustre ce point *: « Une fem n'est pas une femme… Comment dire ? Une femme dans le sens hétéro. Pas une femme hétéro quoi ».* Il s'agit bien là d'une reformulation de la pensée de Monique Wittig qui place la notion « femme » liée à celle d'« homme » dans un système hétérosexuel. Notons que ces mêmes thèses apparaissaient déjà dans certains des propos des enquêtées du Profil 2.

Le décalage entre fem et femme ne se cantonne pas aux dires et aux théories. Mes enquêtées expliquent l'expérimenter dans leur vie quotidienne. Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation) compare ses ressentis en tant que fem et en tant que juive. Elle se questionne parfois sur sa visibilité relativement à ces deux caractéristiques. Elle exprime son vécu comme un décalage qu'elle ne pense pas forcément être perceptible pour les inconnus avec lesquels elle interagit :

> *« Mais qui, qui peut voir ? (…) Mais à la fois je me demande : est-ce que c'est évident que je suis juive ? Est-ce que les autres peuvent le sentir ou le voir ? (…) Donc je me demande la même chose quand je suis dans un salon d'ongles ou quelque chose comme ça. (…)*
>
> *Aurélie : [Je la questionne pour être certaine d'avoir correctement saisi son propos] Est-ce que eux sont capables de voir et de lire que tu n'es pas femme ?*
>
> *Lola : Oui !*
>
> *Aurélie : Mais que tu es fem.*
>
> *Lola : Oui ! Je me demande ça. Oui ».*

Si bien que Lola privilégie la compagnie d'autres *fems* : *« je cherche à avoir beaucoup d'amies qui sont fems, même si je suis… Avant, c'était très difficile pour moi d'être amie avec des femmes parce que… je me sens pas comme une femme. Mais maintenant y'a des fems ! »* (Lola)

Pour Lola le décalage entre fem et femme est tel qu'il influence négativement ses relations avec les femmes.

En somme, sur les vingt-et-une fems considérées ici, seulement six affirment explicitement que les fems sont des femmes. Pour elles, l'emploi d'une de ces catégories d'autodéfinition n'exclut pas l'autre, et inversement.

Ensuite huit enquêtées tiennent des propos si ambigus que leur analyse ne permet pas de déterminer si, oui ou non, elles considèrent que les fems sont des femmes. Enfin, sept enquêtées affichent un avis tranché : les fems ne sont pas des femmes. Malgré la diversité de ces avis, il est notable que la catégorie femme est en questionnement chez les fems. Il s'agit là d'une réappropriation de la pensée de Monique Wittig selon laquelle « *les lesbiennes ne sont pas des femme*s ». En effet, la non-inscription des fems dans le système hétéronormé que ce soit en termes de genre, de sexualité et parfois même de trajectoire de genre, fait qu'elles ne sont pas des femmes au sens hétérosocial du terme.

Afin d'affiner la présente argumentation, il est nécessaire d'ajouter que malgré leurs affirmations, un fait social rassemble toutes les fems de cette étude par l'utilisation du terme « femme » : le militantisme.

2.2.2 Militer : quand les fems se disent femmes

Si mes enquêtées affichent des points de vue différents quand il s'agit de penser les fems en tant que femmes ou en dehors de cette catégorie, j'ai constaté qu'un fait social est néanmoins unificateur. À l'occasion de temps relatifs au militantisme féministe, même les plus réfractaires peuvent employer le terme « femme(s) » et s'inclure volontairement dans le « Nous » lié à cette catégorie. L'emploi du terme « femme » est concédé dans un but de reconnaissance, de visibilité et d'union militantes.

Seule une enquêtée émet une réserve, au moment de l'entretien où nous parlons du fait que Madison est cisgenre. À propos de son état civil « femme », elle explique : *« Oui, et je suis très confortable comme ça. Mais… Je ne m'identifie pas beaucoup avec les marches de femmes en général »* (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre). En guise d'explication elle me parle ensuite de la théorie de Monique Wittig concernant « femmes » et « lesbiennes ». Si Madison éprouve des difficultés à s'identifier à certains mouvements féministes, ici elle évoque les marches des femmes, c'est avant tout car pour elle le terme « femmes » est indissociable de l'hétéronormativité.

L'analyse des vingt autres entretiens révèle que quel que soit leur rapport à la dénomination « femme », les enquêtées s'accordent à se regrouper derrière ce terme lorsqu'il s'agit de tenir des discours militants, de manifester dans la rue, de participer à des actions, etc. En focalisant notre attention sur celles qui refusent de se dire « femmes », il apparaît clairement que les occurrences de ce terme dépendent de l'utilisation de formules d'usage comme « droits des femmes », « violences envers les femmes », « rapport hommes/femmes», ou de références à des concepts ou à des théories féministes.

L'occurrence du terme « femme » peut aussi concerner l'évocation de la manière dont d'autres personnes perçoivent les fems. Par exemple, Lola qui ne se définit pas comme femme me parle des agressions hétérosexistes qu'elle subit : *« c'est toujours difficile de voir si c'est à cause de l'homophobie ou juste parce que je suis une femme »* (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation). Le terme « *femme* » ne renvoie pas tant ici aux catégories langagières que Lola s'approprie mais bien à la manière dont les personnes qui interagissent avec elle la perçoivent : comme une femme. Dans ce cadre, l'utilisation du terme *« femme »* par Lola, qui ne s'autodéfinit pas comme telle, est motivée par la volonté de mettre en valeur les rapports de pouvoir à l'œuvre dans les situations qu'elle décrit. S'agissant de rapports de sexe, Lola tient un discours militant féministe sur les agressions qu'elle subit.

Ce constat m'a amené à considérer le fait qu'une proportion considérable de mes enquêtées, six à ma connaissance (sachant que la question n'a pas été directement posée en entretien) ont participé de manière active au collectif 8 mars pour TouTEs[357]. J'ajouterai que la seule observation de terrain que j'ai effectuée relativement à ce collectif (hormis la Marche à l'occasion du 8 mars 2014), un pique-nique organisé le 13 avril 2014 au parc de Belleville, m'a permis de constater la présence de plusieurs autres personnes qui, d'après les

[357] Le 8 mars pour TouTEs est un collectif créé entre 2011 et 2012. Chaque année plus nombreuses, les féministes manifestant dans la partie du cortège réservée au 8 mars pour TouTEs au sein de la manifestation annuelle pour les droits des femmes ont finalement organisé une manifestation séparée le 8 mars 2014.

informations dont je dispose, s'autodéfinissent comme fems. Notons que les fems ne constituent qu'une part restreinte de ce collectif qui regroupe une large diversité de personnes. Il n'est donc pas strictement représentatif des enquêtées, et ne se restreint pas à elles. Seulement, son orientation politique illustre ce que cette recherche m'a permis d'observer chez l'ensemble des enquêtées. Le nom de ce collectif féministe fait référence à la date de la journée internationnale des droits des femmes. Le choix de ce nom est marquant puisqu'il se rapporte à cette journée internationale, tout en évitant l'utilisation du terme « femme ». Etant donné que ce collectif ne possède pas de site internet, je me suis référée à sa page Facebook pour collecter des informations, ainsi qu'aux explications fournies par une de mes enquêtées présente depuis le début du collectif. Deux évènements sont présentés comme à l'origine de sa création. Il y eut d'abord un incident important à l'occasion de la manifestation du 5 novembre 2011 à Paris[358] contre les violences faites aux femmes. Lors de celle-ci, certaines féministes ont insulté, agressé et tenté d'exclure d'autres féministes du cortège car ces dernières étaient travailleuses du sexe. Ensuite, le constat de la détermination du Collectif national pour les droits des femmes (CNDF) qui refusait d'enlever une mention contenue dans leur *Appel à manifester à Paris le 8 mars 2012 : l'égalité se réclame aussi dans la rue.* La mention en question stipulait : *« Pour une véritable politique abolitionniste, incluant une vraie réinsertion des personnes prostituées, l'abrogation du délit de racolage et une politique de responsabilisation et de pénalisation des clients »*[359].

Ces positionnements face au travail du sexe et aux travailleuses elles-mêmes vont à l'encontre des objectifs du 8 mars pour TouTEs. Ce collectif s'efforce plutôt de coaliser les voix des femmes de manière *« non-*

[358] Voir le communiqué d'Act UP, *Putes violentées pendant la manifestation contre les violences faites aux femmes,* http://www.actupparis.org/spip.php?article4685, consulté le 22 avril 2015.

[359] *Appel à manifester à Paris le 8 mars 2012 : l'égalité se réclame aussi dans la rue*, Collectif National pour les Droits des Femmes, Le 7 février 2012. http://www.collectifdroitsdesfemmes.org/spip.php?article347, consulté le 22 avril 2015.

excluante »[360]. La présentation du groupe sur Facebook évoque les *« trans, putes, femmes voilées, gouines, sans-papières… »* [361] La présentation du collectif stipule leur point de vue selon lequel *« il n'y a pas un mais DES*[362] *féminismes »*, et que : *« "LA Fâmme " n'existe pas. Chaque personne en lutte contre les violences sexistes est porteuse de revendications différentes face à des oppressions multiples et c'est à elle de déterminer comment s'en libérer »*[363].

Ces extraits illustrent la faible occurrence du terme *« femme »* dans la rédaction de leur présentation. Au fil du texte de 207 mots, ce terme n'apparaît que trois fois, la première avant l'énumération de différents types de femmes dont elles souhaitent porter la voix, la seconde lors de cette même énumération avec les termes « *femmes voilées* », la dernière en référence à la signification du sigle CNDF. Par conséquent, il est pertinent de poser la question suivante : dans la dénomination du collectif 8 mars pour TouTEs, tout comme dans le propos de présentation, l'évitement du terme « femme » est-il dû au hasard ou est-ce plutôt, et c'est l'hypothèse que j'avance, un choix délibéré effectué dans l'optique de ne pas exclure les personnes ne s'autodéfinissant pas comme « femmes », quelle qu'en soit la raison ? Cela expliquerait l'utilisation du féminin générique signifié par des majuscules, graphie que j'ai rencontrée fréquemment lors de lectures relatives à mes recherches de terrain comme par exemple dans des fanzines. L'emploi de « *TouTEs* » à la place de « toutes », permet de ne pas exclure les personnes ne s'autodéfinissant pas comme « femmes » (comme certaines fems) et les personnes qui investissent des autodéfinitions de genre non-binaires ou encore les personnes intersexuées.

En somme, la majorité des fems questionnent l'utilisation du terme « femme » pour se nommer elles-mêmes, selon les mêmes positionnements

---

360 Page Facebook du 8 mars pour TouTEs, onglet *à propos,* https://www.facebook.com/Collectif8MarsPourToutes?fref=ts, consulté le 22 avril 2015.

361 *Ibid*.

362 En majuscules dans le texte.

363 Page Facebook du 8 mars pour TouTEs, onglet *à propos,* https://www.facebook.com/Collectif8MarsPourToutes?fref=ts, consulté le 22 avril 2015.

réflexifs que Monique Wittig au sujet du fait que les lesbiennes ne sont pas des femmes. Pour reprendre les termes de Natacha Chetcuti, Monique Wittig *« montre la nécessité de distinguer* les femmes[364] *luttant pour les femmes en tant que classe sociale et pour l'abolition de cette classe et les femmes se battant pour « la » femme en tant que concept essentialiste »*[365]. Les fems correspondent à la première catégorie. Ainsi, les militances peuvent les inciter à toutes se regrouper derrière le terme « femme », non comme autodéfinition mais parce qu'elles sont perçues comme des femmes par autrui, et dans un but de coalition féministe. De plus, le collectif le plus évoqué par les enquêtées évite l'utilisation du terme « femme » et se veut inclusif.

En tant que seul enquêté assigné « garçon » à la naissance, que nous apprend Florian au sujet des liens entre les catégories d'autodéfinition fem et femme ?

2.2.3 Fem et femme, une question de rapports sociaux de genre

Tout au long de cette recherche, les réponses de Florian (31 ans, Master 2, sans emploi), la seule personne assignée « garçon » à la naissance entendue en entretien, sont analysées conjointement aux réponses de toutes les enquêtées. Cependant, concernant la réflexion de Florian au sujet du rapport qu'entretiennent les fems avec le mot « femme », en termes d'identification et de nomination, il est pertinent de traiter le discours de Florian séparément : sa position de personne assignée « garçon » à la naissance, puis socialement perçue comme « homme » entraîne des spécificités. Ce choix méthodologique constitue un apport complémentaire éclairant les résultats présentés ci-dessus. L'analyse de son entretien révèle que le lien entre l'autodéfinition « fem » et « femme » dépend de l'expérience vécue des rapports sociaux de genre.

---

[364] En italique dans le texte.

[365] Chetcuti, Natacha. *De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig*. In : Genre, sexualité & société. Printemps 2009, n°1, http://gss.revues.org/477, consulté le 12 août 2015.

Florian a donc été assigné « garçon » à la naissance, se définit alternativement comme « cisgenre » ou « bigenre », comme « gay », est socialement perçu comme un homme, et se définit comme fem. Il se travestit depuis l'âge de 16 ans. Il a commencé dans une démarche militante, en manifestation. Son discours lie orientation sexuelle (gay), performance de genre (travestissement) et trajectoire de genre (cisgenre, bigenre). Durant l'entretien il évoque à plusieurs reprises des réflexions au sujet de sa cisidentité et se questionne : *« être pédé c'était la seule forme de sexualité possible plutôt que de devenir femme ? »* Florian exprime également une certaine *« peur de devenir une femme »*. Il s'identifie comme *« bigenre »* car *« au niveau de l'identité de genre [il s'est] toujours ressenti du côté feminine [sic] »*. Pour lui, le travestissement trouble le genre. Ainsi, lorsqu'il travaille travesti (travail du sexe), il *« a l'impression d'être »* femme et homme à la fois et *« femme active »*. *« C'est comme ça [qu'il a] commencé à parler de bigenre parce que d'un côté [il se] sen[t] femme sur pleins de truc »*. La structure du discours de Florian révèle une opposition entre *l'image perçue par autrui* et *l'image de soi. L'image perçue par autrui* de Florian regroupe « *être* », « *devenir* » respectivement associés aux termes « *pédé* » et « *femme* », alors que les termes appartenant au registre de son *image de soi,* « *ressenti* », « *impression d'être* », « *me sens* » sont uniquement liés au terme « *femme* » (notons que *l'image perçue par autrui* n'est pas forcément différente de *l'image de soi* selon les points considérés). Comme nous allons le constater, le décalage entre les deux images précitées influe sur l'énonciation de Florian en tant que fem.

C'est lorsque Florian évoque ce qu'il attribue à son côté « femme » qu'il parle de lui même en tant que fem. J'illustrerai ce point d'un seul extrait concernant la sexualité dans lequel l'enquêté m'explique :

> *« Une première transgression identitaire de… d'aimer être un enculé, de se revendiquer comme enculé et du coup peut-être salope. Peut-être de pas être dans ce truc de femme soumise qui se sacrifie pour son homme mais au contraire qui prend du plaisir dans ce truc qui est censé être dégradant pour… Là c'est peut-être le premier lien, dès l'enfance j'avais un lien avec la féminité mais je pense qu'au niveau sexuel c'est peut-être ce premier lien par rapport à une certaine revendication fem ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Dans sa réflexion, les termes *« fem »* et *« femme »* sont associés, si bien que son discours correspond alors davantage au Profil 1 qui regroupe les enquêtées pour qui les fems sont des femmes. Florian investit une certaine manière d'être femme, celle qui selon lui correspond à être fem. Ce qui lie Florian aux fems est la déconstruction et la signification de la transgression de l'hétéronormativité en ce qui concerne le genre, les pratiques et comportements sexuels par exemple. Ainsi, les termes *« enculé », « salope », « dégradant »* apparaissent dans son discours accolés à des verbes qui placent Florian du côté de la capacité d'agir et du choix : *« revendiquer », « aimer », « être », prendre du plaisir »*.

Une autre facette du rapport qu'entretient Florian avec l'autodéfinition « femme » doit être éclairée. À plusieurs reprises, l'enquêté développe un point spécifique :

> *« Quand tu m'as parlé des femmes [sic], je me suis dit 'hou la la…' J'ai plein de similarité avec les fems et en même temps dans un contexte… (…) en France je sais que c'est un truc sensible. Les gens vont penser que tu nies tes positions de privilèges si tu te revendiques d'un truc de dominé. Faut que je fasse attention. C'est compliqué, je ne vais pas me dire fem pour faire genre : "je subis le sexisme des femmes " quand ce n'est pas vrai. J'ai subi l'homophobie, la travelophobie, la putophobie qui pour moi sont tous des trucs liés au sexisme. (…) Mais j'ai aussi une position d'homme blanc privilégié sur plein d'autres trucs dans le système. Faut faire attention ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Cet extrait débute sur une resignification de mon objet d'étude par Florian puisque je n'évoque pas ma recherche comme traitant des femmes mais bien strictement des fems[366]. C'est Florian lui-même qui lie ces deux catégories identificatoires. Femme et fems font partie du panel de termes que Florian mobilise pour s'autodéfinir. Ensuite, il soulève un point de tension à sa position d'homme cisgenre blanc : de ce point de vue, Florian occupe, relativement aux

[366] Florian m'a contactée par courrier électronique Facebook suite à la diffusion de l'annonce de demande d'entretien pour cette thèse. J'ai donc relu nos échanges et constaté qu'à aucun moment je n'évoque ma recherche comme concernant les femmes. À l'inverse, en réponse à ses questions, je stipule à plusieurs reprises que la seule condition pour participer à cette étude est de s'autodéfinir comme fem.

rapports de pouvoir liés aux rapports de genre et de sexualité, une place dominante. Étant socialement perçu comme homme, il n'est pas confronté à l'hétérosexisme faisant partie du quotidien des femmes. C'est ainsi qu'il explique son manque relatif de légitimité à s'autodéfinir comme fem, à tel point qu'il souligne ne pas investir cette autodéfinition dans une démarche d'usurpation de vécu : il ne veut pas *« faire genre »* qu'il *« subi[t] le [même] sexisme [que les] femmes »*. Effectivement la question de l'hétérosexisme doit être envisagée de manière intersectionnelle, c'est-à-dire relativement à l'imbrication des rapports de pouvoir. L'hétérosexisme est structuré par les rapports de genre et de sexualité qui sont les plus détectables. Mais l'hétérosexisme est tout autant articulé par l'ensemble des rapports de pouvoir qui traversent les sociétés comme les rapports de classe, de race, d'âge, de validité. C'est pourquoi relativement à des relations de pouvoir autres que celles qui régissent les sexes sociaux ou la race, la place que Florian occupe (perçu comme homme cisgenre, blanc, donc dominant sur ces deux points) bascule vers un positionnement minorisé (travailleur du sexe, non-hétérosexuel, féminin). L'enquêté l'énonce en faisant référence aux violences homophobes, travelophobes, putophobes.

De plus, Florian m'explique : *« D'un côté je me sens femme sur plein de trucs. Surtout par rapport au féminisme en fait. J'ai l'impression que le modèle de libération politique pour moi c'est le féminisme »* (Florian).

Il associe donc en partie le fait de se sentir femme avec sa proximité au féminisme. Par ailleurs, il évoque une anecdote au sujet d'une marche de nuit réservée aux femmes dont la non-mixité correspondait au fait de s'identifier en tant que femme. Il s'est rendu travesti à cette marche. Mais suite à des divergences au sein des participantes concernant la question de la prostitution, il m'explique :

> *« Tout le long du truc j'étais dans un truc un peu de peur, de me dire : "comment je m'exprime et tout ça ?" Et au bout d'un moment, sans me contrôler, je me suis remis à crier. Je me suis rendu compte qu'en fait, j'étais perçu comme… un mec. Parce que j'étais en train de crier des*

> *slogans qui couvraient la voix d'autres femmes qui criaient des trucs. Bon même si politiquement il y a cette opposition*[367]*. Du coup je me suis dit : "en fait merde, je… je reproduis un truc de dominant." C'est là où ça m'a gêné. Je me suis dit : "il ne faut plus que je le refasse parce que je ne suis pas capable de me… À un moment donné je vais m'emporter, je vais me mettre en colère et là il y a le truc de dominant, de mec, que tu as acquis culturellement qui va ressortir." (…) C'est pour ça que je pense que maintenant je ne ferais plus des manifs de femmes non-mixtes en tant que travesti parce que maintenant je me dis : "non, c'est usurper une identité qui n'est pas la mienne." Parce que je ne suis pas trans non plus. C'est pas comme si je me vivais tous les jours en tant que femme ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Comme nous l'avons souligné plus haut, il y a un décalage entre *l'image de soi* (ressenti) et *l'image perçue par autrui* (paraître/« être ») de Florian. Son expérience des rapports de pouvoir dans ses interactions sociales est davantage marquée par *l'image perçue par autrui.* Malgré le fait que Florian s'identifie comme femme, il conçoit que non seulement il a été socialisé comme un garçon, mais qu'en plus, il vit quotidiennement en tant qu'homme. Si bien que, bien qu'il soit conscient des rapports sociaux de genre, à certains moments, il estime ne pas réussir à éviter de perpétuer certaines formes de domination envers les femmes. Ici il est question de l'espace de parole et de la capacité à s'approprier la parole.

C'est donc dans un cadre de militantisme féministe que Florian prend conscience de la dissymétrie de positionnement qui peut être la sienne relativement au vécu des femmes. Ce point est révélateur lorsqu'il est considéré parallèlement au fait que les autres enquêtées ne se rassemblent toutes sous l'appellation « femme » que lorsqu'il s'agit des luttes féministes. Si on analyse à la lumière du point de vue de Florian les résultats précédemment exposés concernant le fait que oui ou non les fems se disent « femmes », alors la

---

[367] Florian fait référence au travail du sexe et ici plus précisément à la prostitution, sujet qui scinde les féministes. Florian revendique l'obtention de droits pour les personnes qui souhaitent exercer la prostitution, d'autres féministes souhaiteraient abolir la prostitution. Pour une histoire de l'émergence du mouvement abolitionniste en France, voir Besnard, Tiphaine. *A brief history of the regulation of prostitution in France. Feminism, political controversies and social repression.* In : INSEP, vol. 2, Issue 1/2014, p. 5-18.

question de l'expérience vécue des rapports sociaux de genre apparaît comme centrale.

En effet, lorsqu'elles rejettent l'appellation femme (Profil 3) les fems se réfèrent à l'expérience vécue des rapports sociaux de genre qu'elles ont des interactions sociales. Les fems ne sont pas des femmes, de même que les lesbiennes ne sont pas des femmes, puisqu'elles construisent leurs vies indépendamment des relations socialement codées hommes/femmes, autrement dit, des rapports sociaux de genre hétéronormés. Il s'agit de nouveau d'une question d'expérience vécue des rapports sociaux de genre lorsque toutes les fems se coalisent derrière l'appellation « femme » lors des luttes féministes. Ainsi, c'est bien le vécu découlant de leur positionnement en tant que personnes socialement perçues comme des femmes et relativement à l'hétérosexisme qui engendre cette coalition militante. La particularité du profil de Florian nous permet de confirmer le fait que l'autodéfinition fem est liée à la conscience politique des rapports sociaux de genre, de sexe et plus largement des rapports de pouvoir qui régissent les sociétés hétérosexistes, associée à une volonté de s'en extraire. Pour ce faire, l'une des stratégies mobilisées est l'investissement de féminités, de codes sociaux associés au féminin, de manière resignifiée, ajouté au questionnement de leur autodéfinition en tant que « femmes ».

Au cours de ce chapitre, à partir des discours produits par les fems sur l'autodéfinition fem, je me suis donc efforcée d'expliciter ce que signifie l'autodéfinition fem, tout en déjouant les pièges des simplifications. Au final, nous constatons que cette autodéfinition peut être investie par toutes les personnes non hétéronormées (au niveau de leur orientation sexuelle et/ou leur trajectoire de genre), à partir du moment où elles s'efforcent de poursuivre leur refus des rapports de pouvoir hétérosexistes à travers l'investissement de féminités resignifiées (*fem*-inités) et la participation aux luttes féministes de façon intersectionnelle. En outre, nous découvrons le fait que l'autodéfinition « femme » n'est pas indispensable aux fems, qui questionnent cette catégorie compte tenu de son caractère hétérosocial. L'utilisation du terme « femme » ne

va pas de soi mais peut concerner l'ensemble des enquêtées lorsqu'il s'agit de coalition militante.

S'agissant d'une autodéfinition située à la marge des normes hétérosexistes majoritaires, il est permis de s'interroger sur le processus qui amène à se définir fem et sur l'oralisation de cette autodéfinition.

Chapitre 3. Se dire fem : du processus d'autodéfinition au *coming out*

Ce chapitre entreprend de questionner la nomination de soi en tant que fem via deux entrées : le processus par lequel mes interlocutrices en sont venues à se nommer fems pour elles-mêmes et le *coming out* fem qu'elles font à autrui. Nous envisagerons ces points à partir des entretiens, des observations participantes et des textes écrits par et sur les fems publiés durant le déroulement de ma recherche. Il ne s'agit pas de considérer leur nomination et énonciation en tant que lesbienne, trans, gay, bisexuelle (non-hétérosexuelle, non-hétéronormée) mais bien en tant que fem.

D'abord, il sera question de saisir comment en vient-on à se dire fem (pour soi-même). Comme le rappelle Natacha Chetcuti, *« si l'on peut considérer que l'acte de se nommer résulte d'un cheminement individuel, il est en interdépendance avec les scénarios culturels d'une société, d'un contexte politique et social »*[368]. C'est à Teresa de Lauretis que la sociologue se réfère lorsqu'elle propose de mettre en lumière *« l'interaction sémiotique entre soi et le monde extérieur »*[369] à l'œuvre dans le processus de nomination de soi en tant que lesbienne. Dans celui qui aboutit à l'autodéfinition fem, les interactions sémiotiques essentielles sont liées aux rapports sociaux de genre et de sexualité. C'est donc à travers ces prismes que nous observerons le processus par lequel les enquêtées en sont venues à s'autodéfinir fems. Les étapes des différentes histoires typiques seront ainsi dégagées. Ensuite, nous envisagerons la nomination de soi relativement à sa dimension interactionnelle. Le *coming out* fem, à savoir le fait d'énoncer l'autodéfinition fem, sera étudié. Quand et pourquoi les fems se disent-elles à autrui, et quels effets cela produit-il ?

---

[368] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 140.

[369] De Lauretis, Teresa. *Théorie queer et culture populaire. Op. cit.*, p. 76, citée par Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 140.

3.1 Processus d'autodéfinition fem

Simone de Beauvoir a dû démontrer qu'*« on ne naît pas femme, on le devient »*[370]. Malgré la célébrité actuelle de cette citation, ce n'était pas une évidence a priori. Etant donné l'essentialisme culturel qui règne autour des catégories « homme » et « femme », nombre de personnes qui découvrent encore cette phrase ont sans nul doute besoin d'explications, si ce n'est pour la comprendre, en tout cas pour la considérer comme valide. Se dire « petite fille », « jeune femme », « femme » sont des étapes de nomination de soi socialement codées et le plus souvent associées à des repères biographiques considérés ou présentés comme relevant du « normal » quand ce n'est de la « nature » ou du « biologique ». Pourtant, il est bien question de normes sociales. À l'inverse, la nomination de soi en tant que fem est systématiquement présentée par les intéressées comme une construction sociale. Je n'ai pas rencontré de discours essentialisant lors de mes recherches.

Dans cette partie il ne sera donc pas question de démontrer le caractère construit de l'autodéfinition fem, mais de mettre en lumière les processus par lesquels une telle nomination de soi est rendue possible. Autant que faire se peut, il importera de « *comprendre l'apparition d'un phénomène en (…) montrant les étapes du processus qui l'ont engendré* »[371]. Car l'autodéfinition fem est bien *« le résultat d'une histoire, d'un récit, de quelque chose comme "d'abord ceci s'est produit, puis cela, puis cela encore, et c'est comme ça qu'on en est arrivé là" »*[372]. Howard Becker nous explique que pour révéler un processus

> *« On ne s'intéresse pas aux spécificités qui distingueraient notre histoire de toutes les autres. On cherche au contraire à élaborer des histoires*

---

[370] De Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe II*. Paris : Gallimard, 1976b (1949), p. 13.

[371] Becker, Howard S. *Outsiders. Etudes sociologiques de la déviance*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brian, Jean-Pierre. Chapoulie, Jean-Michel. Paris : Métailié, 2002 (1963), p. 109.

[372] *Ibid*.

> *typiques, des histoires qui fonctionnent à peu près de la même manière à chaque fois qu'elles se produisent »*[373].

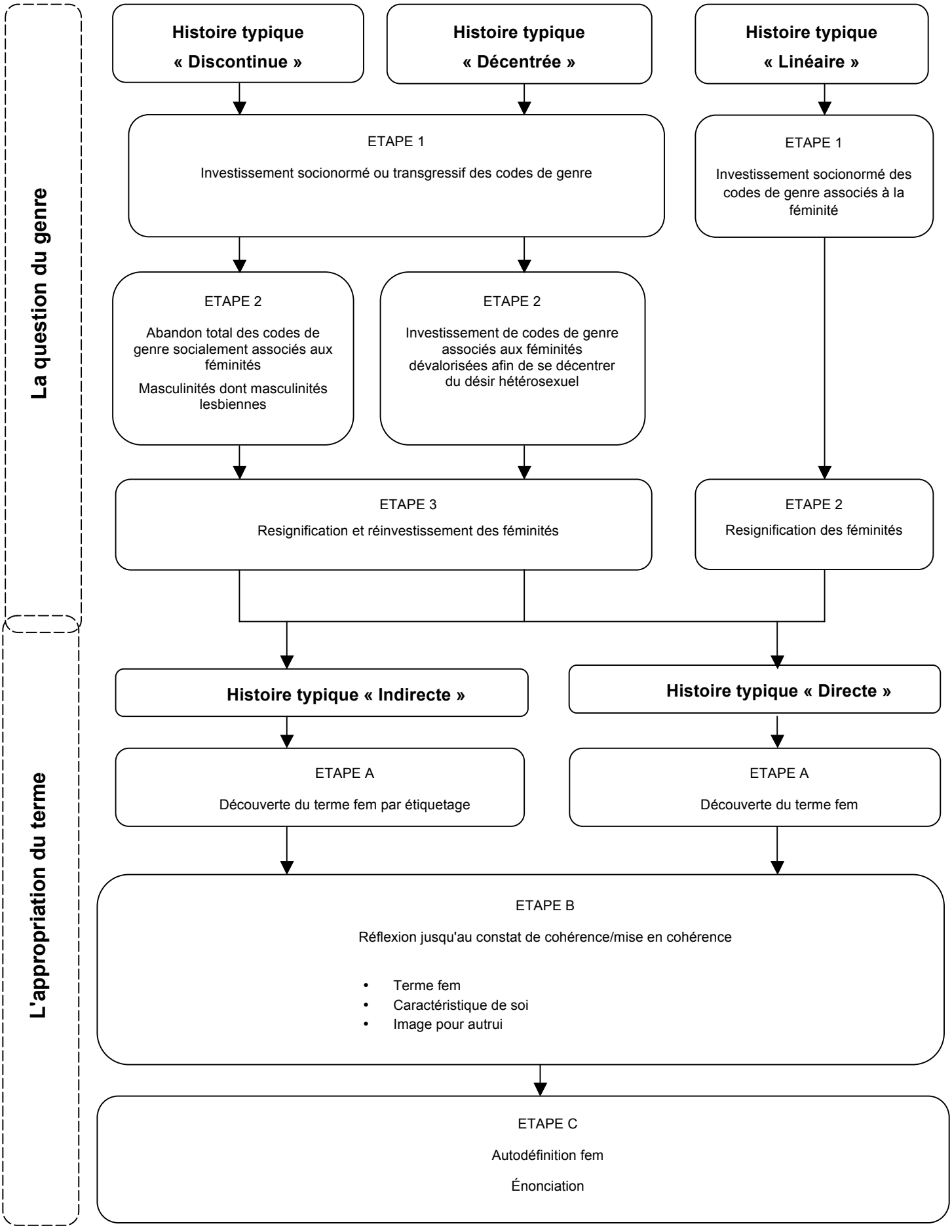
Cependant les limites entre ces histoires typiques sont floues et une partie des parcours se situe plutôt à leur intersection. Cette distinction permet néanmoins de saisir certains mécanismes déterminants du phénomène d'autodéfinition fem. Les personnes entendues en entretien ne correspondent donc pas toujours de manière stricte à l'une des histoires typiques, mais leurs parcours peuvent s'inscrire simultanément et/ou alternativement dans différentes histoires typiques selon les moments de vie considérés.

Que ce soit concernant les questions de genre ou l'appropriation du terme en lui-même, les histoires typiques mises en lumière nous permettent de saisir le processus relatif à l'autodéfinition fem.

---

[373] *Ibid*.

Schéma du Processus d'autodéfinition fem



3.1.1 Evolution de l'investissement des codes sociaux de genre

Le processus aboutissant à l'autodéfinition fem ne peut être étudié sans qu'une attention particulière soit portée aux discours que les enquêtées ont formulés relativement à leur rapport aux codes sociaux de genre. En effet, elles rendent compte de différents moments biographiques qu'elles articulent autour de la question des genres investis afin de proposer une histoire cohérente de leur devenir fem. Les sphères sociales (Université, réseau relationnel lesbien, réseau relationnel féministe, réseau professionnel) ou les acteurs (partenaires, pairs, personnes publiques) présentés comme ayant influencé leurs parcours peuvent varier, contrairement à la question du rapport aux codes sociaux associés aux genres, qui demeure centrale quelle que soit l'enquêtée considérée. À la lumière de cette question, le processus de nomination de soi en tant que fem opère selon trois histoires typiques distinctes que je nomme « Discontinue », « Décentrée », « Linéaire ».

- **Histoire typique « Discontinue »**

L'histoire typique « Discontinue », qui est illustrée par l'entretien de Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe), se caractérise par une période de rejet des codes socialement attribués aux féminités qui précède le réinvestissement de féminités resignifiées. On retrouve cette histoire typique dans la culture fem : les propos de Lilah seront complétés avec le script du spectacle *Betty Speaks !,* de Louis(e) de Ville[374].

Les fems dont les dires correspondent à cette histoire typique évoquent une enfance au cours de laquelle elles préfèrent des codes genrés socialement associés au féminin, au masculin, ou les deux. Cette première étape est le plus souvent vécue comme un moment biographique où les codes de genre ne sont pas forcément *« réfléchis »*, mis à distance par elles-mêmes, mais plutôt

[374] Dans les pages qui suivent, toutes les références au spectacle *Betty Speaks !* sont issues de notes d'observation et de la retranscription littérale des propos tenus sur scène par Louis(e) de Ville lors de la représentation du 27 juin 2010, à Paris, (extraits du carnet de terrain).

investis de manière socionormée. J'emploie le terme « socionormé » en opposition à « resignifiée », c'est-à-dire que les codes genrés sont investis relativement au sens social qui leur sont attribués, sans qu'un travail de réflexion ne soit entrepris, sans que ces codes ne subissent de détournements. Ces codes sont investis selon les contraintes extérieures (vécues comme telles ou non) avec ou non des souvenirs de résistance selon les enquêtées. Un attrait prononcé pour des féminités ou à l'inverse pour des masculinités peut être formulé dans le discours réflexif. Mais le plus souvent, les enquêtées m'expliquent se souvenir d'un intérêt double.

Lilah raconte qu'enfant, son intérêt pour les féminités est très prononcé :

> *« [Etape 1 :] J'ai toujours été assez attirée par la féminité. (…) J'ai fait beaucoup de danse et de théâtre et de trucs comme ça. Tous les costumes que je devais porter pour des spectacles ou dans des occasions spéciales [sourire audible], si c'était pas ultra féminin, ça avait genre aucun intérêt et ça me décevait vachement [Rires] ».*
> (Lilah, Histoire typique « Discontinue », 25 ans, Master 2, travail du sexe)

L'analyse du discours de Lilah fait apparaître l'opposition entre l'« *ultra féminin* » et ce qui n'est « *pas ultra féminin* », donc le reste des codes sociaux de genre, de la simple féminité jusqu'à, pour reprendre son expression, l'*« ultra »* masculinité. Lilah s'amuse de ses souvenirs, car enfant, l'ensemble de ce second registre de genre ne lui plaisait pas, et elle le précisera par la suite, lui inspirait même une « *grande souffrance ».* Le personnage de Louis(e) de Ville, Betty Cracker, une femme au foyer modèle, connaît également cette Etape 1. Au début de la pièce elle investit une féminité stéréotypée : elle explique que pour sortir *« [elle avait] choisi une robe rose pâle avec un chapeau assorti, mais pas de gants, pour faire genre "moi aussi je sais faire la fête" »*. Le comique de cette dernière précision réside dans le fait qu'elle se rendait à une réunion féministe et lesbienne et que le public comprend qu'il y a eu un grand décalage entre la tenue de Betty et les codes vestimentaires des autres participantes.

La prise de conscience d'attirances non hétéronormées (lesbiennes, bisexuelles, *queer*) ne marque pas le début d'une étape particulière. Quel que soit l'âge auquel les fems situent leur conscientisation ou quel que soit l'âge du

premier rapport non hétéronormé, ces repères biographiques ne semblent pas toujours déterminants quand à l'investissement des codes sociaux de genre. En revanche, l'entrée dans un réseau relationnel lesbien ou *queer* (parfois également militant et féministe mais non de manière systématique) correspond à la seconde étape. Celle-ci se caractérise par le rejet des codes sociaux considérés comme féminins et l'adoption de codes sociaux associés aux masculinités dont ceux des masculinités lesbiennes.

> *« (…) C'était un peu compliqué de… d'être une lesbienne en province et de continuer à assumer une féminité. C'était même un peu impossible. [Etape 2 :] Du coup assez rapidement je me suis… Je me suis interdit de me ré-intéresser à la féminité ou de continuer à m'y intéresser. Du coup j'ai essayé plutôt cette part de, de… bah de ce qui me semblait être plus une lesbienne. (…) Donc pendant trois ans à peu près, j'étais plutôt en genre baskets et baggy. (…) Et après quand je suis arrivée à Paris, pendant les premiers mois je fréquentais vachement [groupe militant queer] (…) Enfin j'avais, en fait ça avait accusé mon, mon refus de la féminité parce que j'avais l'impression que, être féminine c'était être assimilée, par les gens dans la rue à une hétéro et je ne voulais pas du tout être hétéro, au contraire je voulais être très visible comme gouine. Et que par ailleurs, j'avais l'impression par rapport à mes… aux militants et par rapport à mes amis et tout ça c'était une sorte de trahison et c'était, donner du grain à moudre à l'hétérosexualité et ce genre de trucs. Et ça c'était pendant les… Je dirais la première année où j'étais à Paris. Heu… Donc y'a trois ans ».*
> (Lilah, Histoire typique « Discontinue », 25 ans, Master 2, travail du sexe)

La structure du propos de Lilah a changé puisque la féminité devient l'« *interdit* », l' « *assimil[é] (…) hétéro* », la « *trahison* » et ne fait plus partie du domaine du vouloir de Lilah, qui à cette étape vise la visibilité « *gouine* ». Dans le spectacle de Louis(e) de Ville, cette étape débute lorsque Betty décide de se conformer à ce qu'elle lit dans un dépliant intitulé *« Comment devenir une bonne féministe »*. Il y est expliqué que *« pour être une bonne féministe il faut s'habiller de façon à lutter contre le système hétéro-patriarcal ».* C'est ainsi qu'au fil des indications, elle quitte sa robe et revêt un débardeur et un short cargo, elle échange ses chaussures à talon contre une paire de Doc Martens, et finit par couper ses longs cheveux bouclés. Comme pour Lilah, c'est l'entrée dans un réseau relationnel lesbien et féministe et bien plus encore les discours qui y sont diffusés, qui enclenche le début de cette seconde étape.

La troisième étape correspond au réinvestissement de féminités, corrélé à une démarche de resignification de celles-ci et à l'appropriation du terme fem :

> *« [Etape 3 :] Et progressivement j'ai rencontré des… des fems et des travailleurEs du sexe et du coup ça a vachement… changé ma vision des choses. J'ai re…commencé à m'acheter des talons, des jupes [très léger rire] et des trucs comme ça. (…) Mais du coup c'était un peu ambivalent et progressivement j'ai rajouté de plus en plus de… de choses féminines dans ma garde robe… habituelle. Mais au début j'avais vachement de mal à assumer le talon plus jupe plus rouge à lèvres. C'était l'un ou l'autre mais j'arrivais jamais à faire les trois. (…) Et après je suis passée par une phase au contraire un peu outrancière du genre… Si c'est pas [sourire audible avec léger rire en fin de phrase] trop court et trop décolleté et trop haut c'est… ça va pas. (…) Et la question de savoir si j'étais identifiable comme lesbienne et tout ça commençait un peu moins à se poser ».*
> (Lilah, Histoire typique « Discontinue », 25 ans, Master 2, travail du sexe)

L'étude des termes employés par Lilah indique le caractère consciemment construit des féminités de cette troisième étape. De nouveau apparaissent les féminités préférées par Lilah, qui correspondent à l'excès, ce qui nous rappelle l'« *ultra féminin* » de l'Etape 1. Cependant, la structure du langage mobilisé par Lilah change. Dans l'Etape 1, l'« *ultra féminin* » n'est pas directement décrit mais se dessine grâce à une analyse par opposition de ce qui n'est « *pas ultra féminin* » (signifié dans la négation « *pas* »). Alors que dans cette troisième étape, la féminité investie est décrite explicitement et directement par les qualificatifs « *trop* » « *haut* », « *court* », « *décolleté* ». La différence de structure du langage nous indique que cette fois, l'investissement n'est plus socionormé mais bien resignifié.

Pour le personnage de Betty Cracker, c'est la lecture de *Trouble dans le genre* de Judith Butler qui marque le passage à cette Etape 3. Elle s'exclame : *« Si le genre est une performance, on peut choisir les accessoires qu'on veut, qu'ils soient féminins ou masculins. En fait, on peut être féministe et féminine ! »* Suite à cela, elle revêt plusieurs accessoires socialement liés aux féminités, et commente par exemple en expliquant comment elle les utilise : « *Une bouche rouge attire plus l'attention sur ce que l'on dit ».* Betty Cracker conclut : « *Etre une fem, c'est jouer à être une femme aussi bien qu'une drag-queen* »,

soulignant ainsi le caractère consciemment construit de la féminité fem de cette Etape 3.

L'histoire typique « Discontinue » se caractérise donc par trois étapes : la première correspond à l'investissement de codes sociaux féminins ou féminins et masculins de manière socionormée ou transgressive jusqu'à la seconde étape qui est marquée par l'entrée dans un réseau relationnel lesbien, *queer* ou un réseau militant lesbien et/ou féministe. Lors de cette seconde étape, la féminité est rejetée au bénéfice de l'investissement de masculinités dont les masculinités lesbiennes. Enfin la découverte du terme fem amorce une troisième étape de réinvestissement de féminités resignifiées.

- **Histoire typique « Décentrée »**

L'histoire typique « Décentrée » qui est illustrée par l'entretien de Madison, se caractérise par une phase d'investissement de féminités particulières afin de se décentrer de la position d'objet de désir hétérosexuel, avant le réinvestissement de féminités fems resignifiées.

Les fems dont le parcours correspond à cette histoire typique évoquent le même type de rapport au genre pendant la période socialement considérée comme l'enfance que celles du profil précédent, à savoir un investissement socionormé des genres. Certaines adoptent un investissement transgressif des codes genrés, comme Madison.

> *« [Etape 1 :] En fait quand j'étais petite, jusqu'à ce que j'aie environ 13 ans, j'étais beaucoup identifiée comme garçon. La plupart de mes amis étaient des garçons. Et… J'avais assez souvent des relations amoureuses avec d'autres filles et dans ces relations je m'identifiais comme garçon plutôt [Léger rire]. Et c'est peut-être quand je, quand j'avais vers 12, 13 ans, où c'était une sorte de conflit avec le monde autour de moi. Et le monde à l'intérieur de moi, où je me vis plutôt comme un garçon. Heu… Et même si j'ai toujours beaucoup aimé le maquillage, par exemple, depuis que je suis petite. C'est, ce n'est pas quelque chose que j'ai vu forcément comme une manière de devenir une femme, même pas quand j'étais petite. Et quand j'étais adolescente, je refusais complètement tout ce qui était féminin (…) ».* (Madison, Histoire Typique « Décentrée », 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Madison ne parle pas de son investissement des codes liés socialement aux masculinités même s'il est logique de supposer qu'elle se les appropriait

étant donné ses propos. Quand aux codes socialement associés aux féminités, Madison ne les utilise pas de la manière dont il est attendu qu'une enfant le fasse : elle ne cherche pas à *« devenir une femme »*. Sylvie Octobre démontre que la transgression des codes de genre est davantage tolérée chez les enfants assignés « fille » à la naissance que chez ceux assignés « garçon ».

> *« Dans tous les milieux, il semble davantage toléré que les filles fassent, au sein des dynamiques familiales, des emprunts au répertoire symbolique des pratiques et consommations culturelles de l'autre sexe, alors que les garçons ne bénéficient pas d'un mouvement symétrique d'ouverture champ des possibles »*[375].

Jusqu'à un certain âge et dans une certaine mesure, les enfants assignés « fille » à la naissance sont donc plus libres (que ceux assignés « garçons ») de transgresser les codes de genre : *« les garçons semblent confinés au masculin alors que les filles peuvent investir des périmètres plus larges que ceux du féminin »*[376]. La transgression est tolérée à condition *« qu'elle [soit] compensée par une série de gages donnés à la "bonne" adhésion du "bon" étiquetage de sexe »*[377]. Il semble que durant une certaine période, les usages des codes liés aux féminités que faisait Madison enfant ont suffi à ce que ses transgressions de genre soient acceptables socialement. Concernant cette période de sa vie, Madison n'envisage pas ses pratiques de genre comme une remise en cause des sens sociaux attribués aux féminités et aux masculinités, ni comme leur resignification. Cependant, la manière dont elle investit alors les codes sociaux de genre n'est tout de même pas celle socialement attendue d'une personne assignée « fille » à la naissance, si bien qu'à un certain âge (12-13 ans), la pression sociale devient lourde. Il est pertinent de supposer que l'abandon des codes féminins, qu'elle investissait auparavant, est précisément lié à la pression qu'elle subit, voulant la pousser à adopter les codes de genre convenus selon les normes majoritaires (c'est-à-dire avec une prévalence des codes féminins). Elle décide alors de transgresser la norme qui tente de s'imposer à elle et

---

[375] Octobre, Sylvie. *La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille.* In : Cahiers du Genre, 2010 /2, n° 49, DOI : 10.3917/cdge.049.0055, p. 69.
[376] *Ibid.*, p. 71.
[377] *Ibid.*, p. 65.

rejette les codes socialement attribués au féminin en privilégiant ceux liés au masculin. Par conséquent son discours correspond à l'étape première, ici l'investissement transgressif du genre.

Cette histoire typique diffère de la précédente par une seconde étape présentée comme importante. Elle est située dans le parcours biographique à *« l'adolescence »* (nommée ainsi ou signifiée par une formule telle que *« lorsque j'étais plus jeune »*) mais non spécifiquement démarquée par des repères d'âge. Lorsque cette étape s'amorce, toutes les enquêtées expliquent être conscientes de leurs intérêts sexuels non (strictement) hétéronormés. Compte tenu de ce point, elles indiquent investir des codes sociaux de genre spécifiques de manière stratégique, le but étant de s'extraire du statut d'objet potentiel de désir hétérosexuel. Certaines enquêtées investissent alors des codes sociaux attribués au masculin, aux masculinités lesbiennes, et d'autres choisissent des féminités socialement dévalorisées, le plus souvent les féminités dites « gothiques ». Ces masculinités ou féminités spécifiques sont préférées à toutes formes de féminités jugées comme appartenant au registre de l'hétérosexualité.

> *«[Etape 2 :] (…) vers 16, 17 ans, j'ai commencé à développer une sorte de féminité un peu alternative, un peu gothique, plutôt. Parce que pour moi, ce type de féminité, c'était une manière d'être féminine, sans être perçue comme une femme hétérosexuelle. Parce que c'était une féminité alternative. C'était une féminité heu… un peu exagérée si on voit dans le… en relation avec ce qui était normatif, où j'étais. Heu… Et ensuite je pense que j'ai toujours eu beaucoup d'expressions féminines et masculines en même temps ».*
> (Madison, Histoire Typique « Décentrée », 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Comme dans l'histoire typique « Discontinue », la question de la perception comme hétérosexuelle se pose. Néanmoins, la stratégie d'évitement ne consiste plus en un rejet des codes sociaux associés aux féminités de manière générale, mais par une « alternative » considérée comme décentrée du désir hétérosexuel.

Enfin la troisième étape correspond à l'investissement de féminités resignifiées et dépendantes de l'autodéfinition fem.

> *« Et je pense que quand j'ai commencé petit à petit à découvrir des théories* queer *et aussi d'être plus dans des environnements* queer*, j'ai commencé à plutôt m'identifier comme fem. Parce que je trouve que c'est une identité qui est plutôt proche de comment je me sens. (…) Je pense que quand j'ai trouvé des espaces où je pouvais être féminine, sans être lue comme une femme hétérosexuelle, c'était quelque chose qui me faisait sentir très libre ».*
> (Madison, Histoire Typique « Décentrée », 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Cette seconde histoire typique « Décentrée » débute donc par l'investissement de genres féminins et/ou masculins jusqu'à une seconde étape où le genre investi sert avant tout à signifier la non-hétérosexualité de la personne considérée. Comme dans l'histoire typique « Discontinue », la troisième étape, c'est-à-dire l'investissement de féminités resignifiées, se mêle à la découverte du terme fem et son appropriation, que nous étudierons plus bas.

- **Histoire typique « Linéaire »**

L'histoire typique « Linéaire » qui est illustrée par l'entretien de Léona, se caractérise par un investissement continu des féminités avec néanmoins un déplacement des significations associées.

> *« Léona : J'utilise pas, à fond les… codes… de la féminité type rouge à lèvres rouge et heu… hauts talons et ce genre de trucs. (…) Je me suis toujours un peu demandé pourquoi j'avais fait ça. Mais heu… Bon, j'ai toujours été… féminine (…) J'ai jamais rejeté la féminité ou quoi que ce soit. Mais, j'avais quand même, toujours un, un peu du mal à adopter, sur moi, adopter ou adapter ? Les… Ces codes de la féminité, donc genre, un peu visibles tu vois, un peu voyants. Peut-être parce que juste je suis un peu timide.*
>
> *Aurélie : Du coup tu parles de…*
>
> *Léona : Par exemple du rouge à lèvres, tu vois, de trucs comme ça. (…) Et donc j'achetais un peu du maquillage mais je n'en mettais pas trop, ou j'arrivais pas trop à tenir, ou très peu, sur les yeux, mais du rouge à lèvres vraiment, qui se voit. (…) J'en avais acheté un mais je ne le mettais pas. Et j'ai commencé à en mettre, même si j'ai arrêté, mais j'ai commencé à en mettre… quand je suis sortie avec une fille. Tu vois en me disant [elle claque des doigts] je peux maintenant faire ça. (…) J'ai jamais vraiment compris pourquoi mais… Bon.*
>
> *Aurélie : Je trouve ça plutôt intéressant.*

Léona : Oui, mais moi je trouve ça intéressant aussi. C'est pour ça que je voulais te le dire. Mais heu du coup entre temps j'ai un peu… Et heu pareil il y a eu un moment où j'ai commencé à ce moment là, à mettre du vernis.

Aurélie : Mais t'as pas vraiment compris pourquoi mais tu as des doutes ? Ou des idées d'explication ?

Léona : Bien… [Silence] qu'est-ce que ça pourrait être l'explication ? Genre je… Disons que j'acceptais que… [Silence] En fait je ne sais pas non plus pourquoi je, je ne voulais pas en mettre. Tu vois donc… Simplement je ne me sentais pas… enfin pas… Mais c'est… … Alors c'est bizarre parce qu'il me semblait sur le coup, avoir compris pourquoi. Et là maintenant je suis assez incapable de l'expliquer. Mais… C'était comme si je pouvais assumer tu vois, d'en mettre. (…) En fait si, c'est ça. J'ai trouvé pourquoi j'ai voulu mettre du rouge à lèvres à partir du moment où j'étais sortie avec une fille. [Léger rire] C'est parce que j'avais plus l'impression de devoir le faire pour heu… ressembler à un modèle qui était, correspondant à cette dichotomie hommes/femmes et le rôle de l'homme, c'est ça et le rôle de la femme, c'est ça. Et à partir du moment où je… n'essayais plus de… d'œuvrer pour cette dichotomie que je refuse, alors je pouvais utiliser ces… accessoires. Tu vois ? [J'acquiesce] T'as compris ».
(Léona, Histoire Typique « Linéaire », 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise)

Cette histoire typique correspond à un investissement linéaire des codes sociaux de genre tout au long du parcours biographique. Les fems en question expliquent donc investir les féminités de manière relativement stable depuis l'enfance, sans variations (« Discontinue », « Décentrée ») qui seraient corrélées à leur entrée dans un réseau relationnel amical, militant et/ou lesbien ou *queer*. Notons cependant que certaines évoquent qu'à ce moment biographique elles ont entrepris de très brèves tentatives de masculinisation à l'occasion d'une ou plusieurs soirées par exemple. Il s'agit systématiquement d'initiatives mises en place dans le but de correspondre à ce qu'elles perçoivent des normes de genre lesbiennes (plus rarement féministes). Comme dans les discours correspondant aux autres histoires typiques, une allusion est faite au système hétérocentré. Aucune étape ne correspond à un investissement nouveau, ou à un réinvestissement de féminité.

Même si les féminités sont investies de manière linéaire, l'existence d'un nœud biographique apparaît distinctement. Cette étape correspondant à la resignification des féminités déjà investies. Avant ce virage biographique, sa

féminité n'appartenait pas pleinement à l'enquêtée : « *rejet* », « *adopter* », « *adapter* », « *devoir* » (au sens d'obligation), « *ressembler* ». Après ce nœud biographique s'ouvre le champ des possibles (« *peux* », « *pouvais* », « *utiliser* », « *fait* ») relativement à certains codes socialement attribués à des féminités et que l'enquêtée considérait comme susceptibles de signifier l'adhésion au système hétérosocial (ici, le rouge à lèvres rouge et le vernis à ongles). Ce second moment marque le développement de la capacité des enquêtées à resignifier les codes sociaux : pour Léona, le nœud biographique correspond à l'investissement de pratiques sexuelles et affectives qui viennent déstabiliser l'hétéronormativité.

Au final, les trois histoires typiques décrites ci-dessus aboutissent à une même étape de resignification des féminités. Cette dernière, dont il n'est pas possible de situer l'apparition de manière précise, doit être envisagée comme quelque chose qui prend place progressivement et selon un mouvement non régulier. De plus, à ses prémices, cette étape est jumelée avec l'une ou l'autre des deux histoires typiques décrites dans la sous partie suivante, et qui correspondent au processus d'appropriation du terme fem.

3.1.2 Appropriation du terme

En ce qui concerne le processus d'appropriation du terme fem, deux histoires typiques peuvent être dégagées. Chacune s'amorce avec la découverte de ce mot. L'enquêtée prend connaissance du terme relativement à des sphères sociales spécifiques, et ces sphères peuvent s'interpénétrer : le militantisme féministe, *queer*, lesbien ; le relationnel (hors militantisme) *queer*, lesbien ; l'Université (le plus souvent relativement à des filières consacrées aux études sur les questions de genre). Mes enquêtées découvrent le terme fem soit via les pairs eux-mêmes, soit via des supports textuels ou plus largement Internet (souvent lors de recherches actives). Dès cette première étape, les histoires typiques se distinguent selon la modalité de la découverte du terme.

- **Histoire typique « Indirecte » :**

« [Etape A :] Oui. Alors ça c'est assez compliqué. C'est-à-dire qu'en fait la définition n'est pas venue de moi-même [Léger rire]. (…) Mais, c'est pas entre guillemet "moi" qui fais ce travail parce que… en fait c'est plutôt par rapport à la vision que les autres avaient de moi que cette définition est venue. [Etape B :] Bah oui, je suis ça, je ne vais pas dire le contraire ».
(Sofia, Histoire Typique Indirecte, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

« C'est pas facile de se définir mais en tout cas [Etape A :] les autres me voient, c'est sûr, comme une fem. (…) [Etape B :] Fem je pense que c'est la case qui me conviendrait bien car je suis à l'aise dans ce registre là. Je te dis, pour moi c'est vraiment un jeu de rôle ».
(Lydia, Histoire Typique « Indirecte », 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

La découverte du terme (quel que soit la sphère ou le média concerné) se fait relativement à une dénomination par autrui (Etape A), un étiquetage au sens d'Howard Becker[378]. Une ou plusieurs personnes signalent explicitement percevoir l'enquêtée comme correspondant à la catégorie nominative fem. Ce signalement peut être simplement allusif ou très explicatif, cette étape nécessite simplement que le terme fem soit explicitement employé.

Ensuite une seconde étape (Etape B) s'enclenche. L'enquêtée entreprend d'analyser et de comparer les informations dont elle dispose relativement à l'autodéfinition fem et les éléments qu'elle perçoit comme la caractérisant elle-même, mais aussi l'image qu'elle souhaite envoyer d'elle-même à autrui. Cette étape n'est pas marquée d'une fin nécessaire. Cette réflexion aboutit au constat d'une cohérence entre les éléments comparés (on peut supposer qu'il peut également advenir une démarche de mise en cohérence active).

Enfin, seulement, l'étape de se considérer comme fem, de s'autodéfinir en tant que telle (Etape C) peut advenir, puis éventuellement celle de se dire à autrui, d'énoncer cette autodéfinition.

---

[378] Becker, Howard S. *Outsiders. Op. cit.*

- **Histoire typique « Directe » :**

« [Etape A :] Oui, quand j'ai commencé à m'intéresser à ce terme, quand je l'ai découvert et que je m'y suis intéressée, c'est toujours pareil, j'avais déjà une sorte d'intuition spontanée, c'est-à-dire que moi-même toute seule dans mon coin, je savais que je m'habillais comme elles [les femmes hétéronormées], mais que j'avais une autre démarche. Quand j'ai découvert le terme [fem], [Etape B :] ça m'a permis de voilà, de le théoriser ».
(Debra, Histoire Typique « Directe », 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

« [Etape A :] Je l'ai découvert il y a 5 ans et [Etape B :] je me définis comme telle depuis… à peu près ce temps là. C'était le terme qui me convenait s'il fallait mettre les gens dans des cases ».
(Alice, Histoire Typique « Directe », 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant)

L'histoire typique « Directe » suit un processus différent de l'histoire typique « Indirecte » même si les étapes sont similaires. Le mécanisme à l'œuvre diffère profondément. En effet, la découverte du terme intervient dans les mêmes sphères, le média peut être une personne, mais cette fois il peut également s'agir d'un support textuel, visuel, etc. Ce qui importe est que la personne dont le processus de nomination de soi correspond à l'histoire typique « Directe » n'est pas désignée spécifiquement comme correspondant à la catégorie nominative considérée. Le terme fem est employé, que ce soit à l'écrit ou à l'oral, mais aucunement comme une assignation. Notre intéressée découvre donc le terme fem (Etape A).

La seconde étape correspond de nouveau à une mise en cohérence entre les significations du terme fem (partielles ou complètes) dont dispose la personne (par une recherche active ou non) avec des éléments qu'elle considère comme la caractérisant elle-même et l'image qu'elle tente de renvoyer à autrui (Etape B).

Puis vient l'étape de l'appropriation comme autodéfinition et éventuellement l'énonciation à autrui.

Déterminer les histoires typiques « Directes » et « Indirectes » permet de révéler que le terme fem connaît un double usage social. D'une part, le terme fem peut revêtir la fonction d'étiquette dont l'utilité est de définir et de nommer

un individu. Cet emploi est courant mais rarement explicité, si bien que lors des entretiens, j'ai rapidement perçu qu'il m'était nécessaire de demander des précisions lorsqu'une enquêtée désignait quelqu'un comme fem.

> *« Mais je ne sais pas si elles s'identifient comme fem. Pour moi c'est des fems parce que politiquement elles déconstruisent la manière dont elles utilisent ces codes là. Mais après est-ce qu'elles s'identifient comme ça, je ne suis pas sûre ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

L'objet de cette recherche étant avant tout les personnes s'autodéfinissant comme fems, j'ai rapidement pris pour habitude d'essayer de distinguer autodéfinition et étiquetage afin de sélectionner les données à traiter. Le terme fem sert donc d'autre part à l'autodéfinition, pratique signifiante qui consiste à se nommer soi-même.

3.2 Enonciation de l'autodéfinition fem

Enoncer son autodéfinition fem est une forme de *coming out*. Ce dernier correspond à l'acte de se dire à autrui, de donner une information que l'autre ne détient pas a priori, tout au moins pour laquelle il a besoin d'information confirmative. Bien que le *coming out* soit le plus souvent présenté comme le propre des gays et des lesbiennes, d'autres personnes peuvent être amenées à déclarer un aspect d'elles. Par exemple, les personnes trans peuvent entreprendre cette action de *« coming out of the closet »*, ou se poser la question de le faire. Didier Eribon explique que le *coming out* n'est jamais achevé. Face au présupposé d'hétérosexualité, c'est un recommencement perpétuel pour les gays et lesbiennes, qui à chaque nouvelle rencontre, doivent décider d'accomplir ou non ce *coming out*[379]. Eve Kosofsky Sedwig démontre que le placard (*closet*) qui n'est jamais complet (personne ne peut jamais détenir la certitude d'être complètement et tout le temps à l'intérieur) est un *« privilège épistémique »* hétérosexuel et une *« structure politique*

[379] Eribon, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes. Op. cit.*, p. 365 ; Kosofsky Sedgwick, Eve. *Epistémologie du placard. Op. cit.*, p. 86.

d'oppression »[380]. Devoir se poser la question (ou non) de faire un *coming out*, quel qu'il soit, puis faire ou non l'acte d'énonciation en question est révélateur des rapports sociaux qui se jouent entre les individus, tout autant que de leur complexité. Ainsi, si être dans la position de devoir se poser la question de faire un *coming out* est bien souvent le signe que l'individu occupe une position minorisée dans les rapports de pouvoir, être dans l'impossibilité de le faire (par exemple à cause d'un risque de danger, de discrimination, de décrédibilisation) est tout autant spécifique d'une position minorisée. Je propose ici d'étudier le *coming out* fem afin d'éclairer les rapports de pouvoir dans lesquels mes interlocutrices sont prises.

Précédemment, le caractère peu connu du terme fem et de sa signification a été évoqué. Il semblerait pertinent de supposer qu'avant même d'en proposer une définition, les fems doivent se nommer en tant que telles, s'*outer*. Mais les fems sont-elles *out* ?

3.2.1 Un non-dit

Afin d'amorcer l'étude du *coming out* chez les fems, il est révélateur de s'intéresser aux énonciations de soi opérées lors des entretiens. Alors même que le sujet de cette recherche était connu des personnes entendues et que la condition pour y participer était de s'autodéfinir comme fem, la moitié des enquêtées n'en parle pas spontanément. Si bien que même à la question *« comment t'autodéfinis-tu ? »,* onze participantes sur les vingt-deux ne proposent pas le terme fem en réponse[381]. Pour les enquêtées concernées, j'ai laissé l'entretien se poursuivre : le plus souvent, une à deux thématiques ont été abordées sans que le terme fem ne soit encore prononcé. Systématiquement, l'obligation de formuler explicitement la question s'est imposée à moi, comme l'illustre l'extrait suivant issu de l'entretien de Maévane (20 ans, école bac +3 en cours, stage) : *« Aurélie : Tout à l'heure*

[380] Kosofsky Sedgwick, Eve. *Epistémologie du placard. Op. cit.*
[381] Voir annexe 4 (Termes utilisés par les répondantes pour s'autodéfinir, graphique et tableau).

quand tu t'es définie, tu ne t'es pas définie comme fem. Est-ce que tu te définis comme fem ? » Il peut paraître étonnant de constater que près de la moitié des enquêtées participent à une étude dont elles connaissent le sujet, mais n'en parlent pas sans questionnement direct. Cependant, ce constat seul ne permet d'avancer aucune conclusion.

Au fil des entretiens, un autre élément a retenu mon attention. L'objet est de nouveau cette question d'énonciation de l'autodéfinition fem, et concerne aussi bien des personnes qui se sont spontanément dites « fem », que celles à qui j'ai dû poser la question. Comme Jean-Claude Kaufmann le conseille, je vais étudier une *« phrase récurrente »*. Le sociologue indique :

> *« Ce sont toujours les mêmes expressions qui reviennent de façon obsédante. Et surtout : qui sont répétées de façon précise, dans les moindres détails, avec les mêmes mots. Au début on ne les entend pas, car elles sont justement faites pour passer inaperçues »*[382].

Alors même qu'elles se sont définies sur nombre d'autres sujets comme l'âge, le sexe, l'orientation sexuelle, certaines enquêtées manifestent une réticence à énoncer l'autodéfinition fem. Sans aucune demande de ma part, elles formulent un discours explicatif, comme Rebecca (27 ans, Master 2, cadre) qui déclare : *« Je n'aime pas trop les cases »*. Notons que le rejet des *« cases »* (plus rarement appelées *« catégories »* ou *« boîtes »*) est également évoqué dans les discussions informelles. Au sujet de l'individu, Jean-Claude Kaufmann explique :

> *« Il lui arrive d'ailleurs d'incorporer des fragments de social (des idées, des images, des modèles, des expressions) sans les digérer, et de les exprimer ensuite à l'état brut, tels qu'il les a assimilés. C'est évidemment pain béni pour le sociologue : en recueillant ces fragments il observe directement le social à l'œuvre »*[383].

« C'était le terme qui me convenait s'il fallait mettre les gens dans des cases » (Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant). Avec Alice, huit enquêtées au total émettent des réserves lorsqu'elles estiment que je leur demande de *« se mettre dans des cases »*. Pourquoi cette impression

---

[382] Kaufmann, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan, 1996, p. 96.
[383] Kaufmann, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif.* Paris : Nathan, 1996, p. 95-96.

n'apparaît-elle que lorsque le thème de l'autodéfinition fem est abordé ? Au fil de l'analyse des discours, plusieurs éléments de réponse apparaissent.

> *« … J'ai du mal en fait avec les catégories, etc., à me définir par rapport à mon orientation sexuelle parce que pour moi, ce n'est pas… ce qui me définit en premier justement. (…) Et je ne bâtis pas ma vie autour de ça ».*
> (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre)

Rebecca s'est définie à plusieurs niveaux avant d'aborder la question de l'orientation sexuelle. Ce point n'est donc ni premier, ni central dans l'énonciation de soi qu'elle formule. Notons qu'au-delà de la question du terme fem, c'est peut-être également de l'idée de préciser son orientation sexuelle dont Rebecca parle. En effet, elle mobilise ensuite les termes « *lesbienne* » et « *fem »* dans la même phrase. Toutes les autres enquêtées se définiront lesbienne, bisexuelle ou *queer* facilement et ne parleront de *« case »* que lorsqu'il sera question de l'autodéfinition fem. Michel Foucault souligne que :

> *« Le mutisme lui-même, les choses qu'on se refuse à dire ou qu'on interdit de nommer, la discrétion qu'on requiert entre certains locuteurs, sont (…) des éléments qui fonctionnent à côté des choses dites, avec elles et par rapport à elles dans des stratégies d'ensemble »*[384].

La non-énonciation en tant que fem doit être considérée relativement à un ensemble plus large de ce qui est dit et non-dit, ce qui est soumis au silence ou à la discrétion, par qui, comment et dans quel but. Marla (34 ans, école bac +5, domaine du livre) souligne avoir *« horreur de mettre des gens dans des cases »* et constate à la phrase suivante : *« je sais que dans les homos on met des familles ».* Selon cette enquêtée, différencier des *« familles »*, proposer des *« cases »*, serait le propre des gays et des lesbiennes. Si certaines enquêtées se défendent de placer leur lesbianisme ou autodéfinition fem au centre de leur présentation de soi, c'est bien car elles perçoivent ou expérimentent des injonctions à ne pas le faire ou des discours qui discréditent une telle démarche.

---

[384] Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir.* Tome 1. Paris : Gallimard, 1976, p. 38.

Ce point est évoqué en entretien par une fem qui n'émet pas de discours négatif sur lesdites cases :

> *« Tu peux toujours choisir la case [léger rire]. Tu peux sortir de la case et tu peux créer une nouvelle case qui n'existait pas avant. (…) Je me définis comme* queer*. Au début, c'est le mot qui est le plus… attirant pour moi. Parce que pour moi, ça inclut beaucoup de choses différentes. Et j'imagine que même si je peux changer, je ne peux jamais sortir de la case* queer*. Je serai toujours* queer*. N'importe quelle pratique, n'importe avec qui je sors. Et… C'est le mot qui m'a donné le plus de connections avec des autres. Il y a beaucoup de gens qui me disent, même mon père, on a parlé de ça, et il me dit : "mais pourquoi est-ce que t'as besoin de t'enfermer dans une case ? (…) Pourquoi te mettre dans une boîte ? Qui est si fermée ? Pour… créer des murs entre toi et les autres." Et moi je dis : "Mais non ! Pour moi, choisir des mots comme ça, avoir les mots, m'identifier, ça me fait plaisir parce que j'ai l'impression que je suis connectée avec les autres." Et pour moi, choisir le mot* queer*, ça veut dire que je suis connectée avec beaucoup de gens, beaucoup de gens très différents de moi. … Oui je ne me ressens pas du tout dans une case ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Lola exprime une pression issue du milieu familial (son père) mais aussi extérieur *(« beaucoup de gens »*) relativement au fait qu'elle s'autodéfinit comme *queer*. Depuis le début de cette démonstration le terme *« case »* renvoie à un sentiment d'enfermement, de limitation. Ce qui est confirmé par l'argumentaire auquel Lola doit faire face : en choisissant de s'autodéfinir ainsi, Lola construirait des murs entre elle et les autres, s'isolerait. Pourtant, selon son point de vue, *queer* signale qu'elle créée des connections avec de nombreuses personnes. Les propos de Lola nécessitent une explication succincte : d'abord, en se définissant comme *queer,* et comme elle l'expliquera dans la suite de son entretien, Lola ne définit pas ses partenaires. On ne peut pas savoir si elle est lesbienne, bisexuelle ou autre, ni si ses partenaires sont des lesbiennes ou des hommes trans, par exemple. Ensuite, lorsqu'elle affirme que l'utilisation du terme *queer* lui permet d'être connectée à des personnes très différentes, elle fait référence à la multitude *queer*[385]. Le terme *queer* connaît différentes

[385] Preciado, Paul (Beatriz). *Multitudes queer. Notes pour une politique des « anormaux ».* In : Multitudes, 2/ 2003, n° 12, p. 17-25, www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-17.htm, consulté le 22 avril 2015.

utilisations, il s'agit ici de celles qui concernent les questions de genre et de sexualités. Paul B. Preciado nous explique que :

> *« La politique de la multitude queer (…) repose (…) sur une multiplicité des corps qui s'élèvent contre les régimes qui les construisent comme « normaux » ou « anormaux » : ce sont les drag kings, les gouines garous, les femmes à barbe, les trans-pédés sans bite, les handi-cyborgs... »*[386]

Marie-Hélène Bourcier confirme ces indications : *« Aux marges sont reléguées les identités plus* queers *qu'homosexuelles ou gaies : SM, folles, latinos, trans et autres minorités dont les lesbiennes »*[387].

Les deux listes proposées ici grâce aux citations précédentes ne sont pas exhaustives de la multitude *queer*, qui se veut insaisissable.

La littérature témoigne également des tensions existantes plus spécifiquement au sujet de la terminologie fem. Les auteures des extraits qui suivent s'autodéfinissent toutes deux comme fems :

> *« (…) j'entends encore : "Nan, mais moi, je refuse toute étiquette. À quoi ça sert de se limiter ? Je suis en dehors de tout ça, j'échappe aux vieilles catégories démodées. Le XXI*ème *siècle, c'est l'émancipation des étiquettes". Ben tant mieux pour toi hein ! Mais tu m/'expliqueras comment tu fais pour te définir et pour te construire sans étiquettes, ne serait-ce contre lesquelles te positionner ! Peux-tu m/e regarder dans les yeux et m/e garantir que quand tu te vois dans la glace, tu ne te dis jamais "je suis…" ? Hum ? C'est ce que je pensais »*[388].

> *« Dormez tranquille, nous ne forçons personne à rentrer dans une case (…). Par contre, personne ne nous empêchera d'investir notre propre case. Une case ouverte, voire plusieurs parce que là où il y a de la gène il n'y a pas de plaisir »*[389].

Ces deux extraits répondent manifestement à des tensions au sein des groupes LGBT ou *queer*. Le fait que des personnes s'autodéfinissent fems provoque des résistances de la part d'autres qui ne souhaitent pas faire de même ni employer d'autres termes. Le premier extrait justifie la légitimité de se

---

[386] *Ibid*.

[387] Bourcier, Marie-Hélène. *Queer Move/ments.* In : Mouvements, 2/ 2002, n°20, p. 37-43, www.cairn.info/revue-mouvements-2002-2-page-37.htm, consulté le 22 avril 2015.

[388] Mina R., *Self made fem,* Femzine n°1, p. 18-19.

[389] Fallope K. Dyke, *La dimension femtastique*, Femzine n°1, p. 6.

nommer : *« te définir », « te construire », « te positionner », dire « je suis… »*. Le second ne prend même pas cette peine, mais emploie une image absurde et moqueuse (*« nous ne forçons personne à rentrer dans une case »)* afin de mieux imposer l'existence de son choix.

Catégoriser la réalité au moyen du vocabulaire, user des mots pour rendre la réalité cohérente est bien plus le propre des individus sociaux que celui des gays et des lesbiennes. S'énoncer comme membre d'un groupe socialement construit (les salariés, les mères, les adolescentes) est une pratique admise, parfois même imposée. Les enquêtées nous révèlent que les normes sociales indiquent également les catégories de présentation de soi mobilisables. La légitimité associée à l'emploi des catégories considérées peut varier selon le contexte, de même que leur valeur sociale. Quoi de plus évident que dans une société hétéronormative, l'énonciation de soi en tant que fem (qui rappelons-le, contredit le présupposé d'hétérosexualité, remet en cause l'hétérosexualité obligatoire) ne puisse qu'être socialement illégitime ? Lorsqu'on considère les fems qui expliquent *« ne pas aimer les cases »,* c'est bien l'œuvre du social, dictant le légitime et l'illégitime, que l'on observe. Pourtant le contexte d'un entretien portant sur les fems ne devrait-il pas bouleverser la valeur sociale des catégories identificatoires ? J'affirme que c'est le cas. Mais l'autodéfinition fem semble revêtir une marque d'illégitimité telle que, malgré qu'elle seule permette d'accéder aux entretiens, certaines enquêtées présentent et/ou soulignent une certaine distance.

3.2.2 Une autodéfinition de l'entre-soi

Suite au double constat de la non-énonciation spontanée de l'autodéfinition fem en entretien et de la distance avec cette nomination que certaines enquêtées formulent à travers l'évocation en termes péjoratifs des *« cases »*, j'ai cherché à saisir ce qui se déroulait lors des observations de terrain (les fems se disent-t-elles ? Et quand ?) J'ai également décidé d'ajouter un questionnement à ma grille d'entretien initiale afin de pouvoir étudier l'acte de se dire en temps que telles chez les fems : « *À qui dis-tu que tu te définis*

comme fem ? » Cette modification prenant effet à partir de mars 2013, treize enquêtées sur vingt-et-une [390] sont concernées. Il en résulte que huit répondantes sur les treize restantes ne disent jamais qu'elles se définissent comme fems contre cinq qui affirment l'énoncer.

Le premier groupe d'enquêtées est donc composé de huit personnes qui répondent ne pas dire qu'elles se définissent comme fems. Leurs explications à ce sujet restent floues et quelque peu contradictoires. Hormis celle de Florian (31 ans, Master 2, sans emploi) qui explicite, en tant qu'homme cisgenre : *« Je ne le dis pas forcément. Je ne pense pas avoir dit que j'étais fem parce que justement j'avais cette peur d'usurpation ».* Les autres répondantes justifient le fait qu'elles ne le disent pas par l'évidence de leur autodéfinition :

> *« J'ai pas forcément l'impression d'en parler forcément. Où alors j'ai [en riant] vraiment pas compris le sens du mot fem. Mais je pense que c'est des choses qui se voient un peu finalement, tu n'as pas besoin de l'exprimer. Tu peux te considérer comme telle sans avoir besoin de l'exprimer »*
> (Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant).

Les fems qui ne l'énoncent pas proposent comme justification le caractère supposé évident, visible, de leur autodéfinition. L'autodéfinition fem est-elle si connue, si reconnue que le *coming out* devient inutile ? À ce stade, nous savons que non seulement se dire fem n'est pas qu'une question esthétique mais qu'en plus ce terme reste méconnu. Aucune enquêtée ne développe davantage son explication. Certaines évoquent seulement le fait qu'elles sont étiquetées fems [391]. Le discours de Dorothy (27 ans, Master 2, salariée en entreprise) nous permet formuler une hypothèse.

> *« Dorothy : Non, en fait je ne le dis pas. Je laisse les gens se faire leur idée. Après ce que j'avais compris c'est que se définir comme fem, c'est plus politique entre guillemets que de se définir comme lipstick. Il y a plus*

[390] Ce chiffre ne tient pas compte de Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation) compte tenu de son statut particulier. Rappelons qu'elle dit ne pas s'autodéfinir comme fem mais s'associe bien aux autres fems dans l'emploi du pronom « nous ».

[391] Voir chapitre 3, Histoire typique « indirecte » (3.1.2.).

que de l'apparence ou du physique dedans. Mais non, je ne le dis pas. Non.

Aurélie : Tu ne l'avais jamais dit à personne ?

Dorothy : Non en fait j'ai pas l'occasion ».

Il est évident que les fems ne sont pas dans un « placard de verre », ni tout à fait en dehors, relativement à leur nomination fem. Se définir fem n'est pas une question esthétiquement visible, et après l'avoir évoqué, Dorothy souligne sa propre contradiction : *« mais non, je ne le dis pas »*. Ensuite elle avance comme justification le manque d'*« occasion »*. Quand à elle, Lydia répond spontanément : *« [Je ne le dis] à personne, c'est pas très intéressant je trouve »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe). Sociologiquement, cet emploi du terme *« intéressant »* peut être reformulé par « socialement légitime ». Plutôt qu'une question d'intérêt ou d'occasion, ne s'agirait-il pas davantage d'un manque d'espace ?

Cette question de l'espace d'expression disponible ou indisponible peut rapidement être éludée en ce qui concerne l'extérieur des réseaux relationnels lesbiens ou *queer*. En effet, plusieurs enquêtées expliquent ne pas en parler dans les cadres qu'elles désignent comme *« hétérosexuel[s] »*. Comme par exemple Sofia ou Dossie:

« Non. La plupart ils ne se posent pas la question parce que… Eux à la limite, ils vont voir "masculine", "feminine", mais ils ne vont pas se poser la question parce qu'une femme, c'est une femme. Entre les femmes il n'y a pas de terme pour les femmes qui s'habillent de façon masculine et les femmes qui s'habillent de façon féminine. Chez les hétéros, il n'y a pas de terme. Donc eux, ça leur viendrai pas à l'idée (...) ».
(Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

« Oui mais les amis hétéros ne me posent pas la question. Parce que les amis hétéros me connaissent depuis longtemps, et je ne sais pas, ça ne leur vient même pas à l'idée de me poser la question. C'est un sujet qui vient même pas sur le tapis, elles ne questionnent pas le fait que je m'habille en femme. Pour elles, c'est Dossie ».
(Dossie, 29 ans, doctorante)

Dans leurs réseaux relationnels hétérosexuels, les fems n'abordent pas cette part de leur autodéfinition car elles ne rencontrent aucun questionnement qui, selon elles, mérite ce type de réponse. Les deux extraits laissent entendre

que ces questionnements porteraient sur leurs féminités, mais celles-ci ne sont pas questionnées dans ce type de réseaux. Sofia évoque le fait qu'elle est considérée comme étant de l'ordre du normal : *« ils ne vont pas se poser la question parce qu'une femme, c'est une femme » (Sofia*), donc féminine. Dans sa thèse Natacha Chetcuti évoque la difficulté qu'éprouvent ses enquêtées hétérosexuelles à répondre aux questions ne présupposant pas l'hétérosexualité comme évidente et suggère que c'est *« sans doute parce que la question ne se pose jamais quand on est dans la norme »*[392]. Effectivement, lors des interactions sociales, les marges vont bien plus être questionnées que les normes.

Seules des questions peuvent-elles entraîner les fems à énoncer leur autodéfinition ? L'analyse des entretiens apporte une réponse positive. Ainsi, comme beaucoup, Sofia en parle *« uniquement si on [lui] pose la question* » (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Même s'il ne porte pas sur une énonciation orale, l'extrait suivant est indicateur :

> *« Sofia : [Rire] Oui c'est ça. Non, ou par exemple… C'est-à-dire, c'est super intéressant sur Internet, les trucs de rencontre. Il y a des trucs justement de définition : "vous êtes ?" Et tu dois choisir "*butch*", "fem", etc. Je ne sais plus si c'est sur Gayvox ou Gaypax mais dans ta présentation, ils te le demandent.*
>
> *Aurélie : Donc là tu le dis.*
>
> *Sofia : Oui, là je le dis ».*

Les deux sites internet que nomme Sofia sont consacrés aux rencontres « gaies et lesbiennes ». Le terme fem fait partie des propositions concernant la constitution du profil de l'utilisatrice. Ce dernier type de mobilisation du terme fem rappelle les propos d'une enquêtée qui comme certaines autres, ne se nomme explicitement fem que dans la situation où une personne lui demande de se situer selon des catégories vernaculaires. C'est pourquoi elle dirait être fem : *« À quelqu'un qui [lui] poserai la question en [lui] laissant que ces choix là »* (Adeline, 34 ans, doctorante). Lors de son entretien, Dina (22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe) évoque une situation à La

[392] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 139.

Mutinerie[393] où elle a énoncé son autodéfinition fem car une personne discutait avec elle des difficultés que peut entraîner l'apparence féminine dans les réseaux lesbiens. La majorité des enquêtées qui affirment se dire à autrui en tant que fem évoque ce bar lorsque je leur demande d'en préciser les circonstances. Dans une certaine mesure, les lieux communautaires représentent donc des endroits où se dire fem fait sens ou semble légitime. Le groupe restreint amical et lesbien ou *queer* est également évoqué, comme les *« amies proches »* (Dina). C'est toujours le questionnement qui entraîne l'explicitation du terme, même dans ces cadres.

> *« Je ne vais pas me présenter comme ça [fem]. Mais quand la conversation va s'orienter sur "je ne me sens pas du tout femme", ça va pouvoir m'arriver de dire ça, oui ».*
> (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant)

> *« À mes amis qui me posent la question : "comment je me définis ?" Et souvent je ne le dis pas parce que je considère que ça se voit. Si on m'en parle tu vois, "ha mais t'es une fem !" Je ferai "bah ouais !" C'est tout ».*
> (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage)

> *« À toutes les personnes qui me demandent pourquoi je suis si féminine alors que je suis gouine, ou que je suis bi ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Comme l'illustrent les extraits précédents, les enquêtées mobilisent le terme fem relativement aux interrogations portant plus spécifiquement sur leur lesbianisme associé à leur féminité et ce dans le cadre d'un entre-soi lesbien ou *queer*. Il est indispensable de spécifier que même les enquêtées qui affirment énoncer leur autodéfinition fem laissent entendre le caractère anecdotique de telles situations. Elles le disent rarement.

En somme, l'énonciation du terme fem est réservé à l'entre-soi lesbien ou *queer* et se résume même le plus souvent aux amis considérés comme proches, les autres réseaux relationnels (*« hétérosexuel[s] »)* n'offrant pas l'espace de parole pour le faire. Seulement, lorsque l'analyse se concentre sur les fems qui se nomment en tant que telles à autrui, plusieurs constats indiquent que l'espace de parole où ce type d'énoncé de soi est légitime semble

[393] Voir introduction, note de bas de page n°112.

également resteint au sein des réseaux relationnels lesbiens ou *queer*. Le caractère présenté comme anecdotique d'une telle énonciation s'ajoute au fait qu'il s'agit de réponses formulées face à des questionnements spécifiques. D'une part, mes enquêtées peuvent être amenées à se définir au moyen de termes spécifiques imposés, dont « fem ». D'autre part, des interrogations concernant leur lesbianisme (ou *queerness*) et leur féminité peuvent les inciter à employer le terme fem.

Le *coming out* fem est donc rare. D'abord, sur treize enquêtées questionnées à ce sujet, huit expliquent ne pas dire qu'elles se définissent comme fems (les entretiens des huit autres enquêtées non questionnées à ce sujet n'apportent aucun indice laissant supposer qu'elles le disent). Ensuite, s'il est effectué, ce *coming out* l'est dans l'espace social d'un entre-soi restreint, en répondant à des questionnements spécifiques. C'est pourquoi l'espace ouvert par la situation d'entretien a constitué une opportunité de s'énoncer en tant que fem. Les enquêtées qui n'énoncent habituellement pas leur autodéfinition fem sont alors amenées à m'en parler. Pour certaines, je suis donc la première personne auprès de qui elles s'énoncent. Pour les autres, je rejoins le groupe de privilégiés à qui elles en ont parlé. En somme, le *coming out* fem tient lieu d'exception. Quelles sont les conséquences de la rareté de l'énonciation en tant que fem ?

3.2.3 Enonciation de soi et cohésion du groupe

Nous savons désormais que l'énonciation de soi par les fems en tant que telles reste exceptionnelle. À partir des entretiens, des textes écrits par et au sujet des fems, ainsi que des observations de terrain, je propose d'en déterminer et d'en examiner les conséquences sur les fems en tant que groupe social. La majorité des répondantes affirment connaître d'autres fems, le plus souvent entre une et cinq, très rarement plus. Certaines font partie du même groupe amical, d'autres se réfèrent plus largement aux réseaux relationnels lesbiens ou *queer* issus des lieux commerciaux communautaires ou du militantisme, enfin quelques une ne peuvent évoquer que des fems présentes

sur la scène médiatique. Une enquêtée, Adeline (34 ans, doctorante), répond qu'elle ne connaît, de quelque manière que ce soit, aucune autre fem. L'analyse plus poussée des réponses à la question *« connais-tu d'autres fems ? »* précise ces résultats.

> *« Il y en a, je pense qu'elles sont fems, mais je ne peux pas être certaine car ça reste quand même une autodéfinition. Je peux supposer ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

> *« Bah pff, finalement avec mes copines heu… lesbiennes, etc., on ne parle pas trop de ça, des catégories, des machins et tout. (…) Ouais, je pense que je connais des fems ouais. Mais après… moi je n'en parle pas. C'est pas quelque chose dont je parle avec, avec les gens que… Parce que voilà, comme je te dis, je n'aime pas trop les cases ».*
> (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre)

Lors des entretiens, j'ai fréquemment recueillis des propos similaires à ceux des extraits précités. Ces autres fems que mes enquêtées disent connaître sont le plus souvent des fems supposées, contrairement aux fems (connues comme) déclarées, moins nombreuses. La fin de la citation de Rebecca peut être complétée par les propos d'Audre : *« Déjà, rien que le mot, je l'entends rarement. Avoir entendu une fille dire : "moi je me dis fem, je suis fem." Je ne vois pas »* (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage). C'est bien la rareté de l'énonciation de l'autodéfinition fem qui engendre le doute. Mes enquêtées pensent côtoyer d'autres personnes qui s'autodéfinissent comme fems, mais l'incertitude est très présente.

La rareté des *coming out* fems et l'incertitude de l'existence d'autres personnes s'autodéfinissant ainsi entraîne un sentiment (ou un fait) d'isolement relativement à leur propre nomination. Lors des discussions informelles sur mon sujet de thèse, j'ai souvent entendu des propos similaires à ceux tenu par Audre en entretien : *« En fait moi j'ai un peu l'impression… d'être un peu seule dans mon monde. La seule fem dans mon monde, dans mon milieu »*. De manière récurrente, mes enquêtées signalent leurs doutes sur l'autodéfinition de personnes dont je connais l'autodéfinition fem, ou même avec qui j'ai effectué des entretiens. Comme par exemple Naomie : *« Je ne sais pas si Jodie se définit comme fem. Moi je la vois plutôt fem mais ce n'est pas à moi de la définir »* (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage). En tant qu'observatrice, il était

frappant de constater que mes enquêtées évoluaient dans les mêmes réseaux, marchaient côte à côte aux manifestations, voire même entretenaient des relations par exemple amicales, tout en restant soit incertaines, soit invisibles aux regards les unes des autres. J'ai constaté que de nombreuses fems, entendues en entretien ou non, sont à la fois socialement connectées mais également isolées entre elles. Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant), qui côtoie un groupe d'amies dont plusieurs se définissent comme fems, m'explique :

« Aurélie : Est-ce que tu connais d'autres fems ?

Sofia : Oui.

Aurélie : Ce sont des proches ?

Sofia : Ma meilleure amie oui.

Aurélie : Elle se définit comme ça ?

Sofia : Elle ne se définit pas. Enfin j'en ai pas trop parlé avec elle, si, mais elle…

Aurélie : Elle ne dit pas le mot.

Sofia : Si, mais elle se considère moins fem que moi par exemple.

Aurélie : Vous en avez parlé, en fait.

Sofia : Oui, un petit peu, mais elle, elle se considère comme fem mais pas trop. (…)

Aurélie : Ok, tu en connais d'autres ?

Sofia : Il y en a quelques une dans le groupe, quatre ou cinq.

Aurélie : Qui se définissent comme ça ?

Sofia : Oui. Enfin que moi aussi je définis comme fems et quand on en parle elles disent "oui, c'est clair, je ne suis pas une butch*". Après on a jamais discuté profondément de ce que recoupait le mot fem ».*

Pour reprendre les termes d'Eve Kosofsky Sedgwick : *« les actes de langages successifs que constituent le* coming out *(…) ne sont pas forcément liés à l'acquisition d'une nouvelle information »*[394]. L'échange ci-dessus nous apprend que même lorsque les fems évoluent dans un même groupe amical et

[394] Kosofsky Sedgwick, Eve. *Epistémologie du placard. Op. cit.*, p. 25-26.

connaissent leurs autodéfinitions respectives, elles n'échangent pas forcément à ce propos. Les paroles de Sofia rappellent celles de Rebecca déjà citées plus haut et par lesquelles elle explique ne pas s'énoncer fem à autrui car elle *« n'aime pas les cases »*. Semblerait-il illégitime socialement d'échanger à ce sujet même entre personnes sachant partager une même autodéfinition ? L'espace de parole serait-il non-mobilisable même entre pairs ? Les éléments détenus ne permettent pas d'éluder ce questionnement avec certitude, mais le constat de l'absence d'échange de certaines enquêtées même avec leurs amies fems témoigne du fait que malgré l'entre-soi, les discours fems peuvent être rares. Notons qu'exceptionnellement, j'ai rencontré quelques discours contraires en entretien ou lors de discussions informelles.

Je propose de confronter deux propos issus des entretiens de Beatriz et Audre. Beatriz vient de dire qu'elle ne se sent pas légitime de s'autodéfinir comme fem, voici sa réponse lorsque je lui demande pourquoi :

> *« J'pense par heu lacune de… enfin, par manque de relations avec d'autres fems en fait. Du coup j'ai pas cet effet de miroir et personne pour me dire "t'es comme nous, t'es une fem, parce que t'as ça et ça en partage avec heu la culture fem, avec ce qu'on est", et je… enfin, en fait j'suis tellement isolée en fait, au milieu d'mes pédés et d'mes trans, que [léger rire] du coup j'ai pas… [Court silence] Mm… J'me perçois beaucoup plus par rapport à eux, c'est pour ça que j't'ai dit transloveuse, parce que je relationne avec des trans, ou fille à pédés parce que j'ai autour de moi plein de pédés, mais… j'pense que j'pourrais me dire fem si heu… »*
> (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

Audre parle d'une période où elle s'autodéfinissait comme pansexuelle :

> *« De temps en temps j'utilisais le terme pansexuelle. À l'époque je l'entendais d'autres personnes qui étaient proches de moi donc du coup c'était peut-être plus facile de s'identifier comme ça aussi ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Selon Stuart Hall *« l'identification »* est *« une pratique signifiante »* complexe :

> *« Bien qu'elle ait ses conditions déterminées d'existence, y compris les ressources naturelles et symboliques nécessaires à son maintien,*

l'identification est en définitive conditionnelle : elle se situe dans la contingence »[395].

Le sociologue évoque des *« ressources »* nécessaires bien qu'insuffisantes. L'accès à des discours spécifiques, les interactions interpersonnelles et les échanges, ou encore la connaissance de modèles (réels ou imaginés), font partie de ces ressources. Comme l'explique Beatriz, le non-accès à une *« culture fem »* ou à des personnes concrètes l'isolent et lui rendent l'accès à l'emploi de l'autodéfinition fem difficile. Mes enquêtées expriment le besoin d'être en relation avec des personnes spécifiques pour facilement mobiliser certaines autodéfinitions. Mais au-delà de l'existence même de telles relations sociales, l'énonciation des autodéfinitions, le *coming out*, s'avère nécessaire : en son absence, les fems n'ont pas connaissance des liens dont elles disposent déjà et ne peuvent pas chercher à en créer de nouveaux.

Durant mon travail de terrain, j'ai constaté une influence manifeste de ma recherche sur les enquêtées. À de nombreuses reprises, des fems m'interpellaient avec enthousiasme pour me signifier qu'elles avaient appris qu'unetelle avait répondu à un entretien. J'ai plusieurs fois assisté à des rencontres nouvelles ou des révélations entre personnes qui se connaissaient déjà, comme : *« Mais tu connais Aurélie. Toi aussi tu as fait un entretien avec elle ? Alors tu te définis comme fem ! »*[396] Ou encore Naomie qui parle des fems qu'elle connaît : *« Et au moins une autre que tu as interviewée, donc j'ai appris hier qu'elle se définissait comme fem [Rire]. Elle est une partenaire sexuelle »* (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage). De même, comme je l'ai évoqué précédemment, plusieurs propositions de réalisation de projets m'ont été faites : faire le sous-titrage de vidéos au sujet des fems pour organiser des projections, mettre en place des soirées thématiques fems, organiser un colloque fem à Paris ou une journée de rencontres moins formelle. J'ai fait le

---

[395] Hall, Stuart. *Identités et Cultures : Politiques des Cultural Studies*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacquet, Christophe. Paris : Editions Amsterdam, 2008, (2007), p. 269.

[396] Propos approximatifs retranscrits de mémoire, observation du 4 mai 2013 (Extrait du carnet de terrain).

choix méthodologique de ne pas répondre positivement à ces propositions afin d'observer leur évolution. Pour le moment les événements fems (publication de fanzines, émissions de radio, rencontres par exemple) n'ont pas de rapport avec les suggestions qui m'ont été faites.

> *« J/'ai remarqué quelque chose en sortant dans le "milieu", comme on dit : les fems grandissent dans l'isolement –j/e ne connais pas de fem qui ait grandi dans une communauté de fems. Et pourtant, nous nous ressemblons. Nous partageons les mêmes codes. (…) Surtout, nous nous reconnaissons. Au-delà des détails vestimentaires – loin d'être des détails, des prises de position hautement politiques. J/e vois dans le regard d'une fille que j/e croise si elle se dit : tiens, on est de la même famille »*[397].

La littérature fem fait également le double constat de la proximité et de l'isolement des fems. Des fems pensent se reconnaître, mais le doute persiste, d'autres se connaissent mais n'en parlent pas. Chaque nouvelle initiative en lien avec l'autodéfinition fem visibilise leur existence et surtout leur nombre conséquent. Mais le manque d'énonciation, la rareté des *coming out* fems domine, rendant l'identification plus difficile, l'impression de solitude plus présente, mais c'est bien la connexion qui ne se fait pas. Cette situation particulière aux personnes s'autodéfinissant comme fems (sans doute partagée par d'autres) produit un effet sur les fems en tant que groupe. Elles représentent un groupe social, sans être solidement constituées en tant que tel. Les recherches sur les mouvements de chômeurs de l'hiver 1997-1998[398] et sur les chômeurs de manière plus large[399] ont démontré la particularité de ce groupe social. La disparité des profils, le fait que le chômage est attendu comme une situation temporaire, la dévalorisation sociale de cet état, sont

---

[397] Mina R., *Self made fem*, Femzine n°1, p. 20.

[398] Maurer, Sophie. Pierru, Emmanuel. *Le mouvement des chômeurs de l'hiver 1997-1998 Retour sur un « miracle social »*. In : Revue française de science politique, 3/ 2001, vol. 51, p. 371-407.

[399] Demazière, Didier. *Le chômage en crise. La négociation des identités des chômeurs de longue durée.* Lille : Presses universitaires de Lille, 1992 ; Demazière, Didier. *Des chômeurs sans représentation collective : une fatalité ?* In : Esprit, novembre 1996, n° 226, p. 23-24 ; Raynaud, Isabelle. *La problématique de l'identité appliquée à la catégorie des chômeurs.* In : Revue d'histoire des chemins de fer, 2007, p. 36-37, http://rhcf.revues.org/151, consulté le 19 octobre 2014 ; Fillieule, Olivier. *Conscience politique, persuasion et mobilisation des engagements. L'exemple du syndicat des chômeurs, 1983-1989.* In Fillieule, Olivier (dir.). *Sociologie de la protestation. Les formes de l'action collective dans la France contemporaine.* Paris : l'Harmattan, 1993, p. 131.

autant d'obstacle à la constitution des chômeurs en tant que groupe social politiquement actif. Les fems répondent à plusieurs caractéristiques propres aux groupes sociaux, il existe par exemple des objets culturels fems, mais la dynamique de groupe demeure relativement faible malgré les volontés observées. La cohésion du groupe se manifeste ponctuellement et concerne une faible proportion des fems évoluant pourtant dans un même réseau relationnel.

Bien que le processus qui conduit à la nomination de soi en tant que fem puisse suivre différents chemins (histoires typiques « Discontinue », « Décentrée », « Linéaire »), les questions du rapport au genre et surtout du statut des féminités relativement à l'hétéronormativité sont déterminantes. Quel que soit le parcours de genre des personnes, ce n'est que lorsque les féminités sont resignifiées en dehors de l'hétérosexualité que les personnes s'autodéfinissent comme fem. Par ailleurs, comme nous l'indique le fait que le terme fem puisse aussi bien être une autodéfinition spontanée de la personne en question qu'un étiquetage, ce dernier pouvant également conduire à l'autodéfinition, la question de la visibilité de ce terme est importante. Le *coming out* fem tient lieu d'exception, même dans l'entre-soi auquel mes interlocutrices disent le limiter, ce qui rend difficile l'identification, freine la cohésion et donc la force du groupe. Cette rareté du *coming out* fem est peut-être liée au statut illégitime de l'autodéfinition fem. Cette hypothèse tend à être confirmée lorsqu'on s'applique à déterminer les figures d'altérité du « Nous » des fems.

Chapitre 4. Les non-fems : figures d'altérité du « Nous » des fems

Dans son ouvrage *Saint Foucault*, David Halperin explique, au sujet du binarisme homosexuel/hétérosexuel : *« Le terme marqué [homosexuel] n'a donc pas pour fonction de désigner une classe réelle de personnes, mais de délimiter et définir - par négation et opposition - le terme non marqué [hétérosexuel] »*[400].

Selon l'auteur, ce procédé s'applique aux binarismes tels que femme/homme ou homosexuel/hétérosexuel, où le premier terme (« *marqué* ») désigne un ensemble de personnes minorisées et le second terme (« *non marqué* ») désigne un ensemble de personnes en situation de domination. Le terme *non marqué*, qualifiant la classe de personnes en situation de domination, « *désigne la catégorie à laquelle chacun est censé appartenir* »[401]. Alors que les études qui s'appuient sur la notion d'altérité utilisent le plus souvent cette dernière pour analyser un mouvement qui part du groupe dominant vers le groupe dominé, et ce afin de mettre par exemple en lumière les rouages du racisme, afin de révéler ce que l'altérisation fait aux dominés ou même aux dominants[402], je propose d'observer l'altérisation qui émane d'un groupe minorisé. Au cours de cette réflexion, j'analyserai donc ce processus de définition relativement à des configurations où la classe de personnes délimitée et définie ne constitue pas une classe dominante mais bien une classe minorisée. Ce chapitre s'applique à approfondir l'analyse du discours de soi produit par les personnes s'autodéfinissant comme fems. Pour ce faire, nous allons nous concentrer sur les définitions par la négative et par l'opposition, c'est-à-dire attacher une attention particulière à ce que les fems disent qu'elles

---

[400] Halperin, David. *Saint Foucault*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Eribon, Didier. Paris : EPEL, 2000, p. 59.

[401] *Ibid*.

[402] Voir par exemple Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs.* Paris : Seuil, 1952 ; Guénif-Souilamas, Nacira. *L'altérité de l'intérieur*. In : Smouts, Marie-Claude (dir.). *La situation postcoloniale*. Paris : Presses de Sciences Po, 2007, p. 344-352.

ne sont pas. Pour Jean-Claude Kaufmann, « *le mouvement oppositionnel en lui même, (…) crée un flux identificatoire* »[403]. Je vais donc rechercher les « *cibles* »[404] oppositionnelles par l'envers desquelles les fems se définissent. Notons que les cibles oppositionnelles en question sont des groupes et que « *lorsque cet envers est un collectif, (…) "je" se retrouve lui-même défini non comme un individu singulier mais comme un membre d'un groupe* »[405]. Selon le *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations* :

> *« Fabriquer du collectif implique en effet de fabriquer de l'Autre. Pas de "nous" sans "eux", le paradoxe étant que ce "nous" s'élabore à la fois contre et avec "eux". (…) Soutenir qu'identité et altérité sont des constructions ne signifie pas qu'elles n'existent pas, c'est simplement rappeler qu'elles sont des faits de culture et non de nature, qu'elles sont constamment soumises à des processus complexes d'hybridation et de redéfinition, qu'elles peuvent à tout moment être déconstruites et reconstruites »*[406].

De qui les fems tiennent-elles à se démarquer ? Qui sont les exclus du groupe ? Qui ne peut, en aucun cas, prétendre y entrer ? Qui est désigné comme non-fem ? Existe-il des « moins fem » ? En somme, qui sont l'Autre et l'Autrui des fems ? Quels sont les arguments de légitimation de cette mise à distance ? La problématique qui sous-tend l'ensemble que cette réflexion s'articule comme suit : dans les discours que les fems tiennent pour se définir, qu'apprend-on de ce qui définit l'Autre et Autrui ? Quels sont les discours de légitimation, les discours explicatifs associés aux figures d'altérité nommées ? Quels sont les enjeux, implicites ou explicites, motivant les différenciations entre le « Nous » et le « Eux » ?

Ce chapitre s'attachera donc à clarifier les figures d'altérité construites à travers les discours émanant des fems elles-mêmes. Les matériaux mobilisés pour mener à bien cette analyse sont les discours recueillis lors d'entretiens réalisés auprès des enquêtées, la littérature fem, les lexiques communautaires

---

[403] Kaufmann, Jean-Claude. *L'invention de soi : une théorie de l'identité.* Paris : Armand colin, 2004, p. 213.

[404] Kaufmann, Jean-Claude. *L'invention de soi. Op. cit.*

[405] *Ibid.*, p. 213.

[406] Benbassa, Esther (dir.). Entrée Altérité. *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*. Paris : Larousse, 2010, p. 122-123.

disponibles en ligne, une interview de Wendy Delorme[407] au cours de laquelle elle définit le terme fem ainsi que d'autres termes relatifs à des autodéfinitions, une discussion informelle avec une personne qui s'autodéfinit comme fem, enfin quelques références issues de dictionnaires et lexiques produits dans un cadre universitaire. Les éléments pris en compte seront strictement ceux où le discours comporte explicitement une référence à un type de personne ou à un groupe duquel les fems se démarquent, ainsi que les différences également explicitées. Ainsi, les discours laissant penser la référence à une figure d'altérité non-nommée ou une différence implicite ne seront pas pris en considération. L'objectif étant de ne pas sur-interpréter les discours, je ne considèrerai pas les sous-entendus présents. Cette posture permet également de limiter l'impact des présupposés sur les conclusions formulées.

Afin d'organiser la réflexion, je propose une typologie issue de l'analyse des matériaux qui rend compte des figures d'altérité des fems. Mobiliser une typologie dans l'étude de l'altérité suppose inévitablement la construction de catégories rigides et l'homogénéisation des propos recueillis. Cet exercice quelque peu artificiel n'en demeure pas moins indispensable à la compréhension des enjeux politiques sous-jacents à la nécessité de se construire en tant que groupe dans laquelle se trouvent les fems. Il ne sera pas question ici de définir les différentes figures d'altérité des fems, mais de les identifier et de relever les points mis en avant comme structure de la différenciation. Les différences entre les fems et leurs figures d'altérité sont sans nul doute multiples, pourtant seul un nombre restreint sont explicitées de manière récurrente. Cette récurrence traduit le fait que pour les enquêtées, ces éléments ont du sens.

Les autodéfinitions sont traversées par des tensions : fixer ce que signifie ou ne signifie pas tel ou tel terme peut être l'objet de désaccords. Le mot fem n'échappe pas à ce point comme l'attestent toutes les tentatives de définition[408],

---

[407] Wendy Delorme est une écrivaine et performeuse s'autodéfinissant comme fem.

[408] Voir chapitre 1. Je fais aussi référence aux matériaux, textes et discussions utilisés pour ce chapitre.

qui pour beaucoup sont faites par les fems. La typologie proposée ci-après est dressée selon les dires et textes des fems, si bien qu'elle ne rend que partiellement compte des tensions relatives à la définition du terme fem. Il n'en demeure pas moins que la vision des fems semble s'être imposée dans les réseaux relationnels commaunautaires. Par exemple, nous allons constater que les fems disent qu'elles ne sont pas des *lipsticks*, mais l'inverse est-il juste ? Les médias gays et lesbiens nous aident à répondre à cette question. La voix des *lipsticks* est parfois visibilisée, comme dans un dossier en trois parties proposé par le magazine Têtu[409] dont voici le texte d'accroche : *« Elles s'opposent aux butches, lesbiennes à l'allure masculine et aux "fems", féminines et politisées. Mais qui sont-elles, que revendiquent-elles ? TÊTUE*[410] *vous propose un dossier en trois parties sur le cas lipstick* »[411]. Dès la première phrase les bases sont donc posées : les *lipsticks* (disent qu'elles) ne sont pas des fems. Bien plus que de fixer des définitions, et même si elle peut avoir cet effet, la typologie ci-dessous donne avant tout accès à un point précis de l'autodéfintion fem : son altérité.

Intéressons-nous donc au contenu des discours au fil de la typologie dressée ici. Selon Denise Jodelet, psychosociologue :

> *« Le français dispose de deux termes pour désigner celui qui n'est pas soi : "autrui" (le prochain) qui suppose une communauté et/ou une proximité sociale, en raison de la participation partagée à une même totalité (qui peut aller du groupe à l'humanité), et "autre" (l'alter) qui suppose une différence et/ou une distance sociale découlant d'appartenances (territoriales, généalogiques, génériques, etc.) distinctes »*[412].

---

[409] *Le cas lipstick (1): Une nouvelle génération de lesbiennes*, mis en ligne le 16 juillet 2009 ; *Le cas lipstick (2): le «L Word»?*, mis en ligne le 17 juillet 2009 ; *Le cas lipstick (3): Les (en)jeux du genre*, mis en ligne le 20 juillet 2009. Adresses internet respectives : http://www.tetu.com/2009/07/16/news/france/le-cas-lipstick-1-une-nouvelle-generation-de-lesbiennes/; http://www.tetu.com/2009/07/17/news/france/le-cas-lipstick-2-le-l-word/, https://www.tetu.com/2009/07/20/news/france/le-cas-lipstick-3-les-enjeux-du-genre/.

[410] « Têtue » est une rubrique du site internet Têtu spécialement consacrée aux lesbiennes.

[411] *Le cas lipstick (1): Une nouvelle génération de lesbiennes*, mis en ligne le 16 juillet 2009, http://www.tetu.com/2009/07/16/news/france/le-cas-lipstick-1-une-nouvelle-generation-de-lesbiennes/.

[412] Jodelet, Denise. *Formes et figures de l'altérité.* In : Sanchez-Mazas, Margarita. Licata, Laurent (dir.). *L'Autre : Regards psychosociaux*. Grenoble : Presses de l'Université de Grenoble, 2005, p. 30.

Nous constatons que les figures d'altérité des fems se scindent effectivement en deux catégories principales : l'altérité au sein de l'entre-soi et l'altérité extérieure à l'entre-soi. Cet entre-soi est signifié par l'utilisation du « Nous » qui peut désigner, comme nous le verrons ci-après, des réalités à la fois différentes et inter-pénétrantes. Chacun de ces deux groupes d'altérité (Autre et Autrui), se scinde également en sous-parties correspondant aux figures d'altérité qui les composent. Les figures d'altérité seront signalées par la lettre « F », suivies d'un « a » pour Autre et d'un « A » pour Autrui. Les deux lettres obtenues seront suivies d'une numérotation.

Les tensions permanentes, entre réitération normative et subversion, auxquelles sont sujettes les personnes s'autodéfinissant comme fems, déterminent la caractérisation des figures d'altérité. Certaines de ces figures nous informent sur ce qui, du point de vue de mes enquêtées, constituent les bases de leur autodéfinition en tant que fems. D'autres figures d'altérité révèlent l'existence de tensions concernant l'unité et le sens du « Nous » des fems. Enfin, en étudiant les propositions narratives argumentaires [413] justifiant l'exclusion du groupe ou une position délicate au sein de celui-ci, il est aisé de révéler certains nœuds de tension liés à l'autodéfinition et aux pratiques fems, du fait des pressions hétéro- et homonormatives subies.

Cette typologie s'articule à partir de quatre catégories d'analyse directement issues de l'étude des propositions narratives argumentaires et plus largement des discours que les enquêtées ont tenus lors des entretiens. Cette réflexion nous informe donc sur les schèmes de pensée, qui contribuent à composer les différentes figures d'altérité des fems. Ces quatre catégories d'analyse sont :

1. L'orientation sexuelle. Cette catégorie d'analyse traverse toutes les figures d'altérité présentées. L'importance de l'orientation sexuelle découle de la centralité de la non-hétérosexualité dans la définition de ce que signifie être fem.

[413] Demazière, Didier. Dubar, Claude. *Analyser les entretiens biographiques. Op. cit.*

2. La *« politisation »*. Il s'agit d'un terme polysémique utilisé par mes enquêtées. Ce terme peut être défini comme la déconstruction de l'essentialisme de genre et de son inscription dans un système hétérosexuel. Cependant, cette définition doit être élargie à la déconstruction de tous les essentialismes, des stéréotypes, et de leur inscription dans des systèmes normatifs. Pour ne donner qu'un exemple : la déconstruction des stéréotypes en termes de validité dans un système validiste[414].

3. La posture du point de vue du genre, en termes de dominant ou de minorisé. En somme, les personnes considérées vont-t-elles ou non accéder aux privilèges accordés aux personnes socialement considérées comme des hommes ? Etant donné qu'il s'agit du genre, ce point s'appliquera également à la posture cisgenre ou transidentitaire des personnes. Les personnes en question bénéficient-t-elles des privilèges accordés aux personnes cisgenres ?

4. La performance de genre investie. Sachant que les modalités sont multiples et que les degrés sont variables et fluctuants, il s'agit de s'intéresser aux performances de genre investies par les personnes considérées, allant du féminin au masculin.

L'analyse des entretiens a permis de mettre en évidence l'existence de six figures d'altérité présentées ci-dessous. Cette typographie des altérités des fems s'organise autour de trois pôles : les Autrui, les figures ambiguës, les Autres.

---

[414] Le terme validiste est l'adjectif qualificatif dérivé du nom « validisme ». Le validisme peut être défini comme un mode de pensée selon lequel il y aurait une opposition entre validité et handicap, faisant de la validité la norme et lui attribuant un statut supérieur. Le validisme peut prendre des formes multiples : l'architecture est généralement pensée comme si toutes les personnes étaient valides (transports en commun, boutiques, distributeurs automatiques de billets, etc.) et l'idée selon laquelle les handicaps sont tous visibles est répandue. Comme dernier exemple, on peut noter que *« Le validisme, (…) c'est aussi le fait de considérer la personne qui a un handicap, la personne "handi", comme relevant d'une approche compassionnelle, comme ayant forcément une vie difficile et misérable qu'il faut "compenser" »* Ancet, Pierre. Nuss, Marcel. *Dialogue sur le handicap et l'altérité : ressemblance dans la différence.* Paris : Dunod, 2012, p. 66. Pour une réflexion approfondie voir l'ouvrage précité et également le fanzine : Zig. *La culture du valide (Occidental).* 2004, https://www.infokiosques.net/spip.php?article184, consulté le 12 mars 2015.

4.1 Autrui : *butch* et *lipstick*, deux figures d'altérité au sein d'un ensemble déviant

Quel que soit le matériau étudié, les premières figures desquelles se distinguent les fems partagent une même déviance, à savoir des pratiques lesbiennes. Les fems se distinguent donc spontanément de deux Autrui qui sont les *butchs* et les *lipsticks*. Les discours associés à ces distinctions apportent des informations de définition concernant leur Autrui. Nous ne retiendrons que celles qui enrichissent cette analyse.

4.1.1 Les butchs *(FA1)*

La figure d'altérité première des fems est composée des *butchs*. Lorsque mes enquêtées cherchent à se situer au moyen de termes d'autodéfinition, les deux termes *butch* et fem sont mobilisés ensemble, selon une fréquence significative. De la même manière que les termes « homosexuel », « bisexuel », « hétérosexuel » appartiennent à un même registre identificatoire d'orientation sexuelle dans le langage courant, les termes *butch* et fem font partie d'un même registre identificatoire lesbien[415]. Bien que toujours présentées comme différentes, les *butchs* et les fems sont le plus souvent associées. L'omniprésence du binôme est telle que des typographies spécifiques existent : *butch/fem* ; *butch-fem*. Lorsque ce binôme est défini, par exemple dans des glossaires ou des dictionnaires papier ou en ligne, il est présenté comme répondant ou semblant répondre à la binarité sociale de genre. De surcroît, le lien est si fort que certains dictionnaires ne donnent pas de définition de *butch* et de fem séparément, mais bien une seule définition, laissant suggérer les définitions des termes pris séparément. C'est le cas de celle donné par la *Routledge international encyclopedia of queer culture*, dont la brièveté en

[415] Plus précisément les termes *butch* et fem sont associés à plusieurs registres identificatoires puisque comme nous l'avons constaté (voir Chapitre 2, 1.2.3.) ces termes peuvent faire référence à des codes esthétiques de genre, de comportement, des registres érotiques, des identités de genre vécu, des jeux de rôle.

permet une retranscription complète : *« Butch/Fem : Lesbian identities based on highly masculinized and feminized gender models. The term is widely associated with British and Amercian lesbian bar culture of the 1950s »* [416].

D'autres supports proposent les définitions des termes *butch* et fem séparément, tout en les présentant également ensemble, comme par exemple le lexique du site *Butch-fem*[417]. Les entrées proposées sont : *butch* ; fem ; *old school* ou *classique butch*-fem. Notons que les deux termes (*butch* et fem) prennent un sens différent dès lors qu'ils sont ensembles puisqu'ils ne désignent plus des personnes mais bien des pratiques. Par ailleurs, Natacha Chetcuti définit le terme fem comme « *pendant féminin de la butch* »[418]. *Butch* et fem sont par conséquent liées tout en étant différentes, présentées comme des pôles opposés. La figure de la *butch* constitue manifestement un Autrui en ce qui concerne les fems. Cet Autrui bénéficie d'un statut particulier puisque *butch* et fem sont liées dans l'imaginaire collectif, ce qui n'est pas le cas des autres figures d'altérité que nous allons présenter. Ce lien découle de l'ancrage historique des termes, d'une histoire commune[419].

Plusieurs entretiens révèlent que « *butch* » et « fem » partagent un même niveau de registre d'identification alors même que les différences relèvent de l'évidence. Dina explique : *« Et donc, s'il faut que je définisse mon style, effectivement, je suis pas* butch*, je suis pas androgyne. Donc je dirais fem* » (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe).

Pour Dina, il s'agit bien d'une évidence (« *effectivement* ») : son style esthétique n'est ni *butch* (elle fait référence à des masculinités lesbiennes), ni

---

[416] Jennings, Rebecca. In : Gerstner, David (dir.). Entrée *Butch/Fem*. *Routledge international encyclopedia of queer culture*. New York : Routledge, 2006, p. 112. Cette définition n'est pas présentée ici pour son contenu mais bien pour illustrer le propos tenu au-dessus. Il s'agit d'un dictionnaire universitaire.

[417] http://butch-fem.toile-libre.org/lex.html, consulté le 22 avril 2015.

[418] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 385. Notons que cette phrase n'apparaît plus dans l'édition de 2013, merci à Natacha Chetcuti de me l'avoir signalé. Voir Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne.* Paris : Payot, 2013, p. 286.

[419] Voir chapitre 1 (1.1.1.).

androgyne[420] (neutralités lesbiennes), par conséquent (« *donc* »), l'élimination de ces deux styles de référence lesbiens la conduit à envisager que son style esthétique est fem (types de féminités lesbiennes).

Tout en étant liées, *butch* et fem n'en demeurent pas moins des opposées. Au cours de l'entretien, Clara évoque les évolutions en termes de genre, qu'elle perçoit relativement aux attirances qu'elle a ressenties et aux filles avec qui elle a cherché à avoir des relations :

> *« Mais du coup je pense que je cherchais dans l'opposition. Puisque moi je voyais bien que je n'étais pas du tout, que j'étais vraiment dans le cliché hétéro, je cherchais l'opposé pour trouver quelque chose qui me parle. De tester à l'extrême, peut-être. Bon, c'est pas très extrême de fantasmer sur une* butch *» (Clara).*

En termes de genre, Clara place les fems et elle-même (*« je »*), dans l'opposition complète, l'opposition par excellence avec les *butchs*, comme nous le signifie l'emploi des termes « *cliché* », « *tester à l'extrême* ». Une autre enquêtée adopte un positionnement plus nuancé :

> *« Oui, fem c'est féminine, c'est correspondre aux critères de la société, qui s'attachent aux filles. Donc c'est mettre ses formes en valeurs pour moi, porter des talons, du maquillage, etc.* ***En opposition à… pas fem. Je ne connais pas le terme d'opposition. Je pourrais presque dire butch, mais il y a plein de trucs entre***[421]*, mais une fille qui ne joue pas la carte féminine comme elle est dictée par ce qu'on voit dans la publicité, etc. C'est ma définition ».*
> (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage)

Maévane nuance son propos à l'aide du conditionnel et de l'adverbe « *presque* ». Car en cherchant le terme correspondant par « *opposition* » à fem, c'est-à-dire les *« pas fem* » que je traduirais par « l'Autrui oppositionnel », elle pense immédiatement aux *butchs*. Seulement elle a conscience que ce n'est pas si simple, « *il y a plein de trucs entre* », les *butchs* ne sont pas les seules « *pas fem* ».

---

[420] Sur l'androgynie chez les lesbiennes voir Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, 2008, p. 176- 180 et Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Op. cit.*, p. 86-94.

[421] Je souligne.

L'Autrui-*butch* partage avec les fems l'orientation sexuelle ainsi que le caractère « politique » en termes de déconstruction et de réappropriation du genre. La figure de l'Autrui-*butch* permet surtout de définir ce que le « Je » n'est pas, de se définir soi-même par la négative à travers la définition d'Autrui. Etudier cette figure d'altérité nous informe sur ce qui est considéré comme l'un des socles de l'autodéfinition fem. Le caractère systématiquement mis en avant comme distinguant les *butchs* et les fems, quelle que soit la source considérée, est l'investissement de codes genrés distincts appartenant dans un cas au registre associé à la masculinité et dans l'autre à celui de la féminité. Le registre de genre investi sonne comme une distinction évidente dans les discours des enquêtées. Les fems se doivent de se distinguer de la masculinité des *butchs*[422]*.* Ce point, bien qu'il sera nuancé par la suite, est à considérer comme essentiel lorsqu'on cherche à poser une définition du terme fem. Un premier Autrui est donc la figure *butch* dont la distinction principale est que les personnes en question adoptent surtout ou plus particulièrement des formes de masculinités lesbiennes, alors que le « Nous » des fems se tourne davantage vers l'investissement de féminités.

4.1.2 Les lipsticks *(FA2)*

La seconde figure de laquelle les fems se distinguent le plus souvent est la figure *lipstick*. Selon Natacha Chetcuti : « *Ce mot désigne des lesbiennes qui surjouent les codes de la féminité – lipstick voulant dire rouge à lèvres – tout en revendiquant une posture lesbienne* »[423].

Ces éléments de définition permettent de constater que les deux figures, fem et *lipstick*, partagent des points communs : la déviance en termes de pratiques sexuelles (lesbiennes) et l'investissement de féminités. Notons qu'il

[422] Notons que les fems ne se tiennent pourtant pas à distance de toutes expressions de masculinités comme nous l'analyserons par la suite, voir chapitre 8, (8.2.1.).
[423] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 389-390.

s'agit d'un Autrui, en raison de la proximité sociale que peut représenter l'homosexualité comme déviance.

Selon le site internet communautaire Foleffet, « *on a souvent tendance à confondre les Fems avec des lipstick* »[424]. D'ailleurs, les points distinguant fem et *lipstick* ne sont pas toujours une évidence. Certaines de mes enquêtées ne savent pas les expliciter clairement. Après avoir expliqué en une phrase ce qu'elle pense être une *lipstick*, Léona (24 ans, école bac +6, salariée en entreprise) cherche mon approbation : « *non, c'est ça ?* Lipstick *c'est ça ? [Je souris] Bon d'accord tu dois pas me dire* ». Donc elle préfère nuancer son propos : *« je ne suis pas sûre que ce soit ça. Mais disons que je me suis mis dans la tête cette définition ».* Quant à Garance elle m'explique : *« j'ai entendu parler d'autres catégories, j'ai vu qu'il y avait les fems et les* lipsticks*. Je ne situe pas la différence ».* Puis *« j'ai compris qu'il y avait une différence mais je l'ai vite oubliée »* (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant). Une seule de mes enquêtées, Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage), ne connaît pas le terme *lipstick*, ce qui entraîne une incompréhension lorsque je lui demande pourquoi elle ne l'utilise pas pour se définir. Léona, Garance et Debra nuancent une hypothèse sous-jacente à cette partie. Même si la cohésion du Nous passe par la désignation de figures d'altérité, il n'est pas nécessaire à l'individu d'être en mesure de définir chacune de ces figures, ni même de les connaître toutes. Léona et Garance ne doivent pas nécessairement définir les *lipsticks* pour savoir qu'elles-mêmes n'en sont pas. Debra n'a même pas besoin de connaître leur existence.

Pourtant, dès que la distinction est explicitée, le discours est marqué par l'importance de celle-ci. « *Une FEM N'EST PAS une lipstick lesbian »*[425]. De la sorte, Wendy Delorme précise qu'elle « *oppose **toujours** fem à lipstick lesbienne* »[426]. Contrairement aux *butch·fem*, il ne s'agit en aucun cas d'un binôme. Comme il est souligné en conclusion de la définition de *Lipstick lesbian*

---

[424] http://www.foleffet.com/C-EST-QUOI-UNE-FEM, consulté le 22 avril 2015, ou *« on confond parfois les fems avec les lipstick »*, Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 24.

[425] Souligné par les majuscules dans le texte d'origine sur le site Foleffet.

[426] Je souligne.

sur le site *butch-fem :* « *ne pas confondre avec fem* ». La distinction entre fem et *lipstick* semble représenter un point de tension significatif. Confondre fem et *lipstick* est un amalgame possible et regrettable. Ce phénomène peut être comparé à ce qu'a observé Geneviève Pruvost, qui explique que lors de son travail de thèse elle s'est rendu compte que :

> *« Les femmes qui étaient commissaires, inspecteurs et gardiens de la paix dans les années soixante-dix et quatre-vingt n'avaient de cesse de préciser qu'elles n'étaient pas des "pervenches". Une confusion des grades et des corps s'était indéniablement opérée dans les années soixante-dix – décennie au cours de laquelle les grades des corps actifs se sont les uns après les autres féminisés »* [427].

Cette précision était récurrente car les femmes commissaires, inspecteurs, gardiens de la paix, et les « pervenches » n'avaient pas le même statut et ne faisaient pas partie d'une même catégorie de métier. Les premières souhaitaient éviter l'amalgame risquant de dévaluer leurs positions. Est-ce la même démarche pour les fems ?

Les discours recueillis en entretiens, ainsi que les définitions disponibles dans les glossaires communautaires et autres supports disponibles sur Internet, font état de plusieurs différences entre fem et *lipstick*. Mettre en lumière les éléments au moyen desquels les fems cherchent à se distinguer des *lipsticks* nous permet de comprendre pourquoi la confusion semble problématique.

a. D'abord, les contextes d'apparition des deux termes sont différents.

« La lipstick a été popularisée il n'y a pas très longtemps par les médias (la série télévisée The L word notamment). On est loin de la contre-culture américaine des années 40 »[428].

Le terme fem apparaît dans les milieux des bars lesbiens lors des années 1930-1950. Il est donc enraciné dans l'histoire et la culture lesbienne, ce qui lui confère une charge symbolique forte à connotation communautaire et militante. La chercheuse Natacha Chetcuti complète sa définition de *lipstick* en précisant :

---

[427] Pruvost, Geneviève. *Les « innommables » de la préfecture de police*. In : L'Homme et la Société, 2012/ 1-2, n°143-144, p. 23.

[428] lubsa.wordpress.com/2011/01/27/lexique-de-la-lesbienne-avertie/, site Internet Lubsa, *Le lexique de la lesbienne avertie*.

« La série télévisée the L World ou la visibilité de certaines personnalités médiatiques comme Lindsay Lohan ont largement contribué à populariser ce modèle lesbien contemporain »[429].

Différentes sources communautaires confirment ce point, comme c'est le cas du roman *Quatrième génération* de Wendy Delorme, où elle ajoute : *« on en a vu [des lipsticks] à la fin des années 90 dans les pubs Dior, Benetton, Versace. Les lipstick lesbiennes ont été récupérées (ou créées) par les médias et le marketing »*[430].

L'origine du terme *lipstick* est donc contemporaine et liée à la culture de consommation et aux médias de masse, si bien qu'en entretien, Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) me dit simplement : « lipstick *c'est vraiment* L Word ». C'est ce lien étroit entre *lipstick* et la société de consommation *mainstream* qui pose problème à mes enquêtées. *« Les fems ont ça de différent avec les lipstick lesbiennes que notre féminité n'est pas un passe droit pour s'intégrer, mais au contraire le drapeau de la subversion »*[431]. Et c'est notamment de la médiatisation, de l'utilisation et de la diffusion de l'image des lesbiennes féminines dans un cadre *mainstream*, que mes enquêtées tiennent à se distinguer. Les féminités *lipstick* sont qualifiées de « *passe-droit* » qui « *donne une "bonne image de l'homosexualité"* »[432]. C'est précisément cet usage que les fems ne veulent pas faire de leur féminité, ou encore la conséquence qu'elles redoutent. C'est aussi de cela qu'elles sont parfois accusées dans leurs réseaux relationnels.

b. Le second point au sujet duquel mes enquêtés tiennent à se distinguer des *lipsticks* concerne les questions de classe sociale.

---

[429] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit*., p. 389-390.
[430] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.,* p. 24.
[431] *Ibid*.
[432] *Ibid*.

« Fem et butch*, c'est des termes qui viennent de la culture populaire des années 1950, et lipstick lesbienne, comme tu le dis, ça fait plutôt référence à une expression de genre chez des lesbiennes* middle class *ou* upper class *»*[433].

En termes d'origine, les deux autodéfinitions ne font pas référence aux mêmes classes sociales. Les fems seraient-elles nécessairement issues des classes populaires ? Serait-ce donc par volonté de revendiquer leur classe sociale d'appartenance qu'elles tiennent à se distinguer des *lipsticks* ? Nous pouvons avec certitude apporter une réponse négative à ces deux questions. En effet, comme nous l'avons évoqué plus haut[434], mes enquêtées, bien que s'autodéfinissant comme fems, ne sont pas forcément issues de ou inscrites dans les classes populaires. Pour saisir l'enjeu en termes de classe qui opère ici, il faut sonder les entretiens.

> *« Qu'est-ce que regroupe* lipstick *? Dans le sens où c'est [la différence avec les fem] pas une question de féminité ; C'est une question d'attitude, de fréquentation,* ***pas de milieu social mais de revendication de milieu social****. Je ne sais pas comment dire. Les* lipsticks *s'estiment elles-mêmes appartenir à des catégories supérieures. Fréquenter des artistes, elles sont plutôt bobo, BCBG. Mais ça n'a rien à voir avec la féminité en soi. On peut être très féminine, très classe. Et pas être une* lipstick*. Être* lipstick *c'est aussi avoir l'attitude* lipstick *et se revendiquer* lipstick*.* ***Revendiquer une certaine distinction*** *»*[435]*.*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Lorsque Sofia tente d'éclaircir la différence entre fem et *lipstick*, elle explique percevoir les pratiques *lipstick* comme révélant une volonté de se distinguer en termes de pratiques de relations sociales (fréquentations). Plus tard elle évoquera les questions de pratiques culturelles (« *des gens assez branchés, en rapport avec l'art* » -Sofia-) et de consommation (par exemple « *la* lipstick*, elle prend son cocktail* » -Sofia- contrairement aux fems qui « *aiment être assez détendues, machin, boire une bière* » -Sofia-). L'explication de Sofia est sans ambiguïté : « *c'est une question (…) pas de milieu social mais de*

---

[433] *Rencontre avec Wendy Delorme*, *Chao Ba café, 02/12/2008*, 6min18, https://www.youtube.com/watch?v=4LTukCaQZCw, consulté le 22 avril 2015.

[434] Voir Méthodologie (A.d.).

[435] Je souligne.

revendication de milieu social » (Sofia). L'enjeu n'est pas tant de connaître les positions sociales des individus considérés mais plus de s'intéresser à ce qu'ils donnent à voir. Selon mes enquêtées, se dire *«* lipstick *»* fait référence à une volonté de mettre en scène un capital culturel, social, voire économique[436] élevé, ce qui les distingue des « fems ».

c. Le dernier point sur lequel les fems expliquent se distinguer des *lipsticks* est double. Pour plus de clarté il sera détaillé ici selon une progression allant du particulier au général.

Certaines de mes enquêtées tentent de démontrer que fems et *lipsticks* diffèrent également sur des questions de pratiques de féminité.

« Oui, enfin lipstick *ça ne me plaît pas trop. Je ne sais pas pourquoi. [J'acquiesce] C'est pas… Ça fait un peu trop* girly *peut-être »* (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre). Rebecca émet l'hypothèse que *lipstick* serait trop *«* girly *»*. Même si ce terme renvoie au champ des féminités, il est difficile de saisir nettement ce qu'elle tente de nous transmettre. Cependant d'autres discours abondent dans ce sens. Au fil des entretiens, il est possible de comprendre en quoi les enquêtées distinguent les féminités fems et *lipstick*. Léona (24 ans, école bac +6, salariée en entreprise) hésite : « *alors si,* lipstick *c'est celui qui en fait à fond, non, c'est ça ?* » Adeline semble plus assurée : *« je le rapprocherai plus de ce que je disais toute à l'heure, d'une féminité plus démonstrative. À cause justement du terme* lipstick » (Adeline, 34 ans, doctorante). Tout comme Maévane (20 ans, école bac +3 en cours, stage) pour qui une *lipstick* est « *toujours très maquillée, toujours très féminine, très machin. Ce serait ma définition de* lipstick ». Enfin pour Dorothy, « *il me semblait que le côté* lipstick *c'était une description purement physique* » (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise). Les discours de mes enquêtées expliquent que si on se focalise sur les féminités, les *lipsticks* sont davantage dans des féminités normées et se

[436] Pour les notions de capital culturel, social, économique, voir la littérature de Pierre Bourdieu et plus particulièrement Bourdieu, Pierre. *Les trois états du capital culturel.* In : Actes de la recherche en sciences sociales. Novembre 1979, vol. 30, *L'institution scolaire*, p. 3-6. /web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1979_num_30_1_2654, consulté le 22 avril 2015.

veulent féminines en permanence. En liant ce point aux éléments déjà connus sur les fems, on constate que certaines fems sont pourtant extrêmement féminines. Seulement, pour mes enquêtées, l'hyper féminité fem n'est pas vécue comme une obligation[437] : elle est possible mais non imposée, contrairement à ce qu'elles perçoivent des féminités *lipstick* dont elles pensent l'appellation comme dépendante uniquement de l'investissement de féminités (de classe élevée) appuyées et permanentes.

Ce qui distingue féminité fem et *lipstick* est finalement lié à la question des féminités, tout en étant autre. Cela explique pourquoi lorsque je lui demande ce qui distinguerait les féminités fem et *lipstick*, Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) me répond « *non, c'est pas dans la féminité* lipstick*, c'est dans la définition* ». Pour Jodie, une *lipstick* est :

> *« une fille qui joue et qui a conscience de sa féminité, mais qui n'a pas conscience que les codes peuvent changer et peut-être qui n'a pas forcément conscience que le genre c'est un jeu et pas seulement son extra féminité ».*
> (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Comme nous l'avons vu[438], les fems présentent leur féminité comme non naturelle mais réfléchie et construite. La différence entre fem et *lipstick* réside dans la réflexion sur les questions de genre et le fait de considérer le genre comme une construction sociale. Les féminités *lipstick* ne seraient donc pas réfléchies, pas déconstruites, pas *« politiques »* contrairement à celles des fems. Il s'agit de la distinction la plus souvent mise en avant par mes enquêtées. La différence réside au niveau de la « *conscience politique* » (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre), si bien que comme Naomie, plusieurs enquêtées m'expliquent qu'une *lipstick « c'est une lesbienne féminine mais pas politique »* (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage).

Nous atteignons ici l'aboutissement de la réflexion concernant l'enjeu pour les fems à se différencier et à être différenciées des *lipsticks*. L'Autrui-*lipstick* est défini par le caractère non politique de sa démarche. Être ou ne pas être

---

[437] Chapitre 2 (2.1.2.).
[438] Voir chapitre 2 (2.1.2).

politique se révèle plurivoque dans le discours des mes enquêtées. Il faut entendre ici des points aussi variés que ne pas être militante, ne pas chercher à déconstruire les questions de genre, être intégrationniste, se laisser être ou être incorporée à la culture média, adhérer aux valeurs capitalistes[439]. Le caractère politique est considéré par mes enquêtées comme le second socle de l'autodéfinition fem. Contrairement à la féminité, ce socle est non seulement moins visible, mais il peut également être mis en doute par des personnes extérieures au groupe fem[440], alors que son importance est essentielle. Il s'agit là d'un nœud de tension spécifique à l'identité fem. Les propositions narratives argumentaires nous démontrent que s'appliquer à se différencier des *lispticks* est une conséquence de ce qu'on peut nommer les lectures homonormées et hétéronormées faites relativement à l'apparence des fems[441]. En somme, selon les fems, elles partagent avec l'Autrui-*lipstick* la performance de genre investie (féminité) et l'orientation sexuelle. Seulement, les féminités fems sont considérées comme déconstruites puis réappropriée dans les contextes de l'orientation sexuelle lesbienne et non hétérosexuelle. Ce qu'elles traduisent par le terme « *politisées* », sachant qu'ici, il est également question de la politisation relativement aux problématiques de classes sociales et de capitalisme.

4.2 Autrui, Autre, Nous ? Deux figures au statut ambigu, entre figures d'altérité et membres du groupe fem

4.2.1 Les femmes cisgenres bisexuelles (FA3)

Toutes les figures d'altérité n'ont pas un statut net, que ce soit concernant leur position interne ou externe au groupe, par conséquent par rapport à leur statut d'Autrui ou d'Autre, ou encore à leur caractère même de figures d'altérité ou de membres du groupe fem. C'est le cas de la figure constituée par les

[439] Voir également le chapitre 2 (2.1.3.).
[440] Voir chapitre 5 (5.2.1.).
[441] Voir chapitre 5.

femmes cisgenres bisexuelles[442]. Les discours recueillis en entretien nous permettent de déterminer et d'analyser les différents statuts accordés à cette figure.

Tout d'abord, l'ambiguïté de cette figure est connue par les fems, notamment par les concernées. Avant d'accepter l'entretien, Marla m'envoie par mail la question suivante : « *salut !! Oui je suis d'accord pour répondre à tes questions !! Je voudrais juste savoir si l'orientation sexuelle est importante dans ton enquête ?* » (Marla, 34 ans, école bac +5, domaine du livre) Au cours d'une discussion informelle elle m'expliquera que ma recherche portant sur les fems, elle pensait que j'effectuais des entretiens uniquement avec des lesbiennes. Seulement, comme je le lui ai indiqué et comme je l'ai explicité lors de la présentation de ma méthodologie[443], le seul critère sélectif appliqué pour l'échantillonnage relativement aux entretiens est que les personnes s'autodéfinissent comme fem. En conséquence, parmi les répondantes aux entretiens, trois se définissent comme bisexuelles, une m'explique que « *d'un jour à l'autre [elle] peu[t] être* butch*, fem, hétéro, bi[sexuelle], pan[sexuelle]* » (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage), et deux estiment que le terme « bisexuelle » ne leur convient pas.

Quel est le statut des femmes bisexuelles cisgenres relativement au groupe fem ? Deux discours-types émergent des entretiens.

a. Un premier type de discours correspond à celui d'Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage), qui lorsque que je lui demande si les femmes cisgenres bisexuelles peuvent se définir comme fems, répond simplement : *« oui, une bie, bien sûr ».* De même, Léona (24 ans, école bac +6, salariée en entreprise), pour définir le terme fem, commence par « *alors*

---

[442] Comme nous l'avons vu précédemment au chapitre 2 (2.1.1.), selon mes interlocutrices, être dans une trajectoire de genre trans ouvre l'accès légitime à l'autodéfinition fem, quelle que soit l'orientation sexuelle et ce aussi bien pour les femmes trans que pour les hommes trans, même si cette dernière éventualité est rarement envisagée. De plus, les femmes et les hommes trans n'apparaissent tout simplement pas en tant que figures d'altérité dans les discours de mes interlocutrices. C'est pourquoi cette sous-partie concerne uniquement les femmes cisgenres bisexuelles et que la suivante ne concerne que les hommes cisgenres gays.

[443] Voir Méthodologie (A.b.).

déjà c'est forcément une bie ou lesbienne, féminine ». De ce point de vue, une femme cisgenre bisexuelle peut s'autodéfinir comme fem de manière légitime. Elle n'est pas une figure d'altérité et partage l'espace du Nous des fems.

b. À l'inverse, un second type de discours consiste en une exclusion plus ou moins marquée des femmes cisgenres bisexuelles du groupe des fems. Dorothy, qui me parle des fems de son entourage, énonce un doute : « *Sinon il y a des filles qui sont assez féminines mais qui sont plutôt bies donc je ne sais pas si ça marche pour la définition. Je ne pense pas* » (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise).

La bisexualité serait-elle un motif d'exclusion du groupe fem ? Pour répondre à cette question, Dorothy me demande si des bisexuelles ont répondu à mes entretiens. Après lui avoir répondu positivement, je lui demande si elle pense qu'elles peuvent se définir ainsi. Sa réponse apporte un premier éclairage sur l'argumentaire justifiant la possible exclusion des femmes cisgenres bisexuelles et donc leur possible constitution en figure d'altérité :

> *« Je trouve ça un peu plus délicat. Après si la personne conçoit sa bisexualité comme étant une facette vraiment lesbienne fem et une facette hétéro féminine pourquoi pas. Pour moi du coup comme il y a un certain côté politique dans le mot fem… disons que ce ne serait pas dans la totalité de la définition. Mais je ne suis pas moi-même dans la totalité de la définition alors pourquoi pas ».*
> (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise)

Pourquoi la dissociation des deux « *facette[s]* », à savoir la « *facette* » hétérosexuelle et la « *facette* » lesbienne, est présentée par Dorothy comme condition d'accès d'une seule des deux à une autodéfinition fem légitime ? Cette dernière ne semble pas être possible sans une telle dissociation. Il faut compléter le discours de Dorothy par celui qu'elle avance comme justification de la constitution des femmes cisgenres hétérosexuelles en figure d'altérité : « *Non à la limite elle [une femme cisgenre hétérosexuelle] serait féministe. Pour moi la fem, il y a quand même un côté identité lesbienne de toutes façons* » (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise).

Une autre enquêtée nous offre des précisions précieuses sur ce point alors qu'elle parle de ce qu'elle perçoit comme différences entre les féminités fem et les féminités « normées ».

> *« Oui. Le truc principal c'est que les féminités plus normées, c'est une injonction déjà, et c'est dirigé vers la séduction et vers les hommes. Alors que pour une fem, déjà, c'est pas dirigé vers les hommes, normalement ou généralement. Il peut y avoir des exceptions comme des bies par exemple, bien entendu. Mais c'est pas forcément dirigé vers la séduction en fait ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Nous touchons ici le point névralgique qui place les femmes bisexuelles cisgenres dans une position délicate relativement à leur possible appartenance au groupe fem. La féminité fem est présentée par mes enquêtées comme n'étant pas à l'adresse des hommes hétérosexuels cisgenres[444]. La féminité fem est même présentée comme n'étant pas forcément investie dans une optique de séduction. Il s'agit là d'une caractéristique essentielle avancée par les fems dans leur discours sur soi. Et comme le précise Audre, sauf éventuellement dans le cas des fems bisexuelles, qui constitue une exception. Dans le cas des fems bisexuelles cisgenres, le fait que la féminité fem puisse être adressée à des hommes cisgenres hétérosexuels est sans nul doute problématique. Il s'agit à nouveau d'un des points de tension sur lesquels les fems se trouvent écartelées entre la volonté de subversion et la difficulté d'échapper à la réitération normative. Ce point, qui concerne la mauvaise ou non-lisibilité des fems en tant que lesbiennes sera développé plus bas dans la réflexion[445].

4.2.2 Les hommes cisgenres gays (FA3)

Les hommes cisgenres gays occupent une place ambiguë relativement à l'autodéfinition fem. Constituent-ils une figure d'altérité ou peuvent-ils prétendre à l'autodéfinition fem de manière légitime ? Cette question n'a pas de réponse

---

[444] Voir chapitre 2 (2.1.2.).
[445] Voir chapitre 5.

univoque. Je vais ici exposer les points de vues rencontrés au cours de ma recherche en concentrant l'analyse sur le sens donné par les enquêtées selon le positionnement.

a. Certaines des enquêtées n'imaginent même pas que les personnes concernées puissent prétendre à l'autodéfinition fem. Pour reprendre son vocabulaire, Audre parle de « *mec cis* » (homme cisgenre) : « *Si c'est un pédé, généralement il va se dire folle, parce que c'est une identité qui est politique aussi. Je pense qu'ils vont plutôt se rattacher à ça* » (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage).

Pour elle, les hommes cisgenres gays disposent déjà d'une autodéfinition qui renvoie à des pratiques de féminités tout en étant politique : « *la folle* ». C'est donc pour elle une évidence : ils ne vont pas se définir comme fems, mais comme folles. La question de savoir s'ils peuvent se définir comme fems n'a donc pas vraiment besoin d'autre réponse.

b. D'autres enquêtées n'accordent que difficilement voire n'accordent aucune légitimité aux hommes gays cisgenres en ce qui concerne leur possibilité de s'autodéfinir fems. Dorothy (27 ans, Master 2, salariée en entreprise) répond simplement : « *c'est pas lesbienne du coup, donc non. Il pourrait se sentir femme mais pas fem* ». Lors d'une conversation informelle, une interlocutrice qui s'autodéfinit également comme fem (non entendue en entretien), Nadia, tient des propos qui synthétisent et approfondissent les réponses obtenues par ailleurs : « *mais pareil, pour moi un gay n'est pas fem !* » « *Pareil* » renvoie à ce qu'elle m'explique précédemment :

> *« Voilà, tout à l'heure on parlait des classes, hé bin tu ne vas pas t'inventer que tu es de classe ouvrière si tu l'es pas. Tu peux pas auto-performer la classe ouvrière. Voilà. Mais c'est pareil pour moi, c'est-à-dire que ça renvoie au registre de l'expérience de la domination. Pour moi, être lesbienne fem, c'est tout aussi… Evidement, que ça émane d'un processus critique des rapports de domination hommes/femmes, et de l'hétérosexualité. Donc, qu'un homme, je sais pas, veuille jouer sur les transgressions de genre, il trouve sa propre définition. Mais ça appartient de son expérience en tant qu'homme dans une société hétérosexiste. Mais c'est pas la même expérience » (Nadia, conversation informelle).*

Dans les cas de figure a. et b. la mobilisation du terme fem par des hommes gays cisgenres est soit non-envisagée, soit fortement rejetée. Dans les deux cas, il s'agit donc bien d'une figure d'altérité. Quels sont les points considérés comme constitutifs de cette altérité ? Tout d'abord c'est une question d'orientation sexuelle. Bien que ces personnes soient homosexuelles, comme nous le dit Dorothy (27 ans, Master 2, salariée en entreprise) : « *c'est pas des lesbiennes* ». Leur sexualité n'est en aucun cas adressée aux lesbiennes. Le second point, qui est lié au premier, correspond à leur caractère cisgenre en tant qu'hommes. Il s'agit de nouveau d'une question de vécu, d'« *expérience* ». La figure d'altérité cisgenre gay est perçue comme ne partageant pas la même expérience des rapports de domination puisque son point de vue en tant que personne se définissant et perçue socialement comme homme diffère de celui des fems qui sont perçues (à défaut, pour certaines, de se définir) comme femmes, et dont les sexualités ne sont pas à l'adresse (ou pas que, pour les bisexuelles) des hommes hétérosexuels cisgenres. Les discours des enquêtées ne permettent pas de déterminer si cette figure d'altérité est un Autrui compte tenu de la proximité sociale que pourrait représenter l'homosexualité, ou plutôt un Autre compte tenu de la distance sociale que représente le caractère cisgenre en tant qu'homme.

c. Enfin, comme Tara, une dernière partie de mes enquêtées ne considère pas les hommes gays cisgenres comme des figures d'altérité. Elles ressentent comme légitime voir souhaitable leur accès à l'autodéfinition fem, comme nous le constatons dans cet extrait déjà cité précédemment :

> *« Pour moi, l'identité fem est plus puissante et plus importante quand c'est utilisé pour décrire n'importe quelle personne qui s'identifie, qui est* queer *et qui s'identifie avec la féminité de telle ou telle manière. Et donc ça peut comprendre des, des personnes qui sont pédés, ça peut comprendre des mecs trans qui ont une attirance pour la féminité, ça peut comprendre énormément de gens, ça peut comprendre des personnes* genderqueer *et non seulement des personnes gouines, fems, féminines ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Pour Tara, pour se définir comme fem, une personne doit regrouper deux caractéristiques : être *queer*, et s'identifier à la féminité. Si un homme cisgenre gay estime partager ces deux caractéristiques des fems, pour Tara, il n'est pas

rattaché à une figure d'altérité, mais bien au Nous. Il s'agit de nouveau d'une question de « vécu ». Tara, comme d'autres fems, estime que les hommes gays cisgenres partagent un vécu commun du fait de leur position minorisée en termes de non-hétérosexualité et d'identification de genre. Notons que Tara, ainsi que les autres enquêtées du même avis entendues en entretien ont toutes pour spécificité d'avoir vécu la phase d'entrée dans un *« groupe déviant organisé »* de leur *« carrière déviante »* en dehors d'un contexte français[446]. Cependant, lors du travail d'observation de terrain, j'ai pu constater que des fems ayant vécu cette phase en France peuvent également être de cet avis.

Parmi les personnes entendues en entretien, une se définit comme homme cisgenre gay. Il correspond précisément à cette figure au statut incertain, entre le Nous et l'altérité. Dans son discours, nous avons relevé les propositions narratives argumentaires dont le but est d'expliquer ce statut particulier.

> *« Quand tu m'as parlé des femmes [sic], je me suis dit "hou lala…" J'ai plein de similarité avec les fems et en même temps dans un contexte… Surtout en France. Je pense qu'au Royaume-Uni, les gens ne me renverraient pas forcément cette critique là. Parce que les gens ne m'ont jamais renvoyé cette critique là. Mais en France je sais que c'est un truc sensible. Les gens vont penser que tu nies tes positions de privilèges si tu te revendique d'un truc de dominé. Faut que je fasse attention. C'est compliqué, je ne vais pas me dire fem pour faire genre "je subis le sexisme des femmes" quand ce n'est pas vrai. J'ai subi l'homophobie, la travelophobie, la putophobie qui pour moi sont tous des trucs liés au sexisme. Qui sont des formes de sexisme. Mais j'ai aussi une position d'homme blanc privilégié sur plein d'autres trucs dans le système. Faut faire attention. Et des fois quand tu es dans une position dominante, tu ne réfléchis pas forcément à des trucs qui sont évidents pour les dominés et du coup tu es dans un impensé qui produit de l'oppression ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Florian explicite certains détails sous-entendus dans les discours de mes autres enquêtées lorsqu'elles emploient des termes tels que « vécu », ou

---

[446] Howard Becker distingue plusieurs étapes dans ce qu'il nomme la carrière déviante. L'entrée dans un groupe déviant organisé est l'une des étapes essentielles. Les conséquences sont la rationalisation (auto-justification) de la déviance et l'apprentissage de l'évitement des difficultés liées à la déviance. Becker, Howard. *Outsiders. Op. cit.,* p. 60-62.

expérience. Pour certaines, les gays sont avant tout des hommes cisgenres. Ce qui implique, comme nous l'explique Florian, que leurs vies quotidiennes se structurent relativement à des interactions au cours desquelles ils bénéficient des aspects liés à la position dominante que constitue le fait d'être perçu comme un homme (et blanc dans le cas de Florian).

Du point de vue des fems, les féminités fems et celles de certains hommes gays cisgenres sont politisées en ce qu'elles sont déconstruites et réinvesties hors d'un système hétérosexuel. Même si les hommes gays cisgenres peuvent partager les vécus des fems relativement à l'investissement de féminités dans un contexte social où les masculinités font privilège, il n'en demeure pas moins que les fems perçues comme des femmes subissent une domination d'ordre structurelle que les gays méconnaissent. Les fems ne perçoivent le plus souvent pas de différence d'orientation sexuelle ni de différence de politisation par rapport à la Fa3, mais bien une différence en termes de situation au sein des rapports de domination relativement au genre.

Les vécus de l'hétérosexisme que connaissent les gays sont soit considérés comme étant strictement différents, soit comme étant comparables à ceux des femmes cisgenres lesbiennes, trans lesbiennes ou trans hétérosexuelles. Cette figure d'altérité nous renseigne sur un point de tension concernant l'autodéfinition fem, traduisible par les questions suivantes : la légitimité à être inclus dans le Nous des fems est-elle davantage dépendante du partage d'un vécu commun en tant que personne perçue comme femme féminine et subissant l'hétérosexisme ? Est-ce plutôt le fait d'être non hétérosexuel, de se sentir lié à certains types de féminités, et de subir l'hétérosexisme qui prime ?

4.3 Autre : femme et homme cisgenres hétérosexuels, deux figures d'altérité socialement éloignées

Certaines figures d'altérité sont considérées par les fems comme extérieures à leurs groupes sociaux d'appartenance. Il s'agit de celles que nous allons nommer les Autres.

4.3.1 Les femmes cisgenres hétérosexuelles (Fa4)

a. Passer pour un Autre

Lors des entretiens, mes enquêtées évoquent toutes, soit spontanément, soit en réponse à une question ciblée, les désagréments qu'elles estiment subir du fait que leur lesbianisme soit associé à l'investissement de féminités. Le premier désavantage cité est le fait de *« passer pour une femme hétérosexuelle »*[447]. Comme beaucoup, Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) m'explique : « *en fait je passe pour hétérosexuelle auprès de tout le monde, c'est simple. Auprès des hétéros et auprès de la communauté. Auprès de tout le monde* ». Puisque les fems affirment *« passer pour »* des femmes hétérosexuelles, cela implique que *« femme hétérosexuelle »* représente ce qu'elles-mêmes ne sont pas. Plus tard elle précise : « *parce que fem, c'est uniquement pour quelqu'un qui se reconnaît avec une sexualité qui n'est pas hétérosexuelle. Sinon tu es une femme normale* » (Sofia). Les *« femmes normales »*, désignant ici les femmes cisgenres hétérosexuelles, représentent un Autre des fems. Rappelons que certaines enquêtées ne se considèrent pas comme des femmes [448], et que toutes se considèrent comme non hétérosexuelles.

La distinction entre les fems et la Fa4 s'ancre sur deux points essentiels, qui sont l'orientation sexuelle et l'identité de genre. Les discours n'étant pas unanimes, je m'efforcerai de proposer une synthèse respectant les subtilités et éclairant les enjeux associés. Cette partie n'exposera pas les points spécifiques que mes enquêtées considèrent comme structurant ou découlant de la différence entre fems et femmes hétérosexuelles cisgenres puisqu'ils sont développés par ailleurs[449]. Il sera question de saisir non pas les différences

[447] Pour plus de détails sur les enquêtées qui passent ou non pour hétérosexuelles, dans quelles conditions, les causes supposées par mes interlocutrices et l'analyse des conséquences, voir chapitre 5.

[448] Voir chapitre 2 (2.2.).

[449] Voir chapitre 2.

dans leurs spécificités, mais bien plus le caractère commun entre tous ces points de divergence.

Mes enquêtées expliquent être perçues comme des personnes qu'elles ne pensent pas être, voire même comme une figure contre laquelle elles se sont construites. Les personnes inclues dans cet Autre n'ont pas accès au statut de fem, il s'agit des femmes hétérosexuelles cisgenres. Au sujet des Fa4 qui voudraient s'autodéfinir comme fems, Tara explique :

> *« Tout est à ton accès et pourquoi est-ce que tu [les femmes hétérosexuelles cisgenres] veux aller dans des communautés minoritaires pour prendre les identités ? Pourquoi est-ce qu'on peut pas avoir… Enfin, on a tellement de choix limité et tellement de représentations limitées de nos sexualités que ça me fait un petit peu mal quand même que, que une hétéra*[450] *voudrait réclamer ça sans avoir aucune, enfin aucun vécu en fait, de ce que c'est d'être* queer*, ou trans ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Dans la citation de Tara, le *« tu »* est employé au sens général et renvoie aux femmes hétérosexuelles cisgenres (Fa4), tandis que le *« on »* se substitue au Nous et comprend Tara, les fems et même plus largement « *les communautés minoritaires* ». L'altérité est donc clairement énoncée dans ses phrases. Si l'Autre souhaite s'autodéfinir comme fem, l'Autre *vient* et *prend*. La formulation indique bien que par cette action, les fems seraient ou risqueraient d'être privées de leur autodéfinition. De plus, l'emploi du verbe *« réclamer »* informe sur le caractère déplacé et non légitime de la demande. L'Autre (le *« tu »*) a accès à tout, alors même que le Nous (le *« on »*) ne possède que des représentations et des choix *« limités »*. Ce qui distingue le Nous de l'Autre est une question de *« vécu »*. Par *« vécu »*, Tara entend ce que signifie le fait d'appartenir à un groupe minorisé dans les aspects concrets de la vie, en termes de discrimination et de violences.

---

[450] Le terme *« hétéra »* est utilisé par certaines de mes enquêtées pour désigner des femmes, cisgenres ou trans, qui se considèrent comme hétérosexuelles. Il s'agit là de ne pas utiliser la forme tronquée du terme hétérosexuel : « hétéro ». En raison des règles d'accord de la langue française, le terme « hétéro » invisibilise la forme au féminin, et par conséquent les réalités et vécu des personnes considérées comme des femmes.

b. Différence d'identité de genre et d'orientation sexuelle, deux points nécessaires et indissociables

L'Autre Fa4 réunit donc deux caractères : être femme cisgenre d'une part et hétérosexuelle d'autre part. La combinaison de ces deux caractères place les Fa4 dans une position sociale dominante double, qui leur refuse l'accès à la catégorie fem. Ce n'est pas le cas des femmes cisgenres homosexuelles ou bisexuelles (ou *queer*), ni des femmes trans hétérosexuelles. Bien que chacune de ces figures partage un des axes de domination ici considérés, elles peuvent accéder légitimement au statut de fems. En effet, les une par leur bi- ou homosexualité (ou leur sexualité *queer*), les autres par leur transidentité, sont considérées comme minorisées, comme partageant un vécu commun. La question de la possibilité pour des femmes cisgenres hétérosexuelles de se définir légitimement comme fems ressort comme un point de tension dans les entretiens. La majorité des enquêtées ne leur accorde en aucun cas l'accès au statut de fems, du fait de leur position de dominantes. Tara (24 ans, Licence 3, éducation/animation) va même jusqu'à dire qu'une Fa4 qui se définirait comme fem lui ferait « *un peu mal quand même* ». Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage) déclare également : « *ça me choquerait qu'une hétéro se définisse comme fem* ». Seule une enquêtée dit qu'une *« hétéro »* pourrait se définir comme fem mais son discours laisse entendre que c'est de l'ordre des possibles, mais non réalisable :

> *« Je pense que si je dis le terme fem à une hétéro, elle ne le connaîtra pas. Après possiblement parce que les hétéros cherchent peut-être moins à se mettre dans les cases. Pour eux c'est une fille, un garçon, donc la fille est forcément féminine, donc la fille est fem, tu vois. Mais tous mes potes hétéros ne connaîtront carrément pas le terme si je dis fem ».*
> (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage)

Maévane représente une exception que je n'ai retrouvée ni dans les entretiens, ni dans les lectures. Lorsqu'il s'agit de l'orientation sexuelle d'une personne cisgenre, la non-hétérosexualité tient une place primordiale dans l'accès à l'appellation fem. Reprenons la phrase de Dorothy au sujet des femmes bisexuelles cisgenres qui se définiraient comme fems : « *Je trouve ça un peu plus délicat. Après si la personne conçoit sa bisexualité comme étant*

une facette vraiment lesbienne fem et une facette hétéro féminine, pourquoi pas » (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise).

Avant d'exclure l'idée qu'une Fa4 puisse se définir comme fem, Tara me confie : « *Je serais ouverte à accepter une femme hétérosexuelle fem si il y avait vachement une réflexion là-dessus* » (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation).

« Là-dessus » désigne le fait d'être hétérosexuelle, cisgenre et féminine, ainsi que le genre et les sexualités plus largement. Mais comme nous l'avons vu plus haut, Tara n'arrive pas à accorder l'appellation fem à une Fa4. Ce qu'elle explique sur la poétesse américaine Nada Gordon peut sans doute nous éclairer :

> *« Et parfois sa manière d'exprimer des choses sur le genre sont, vraiment, rentre dans ce que moi je dirais, approche une certaine esthétique et certain… certaines idées qui se répandent dans les milieux fems. Et donc parfois j'ai envie d'y penser comme fem mais, et puis après elle écrit des longs poèmes sur, sur les bites et tout. Et après… Bon, les bites peuvent être* queer *aussi. Mais elle écrit sur les mecs cisgenres et ses affaires avec eux ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Même une personne dont les idées se diffusent auprès des fems et que des fems auraient envie de nommer fem ne peut finalement pas prétendre à cette appellation si elle est femme, cisgenre, et hétérosexuelle. Dans le cas de cette poétesse, c'est l'hétérosexualité qui pose problème. Le vécu n'est pas partagé.

Le point de tension qui se précise au regard de ces éléments concerne la conscientisation de la féminité, qui structure la définition de l'identité fem dans la pensée des enquêtées. Par antagonisme, elles n'accordent que difficilement cette conscientisation structurante à leur Autre. Même lorsque cet Autre est considéré comme ayant effectué un travail de déconstruction des féminités, cet Autre n'a pas accès au Nous. La cause en est simple : l'importance du vécu constitue un point central dans cet accès. Ce vécu est celui de minorisées en tant que personnes investissant des féminités tout en étant non hétérosexuelles (ou non cisgenres) dans des sociétés hétéronormées. En somme, les fems peuvent partager la féminité avec certaines Fa4. Cependant les féminités fems

sont pensées hors d'un système hétérosexuel et indépendamment (sauf pour les fems cisgenres bisexuelles et les fems trans hétérosexuelles ou bisexuelles) de la séduction des hommes cisgenres. Les différences entre les fems et la figure d'altérité femme hétérosexuelle cisgenre concernent donc l'orientation sexuelle et la politisation.

4.3.2 Les hommes hétérosexuels cisgenres (Fa5) : l'Autre par excellence

À mesure que sont dressés les portraits des différentes figures d'altérité que désignent les enquêtées se dessine la figure d'altérité fondamentale. Sa particularité est qu'elle incarne une figure d'altérité si extrême que mes enquêtées ne la nomment même pas en tant que telle en entretien. Cette figure d'altérité représente tout ce qu'elles estiment absolument ne pas être. Cet Autre premier, celui qui en aucun cas ne peut prétendre à l'autodéfinition fem*,* est constitué des hommes cisgenres hétérosexuels. Cette figure est perceptible en creux tout au long des discours de mes enquêtées. Il est néanmoins possible de reconstituer ses caractéristiques, puisqu'elle regroupe les principaux points excluant les différentes altérités du Nous des fems :

- Les fems ont toutes pour point commun d'investir des féminités. L'Autre premier est donc considéré comme n'investissant pas de féminités, voire de se l'interdire fortement.

- Les fems se considèrent comme non hétérosexuelles. La figure première d'altérité est donc considérée comme hétérosexuelle.

- La seule exception possible au point précédent, est que la personne en question se considère comme hétérosexuelle et investisse les féminités,

mais en tant que personne non cisgenre. Le plus couramment en tant que *male to female*. L'Autre premier est donc cisgenre[451].

Lorsqu'une figure regroupe tous ces points, ce qui est le cas de la figure des hommes hétérosexuels cisgenres, alors l'expérience est considérée comme fondamentalement et en tous points différente. Les fems s'envisagent comme différentes des Fa5 en termes d'orientation sexuelle, de politisation, de posture (dominant/minorisé) du point de vue du genre, de la performance de genre investie. Cette figure d'altérité incarne la posture de domination par excellence.

En somme, faire apparaître les différentes figures d'altérité des fems et surtout les points spécifiques par rapport auxquels elles tiennent à s'en distinguer nous informe sur les enjeux politiques sous-jacents à leur effort de distinction. Au-delà du lien qui unit fems et féminité, la question de la politisation des fems à divers niveaux comme le féminisme ou la sensibilité et l'engagement militant relativement aux groupes sexuels minorisés se révèle central : quelle que soit leur spécificité par ailleurs, les non politisés ne sont pas membres du groupe fem. La centralité de ce point est notamment due au fait que la politisation des fems est parfois remise en cause. Avant tout, l'effort de produire de la cohésion de groupe se cristallise autour des questions de vécu relatives à la place occupée sur l'échiquier des rapports sociaux de sexe, de genre, de sexualité : le groupe fem se construit à partir de la position de minorisé.

[451] Notons que les fems ne sont majoritairement pas socialement perçues comme des hommes. Les personnes perçues comme des hommes et que mes enquêtées laissent ou laisseraient utiliser le terme fem en jugeant cela légitime, seraient des personnes trans ftm (*female to male*) ou des gays cisgenres investissant les féminités.

Conclusion de la partie I

L'histoire du terme fem débute dans les années 1930 aux Etats-Unis, au sein des bars que côtoient les lesbiennes des classes populaires. Des lesbiennes y utilisent le terme français *femme* (ou fem) à la place de *woman* pour se définir, marquant leur distance avec le système hétérosexuel malgré leur féminité et leurs partenaires masculines nommées *butchs*. Au fil du temps les couples *butch*·fem deviennent la norme au sein des réseaux de sociabilité issus des bars, si bien que dans les années 1950, les lesbiennes se voyaient contraintes de décider si elles étaient *butch* ou fem pour éviter d'être stigmatisées par leurs pairs. Dans le cas contraire, elles étaient par exemple qualifiées de *kiki* et leur lesbianisme était mis en doute.

Durant le maccarthysme (1950-1954) les *butch*·fem ont été rejetées par les lesbiennes des classes moyennes, car considérées comme dangereusement visibles à une époque de « chasse aux sorcières » où les homosexuelles étaient également visées.

Les années 1970 marquent une rupture dans l'histoire des *butch*·fem, qui alors qu'elles détenaient un statut légitime durant la première moitié du XX^{ème} siècle, ont été fortement critiquées par les lesbiennes des classes moyennes et supérieures, principalement par les féministes radicales. Selon ces dernières, les *butchs* et les fems auraient reproduit la domination hommes/femmes au sein de leurs couples, mais surtout elles auraient renforcé le patriarcat en adhérant à ses normes et valeurs. Quant à elles, les fems auraient été aliénées par le patriarcat au point de croire aimer la féminité et auraient été soumises aux *butchs* et à leur violence.

À partir des années 1980, des contre-discours apparaissent chez les féministes, dont certaines sont fems. Les *butch*·fem sont tour à tour décrites comme des identités sexuelles, des genres, des performances. Elles sont considérées comme ayant participé à la visibilisation du lesbianisme et au

développement d'espaces lesbiens. Loin de reproduire l'hétéronorme ou de renforcer le patriarcat, elles sont alors considérées comme le signe historique de l'émancipation lesbienne. Au fil des auteures, ladite imitation de l'hétérosexualité des couples *butch*·fem est analysée comme une transformation de ce modèle, une performance qui en déplace les significations, et le trahit.

En France, le terme fem (tout comme *butch*) apparaît dans la littérature vers la fin des années 1990 alors qu'il est utilisé comme autodéfinition depuis une dizaine d'années et sans doute bien plus. Ce qui est frappant lorsqu'on s'intéresse aux écrits concernant les *butch*·fem, notamment en France, c'est la mise en avant des *butchs* au détriment des fems. Les *butchs* ne sont pas uniquement visibles dans la vie quotidienne de par la transgression des codes sociaux de genre qu'elles effectuent en adoptant des masculinités alors qu'elles ont été assignées « filles » à la naissance, elles sont également visibilisées par les différents écrits militants et/ou universitaires qui focalisent leur attention sur ces masculinités lesbiennes et précisément sur la transgression qu'elles représentent. Les fems, moins visibles en tant que lesbiennes car leurs féminités ne correspondent pas à ce qui est attendu de la part des femmes qui ne veulent pas adhérer à l'hétérosexualité, sont d'autant plus invisibilisées dans les écrits au sein desquels, lorsqu'elles apparaissent, elles ne constituent le plus souvent que l'ombre des *butchs*.

Le comble de cette invisibilisation quasi-systématique des fems dans les textes fut atteint lorsque j'ai constaté qu'elles pouvaient même disparaître totalement lors de leur traduction de l'anglais vers le français. Dans ces cas, soit cette disparition est totale, comme lorsque fem est traduit « lesbienne », soit les traductions reflètent les stéréotypes répandus à l'égard des fems, comme lorsque fem est traduit par le mot « passive ». Quoi qu'il en soit, la perte de sens est certaine. De plus, cette invisibilisation appauvrit la culture lesbienne, limite la possibilité des lesbiennes à s'autodéfinir ainsi, et perpétue la croyance selon laquelle les fems sont très peu nombreuses.

Si les *butchs* peuvent être stigmatisées, les fems peuvent l'être tout autant : comment peut-on prétendre vouloir transgresser l'hétéronormativité en

adoptant les codes socialement attribués au féminin lorsqu'on est socialement perçue comme une femme ? Face à l'incompréhension et à la méconnaissance dont elles sont l'objet, les fems n'ont de cesse de tenter de se rendre intelligibles, en témoigne la proportion de leurs écrits, aussi bien anglophones que francophones qui cherchent à expliquer ce que sont les fems.

Les autodéfinitions *butch* et fem sont historiquement liées. Les différents écrits datants de plus de dix ans témoignent du fait que les fems formaient des couples avec les *butchs* et s'autodéfinissaient relativement à ces dernières, ce qui n'est plus le cas des fems de la présente thèse. Lorsque les fems de la génération qui a entre 20 et 35 ans en 2015 définissent la manière dont elles investissent le terme fem, les *butchs* n'ont plus (ou ont bien moins) leur place. C'est sans doute là le principal « effet de génération » que cette thèse permet de mettre en lumière.

Selon les discours recueillis en entretiens mais aussi l'étude des productions écrites par et sur les fems en France, l'autodéfinition fem s'appuie sur trois piliers. D'abord, les fems sont non hétéronormées en termes de sexualité et/ou en termes de trajectoire de genre. Elles se qualifient donc de lesbiennes, de bisexuelles, de *queer,* qu'elles soient assignées « filles » à la naissance et cisgenres ou qu'elles soient des femmes trans. Ces dernières uniquement pouvant également se dire fem, même lorsqu'elles sont hétérosexuelles. Les hommes cisgenres peuvent prétendre légitimement à l'autodéfinition fem uniquement s'ils sont gays. Ensuite, les fems ne sont pas féminines mais *fem*-inines. C'est par choix qu'elles investissent les féminités et non pas parce qu'elles ont été assignées « filles » ou parce qu'elles sont des femmes, si bien qu'elles en choisissent les modalités notamment en termes de contraintes. Les féminités ne sont plus appréhendées comme relevant de la « nature », mais bien de la construction, c'est pourquoi elles ne sont pas réservées aux « femmes », ne sont pas à l'adresse des « hommes », et les féminités socialement valorisées peuvent être investies aussi bien que celles qui sont stigmatisées. En d'autres termes, les féminités fems sont *« conscientisées »*, ce qui implique une démarche de déconstruction et de resignification des féminités en dehors du cadre hétéronormatif. Enfin, se dire

fem est une question de politisation. Les fems se veulent féministes intersectionnelles et ont une approche politique du lesbianisme.

Quant à savoir si les fems sont des femmes, leurs points de vue divergent, mais elles sont plus nombreuses à adopter une vision wittigienne de la question. À l'instar de nombre de lesbiennes, les fems ne se considèrent souvent pas comme des femmes, puisqu'elles s'inscrivent en dehors du système hétérosexuel. Lorsqu'il est question de militer, toutes alors se rassemblent derrière le terme « femmes » qui n'est plus entendu dans son sens marqué par hétérosexualité mais bien comme permettant de signifier des vécus opprimés dans un monde régi par un système hétéropatriarcal.

Le fait de s'autodéfinir comme fem ne va pas de soi : trois histoires typiques apparaissent dans les discours des enquêtées, au sein desquels la question du rapport au genre est centrale. L'histoire typique « Discontinue » débute par une étape durant laquelle les codes sociaux féminins ou masculins sont investis de manière socionormée ou transgressive. Puis l'entrée dans un réseau relationnel lesbien, *queer* et/ou féministe marque le début de la seconde étape avec le rejet des féminités au bénéfice de l'investissement des masculinités lesbiennes. L'histoire typique « Décentrée » s'amorce également par l'investissement de genres féminins et/ou masculins jusqu'à une seconde étape où le genre, qui cette fois peut être de l'ordre des féminités aussi bien que des masculinités, est investi dans le but de signifier la non-hétérosexualité de la personne considérée. L'histoire typique « Linéaire » se caractérise par un investissement continu des féminités durant lequel une étape correspondant à un déplacement des significations associées aux féminités apparaît néanmoins. Les trois histoires typiques ont en commun cette dernière étape qui correspond à l'investissement de féminités resignifiées, à la découverte du terme fem et à son appropriation. Cette dernière peut se faire suite à deux autres histoires typiques qui font également partie du processus : suivant l'histoire typique « Indirecte », la personne considérée sera étiquetée fem par autrui avant de faire sienne cette autodéfinition, alors que selon l'histoire typique « Directe », elle découvrira le terme sans que celui-ci ne lui soit appliqué personnellement et décidera de s'autodéfinir ainsi.

Lorsque j'ai cherché à comprendre comment on en vient à se dire fem, mon intérêt s'est également centré sur la question « à qui le dit-on ? ». Force est de constater que le *coming out* fem tient lieu d'exception, sans doute en raison d'un statut illégitime de l'autodéfinition fem. Ainsi, ce n'est pas que les fems n'existent pas ou ne sont qu'un nombre réduit, c'est qu'elles ne se disent pas en tant que telles. Même dans l'entre-soi auquel mes interlocutrices disent limiter leur *coming out* fem, ce dernier reste rare, si bien que j'ai constaté que même lorsque des fems se côtoient, elles ne savent pas toujours qu'elles partagent la même autodéfinition. Il en résulte que les fems, bien qu'elles représentent un groupe social, ne sont pas constituées en tant que tel. La rareté du *coming out* rend difficile l'identification, freine la cohésion et donc la force du groupe.

Puisque la définition de soi se fait souvent par l'altérisation, il s'est avéré pertinent d'étudier les figures d'altérité du « Nous » des fems et de chercher à saisir ce qu'elles nous apprennent de ces dernières. Une différence apparaît entre l'altérité au sein de l'entre-soi, les Autrui (les *butchs* et les *lipsticks*) et l'altérité extérieure à l'entre-soi, les Autres (les femmes hétérosexuelles cisgenres et les hommes hétérosexuels cisgenres). À mi-chemin, des figures d'altérité restent ambiguës (les femmes bisexuelles cisgenres, les hommes gays cisgenres).

Ce partage se fait premièrement relativement à l'orientation sexuelle attribuée à la figure considérée, ce qui confirme la centralité de la non-hétérosexualité dans la définition de ce que signifie être fem. Secondement, la « politisation » au sens de déconstruction de l'essentialisme de genre et de son inscription dans un système hétérosexuel, et plus largement au sens de déconstruction de tous les essentialismes, des stéréotypes, et de leur inscription dans des systèmes normatifs est également importante. Troisièmement est prise en compte la posture du point de vue du genre, en termes de dominant ou de minorisé. Il est question de savoir si les personnes considérées vont ou non accéder aux privilèges accordés aux personnes socialement considérées comme des hommes, mais aussi si elles accèdent ou non aux privilèges accordés aux personnes cisgenres. Dernièrement, la

performance de genre investie participera à déterminer si la figure d'altérité fait partie d'un entre-soi ou non, ou encore s'il s'agit d'une figure ambiguë.

La figure d'altérité fondamentale est constituée par les hommes hétérosexuels cisgenres : ils ne partagent en rien les expériences des fems de par leurs positions relativement aux rapports de pouvoir. Les fems envisagent leurs vécus comme différents car les hommes hétérosexuels cisgenres incarnent la posture de domination par excellence en raison de leur orientation sexuelle, leur politisation, leur posture (dominant/minorisé) du point de vue du genre et de la performance de genre investie.

En somme, il apparaît que bien que les *butch*·fem soient liées historiquement au point que leurs couples aient même pu être érigés en modèles à suivre durant les années 1950, les *butchs* n'ont plus nécessairement leur place dans l'autodéfinition des fems aujourd'hui en France. En d'autres termes, même si des fems peuvent avoir pour partenaires des *butchs*, cela ne fait plus règle, si bien que lorsque les fems tentent de se rendre intelligibles, les *butchs* ne sont même pas évoquées. De plus, il est surtout notable que si les textes militants et/ou universitaires, écrits en anglais ou en français et antérieurs à cette thèse présentent (sauf en de très rares exceptions) les fems comme des femmes cisgenres lesbiennes, les entretiens et les textes contemporains à la thèse écrits par et sur des fems démentent cette image restrictive. Que ce soit pour les fems cisgenres ou trans, c'est avant tout une question de non-hétérosexualité, d'investissement de féminités resignifiées en dehors de l'hétéronormativité (*fem*-inités), et de politisation. La trajectoire de genre, lorsqu'elle est transgenre, légitime l'autodéfinition fem quelles que soient les sexualités des personnes en question. Par ailleurs, des hommes cisgenres peuvent même se définir légitimement comme fems, à condition qu'ils soient gays, adoptent les *fem*-inités et qu'ils soient politisés. Le partage de l'expérience d'une position de dominé au sein des rapports de domination en termes de genre et de sexualité considérée comme commune ou similaire, permet de prétendre légitimement à l'autodéfinition fem. Afin de saisir de quoi sont constituées ces expériences, il est nécessaire de s'intéresser à l'hétérosexisme auquel les fems sont confrontées.

Partie II. Fems et hétérosexisme : le poids des normes et la réitération normative

Selon les différentes sources, le fait de *« passer pour une femme hétérosexuelle »* est une expérience commune des fems. Il s'agit d'un thème omniprésent dans la littérature, et lorsque ce point n'est pas abordé spontanément en entretien, mes questionnements à ce sujet rencontrent toujours la même réponse : quotidiennement, les fems *« passent pour hétérosexuelles »*. Cette idée est également traduite par la notion d'*« invisibilité fem »* : mes enquêtées se disent *« invisibles »* et c'est bien dans le sens d'*« invisibles »* en tant que lesbiennes, bisexuelles, *queers*, fems, qu'il faut comprendre cette affirmation[452]. Par exemple, à l'occasion de la Marche des Fiertés de 2012 à Lyon, on pouvait lire sur une pancarte : *« Je ne suis pas hétéra, ne projette pas tes normes sur moi »*[453]. Cette phrase fait référence à l'interprétation de l'esthétisque d'une personne selon les codes sociaux de genre hétéronormés, mais renvoie aussi aux modalités d'interaction qui peuvent découler de cette interprétation. L'analyse des discours révèle immédiatement que *« passer pour »* signifie avant tout « être traitée comme » lors des interactions sociales. Les fems estiment alors que non seulement les personnes les croient hétérosexuelles, mais surtout pensent qu'elles interagissent selon les mêmes modalités que si elles étaient effectivement hétérosexuelles. Nous constaterons qu'une partie du vécu des fems est par conséquent partagée par toutes les personnes perçues comme « femmes » dans un contexte hétérosocial. Relativement au fait d'être perçues comme femmes

[452] *« L'invisibilité fem »* est un concept vernaculaire qui sert aux fems à penser et expliciter les rapports de pouvoir dans lesquels elles sont prises en tant que fems.
[453] Voir photographie, Femzine n°1, p. 7.

hétérosexuelles, les enquêtées indiquent quelques points positifs mais surtout des points négatifs. La réflexion développée au cours du chapitre 5 se concentre donc essentiellement sur les désavantages sociaux que les fems expérimentent du fait de passer pour des femmes hétérosexuelles[454].

Tout au long de cette recherche, le concept d'hétérosexisme sera préféré car il permet de rendre compte du caractère systémique des rapports de pouvoir et de l'intersection entre les rapports de sexe et d'orientation sexuelle, de genre et de trajectoire de genre. Aujourd'hui, nombre de critiques ont en effet été formulées à l'encontre du concept d'homophobie[455]. Ce concept est empreint d'une dimension psychologisante et individuelle qui dépolitise le problème. Pourtant il demeure le plus utilisé, que ce soit dans les recherches scientifiques ou dans le domaine militant. Cela s'explique sans doute car il apporte une compréhension descriptive immédiate de ce qui est considéré, tandis que le terme « hétérosexisme » a une portée plus large. Les mêmes critiques peuvent être formulées à l'égard des concepts de lesbophobie, mais aussi de biphobie, de transphobie, et même de femphobie. Notons que ces notions centrent l'attention sur les oppressions corrélées à une combinaison spécifique des rapports de sexe, de genre, d'orientation sexuelle et des rapports de trajectoire de genre. Chacun de ces concepts désigne par conséquent une manifestation particulière de l'hétérosexisme.

L'hétérosexisme est bien une thématique structurante des discours recueillis en entretiens. Trois enquêtées emploient précisément ce terme, les autres mentionnent l'homophobie, la lesbophobie, la biphobie, le sexisme, la misogynie, la femphobie. Les manifestations d'hétérosexisme varient selon les

---

[454] Les « avantages sociaux » seront intégrés à l'analyse au cours du chapitre 6.

[455] Adam, Barry. *Theorizing homophobia*. In : Sexualities, 1998, vol. 1, n°4, p. 387-401 ; O'Brien, Jodi. *Complicating Homophobia.* In : Sexualities, 2008, vol. 11, n°4, p. 496-512 ; Bastien Charlebois, Janik. *Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité.* In : Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 2011, vol. 17, n° 1, p. 112-149 ; Chamberland, Line. Lebreton, Christelle. *Réflexions autour de la notion d'homophobie: succès politique, malaises conceptuels et application empirique.* In : Nouvelles Questions Féministes, Homophobie, 2012, vol. 31, n°1, p. 27-43 ; Fraïssé, Christèle (dir.). *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011.

marqueurs sociaux des personnes considérées. Il s'agit d'un système d'oppression intersectionnel au sein duquel s'imbriquent les rapports de classe sociale, de race, ou encore d'âge. La réflexion qui suit se concentre sur les marqueurs sociaux à propos desquels suffisamment de matériaux ont été recueillis, à savoir le sexe lu, le genre perçu et l'orientation sexuelle supposée. Les fems rencontrent des formes d'hétérosexisme dépendantes du fait qu'elles sont le plus souvent lues comme femmes, féminines et hétérosexuelles.

Afin de distinguer les différents contextes, j'emprunte les notions d'*outsider* et d'*insider* utilisées par Howard Becker. Le sociologue commence son ouvrage intitulé *Outsiders* en expliquant que *« tous les groupes sociaux instituent des normes »*[456]*,* et poursuit : *« quand un individu est supposé avoir transgressé une norme en vigueur (…) cet individu est considéré comme* étranger *(outsider) »*[457]*.* Becker explique donc que les individus sont réputés *outsiders* relativement au groupe s'ils sont reconnus comme ayant transgressé une norme, que l'acte soit avéré ou non. L'*outsider* est celui qui est considéré comme en dehors du groupe majoritaire, il lui est *« étranger »* (pour reprendre l'une des traductions proposées par les traducteurs de l'ouvrage). C'est plus particulièrement le second sens du terme *outsider* qui nous est utile pour la présente analyse : selon l'auteur, *« le transgresseur peut estimer que ses juges sont* étrangers[458] *à son univers »*[459]*.* Je transpose ici ce concept aux réseaux relationnels lesbiens et *queer*. Le groupe de référence n'est plus ici le groupe dominant mais les groupes minorisés. Par conséquent, dans la réflexion suivante, le terme *outsider(s)* désigne les individus considérés comme hétérosexuels et cisgenres. Par opposition la notion d'*insider(s)* s'applique aux individus supposés non hétérosexuels et/ou non cisgenres. Il est de plus nécessaire de distinguer les contextes considérés en termes d'espace et de temps. En suivant la même logique, les temporalités et les espaces relatifs aux réseaux relationnels, festifs, commerciaux ou militants lesbiens et *queer* sont

---

[456] Becker, Howard S. *Outsiders. Op. cit.*, p. 25.

[457] *Ibid*.

[458] En italique dans le texte, car il s'agit de la traduction du terme « *outsider* ».

[459] Becker, Howard S. *Outsiders. Op. cit.*, p. 25.

qualifiés d'*inside* (« à l'intérieur », renvoyant à un entre-soi). Les autres temporalités et espaces sont quant à eux dénommés *outside* (à l'extérieur, ne relevant pas de l'entre-soi).

Les fems sont donc destinataires de manifestations particulières d'hétérosexisme (chapitre 5) sur lesquelles elles produisent un discours spécifique (chapitre 6).

Chapitre 5. Les fems, destinataires de manifestations hétérosexistes spécifiques

« En fait je passe pour hétérosexuelle auprès de tout le monde, c'est simple. Auprès des hétéros et auprès de la communauté » (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant).

La totalité des enquêtées indiquent au cours des entretiens *« passer » le plus souvent « pour des femmes hétérosexuelles »*. Comme nous l'avons déjà signalé, *« passer pour »* signifie implicitement « être traitée comme ». Ce chapitre propose de mettre en lumière ce traitement. L'objet est d'analyser les modalités d'expression de l'hétérosexisme suivant les contextes et les situations. Les fems font l'expérience de l'hétérosexisme qui vise les personnes socialement perçues comme des femmes et en sont victimes sous d'autres formes, spécifiques, en tant que personnes non hétérosexuelles et féminines.

L'argumentation se concentre donc sur les manifestations d'hétérosexisme vécues par les fems et révélant l'imbrication des rapports de pouvoir en termes de genre, de sexe et de sexualité. Elle s'intéresse à deux types de situations qui peuvent se dérouler dans un environnement *outside* ou *inside*. D'abord, les situations impliquant des personnes considérées comme des *outsiders* du fait de leur orientation sexuelle (hétérosexuelle) ou de leur trajectoire de genre (cisgenre). Ensuite, les situations qui concernent des *insiders* (non-hétérosexuels et/ou non-cisgenres).

5.1 De l'hétérosexisme lors d'interactions avec des *outsiders*

Ce point traite spécifiquement de l'hétérosexisme à l'égard des fems, lors des interactions avec des *outsiders*. Il se manifeste principalement à travers l'essentialisation, les interpellations, le présupposé d'hétérosexualité et la négation du lesbianisme, les tentatives d'appropriation des corps et des sexualités.

5.1.1 L'essentialisation des « femmes »

Au cours des entretiens, j'ai demandé aux enquêtées d'essayer de rendre compte de situations où leurs convictions militantes étaient entrées en conflit avec l'extérieur. Le but étant de révéler les tensions liées au décalage existant entre les normes hétérosociales, les convictions politiques des fems, leurs pratiques genrées et les significations qu'elles leur donnent[460]. La réflexion se concentre ici sur les réponses qui abordent les thématiques « femmes » ou « femmes et féminités ». Compte tenu de la récurrence et du caractère évocateur des discours liés aux expériences estudiantines et professionnelles, mon propos se concentre sur ces dernières.

Les enquêtées, parce qu'elles sont socialement considérées comme des femmes, se voient attribuer ou refuser des compétences et des rôles particuliers. Si la féminité est parfois perçue par mes interlocutrices comme un facteur influençant ces manifestations hétérosexistes, elles remarquent que le simple fait d'être considérée comme une femme s'avère suffisant pour être essentialisée.

Les codes de genre investis influencent le traitement social réservé aux fems et aux femmes. Les productions cinématographiques offrent un éclairage sur les contextes culturels dans lesquels elles s'inscrivent. Dans sa recherche sur les figures de *smart girls* dans les *teen movies*, Célia Sauvage, chercheuse en études cinématographiques et audiovisuelles, fait un triple constat. D'une part les *smart girls* ne sont pas populaires car studieuses, mais surtout car elles ne sont pas féminines et « belles ». Pour s'intégrer, elles devront faire l'apprentissage d'une *« féminité plus traditionnelle »*[461] en passant par une phase de *relooking* qui « *n'accorde aucune place à une possible combinaison*

---

[460] Les réponses témoignent de l'emprise des normes sociales sur le quotidien et les interactions sociales des enquêtées à divers niveaux, notamment par rapport aux questions d'orientation sexuelle : ce point sera étudié ci-après (5.1.3. et 5.2.3.).

[461] Sauvage, Célia. *La belle et la bête : smart girls et féminité dans les teen movies.* In : Dupont, Sébastien. Paris, Hugues. *L'adolescente et le cinéma : de Lolita à Twilight.* Toulouse : ERES, 2013, p. 87-100. http://www.cairn.info/l-adolescente-et-le-cinema--9782749236674-page-87.htm, consulté le 22 avril 2015. (Citation p. 1 de la version numérique).

entre l'intelligence et la beauté »[462]*.* Enfin, la *smart girl sexy*, si elle existe, est présentée comme manipulatrice et dangereuse. Il reste peu de place dans l'imaginaire cinématographique des *teen movies* pour une fille intelligente, féminine voire *« sexy »* et bienveillante. Il semble que cette place est également difficile à obtenir dans les mondes estudiantins, comme en témoigne Tara :

> *« [L]a misogynie et le sexisme pour moi c'est difficile à vivre. Surtout, on dit que t'es pas sérieuse. (…) Quand j'étais à l'université par exemple, (…) j'ai souvent ressenti que les gens voulaient que je sois bête mais ça énervait que j'aie des choses intelligentes à dire, parce qu'ils ne me prenaient pas au sérieux. (…) Les gens te lisent d'une certaine manière et puis quand t'es pas en accord avec leur image de ce que c'est [pour eux] une fem, enfin une fem ou une personne très féminine, ça les perturbe. Ça les perturbe. Donc déjà ça c'est difficile à vivre. Surtout que j'ai pas beaucoup de confiance en moi mais je suis assez consciente que je suis quelqu'un d'intelligente et donc ça m'énerve quand les gens me traitent comme si j'étais stupide ou comme si je n'avais pas mes propres opinons et mes propres convictions ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

L'hétérosexisme tient ici au fait de ne pas investir les codes socialement attribués à la féminité. Les individus avec lequels Tara interagit lui appliquent une grille de lecture qui correspond aux stéréotypes hétérosexistes. La structure du discours de Tara révèle une opposition marquée entre les attentes d'autrui qui la confinent à l'inintelligence et la faiblesse (*« pas sérieuse », « bête », « stupide »,* incapable *« d'opinions »,* de *« convictions »* et d'expression -*« exprimer »*-) et ce qu'elle pense d'elle-même. Cette contradiction crée une tension chez autrui (*« énervait »*, *« perturbe »* x 2) et chez Tara (*« difficile »* x 2, *« énerve »*), qu'elle attribue à sa féminité.

Les enquêtées expliquent subir des formes d'hétérosexisme[463] variant suivant la façon dont elles investissent les codes sociaux de genre.

---

[462] Sauvage, Célia. *La belle et la bête : smart girls et féminité dans les teen movies.* In : Dupont, Sébastien. Paris, Hugues. *L'adolescente et le cinéma. Op. cit.*, p. 11 de la version numérique.

[463] Elles les nomment le plus souvent « misogynie » ou « sexisme ».

« C'est vrai que quand je m'habille plus mec, j'ai l'impression que ça passe mieux dans mes interactions avec certaines personnes sexistes. (…) Surtout dans des milieux techniques avec lesquels je pouvais interagir dans mon boulot ».
(Dossie, 29 ans, doctorante)

L'expression *« ça passe mieux »*, indique la différence de traitement subie selon la connotation genrée des tenues vestimentaires adoptées. Surtout, pour éviter les sanctions sociales, il est nécessaire d'investir la masculinité (*« plus mec »*) et d'abandonner les vêtements dits « féminins ». L'investissement de certains codes genrés n'est qu'un élément susceptible d'influencer les comportements des tiers : en aucun cas l'investissement de codes socialement assimilés au masculin ne suffit à s'extraire des rapports hétérosexistes lorsqu'on est socialement perçue comme femme. Les fems entendues en entretien soulignent la spécificité des comportements qu'elles rencontrent du fait de leurs féminités mais aussi parce qu'elles sont socialement considérées comme des femmes.

Les enquêtes statistiques relatives à l'hétérosexisme montrent que les avancées permises par les luttes féministes ne se traduisent que faiblement par une répartition égalitaire du travail domestique. De nos jours encore *« le travail domestique reste l'apanage des femmes »*[464]. Lorsqu'il n'est plus accompli principalement par les femmes du foyer, il est transféré à des femmes externes au foyer, plus précaires, souvent racialisées : c'est ce que Danièle Kergoat analyse en termes d'« *externalisation du travail domestique* »[465]. Par ailleurs, les hommes et les femmes sont inégalement répartis selon les domaines

[464] Puech, Isabelle. *Le non partage du travail domestique.* In : Maruani, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. Op. cit.*, p. 176-183. Selon l'INSEE, entre 1986 et 1999, la part des tâches domestiques effectuées par les hommes au sein des couples composés par un homme et une femme a augmenté de dix minutes par jour.

[465] Kergoat, Danièle. *Penser la différence des sexes : Rapports sociaux et division du travail entre les sexes.* In : Maruani, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs.* Paris : La Découverte, 2005, p. 94-101.

d'activité professionnelle (ceux liés au *care*[466] sont plus investis par les femmes) et les femmes occupent des positions hiérarchiques moins élevées que les hommes[467]. Qu'en est-il des manifestations de l'hétérosexisme connues par les enquêtées au travail ?

Considérons une expérience en contexte professionnel relatée par Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Son récit mentionne un autre employé ayant le même grade qu'elle et un responsable attribuant les tâches (*« les mecs »*).

> *« Sofia : Je me suis tirée d'un travail comme ça. [J'acquiesce, léger rire de Sofia] Les mecs, c'était en mode, remarques sexistes : "de toutes manières c'est mieux d'engager des femmes parce qu'elles font mieux le travail. T'as bien nettoyé ! C'est vrai que vous savez bien nettoyer." [Sourire audible et plus fort] Au bout d'un moment j'ai (…) balancé tout ce que je pensais, j'ai rendu mon tablier et je me suis cassée. (…)*
>
> *Aurélie : Ta réaction a été de partir mais tu as réussi à lui dire pourquoi ?*
>
> *Sofia : Oui. Je lui ai dit : "écoute je vais te parler franchement parce que depuis tout à l'heure, tu penses que les bonnes femmes ci, ça. Tu vois le balai : j'ai pas le gène du balai ! [Rires] Le balai tu peux le prendre, tu peux bouger tes fesses et tu peux le faire aussi !" »*

Revenons sur les significations *« sexistes » de ces échanges pour Sofia*. La phrase « *de toutes manières c'est mieux d'engager des femmes parce qu'elles font mieux le travail »* assigne Sofia à un statut de « femme » dans un système binaire : Sofia est une femme face à des hommes et pour ne pas qu'elle l'oublie, ces derniers le lui signifient. Les femmes feraient *« mieux »*, certains types de tâches, il est ici question du ménage. Le discours, performatif, impose une équation indépassable : Sofia = femme = ménage ≠ homme. La

---

[466] Ici le travail du *care* est entendu en termes de travail salarié impliquant la prise de soin d'autrui. Il ne s'agit pas uniquement des soins du corps, cette notion regroupe les services à la personne (ménage, courses, etc.). D'un point de vue féministe, le *care* peut également désigner le travail non salarié effectué par les femmes dans le cadre familial, allant des tâches ménagères au transport des enfants pour les activités scolaires et extrascolaires. Voir Molinier, Pascale. Laugier, Sandra. Paperman, Patricia (dir.). *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité.* Paris : Payot, 2009 ; Paperman, Patricia. Laugier, Sandra (dir.). *Le souci des autres. Éthique et politique du care*. Paris : EHESS, 2006.

[467] Voir Maruani, Margaret (dir.). *Femmes, genre et sociétés*. *Op. cit.* Quinze années plus tard, le constat reste sensiblement le même, voir par exemple les chiffres diffusés sur le site officiel du Gouvernement français : www.femmes.gouv.fr, consulté le 22 avril 2015.

phrase *« t'as bien nettoyé ! »* ne constitue pas la reconnaissance du bon accomplissement d'une tâche par Sofia, car elle est complétée par *« c'est vrai que vous savez bien nettoyer ».* Le terme *« vous »* fixe de nouveau Sofia dans le groupe des « femmes », détentrices de la « compétence » du ménage, qui serait non pas apprise, mais « naturelle », puisque partagée par toutes les femmes. La performativité essentialisante de l'ensemble des remarques est perçue par Sofia qui ironise au sujet du *« gène du balai ».* Elle peut sans doute se détacher de ce rôle imposé car elle est issue d'un milieu social favorisé. Ses parents la soutiennent financièrement et son activité, quoi que rémunérée, est secondaire : il s'agit d'un *« travail d'été ».* La position sociale relative de l'enquêtée lui permet de démissionner et de s'exprimer sans détours. Ce type de configuration est assez exceptionnel dans le monde du travail. La majorité des enquêtées décrivent plutôt des situations au cours desquelles elles doivent mesurer leurs actes et leurs propos compte tenu du besoin élémentaire que constitue pour elles l'accès à un salaire. De plus, les histoires rapportées témoignent généralement d'interactions hétérosexistes plus subtiles.

L'extrait suivant illustre différentes manifestations hétérosexistes (non-reconnaissance des qualifications, discours empreint de misogynie, négation par les hommes du caractère hétérosexiste de certaines situations) dans un cadre professionnel que l'enquêtée ne peut quitter avec facilité :

> *« Dossie : [D]ès que tu lui disais de faire un truc, il ne le faisait pas. (…) Il fallait que ce soit exprimé par mon chef. Tu vois quand c'est une bite qui lui dit, ça va mieux. Un vagin, on ne comprend pas ce que ça dit [Rire]. Donc celui-là, j'avais juste envie de lui péter la gueule. C'était très dur pour moi et franchement, j'en souffrais beaucoup au quotidien. (…) Un jour ça a pété. Il a demandé à ce qu'on soit convoqués tous les deux dans le bureau du chef. (…) Finalement, après ça allait mieux. Il était toujours aussi sexiste mais pas avec moi.*
>
> *Aurélie : D'accord. Mais tu as réussi à expliquer le problème? [Elle acquiesce] Ok. Et ça a été entendu ?*
>
> *Dossie : Non, lui il a dit que ce n'était pas vrai. (…) Et mon chef aussi a dit que je sur-analysais le truc, que ce n'était pas un problème de genre mais qu'en fait, c'est juste une incompréhension entre personnes et tout. (…) [D]ans mon travail, j'en souffrais au quotidien, d'être confrontée à ce genre de sexisme. Des fois il y avait des remarques sexistes.*

Aurélie : Comme quoi ?

Dossie : Bah… Au service des moyens techniques : "Oui, femme au volant, mort au tournant." (…) T'as juste envie de lui péter sa gueule !

Aurélie : Tu vas la voir la mort au tournant !

Dossie : [Rire] Tu es obligée de prendre sur toi tout le temps parce que tu sais que sinon ça ne va pas avancer et ton boulot ne va pas être fait. Du coup tu prends sur toi et c'est dur. Donc tu balances des vannes mais à chaque fois c'est des vannes toutes pourries. Tu pourrais lui balancer juste une bombe dans la gueule ce serait beaucoup mieux ! [Eclats de rire de nous deux] Ou même mon chef qui des fois disait : "oui, vous savez Dossie, plus il y a de femmes dans [corps de métier], plus les salaires baissent. À chaque fois que les femmes rentrent dans un domaine professionnel, ça baisse le niveau…" Alors là, je lui ai sauté au visage : "non mais vous ne pouvez pas dire ça ! C'est complètement sexiste !" [Rire] Ce genre de trucs, c'était horrible pour moi donc maintenant que je suis en thèse, ça va mieux ! [D]onc c'est dur au quotidien, le boulot c'est dur. Donc je n'étais pas très bien dans ma peau quand je bossais en fait. C'était chaud, j'avais l'impression que je devenais une féministe molle.

Aurélie : J'allais te demander comment est-ce que tu gérais ça au quotidien.

Dossie : Bah j'avais l'impression de faire trop de compromis ».

Ce passage de l'entretien de Dossie (29 ans, doctorante) offre une vision globale de ce que peut être l'hétérosexisme au travail : ses manifestations, ses acteurs, ses conséquences, sa remise en cause par les individus opressés, et sa préservation par leurs oppresseurs.

Les manifestations d'hétérosexisme passent par des expressions communes essentialisant les femmes et leurs qualités (ici par exemple au niveau des compétences de conduite), par des résistances à leur accorder un pouvoir décisionnel ou de direction (un homme refuse d'accéder aux directives de Dossie). Notons que le discours de Dossie énonce clairement l'essentialisation dont elle est l'objet en tant que femme avec la référence à son *« vagin »*.

La structure du discours révèle un décalage certain entre envies et possibilités de réaction. Dossie désire mettre définitivement fin aux réactions hétérosexistes qu'elle rencontre en intervenant sur les personnes responsables, mais ses marges de manœuvre sont restreintes. Quand je lui lance : « *Tu vas la*

voir la mort au tournant ! », elle répond avec réalisme : « *tu es obligée de prendre sur toi* ». Comme beaucoup de personnes, prise dans les rapports sociaux-économiques et de classe, elle ne peut risquer de perdre son emploi.

Le récit rend compte de la connivence masculine : l'un de ses collègue nie la situation et son supérieur hiérarchique ajoute qu'elle est dans l'erreur, qu'elle *« sur-analys[e] »*. La négation des rapports hétérosexistes empêche leur remise en question.

Au final, nombreuses sont les situations dans lesquelles les fems sont essentialisées en tant que « femmes » du fait de leur féminité. Aussi, lorsque les fems ne se conforment pas à ce qui est socialement attendu d'elles, elles rencontrent hostilité et pression sociale. Malgré leurs efforts, la dénonciation de ces situations n'est pas toujours possible ni efficace. Il s'agit là d'oppressions hétérosexistes communes aux personnes socialement perçues comme des femmes. Quelques traces de réitérations normatives apparaissent jusque dans les discours de mes interlocutrices lorsque celles-ci attribuent l'essentialisation dont elles sont la cible à leurs féminités, oubliant presque parfois que celle-ci est due avant tout au fait qu'elles sont socialement perçues comme des femmes. En d'autres termes, les fems connaissent l'hétérosexisme ordinaire à destination des femmes, dont les pages ci-dessus illustrent l'omniprésence. Ce premier type de manifestation hétérosexiste venant des *outsiders,* décrit comme pesant et même violent, n'est pourtant pas le plus présent dans le discours des enquêtées : cette place revient aux comportements assimilés à la « drague » de manière large.

5.1.2 Les interpellations hétérosexistes

Pour toutes les enquêtées, le fait de *« passer pour une femme hétérosexuelle »* signifie être l'objet d'interpellations spécifiques qui émanent d'hommes présumés hétérosexuels et cisgenres, que j'ai regroupées sous l'appellation « interpellations hétérosexistes ». Je me suis ici concentrée sur la dimension verbale de ces interpellations.

Ces interpellations sont évoquées par les enquêtées en réponse à trois types de questionnements : ceux portant sur le sens qu'elles donnent à l'expression *« passer pour une femme hétérosexuelle »*, ceux qui concernent les situations de *« drague »* hétérosexuelle, et plus rarement, ceux relatifs aux situations lors desquelles les convictions militantes des fems entrent en « conflit avec l'extérieur ». L'hétérosexisme et les interpellations qui lui sont liées peuvent advenir dans tous types de contextes. J'ai ici fait le choix de concentrer principalement l'analyse sur celles qui adviennent dans l'espace public : la rue, les transports en commun, les cafés et autres lieux commerciaux. Outre le fait que les entretiens offrent un matériau très riche à ce sujet, les interpellations hétérosexistes dans les espaces publics excluent automatiquement nombre de rapports de pouvoirs tels que ceux entrainés par la hiérarchie, l'affection, l'amitié, les services marchands, etc. Les interactions considérées ne devraient pas avoir lieu et les personnes ne se connaissent pas. Parce qu'elles sont perçues comme des « femmes », les fems vivent les situations ci-après, qui peuvent être expérimentées par toute personne socialement perçue comme une femme quand elle quitte son domicile, qu'elle soit seule, accompagnée d'une ou plusieurs autres femmes.

Marylène Lieber explique qu'*« en adoptant le point de vue des femmes, comme le suggèrent les méthodologies féministes, on comprend que les faits en apparence anodins sont révélateurs de la dimension sexiste des espaces publics »*[468]. Le terme *« anodin »* désigne les situations qui ne sont pas considérées comme des agressions verbales ou physiques, par exemple les compliments sur le physique des femmes. Les chiffres disponibles relativement aux violences à l'égard des femmes, à l'instar de la dernière étude publiée sur le site du ministère des Affaires sociales, de la Santé et des Droits des femmes[469] ne comptabilisent pas ces actes, si bien qu'aucun chiffre n'est

[468] Lieber, Marylène. *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question.* Paris : Presses de Sciences Po, 2008, p. 27.

[469] http://femmes.gouv.fr/category/lutte-violence/, consulté le 22 avril 2015. Les chiffres disponibles pour 2014, comme ceux des années précédentes, ne font pas état de ce type d'interpellations.

disponible sur ces interpellations considérées comme anodines. Marylène Lieber en démontre pourtant la portée violente, et cette thématique apparaît dans tous les entretiens. La présente argumentation ne concerne donc pas uniquement les atteintes verbales considérées dans les enquêtes statistiques comme des violences mais également toutes les interpellations évoquées par les enquêtées, de manières large. Elles sont révélatrices des rapports sociaux de sexe qui se jouent dans l'espace public : après en avoir établi une typologie, j'analyserai les enjeux de ces interpellations.

- **Typologie des interpellations verbales hétérosexistes**

Les interpellations verbales hétérosexistes dont les fems expliquent être l'objet du fait qu'elles *« passent pour des femmes hétérosexuelles »* sont de quatre types. Notons que le plus souvent, plusieurs types d'interpellations sont combinés lors d'une même interaction.

- Les apostrophes

Les enquêtées évoquent nombre de situations lors desquelles elles sont apostrophées par des inconnus. Adeline (34 ans, doctorante) explique : *« Ça peut aller de se faire siffler au claquement de langue ».* Les bruits de baisers sont également évoqués par les enquêtées, comme Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation) : « *Moua ! Moua ! Moua ! Moua ! Moua !* [Bruit du baiser] *Sexy lady ! »*. Les compliments *(« charmante », « jolie »,* etc.), les salutations (*« bonjour »,* etc.) ou les insultes, lorsqu'ils sont prononcés en passant, peuvent aussi être considérés comme des apostrophes. Ces dernières n'ont pas toujours pour but d'engager une discussion. Les mots peuvent aussi bien être glissés lorsque les personnes se croisent, que dits plus ou moins fort au passage. Aucune interaction n'a précédé l'apostrophe et son auteur ne manifeste pas systématiquement d'autre intention par la suite, attirer l'attention pouvant être son seul but. Lors de discussions informelles, plusieurs enquêtées évoquent le fait que certaines fois, l'auteur de l'apostrophe ne les regarde pas ensuite.

- Les demandes d'informations personnelles

Nombre d'enquêtées évoquent le fait que dans la rue ou autres lieux publics, des inconnus les interpellent pour obtenir des informations personnelles, comme par exemple leur numéro de téléphone, leur adresse, des informations sur leur situation matrimoniale. L'expérience est tellement récurrente que lorsque je demande plus de détails, une expression typique revient : *« Il n'y a pas grande originalité de scénario. C'est toujours : "j'suis sûr qu'il y a un 06 dans ton numéro" »* (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt-éducation/animation). Cette demande de numéro de téléphone peut également être exprimée d'une autre manière, mais mes interlocutrices utilisent davantage la formule *« 06 »*, afin d'ironiser et de mettre à distance une situation d'oppression habituelle (sans *« originalité »*).

- Les commentaires et les insultes

Les interpellations hétérosexistes peuvent prendre la forme de commentaires mélioratifs ou péjoratifs, formulés de manières diverses allant de la politesse à la grossièreté. Les exemples les plus fréquemment cités par les enquêtées sont les commentaires sur l'appréciabilité du corps *(« charmante », « t'es bonne »*), ou de parties du corps en particulier (*« bon », « beaux », « gros », « moche »*, etc.), le plus souvent les seins et les fesses, mais parfois les yeux, le sourire, le visage. Ces remarques peuvent aussi concerner un tatouage, une coiffure, un vêtement. Il peut également s'agir d'insultes spécifiquement destinées aux femmes comme *« salope »* ou *« pute »*. Dans certains cas, ce sont des commentaires lancés au passage ou adressés à la personne dans une attente de réaction, le but semblant être d'engager un échange. Le plus souvent ces réflexions se veulent mélioratives, qu'elles soient formulées dans un langage poli ou vulgaire. Cependant, de manière récurrente, des commentaires péjoratifs peuvent être employés comme sanction à l'égard d'une femme n'ayant pas répondu de la manière espérée à son interlocuteur, ou même sans raison apparente.

- Les propositions diverses

Les interpellations hétérosexistes se manifestent également sous la forme de propositions diverses.

> *« Dans la rue je me fais siffler. (…) Le mec qui s'arrête, qui veut discuter avec moi, qui veut m'offrir un café ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

Comme dans l'extrait d'entretien de Dina, les propositions évoquées par les enquêtées sont : la discussion, l'invitation à boire un café ou un verre, mais aussi la proposition de les raccompagner (dans ce cas l' « homme » considéré propose à la « femme » qu'il interpelle de la raccompagner chez elle au motif qu'elle est seule), l'invitation chez l'un ou l'autre des protagonistes, la proposition de relations sexuelles (parfois avec précision de détails). Rebecca (27 ans, Master 2, cadre) rapporte qu'un homme qu'elle croise dans la rue lui lance : *« Je vais te faire les fesses ! »*[470] Notons que, comme dans cet exemple, la proposition d'actes sexuels peut également prendre la forme d'affirmations voire de menaces.

Encadré 2 : le harcèlement de rue

Le harcèlement de rue est une question de plus en plus réfléchie dans les mouvements féministes[471], notamment depuis le documentaire *Femme de la rue*[472] sorti en 2012. Sofie Peteers y est filmée en caméra cachée dans les rues de Bruxelles, mettant en lumière le harcèlement de rue que les femmes subissent au quotidien. Depuis, des expériences similaires ont été menées en France comme par exemple celle d'une journaliste, Virginie Vilar, pour

[470] Notons que Rebecca a ensuite été poursuivie par son interlocuteur qui la menaçait de violences physiques car elle n'avait pas répondu à sa convenance.

[471] Pour la culture fem, on peut citer le court métrage d'Emilie Jouvet sur cette thématique : Jouvet, Emilie. (Performance d'Estelle Germain). *Mademoiselle !* France, 2003, 4 min 37, http://www.emiliejouvet.com/#!mademoiselle-/c12uf, consulté le 21 août 2015.

[472] Peteers, Sofie. (Documentaire), *Femme de la rue,* 17 min, Belgique, 2012.

l'émission *Envoyé spécial* du 21 mars 2013[473]. À ce jour, la dernière vidéo de ce type mise en avant dans les médias français est celle du projet Hollaback contre le harcèlement de rue[474]. L'américaine Shoshana B. Roberts est filmée en caméra cachée alors qu'elle marche dans les rues de New York pendant dix heures : une centaine d'hommes l'abordent.

Le point commun entre ces trois vidéos est qu'elles donnent une vision du harcèlement de rue comme étant spécifique aux hommes racisés. Pourtant en août 2012, l'anthropologue Stéphanie Khoury, dans une tribune en ligne publiée sur le site Slate.fr, posait déjà la question « *Harcèlement de rue : comment aborder le problème sans tomber dans le racisme ? »*[475] Quelques rares critiques ont été formulées à ce sujet, comme celles d'*« une étudiante en sociologie »*, sous le pseudonyme Alix Van Buuren, dans un article diffusé sur le site Rue 89 le 26 juin 2014, s'intitulant *Le harcèlement de rue et le féminisme bourgeois*[476]. La vidéo de Hollaback a également été dénoncée car lors du montage toutes les images d'hommes blancs ont été coupées. De plus, elle est considérée comme effaçant les vécus spécifiques des femmes racisées. Une vidéo réponse (*A Hollaback response vidéo : women of color on street harassment*, de Collier Meyerson diffusée en novembre 2014[477]) a été tournée moins d'une semaine après la diffusion de la première. Elle propose les interviews de femmes racisées parlant du harcèlement de rue. Durant le tournage, sans que cela ne soit prévu, un homme blanc interpelle une des interviewées et lui demande de l'embrasser, donnant malgré lui la preuve de ce que les intéressées cherchaient à démontrer.

---

[473] *Emission Envoyé spécial*, 90 minutes, France, 21 mars 2013.

[474] Projet Hollaback contre le harcèlement de rue, *10 Hours of Walking in NYC as a Woman*, 1 min 56, consulté le 5 mars 2015, https://www.youtube.com/watch?v=b1XGPvbWn0A, consulté le 22 avril 2015.

[475] Khoury, Stéphanie. *Harcèlement de rue : comment aborder le problème sans tomber dans le racisme ?,* le 2 août 2012, http://www.slate.fr/tribune/60157/harcelement-rue-racisme-sexisme, consulté le 22 avril 2015.

[476] Van Buuren, Alix. *Le harcèlement de rue et le féminisme bourgeois,* le 26 juin 2014, http://rue89.nouvelobs.com/2014/06/26/harcelement-rue-feminisme-bourgeois-253208, consulté le 22 avril 2015.

[477] Collier, Meyerson. *A Hollaback response video : women of color on street harassment*, 4 min 12, diffusée en novembre 2014, http://jezebel.com/a-hollaback-response-video-women-of-color-on-street-ha-1655494647, consulté le 5 mars 2015.

En rappelant diverses affaires de violences d'hommes envers des femmes et les traitements médiatiques et judicaires différentiels qu'elles ont provoqués (affaires Cantat, Polanski, Stauss-Khan ; débats sur les « tournantes ») Alice Debauche et Christelle Hamel expliquent que : *« les violences sont attribuées par les milieux dominants aux classes populaires et exclusivement à elles, à ceci près que les classes populaires sont aujourd'hui perçues à travers les personnes issues de l'immigration et que le classisme s'est teinté de racisme ; les violences commises par les hommes des classes supérieures et blanches sont ainsi niées, tandis que les milieux les plus favorisés donnent l'apparence de vouloir sauver les femmes des milieux populaires du sexisme des hommes qui les entourent. Dans le même temps, l'appareil judiciaire qui ne condamne que rarement les auteurs de violence, condamne d'abord, voire uniquement, les hommes pauvres et racisés* »[478]. Manifestement, cette analyse s'applique aussi au harcèlement de rue.

- **Les rôles de ces interpellations faites aux « femmes »**

Relativement à ses observations participantes sur les mobilisations de chômeurs (1997-1998) à Morlaix et à Rennes, Xavier Dunezat explique : « *le fait que la drague soit une pratique exclusivement réservée aux hommes m'a conduit à en faire une manifestation de la domination masculine »*[479]*.* Si l'on concentre notre attention sur les interpellations hétérosexistes, à une époque où il est socialement toléré que les femmes circulent seules dans l'espace public quelle que soit l'heure, bien plus que des « *manifestations de la domination masculine* », elles doivent être envisagées comme un ensemble cohérent dont le but est de rappeler et de maintenir l'ordre des sexes.

---

[478] Debauche, Alice. Hamel, Christelle. *Violence des hommes contre les femmes : quelles avancées dans la production des savoirs ?* In : Nouvelles Questions Féministes, 2013, vol. 32, n°1, http://www.unil.ch/files/live//sites/liege/files/shared/NQF/32_1/NQF_Edito_32_n_1.pdf, consulté le 22 avril 2015, page 3.

[479] Dunezat, Xavier. *La fabrication d'un mouvement social sexué : pratiques et discours de lutte.* In : Sociétés et Représentations, 2007, n° 24, p. 272.

Dans son célèbre article *Idéologie et appareils idéologiques d'Etat,* Louis Althusser démontre que l'interpellation inscrit l'individu en tant que sujet dans l'idéologie[480]. À partir de l'interpellation *« hé, vous là-bas »*, lancée par un policier, il démontre que c'est parce que l'individu visé reconnaît bien l'interpellation comme lui étant destinée qu'elle est agissante (au sens où elle l'inscrit dans l'idéologie). À ce propos, Judith Butler souligne que l'interpellation *« est un acte unilatéral, exprimant le pouvoir ou la force de la loi d'imposer la peur au moment même où elle offre, à ce prix, la reconnaissance »*[481]. L'interpellation hétérosexiste fonctionne selon les mêmes modalités que l'interpellation althussérienne puisqu'elle tend à inscrire l'individu interpellé dans l'ordre hétérosexiste.

L'anthropologue Mélanie Gourarier a effectué une recherche de doctorat sur un groupe d'hommes hétérosexuels dont l'intérêt central est la *« séduction »* des femmes, la « Communauté de la séduction » en France[482]. Ces hommes s'échangent des conseils, certains sont *« coachs en séduction »*, ils peuvent même organiser des sorties à deux ou en groupe afin de tester et de parfaire leurs techniques de *« drague »*. Dans cette communauté, la drague de rue est à la fois considérée comme la plus difficile, la plus excitante et la plus valorisante. Selon Mélanie Gourarier, cela *« témoigne d'une appropriation sexuée de l'espace urbain »*[483]. Quant à Marylène Lieber, elle explique que les femmes appréhendent chaque interaction avec un inconnu dans l'espace public *« comme autant de sources possibles de dérapages ou d'agressions »*[484]. L'ordre sexué qu'il est question de maintenir au moyen des interpellations

---

[480] Althusser, Louis. *Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche).* In : Althusser, Louis. *Positions (1964-1975)*. Paris : Les Éditions sociales, 1970, p. 67-125. http://classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et_AIE/ideologie_et_AIE.pdf, consulté le 22 avril 2015.

[481] Butler, Judith. *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nordmann, Charlotte. Paris : Amsterdam, 2009, p. 130.

[482] Gourarier, Mélanie. (Thèse) *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Une ethnographie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la Communauté de la séduction en France.* Sous la direction de Handman, Marie-Elisabeth. Paris : EHESS, 2012.

[483] Gourarier, Mélanie. *Le (mauvais) genre de l'Internet. Séducteurs des rues/séducteurs de la Toile.* In : Hermès, La Revue, 2014 /2, n° 69, p. 48.

[484] Lieber, Marylène. *Genre, violences et espaces publics. Op. cit.*, p. 278.

hétérosexistes apparaît distinctement au regard des conclusions de ces deux enquêtes traitant des interpellations de rue : lorsque les enquêtés « hommes » de Mélanie Gourarier s'exercent à leur plaisir en relevant le challenge de la *« drague »* de rue, les enquêtées « femmes » de Marylène Lieber redoutent constamment l'agression. J'ai également constaté ce point mais un élément supplémentaire apparaît : pour mes enquêtées, la limite entre la tentative de séduction et la pure agression n'est pas nette. Lorsque mes questionnements portent sur « la drague hétérosexuelle », il n'est pas rare qu'elles évoquent des situations de violence verbale et/ou physique. En cela, les notions de « drague » et de « violence » sont intimement liées dans les discours des fems. Les interpellations dans l'espace public ne donnent-elles pas suite à des situations consensuelles de séduction ? Pour mes enquêtées la réponse est strictement négative.

Concernant les interpellations étudiées ici, les modalités par lesquelles adviennent ces situations les font correspondre à la définition légale[485] du harcèlement[486]. Les éléments constitutifs de ce délit sont réunis (menaces ou intimidation dans le but réel ou apparent d'obtenir des actes de nature sexuelle), et ce d'autant plus qu'elles sont récurrentes, même si les faits ne dépendent pas d'un seul auteur. Maryse Jaspard rappelle très justement :

> *« La question du harcèlement sexuel n'est pas circonscrite à la sphère professionnelle. Le sens premier du terme désigne la répétition, ce qu'exprime la locution "harcèlement de rue" qui correspond à un ensemble de comportements sexistes itératifs dont les femmes peuvent être la cible dans les espaces publics »*[487].

---

[485] *« I- Le harcèlement sexuel est le fait d'imposer à une personne, de façon répétée, des propos ou comportements à connotation sexuelle qui soit portent atteinte à sa dignité en raison de leur caractère dégradant ou humiliant, soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante. II- Est assimilé au harcèlement sexuel le fait, même non répété, d'user de toute forme de pression grave dans le but réel ou apparent d'obtenir un acte de nature sexuelle, que celui-ci soit recherché au profit de l'auteur des faits ou au profit d'un tiers. »* Code pénal, article 222-33, issu de la loi n°2012-954 du 6 août 2012 relative au harcèlement sexuel.

[486] Pour désigner les interpellations hétérosexistes de rue, certaines enquêtées utilisent le terme *« harcèlement »*, voir chapitre 6 (6.1.1).

[487] Jaspard, Maryse. *Les violences envers les femmes : une reconnaissance difficile.* In : Maruani, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. Op. cit.*, p. 154.

Ce qu'Eric Fassin démontre au sujet du harcèlement sexuel est tout autant valable concernant les interpellations hétérosexistes :

> *« dans les problèmes de harcèlement sexuel, il ne s'agit donc pas plus de désir refoulé, qui referait surface de manière pathologique, d'un côté, que de pruderie ou d'hystérie, de l'autre ; en fait, il s'agit d'une forme élémentaire du rapport de pouvoir »*[488].

D'abord, considérons une des interpellations ouvrant les interactions et qui m'est régulièrement rapportée lors des discutions informelles : *« vous êtes seules »* + *« mesdemoiselles/ les filles »* (ou tout autre terme signifiant l'appartenance des interpellées à la catégorie sociale « femme »). Parfois, accordée au singulier, elle est adressée à une seule femme, mais paradoxalement, cette phrase peut être destinée à deux interlocutrices ou plus. Bien plus qu'un constat, elle a une visée performative : lorsqu'elle est destinée à plusieurs personnes il s'agit de nier l'évidence du nombre concret de personnes pour imposer comme vérité l'idée que non accompagnées par au moins un « homme », les femmes sont alors seules. Une femme, même accompagnée par d'autres femmes, ne peut donc être considérée que comme seule. S'agissant d'une femme et à travers le prisme de l'hétérosexisme, le terme « seule » signifie « sans homme ».

De plus, comme nous l'avons signalé, les interpellations ne semblent pas toujours être émises dans le but d'amorcer une interaction (c'est le cas des apostrophes). De nouveau, il s'agit d'énoncés agissants car les personnes émettrices signalent par cet acte qu'elles détiennent le pouvoir d'apostropher, d'émettre un jugement, d'insulter l'autre. Telles le klaxon d'un véhicule en mouvement qui interpelle une piétonne, le but de ces apostrophes n'est pas d'engager une conversation ou de séduire. Il est uniquement question de rappeler à l'autre (les femmes, les fems) qu'elles peuvent être interpellées de la sorte à n'importe quel moment dans ce type d'espace, que cela leur plaise ou non. Et puisque les rôles sont toujours distribués de la même manière, à savoir que les hommes sont les acteurs initiant l'interaction tandis que les femmes en

---

[488] Fassin, Eric. *Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique.* 2009, Paris : EHESS, p. 143.

sont les objets, ce qui se joue ici est de nouveau la signification aux interpellées de ce qu'elles représentent socialement : des femmes, autrement dit, des personnes n'occupant pas la place dominante au sein des rapports de sexe. D'ailleurs, comme le note Adeline (34 ans, doctorante) : *« il y a les gros lourds de service qu'il y a toujours et dont n'importe quelle nana est plus ou moins victime. On ne sait jamais trop si c'est adressé à soi vraiment ou juste en tant que représentant du genre féminin ».* Les interpellations des femmes par les hommes dans l'espace public sont si fréquentes qu'elle ne pense pas être personnellement l'objet de tentatives de séduction, et c'est bien plus en tant que personne perçue comme appartenant au groupe des femmes (*« représentante »*) qu'elle suppose être interpellée, ce qui rejoint le propos que je soutiens.

Enfin, ces interpellations ont également pour but de maintenir l'ordre hétérosexiste établi. Les enquêtées expliquent qu'elles peuvent s'exposer à des sanctions selon le comportement qu'elles adoptent en réaction aux interpellations. Pour être plus juste, je dirais qu'au vu des discours recueillis en entretiens, les enquêtées, et les personnes perçues comme « femmes » plus largement, s'exposent même à des sanctions potentielles quel que soit le comportement qu'elles adoptent. Chacune opte donc pour la stratégie qu'elle juge la moins risquée sur l'instant ou choisit consciemment une réaction qu'elle considère comme risquée[489]. Les exemples évoqués en entretiens indiquent que tout comportement adopté peut entraîner l'abandon des interlocuteurs, mais aussi leur insistance, une filature discrète ou la poursuite (course), l'insulte, la menace verbale ou physique, la violence physique à l'encontre de l'enquêtée. Cet arbitraire constitue un rappel de la position de chacun dans l'ordre hétérosexiste et les possibilités ou conséquences qui en découlent.

Lorsqu'on s'écarte de l'écueil qui consiste à distinguer les interpellations de rue qui seraient des tentatives de séduction de celles qui seraient davantage des agressions, on constate que, considérées ensemble, les interpellations

[489] Les réactions des enquêtées face aux interpellations (de rue) sont étudiées au chapitre 6 (6.1.).

hétérosexistes font système. Leur fonction est avant tout de signifier aux femmes la position qu'elles occupent relativement aux rapports de sexe. Si pour toutes les personnes socialement perçues comme des femmes, dont font partie mes enquêtées, l'hétérosexisme peut se manifester à travers les interpellations étudiées ci-dessus, les fems connaissent des formes spécifiques d'hétérosexisme liées à leur non-hétéronormativité[490].

5.1.3 Du présupposé d'hétérosexualité à la négation du lesbianisme

« Il y a un truc qui me gonfle, c'est justement parce qu'on présume que tout le monde est hétéro. Donc c'est sur cette base là que ça m'énerve. On va toujours présumer que tu es hétéro » (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant).

Lorsqu'elles évoquent les interactions avec des *outsiders*, mes interlocutrices soulignent la prégnance de la présomption d'hétérosexualité : l'idée selon laquelle l'expérience hétérosexuelle est universelle. Toute personne est considérée comme hétérosexuelle jusqu'à ce qu'un élément (supposition, *coming out*, *outing* -révélation par autrui-) ne suggère l'inverse. Les manifestations et les conséquences de ce présupposé d'hétérosexualité ont été largement étudiées dans les recherches qui portent sur les homosexualités quel que soit l'angle privilégié[491]. Au-delà de cette simple présomption, c'est bien à la

---

[490] Etant donné que les fems qui ont répondu à mes entretiens sont toutes cisgenres, le point suivant ne traitera pas de formes d'hétérosexisme liées aux trajectoires de genre mais uniquement aux sexualités.

[491] Par exemple, les recherches dont les thématiques sont en lien avec le *coming out* ou l'homophobie (Kosofsky Sedgwick, Eve. *Epistémologie du placard. Op. cit.* ; Eribon, Didier. *Réflexions sur la question gay.* Paris : Fayard, 1999), celles sur l'homophobie en milieu scolaire (Richard, Gabrielle. *La délicatesse nécessaire à l'intervention en matière d'orientation sexuelle : Récit de pratiques d'enseignantes et d'enseignants du secondaire.* In : Reflet : revue d'intervention sociale et communautaire, 2013, Vol 19, n°1, p. 119-152 ; Chamberland, Line. Richard, Gabrielle. Bernier, Michaël. *Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec.* In : Recherches et éducations, 2013, n°8, p. 99-114), ou sur les concepts d'homophobie et d'hétérosexisme (Bastien Charlebois, Janik. *Au-delà de la phobie de l'homo. Op. cit.* ; Lapierre, Simon. Moreau, Nicolas. Larose-Hébert, Katharine. *Psychologisation de l'intervention sociale : enjeux et perspectives.* In : Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 2011, vol. 17, n° 1, 2011, p. 10-13), les effets du mariage des couples de même sexe (Fassin, Eric. *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris : Éditions Amsterdam, 2008).

négation de leur lesbianisme que les fems expliquent être régulièrement confrontées. L'argumentation qui suit s'articule autour des récits de situations où le lesbianisme de mes enquêtées est un fait révélé (verbalement ou physiquement) mais tout de même remis en cause.

Dans les discours recueillis, la négation du lesbianisme par des femmes est abordé de façon anecdotique par les enquêtées. Les données réunies pour cette recherche permettent davantage d'analyser les négations du lesbianisme émanant d'hommes inconnus, nouvellement rencontrés ou encore faisant partie d'un réseau relationnel amical, professionnel, militant[492].

Qu'un homme remette en cause la réalité de leur lesbianisme est une réaction à laquelle mes enquêtées sont si couramment confrontées qu'elles l'évoquent spontanément, le plus souvent lorsque le sujet porte sur leur féminité ou sur les situations de drague hétérosexuelle : *« du coup tu te fais draguer comme une hétéro et tu dois expliquer [que tu es lesbienne]… Et on ne te croit pas. »* (Léona, 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise). Etant donné la prévalence de la présomption d'hétérosexualité, mes interlocutrices doivent *« expliquer »* qu'elles ne sont pas hétérosexuelles. Si Léona utilise le verbe « *expliquer »* plutôt que « *dire »*, c'est bien car cela ne suffit pas : leur lesbianisme n'est pas pris au sérieux. *« Les mecs ne veulent pas croire que tu es lesbienne. (…) Ils ne veulent pas, ils ne croient pas »* (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Les termes employés par Sofia sont intéressants : pour elle, il s'agit d'une question de volonté. Il y a un refus de considérer le lesbianisme comme réel, une forme d'imposition de l'hétérosexualité comme seul possible, une des modalités par lesquelles se perpétue la *« contrainte à l'hétérosexualité »*[493].

---

[492] La question de la lesbophobie des membres de l'entourage familial nécessiterait une enquête à part entière, tout au moins une partie, notamment concernant la famille nucléaire et les femmes qui la composent. Les données recueillies sur les membres de l'entourage familial de mes interlocutrices ne sont pas suffisantes pour ce faire. Elle apparaissent cependant à l'encadré n°3 : la famille.

[493] Rich, Adrienne. *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne.* In : Nouvelles Questions Féministes, 1981 (1980), n°1, p. 15-43.

Tous les discours coïncident : les fems sont confrontées à des questions dont le but est de déterminer la « cause » de leur lesbianisme. *« Mais pourquoi t'es lesbienne ? »* (Léona, 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise) L'interlocuteur entame une recherche d'éléments susceptibles de l'expliquer. Le plus souvent, il s'agit des mêmes stéréotypes psychologisants[494] :

> *« Parce que tu comprends, tu n'as pas rencontré le bon. (…) Ou alors c'est parce que les hommes t'ont brisé le cœur » (Sofia).*
>
> *« Du coup se dire que c'est une espèce de réaction féministe, que j'ai pas dû connaître les bons mecs, ou que peut-être on a abusé de moi ».*
> (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

L'intention est d'identifier quel événement négatif a occasionné l'erreur que constituerait le lesbianisme. Le plus souvent il y a suspicion de violences masculines d'ordre sexuel ou non, de déceptions amoureuses ou sexuelles avec un ou des hommes. L'interrogatoire vise à poser un diagnostic sur le lesbianisme : il s'agit d'une croyance qui fait suite à un traumatisme, et non de la réalité. Le lesbianisme ne serait donc qu'un leurre, une erreur, et n'existerait pas. Sous ce dernier demeurerait l'hétérosexualité, qui elle n'est pas questionnable car il s'agit de la norme.

Monique Wittig analyse l'hétérosexualité comme système au sein duquel la classe des hommes s'approprie la classe des femmes[495]. Elle démontre que les lesbiennes ne sont pas des femmes dans le sens où elles s'extirpent de l'appropriation privée par un homme [496] . Cela explique les tentatives d'appropriation ou de réappropriation des sexualités des fems par des hommes hétérosexuels cisgenres qui apparaissent clairement dans les extraits précités. La question du *« bon mec »* revient dans nombre d'entretiens. Les lesbiennes, tout au moins celles à qui on s'adresse, n'auraient simplement pas connu

---

[494] Ce type d'arguments n'est pas démontré dans les recherches scientifiques. L'étude d'Helen Wilson et Cathy Spatz Widom (2010) réfute par exemple l'idée reçue selon laquelle il existerait des liens entre violences sexuelles pendant l'enfance et lesbianisme à l'âge adulte. Wilson, Helen. Spatz Widom, Cathy. *Does physical abuse, sexual abuse, or neglect in childhood increase the likelihood of same-sex sexual relationships and cohabitation? A prospective 30-year follow-up.* In : Archives of Sexual Behavior, 2010, n°39, p. 63-74.

[495] Wittig, Monique. *On ne naît pas femme.* In : *Questions féministes,* mai 1980, n°8, p. 75-84, réédition dans *La pensée straight.* Paris : Balland, 2001, p. 51-64.

[496] Voir l'analyse de Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*

l'« homme » capable de préserver ou de réanimer leur hétérosexualité, c'est-à-dire, sans doute, l'interlocuteur lui-même.

Les interlocuteurs peuvent également chercher des « preuves » plus directes de l'hétérosexualité de la personne qui se déclare lesbienne. Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) explique que lorsqu'*« ils savent [qu'elle a] un enfant, [qu'elle l'a] eu avec un mec, ils posent tout un tas de questions ».* L'enfant est considéré comme une preuve d'hétérosexualité passée, et donc également présente. Cette découverte ouvre le ballet des questions destinées à révéler l'hétérosexualité supposée réelle de Lydia. L'hétérosexualité n'a pas besoin d'avoir été réelle pour être considérée comme preuve. C'est le point de vue de l'interlocuteur qui pose le verdict. Lilah explique qu'à l'occasion d'un test anonyme et gratuit dans un centre spécialisé dans le dépistage des maladies sexuellement transmissibles :

> *« ils te donnent une fiche que tu dois remplir (…) Et donc j'avais répondu que j'étais lesbienne, mais que j'couchais avec des hommes et des femmes. Et dans homme j'entendais clients et transboys. (…) [En riant] Et le gars m'avait [rire, puis en riant] rayé la mention lesbienne ! Il m'avait dit : "bah non ! Vous êtes bisexuelle !" J'étais genre [éclats de rire puis en riant] : "ça sert à quoi votre truc d'autodéfinition si vous repassez après nous ?" Enfin c'était fou quoi ! »*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

Comme dans toutes les histoires relatées par les fems, ce n'est pas « l'autodéfinition » de Lilah qui importe, mais bien le jugement d'hommes (*« le gars »*) sur les pratiques des femmes. Le fait que les rapports sexuels puissent par exemple avoir lieu dans un cadre professionnel n'est nullement pris en considération. Tout rapport sexuel avec un homme enferme socialement les personnes considérées comme « femmes » dans l'hétérosexualité. C'est pourquoi Lilah est corrigée (*« rayé », « non »*) et assignée (*« vous êtes »*) à la bisexualité.

La féminité peut également être considérée comme une preuve directe d'hétérosexualité : *« "Tu es féminine, je ne comprends pas." Ou : "tu as été hétéro et là tu es féminine. Comment tu te définis, enfin t'es quoi ?" Ou : "c'est [le lesbianisme] juste un passage" »* (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). La féminité est prise comme excuse à l'incompréhension, à la

négation du lesbianisme. Dans le cas de Jodie, la féminité est avancée comme preuve de l'hétérosexualité, laquelle s'ajoute à un passé hétérosexuel qui en serait également une confirmation. Notons que la féminité est une preuve d'hétérosexualité qui se suffit à elle-même : ***«****…Ou parfois aussi des questions comme : "mais comment est-ce que tu peux être gouine, tu portes des jupes !" [Rires] »* (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation). Utiliser des codes socialement attribués au féminin, notamment vestimentaires, rendrait le lesbianisme impossible puisque selon les lectures hétérosexistes, les féminités sont liées aux femmes, en opposition aux masculinités liées aux hommes et ce dans un équilibre hétérosexuel.

Si l'hétérosexualité passée peut être considérée comme une preuve de l'inexistence du lesbianisme, l'absence d'expérience hétérosexuelle le peut tout autant. Plusieurs enquêtées évoquent les discours que Maévane explique essuyer régulièrement dans le cadre d'une association de bénévoles :

> *« "Quand tu veux tu couches avec moi". Et aussi ils me disent : "mais tu n'as jamais couché avec un mec, tu ne peux pas savoir si tu aimes ça. Si tu veux tu viens avec moi et ma copine, comme ça au moins il y aura une fille et comme ça tu pourras goûter un peu la bite" ».*
> (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage)

L'argument considéré comme logique et irrévocable se résume ainsi : c'est la méconnaissance de l'acte sexuel hétérosexuel qui entraîne la fausse croyance en l'homosexualité. Dans la logique hétérosexiste, puisque l'hétérosexualité est considérée comme universelle, une personne qui se pense non hétérosexuelle doit faire l'expérience du coït hétérosexuel pour en détenir la certitude. Expérience qui, rappelons le, si elle est faite avec *« le bon »* homme, ne pourrait que confirmer l'hétérosexualité. Notons que ce raisonnement ne fonctionne pas dans l'autre sens puisque la base de l'hétérosexisme est d'imposer l'hétérosexualité comme seul possible légitime : nul besoin de tenter des expériences non hétérosexuelles pour exclure les sexualités autres qu'hétérosexuelles.

Non seulement les fems ne s'extraient pas de la présomption d'hétérosexualité, mais lorsqu'elles signifient leur lesbianisme, celui-ci est nié. Si cette négation est argumentée au moyen d'excuses diverses comme la

« féminité », c'est avant tout du côté de l'ordre hétérosexiste et de l'injonction à le suivre qu'il faut en chercher l'explication. Ces mécanismes de présomption d'hétérosexualité et de négation du lesbianisme sont intimement liés et mènent directement à des tentatives d'appropriation des corps et des sexualités des fems.

5.1.4 Tentatives d'appropriation des corps et des sexualités fems

> *« Il est souvent difficile de distinguer ce qui relève des violences (sexuelles, physiques et psychologiques ; sociales et économiques) à l'encontre des femmes en général, de celles qui concernent les "mauvaises femmes" et plus particulièrement les lesbiennes : la misogynie et l'exploitation frappent presque toutes les lesbiennes, tandis que la lesbophobie peut être utilisée contre la plupart des femmes »*[497].

Malgré la réalité du constat de Jules Falquet, cette partie propose d'étudier les tentatives spécifiques d'appropriation des corps et des sexualités des fems par les hommes. J'aborderai les tentatives d'appropriation des sexualités lesbiennes d'abord à travers le fantasme, puis les propositions sexuelles et menaces de viol, et enfin les atteintes physiques.

- **Le fantasme : un premier pas vers l'appropriation**

Lorsque les thèmes des féminités, de la « drague hétérosexuelle », ou encore plus rarement de l'homophobie sont abordés au cours des entretiens, certaines interlocutrices affirment que les lesbiennes, d'autant plus lorsqu'elles sont féminines, seraient un fantasme pour les hommes hétérosexuels. Pourtant, la philosophe et militante contre l'homophobie Stéphanie Arc, chiffres du rapport Analyse des Comportements Sexuels en France (ACSF) de 1993[498] à l'appui, nous explique qu'il s'agit d'une idée reçue[499]. Selon ce rapport, le fantasme de triolisme est bien plus fréquent que celui de deux femmes entre elles et les

---

[497] Falquet, Jules. Alarassace, Sabreen. *Les femmes parties de leur pays en raison de leur lesbianisme : un état des connaissances en France aujourd'hui.* In : Revue Asylon(s), n°1, octobre 2006, http://www.reseau-terra.eu/article483.html, consulté le 22 avril 2015.

[498] L'auteure se base sur le rapport ACSF de 1993. Spira, Alfred. Bajos, Nathalie. et le groupe ACSF. *Les comportements sexuels en France.* Paris : la Documentation française, 1993.

[499] Arc, Stéphanie. *Les lesbiennes.* Paris : Le Cavalier Bleu, 2006.

deux arrivent loin derrière la pénétration vaginale. Néanmoins, l'imagerie lesbienne dans la culture populaire passe essentiellement par des mises en scène érotisées de femmes féminines signifiées lesbiennes. Une des enquêtées, Sofia, l'énonce lors de son entretien :

> *« La fem c'est le fantasme. Les médias sont extrêmement coupables par rapport à ça. Parce qu'on est surreprésentées dans les médias. (…) Parce qu'on serait la bonne image de l'homosexualité. Une homosexualité pas transgressive, un peu sexy. D'ailleurs ça m'a vachement déçue quand j'ai vu le film* "Kids are all right" *(…). Le couple va pas bien et (…) elle trompe sa compagne, c'est avec un homme. Ça a déçu pas mal de fems par rapport à ça parce que c'est encore le cliché de la fem qui ne serait pas tout à fait lesbienne, qui pourrait… presque bi refoulée. (…) Et puis celle qui trompe c'est la féminine. Ce n'est pas celle qui a les cheveux courts ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Même si elle utilise le terme *« fem »*, Sofia se réfère à toute lesbienne féminine, pour la première occurrence au moins. Elle affirme que l'image des lesbiennes féminines est « *surreprésentée* » dans les médias, en comparaison avec celle de lesbiennes plus masculines.

On retrouve ce type d'analyse dans les théories *queer* : selon Jack Halberstam,

> *« while feminine lesbians, of the variety imagined within a hetero-pornographic imagination, are deployed in advertising culture to sell everything from beer to insurance policies, the masculine lesbian proves an anathema to consumer culture »*[500]*.*

Sofia dénonce la surreprésentation dans les médias des lesbiennes qui en apparence ne transgressent pas les codes sociaux de genre et regrette tout autant leur instrumentalisation, qui s'opère via la suggestion de leur potentielle disponibilité sexuelle. La littérature écrite par et sur les fems aborde également cette question. Wendy Delorme, dans son premier roman, écrit à propos des *lipsticks*, mais plus largement de l'image des lesbiennes féminines dans les médias :

---

[500] Halberstam, Jack (Judith). *The Queer Art of Failure.* Durham/London : Duke University Press, 2011, p. 95.

> *« (…) les charmantes saphiques éthérées comme on en a vu à la fin des années 90 dans les pubs Dior, Benetton et Versace. Les lipstick lesbiennes ont été récupérées (ou créées ?) par les médias et le marketing, parce que c'est clean, ça donne une "bonne image de l'homosexualité" ces filles charmantes qui assument leur féminité et ne se prennent pas pour des mecs. C'est pratique aussi pour faire vendre, on les met dans les pubs grand public de marques internationales, parce que ça a un petit côté exotique les nanas qui se palochent pour le plaisir des yeux de ces messieurs »*[501].

Les thématiques présentes dans les propos de Sofia se retrouvent dans cet extrait : *« la bonne image de l'homosexualité »*, la non-transgression des codes sociaux de genre (*« ne se prennent pas pour des mecs »*), les hommes comme destinataires des sexualités lesbiennes (*« pour le plaisir des yeux de ces messieurs »*).

Sans aborder la question de la représentation des lesbiennes féminines, l'historienne Christine Bard date également la *« mode du "porno chic" dans les images publicitaires »*[502] aux années 1990. Elle ajoute que *« le glamour de la lipstick lesbian plaît aux médias »*[503] en se référant à la série The L word, dont le premier épisode a été diffusé en 2004. À l'heure actuelle, l'image de la lesbienne féminine est toujours mise en valeur dans les médias [504].

L'imagerie lesbienne féminine est également présente dans la pornographie à destination des hommes hétérosexuels. Le *Dictionnaire de l'homophobie* nous apprend ainsi que

> *« les lesbiennes, elles, sont discréditées par leur représentation comme "rabatteuses du porno". (…) La sexualité entre femmes est (…) utilisée de*

---

[501] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 24 ; Pour une histoire de la représentation des lesbiennes dans l'art, voir Bonnet, Marie-jo. *Deux amies. Op. cit.* Pour une analyse de la représentation des lesbiennes au cinéma, voir Nadeau, Chantal. *Sexualité et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent.* In : Sociologie et sociétés, 1997, vol. 29, n°1, printemps, p. 113-127, http://id.erudit.org/iderudit/001524ar, consulté le 22 avril 2015.

[502] Bard, Christine. *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances.* Paris : Autrement, 2010, p. 116.

[503] *Ibid.*, p. 61.

[504] On peut citer la publicité du bijoutier Chaumet, montrant deux femmes sur le point de s'embrasser (qui ne sont en réalité qu'une seule et même femme, l'actrice Marine Vatch). Cette publicité reste sans doute en mémoire car elle a l'originalité, contrairement aux autres images de ce type, d'avoir été censurée par le maire de Pecq en Yvelines en mai 2014.

manière réductrice dans la pornographie où elle devient objet de voyeurisme pour les hommes hétérosexuels »[505].

Stéphanie Arc constate la récurrence des scénarios pornographiques lors desquels des *« lesbiennes »* sont rejointes par un homme. Elle explique : *« l'imaginaire lesbien élaboré par les hommes demeure ambigu : tout en convoquant apparemment l'homosexualité féminine, il la nie en se la réappropriant »*[506]. Les lesbiennes estiment être représentées de manière erronée dans la pornographie dite *mainstream*[507]. L'intervention d'hommes dans les pratiques sexuelles mises en scène censées représenter des lesbiennes est si connue que des lesbiennes (et *queers*) féministes ont décidé de produire leurs propres images pornographiques[508], qui ne sont pas à destination des consommateurs principaux et habituels de pornographie, à savoir les hommes hétérosexuels cisgenres.

Il n'est donc pas surprenant que mes enquêtées supposent représenter, de par leur lesbianisme et leur féminité, un fantasme pour les hommes hétérosexuels. Cette idée est renforcée par le fait que lorsque mes enquêtées sont accompagnées de leurs partenaires et qu'elles sont perçues socialement comme deux femmes lesbiennes, des hommes manifestent un intérêt sexuel à leur égard. Ainsi, Naomie (24 ans, Master 2, chômage) dit qu'elle croise des regards « *de désir dégueulasse* ». Enfin, Alice (23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant) indique l'une des réactions qu'elle rencontre : *« tu as ceux que ça excite »*. Les hommes ne conservent donc pas comme une information personnelle à passer sous silence l'excitation sexuelle qu'ils ressentent à

---

[505] Gérard, Raymonde. Entrée *« lesbophobie ».* In : Louis-Georges, Tin (dir.). *Dictionnaire de l'Homophobie.* Paris : Presse Universitaires de France, 2003, p. 262.

[506] *Ibid*., p. 37.

[507] Pornographie *mainstream* : *« Ce terme est employé pour désigner la pornographie "de masse" ou "grand public", soit celle qui constitue l'essentiel de l'offre. Même si les films désignés par ce qualificatif peuvent être hétéroclites, son utilisation suggère divers éléments (dont l'association n'est pas systématique) comme la marchandisation des films, la mise en scène d'interactions sexuelles entre hommes et femmes ou entre femmes en vue de satisfaire un public homme, la présence de scripts sexuels considérés comme récurrents ».* Chrestian, Aurélie. (Mémoire de master 2) *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Op. cit*., p. 134.

[508] Chrestian, Aurélie. (Mémoire de master 2) *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Op. cit.*

l'égard des couples lesbiens. Bien qu'elles soulignent l'hétérosexisme de telles situations, l'empreinte des normes hétérosociales peut transparaître dans les discours des fems. Ainsi Naomie, puisqu'elle est plutôt attirée par des filles féminines, estime qu'elle *« alimente (…) le fantasme masculin hétéro de base »* et le regrette.

Les fems sont confrontées à l'image des lesbiennes féminines comme objets de fantasme dans la publicité, la pornographie, et bien plus dans le regard des hommes hétérosexuels cisgenres. Au fil des entretiens, on constate qu'un certain nombre d'hommes cisgenres hétérosexuels passent du fantasme aux actes.

- **Les propositions sexuelles et menaces de viol**

Beaucoup des fems rencontrées m'ont parlé des propositions sexuelles qui leur sont faites lorsqu'elles sont en couple lesbien « visible » : *« "c'est mignon, on ne peut pas participer ?" Ce genre de truc d'hétéro beauferie de merde »* (Dossie, 29 ans, doctorante). Ce qui est qualifié de *« mignon »* est couramment considéré comme inoffensif : ces inconnus commettent une intrusion sous forme de proposition sexuelle, faisant fi du point de vue et des potentielles réactions des intéressées.

Les discours des fems soulignent la récurrence et l'insistance des propositions de triolisme (*« participer »*) :

> *« Léona : Bah soit on te propose des trucs, soit tu te fais insulter, soit…*
> *[Silence]*
>
> *Aurélie : C'est quoi "des trucs" ?*
>
> *Léona : Bah, "vous voulez pas faire un plan à trois ? Ou à six…" ».*
> (Léona, 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise)

Les remarques sur les couples lesbiens tout comme les propositions sexuelles qui leur sont adressées sont autant de tentatives des hommes de se réapproprier une sexualité et un érotisme féminins dont ils sont a priori exclus.

Ces tentatives peuvent prendre une forme qui les met davantage en évidence en tant que telles. Par exemple, Garance (21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant) explique :

« Garance : Dans ce cas là je suis souvent avec ma copine, ça arrive qu'on l'ignore [Rire] On me parle à moi, elle est juste à côté. En général ça se passe quand il y a ma copine et en totale ignorance de sa présence. Elle est moins féminine que moi (…)

Aurélie : Si elle n'est pas là ?

Garance : J'ai pas de souvenir. Je pense que c'est aussi important pour eux qu'elle soit là et qu'elle puisse voir qu'ils en ont rien à foutre ».

Dans toutes les histoires de ce type rapportées, les hommes interpellent et tentent de séduire l'une des deux partenaires, toujours la plus féminine, en totale ignorance de l'autre partenaire. À propos des hommes qui se battent (physiquement ou par stratégie autre) pour obtenir une femme, Colette Guillaumin explique :

« Toute femme non appropriée officiellement par contrat réservant son usage à un seul homme, c'est-à-dire toute femme non mariée ou agissant seule (circulant, consommant, etc.) est l'objet d'un concours qui dévoile la nature collective de l'appropriation des femmes »[509].

Selon l'auteure, une femme, puisqu'elle est considérée comme quelque chose qu'on s'approprie ou dont on dispose, peut faire l'objet d'un concours entre deux hommes. Dans le cas considéré plus haut, il n'y a pas de combat ou de concours à mettre en place puisqu'il n'y a pas d'homme en concurrence. La tentative d'appropriation peut donc se faire librement, sans « épreuve » préalable. Comme le souligne Garance, ce type de comportement met en lumière la négation de la présence et du statut d'une des deux partenaires, la négation du lesbianisme.

Certaines enquêtées évoquent aussi des situations de tension ou d'agression au cours desquelles elles sont accusées de séduire volontairement les hommes. Lors d'une altercation en lien à un problème de circulation routière, un homme lance à Dina (22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe) : *« Espèce de sale gouine, tu es là à m'exciter ! »* Encore à l'occasion d'une tentative de drague qu'elle repousse, un homme l'accuse

---

[509] Guillaumin, Colette. *Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes*. In : Questions Féministes, février 1978, n°2, p. 25, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes, http://www.jstor.org/stable/40619109, consulté le 22 avril 2015.

d'être *« une sale gouine qui [l]e chauffe »*. Les fems sont accusées de se jouer des hommes. Les hommes se déresponsabilisent et se déclarent victimes. Dans ces situations, c'est le fait que la séduction lesbienne soit destinée à des femmes et non à des hommes qui est nié.

Précédemment nous avons démontré qu'au moyen d'argumentations hétérosexistes, des hommes cherchent à se réapproprier les sexualités des fems, des lesbiennes. Ils tentent de se réintégrer dans le champ des possibles sexuels de femmes dont il a été clairement manifesté qu'ils en étaient exclus (non simplement en tant qu'individus mais bien en tant que membres de la classe des hommes). Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) raconte que des hommes ont *« essay[é] de [la] faire craquer. Comme s'ils pouvaient [la] faire craquer. Comme si [elle se] retenai[t] d'être hétérosexuelle ».* Nombre d'enquêtées parlent de la pression des hommes qui essayent de les séduire.

Ces tentatives d'appropriation des sexualités des lesbiennes peuvent devenir d'une insistance violente, que la situation s'amorce par une intention de drague ou qu'il s'agisse dès le début d'une agression (vol, agression sexiste ou lesbophobe). Je me réfère ici à des cas où nous n'assistons plus à des propositions sexuelles ou d'insistantes tentatives de séduction, mais bien à des menaces de viol. Par exemple Léona explique :

> *« Un jour où j'étais avec une meuf avec qui je sortais, (…) on devait se tenir la main, peut-être qu'on s'embrassait. Je sais plus trop en tout cas il y a un groupe de mec, mais là ils étaient vraiment beaucoup, donc c'était un peu flippant, c'était la nuit. (…) [Inspiration] Heu… qui étaient là heu… Alors attends qu'est-ce qu'ils ont dit ? "Ah des lesbiennes ! Allez y, léchez-vous la chatte et puis après vous nous sucerez la bite. Vous voulez des grosses bites (…), on va vous filer des bites !" Ils ont répété le mot "bite" genre dix fois. Et bon on s'est barrées quoi ».*
> (Léona, 24 ans, école bac +6, salariée en entreprise)

Lors de cette agression, l'enquêtée était donc visiblement en couple lesbien. Le groupe d'hommes les a interpellées en mentionnant leur lesbianisme, censé les exclure de leurs intérêts sexuels. Pourtant leur lesbianisme est nié ensuite : *« vous voulez des grosses bites »*. Suivant les termes des agresseurs, ce ne serait pas eux qui voudraient s'approprier sexuellement Léona et sa partenaire mais l'inverse. S'ensuit une

réappropriation de l'image érotique lesbienne avec objectification : *« léchez-vous la chatte »*. Tout cela aboutit à la menace d'une réappropriation forcée des sexualités des lesbiennes en question à travers un viol : *« vous nous sucerez la bite ».*

L'analyse que Colette Guillaumin développait en 1978 est toujours d'actualité :

> *« Les injures plus ou moins violentes et les menaces traditionnellement lancées à toutes les femmes qui n'acceptent pas les termes de cette relation, de ce jeu, sont destinées à proclamer publiquement que les mâles (les hommes) gardent l'initiative, qu'ils n'acceptent pas qu'une femme énonce quoi que ce soit de son propre chef, décide, bref qu'ils n'admettent pas que les femmes prennent une place de sujet »*[510].

Aux injures et aux menaces évoquées par l'auteure, j'ajoute les tentatives de séduction, même celles qui pourraient être considérées comme non-violentes, ainsi que les différentes modalités de négation du lesbianisme que nous avons étudiées. Elles sont autant de tentatives de réappropriation par les hommes des sexualités des femmes qui leur échappent, autant de manières d'imposer leur contrôle, leur pouvoir d'énonciation, et le pouvoir de décision qu'ils s'arrogent tout en le refusant aux femmes.

- **Attouchements, tentatives de viol, viols : l'accès au corps des femmes et des fems**

> *« Je sors peu en milieu hétéro parce que je n'aime pas être un fruit. Je trouve vraiment qu'on est traitée comme un fruit, on nous regarde pour voir si on est bien mûre, on nous touche. Ça j'aime pas, j'aime pas qu'on me touche. Je sors peu mais ça arrive dans la rue ».*
> (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant)

À l'image de Garance, mes interlocutrices évoquent ce que je désigne en termes d'accès au corps des femmes, qui peut prendre des formes diverses, du contact physique non désiré au viol correctif.

---

[510] Guillaumin, Colette. *Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) Op. cit.*, p. 26.

Madison (30 ans, bac +5, domaine du livre) me décrit un type de situation qu'elle n'apprécie pas :

> *« Madison : Je suis avec des amis qui sont des femmes et des hommes, et il y a un homme qui vient pour dire bonjour. (…) Il veut faire des bisous aux femmes et il veut serrer la main aux hommes. [J'acquiesce] Ça m'embête beaucoup et je ne veux pas du tout faire des bisous à un homme qui fait ça. Ça m'est arrivé hier en fait, j'étais extrêmement mal à l'aise, mais je n'ai pas eu le temps pour, pour sortir ma main. (…)*
>
> *Aurélie : C'est quelque chose de très récurrent je pense.*
>
> *Madison : Oui. Mais c'est quelque chose qui me dérange quand je suis dans un environnement* straight *que… Quand les hommes se comportent comme ça, ils pensent que juste parce que heu… je suis une femme, ils peuvent se comporter [ainsi] avec moi et je vais apprécier ce comportement. C'est une sorte de comportement entre homme et femme que je n'aime pas. Mais, on attend que je sois d'accord ».*

Madison fait référence à une situation habituelle en France (en dehors de certains cadres officiels comme au travail) : pour se saluer, les hommes qui ne se connaissent pas se serrent la main, alors que très couramment ils font la bise aux femmes. Ce fait est perçu négativement par Madison, ce qui la place en décalage par rapport à la norme (*« ils pensent », « on attend que »*). S'agissant d'un comportement socialement convenu, une femme qui refuserait la bise et tendrait la main imposerait alors (selon le contexte) une distance qui risque d'être considérée comme déplacée, illégitime. Il s'agit d'une des nombreuses manifestations du fait que dans un système hétérosexiste, les corps des personnes socialement considérées comme des femmes sont davantage accessibles que ceux des personnes socialement considérées comme des hommes. La norme de la salutation des « femmes » par la bise n'est qu'un exemple, l'accessibilité de leur corps passant également par des attouchements à connotation sexuelle. Ainsi, lorsque les fems expliquent qu'elles *« passent pour des femmes hétérosexuelles »*, autrement dit qu'elles sont traitées de manière hétérosexiste, elles sont nombreuses à me parler d'attouchements.

Lorsque nous parlons de drague hétérosexuelle, Dossie oriente rapidement la conversation sur les attouchements non désirés. Elle affirme :

> *« c'est pas parce que je suis une meuf que je ne vais pas me bourrer la gueule. (…) Dans le métro c'est dur parce que tu essaies d'avoir l'air normale. (…) Ça se voit que vraiment, tu n'es pas du tout normale. Et il y a des mecs qui en profitent. Je me rappelle d'un mec qui a commencé à me toucher les cuisses et tout ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Si Dossie essaye de feindre la sobriété, c'est parce qu'elle suppose que, la pensant plus vulnérable, les hommes vont davantage essayer d'avoir des rapports sexuels avec elle. Elle mentionne d'ailleurs le souvenir d'un attouchement dans une telle situation. Pourtant, la majorité des faits de ce type rapportés en entretiens concerne des situations dans lesquelles les fems sont sobres, ce qui nuance les suppositions de Dossie. Les hommes se permettent d'accéder au corps des femmes quelle que soit la situation. Par exemple Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe) explique : *« Parfois j'me suis fait toucher aussi. Tu sais ce genre de mec qui pose son bras sur ta cuisse ou ta, ton épaule, tout ça ».* Beaucoup évoquent des attouchements plus sexuels comme Adeline (34 ans, doctorante) qui explique : *« une fois je me suis fait suivre par un type qui m'a dit deux-trois phrases, je ne me suis pas retournée, il est monté jusqu'à ma hauteur et il m'a mis la main aux fesses ».* Notons que si en entretiens les histoires concernent uniquement des mains posées sur leurs fesses ou leurs seins, hors entretiens, plusieurs fems m'ont parlé d'attouchements du même type sur leur sexe. Ces appropriations du corps des fems par des hommes ne semblent pas liées à leur lesbianisme, mais au seul fait qu'elles sont perçues comme des femmes.

Néanmoins plusieurs enquêtées taisent leur lesbianisme pour éviter les « dragues » insistantes :

> *« Maintenant je ne le dis plus mais pour peu que tu dises que t'es homo, les mecs c'est fini ! C'est encore pire que si t'es célibataire. Tu as l'impression que c'est un challenge ».*
> (Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant)

Mes enquêtées ont l'impression que pour les hommes, leur lesbianisme est une provocation (*« défi »* Alice). Les séduire constituerait un « combat » dont la « victoire » aurait plus de « valeur » que si la personne n'était pas lesbienne.

Selon Collette Guillaumin, l'*« appropriation privée »* d'une femme par un homme en limite l'« *appropriation collective* »[511]. Ainsi, certaines justifications peuvent être considérées comme légitimes, comme le mariage ou le fait de se déclarer en couple avec un homme. Le lesbianisme ne fait pas partie des justifications légitimes du refus puisqu'il va à l'encontre de l'ordre établi qui impose l'hétérosexualité.

Au même titre que lors d'une interaction visant la séduction, la révélation du lesbianisme peut augmenter l'intensité de l'agression. Une enquêtée confirme cette idée :

> *« Enquêtée : Je lui dis : "qu'est-ce qu'on fout dans le parking ?" Et là il me plaque sur un mur et il commence à me… touche [sic], voilà. [En riant légèrement] J'ai jamais eu aussi peur de ma vie. J'étais toute seule, ma pote était dehors. Au début je le repousse : "non, non, j'ai pas envie." Il insistait, jusqu'à mettre sa main, directement sa main dans ma culotte. Là je l'ai repoussé vraiment violement. Je lui ai fait : "tu me touches pas." Et je me suis cassée en courant et j'ai rejoint ma pote dehors. (…)*
>
> *Aurélie : Il savait que tu es lesbienne ?*
>
> *Enquêtée : Je lui ai dit à la fin : "J'ai une copine et j'aime les filles." Mais justement je pense que ça le poussait un peu dans son truc : "ah t'as jamais essayé avec un mec, tu vas voir." J'ai l'impression qu'au contraire, les mecs tu leur dis ça, c'est un défi en plus, ça les fait kiffer. Ça ne l'a carrément pas stoppé que je le dise ou pas ».*

Cette interlocutrice décrit une agression sexuelle et une tentative de viol : cet agresseur l'a dupée en lui mentant pour l'attirer à l'écart, puis il a touché son corps malgré ses refus. Pourtant au cours de cette description l'enquêtée me dit : *« Ça c'était entre guillemets "mon expérience de drague hétéro" la plus marquante ».* Elle parle aussi d'*« expérience traumatisante »*. Même si elle évoque le caractère violent de cette expérience (*« peur », « traumatisante »*), qu'elle souligne son non-consentement (*« repousse » x 2, « non » x 2, « pas envie », « touches pas »*) et qu'elle explicite la nécessité de l'utilisation des *« guillemets »*, l'agression qu'elle décrit reste tout de même selon elle de l'ordre de la *« drague hétéro »*. Ainsi, des descriptions d'agressions sont souvent

---

[511] Guillaumin, Colette. *Pratique du pouvoir et idée de Nature (1). Op. cit.*, p. 25.

proposées en réponse à mes questions concernant la « drague hétérosexuelle ». Lorsque cette enquêtée explicite son lesbianisme, l'agresseur évoque l'essai du rapport sexuel hétérosexuel que nous avons déjà évoqué, et dont les lesbiennes sont censées faire l'expérience afin de prendre conscience de leur hétérosexualité. Le consentement n'a pas d'intérêt dans les termes de l'agresseur : elle va *« essay[er] », « voir »*. La description de cette agression fait apparaître deux des rapports de pouvoir constitutifs de l'hétérosexisme : les rapports de sexe et les rapports de sexualité. Il s'agit de l'appropriation du corps d'une femme au travers des attouchements, puis d'une tentative de réappropriation de sa sexualité (lesbienne) avec l'augmentation de l'intensité de l'agression après la déclaration du lesbianisme.

L'accès aux corps, l'appropriation des corps et des sexualités des femmes ne se limite pas aux attouchements ni aux menaces et tentatives de viol dans les espaces publics. Alors que ma grille de questions ne contient pas cette thématique, sur les vingt-et-une enquêtées assignées « filles » à la naissance, six m'ont spontanément déclaré avoir connu au moins un viol ou des violences sexuelles, et une autre une tentative de viol. Je reprends l'hypothèse selon laquelle

> *« les nombreux débats sur la violence des hommes dans les mouvements féministes et lesbiens [ont] permis de légitimer la parole des femmes sur ces violences, et ce d'autant plus qu'elles étaient en situation de rupture avec la norme hétérosexuelle »*[512]*.*

Selon l'*Enquête sur la sexualité en France* publiée en 2008 :

> *« Les personnes qui ont eu des partenaires du même sexe déclarent beaucoup plus de rapports forcés que les personnes qui n'ont eu que des partenaires de l'autre sexe (…). Ainsi, 44% des femmes ayant eu des rapports homosexuels dans leur vie déclarent avoir subi des rapports forcés ou des tentatives (contre 15% des hétérosexuelles) (…). Ces*

[512] Lhomond, Brigitte. Saurel-Cubizolles, Marie-Josèphe. *Agressions sexuelles contre les femmes et homosexualité, violences des hommes et contrôle social.* In : Nouvelles Questions Féministes, 2013, vol. 32, n°1, p. 60. Elles se réfèrent à l'article suivant : Balsam, Kimberly. Rothblum, Esther. Beauchaine, Théodore. *Victimization Over the Life Span : A Comparison of Lesbian, Gay, Bisexual, and Heterosexual Siblings.* In : Journal of Consulting and Clinical Psychology, 2005, vol. 73, n°3, p. 477-487, http://tpb.psy.ohio-state.edu/papers/Balsam%20JCCP%202005.pdf, consulté le 22 avril 2015.

violences proviennent exclusivement d'hommes (dans 99% des cas pour les femmes, et 94% des cas pour les hommes) »[513].

Parmi mes enquêtées, un peu plus de 33% déclarent avoir rencontré ce type de violences, ce qui est légèrement en dessous des chiffres obtenus lors de l'enquête précitée. Je souligne le fait que ces déclarations ne font pas suite à une demande de ma part et questionne : combien de réponses positives aurai-je obtenues en interrogeant directement les fems sur les violences sexuelles ? Les fems, en tant que personnes socialement perçues comme des femmes, peuvent donc connaître ou connaissent l'appropriation sexuelle de leur corps par des hommes au travers des agressions sexuelles. Ainsi, une enquêtée m'explique :

« Enfin j'ai eu un accident [léger rire] assez important de la vie, lié à mon homosexualité et à la religion. Quelqu'un qui n'acceptait pas trop le fait… Quelqu'un de protestant qui n'acceptait pas trop le fait que je sois lesbienne et qui… trouvait que ça pourrait être une bonne idée de tenter une rééducation. Quelque chose dans le genre ».

Ici la question du sexe social s'imbrique à celle du lesbianisme avec un viol correctif. C'est ce que l'enquêtée désigne dans cet extrait avec le terme « *rééducation* ». Le viol correctif fonctionne comme une sanction sociale : une femme ne respecte pas les normes hétérosexistes qui exigent que sa sexualité s'adresse aux hommes, un homme au minimum impose alors un rapport sexuel non consenti. Ce viol est présenté comme imposant ou permettant un retour de la personne agressée à l'hétérosexualité. Pour cette enquêtée la violence sociale réassignatrice a été double, d'abord à travers cet homme qui l'a violée, ensuite dans le cadre médical (médecin légiste en charge de constater l'agression) comme l'illustre l'échange suivant :

« Enquêtée : Il m'a demandé comment je me définissais. Je lui ai dit que je me définissais en tant que lesbienne. Il m'a dit : "mais du coup vous avez eu un rapport avec un homme". Je lui ai dit : "oui mais c'était pas…" Et il m'a répondu : "ha bah non, on ne peut pas cocher lesbienne" [Rire].

Aurélie : Tu lui avais dit que c'était un accident[514] *?*

---

[513] Bajos, Nathalie. Bozon, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Op. cit*., p. 389.

[514] Je reprends ici le terme qu'emploie l'enquêtée pour qualifier le viol dont elle parle.

Enquêtée : Bah il était là pour ça hein… »

La sanction sociale, la réassignation à l'hétérosexualité est donc double. Le médecin censé être spécialiste, représentant de l'institution médicale, pose son diagnostic, énonce son expertise : elle a eu un *« rapport avec un homme »*, qu'il soit consenti ou non, quelle que soit l'autodéfinition de la concernée, elle n'est plus lesbienne.

Avec les *outsiders*, les fems rencontrent une double forme d'hétérosexisme du fait qu'elles sont perçues comme des femmes et qu'elles sont non hétérosexuelles. Elles sont essentialisée en tant que femmes, ce qui leur attribue des compétences et incompétences « naturelles ». Surtout, elles sont l'objet d'interpellations hétérosexistes dont le but, bien plus que celui de *« draguer »* est de leur rappeler quelle place elles occupent dans l'ordre hétérosexiste. Elles sont également l'objet de tentatives d'appropriation de leurs corps de « femmes » et de leurs sexualités lesbiennes ou *queer* par des hommes, dont les modalités prennent diverses formes allant du fantasme ou de la négation verbale du lesbianisme jusqu'au viol ou au viol correctif. Si le viol correctif est la manifestation de l'hétérosexisme considérée comme la plus violente (hormis le meurtre), elle n'est qu'un élément parmi un ensemble (compliments, drague, insultes, tentatives de séduction malgré le lesbianisme, menaces de violences, menaces de violences sexuelles, accès au corps des femmes pour les hommes, tentatives d'agressions sexuelles, agressions sexuelles de manière large) qui fait système. Qu'en est-il de l'hétérosexisme venant des *insiders ?*

5.2 De l'hétérosexisme lors d'interactions avec des *insiders*

Ce second point se concentre sur les traitements spécifiques que mes enquêtées expliquent rencontrer au sein d'interactions avec des *insiders* du fait de leurs féminités. Ces dernières occasionnent des réactions spécifiques de la part des *insiders* qui rappellent celles des *outsiders* tout en s'en démarquant : l'essentialisation des fems, l'accès à leurs corps, la négation de l'autodéfinition lesbienne ou *queer* et enfin celle du vécu lesbophobe ou homophobe.

5.2.1 L'essentialisation des fems

Les enquêtées déclarent être souvent perçues d'une manière discriminante par nombre de personnes qu'elles considèrent comme *insiders*. Il semble que l'autodéfinition fem, tout au moins l'investissement des féminités, suscite des comportements, des jugements, des attentes spécifiques de la part de leurs pairs. C'est pourquoi Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) souligne :

> *« Sofia : Il y a des gens qui disent que je suis habillée comme une fem mais que je ne me comporte pas comme une fem. [J'acquiesce] En fait j'ai l'impression que pour pas mal de gens et notamment pour les* butchs *ou les butchettes, être fem c'est pas que vestimentaire, c'est aussi une manière de se comporter, une manière d'être, etc. Et c'est ça qu'ils disaient, moi je m'habille comme ça mais j'ai pas forcément le comportement associé à la fem ».*

Des *insiders* s'étonnent donc que le comportement de Sofia ne coïncide pas avec ce qu'ils attendent d'elle du fait de son aspect extérieur. Elle est *« habillée comme une fem »*, autrement dit, elle investit des codes socialement attribués aux féminités en les resignifiant, elle est *fem*-inine. En revanche, selon ses interlocuteurs *insiders*, elle ne se *« comporte pas comme une fem»,* comme *« la fem »*. L'utilisation des pronoms *« une »* et *« la »* nous indique qu'il s'agit de conceptions essentialistes. La multiplicité n'existerait ainsi pas chez les fems, et il y aurait par contre un modèle unique auquel toutes les fems correspondraient ou devraient correspondre. À en croire ce type de discours *insider*, toutes les fems se comporteraient de la même façon, auraient la même *« manière d'être »*, à laquelle Sofia ne correspondrait pas. Pourtant cette dernière s'accorde bien aux trois piliers fems décrits plus haut[515] (*fem*-inité, non-hétéronormativité, politisation intersectionnelle). Ce n'est donc pas le comportement de Sofia qui diffère de ceux des autres fems, mais bien plus certains *insiders* qui détiennent une image stéréotypée, essentialiste de ce que sont les comportements des fems.

[515] Voir chapitre 2 (2.1.).

Au fil de son entretien, lorsque Sofia donne des exemples de comportements ou qualités que des *insiders* ont pu lui attribuer a priori, l'essentialisation à l'œuvre apparaît distinctement : *« elle va faire sa meuf », « comme on imagine la fille. En fait presque la façon dont certains hommes peuvent imaginer les femmes. Avec des stéréotypes super ancrés ».* Nous retrouvons entre autres éléments ceux qu'Erving Goffman observe déjà en 1977, à savoir (pour ne citer qu'un court passage) : « *la croyance (dans les sociétés occidentales) qui veut que les femmes soient précieuses, ornementales et fragiles, inexpertes (…) elles sont instables autant que délicates »*[516]. À titre d'exemple, les fems seraient *« hystériques, superficielles, elles ne pensent qu'à leurs vêtements, leurs machins, leurs trucs. Elles lisent des magazines people voilà »* (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Quant à une fem en couple avec une personne plus masculine *« forcément, [elle] cherche à être rassurée, à avoir de la protection »* (Sofia). À l'inverse, à propos de deux fems en couple, Sofia précise qu'*« il y avait plus des réflexions : [voix aigüe] "Oh là là ! Qu'est-ce que ça doit être les crêpages de chignons !" »* (Sofia) L'entretien de Sofia, tout comme ceux des autres enquêtées, regorge de phrases de ce type qui attestent d'une assignation des fems à certaines caractéristiques, celles socialement attribuées aux femmes, et qui les réduisent à certains comportements. On notera la référence à l'hystérie, diagnostic médical dont le caractère hétérosexiste n'est plus à démontrer[517]. L'assignation au domaine de l'esthétique, le présupposé d'inintelligence, l'attribution de compétences ménagères et la restriction à certains rôles sexuels sont les éléments les plus récurrents évoqués lors des entretiens.

- **L'assignation au domaine esthétique**

Ce que des lesbiennes ont pu dire à propos de Sofia à sa partenaire actuelle est révélateur : *« les fems elles sont trop belles, mais moi je ne pourrais*

---

[516] Goffman, Erving. *L'arrangement des sexes.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Maury, Hervé. Paris : La Dispute, 2002 (1977), p. 67.

[517] Pour une étude des énoncés médicaux au sujet de l'hystérie comme construction et réajustement de la différence des sexes, voir Edelman, Nicole. *Représentation de la maladie et construction de la différence des sexes. Des maladies de femmes aux maladies nerveuses, l'hystérie comme exemple.* In : Romantisme, 2000, n°110. p. 73-87.

jamais parce que franchement les fems elles font trop leurs meufs! » (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) Selon Sofia, certaines lesbiennes ne souhaitent pas entreprendre de relations avec des fems malgré leur beauté (les fems seraient-elles toutes « belles » ?).

Quant à Lydia, elle constate une différence de traitement de la part des lesbiennes connaissant l'autodéfinition fem*,* qui se distinguent des autres : « *Elles savent qu'une fem c'est pas non plus une poupée* » (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe).

Ces deux enquêtées évoquent une assignation des fems à l'esthétique en général. L'image qu'utilise Lydia est significative : les fems sont prises pour des *« poupée[s] »*. De même, Sofia citera une multitude de traits de caractères attribués aux fems*.* Elle évoque également des accessoires (les talons, les jupes) censés entraîner certains traits de caractère chez les fems, comme par exemple le fait d'être *« précieuse » : « Forcément c'est [des] chipoteuse[s] »* (Sofia).

Les fems sont donc renvoyées à la beauté, à l'apparence, aux artifices. À propos de *« l'impératif de beauté »*, Claudia Labrosse, chercheuse spécialisée dans les études littéraires, explique, relativement à trois ouvrages de Nelly Arcan[518] : *« la représentation du corps féminin dans ces récits se conforme à une définition patriarcale des femmes réduites à leur beauté et à leur sexe, bref à leur statut d'objet »*[519]*.*

C'est bien la même « réduction patriarcale » des fems à leur corps et à leur beauté qui transparaît dans les discours portés sur elles.

- **Le présupposé d'inintelligence**

L'objectification des fems est renforcée par le fait que certains *insiders* leur refusent des capacités intellectuelles ou de réflexion. Ainsi, selon Lydia (22 ans,

---

[518] Arcan, Nelly. *Putain*. Paris : Le Seuil, 2001 ; Arcan, Nelly. *Folle*. Paris : Le Seuil, 2004 ; Arcan, Nelly. *À ciel ouvert*. Paris : Le Seuil, 2007.

[519] Labrosse, Claudia. *L'impératif de beauté du corps féminin : la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan.* In : Recherches féministes, 2010, vol. 23, n°2, p. 25-43, http://id.erudit.org/iderudit/045665ar, consulté le 22 avril 2015.

Master 1 en cours, travail du sexe), pour certaines lesbiennes les fems sont des *« potiche[s] »,* ce terme désignant une *« personne considérée comme n'ayant qu'une fonction honorifique ou décorative, sans efficacité ni pouvoir réel »*[520]*.* Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) précise qu'*« être habillée sexy, ou séduisante, très féminine, ça peut être interprété comme un défaut d'intelligence ».* Les fems sont donc circonscrites au domaine de l'apparence et exclues de ceux de l'intellect et de l'agir. Quelles sont les conséquences quotidiennes de tels présupposés ?

Les deux témoignages suivants sont révélateurs :

> *« Parfois j'ai encore du mal à trouver ma place dans les milieux et dans des AG par exemple. Je sens bien que si je ne m'impose pas et que je ne donne pas mon opinion et tout, on ne va pas forcément penser que je suis engagée ou quoi que ce soit ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

> *« Qu'on m'assigne (…) à ce rôle de meuf et tout ça et en même temps, même dans des milieux militants gouines, je sais que, à [ville] notamment où j'en ai quand même plus fréquenté, la plupart des réu[nions] où j'allais, j'y allais accompagnée d'Hashi [partenaire de Beatriz à cette période]. Et même les gouines les plus radicales s'adressaient en priorité à Hashi tu vois, avant de me parler à moi. Enfin je pense qu'elles en avaient même pas conscience en fait. Mais spontanément elles s'adressaient toujours à la personne la plus masculine des deux tu vois ».*
> (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

Dans ces deux extraits, le présupposé d'inintelligence est lié à l'idée que les fems n'auraient ni idées ni positionnements politiques éclairés. L'apparence féminine ou le défaut de masculinité coïncideraient avec un défaut d'engagement politique. Il en résulte que même dans un milieu militant, Beatriz explique qu'on ne s'adresse pas directement à elle mais à une personne plus masculine. Cela laisse supposer que si elle souhaite être prise en considération, il lui est nécessaire, comme pour Audre, de s'*« impose[r] »*, de *« fai[re sa] place »*. L'investissement des *fem*-inités contraint donc certaines

[520] Entrée *« Potiche »*, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRL), portail lexical du CNRS, http://www.cnrtl.fr/lexicographie/potiche, consulté le 22 avril 2015.

enquêtées à davantage d'efforts que d'autres personnes dans le but de gagner en crédibilité militante.

Si certaines fems expliquent qu'elles doivent prouver leurs compétences dans divers domaines (militant, universitaire), certaines qualifications semblent leur être attribuées d'office, notamment celles relatives aux tâches ménagères.

- **L'attribution de compétences ménagères**

C'est précisément parce que ce type d'association est courante que lorsqu'elle m'explique ce que signifie « *fem* », Sofia précise : *« Et c'est pas parce qu'on est habillée comme une fem que dans un couple c'est la fem qui va se charger de faire les courses et de faire le ménage et tout ça »* (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). C'est sans étonnement que l'on découvre que plus tard dans son entretien elle évoque l'anecdote suivante :

> *« Par exemple, on m'a demandé comment faire partir une tâche en protégeant un tissu sur un gilet ! [Rire] Et moi j'ai dit : "quoi ?!" Elle me dit : "oui, mais les vêtements c'est ton truc." Et là c'est exactement le cas d'un mec qui viendrait me voir en me disant : "est-ce que tu peux laver mon truc parce que, tu comprends, tu as le gène de la lessive" ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Sofia ironisait déjà plus haut sur le *« gène du balai »*, qui selon elle lui avait été attribué en tant que femme lors d'un emploi saisonnier, en milieu *outside*. Ici elle considère qu'une personne *insider* lui attache *« le gène de la lessive »* en tant que fem.

- **La restriction à certains rôles sexuels**

L'essentialisation la plus fréquemment évoquée par mes enquêtées concerne leur sexualité.

Lydia parle de lesbiennes qui connaissent l'autodéfinition fem, en opposition aux autres : « *Elles savent qu'une fem c'est (…) une lesbienne qui a une sexualité de lesbienne. C'est pas forcément ennuyeux non plus et on va pas se retrouver avec une potiche qui refait les clichés de la sexualité hétérosexuelle* » (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe).

Selon ces propos, des stéréotypes circuleraient sur les sexualités fems, qui seraient ennuyeuses et non semblables aux sexualités lesbiennes. Sans

qu'il s'agisse automatiquement de critiques négatives, il semble que certaines croyances sur les rôles tenus par les fems dans la sexualité sont répandues.

La situation que narre Madison est typique des attentes ou remarques à l'égard des fems évoquées en entretien :

> *« au début quand j'étais à Paris, j'ai parlé avec un copain trans qui m'a demandé : "sexuellement, qu'est-ce que tu préfères ? Tu es un peu soumise ou plutôt dominante ?" Et là j'étais dans une relation où j'étais plutôt un peu soumise et quand je lui ai dit ça, il a dit : "oui, comme toutes les fems." Ce que je ne trouve pas du tout vrai. Et aussi un peu sexiste d'une façon ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Comme les autres caractéristiques ou compétences attribuées a priori aux personnes s'autodéfinissant comme fems, le fait d'être supposée *« soumise »* (Madison) voire *« passive »* (Sofia) est de nouveau lié à une vision essentialiste des fems (« *toutes les fems* »), extrêmement liée à la conception majoritaire des sexualités. Michel Bozon démontre que les pratiques sexuelles condamnées au fil des siècles et des sociétés sont évolutives[521]. On remarque néanmoins que la passivité et le fait de recevoir restent cantonnés au féminin. C'est bien relativement à ce type de représentations que les fems peuvent être considérées comme nécessairement receveuses (personnes qui se font pénétrer), mais également passives et occupant le rôle de soumises lors de rapports BDSM (ce à quoi les propos de Madison font référence).

Dans les contextes *outside* comme *inside,* les fems rencontrent un ensemble d'assignations essentialisantes. En tant que fems*,* elles sont renvoyées à des stéréotypes socialement attribués aux femmes. Il s'agit clairement d'une reproduction hétérosexiste. Cette reproduction concerne-t-elle également l'appropriation à travers l'accès au corps des fems ?

---

[521] Bozon, Michel. *Les significations sociales des actes sexuels.* In : Actes de la recherche en sciences sociales. Juin 1999, vol. 128, p. 3-23.

5.2.2 L'accès au corps des fems

Si *outside*, les hommes hétérosexuels cisgenres s'approprient les corps des fems en tant que personnes socialement perçues comme des femmes à travers le toucher, qu'en est-il dans les contextes *inside,* dont les hommes cisgenres hétérosexuels ne font pas partie ?

À l'analyse des informations recueillies en entretien, le constat est frappant. Alors que les exemples d'accès non désirés aux corps des fems par des hommes *outsiders* abondent, seules deux enquêtées évoquent des situations quelque peu comparables avec celles rencontrées face à des *insiders*. Une seule présente d'ailleurs les faits comme non consentis. Rappelons qu'aucune des questions de la grille d'entretien n'aborde directement le thème de l'accès au corps. Cela aurait pu expliquer une rareté de son occurrence, mais en aucun cas une telle dissymétrie entre les contextes impliquant des *insiders* et des *outsiders*. Que nous apprend l'analyse de ces deux situations impliquant un accès aux corps des fems en contexte *inside* ?

Le premier exemple concerne une situation observée de manière récurrente et qui révèle un traitement différentiel des personnes (bien que consenti dans ce cas) selon l'investissement de codes socialement attribués au féminin ou au masculin. Je demande à Lydia si elle connaît des codes relationnels *butch*·fem. Après réflexion, elle m'explique que *« les* butchs *»* (terme qu'elle emploie de manière générique pour désigner des lesbiennes qui investissent des codes sociaux masculins), peuvent aussi bien se serrer la main que se faire la bise pour se saluer. Elle ne précise pas si ces personnes lui serrent la main, mais spécifie :

> *« Par exemple si une* butch *va faire la bise à ma copine [qui est plus masculine que Lydia] et va me faire la bise après, ça ne va pas être de la même manière. Il y a un [sic] espèce de truc qui fait que comme c'est une* butch *qui est en face d'une fem. En tout cas d'une femme féminine. Elle va passer son bras autour de ma taille, ce qu'elle ne ferait pas par exemple avec ma copine. Un rapport plus tactile, et il y a le côté protection aussi ».*
> (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

Lydia ne s'explique pas cette différence de rapport au corps de l'autre. Elle fait simplement le constat d'un *« rapport plus tactile », s*i bien qu'elle change de

sujet immédiatement et aborde la question de la *« protection »* qu'elle développe dans la suite de l'entretien. C'est manifestement l'apparence qui détermine le comportement qu'elle décrit : masculinité et féminité ne provoquent pas strictement les mêmes interactions avec autrui. Comme dans un contexte *outside*, les personnes considérées comme féminines peuvent être appropriées par le toucher, par exemple un bras passé autour de la taille. L'analogie que Lydia fait entre *« fem »* et *« femme féminine »* est révélatrice. L'emploi des termes *« en tout cas »* laisse penser qu'une *« fem »* est réduite à une *« femme féminine »*. Comme nous l'avons vu plus haut, lors d'interactions avec des *outsiders*, le fait d'être perçu comme homme ou femme détermine l'accès au corps. En revanche, lors d'une interaction impliquant une personne *insider* face à deux personnes pouvant être socialement perçues comme des femmes, c'est davantage la féminité qui fait la différence. Elle justifierait que l'on puisse plus facilement toucher le corps de certaines personnes.

Le deuxième exemple de ce type de situation est raconté par Madison qui évoque un souvenir :

> *« En fait oui, je me souviens une fois, j'étais dans une boîte* queer *[à Paris] avec une amie fem. On a dansé ensemble et ensuite il y a une personne très identifiée comme* butch*, qui a commencé à danser avec nous, qui a aussi à ce moment… tapé les fesses de ma copine, d'une façon assez macho je pense. Mais c'était comme : "je suis* butch*, vous êtes des fems, je peux faire ça, vous aimez ça." (…) Et en fait ma copine n'a pas du tout apprécié ça. Et ça c'est quelque chose que je vois aussi comme une empreinte sexiste dans le milieu* queer *que… On a des attentes sur les personnes fems ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

La situation décrite par Madison est en tous points similaire aux situations que d'autres fems décrivent, en rapport à des interactions avec des *outsiders* dans la rue, dans des cafés, dans les boîtes de nuit, et où des hommes hétérosexuels cisgenres se permettent de leur *« mettre des mains aux fesses »*, sous prétexte qu'ils les perçoivent comme des femmes. D'aucuns supposent peut-être que des femmes apprécieront, en tout cas ce comportement atteste qu'en aucun cas ces hommes ne craignent les réactions des femmes en question. En tant qu'hommes, ils jugent de toutes façons avoir la possibilité de le faire. Madison ne précise pas si elle et son amie appréciaient que quelqu'un

d'autre vienne danser avec elles. Nous ne savons donc pas si dès le début de l'interaction, leur espace était envahi par une personne inopportune. Le fait que la *« tape sur les fesses »* n'était ni attendue, ni consentie est cependant souligné par Madison. Elle note le caractère hétérosexiste de ce geste : *« macho », « empreinte sexiste », « attentes sur les personnes fems »*. Ce geste est perçu par Madison comme un moyen de signifier une supériorité virile. La phrase qu'elle attribue à la personne plus masculine est construite autour de couples binaires oppositionnels : « *je* »/« *vous* », « butch »/« *fem* », « *pouvoir* »/« *aime* ». La personne la plus masculine se trouve du côté de l'agir, par opposition aux personnes les plus féminines présumées être dans une position de passivité docile.

Les entretiens attestent donc d'une reproduction de comportements hétérosexistes en termes d'accès aux corps des fems, dans des proportions minimes. La dimension de violence systémique qui apparaît à l'analyse des situations impliquant des *outsiders* ne peut donc pas être transposée au contexte *inside*. En est-il de même concernant la mise en doute du lesbianisme des fems ?

5.2.3 De la non-reconnaissance à la négation des autodéfinitions « lesbienne » ou « queer »

L'investissement de codes socialement attribués au féminin peut entraîner la non-reconnaissance voire même la négation des autodéfinitions « lesbienne » ou « *queer* » des fems par leurs pairs.

- **La non-reconnaissance**

La non-reconnaissance se manifeste par le fait que dans un contexte *outside*, les *insiders* ne *« reconnaissent »* pas les fems : elles ne sont pas perçues en tant que lesbiennes ou en tant que *queers*, et ce par des personnes qu'elles-mêmes supposent être des *insiders*. Lola regrette :

> *« C'est le plus gênant quand je suis dans un autre pays ou dans une autre ville et quand je suis dans un contexte heu… qui n'est pas forcément* queer *et je vois quelqu'un qui me plaît ou avec qui je veux faire le clin d'œil de "on*

> *est* queer*". Mais ça [le clin d'oeil] n'arrive pas. Quand je ne suis pas lue comme* queer*, ça me gêne un peu ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Lola fait une distinction entre d'une part, la ville dans laquelle elle habite où elle explique avoir un réseau social *queer* large et surtout être connue en tant que *queer* (également par des personnes qu'elle ne connaît pas) et d'autre part les situations *outside*. Le constat de Lola selon lequel *« ça n'arrive pas »* indique deux choses.

D'abord Lola évoque ainsi une impossibilité de signaler à une personne qu'elle est intéressée, tout simplement car elle estime qu'elle ne serait alors pas perçue comme *queer*. Jodie exemplifie le propos de Lola :

> *« Par contre pour draguer je trouve que ça me fait chier parce que si je voulais draguer dans la rue ou une fille qui me plaît dans le métro, elle va trouver ça bizarre que je la regarde. Mais elle ne va pas forcément penser que je suis lesbienne. (…) Tandis qu'un mec qui te regarde, tu sais tout de suite ce qu'il veut ».*
> (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Il s'agit exactement de ce dont Lola parle : signifier à l'autre un intérêt, notamment par le regard, risque d'être mésinterprété. En effet, la féminité chez une personne perçue comme « femme » est socialement associée à l'hétérosexualité. S'ajoute sans doute le fait que la répartition des rôles entre les sexes dans les scripts de drague au sein des espaces publics sont socialement codés de manière stricte : ce sont les hommes qui investissent ce type de *« drague »*.

Ensuite, selon le discours de Lola, ce sont les *« clin[s] d'œil »* queers qui *« n'arrive[nt] pas »*. Cette notion est à entendre au sens large. Elle peut désigner un réel échange de clins d'œil mais aussi de regards, sourires ou tout autre action permettant à des individus de se signifier l'un l'autre (et sans le signaler à autrui) que non seulement ils ont perçu l'autre en tant que *queer,* mais également confirmer qu'eux-mêmes le sont bien. Il s'agit d'un geste de complicité entre deux personnes ne se connaissant pas et qui considèrent faire partie d'un même groupe. Même si Lola est en mesure de reconnaître des *insiders*, ce *« clin d'œil »* lui est impossible puisqu'elle-même n'est pas

reconnue en tant que telle. L'échange ne peut pas avoir lieu puisque la reconnaissance n'est pas mutuelle.

Dans les contextes *inside* et en interaction avec des *insiders*, la non-reconnaissance entraîne d'autres conséquences.

Plusieurs enquêtées me suggèrent que les hommes cisgenres hétérosexuels qu'elles rencontrent dans les contextes *inside* tentent de les séduire en estimant que, puisque féminines, elles sont les plus susceptibles d'être intéressées. Naomie (24 ans, Master 2, chômage) affime que *« tu peux être sûre que je rentrais*[522] *dans des soirées gouines, et que le seul mec hétéro de la soirée était pour ma gueule »*. À l'inverse, les souvenirs d'avoir été « draguées » par des lesbiennes (ou par des personnes perçues comme *queers*) restent exceptionnels. Comme beaucoup d'enquêtées, Jodie (25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) est catégorique, dans ce cadre *« non, [elle] ne [s]e fai[t] jamais draguer ».* Il s'agit du second point présenté comme inconvénient lié à l'investissement des féminités (après le fait d'être draguées par des hommes) : être perçues comme des femmes hétérosexuelles par les *insiders* a pour conséquence de gêner l'accès à des interactions de séduction souhaitées.

Si bien que certaines, comme Sofia, estiment que c'est *« toujours à elles [les fems] de faire le premier pas, parce qu'on va toujours penser que, voilà »* (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Elle explique cela par le fait qu'elles *« sont systématiquement considérées comme la copine hétéro qui accompagne ses copines »* (Sofia). Selon les enquêtées, le fait d'être *« perçues comme hétérosexuelles »* dans un contexte *inside* a donc pour conséquence que les fems ne sont pas considérées comme destinataires potentielles de la séduction.

Par ailleurs, d'autres effets de cette non-reconnaissance sont présentés comme davantage problématiques. Nombre d'enquêtées évoquent des

[522] Naomie fait référence à des lieux qu'elle ne côtoie plus, d'où l'emploi du passé. Cela ne signifie pas que ce type de situation ne lui arrive plus.

situations en contexte *inside* et au cours desquelles le présupposé d'hétérosexualité est énoncé :

> *« Pour eux [les participantes et participants d'un festival* queer*] je représentais trop l'hétéronormativité et ils n'arrivaient pas à comprendre que je me réappropriais les codes pour en jouer. J'avais ma meilleure amie qui m'a rejoint là-bas qui est black poilue dreadeuse. Et c'était le modèle suprême du cool. Et tout le monde allait la voir pour lui dire: "mais qu'est-ce que tu fais avec cette fille ? Elle est hétéro c'est sûr, elle est juste intriguée par nous." Donc j'ai du mal à trouver ma place là-dedans ».*
> (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage)

> *« Et je suis rentrée dans le fumoir, et il y a des lesbiennes, plutôt âgées en fait, je ne sais pas mais elles étaient bien plus vieilles que moi, qui m'ont dit : "ah qu'est-ce que tu fais là ? Tu t'es pas trompée de bar toi ?" Donc là je me suis dit, quand même, bon, elles aussi, elles discriminaient quoi. Et j'ai pas trouvé ça très rigolo personnellement, et ça m'a dérangée quoi. Et je me suis posé la question plusieurs fois : " tiens, tu ne vas pas te couper les cheveux ?" »*
> (Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre)

Naomie et Rebecca décrivent le même type de situations. Elles sont dans des espaces-temps *inside*, entourées *d'insiders*, mais ne sont pas considérées comme faisant partie des *insiders*. Il s'agit bien d'un fait énoncé par les autres personnes en présence. Cette énonciation, en plus de signaler la non-reconnaissance, a pour but de souligner la non-appartenance des enquêtées au groupe des *insiders*. Mes interlocutrices sont signifiées comme différentes des autres personnes en présence. Les participantes du festival *queer* tentent de convaincre la meilleure amie de Naomie que cette dernière ne doit pas être côtoyée. Les fumeuses demandent à Rebecca, ou plutôt lui sous-entendent qu'elle ne devrait pas se trouver ici, qu'elle s'est *« trompée »* de bar. L'objectif de ces discours d'*insiders* est donc d'attirer l'attention sur le fait que non seulement les enquêtées ne sont pas à leur place, mais qu'en plus elles ne sont pas les bienvenues.

Une autre enquêtée insiste, en comparant ce type de situation à celles au cours desquelles des *outsiders* pensent qu'elle est hétérosexuelle : *« c'était plus surprenant et violent pour moi de me rendre compte que les lesbiennes me voyaient comme une hétéro »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe). Malgré la récurrence de ce type de situation, beaucoup d'enquêtées sont

atteintes négativement par le fait de ne pas être reconnues, voire d'être exclues pour cette raison par des personnes qu'elles considèrent comme leur pairs. Cela peut avoir des conséquences, comme pour Naomie qui dit ne pas *« trouver [sa] place »*, termes qui indiquent le sentiment d'être étrangère au groupe en question. De même, Rebecca s'est questionnée sur le fait d'investir des codes davantage socialement considérés comme relevant du lesbianisme, comme se couper les cheveux.

- **La négation**

Précédemment, Sofia expliquait que les fems ont le sentiment de devoir *« faire le premier pas »* mais que dans ce cas, elles ont beaucoup de *« succès »*. D'autres enquêtées évoquent une réalité différente :

> *« Je suis allée dans un bar où il y a des lesbiennes, (…) à une soirée j'ai [léger rire], j'ai flirté avec sa copine [la copine d'une «* butch *»]. Elle me dit : "non, on ne veut pas des hétéras ici qui flirtent avec les lesbiennes." Ou un truc comme ça. Elle me traitait comme si j'étais pas une vraie personne* queer *».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Dans le récit de Tara, la *« butch »* ne se met pas en colère parce que Tara a flirté avec sa partenaire, ou plutôt, si c'est le cas, elle ne l'énonce pas ainsi. Elle s'attache bien plus à signifier que Tara n'a pas sa place en tant qu'*« hétéra »*. Elle ne fait pas partie du groupe *queer* et c'est pour cette raison que ce flirt est malvenu.

Le plus souvent, ce sont des personnes que les fems souhaitent séduire qui nient le lesbianisme. La féminité est toujours la raison détectée. Dina explique les cas où sa féminité *« dérange »* :

> *« quand je fais le premier pas, (…) c'est : "non mais de toutes façons tu es trop féminine pour être lesbienne." (…) [plus tard lors de l'entretien :] Je vais draguer et souvent on me prend pour la nana hétéro qui veut tester une nana ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

Le fait d'être perçue comme une *outsider* qui cherche l'exotisme à travers un « test », un « essai » lesbien, est présenté par les enquêtées comme une situation courante. Dans ces cas, l'entreprise de séduction n'est pas considérée comme légitime, et le lesbianisme signifié ou même énoncé est nié.

Lorsque les fems ne sont pas perçues comme hétérosexuelles, elles peuvent encore être assignées à la bisexualité.

> *« Et puis il y a… ce préjugé que les fems sont bies. Ça aussi c'est ultra répandu. Les fems sont bies. C'est presque systématique [Léger rire]. À chaque fois, quand on venait me voir on me disait : "salut, t'es bie?" Direct. C'était le premier truc ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

La négation du lesbianisme qui se manifeste à travers l'assignation à l'hétérosexualité peut donc passer par l'assignation à la bisexualité. Ce qui nous amène à considérer les situations que les enquêtées qualifient de *« biphobes »*. Elles estiment que parmi les *insiders*, la *« biphobie »* est courante.

> *« T'es pas une vraie de vraie. En plus tu es bie, ça craint. T'es vraiment une traître. Limite une socio-traître ! [Rires] ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

> *« Les meufs sont persuadées (…) que tu es bie et les séparatistes sont nombreuses ».*
> (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage)

> *« Et du coup j'ai eu énormément de mal à me faire accepter en tant que lesbienne et puis je serai jamais comme elles, en fait. Parce que déjà je suis pas lesbienne, je suis, on va dire, je sais pas, pansexuelle, quoi, je m'en fous. (…) Et du coup bah on est toujours suspectes, quoi, à leurs yeux. On est peut-être pas une vraie lesbienne, ou peut-être qu'on fait style, peut-être que c'est pour séduire les hommes qu'on fait ça (…). On me regarde toujours avec suspicion, quoi. (…) On va a priori se demander quand même si c'est* fake *ou pas, vu que t'es fem, quoi. (…) T'as l'impression que tu seras jamais l'un des leurs, quoi. L'un des leurs. (…) "T'es pas des nôtres, toi. T'es marginale, t'es pas comme nous, quoi. Pas exactement." (…) Ça tu le sens, elles te le font sentir ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

Tout comme l'homophobie peut s'adresser à des personnes hétérosexuelles, la biphobie touche aussi bien les personnes se définissant comme bisexuelles ou estimant avoir des pratiques bisexuelles que les autres. Ainsi, Sofia, Dossie, Naomie et Debra, se définissent respectivement comme *queer*, bisexuelle, lesbienne et pansexuelle. Les enquêtées donnent des exemples de comportements excluants qu'elles peuvent rencontrer *inside* soit du fait de leur bisexualité effective, soit parce qu'elles sont perçues comme bisexuelles à cause de leur féminité ou du fait qu'elles se définissent comme

fems. La bisexualité (effective ou supposée) peut donc entraîner des sanctions sociales dans les contextes *inside.* Notons que les arguments présentés ci-dessous sont également évoqués par les enquêtées sans que la suspicion de bisexualité n'ait été avancée par autrui, mais simplement car elles investissent des codes socialement liés aux féminités.

Les fems peuvent être suspectées de ne pas être lesbiennes ou *queer* comme le montre, dans le récit de Dossie, l'emploi des termes *« vraie de vraie ».* Selon cette logique, il existerait des lesbiennes véritables, des moins véritables et des fausses lesbiennes. Du fait de sa féminité, Dossie appartiendrait à la seconde ou à la troisième catégorie. De plus, puisqu'elle est bisexuelle, elle est une *« traître »*. Il faut comprendre par là qu'elle « couche avec l'ennemi » que représentent les hommes hétérosexuels cisgenres. Si Dossie ironise avec l'emploi du terme *« socio-traître »*, c'est pour mettre à distance le traitement violent que lui réservent ses pairs.

Quant à elle, Naomie explique que le fait qu'elle investisse des féminités a pour conséquence une assignation à la bisexualité (ou à l'hétérosexualité comme elle l'évoque par ailleurs) par les *insiders*. Elle précise que ces dernières sont « *séparatistes* », ce qui suggère qu'elles pensent que Naomie n'a pas sa place au sein du groupe des *insiders*, qu'elle est extérieure au « Nous ».

Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) aborde les deux thèmes. D'abord, celui de la *« véritable lesbienne »* avec l'emploi des termes *« suspectes », « suspicion », « peut-être » (x 3), «* fake *», « faire style »*, ne pas être *« une vraie lesbienne »*. Dans la structure du discours, c'est autant en tant que pansexuelle que simplement en tant que fem que Debra semble être illégitime à la catégorisation *« véritable »*. Puis le thème de l'exclusion du groupe des *insiders* apparaît de manière double. D'une part, c'est Debra elle-même qui constate qu'elle ne fait pas partie des *insiders* : le *« je »* de Debra est exclu (*« serais jamais comme », « ne suis pas »*) du groupe des *insiders* signifié par les termes *« elles », « lesbiennes », « l'un des leur »*. Mais l'analyse du discours laisse entendre que c'est bien plus les *insiders* qui excluent Debra qui a eu *« énormément de mal à [se] faire accepter »*. Le jugement émane des

insiders (*« à leur yeux »)*, jusqu'à ce que Debra explicite clairement ce qu'elle ressent en faisant parler les *insiders* : *« T'es pas des nôtres, toi. T'es marginale, t'es pas comme nous, quoi. Pas exactement ».* Nous comprenons que ces phrases ne sont pas énoncées mais qu'un ensemble de comportements des *insiders* aurait pour but de signifier cela à Debra. Il apparaît nettement que ce sont bien les *insiders* qui l'excluent de leur groupe.

La négation de l'autodéfinition lesbienne ou *queer* d'une fem par les *insiders* consiste avant tout en une altérisation. Il s'agit de signifier que la personne dont on nie le lesbianisme ou le caractère *queer* ne fait pas partie du groupe social auquel elle prétend appartenir. Cependant, l'altérisation peut prendre une autre forme : la négation du vécu de lesbophobie des fems.

5.2.4 La négation du vécu de lesbophobie

Lorsque son lesbianisme ou le fait qu'une fem est *queer* n'est pas nié par des *insiders*, certains présupposés peuvent persister. Etant donné que les fems sont le plus souvent perçues comme des femmes cisgenres hétérosexuelles, certains *insiders* considèrent qu'elles ne partagent pas le même vécu que les autres lesbiennes ou *queers*.

La littérature produite par et sur les fems en fait état :

> *« Tu es tentée de m/e dire privilégiée. Saurais-tu même définir la nature de ce soi-disant privilège ? Pourquoi ? Parce que mon placard est de plomb ? Parce que je suis sans cesse obligée de sortir de ce placard, et qu'encore à ce moment là, on ne m/e croit pas ? J/e vois ce que tu veux dire : les butches, elles, vivent dans un placard de verre, et elles en paient le prix au quotidien. Leur homosexualité est le premier élément de leur identité que les gens saisissent, la plupart, en tout cas. (…) J/e m/e prends des flèches de tous côtés : d'autres lesbiennes (qui rejettent mon apparence), et d'hommes (qui ne comprennent pas que si je m'habille sexy, je ne leur suis pas destinée) »*[523].

Dans cet extrait apparaît une dichotomie distinguant le *« placard (…) de plomb »* et le *« placard de verre »*. Le premier serait le propre des fems (et sans

[523] Mina R., *Self made fem*, Femzine n°1, p 16.

doute plus largement des lesbiennes investissant les codes sociaux des féminités), le second celui des *« butches »* (voire de toutes les autres lesbiennes qui n'investissent pas les codes socialement attribués aux féminités). Ces expressions signifient que bien que le présupposé d'hétérosexualité affecte chacune, certaines personnes sont plus facilement perçues comme lesbiennes (ou *queers*) que d'autres, étant donné les stéréotypes qui associent, chez les personnes socialement perçues comme femmes, la féminité à l'hétérosexualité (*« apparence », « habille sexy »*), et inversement la masculinité à l'homosexualité. L'auteure tente ensuite de démontrer que contrairement aux idées reçues, ne pas être ou être moins perçue comme lesbienne n'est en rien un *« privilège »,* car la négation (*« flèche », « rejette », « destinée »*) du lesbianisme émane aussi bien des *outsiders* (*« hommes »*) que des *insiders* (*« autres lesbiennes »*). La supposition d'un *« privilège »* connu par les fems fait référence à une question de vécu. C'est d'ailleurs au moyen d'arguments relatifs au vécu que l'auteure tente de démontrer que s'il est correct de parler de différences, le terme *« privilège »* n'est pas adéquat. En aucun cas l'auteure ne semble remettre en cause le fait que les fems ne partageraient pas le même vécu que les *« autres lesbiennes »*.

L'analyse faite suite à mes recherches de terrain me permet d'affirmer que ce *« privilège »* fem, également énoncé sous d'autres termes comme par exemple *« avantage »* ou *« chance »* doit être compris comme la négation de l'existence d'un vécu commun de l'hétérosexisme entre les fems et les autres *queers,* ou pour reprendre les termes les plus souvent rencontrés sur mon terrain, relativement à l'homophobie ou à la lesbophobie. Ce point apparaît nettement dans le récit de Sofia :

> *« Quand je me suis présentée pour être la [poste dans une association LGBTQ et ville], j'étais en concurrence avec une autre fille. Donc il fallait faire un petit discours sur pourquoi on voulait l'être. Elle (…) a commencé son discours en m'attaquant directement (…) : "mais de toute manière regardez-la, ça se voit, moi, je représente mieux la communauté. Les gens se retrouveront plus en moi. Moi, je connais mieux les problèmes que la communauté rencontre." En gros c'est cette idée que quand tu es fem, tu ne représentes pas la communauté. Parce que tu ne corresponds pas à*

> *l'image… Il y a cette idée aussi qu'on n'assumerait pas totalement notre homosexualité. (…) Souvent la phrase qu'on entend c'est : "pour toi c'est facile." (…) Il y a cette notion qu'on serait moins aptes à se battre pour nos droits du coup. Qu'on serait moins investies, qu'on ne représente pas la communauté. Qu'on… Presque, enfin c'est pas qu'on n'est pas des vraies lesbiennes, mais qu'on n'en connaîtrait pas les soucis que peuvent rencontrer les lesbiennes visibles. Du coup on serait des lesbiennes moins légitimes ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Puisqu'il s'agit d'un discours à destination d'électeurs, l'adversaire de Sofia a choisi de se concentrer sur l'idée qu'elle considérait comme la plus susceptible de convaincre son auditoire, la plus fédératrice. Sous des termes différents, nous retrouvons les notions de placard de verre et de plomb. L'extrait de l'entretien de Sofia évoque l'existence d'une dichotomie entre les lesbiennes *« visibles »* donc légitimes et les lesbiennes non visibles (*« regardez-la », « ça se voit »* ou plutôt « ça » - le lesbianisme- ne « se voit » pas) donc illégitimes (*« moins légitimes »*). Sofia appartient à la seconde catégorie du fait qu'elle investit visiblement les féminités. Les lesbiennes *« visibles »*, celles au placard de verre, partageraient un vécu lesbien, celui de la *« communauté »* (*« connais mieux », « représente mieux », « se retrouveront »*) et des *« problèmes »* associés. Au contraire, ce vécu commun des lesbiennes serait étranger à Sofia (*« ne représente pas »* (x 2), *« ne correspond pas »*). Son vécu serait à l'inverse *« facile »* et sans *« soucis »*, ce qui entraînerait une certaine inaptitude au militantisme (*« assumerait pas », « moins investies »*). Toutes ces binarités entre visible/non-visible, connaissance/méconnaissance, représentation/non-représentation, problème/facilité traduisent la négation de l'existence d'un vécu commun de l'hétérosexisme entre Sofia et les autres personnes LGBTQ.

Les fems bénéficieraient donc d'un vécu particulier et ne connaîtraient pas la lesbophobie ou les autres formes que prend l'hétérosexisme pour les personnes non hétérosexuelles.

Les fems, en tant que personnes perçues comme femmes et investissant des féminités, sont destinataires de nombreuses manifestations hétérosexistes. Cependant, celles-ci ne sont pas les mêmes et n'ont pas les mêmes desseins

selon qu'elles émanent *d'outsiders* ou *d'insiders*. Il convient donc de les comparer.

L'essentialisation des fems apparaît aussi bien lors d'interactions avec des *outsiders* qu'avec des *insiders*. Dans le premier cas, les fems étant socialement perçues comme des femmes et investissant des codes de féminités, elles se voient attribuer ou déposséder de certaines compétences ou caractéristiques qui seraient liées à leur « nature » de femmes ou de femmes féminines. Dans le second, il n'est plus question du fait qu'elles « sont » des « femmes » : c'est davantage l'investissement de féminités qui joue le rôle de marqueur social. C'est compte tenu de ces féminités que les fems sont essentialisées par les *insiders,* qui leur attribuent alors des caractéristiques et compétences attendues des femmes selon les normes sociales dominantes.

Si la négation du lesbianisme des fems émane aussi bien des *outsiders* que des *insiders*, elle n'a de nouveau pas la même fonction dans les deux cas. Lorsque la négation du lesbianisme provient *d'outsiders*, sa fonction est de contraindre les fems au respect de l'ordre hétérosexiste établi qui positionne l'hétérosexualité comme seul possible. Lorsqu'un *insider* est à son origine, il s'agit plus de signifier le non-respect des normes du groupe et d'en déduire la non-appartenance de la fem visée à celui-ci. Cela s'accompagne d'ailleurs de la négation d'un vécu commun en tant que personnes non hétérosexuelles et par conséquent cibles de certaines formes d'hétérosexisme.

L'accès au corps des fems n'est pas comparable selon le contexte considéré. Si la présente recherche laisse supposer que les *insiders* interagissent de manière différente selon le degré d'investissement des féminités manifesté par l'autre *insider* (la fem), il s'agit du signe de l'empreinte des normes hétérosociales. Seulement, le caractère systémique observable dans les contextes *outside* est absent. Nous assistons davantage à une forme de reproduction qu'à l'adhésion aux normes dominantes, si bien que les permanentes tentatives de réappropriation des corps et des sexualités des fems (qu'elles soient verbales ou physiques) par les hommes hétérosexuels cisgenres (*outsiders*), ne se retrouvent pas lors d'interactions avec des *insiders*.

Quant aux interpellations hétérosexistes, elles sont le monopole des hommes *outsiders*. Ce qui semble logique puisque leur dessein principal est de maintenir et rappeler l'ordre hétérosexiste établi et la position qu'« hommes » et « femmes » occupent dans celui-ci.

Avec les *outsiders*, l'essentialisation, la négation de leur lesbianisme, les interpellations hétérosexistes, les tentatives de réappropriation de leurs corps et de leurs sexualités sont autant de formes de réassignation à la catégorie « femme » que les fems subissent. Il s'agit de les réinscrire dans l'ordre hétérosexiste selon lequel leur revient une place subalterne. Avec les *insiders*, l'essentialisation des fems et l'accès à leurs corps témoignent de l'empreinte des normes hétérosociales qui persistent au sein des groupes *d'insiders*. La négation de l'autodéfinition lesbienne ou *queer* des fems, ainsi que celle d'un vécu commun partagé relèvent d'une altérisation des fems, d'une forme d'exclusion du groupe. En d'autres termes, si les *outsiders* tentent d'inclure les fems dans l'ordre hétérosexiste et de les contraindre à s'y conformer, inversement, les fems peuvent se voir attribuer une position *d'outsider* par leurs pairs et ne pas être considérées comme faisant partie du groupe *queer*. Comment les fems critiquent-elles à ces différentes formes d'hétérosexisme dont elles sont l'objet ?

Chapitre 6. Hétérosexisme : la critique produite par les fems

Bien qu'elles s'efforcent de s'extraire de l'hétéronormativité, notamment à travers la resignification des féminités, nous avons constaté que les fems sont l'objet de multiples manifestations d'hétérosexisme qui émanent aussi bien des *outsiders* que des *insiders*. Les recherches bibliographiques, les entretiens et les observations participantes démontrent que les fems portent un regard critique sur la spécificité des formes d'hétérosexisme qui leurs sont adressées. Ce chapitre propose de rendre compte de certains aspects de cette réflexion mais aussi de mettre en lumière quand et comment elle peut faire défaut. Les critiques fems seront donc abordées au moyen de trois entrées. Tout d'abord, s'intéresser aux interpellations de rue permet de saisir comment les fems appréhendent l'hétérosexisme qui émane des *outsiders,* les discours qu'elles portent sur leurs propres réactions et l'influence d'une image idéale de « la Fem ». Ensuite, il s'agira de considérer non seulement les paradoxes au sein des discours fems au sujet de la lesbophobie qu'elles rencontrent, mais aussi de confronter leurs discours aux chiffres disponibles. Puis nous mettrons en lumière les mécanismes de minimisation de leurs vécus de lesbophobie dans le discours des fems. Enfin nous constaterons que les fems formulent une critique des manifestations hétérosexistes chez les *insiders* au moyen de la notion vernaculaire de femphobie.

6.1 Les fems et les interpellations hétérosexistes

Le quotidien des fems est inscrit au sein des structures hétérosexistes sociétales alors même qu'elles tentent de s'en extraire. Les points de vue situés des enquêtées, en tant que personnes assignées « filles » à la naissance, non hétérosexuelles et féministes, nous offrent un éclairage spécifique sur la notion de *« drague »* et en soulignent l'ambiguïté ainsi que les enjeux sociaux. Il sera ensuite question de saisir comment les discours que les fems portent sur leurs

propres réactions aux interpellations d'inconnus témoignent de l'empreinte d'une image idéale de ce que devrait être une fem.

6.1.1 Drague légitime ou harcèlement illégitime, une frontière floue

Les fems envisagent les interpellations qui émanent d'inconnus en tant que « *drague* », « *drague lourde* », ou « *harcèlement* ». Qu'est-ce qui distingue ces différentes interpellations ?

- **De la légitimité**

L'interpellation peut être considérée comme légitime selon plusieurs critères : l'absence d'insistance, le contexte (soirée conviviale), ou encore le registre de discours. Chaque enquêtée opère une distinction entre le légitime et l'illégitime dans son propre langage (*« drague progressive »* Beatriz -33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation-; *« drague normale »* Adeline -34 ans, doctorante- ; *« dragu[er] (…) gentiment »* Rebecca -27 ans, Master 2, cadre-). Seule six enquêtées sur vingt-et-une évoquent ces simples dragues et souvent elles cherchent à montrer de cette façon qu'elles savent apprécier de manière raisonnée les différentes interpellations.

- **De l'illégitimité**

La majorité des enquêtées qualifient de *« drague lourde »*[524] le plus grand nombre des interpellations hétérosexistes, soulignant ainsi leur illégitimité. La légitimité peut être distribuée de deux manières : soit toute personne est susceptible de procéder à une drague légitime ou illégitime, soit certaines personnes sont plus enclines à un seul type de *« drague »*. Dans ce second cas, les hommes hétérosexuels cisgenres sont restreint à la drague illégitime. Une enquêtée estime qu'ils *« draguent à la dynamite »* alors que les femmes *« drague[nt] à la ligne »*. À l'instar des pêcheurs qui *« met[tent] de la dynamite et (…) choppe[nt] tous les poissons morts qui remontent »,* les hommes en

[524] D'autres termes peuvent être employés. Par exemple, Dossie (29 ans, doctorante) nous offre diverses formules comme *« drague de merde », « drague relou », « drague dégueulasse »*.

soirée *« vont faire exploser tout le banc et attendre de savoir quelle meuf est assez bourrée pour rentrer avec eux ».*

Certaines fems estiment que toutes les interpellations qui leurs sont adressées par des inconnus sont illégitimes et se situent *« entre le harcèlement et la prédation »* (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation). Les fems (quatre sur vingt-et-une) peuvent substituer le mot *« harcèlement »* aux mots *« drague lourde »* pour conserver l'idée d'illégitimité, et souligner la dimension répétitive et violente de ces interpellations. Ce choix dialectique indique le caractère systémique des interpellations hétérosexistes : selon cette approche, il n'est pas pertinent de les considérer séparément et d'en évaluer les modalités dans le but de les classer selon leur niveau de légitimité sociale.

Paradoxalement, l'appréhension exprimée par mes interlocutrices, relativement à ces trois types d'interpellations, ne suit pas le degré d'illégitimité exprimé.

- **L'appréhension, dénominateur commun à toutes les interpellations hétérosexistes**

Contrairement à la majorité des enquêtées, Marla (34 ans, école bac +5, domaine du livre) présente toutes les interpellations hétérosexistes qui émanent des hommes comme légitimes et tente de démontrer que les femmes adoptent le même type de comportements. Son discours servira à démontrer que toutes les interpellations hétérosexistes sont source d'appréhension pour les fems, y compris celles qu'elles considèrent comme légitimes.

> *«Marla : Je vais plus me faire emmerder (…) parce qu'ils pensent que voilà, ça va être bon. Mais non.*
>
> *Aurélie : Tu réagis comment ? (…)*
>
> *Marla : Je leur fais un sourire. J'essaie pas du tout de faire style d'avoir peur. J'ai pas peur mais heu, je ne fais pas un visage fermé parce que j'estime qu'ils tentent leur chance, enfin ils essayent quoi voilà. (…) C'est comme si une nana me le dirait [sic], tu vois, je ne fais pas la différence. Donc ça m'insupporte aussi quand dans un bar t'as une nana qui arrive : "Ah t'es bonne." C'est pareil. Ça me fait autant flip… pas flipper, mais ça m'embête autant que si c'était un mec.*
>
> *Aurélie : Ça t'est déjà arrivé ?*

Marla : Bien sûr! [Léger rire]

Aurélie : D'accord, et du coup tu réagis comment ? Tu dis la même chose que si c'était un mec.

Marla : Oh bah non, j'avais du mal à m'en débarrasser [léger rire]. Enfin c'était, c'était : "- oui j'aimerais bien qu'on passe la soirée ensemble. - C'est bon, non mais vas-y lâche moi quoi, c'est bon." ».

Seules deux enquêtées, dont Marla, attestent avoir déjà été confrontées à de la *« drague lourde »* de la part de femmes. S'intéresser à la manière dont Marla articule son argumentaire en révèle les contradictions et les enjeux sous-jacents.

1) Alors qu'elle juge légitime les interpellations émanant d'hommes, elle change de registre dès qu'elle essaye de prouver que les femmes *« draguent »* de la même manière : elle n'évoque que les *« dragues lourdes »* des femmes. Il est pertinent de supposer que Marla tente de contredire le discours de certaines fems (et non fems) qui affirment que seuls les hommes investissent la *« drague lourde »*. Il est certain que Marla mélange les registres du légitime et de l'illégitime et en brouille les frontières : après avoir expliqué que des inconnus l'*« emmerd[ent] »* dans la rue, elle défend le caractère légitime de ces comportements *(« ils tentent leur chance »*).

2) De plus, les interpellations qu'elle évoque, ainsi que la répartition des rôles qui s'y jouent, s'inscrivent dans l'ordre hétérosexiste. Il apparaît nettement que des hommes l'interpellent de manière récurrente (« *ils* »), alors qu'elle se réfère à des situations imaginées, non vécues, pour les femme, comme l'atteste l'emploi du conditionnel (« *dirait [sic]* »). L'expérience de *« drague lourde »* provenant de femmes semble se restreindre à une seule situation en soirée.

3) Reconnue ou niée, la « *peur* », la « *flippe* » constitue une réaction envisageable. Une nuance est révélatrice : face aux hommes, Marla signifie qu'il est question de ne pas « *faire style* » donc mimer ou faire semblant qu'elle a peur. Elle précise même qu'elle n'a pas peur. Mais la peur qu'elle dément ressentir face aux femmes est évoquée en comparaison à une peur éprouvée face aux hommes (« *autant* »). Marla a-t-elle peur ou non face aux interpellations hétérosexistes des hommes ? La réponse n'est plus si claire.

4) Quoi qu'il en soit, nous remarquons que face aux hommes, elle contrôle son attitude, « *souri[t]* » et évite de présenter un « *visage fermé* ». Au contraire, face aux femmes, elle semble répondre fermement. Marla n'anticipe pas de manière égale les réactions d'un homme ou d'une femme : leurs interpellations respectives ne s'inscrivent pas pareillement dans un système de domination hétérosexiste.

Les discours fems font état de trois manières d'envisager les interpellations hétérosexistes distinguant le légitime (*« drague »*) de l'illégitime (*« drague lourde »* et *« harcèlement »*). Paradoxalement, l'appréhension ressentie face aux interpellations ne suit pas la même logique : elle est immanquablement présente ou latente. Par conséquent, les fems semblent toujours prêtes à se « défendre ».

6.1.2 Se défendre comme « une fem »

Face aux interpellations hétérosexistes, les réactions adoptées divergent d'une enquêtée à l'autre mais aussi selon la situation considérée. Ce ne sont pas ces réactions en elles-mêmes qui nous intéressent ici, mais ce que les fems en disent. Ces discours permettent de déceler l'influence d'un idéal fem instaurant des normes comportementales. Les réactions de mes interlocutrices peuvent être présentées au moyen d'une typologie composée de trois catégories de comportements auxquels elles n'accordent pas la même valeur : l'évitement, la pédagogie, la confrontation. Notons que lors d'une même interaction, une enquêtée peut mobiliser des comportements appartenant à plusieurs registres.

- Comportement-type 1 : **L'évitement**

L'évitement regroupe un éventail d'actions et de stratégies variées que les fems expliquent avoir non seulement dans le but de mettre fin à l'interaction, mais aussi de parer à tous types de problèmes. L'ignorance est la plus évoquée. Certaines simulent le fait de ne pas avoir entendu, comme Sofia (22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) : *« en règle générale j'ai mes écouteurs et je fais genre je n'entends pas donc je trace ».* D'autres préfèrent

répondre poliment (par exemple : *« bonjour », « merci », « non merci », « bonne journée »*). D'autres encore mettent en place des stratégies d'esquive comme donner un faux numéro de téléphone. L'évitement peut également se concrétiser par le fait de fuir en courant (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage), de se réfugier dans un commerce (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe).

Les discours que les enquêtées portent sur l'évitement sont complexes. À une occurrence, ce comportement est présenté comme positif, au sens de réaction socialement adaptée (Marla, 34 ans, école bac +5, domaine du livre). Quelques fems attachent une valeur négative à l'évitement car elles l'utilisent à défaut de se sentir en mesure d'employer la confrontation (comme Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation). Cependant la majorité des discours attribuent une charge positive à l'évitement car cette stratégie permettrait de stopper la situation sans susciter de réaction négative.

- Comportement-type 2 : **La pédagogie**

Seules trois enquêtées me font part de situations lors desquelles elles ont consciemment tenté d'éduquer leurs interlocuteurs. La pédagogie donc est le comportement-type le moins répandu.

Pour Lola, il est habituel et important de répondre de manière pédagogique :

> *« Moi je me retourne et je dis : (…) "est-ce que tu sais que les femmes n'aiment pas quand tu parles comme ça ? (…) Est-ce que ça a marché dans ta vie de parler à une femme comme ça ? Parce que je crois que ça marche jamais. Et je crois que tu vas avoir plus (…) de chance si tu te comportes comme en gentilhomme. Un exemple, tu peux dire : 'bonjour madame.' À la place de : 'Moua ! Moua ! Moua ! Moua !' " Et puis je m'en vais. (…) Et j'essaie de ne pas être trop agressive en réponse. Je préfère être un peu éducative. (…) D'être juste claire sur le fait que je ne supporte pas que quelqu'un me parle comme ça. Et ce que je préfère c'est ça. J'essaie de réagir de manière calme et d'expliquer que je ne veux pas que tu parles comme ça. (…) Parce qu'en fait, je suis assez bouddhiste et pour moi, c'est la violence qui crée plus de violence, qui crée plus de violence ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

La scène que nous rejoue Lola fait état de l'attitude pédagogique qu'elle tente d'adopter. Comme une professeure qui tenterait d'éduquer (elle parle de

son *« côté domina »* -dominatrice professionnelle- en référence au métier qu'elle exerce), elle explique les éléments de l'interaction, souligne les problèmes qu'elle perçoit dans le comportement de son interlocuteur, lui fait prendre conscience du caractère inadapté de sa démarche et lui indique comment se comporter à l'avenir.

Le discours de Lola présente très positivement la pédagogie, en accord avec ses valeurs spirituelles. Marla (34 ans, école bac +5, domaine du livre), qui use aussi de pédagogie, l'estime en adéquation avec les normes sociales (hétéronormées). Quant à elle, Adeline (34 ans, doctorante) l'utilise exceptionnellement et estime que cette réaction n'est pas suffisante.

- Comportement-type 3 : **La confrontation**

Ce dernier comportement-type est autant investi par mes enquêtées que l'évitement. L'interpellation est alors considérée comme une agression par les enquêtées : les fems adoptent des réactions défensives allant de la violence verbale à la violence physique.

Dina m'explique ce qu'elle a identifié comme la meilleure réaction à avoir lorsqu'un homme refuse de la laisser en paix :

> *« Au final ça a été de se mettre sur le même rapport. Tu me domines et bien je vais te dominer, parce qu'il n'y a que ça que tu comprends. Je vais te parler sur le même ton donc je vais baisser ma voix. Je vais la mettre bien grave. Je vais te regarder droit dans les yeux, la tête un peu fière. En général ça marche. (…) ça les déstabilise. C'est le meilleur moyen que j'ai trouvé en général. Et si le mec ne comprend pas, lui prendre la base du crâne (…) ou le col de la chemise ou l'oreille. Immobiliser quelque chose ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

Dina interprète donc les interpellations hétérosexistes comme des situations mettant en exergue les rapports de domination et où l'enjeu est de ne pas laisser l'autre la soumettre. Elle utilise les stratégies de ses adversaires. Lorsqu'elle indique « *si le mec ne comprend pas* », elle signale que lorsque les techniques posturales et verbales ne permettent pas de mettre fin à la situation et que son interlocuteur enclenche une interaction physique, elle fait de même et passe à la défense physique. La majorité des fems m'explique adopter des stratégies verbales fermes, soit en utilisant le même registre de langage que

leur interlocuteur (grossièreté, menace), soit en investissant un registre d'un niveau de familiarité supérieur à celui de l'autre. Certaines n'hésitent pas à user de la violence physique lorsqu'un inconnu leur impose un contact. Cette attitude ne semble pas exceptionnelle chez mes enquêtées puisque plusieurs me font part d'incidents au cours desquels elles ont eu recours à ce type de violence.

Une seule enquêtée présente la confrontation au moyen d'un discours à charge négative (Lola -30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation-, toujours en référence au bouddhisme) : pour elle il s'agit d'une attitude à éviter, même si elle l'adopte parfois. Toutes les autres attribuent une charge positive à la confrontation et la considèrent comme une modalité de défense qu'elles valorisent et « *cautionn[ent] »* (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant). Elles adoptent ce point de vue, qu'elles s'estiment en mesure ou non de choisir la confrontation lors d'interpellations hétérosexistes. Cela est également valable pour celles qui, comme Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation), estiment ne pas maîtriser la situation lorsqu'elles s'approprient la violence physique : elles valorisent cette dernière lorsqu'elles apprennent que d'autres fems en sont capables.

- **L'image de « la Fem » dans les discours**

Une partie des discours ainsi répertoriés nous permet de saisir, le plus souvent en filigrane, l'influence d'une représentation idéalisée de « la Fem ». Celle-ci détermine le comportement que les fems devraient adopter : la confrontation. D'abord, certaines enquêtées regrettent de ne pas être en mesure d'adopter ce comportement. Ensuite, d'autres se justifient en expliquant que parfois leur fatigue ou leur état d'esprit ne leur permet pas de choisir la confrontation comme elles le souhaiteraient. Enfin, la majorité des discours valorise la confrontation comme réponse aux interpellations hétérosexistes. En complément de ces premiers constats, c'est surtout le discours de Beatriz, ainsi qu'un retour sur la littérature fem, qui nous permettent de valider cette hypothèse.

Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation) ne se sent pas légitime à utiliser l'autodéfinition fem pour se qualifier, bien qu'elle s'inclue à de nombreuses reprises dans un « Nous » désignant les fems. Lors de son

entretien, nous parlons longuement des interpellations hétérosexistes qui lui sont adressées, ainsi que de ses réactions. Je pose alors une question afin de recentrer la conversation sur les fems et Beatriz lie les deux thématiques dans sa réponse :

> *« Aurélie : Peux-tu me parler un peu des féminités fems ? Comment les vois-tu ? Peut-être peux-tu me dire les différences avec la tienne puisque que tu ne t'autodéfinis pas complètement ainsi ?*
>
> *Beatriz : (…) Moi, les fems que je connais c'est vraiment des meufs… enfin… Que je définirais comme* powerful *mais qui s'appuient justement sur un socle militant hyper fort et… Mm… Et qui savent comment réagir dans des situations de… de sexisme… manifeste. Ce que j'sais pas forcément faire et… Enfin je les vois comme des meufs qui ont construit leur force en fait. Alors que moi je pense être une personne plutôt assez… fragile et qui réagit comme une personne fragile. Qui va, enfin… qui va se mettre à, à crier quand elle a trop mal. J'suis pas du tout, j'anticipe pas ma douleur et… et je ne sais pas comment anticiper pour m'épargner des situations trop…trop violentes… »*

La structure du discours de Beatriz établit une distinction nette entre elle-même et les fems. Beatriz se définit relativement à ce qu'elle ne sait pas faire contrairement aux fems, au manque, à la faiblesse (*« fragile »* x 2) et à l'incapacité (les verbes « être », « anticiper », « savoir », sont tous utilisés à la forme négative). À l'inverse, les fems sont caractérisées par la puissance (*«* powerful *», « force »*) et par la maîtrise (*« savent », « réagir », « construit »*). En reprenant ce que Beatriz disait plus tôt au sujet des réactions aux interpellations hétérosexistes, on saisit davantage ce qu'elle considère comme une « réaction fem » :

> *« Et après, en fait ma réaction en général c'est de ne pas répondre. C'est vrai qu'j'ai pas du tout heu… développé de technique d'autodéfense en… C'est vrai que je n'arrive pas forcément à être ni dans l'argumentation, ni dans la pédagogie, ni dans… la répartie. Donc en général je dis rien, et par contre si on me touche, je deviens ultra violente en fait. (…) Je passe vraiment du silence à l'explosion de violence ».*
> (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

L'enquêtée m'explique aussi que lorsqu'elle est accompagnée, en cas d'interpellation, elle laisse l'autre personne réagir. Beatriz n'est donc pas ici dans l'agir et le contrôle. Nous saisissons que pour elle, les fems ont développé des techniques d'autodéfense aussi bien physiques que verbales et que

lorsqu'elles sont dans la confrontation (peut-être même dans la pédagogie), il s'agit d'une démarche contrôlée.

L'image d'un idéal de comportement fem que le discours de Beatriz nous permet de discerner est présente dans la littérature fem. L'extrait suivant est issu du chapitre *Une fem-me* du second ouvrage de Wendy Delorme[525] :

> *« Le type sur lequel s'ouvre la porte du wagon a cru que ton sourire lui était adressé et s'assoit près de toi pour mettre sa main directement sur ta cuisse au moment où le métro redémarre. Tu évacues la main parasite et quitte ton siège en lui écrasant le pied de ton talon Stiletto. Il proteste "ça va pas hein !" Tu estoques "je ne vous ai jamais demandé de me caresser la cuisse." Il attaque "de toute façon t'es qu'une pute!" Tu ripostes "et alors ?" Il t'insulte de plus belle et tu hurles plus fort que lui, des crapauds et des vipères te sortent de la bouche pour lui sauter en pleine face, tu es Méduse et Médée, tu prévariques et tu honnis, la rame rugit de tes imprécations, bientôt le monde va sombrer dans le grand chaos punitif de l'espèce masculine, c'est le jugement dernier, tu administres les sentences et tes cheveux se tordent sur ta tête, ta voix vibre plus fort que le grondement des roues en métal sur les rails, ta colère se démesure »*[526].

Pour ce personnage fem, l'expérience de l'interpellation hétérosexiste ne s'arrête pas lorsqu'elle descend du wagon de métro puisqu'un *« quinquagénaire dégoulinant de prévenance surannée »*[527] lui propose de l'accompagner pour dissuader le premier interlocuteur de la suivre. Elle refuse cette aide dont elle n'a pas besoin et *« crach[e] sur [ses] chaussures parce qu'il a le même regard que feu [son] grand-oncle »*[528] manifestement « pervers ». Une fois installée à une terrasse d'un café, elle *« gueul[e] "connard" au type qui passe (…) en sifflant l'air admiratif, les yeux fixés sur [ses] seins »*[529].

Le personnage d'*Insurrections ! en territoire sexuel* investit la confrontation, et ce dans un registre à la fois verbal (« *ripostes », « hurles », « ta voix vibre », « gueules »)* et physique (« *évacues la main », « écrasant le pied »*, « *craches »).* Cet extrait indique le caractère systémique des

---

[525] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*
[526] *Ibid.,* p. 16-17.
[527] *Ibid.,* p. 17-18.
[528] *Ibid.,* p. 18.
[529] *Ibid*.

interpellations hétérosexistes, et les rapports de sexe qu'elles reflètent : non seulement car le personnage est interpellé par trois hommes différents dans un laps de temps court, mais en plus car si elle « riposte » contre chaque homme, c'est bien « *l'espèce masculine* » autrement dit la « classe des hommes »[530] qu'elle condamne et contre laquelle elle se défend. Ce qui s'impose au lecteur est précisément le côté *« meuf* powerful *(…) qui sa[it] réagir (…) dans des situations de sexisme manifeste [et] qui [a] construit [sa] force »* (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation). Tous les éléments évoqués par Beatriz sont ici réunis, du *« socle militant »* puisque le personnage est une militante féministe, jusqu'à l'*« autodéfense »* avec ce talon de chaussure utilisé comme une arme. À chaque confrontation, la fem de Wendy Delorme est victorieuse puisqu'elle obtient le dernier mot ou le dernier crachat. Lors de l'interaction du métro, à laquelle l'auteure consacre la plus longue description, la victoire du personnage fem est telle que son agresseur disparaît même du texte : si au début du paragraphe il prononce certaines répliques, dès que la fem *« hurl[e] plus fort que lui »*, il disparaît sous sa *« colère »*. Ce spécimen humain (*« espèce masculine »*) est terrassé par une rage fem dont la *« démesure »* nécessite des références à de puissants personnages féminins de la mythologie grecque, à l'apocalypse (*« le monde va sombrer dans le grand chaos »)*, au sens de *« jugement dernier »*.

Les fems investissent donc trois types de comportements face aux interpellations hétérosexistes de rue : l'évitement, la pédagogie, la confrontation. Sans que leurs discours sur ces réactions ne soient uniformes, elles émettent des jugements sur ces trois types de réactions, au sein desquels apparaît l'influence d'une image idéale de « la Fem » investissant la confrontation. L'existence de modèles féminins qui se défendent puissamment

---

[530] Sur l'utilisation du concept de « classe des hommes » et de « classe des femmes », voir De Beauvoir, Simone. et al. *Variations sur des thèmes communs.* In : Questions Féministes, 1977, n°1, p. 3-19 ; Wittig, Monique. *On ne naît pas femme. Op. cit.* ; Wittig, Monique. *La pensée straight. Op. cit.* ; Delphy, Christine. *L'Ennemi principal. Penser le Genre.* vol. 2, Paris : Syllepse, 2001 ; Lépinard, Eléonore. *Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe.* In : Cahiers du genre, 2005, vol. 39, p. 107-135 ; Thiers-Vidal, Léo. *De « l'Ennemi principal » aux principaux ennemis.* Paris : l'Harmattan, 2010.

contre des interpellations hétérosexistes est positive et elle doit avant tout attester du fait que se défendre est envisageable. Cependant, lorsqu'un tel modèle se cristallise comme idéal à atteindre impérativement (ce qui n'est pas le cas dans tous les discours recueillis), il peut avoir un impact négatif en limitant la capacité d'agir au lieu de la favoriser. C'est le cas lorsqu'une personne ne se sent pas légitime à s'autodéfinir comme fem au prétexte qu'elle ne serait pas en mesure de se défendre « aussi bien qu'une fem ». Que nous apprennent les discours fems relativement à une autre forme d'hétérosexisme, la lesbophobie ?

6.2 Les fems et les questions de lesbophobie

L'ensemble de mes enquêtées partage une conviction commune : investir des codes socialement attribués aux féminités les protégerait de la lesbophobie. Pourtant, tous les entretiens témoignent de l'omniprésence des violences homophobes que rencontrent les enquêtées. Je propose ici de démêler les discours. De quoi parlent les fems lorsqu'elles certifient que leurs féminités les protègent de l'homophobie ? Les entretiens confirment-ils ces affirmations ? Qu'en disent les chiffres ? Comment s'expliquent les contradictions observées ?

6.2.1 Un privilège fem face à la lesbophobie ?

À partir du constat selon lequel les fems se prétendent non (ou moins) concernées par la lesbophobie, ce point propose de déterminer ce qu'elles présentent comme facteur explicatif, à qui elles se comparent et ce qu'elles désignent sous le terme de lesbophobie.

- **Le genre comme privilège**

Les discours recueillis en entretiens laissent penser que les fems seraient à l'abri de la lesbophobie. Si Debra tient le discours le plus catégorique, la citation de Lilah illustre davantage l'ensemble des propos recueillis.

> *« (…) en effet, je subis pas l'homophobie. J'ai pas, jamais, expérimenté ça ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

> *« En fait j'en ai pas vécu énormément. Ça m'est arrivé quelques fois (…). Donc c'était pas non plus hyper violent, c'était juste un mot et voilà ».*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

Selon Debra, la lesbophobie lui serait inconnue. Les autres enquêtées nuancent davantage : la lesbophobie est quelque chose qu'elles ont expérimenté, mais elles insistent sur la mesure de celle-ci. D'après elles, au vu de leurs parcours, les fems n'expérimenteraient pas la lesbophobie, ou rarement et à faible intensité.

Par ailleurs, les enquêtées sont unanimes au sujet de ce qui expliquerait leur *« privilège »* relativement à la lesbophobie :

> *« C'est un privilège, c'est-à-dire que des fois mon genre n'est pas si dangereux. Hum… (…) j'ai la possibilité d'être lue comme hétéro ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Mes interlocutrices considèrent les codes sociaux associés aux féminités (*« genre »*) comme protecteurs face aux agressions liées à l'orientation sexuelle (*« privilège », « n'est pas si dangereux », « possibilité »*). Cette relative immunité découlerait de la logique hétéronormée selon laquelle la féminité d'une personne perçue comme une femme est socialement associée à l'hétérosexualité (*« être lue comme hétéro »*). Notons que certaines enquêtées expliquent également que d'autres marqueurs sociaux les protègent, comme Rebecca (27 ans, Master 2, cadre) qui parle de son *« milieu favorisé »* ou Madison (30 ans, bac +5, domaine du livre) qui explique qu'elle est *« blanche »* et a un *« corps normé »*. Cependant l'évocation de marqueurs tels que la classe, la race, la normativité des corps, s'avère anecdotique. À l'inverse, la féminité comme protection face à la lesbophobie est non seulement mentionnée par toutes les enquêtées (assignées « filles » à la naissance), mais de plus elles en parlent comme une réalité commune à l'ensemble des fems, voire des lesbiennes considérées comme « féminines ».

- **Un privilège relatif à quelle(s) manifestation(s) de la lesbophobie ?**

Lorsque les fems se disent protégées, elles parlent d'un certain type de lesbophobie. Afin de démontrer qu'elle n'a jamais connu de lesbophobie, Debra explique qu'adolescente, elle a passé plusieurs semaines avec sa partenaire à s'embrasser dans des endroits fortement fréquentés d'une ville de province, *« pour voir ce qui allait se passer »*. Elle présente les résultats de leurs expériences comme positifs et dénués d'homophobie :

> *« Bah ça se passait plutôt bien, dans le sens où les premières questions c'était toujours, "ça va vous…?" Enfin, les gens qui s'inquiètent de l'homophobie qu'on pourrait recevoir des autres. [J'acquiesce] Tu vois des gens qui arrivent et qui disent : "ah mais vous avez pas peur de vous faire agresser ?" Ou des trucs comme ça, quoi ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

Ce souvenir nous ouvre deux pistes de réflexions concernant l'idée selon laquelle les fems ne connaîtraient pas la lesbophobie : elles font référence à un certain type d'agression et évaluent les manifestations homophobes selon une échelle de gravité.

D'une part, Debra choisit de décrire une situation qui se déroule dans l'espace public. Ce choix n'est pas anodin : il reflète une imagerie particulière de la lesbophobie partagée par les autres enquêtées. Même si d'autres manifestations d'homophobie sont évoquées par mes interlocutrices, l'agression verbale ou physique, de la part d'inconnus, au sein de l'espace public, est particulièrement mise en avant. Notons que si ce type d'agression existe et semble la plus courante, elle est loin d'être la seule manifestation de la lesbophobie qui, par exemple, s'avère courante au sein de la famille[531].

---

[531] Les résultats de l'enquête sur la lesbophobie en France menée par SOS homophobie et parus en 2008 stipulent que l'agression lesbophobe dans la sphère publique est à peine plus courante que la lesbophobie perpétrée par la famille : *« Nous constatons donc que la sphère publique (vie quotidienne) et la sphère privée (famille) sont bien plus citées que d'autres (professionnelle, administrative...). On touche là à certaines dimensions sociales et affectives essentielles. Des deux premiers contextes ressortent deux profils d'agresseurs distincts, évoqués à la même fréquence. D'une part, l'inconnu croisé dans la rue ; d'autre part, le proche, dans la famille. Si la rencontre avec le premier est a priori éphémère, les répondantes sont sans doute amenées à rencontrer le second à de multiples reprises. Rajoutons que le lien avec le membre de la famille est plus construit, les deux personnes partageant une histoire commune ».* SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), p. 12.

D'autre part, Debra indique que *« ça se passait plutôt bien »*. Le terme *« plutôt »* insinue une nuance, ce qui paraît contradictoire puisque Debra certifie ne pas avoir expérimenté de lesbophobie. Pourquoi utilise-t-elle ce terme ? Elle s'apprête à prouver qu'elle n'a jamais subi de lesbophobie en prenant pour exemple une situation dont elle nie la dimension lesbophobe pourtant effective. L'enquêtée explique que des passants venaient les voir pour s'assurer qu'elles ne rencontraient pas d'homophobie et savoir si elles n'avaient pas peur de se faire agresser. Plutôt que d'apprécier s'il s'agit d'une action bienveillante ou non, considérons les enjeux sous-jacents. Conformément aux normes sociales, si un couple hétérosexuel s'embrasse, il est malvenu qu'une personne inconnue le dérange. Se permettre d'interrompre un couple lesbien qui se visibilise dans l'espace public relève d'une forme de lesbophobie ou d'hétérosexisme. Il s'agit bien d'un traitement différentiel lié à la configuration homo ou hétérosexuelle du couple, et d'une intrusion hétérosexiste.

D'autres enquêtées ont expérimenté le fait qu'un couple lesbien visible puisse être interrompu, sous des formes plus manifestes, puisqu'injustifiables par la bienveillance. Par exemple, Garance (21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant) explique que lors d'un trajet en métro avec sa partenaire, des inconnus leur ont demandé si elles étaient lesbiennes et s'ils pouvaient les prendre en photo. Jodie (25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) raconte qu'à plusieurs reprises, elle se baladait en tenant la main de sa partenaire, lorsque des inconnus sont sciemment passés entre elles afin qu'elles se lâchent. Ces comportements attestent du fait qu'un couple lesbien visible n'est pas considéré comme légitime dans l'espace public. Il peut être interrompu, questionné, exotisé, remis en cause.

De surcroît, stopper des adolescentes qui s'embrassent pour leur demander si elles n'ont pas peur de se faire agresser constitue une forme de distribution de la légitimité sociale. Le déraisonnable est placé du côté de la visibilité lesbienne plus que de celui de l'agression lesbophobe puisque c'est la première qu'on questionne. Cela appose à la visibilité lesbienne un caractère de provocation : ont-elles eu des problèmes ? N'ont-elles pas peur d'en avoir ? En filigrane, d'autres questions sont perceptibles : Debra et sa partenaire ont-elles

conscience qu'elles se mettent en danger ? Pourquoi s'exposent-elles au danger ?

En somme, si le terme *« plutôt »* traduit bien une nuance, c'est parce que Debra semble penser que les manifestations de lesbophobie peuvent être situées sur une échelle de gravité. Elle situe ce dont elle parle en bas (ou en dehors) de celle-ci, au point de nier le caractère spécifiquement lesbophobe de la situation.

Selon leurs propres dires, les fems subiraient moins d'homophobie que d'autres, et dans des formes moins graves. L'image de la lesbophobie à laquelle les fems se réfèrent lorsqu'elles se disent privilégiées est celle de l'agression violente par un inconnu dans un espace public, car elles situent ce type d'agression au sommet d'une échelle de gravité. Les fems sont pourtant confrontées à tous types de lesbophobie.

6.2.2 L'illusion d'un privilège : les expériences fems

Malgré leurs affirmations, les discours des enquêtées témoignent de l'exposition des fems à la lesbophobie. Ce point s'appuie sur les réponses aux questions portant précisément sur la lesbophobie (*« as-tu connu des situations lesbophobes/homophobes ? »*) mais aussi sur celles concernant les « avantages/désavantages » liés à l'investissement des féminités. Nous verrons que la lesbophobie est une expérience ordinaire pour les fems et qu'elles se pensent même particulièrement exposées à certaines formes qu'elle prend.

Beaucoup d'enquêtées (qui par ailleurs peuvent se dire à l'abri de la lesbophobie), présentent le fait qu'elles ont déjà rencontré de l'homophobie comme une évidence.

> *« Aurélie : Et tu as déjà vécu des trucs homophobes ?*
>
> *Lola : Ah oui, bien sûr. Qui n'a pas vécu de truc homophobe ? Heu… [Léger rire] »*

Ma question semble tellement saugrenue qu'elle provoque le rire de Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation). C'est pourquoi elle m'interroge à son tour. Sa question est rhétorique et pointe

l'évidence de l'omniprésence de l'homophobie. Lorsque je pose la même question à Madison (30 ans, bac +5, domaine du livre), celle-ci répond : *« Oui bien sûr [Léger rire]. J'ai quand même 30 ans [Rire]. C'est, évidemment, oui ».* De nouveau, ma question provoque le rire. Madison cherche à indiquer que son lesbianisme (ou *queerness*) n'est pas chose nouvelle et que par conséquent, il est évident qu'elle a déjà vécu de la lesbophobie. Les fems estiment que toutes les lesbiennes en font l'expérience et qu'il ne s'agit pas d'un phénomène exceptionnel.

L'analyse des entretiens tend à confirmer le caractère courant des expériences lesbophobes dans les vécus fems. Chaque interlocutrice me décrit, après questionnement ou spontanément, son expérience vécue de lesbophobie. Les entretiens attestent également d'une lesbophobie latente dont les manifestations peuvent être qualifiées de moins « spectaculaires » que les éclats de violence. Afin de tenter de déterminer si mes enquêtées occupent une position particulière relativement à la lesbophobie, j'ai effectué une mise en parallèle des témoignages récoltés pour cette enquête avec les données proposées par l'association SOS Homophobie sur la lesbophobie[532]. S'agissant de données qualitatives, une comparaison stricte des résultats de mes recherches avec des enquêtes statistiques n'est pas réalisable. Il est cependant pertinent de chercher à déterminer si les enquêtées s'inscrivent dans les tendances majeures révélées par les recherches de l'association. Tout d'abord, l'ensemble des contextes des manifestations d'homophobie cités par les rapports d'SOS homophobie apparaissent en entretien[533]. Les deux principaux lieux de manifestation de la lesbophobie relevés par ces enquêtes, à savoir les espaces publics et la famille, sont également les plus cités par mes enquêtées. Les différentes manifestations de lesbophobie dénoncées par l'association sont toutes évoquées : insultes, menaces de coups, menaces de viol, rejets,

[532] Enquêtes de 2008 (lesbophobie), 2014 (homophobie) et 2015 (lesbophobie), voir bibliographie.

[533] À savoir : famille, lieux publics, Internet, commerces et services, voisinage, travail, milieu scolaire, santé, religion et politique.

moqueries, discriminations (refus de location, de vente, de soins), violences physique, attouchements sexuels non consentis, viols.

Les entretiens font apparaître une différence entre la lesbophobie dirigée contre la personne, c'est-à-dire visant les enquêtées personnellement, et la lesbophobie non-dirigée qui se manifeste en leur présence mais sans les viser. Les enquêtes statistiques ne mesurent que la première. Par exemple, Adeline (34 ans, doctorante) m'explique que lors d'une discussion avec d'autres étudiants, sa directrice de thèse souligne l'intérêt des manifestions organisées par La Manif pour Tous. En tant que lesbienne et enfant adoptée, Adeline se dit très choquée par ces propos. Les contextes vont du repas de famille à la discussion entre voisins dans un train. Les propos rapportés recouvrent une palette large, du stéréotype des lesbiennes qui confondraient amitié et amour jusqu'au souhait de la mort des homosexuels.

Au cours du chapitre précédent, nous avons constaté que les fems se disent particulièrement ciblées, du fait de leur féminité, par une forme spécifique de lesbophobie (qualifiée d'hétérocentrisme dans cette analyse) qui consiste en la négation de leur lesbianisme (ou *queerness*). Estimer que les lesbiennes considérées comme féminines ne sont pas lesbiennes n'est pas chose nouvelle, il s'agit d'une image constituée en opposition à celle de la « vraie » lesbienne dès le début du XX^{ème} siècle dans les sciences médicales. Constater ce type de présupposés dans la présente recherche ne fait que confirmer l'affirmation de Natacha Chetcuti : *« les discours médicaux et psychiatriques (…) imprègnent toujours les discours contemporains sur l'homosexualité féminine »*[534].

De plus, lors du travail d'observation, j'ai assisté à plusieurs discussions au cours desquelles des personnes s'autodéfinissant comme fems expliquaient que compte tenu de leur féminité, en cas d'agressions lesbophobes, le risque qu'on leur adresse des menaces de viol et des intimidations physiques à

[534] Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 22. Sur l'établissement des figures lesbiennes, voir p. 21-30.

connotation sexuelle serait plus élevé (relativement aux lesbiennes dites « masculines »).

En somme, les entretiens effectués pour cette recherche révèlent que la lesbophobie est une expérience ordinaire pour les fems. Les incidents qu'elles évoquent prouvent qu'elles ne sont à l'abri d'aucune forme de lesbophobie. Elles estiment même être une cible privilégiée en cas de négation du lesbianisme et de menaces à caractère sexuel. Etant donné l'insistance dont elles font preuve dans l'affirmation de leur supposé privilège compte tenu de leur féminité, il est pertinent de s'intéresser aux données chiffrées qui existent. Les enquêtes qualitatives menées sur la lesbophobie ne prennent pas en compte l'autodéfinition fem, mais les questions de genre apparaissent néanmoins. Confirment-elles l'existence d'un privilège lié aux féminités face à la lesbophobie ou, à l'inverse, celle d'un risque lié aux masculinités lesbiennes ?

Encadré 3 : la famille

Le thème famille et lesbophobie peut être principalement traité de deux manières : les difficultés liées au « faire famille » pour les lesbiennes, et la lesbophobie familiale.

1. Faire famille

D'abord, les recherches sont encore très peu nombreuses sur la question du « faire famille » chez les lesbiennes. Martine Gross, qui travaille sur les couples homosexuels (d'hommes et de femmes), s'est par exemple intéressée aux structures familiales et au droit[535], aux stéréotypes[536] ou encore aux stratégies de protection mises en place par les « homo-parents » pour les enfants à l'école[537]. Plus spécifiquement sur les lesbiennes, Virginie Descoutures a notamment permis de révéler l'existence des *« mères non*

[535] Gross, Martine. *L'homoparentalité. Paris : Presses universitaires de France, 2003*.

[536] Gross, Martine. *L'homoparentalité.* Paris : Le Cavalier Bleu, 2009.

[537] Gross, Martine. *Homophobie à l'école. Les stratégies des familles lesboparentales pour protéger leurs enfants.* In : Dialogue. Le couple et la famille, 2011, n° 194, p. 21-34.

statutaires » ainsi que des problématiques qui leur sont liées[538], et a démontré que les lesbiennes en couple parental invoquent la *« figure du garant »* (par exemple l'institution médicale qui procède à l'insémination) afin de neutraliser le fait qu'elles ont transgressé et transgressent la norme[539].

Sur vingt-deux fems entendues en entretien pour cette thèse, deux ont des enfants. Les enfants de la première ont été conçus et sont élevés au sein de son couple hétérosexuel. Les enfants de la seconde ont été engendrés au sein de couples hétérosexuels et sont maintenant élevés par son couple lesbien. Même si cette configuration n'apparaît pas dans l'échantillon au moment des entretiens, notons que quelques rares enquêtées désirent concevoir un enfant en couple lesbien ou *queer* (aucune en tant que célibataire).

2. Faire face à la famille

Ensuite, la question de la famille et de la lesbophobie peut être abordée via les discriminations et violences rencontrées dans l'entourage familial. La famille, en tant qu'institution élémentaire de socialisation, contribue à l'incorporation des principales normes et valeurs de la société à laquelle elle appartient. En cela, elle est le plus souvent un élément clé de la perpétuation de l'hétérosexisme[540].

- Quelques chiffres

Le rôle central de la famille dans le maintien de l'ordre hérérosexiste apparaît comme une évidence au regard des différentes enquêtes menées par l'association SOS Homophobie au sujet de la lesbophobie subie par les lesbiennes : les deux enquêtes (2008 et 2015) concluent que la famille est le second lieu de lesbophobie. Les mères, suivies par les pères, sont les

---

[538] Descoutures, Virginie. *Les mères lesbiennes. Op. cit*.

[539] Descoutures, Virginie. *Les mères lesbiennes et la figure du garant*. In : Descoutures, Virginie. Digoix, Marie. Fassin, Eric. Rault, Wilfried. (dir.) *Mariages et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales.* Paris : Autrement, 2008, p. 165-176.

[540] Ce point traite spécifiquement de la lesbophobie mais notons que la dimension sexiste de l'hétérosexisme est également perpétuée dans le cadre familial. L'extrait d'entretien suivant l'illustre parfaitement : *« ma mère m'a toujours traitée de pute parce que je m'habillais féminine. (…)Tu te rends compte ! (…) La meuf est hippie, elle remet tout en cause, elle vit alternativement et puis [en riant] elle te traite de pute quand tu t'habilles en robe ! »* (Dossie, 29 ans, doctorante).

principaux vecteurs de ces manifestations hétérosexistes. Selon l'enquête de 2015, les *« actes lesbophobes en famille »*[541] sont l'incompréhension (72%), le rejet (66%), l'insulte (38%), la moquerie (30%), la discrimination (29%), la menace (17%), le harcèlement (11%), la diffamation (9%), l'agression physique (7%), l'*outing* (6%), la dégradation/le vol (2%), la séquestration (2%), autre (1%)[542].

Pour les personnes vivant encore chez leurs parents, l'homophobie et la transphobie peuvent être synonymes de perte de logement. En 2014, les filles cisgenres représentaient 16% des personnes hébergées par l'association Le Refuge[543].

La grille thématique qui a servi à mener les entretiens pour cette thèse ne croise pas les thèmes famille et hétérosexisme. C'est donc spontanément que sur vingt-deux enquêtées, dix-neuf ont abordé le sujet. Il est légitime de supposer qu'en questionnant mes interlocutrices au sujet de l'hétérosexisme dans la famille, j'aurais recueilli un matériau encore plus dense. Néanmoins, les données recueillies en entretiens confirment les résultats des enquêtes quantitatives citées précédemment : rencontrer de la lesbophobie dans la sphère familiale est une expérience courante pour les lesbiennes.

- L'évidence du *coming out*

Salima Amari, dont la thèse porte sur les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine, explique *« que le* coming out[544] *peut être vu et interprété par les enquêtées comme une injonction homonormative et que pour pouvoir vivre leur lesbianisme tout en gardant leurs liens familiaux*

---

[541] SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015. Op. cit.*

[542] *Ibid.*, p. 45. Puisque chaque répondante peut déclarer avoir rencontré plusieurs manifestations de lesbophobie pour un même contexte, la somme des pourcentages est supérieure à 100%. Les résultats de l'enquête parue en 2008 sont sensiblement similaires.

[543] http://www.le-refuge.org/2-uncategorised.html, consulté le le 10 août 2015. Les chiffres mentionnant des *« filles »*, des *« garçons »* et des *« jeunes transidentitaires »* sans plus de précision, je suppose ici que *« fille »* signifie « fille cisgenre ».

[544] En italique dans le texte, tout comme les autres termes en non italique dans les citations de cet encadré.

[elles] (ré)inventent certaines stratégies »[545]*.* Selon Salima Amari, *« La loyauté filiale des lesbiennes envers leurs parents immigrants maghrébins en France (…) peut s'imposer comme prioritaire par rapport à l'appartenance (homo)sexuelle (…) ce qui conduit au contournement du* coming-out *par ces jeunes femmes »*[546]. Les fems entendues en entretiens pour la présente thèse ne tiennent pas ce type de discours, même si le *coming out* est souvent évité auprès de leurs grands-parents en raison de leurs âges. Pour les rares enquêtées qui n'en ont pas parlé à leur famille, comme Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage) qui pense pourtant que sa mère a compris, un *coming out* dans un futur plus ou moins proche semble incontournable.

- La difficulté du *coming out*

Le *coming out* familial tient lieu d'exception chez les interlocutrices de Salima Amari, et *« celles qui ont fait leur* coming out *familial et parental (…) se retrouvent finalement en rupture familiale »*[547]*.* Parmi les fems entendues en entretiens le *coming out* familial et parental est au contraire une situation majoritaire, sans pour autant être anodine. Ainsi, une de mes enquêtées a attendu d'être à l'étranger pendant une année pour révéler son lesbianisme, estimant que le manque provoqué par la distance la protégerait des réactions négatives familiales. De plus, elle m'explique : *« J'ai pas dit que j'étais lesbienne, j'ai dit que j'étais amoureuse d'une fille, ce qui était différent je pense ».* L'euphémisme peut donc être une stratégie de protection. Bien que le *coming out* soit envisagé et effectué par les fems, l'appréhension est tout de même présente.

---

[545] Amari, Salima. (Thèse) *Des équilibres instables. Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine en France.* Sous la direction de Freedman, Jane. Saint-Denis : Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, 2015, p. 424.

[546] Amari, Salima. *Des lesbiennes en devenir.* Coming-out*, Loyauté filiale et hétéronormativité chez des descendantes d'immigrant·e·s maghrébin·e·s.* In : Cahiers du Genre, n°53, 2012, p. 58.

[547] Amari, Salima. (Thèse) *Des équilibres instables. Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine en France. Op. cit*, p. 424. Notons que certaines de ses enquêtées, qui décident de faire leurs *coming out* à certains membres de leur fratrie et non à leurs parents, peuvent éviter l'exclusion.

- L'hétérosexualité préférable

Tout comme en ce qui concerne la lesbophobie de manière générale, mes interlocutrices ont tendance à minimiser et à relativiser ce à quoi elles sont confrontées dans le contexte familial. Elles sont nombreuses à affirmer qu'elles n'ont pas rencontré (trop) de problèmes. Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt-éducation/animation) argumente en ce sens en disant que sa mère lui demande des nouvelles de sa petite amie actuelle, puis ajoute : *« Je trouve que c'est un truc qu'elle vit bien mais après j'imagine qu'elle serait… davantage contente que je sorte avec un mec hétéro et… Même si a priori ça ne lui pose pas de problème comme ça mais je sens que c'est pas… Enfin, elle continue de me reparler tout le temps de [prénom de son dernier petit ami homme hétérosexuel cisgenre, la relation datant d'il y a environ 10 ans selon les éléments donnés en entretien] »* (Beatriz). Sans que les mots ne soient prononcés (en tout cas à l'époque de l'entretien), Beatriz ressent une tension et saisit les indices liés au fait que l'hétérosexualité serait pour sa mère préférable au lesbianisme, tout comme d'autres enquêtées en rapport avec divers membres de leurs familles.

- La rupture familiale

Plusieurs enquêtées sont en rupture familiale et leur lesbianisme en est une des causes. Lorsque Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) a fait son *coming out*, son père l'a regardée *« comme s'il [la] voyait (…) comme une folle »*. Puis *« il y a eu une application consciencieuse pour éviter le sujet »*. Chez sa mère, elle remarque *« une non considération du statut de belle-fille de [s]a copine et de [leur] statut de couple »*. Au jour de l'entretien, Lydia voit peu son père, ne parle plus à sa mère, est en conflit avec sa sœur. Le *coming out* familial est donc majoritaire mais cela ne signifie pas qu'il est sans conséquences négatives.

- Une ambiance lesbophobe au quotidien

Une autre configuration peut se mettre en place, comme pour Maévane (20 ans, vit chez ses parents, école bac +3 en cours, stage) : *« Si tu veux savoir, le contexte familial est un peu tendu, je suis d'une famille*

catholique bourgeoise Manif Pour Tous et tout le patatra ! » Plus tard, elle ajoutera : *« Refuser, dire que c'est pas naturel, toutes les théories de ma mère, bref. Je vis l'homophobie au quotidien avec ma famille ».* Maévane alterne entre des tentatives de discussions cordiales et l'ignorance des propos lesbophobes, mais *« parfois [elle] gueule parce [qu'elle] en a marre »*. La fratrie peut être prise à partie par les parents. Par exemple, les parents de Maévane « *font les manifs [contre le "mariage pour tous"], [elle se] souvien[t] d'un dimanche où ils ont embarqué toute la famille sauf [elle] »*. Maévane précise que même si sa soeur la soutient, elle a été contrainte d'aller en manifestation pour ne pas avoir de problèmes avec leurs parents. Maévane expliquera aussi que ses parents lui donnent de l'argent lorsqu'elle sort avec ses amies et amis hétérosexuels, mais pas lorsqu'elle passe du temps avec des amies lesbiennes. Sans qu'il y ait rupture familiale, la situation peut être problématique et mettre les rapports de pouvoir en exergue.

- La « belle famille »

La lesbophobie peut également provenir de la famille des partenaires ou conjointes. Prenons l'exemple des parents de la partenaire de Sofia : *« Sa mère est catholique intégriste. Son père est au FN »*[548] (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Ils ont été jusqu'à *« séquestrer »* (Sofia) Pascaline, leur fille, à cause de son lesbianisme. Sofia et elle ne vivent pas ensemble afin que Pascaline puisse continuer à bénéficier de l'appui financier de ses parents. Etant pourtant contre l'institution du mariage, Sofia projette de se marier avec Pascaline car *« Le mariage ça devient une arme, dans le sens où, je vois ma copine, sa famille c'est l'horreur. (…) Je sais très bien que si on vit ensemble etc., s'il lui arrive quoi que ce soit, ses parents feront tout ce qu'ils peuvent pour récupérer tous ses biens et me chasser[,] (…) pour récupérer sa dépouille, la mettre à un endroit et m'empêcher de récupérer les cendres[,] (…) pour faire*

[548] Les deux derniers exemples, choisis car explicites, ne doivent pas laisser penser que la religiosité détermine la lesbophobie familiale. Mes données ne me permettent pas d'avancer une telle supposition puisque la majorité des enquêtées qui témoignent de vécus de situations lesbophobes en contexte familial ne viennent pas de familles croyantes ou n'en parlent pas.

comme si je n'avais jamais existé, que je n'avais aucun droit. Alors que le fait d'être mariées, ça permet justement de prouver ton existence » (Sofia).

La lesbophobie de la « belle famille » peut entraîner des situations violentes notamment en cas de décès ou lorsqu'un enfant a été conçu au sein du couple lesbien, contre lesquelles une protection juridique peut être le seul recours, à condition que des droits existent.

- Les enfants

La lesbophobie peut également émaner des enfants, quel que soit leur âge, qu'ils aient été conçus au sein ou en dehors d'un couple lesbien, et s'adresser à leur mère, l'une de leurs mères, ou à la conjointe de leur mère.

En 2008, neuf répondantes au questionnaire sur la lesbophobie diffusé par SOS Homophobie *« évoquent de la lesbophobie de la part de leurs enfants, soit 0,5% des 1793 lesbiennes ayant répondu »*[549]. Bien que ce chiffre puisse paraître bas, il n'est pas représentatif de la lesbophobie des enfants envers leur(s) mère(s) lesbienne(s) car aucune question ne permettait de distinguer les répondantes avec enfant(s) des répondantes sans enfant. En d'autres termes, nous ne savons pas quel pourcentage des mères lesbiennes de cette enquête disent rencontrer de la lesbophobie de la part de leurs enfants.

Alors que seulement deux fems entendues en entretiens ont des enfants, l'une d'entre elles évoque une telle situation. Si les recherches sur la lesbophobie au sein de la famille font défaut, celles sur la lesbophobie émanant des enfants sont presque inexistantes et méritent d'être développées.

Le soutien familial a des conséquences positives notamment sur l'estime de soi des lesbiennes qui en bénéficient[550]. Inversement, la lesbophobie familiale s'avère néfaste pour les lesbiennes qui y sont confrontées, par exemple en ce qui concerne la stabilité de leurs couples[551]. De surcroît, la

---

[549] SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), p. 51.

[550] Mimeault, Isabelle. *Pour le dire… Les services sociaux et les services de santé pour les lesbiennes.* In : Canadian woman studies/ Les cahiers de la femme, vol. 24, n°2-3, 2005, p. 41.

[551] Costechareire, Céline. *Les « parcours homosexuels » et conjugaux au sein d'une population lesbienne.* In : Enfances, Familles, Générations, n°9, 2008, p. 19-35.

minimisation de la lesbophobie vécue par les fems étudiée ci-après est également effective en ce qui concerne la lesbophobie rencontrée dans l'environnement familial. Il est donc regrettable que les études consacrées à ce sujet soient rares et qu'une prévention spécifique soit inexistante.

6.2.3 Le manque de données chiffrées

Face à l'absence de données chiffrées sur la lesbophobie en France et au constat de la faible représentation des appels de lesbiennes reçus par leur plateforme d'écoute, l'association SOS Homophobie a décidé de produire des enquêtes traitant spécifiquement de lesbophobie. À ce jour, et en plus du rapport annuel dont les statistiques sont basées sur les témoignages recueillis par leur centre téléphonique, l'association a produit deux rapports qui vont servir de principaux supports à cette réflexion : le *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie* (2008) et l'*Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015*.

Les deux enquêtes précitées se basent sur des questionnaires que SOS Homophobie a diffusés en ligne, dans des lieux communautaires et à l'occasion d'évènements communautaires. La construction des questionnaires est différente, ce qui complique leur comparaison, mais offre l'avantage de donner accès à des données parfois complémentaires [552]. Les profils des deux échantillons d'enquêtées sont relativement similaires : elles sont plutôt jeunes (60% ont moins de 30 ans pour 2008 ; 40% ont entre 25 et 34 ans pour 2015 et 9 sur 10 ont moins de 49 ans) ; la majorité des répondantes habite à Paris, en Ile-de-France et dans des grandes villes dans les deux enquêtes ; les répondantes sont majoritairement étudiantes, employées ou cadres. Notons

[552] L'enquête de 2008 s'appuie sur la participation de 1793 répondantes questionnées sur la lesbophobie qu'elles ont subie au cours de leur vie (environ 3 mois de collecte en 2003-2004), alors que celle de 2015 dénombre 7126 questionnaires s'intéressant aux manifestations de lesbophobie au cours des deux dernières années (3 mois de collecte en 2013). Les questions diffèrent également quelque peu.

donc que les interlocutrices entendues en entretien pour cette thèse correspondent à ces profils.

Nous allons focaliser notre attention sur les chiffres qui concernent les discriminations et violences lesbophobes rencontrées dans l'espace public, et cela pour trois raisons. D'une part, ce type de lesbophobie sert de référence dans le discours des personnes entendues en entretien pour cette thèse. D'autre part, même si la lesbophobie se manifeste dans tous les domaines, il s'agit de la forme la plus évoquée par les lesbiennes (et les bisexuelles) dans les recherches quantitatives. Enfin ce contexte suppose généralement que les auteurs des agressions et discriminations ne connaissent pas a priori leur cible, ni son orientation sexuelle (contrairement au contexte familial par exemple) : ce sont donc des indices qui amènent l'agresseur à supposer que sa cible est lesbienne.

Les deux enquêtes n'abordent pas la question de la même façon. L'enquête de 2008 s'intéresse aux manifestations de lesbophobie dans *« la vie quotidienne »*[553] qui concerne alors

> *« 45% des lesbiennes interrogées (…) (813 femmes sur 1793). Parmi les femmes qui se déclarent victimes de lesbophobie en général, les trois quarts évoquent des faits lesbophobes dans la vie quotidienne. La rue (…) est mentionnée par 77% des lesbiennes évoquant de la lesbophobie dans la vie quotidienne »*[554].

Dans l'enquête de 2015, l'item *« vie quotidienne »* n'apparaît pas, et les lieux publics, le milieu scolaire et le sport sont par exemple considérés séparément. Les lieux publics comprennent la rue ou les parcs, les transports, les abords de discothèques ou de bars, les manifestations. L'*« espace public représente 45 % des témoignages avec 1913 cas rapportés »*[555]. Comme la *« vie quotidienne »* (2008), c'est le contexte le plus cité.

---

[553] L'item *« vie quotidienne »* regroupe les situations lesbophobes dans la rue, dans un lieu public, dans les transports, en sortant d'une discothèque, à l'école/université, dans une manifestation, lors de la pratique d'un sport, lors d'un voyage.

[554] SOS Homophobie. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse.* Paris : SOS Homophobie, 2008, p. 22.

[555] SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015. Op. cit.*, p. 42.

L'enquête de 2015 prend en compte la visibilité lesbienne via quatre axes : la parole, les gestes (s'embrasser, se tenir la main), l'engagement associatif et culturel, le look (c'est-à-dire le regard subjectif que les répondantes portent sur leur propre look). Le look est recensé selon la manière dont les enquêtées se sont classées au niveau du genre : de *« très masculine »* à *« très féminine »*, en passant par le qualificatif *« androgyne »* (cinq qualificatifs sont proposés). Sont également pris en compte le genre associé aux tenues vestimentaires portées et à la longueur des cheveux, allant du crâne rasé aux cheveux longs. Enfin le *« port d'accessoires connotés LGBT »* [556] , ce qui n'est donc plus nécessairement socialement lié aux féminités ou aux masculinités, participe de la visibilité en termes de look. L'enquête de 2008 se contente d'évoquer la question du look et de parler de *« look lesbien »*[557] laissant supposer qu'il s'agirait d'une certaine masculinité.

Les conclusions de 2015 n'apportent aucune surprise : *« Le risque d'être discriminée est, a priori, plus grand quand on se rend visible par la parole, les gestes, l'engagement militant et culturel ou encore le look »[558].* Le rapport précise également qu'en *« se basant sur les stéréotypes de look, la visibilité des répondantes confrontées à la lesbophobie semble un peu plus forte que pour les autres »*[559]*.* Mais ce point doit être nuancé. Si l'enquête de 2015 prend en compte la visibilité lesbienne d'une part et les discriminations et violences subies depuis deux ans d'autre part, son questionnaire ne proposait aucune question permettant de croiser les deux éléments. Si bien que le rapport stipule :

> *« Attention, il est important de préciser qu'analyser les liens entre ces deux variables ne nous permet pas de déduire dans quel sens joue ce lien. Ainsi si nous nous rendons compte qu'un fort score de visibilité est lié à un fort taux de lesbophobie, nous ne pouvons pas savoir si c'est la lesbophobie*

---

[556] *Ibid.*, p. 36.

[557] SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), p. 111.

[558] SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015. Op. cit.*, p. 68.

[559] *Ibid.*, p. 72.

> *vécue qui incite les enquêtées à être plus visibles en tant que lesbienne ou si c'est le fait d'être visible qui leur fait vivre de la lesbophobie »*[560].

Il est surtout impossible de considérer les raisons (réelles ou supposées) de l'agression ou de la discrimination lesbophobe. Cet élément précieux, même si quelque peu subjectif, était pourtant mis en lumière dans l'enquête de 2008 puisqu'une question renseignait la *« raison »* [561] supposée de la (des) manifestation(s) lesbophobe(s) évoquée(s) durant le questionnaire. La première enquête nous apprenait ainsi que : *« La raison qui revient le plus souvent est le fait d'être en couple. Elle est citée par 73% des lesbiennes évoquant de la lesbophobie dans la vie quotidienne. Puis vien[t] le look (30%) »*[562]. Le look est bien moins fréquemment évoqué que le fait d'être en couple au moment de la discrimination ou de l'agression. Pour l'ensemble des répondantes et l'ensemble des manifestations lesbophobes, le couple comme raison de l'agression est évoqué par 595 répondantes (33%) et le look par 244 (moins de 14%). De manière générale, quel que soit le contexte, le couple expose donc davantage à la lesbophobie que le look. De surcroît, les données recueillies par l'association révèlent différents profils à risque selon les situations (les plus souvent évoquées), dont voici un exemple :

> *« Le profil sociodémographique à risque des lesbiennes rencontrant de la lesbophobie dans la rue est le même que dans les lieux publics ainsi que dans les transports : les jeunes de moins de 25 ans, les Parisiennes et les femmes en couple »* [563].

Notons que le look n'apparaît dans aucun des *« profils à risque »* dressés par l'association, contrairement au couple. Ce qui ne signifie pas que le look n'entraîne pas également discriminations et violences lesbophobes.

Dans son enquête de 2008 sur la lesbophobie au travail, Vanessa Watremez compte une femme hétérosexuelle parmi ses interlocutrices

---

[560] *Ibid.*, p. 68.

[561] Il est précisé que *« par "raison" on entendait l'élément déclencheur de l'agression, l'expliquant mais ne la justifiant évidemment en aucun cas »* SOS Homophobie. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse. Op. cit.* (2008), p. 20.

[562] SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), p. 124.

[563] SOS Homophobie. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse. Op. cit.* (2008), p. 25.

lesbiennes ou bisexuelles. N'étant pourtant ni lesbienne, ni bisexuelle, cette dernière a connu de la lesbophobie car elle était supposée lesbienne, semble-t-il de par son apparence masculine. L'auteure rappelle donc :

> *« les transgressions de genre sont mal acceptées : les femmes masculines, qu'elles soient ou non lesbiennes, seront stigmatisées de la sorte. (…) Ainsi, la lesbophobie dépasse l'orientation sexuelle – elle concerne les transgressions de genre »*[564]*.*

D'autres enquêtes confirment que c'est avant tout le couple qui expose à la lesbophobie. En 2001, la militante Irene Zeilinger, se basant sur deux enquêtes[565], affirmait déjà que *« quand elles sont attaquées, les lesbiennes sont plus souvent à deux, i.e. visibles en tant que lesbiennes »*[566]*.*

Tout en notant que la visibilité du couple dans l'espace public expose les lesbiennes à la lesbophobie, les enquêtes qualitatives ont tendance à souligner que les masculinités lesbiennes représentent également un facteur exposant. Ce dernier point coïncide avec les discours de mes interlocutrices et fait écho au stéréotype qui voudrait que les lesbiennes soient masculines. Par exemple, Pauline Brunner explique au sujet d'une partie des lesbiennes qu'elle a entendues en entretiens et qu'elle décrit comme *« lesbiennes militantes depuis les années 1970 »* : *« elles sont souvent visibles car elles s'approprient des codes masculins (…) Cette visibilité les expose plus que les autres aux agressions lesbophobes, même lorsqu'elles sont seules »*[567]*.* Il est regrettable que ces conclusions ne soient pas complétées par des enquêtes qualitatives.

---

[564] Watremez, Vanessa. *L'hétérosexisme et la lesbophobie vécus par les lesbiennes en milieu de travail.* Programme Equal DELEDIOS, 2008, http://www.infofemmes.com/telechargements/Deledios-Etude.pdf, p. 68, consulté le 22 avril 2015.

[565] Il s'agit de deux études effectuées en Allemagne : Interuniversitäres Frauenforschungs-Zentrum, (IFZ). *Gewalt gegen lesbische Frauen : Studie über Diskriminierungs - und Gewalterfahrungen*. Ministerium für Frauen, Jugend, Familie und Gesundheit des Landes Nordrhein-Westfale : Düsseldorf, 1999 et Ohms, Constance. *Gewalt gegen Lesben.* Quer-Verlag : Berlin, 2000.

[566] Zélinger, Irène. *Entre visibilité et invisibilité : les lesbiennes face à la violence dans l'espace public.* In : Denèfle, Sylvette (dir.). *Femmes et villes.* Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2004. <http://books.openedition.org/pufr/380>, consulté le 22 avril 2015, p. 4

[567] Clerval, Anne. Brunner, Pauline. *Des lieux aux pratiques de l'espace lesbien.* In : Alessandrin, Arnaud. Raibaud, Yves (dir.). *Géographie des homophobies*. Paris : Armand Colin, 2013, p. 42.

L'ensemble de ces remarques laisse des questions sans réponses. Puisque le couple expose davantage aux agressions et discriminations, mais que la masculinité influe également, lors des agressions en couple, la partenaire masculine est-elle la plus, voire la seule visée ? Lorsque les lesbiennes qui se disent visibles de par leurs masculinités rencontrent de la lesbophobie, sont-elles seules au moment des faits et dans quelle proportion ? La féminité protège-elle réellement de la lesbophobie quel que soit le contexte et dans quelle mesure ? L'objectif de ces questionnements serait de déterminer dans quelle proportion la masculinité lesbienne, à elle seule, et combinée à d'autres facteurs de visibilité, expose à la lesbophobie. Les réponses de mes interlocutrices au sujet de la lesbophobie laissent supposer qu'elles minimisent leurs vécus, notamment car elles se pensent moins exposées que les personnes dites visibles de par leur transgression de genre. Il est pertinent de supposer que cette minimisation ne leur est pas spécifique. L'enquête de 2015 menée par SOS homophobie démontre que de nombreuses lesbiennes et bisexuelles investissent peu les codes de masculinités et se disent plutôt féminines :

> *« Les femmes interrogées utilisent plus d'adjectifs féminins que masculins pour décrire leur look. D'un côté 53 % se disent "féminines" et 8 % "très féminines" ; de l'autre 10 % se disent "masculines" et seulement 1 % "très masculines" »*[568]*.*

Or, un des problèmes liés à la lesbophobie est son invisibilité : alors que la lesbophobie est une expérience courante pour les lesbiennes et les bisexuelles, elle est très peu dénoncée. Il est essentiel que toutes les lesbiennes se sentent légitimes à parler des discriminations et violences lesbophobes qu'elles rencontrent, que davantage d'études qualitatives et quantitatives soient menées à ce sujet, et que plus de mesures de prévention et d'accompagnement des victimes soient mises en place. Par quels mécanismes mes interlocutrices en viennent-elle à se contredire en certifiant, pour certaines, qu'elles sont

---

[568] SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015. Op. cit.*, p. 34.

privilégiées face à la lesbophobie alors même qu'il s'agit d'une expérience qui s'avère courante dans leurs histoires de vie ?

6.2.4 Quelques mécanismes minimisant les vécus de lesbophobie

Les personnes ayant vécu des violences et des discriminations ont tendance à les passer sous silence. C'est ce que souligne, comme de nombreuses recherches, le rapport de l'enquête ENVEFF portant sur les violences faites aux femmes[569]. Les personnes touchées par la lesbophobie ne font pas figure d'exception, comme le rappellent Stéphanie Arc et Philippe Vellozzo[570], ainsi que le rapport de SOS homophobie de 2008[571]. Dans le cadre de questionnaires, cela peut par exemple être dû aux termes employés et à la difficulté de se dire « victime » compte tenu de son orientation sexuelle[572]. Des causes sociologiques peuvent être avancées : par exemple, une synthèse des enquêtes menées sur une quinzaine d'années sur le thème du racisme et des discriminations racistes dans le domaine du travail démontre que le silence des victimes s'explique notamment par le faible taux de condamnation en justice des auteurs de discriminations et violences[573]. Mis à part le silence, les entretiens laissent apparaître une minimisation du vécu de lesbophobie.

Les fems ont tendance à minimiser leurs expériences relatives à la lesbophobie. Ce phénomène prend trois formes : la non-constatation de la

---

[569] Jaspard, Maryse. (et al.) *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale.* Paris : La Documentation française, 2003.

[570] Arc, Stéphanie. Vellozzo, Philippe. *Rendre visible la lesbophobie.* In : Nouvelles questions féministes, 2012, vol. 31, n°1, p. 15.

[571] Le rapport relève qu'il y a moins de personnes qui se sont déclarées victimes de lesbobophie que de personnes qui dans la suite du questionnaire décrivent une situation au cours de laquelle elles ont rencontré de la lesbophobie. Voir SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), p. 17.

[572] SOS Homophobie. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie. Op. cit.* (2008), voir p. 5, p. 7, p. 14-15.

[573] De Rudder, Véronique. Vourc'h, François. *Assignation et discrimination racistes : enquêtes dans le monde du travail en France.* In : Diversité urbaine, vol. 8, n°1, printemps 2008, p. 7-23, http://id.erudit.org/iderudit/018614ar, consulté le 22 avril 2015.

lesbophobie, l'habitude qui masque les évènements lesbophobes, la minimisation en comparaison à autrui.

- **La non-constatation de la lesbophobie**

Afin d'illustrer l'argumentation, nous allons de nouveau utiliser les dires de Debra étant donné qu'elle est la plus ferme sur le fait qu'elle n'aurait jamais vécu de lesbophobie. Debra décrit une situation qui la met en scène avec deux agents de sécurité devant un club :

> *« ils se mettent à parler d'homosexualité et à tenir des propos homophobes devant moi, parce qu'ils m'assimilent à une hétérosexuelle. Donc à aucun moment ils ont l'impression que je suis concernée par la question et qu'ils vont s'en prendre plein la gueule dans trois secondes. Et donc quand j'ai ouvert ma gueule et que je leur ai dit que moi j'étais lesbienne, ça les a séchés, ils s'y attendaient pas, même au début ils étaient un peu déstabilisés, parce que je correspondais pas à l'image de la lesbienne qu'ils se faisaient ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

Suite à cette description, je tente d'inciter Debra à approfondir le sujet et la relance en lui expliquant que mon intérêt porte également sur la lesbophobie que les fems rencontrent. Elle n'accède pas à ma demande et formule la justification suivante :

> *« Mm mm, là en l'occurrence, c'était pas dirigé contre moi directement… Non je me retrouve plus… (…) Finalement, l'homophobie c'est déjà… C'est, à la base, ça part d'un anti-féminisme. On est homophobe parce qu'on veut pas bousculer l'ordre établi des rôles sexués. [J'acquiesce] Chacun doit rester à sa place, dans une idée de reproduction naturelle, enfin, dite naturelle. Quand on est homophobe c'est aussi quand on est macho, finalement. Et c'est plus ça qui va me sauter à la gueule en fait ».*
> (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage)

En somme, Debra m'explique que l'homophobie et le sexisme sont liés. Elle-même se présente comme davantage sensible au sexisme. Il s'agit effectivement de deux manifestations de l'hétérosexisme qui adviennent lorsque l'hétéronormativité est bousculée. C'est-à-dire par exemple, comme l'explique Debra, lorsqu'un élément transgresse la binarité du système selon lequel le genre (masculin/féminin) concorde avec le sexe (mâle/femelle), le tout dans une cohérence strictement hétérosexuelle. Toute juste qu'elle soit, cette réflexion avancée par Debra n'explique pas qu'elle estime ne pas rencontrer de

lesbophobie. En effet, dans la situation qu'elle décrit, la lesbophobie est double. D'une part, des personnes tiennent des propos lesbophobes devant elle : le fait qu'ils ne sont pas nominativement dirigés contre Debra n'annule en rien leur lesbophobie. Elle se prépare d'ailleurs elle-même à adopter une posture défensive (*« dans trois secondes »*) et le conflit apparaît dans son propos : *« qu'ils vont s'en prendre plein la gueule », « ouvert ma gueule », «séchés », « déstabilisés »*. D'autre part, les deux autres protagonistes n'ont pas envisagé l'homosexualité de Debra du fait de sa féminité (comme le démontre le fait qu'elle acquiesce lorsque j'ironise plus tard sur les stéréotypes en lui demandant si elle n'est pas venue en camion). Or la présomption d'hétérosexualité et les stéréotypes de genre limitant le lesbianisme aux personnes assignées « filles », cisgenres et investissant des codes socialement associés aux masculinités, sont deux manifestations de la lesbophobie. Notons que d'autres enquêtées ont pu être confrontées à des situations similaires et me les conter lorsque je leur ai demandé si elles avaient connu des situations lesbophobes. Adeline (34 ans, doctorante) évoque par exemple un voyage dans un train au cours duquel des passagers proches d'elle parlent du dégoût qu'ils ressentent lorsqu'ils voient un couple gay qui a l'habitude de s'embrasser dans un certain bus. Elle souligne le malaise que lui provoque ce genre de situations homophobes. Lorsque Debra décrit de telles situations, elle ne les qualifie jamais de lesbophobes, voire leur nie ce caractère.

L'entretien de Debra permet d'illustrer une fréquente invisibilisation de la lesbophobie qui consiste à ne pas constater le caractère lesbophobe de quelque chose. Cela peut être fonction de la définition qu'ont les individus de la lesbophobie, d'une analyse différente de la situation et peut-être aussi d'une volonté de ne pas admettre ce caractère lesbophobe. Cette minimisation est difficilement perceptible, notamment car ce type d'évènements est sans doute le plus souvent passé sous silence lors des entretiens. Notons que d'une personne à l'autre, ce ne sont pas toujours les mêmes éléments dont le caractère lesbophobe est omis.

- **L'effet masquant de l'habitude**

Un autre mécanisme de minimisation du vécu lesbophobe est corrélé à l'omniprésence de la lesbophobie. Du fait de l'habitude, les personnes visées ne se rendent même plus compte de certaines attitudes lesbophobes ou elles les perçoivent toujours mais omettent de les mentionner car elles privilégient la dénonciation de faits qu'on pourrait qualifier de plus spectaculaires ou d'inhabituels.

Suite à mon questionnement sur la lesbophobie, Dossie (29 ans, doctorante) amorce sa réponse à propos de celle qu'elle rencontre dans la rue, puis poursuit :

> *« Dossie : (…) tu vas te balader, je ne sais pas, dans la campagne et les gens que tu croises te regardent l'air de dire : "Mon Dieu ! Mais c'est crade ! C'est sale ! Comment pouvez-vous vous tenir la main ?!" [Rire de nous deux] (…) C'est des regards désapprobateurs, des chuchotements, des fois des insultes : "Hé ! Les gouines !" Et tous ça. Mais surtout de la drague relou. Beaucoup, beaucoup. Mais à Paris ça va, après en dehors de Paris oui, c'est un peu chaud.*
>
> *Aurélie : Ok. À Paris ça ne t'arrive pas ?*
>
> *Dossie : Si ça m'arrive, ça m'arrive beaucoup quand même… (5 secondes de silence) C'est terrible parce que je suis en train de me rendre compte que je suis en train de banaliser ça parce que ça m'arrive tellement quotidiennement que je ne vois plus.*
>
> *Aurélie : Je comprends tout à fait.*
>
> *Dossie : Je dirais que maintenant, je ne note plus les regards désapprobateurs et tout ça parce que c'est devenu le paysage. J'en ai plus rien à foutre. Mais… Mais par contre je me souviens des insultes, des commentaires, tout ça. ».*

Dans la première partie de cet extrait, avant le silence qui marque une prise de conscience de la part de Dossie, cette dernière fait une distinction entre Paris, où elle habite, et le reste de la France. Elle défend un point de vue selon lequel il y aurait davantage de « tolérance » dans les grandes villes, qui

plus est s'agissant de la capitale[574]. Son discours est structuré autour d'une opposition entre *« Paris »* et *« la campagne », le « dehors ».* Si à Paris *« ça va »*, c'est-à-dire qu'elle ne rencontre pas de lesbophobie, à l'inverse, elle associe à l'extérieur de Paris toutes les manifestations de lesbophobie. Afin de m'assurer d'avoir bien compris, je formule une question précise sur l'absence de lesbophobie à Paris. Cette question amorce la prise de conscience de Dossie : l'habitude invisibilise la lesbophobie. La lesbophobie relève tellement de l'ordinaire de Dossie (« *quotidienne* », « *le paysage* »), qu'elle y devient insensible. L'omniprésence d'expériences lesbophobes a un effet anesthésique et Dossie n'en ressent plus certaines formes. Elle est si habituée à ce type de violences que seules les insultes directes et explicitement à son encontre attirent son intérêt.

Etant donné que l'hétérosexisme, et par conséquent la lesbophobie, structurent les interactions sociales quotidiennes, les fems, sous l'effet de l'habitude, ne perçoivent plus (pas) certaines formes de lesbophobie. Si Dossie explique qu'elle est encore sensible aux insultes, lors de discussions informelles, d'autres enquêtées m'expliqueront qu'elles n'y prêtent plus attention, mais sont davantage marquées par la vision de produits dérivés de La Manif pour Tous (autocollants, affiches, personnes portant des pulls ou t-shirts) dans les lieux publics. En somme, cette insensibilisation par habitude varie d'une enquêtée à l'autre. Elle peut concerner (ou non) aussi bien des formes insidieuses de lesbophobie que des formes explicites comme les insultes. Seules les manifestations lesbophobes remettant en cause l'intégrité physique des personnes semblent échapper à ce mécanisme de minimisation.

- **La minimisation par la comparaison**

Toutes les enquêtées comparent leurs expériences de lesbophobie à celles (réelles ou supposées) d'autres lesbiennes ou *queers* : certaines de leurs proches et/ou les personnes qui transgressent les codes sociaux de genre. Le

[574] Pourtant lorsque que SOS homophobie tente de dresser un *« profil à risque »* des *« victimes »* de lesbophobie dans son rapport sur la lesbophobie publié en 2008, le fait d'être parisienne et l'une des trois caractéristiques retenues. Voir SOS Homophobie. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse. Op. cit.* (2008), p. 25.

contrepoint des expériences d'autrui sert aux fems à minimiser voire à passer sous silence leurs propres vécus. Il s'agit du mécanisme de minimisation le plus observé lors de cette recherche. Les exemples que me fournissent Rebecca et Alice me permettent d'illustrer différents modes de minimisation.

Afin d'exemplifier le fait qu'elle est à l'abri de la lesbophobie, Rebecca (27 ans, Master 2, cadre) affirme : « *C'est pas moi dans la rue que… qu'on va traiter de sale lesbienne, c'est clair ».* Elle fait ici référence au fait que comme elle est féminine, elle n'est pas perçue en tant que lesbienne et que donc, elle échapperait aux insultes lesbophobes. Etant donné la fréquence des insultes lesbophobes dans les espaces publics, je lui demande confirmation. La suite de notre échange dément son affirmation :

> *« Aurélie : Ça ne t'est jamais arrivé ?*
>
> *Rebecca : Ça m'est arrivé une fois. Avec un taxi. (…) Alors là, il avait un peu rêvé. (…) Ça aurait pu être ma colocataire, quoi. (…) Et on ne s'est pas embrassé ni rien dans le taxi mais bon, il a fait ses déductions tout seul. Surtout que (…) mon ex-copine avait l'apparence heu… elle plutôt androgyne, cheveux courts, etc. (…) Elle, elle est partie, (…) elle était déjà rentrée à l'intérieur de l'appart. Et moi j'ai mal fermé la porte du taxi et là, malheur : il est sorti, il m'a traitée de "salope de lesbienne". Il s'est vraiment excité. J'ai eu super peur parce qu'il était physiquement menaçant (…). Il a pété un câble quoi. [J'acquiesce] (…) Je veux dire il était à deux… il était à un, pff… quelques centimètres de moi. [J'acquiesce] Il était, il avait la main qui tremblait. (…) Je sais pas, peut-être qu'il aurait pu dire "connasse" ou quoi que ce soit mais alors là, en l'occurrence c'était "salope de lesbienne" ».*

Rebecca affirme donc ne pas se faire insulter pour son lesbianisme alors que non seulement cela lui est déjà arrivé, mais qu'elle a aussi été menacée physiquement, une expérience assez violente pour elle. L'enquêtée cherche une explication à cette agression, non pas car la lesbophobie l'étonne, mais parce qu'elle ne pense pas être perceptible en tant que lesbienne (*« il avait un peu rêvé »*, *« ça aurait pu être ma colocataire »*, *« on ne s'est pas embrassé ni rien »*). Elle n'en trouve pas, si ce n'est l'androgynie de sa partenaire. Néanmoins, c'est bien Rebecca qui a subi cette agression. Comme elle, d'autres enquêtées m'expliquent ne pas être la cible de certains types de lesbophobie, alors que suite à ma demande ou d'elles-mêmes à un autre

moment de l'entretien, elles peuvent m'expliquer avoir vécu une situation du même type. Le fait de signifier qu'elles sont privilégiées relève davantage du mécanisme minimisant le vécu lesbophobe que du témoignage des faits.

Lorsqu'elle était une collégienne de 15 ans, Alice a subi une agression physique (*« passage à tabac »* - Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant -) car elle était en couple avec une fille. Elle et sa partenaire ont toutes deux été violentées. Suite à cela, elles se sont séparées et Alice n'a eu que des relations avec des hommes jusqu'à ses 18 ans. Elle présente cette expérience comme traumatisante, d'autant plus que l'équipe pédagogique leur a adressé des remarques les en rendant responsables (car elles ne se sont pas cachées) et n'a manifesté aucun soutien. Mais Alice ne se limite pas à ces explications, elle souligne : *« Mon amie elle avait un côté très typé masculin donc c'est elle qui en a pris le plus cher pour son grade. C'est vrai que moi j'ai pu le cacher à ma famille. Elle non ».* Selon Alice, sa partenaire a donc reçu plus de coups, à tel point qu'elle n'a pas pu cacher les traces de l'agression. Elle attribue uniquement cette différence au genre investi et ne me donne pas plus d'informations sur la situation, dont l'évocation est visiblement difficile. Plus tard au cours de notre discussion, Alice explique que sa féminité la protège des agressions physiques dans l'espace public en comparaison aux lesbiennes qui ne sont pas féminines. Elle ajoute que selon elle, les lesbiennes sont moins exposées à ce type de violence physique que les gays[575] :

> *« Après je pense qu'on est assez épargnées en tant que filles par rapport aux mecs. C'est tout aussi agressif mais c'est fait d'une autre façon. Les mecs il y a cette violence physique qui est… qui intervient beaucoup. Je dis ça mais avec ce que j'ai vécu, voilà. Mais après, c'est pas pareil, c'est des personnes qui étaient très jeunes aussi ».*
> (Alice, 23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant)

---

[575] Perrin Céline, Roca I Escoda Marta et Parini Lorena proposent comme piste explicative de l'idée reçue selon laquelle les lesbiennes seraient moins exposées à l'homophobie que les gays, la démarche androcentrique qui a conduit à ne pas prendre en compte les femmes dans de nombreuses enquêtes quantitatives sur l'homophobie et ce jusqu'à très récemment. Cette démarche nourrit l'idée que les femmes ne sont pas concernées par l'homophobie. Perrin, Céline. Roca I Escoda, Marta. Parini, Lorena. *La notion d'homophobie, ses usages et son rapport au féminisme.* In : Nouvelles questions féministes, 2012, vol. 31, n°1, p. 7.

Immédiatement, après avoir précisé que les lesbiennes sont moins exposées aux violences physiques, elle revient sur l'agression qu'elle a subie, mais elle ne donne à son expérience personnelle qu'un statut de contre-exemple et tente de prouver sa spécificité par l'âge des agresseurs. À deux reprises, Alice minimise donc la gravité de l'agression qu'elle a vécue : la première fois relativement à sa partenaire qui a également été agressée, la seconde relativement aux agressions que peuvent connaître les gays.

C'est donc par différents mécanismes que les fems minimisent la lesbophobie qui constitue pourtant une part de leurs vécus. Comment les fems en arrivent-elles à cette minimisation ?

6.2.5 La minimisation, une question d'imbrication des rapports de pouvoir

Ce que l'on dit et ce que l'on tait, ce qui est entendu et ce qui est démenti, est révélateur des rapports de pouvoir. Autrement dit, la manière dont l'espace de parole, au sens de « légitimité accordée », est distribué entre les personnes et selon les sujets, nous donne des indications sur ce qui se joue socialement. Pour tendre vers une compréhension encore plus juste, il peut être judicieux de prendre en considération ce qui est dit, ce qui ne l'est pas, et par qui.

Les fems, en tant que personnes socialement perçues comme des femmes et féminines, disposent d'un espace (plus ou moins restreint selon les contextes) pour dénoncer et lutter contre les manifestations de l'hétérosexisme axées sur le sexisme et dont elles sont l'objet.

D'une part, dans un contexte féministe et/ou parmi les *insiders* à leur groupe, il est très peu probable que quiconque remette en cause leurs dires sur le sexisme qu'elles expliquent rencontrer. Au delà de l'inscription féministe de ces groupes, on peut supposer que c'est notamment parce que les fems investissent des féminités qu'elles sont perçues comme légitimes à dénoncer certaines formes de sexisme. Cet espace de parole accordé aux fems vient

contrer le fait qu'en d'autres occasions ou contextes, leurs analyses féministes peuvent être réfutées[576].

D'autre part, en dehors des contextes *inside*, quoi de moins étonnant que dans un système social hétéronormé, il soit davantage aisé de parler des oppressions rencontrées en tant que femme, que de celles rencontrées en tant que lesbienne ? Même s'il s'agit de formuler des critiques au sujet l'ordre établi, évoquer le sexisme à l'égard des femmes ne remet pas en cause ses fondements même (comme l'existence fondamentale et binaire d'hommes et de femmes). Quant à elle, la dénonciation de la lesbophobie remet bien en cause un des fondements de l'ordre hétérosexiste : l'hétérosexualité obligatoire.

Les fems développent donc une réflexion critique féministe concernant les interpellations de rue. Elles peuvent même se sentir légitimes à dire qu'un « bonjour » qui leur est adressé dans la rue est une des multiples manifestations de l'hétérosexisme. De même, elles dénoncent la prégnance de la lesbophobie. Pourtant, lorsqu'il est question de la lesbophobie à laquelle mes interlocutrices sont confrontées, nous avons constaté que leurs discours sont empreints de fortes contradictions : elles minimisent leurs vécus.

Au fil de toutes leurs contradictions nous observons les effets de l'imbrication entre sexisme et lesbophobie. Ce phénomène se concrétise notamment par l'existence du stéréotype selon lequel les lesbiennes seraient masculines. Ce stéréotype engendre la croyance selon laquelle les lesbiennes féminines ne connaitraient pas la lesbophobie, car elles seraient (toujours) invisibles. En termes d'expériences fems, nous avons constaté la négation du lesbianisme des fems par des *outsiders* et des *insiders*, ainsi que la négation de l'existence d'un vécu commun de lesbophobie. Il est pertinent de supposer que tous ces éléments dynamisent la minimisation du vécu de lesbophobie. Les fems ne disposent pas d'un espace conséquent pour dénoncer la lesbophobie à laquelle elles sont confrontées. La minimisation est l'un des vecteurs par lesquels elles peuvent négocier ou s'approprier de l'espace de parole : pour ce

[576] Comme pour Dossie en contexte professionnel et *outside,* voir chapitre 5 (5.1.1).

faire, elles doivent dire et se contredire à la fois, dire mais relativiser. En somme, c'est l'imbrication des rapports de sexe, de genre et de sexualité à l'œuvre dans l'hétérosexisme qui explique le déséquilibre entre ce que les fems vivent en termes de lesbophobie et ce qu'elles en disent ou ce qui leur est accordé d'en dire.

Si l'hétérosexisme peut ne pas être pleinement mis en cause dans les discours des fems, celles-ci ont pourtant produit un terme nouveau permettant justement de le qualifier lorsqu'il émane des *insiders* : la femphobie.

6.3 La femphobie : une notion vernaculaire

Lorsqu'on focalise notre intérêt sur les discours produits par les fems sur l'hétérosexisme, on remarque l'utilisation des notions habituellement employées dans les cadres féministes et LGBTQI : sexisme, lesbophobie, homophobie, misogynie, hétérosexisme, etc. Cependant, c'est surtout la production langagière que constitue la notion vernaculaire de « femphobie » que je souhaite ici souligner. À l'écrit, cette notion apparaît sous différentes graphies : femphobie, *fem*phobie ou fem-phobie. Notons également l'usage du terme « femophobie »[577] dans un texte. Si j'ai pu constater quelques occurrences du terme « femphobie » lors de recherches textuelles (le plus souvent sur des blogs), c'est lors des observations de terrain et au fil des conversations que je l'ai rencontré le plus souvent.

L'emploi du terme « femphobie » dépend du contexte considéré. C'est pourquoi lors de son entretien, une enquêtée se corrige : *« Et je trouve qu'il y a une femphobie enfin une féminité-phobie qui existe »* (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation). Si Tara substitue le terme « féminité-phobie », à celui de « femphobie », c'est parce qu'elle se réfère aux manifestations d'hétérosexisme qu'elle subit au quotidien. Elle parle ici aussi bien des interpellations de rue que de ce qui se joue à l'Université du fait de sa féminité. Or dans les contextes

[577] Koala, *MtoFem,* Femzine n°2, p. 11.

outside, l'autodéfinition fem n'est pas connue, si bien que seule la féminité est perceptible par les *outsiders*. Selon mes recherches, je constate que l'emploi du terme « femphobie » se limite à l'entre-soi féministe, lesbien ou *queer* : il a la particularité de servir à signifier des faits émanant de personnes perçues comme *insiders*.

C'est ce que nous révèle cet extrait du *Femzine n°2* où l'auteure s'évertue à rappeler quelle réalité recouvre la « femophobie » :

> *« Il y a de la misogynie au sein des féminismes. Il y a de la misogynie chez les lesbiennes, chez les gouines. J'en ai parfois entendu parler sous le nom de "femophobie" mais il s'agit bel et bien de misogynie. Le fait de juger certaines personnes comme futiles ou faibles car elles adoptent certains codes ou attitudes jugé·e·s féminin·e·s c'est et ça restera de la misogynie »*[578].

L'auteure insiste sur le fait que de manière concrète le terme « fem(o)phobie » recouvre une réalité habituellement désignée sous le terme « misogynie ». Cela apporte un point de réponse à la question suivante : lorsqu'il est question de femphobie, de quoi parle-t-on ?

L'entretien de Sofia, qui emploie le terme « *femphobie* », permet d'éclairer ce que cette notion vernaculaire désigne.

> *« [l]l y a cette idée que forcément si tu mets des talons et des robes c'est que tu reproduis la domination du patriarcat (…). Tu ne te rends pas compte, tu as intériorisé ta domination à tel point que tu en reproduis les codes ».*
> (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

> *« Par exemple il y a eu un slogan en manif, c'était : "j'ai pas besoin d'escarpins" un truc comme ça. (…) Je leur ai dit ça, ça peut être heurtant pour les fems (…). Mais le Pink Bloc, justement, prétend aussi lutter contre la femphobie mais, mais parfois a du mal » (Sofia).*

Selon le premier extrait, la femphobie désigne le fait d'estimer que les fems et les personnes « féminines » ne sont pas aptes à porter une analyse critique féministe, leur féminité faisant office de preuve. Grâce à l'association de ces deux extraits, nous comprenons qu'il est également question de désigner le fait que dans les contextes *inside*, investir des codes socialement attribués aux

[578] *Ibid.*, p. 10-11.

féminités peut être perçu non pas comme un goût pour certains accessoires, mais comme l'adhésion aux normes et valeurs hétérosociales. Certains vêtements, postures du corps et attitudes révèleraient que la personne ne partage pas l'idéal féministe de remise en cause du patriarcat, ou encore qu'elle est aliénée par ce système au point de ne pas se rendre compte qu'elle s'y soumet et/ou qu'elle y contribue. Sofia nous donne l'exemple d'un slogan proposé lors de la préparation d'une manifestation à laquelle le Pink Bloc devait participer. Dans le but de remettre en cause les stéréotypes de genre, l'idée était d'évoquer le refus des escarpins. Il s'agit là d'une proposition qui reflète l'idée reçue selon laquelle pour remettre en cause les stéréotypes de genre, tout signe explicite de féminité appuyée doit être exclu. En d'autres termes, ce type de point de vue nie la démarche des fems et le fait qu'elles resignifient les féminités qu'elles investissent. Par extension, toute action dénigrant les féminités et leurs accessoires peut être qualifiée de femphobe.

Cette notion s'applique de même lorsqu'on estime que les fems sont moins militantes pour les droits LGBTQI, et ce, car elles seraient moins concernées ou non-concernées : *« parce que de toutes manières "on est lesbiennes invisibles et c'est pas nous qui en souffrons dans l'espace public" »* (Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant).

De plus, les réitérations normatives qui émanent des *insiders*, comme l'essentialisation à laquelle les fems sont soumises, tout comme l'assignation à certains rôles socialement genrés, ou encore la présomption d'hétéro- ou de bisexualité, la négation du lesbianisme, sont nommées « femphobie ».

En somme, la notion vernaculaire de « femphobie » est utilisée afin de désigner l'ensemble des faits décrits ci-dessus lorsqu'ils sont perpétués par des *insiders*. Notons que nous retrouvons les éléments dévoilés lors de l'analyse aboutissant au constat de la réitération de l'hétérosexisme par les *insiders* à l'endroit des fems[579]. L'existence du terme « femphobie » témoigne d'une analyse critique des fems au sujet de l'hétérosexisme des *insiders*. Cette notion

[579] Voir chapitre 5 (5.2.).

leur permet de penser la place qu'elles occupent en tant que lesbiennes ou *queers* investissant, après resignification, des codes socialement attribués aux féminités, relativement aux modalités particulières de réitération de l'hétérosexisme par les *insiders*.

Les fems produisent une critique féministe de l'hétérosexisme. La *« drague »* hétérosexuelle, et plus largement, les interpellations hétérosexistes, sont le plus souvent considérées comme illégitimes et peuvent être qualifiées de harcèlement. De même, les fems valorisent les réactions défensives, voire la confrontation, face à ces interpellations. En ce qui concerne plus spécifiquement la lesbophobie, mes interlocutrices manifestent une tendance à en minimiser leur vécu alors même qu'elles témoignent d'épisodes lesbophobes violents et de manifestations moins spectaculaires mais courantes de lesbophobie. Cette minimisation est par exemple due à une certaine habitude que les fems ont développé face à la lesbophobie, ou encore au fait qu'elles hiérarchisent les différentes formes qu'elle revêt. Elle fait également écho aux discours hétérosexistes des *insiders* auxquels elles peuvent être confrontées et qui leur refusent un vécu semblable aux autres lesbiennes (supposées visibles en tant que telles, à l'inverse des fems). Le déséquilibre entre, d'une part, ce que les fems vivent en termes de lesbophobie, d'autre part, ce qui leur est légitimement accordé de dire et ce qu'elles disent, est conséquent de l'imbrication des rapports de pouvoir en termes de sexe, de genre et de sexualité. Si les fems parviennent davantage à dénoncer l'hétérosexisme qu'elles rencontrent en tant que « femmes » que celui qu'elles vivent en tant que « lesbiennes » (ou non-hétérosexuelles), c'est en raison de la place qu'occupent ces deux nominations par rapport au système hétérosexiste. Même si elles y ont une position subalterne, les femmes en font partie, tandis que les lesbiennes, non. Néanmoins, les fems tendent à se détacher des discours hétérosexistes des *insiders* à leur encontre, notamment en leur attribuant un terme spécifique : le néologisme « femphobie ». Ce terme recouvre toutes les manifestations hétérosexistes à l'encontre des fems, et plus largement, des personnes féminines, lorsqu'elles émanent d'*insiders*. Cette production d'un

terme leur permettant de penser des formes d'hétérosexisme qui leur sont spécifiques révèle la capacité de résistance des fems.

Conclusion de la partie II

Très souvent, les fems affirment *« passer pour hétérosexuelles »*, ce qui signifie qu'elles constatent que de par leurs féminités, elles sont non seulement considérées comme des femmes hétérosexuelles, mais aussi traitées comme telles. Autrement dit, elles connaissent l'hétérosexisme dont les femmes hétérosexuelles sont la cible. Il existe des formes d'hétérosexisme spécifiquement adressées aux lesbiennes. Elles les rencontrent également. Ces différentes formes d'hétérosexisme auxquelles les fems sont confrontées émanent aussi bien des *outsiders,* c'est-à-dire des personnes que les fems jugent extérieures à leur groupe (compte tenu par exemple de leur hétérosexualité et de leur cissexualité), que des *insiders,* donc des personnes qu'elles considèrent comme membres de leur groupe en raison de leur non-hétérosexualité ou encore de leur trajectoire de genre trans. L'hétérosexisme à l'égard des fems ne se manifeste pas de la même manière selon qu'il émane d'*outsiders* ou d'*insiders*, bien que des similitudes apparaissent, et surtout, il n'a pas les mêmes desseins.

Les fems sont essentialisées de toutes parts. Les *outsiders* leurs attribuent certaines compétences et caractéristiques ou, au contraire, les en dépossèdent en invoquant leur « nature » de femmes. Lorsque les *insiders* font de même, le statut de « femmes » des fems n'est plus décisif, mais c'est plutôt leurs féminités qui entraînent leur essentialisation. Néanmoins, les caractéristiques et compétences attribuées aux fems sont dans ce dernier cas de nouveau celles attendues des femmes selon les normes sociales dominantes.

L'hétérosexisme à l'égard des fems se concrétise également par la négation de leur lesbianisme. *Outsiders* et *insiders* en sont tout autant à l'origine mais sa fonction diffère selon ses auteurs. Lorsqu'il est question d'*outsiders*, l'enjeu est de contraindre les fems au respect de l'ordre hétérosexiste au sein duquel seule l'hétérosexualité est légitime. La négation du

lesbianisme des fems par les *insiders* s'ajoute à celle d'un vécu commun en tant que personnes non hétérosexuelles (en d'autres termes, les fems ne connaîtraient pas la lesbophobie ou les violences et discriminations que rencontrent les personnes *queer*) : la fonction est alors de les exclure du groupe dont elles ne respecteraient pas les normes en adoptant des féminités. L'hétérosexisme se manifeste aussi par l'accès au corps des fems, mais celui-ci n'est pas comparable selon le contexte considéré. Une forme de reproduction des normes dominantes apparaît lorsque les *insiders* interagissent quelque peu différemment avec les fems qu'avec d'autres *insiders* et ce en raison de leurs féminités. Il est ici question de l'empreinte des normes hétérosociales bien plus que de l'adhésion aux normes dominantes. C'est pourquoi l'accès au corps des fems ne revêt une dimension systémique que lorsqu'on s'intéresse aux contextes *outside*. Avec les hommes hétérosexuels cisgenres (*outsiders*) les tentatives verbales ou physiques de réappropriation des corps et des sexualités des fems sont d'une fréquence et d'une mesure alarmantes. D'ailleurs, les interpellations hétérosexistes (remarques, insultes spontanées, « dragues ») sont, sauf exception, le fait d'hommes *outsiders*. Ces derniers en ont même, conformément à la logique hétérosexiste, le monopole dans les espaces publics où il est alors principalement question de maintenir et rappeler l'ordre hétérosexiste établi et la position que les « hommes » et les « femmes » occupent au sein de celui-ci.

Nous constatons donc que, d'une part, les *outsiders* tentent d'enclore les fems dans l'ordre hétérosexiste et de les contraindre à s'y conformer et que, d'autre part, les fems peuvent se voir attribuer une position d'*outsiders* par leurs pairs et ne pas être considérées comme faisant partie des groupes lesbiens ou *queer*.

Face aux nombreuses et diverses manifestations hétérosexistes auxquelles elles sont confrontées, les fems tiennent des discours critiques. En ce qui concerne les interpellations hétérosexistes qui, rappelons-le, émanent des *outsiders* et plus spécifiquement des hommes hétérosexuels cisgenres, les fems les envisagent de trois manières. Si elles sont considérées comme légitimes, alors il s'agira de *« drague »*, à l'inverse, si ces interpellations sont

jugées illégitimes, elles seront soit qualifiées de *« dragues lourdes »*, soit de *« harcèlement »*. Ce dernier terme souligne le caractère systémique et violent des interpellations en question. De plus, la question de la peur ressentie face aux interpellations hétérosexistes apparaît dans les discours des fems. Paradoxalement, l'appréhension n'est pas dépendante de la légitimité accordée à l'interpellation, si bien que cette première est présente dès qu'il y a interpellation, que celle-ci soit a priori considérée comme de l'ordre de la simple *« drague »* ou comme de la *« drague lourde »*. Il en résulte que la frontière entre les deux est floue aussi bien dans les discours que les fems tiennent sur leurs ressentis que dans les situations qu'elles évoquent. Les fems semblent toujours prêtes à se défendre : une *« drague »* peut subitement se transformer en *« drague lourde »* voire en *« harcèlement »* (ou en agression).

Face aux interpellations hétérosexistes qui leurs sont adressées dans l'espace public et par des inconnus, les fems adoptent d'ailleurs trois types de comportements : l'évitement, la pédagogie, la confrontation. Ces trois comportements n'ont pas le même statut dans les discours fems : la pédagogie reste exceptionnelle, l'évitement est légitime puisqu'il peut permettre d'éviter une agression, mais c'est avant tout la confrontation qui est la plus souvent valorisée et ce même lorsque les fems ne se sentent pas en mesure de mobiliser une telle attitude. Cette dernière correspond à une image idéale de la façon dont « la Fem » devrait réagir en réponse à une interpellation hétérosexiste, surtout si elle est considérée comme illégitime. L'existence de modèles féminins capables d'entrer en confrontation dans les situations hétérosexistes et de se défendre avec puissance s'avère positive puisqu'elle ouvre le champ des possibles. Cependant, un tel modèle ne doit pas devenir un impératif, sous peine d'avoir un impact négatif pour les personnes si elles ne se sentent pas en mesure de l'atteindre.

Les fems partagent donc un point de vue majoritairement critique en ce qui concerne les interpellations hétérosexistes, à propos desquelles elles développent un argumentaire féministe. Cela est valable pour l'ensemble des manifestations hétérosexistes qui leur sont adressées lorsqu'elles sont

similaires à celles adressées aux femmes de manière générale (sexisme, misogynie).

Au sujet du versant lesbophobe de l'hétérosexisme, les discours fems sont bien plus ambigus puisqu'elles tiennent un double discours contradictoire. Les fems témoignent aussi bien d'expériences lesbophobes caractérisées dans différents contextes (espaces publics et famille pour les plus cités) via des formes qui peuvent être extrêmes (rejet, violences physiques dont sexuelles), que de formes de lesbophobie « ordinaire », moins explicites mais qui sont de l'ordre de la quotidienneté. De plus, la lesbophobie à leur égard, si elle émane le plus souvent d'*outsiders*, peut également être le fait d'*insiders,* qui comme nous l'avons constaté peuvent par exemple nier le lesbianisme des fems. Malgré leur exposition manifeste à la lesbophobie, les fems affirment pourtant que de par leurs féminités, elles seraient à l'abri de la lesbophobie ou encore y seraient confrontées dans une mesure moindre que d'autres lesbiennes, celles considérées comme visibles.

La réticence à se dire victime est constatée lors des recherches chez d'autres groupes discriminés comme les femmes, les personnes racisées, les lesbiennes de manière générale. Divers facteurs explicatifs sont avancés comme la faible reconnaissance des agressions et discriminations devant les tribunaux ou l'impact moral que peut représenter le fait de reconnaître que son sexe ou son orientation sexuelle expose à de potentielles violences. Chez les fems plus spécifiquement, on assiste à une minimisation de leurs propres vécus en termes de lesbophobie selon des mécanismes tels que la non-reconnaissance du caractère lesbophobe d'une situation, l'effet de l'habitude qui tend à masquer le caractère lesbophobe des faits (soit en « insensibilisant » quelque peu la personne, soit en l'incitant à ne focaliser son attention que sur les événements lesbophobes plus exceptionnels), mais aussi la comparaison avec un autrui réel ou fictif. Leurs propos à ce sujet font écho à ceux tenus par les *insiders* qui refusent aux fems un vécu lesbophobe similaire aux autres *insiders*, ce qui nous laisse supposer que c'est notamment du fait d'un manque de reconnaissance de la part de leurs pairs que les fems manifestent une tendance à minimiser leurs vécus en termes de lesbophobie.

L'investissement de codes socialement attribués aux féminités protège sans nul doute les fems de la lesbophobie dans des situations spécifiques durant lesquelles elles ne sont pas (re)connues en tant que lesbiennes ou en tant que non-hétérosexuelles. Cependant, cette protection disparaît dès lors que leur lesbianisme est dit, su ou visibilisé, notamment par le couple et ce même dans les espaces publics. Les rares chiffres disponibles qui concernent les violences faites aux lesbiennes ne nous permettent pas de savoir si les fems sont particulièrement à l'abri de la lesbophobie. Nous savons par une étude récente uniquement que le *« look »*, entendu au sens de masculinité lesbienne, coïncide avec une légère augmentation des expériences de discriminations et de violences lesbophobes déclarées par la personne, mais sans que le questionnement ne nous permette de savoir si ce même *« look »* est considéré comme étant à l'origine de l'agression[580]. Par ailleurs, une autre étude spécifiant l'idée, certes subjective, que la répondante a au sujet de la *« cause »* de l'agression conclut que le *« look »* n'est nullement un *« facteur de risque »*, contrairement au fait d'être en couple au moment des faits[581]. Ce qui importe n'est donc pas tant de savoir si les féminités protègent de la lesbophobie ou si les masculinités lesbiennes y exposent, mais bien que la lesbophobie sous toutes ses formes ne soit pas invisibilisée. Chez les fems, comme nous l'avons vu, ce point semble être renforcé par la non-reconnaissance, aussi bien de leur lesbianisme que de leur vécu de la lesbophobie. Or, l'un des problèmes de la lesbophobie est son invisibilité, qui empêche l'accès à une image juste de l'ampleur du phénomène mais aussi la mise en place d'actions concrètes de prévention.

En somme, les fems dénoncent certaines formes d'hétérosexisme (comme les interpellations) qu'elles rencontrent du fait qu'elles sont socialement perçues comme des femmes et tiennent un discours où transparaît la marque d'une réflexion féministe. Cependant, elles manifestent une tendance à minimiser l'hétérosexisme à leur égard lorsque celui-ci est lié à leur non-hétérosexualité. Il

---

[580] SOS Homophobie. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015. Op. cit.*
[581] SOS Homophobie. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse. Op. cit.* (2008).

est notable que leur vécu de l'hétérosexisme qui leur est adressé en tant que « femmes » est reconnu par leurs pairs, tandis que celui auquel elles sont confrontées en tant que non-hétérosexuelles a tendance à être nié par leurs pairs. Partant de là, on peut interpréter la corrélation entre les discours des fems et ceux de leurs pairs comme étant le reflet de l'influence de ces derniers dans la légitimation du propos tenu.

Plus encore, la minimisation est une stratégie pour négocier de l'espace de parole. En affirmant « je rencontre de la lesbophobie, mais… », les fems parviennent à se faire entendre. Avant tout, pour comprendre pourquoi les fems se disent cibles de l'hétérosexisme en tant que « femmes » mais moins en tant que « lesbiennes » (ou non hétérosexuelles), il faut considérer l'imbrication des rapport de sexe, de genre et de sexualité. Dénoncer le sexisme qui touche les personnes perçues comme « femmes », constitue certes une critique du système hétérosexiste, mais une critique « acceptable » : elle ne remet pas en cause la binarité (homme/femme) sur laquelle repose ce système. À l'inverse, mettre en lumière la lesbophobie va à rebours du système hétérosexiste lui-même car il s'agit de remettre en cause l'hétérosexualité obligatoire sur laquelle il se fonde.

Pourtant, les fems ont développé une critique de l'hétérosexisme qui leur est spécifiquement adressé par leurs pairs et qui aboutit même à une production langagière facilitant la réflexion. En effet, l'hétérosexisme émanant des *insiders* est souvent nommé « femphobie » (ce qui n'est pas le cas lorsque des *outsiders* en sont à l'origine). Si ce terme recouvre notamment le fait que des *insiders* peuvent penser qu'une personne socialement perçue comme une femme et féminine ne peut qu'être hétérosexuelle ou encore qu'elle ne peut pas partager un vécu lesbien ou *queer* en termes de discriminations et de violences dues aux sexualités, beaucoup de fems assimilent cette seconde croyance en dépit de leurs vécus. C'est bien au militantisme et à la recherche qu'il revient de participer à la mise en lumière des réalités non seulement de la lesbophobie quelle qu'elle soit, mais bien plus largement, de l'hétérosexisme, dans le but de redonner de la légitimité aux discours des femmes et de toutes les personnes lesbiennes ou *queer.*

Partie III. Des résistances et déplacements des fems

Si l'hétérosexisme s'est imposé au centre de cette thèse car les fems en sont la cible, ces dernières ont fait de la résistance le pivot de leur autodéfinition. En effet, le quotidien, les réflexions, ainsi que nombre des actes et comportements de celles qui se disent fems reposent et tournent autour des résistances. Il sera donc question de rendre compte des principales résistances fems : face à quoi se forment-elles, en quoi consistent-elles, que nous apprennent-elles ? Nous considérerons comment les fems entrent en résistance de par leur militantisme, leurs sexualités ou la violence (Chapitre 7), pour ensuite nous intéresser aux micropolitiques du corps, aux mésusages des genres, à l'antiparastase et au femsistering qui sont autant de déplacements (Chapitre 8). Les normes hétérosociales ne sont pas les seules visées par les résistances fems, les homo- et *queer*normes sont tout autant mises à mal.

Chapitre 7. Les fems en résistance

L'analyse des entretiens et des matériaux textuels a révélé un lien étroit entre autodéfinition fem et politisation ; les observations de terrain confirment quant à elles les propos recueillis et l'effectivité de comportements militants. De plus, force est de constater que les fems rencontrent des formes spécifiques d'hétérosexisme de par leur lesbianisme (ou leur sexualité non hétérosexuelle) conjugué aux féminités qu'elles investissent. Cet hétérosexisme émane non seulement des *outsiders,* mais aussi des *insiders*. Ce chapitre propose de rendre compte et d'analyser les résistances que les fems mettent en place face à cela : elles investissent de multiples modalités de militantisme, adoptent les sexualités comme terrain de résistance et se réapproprient la violence comme arme politique.

7.1 Du militantisme des fems

Selon Charles Tilly, les militants ont à disposition un « *répertoire d'action collective* » dans lequel ils puisent en fonction du contexte[582]. Se référant à cela, le sociologue Jérémy Sinigaglia démontre que dans un groupe aussi hétérogène que les intermittents du spectacle, le choix des modalités d'action fut l'objet d'une lutte[583]. Quand à Xavier Dunezat, sur les organisations de chômeurs (1997-1998) à Morlaix et à Rennes, il observe que :

> *« la sexuation des pratiques militantes est (…) au cœur des processus d'engagement dans les mobilisations observées, et la division sexuelle du travail militant apparaît comme une véritable reconfiguration de la domination masculine »*[584].

---

[582] Tilly, Charles. *La France conteste de 1600 à nos jours.* Paris : Fayard, 1986.

[583] Sinigaglia, Jérémy. *La fin et les moyens*. In : Le Portique : Revue de philosophie et de sciences humaines. Archives des cahiers de la recherche*,* Cahier 3, 2005, mis en ligne le 15 avril 2006. http://leportique.revues.org/753, consulté le 29 novembre 2014.

[584] Dunezat, Xavier. *La fabrication d'un mouvement social sexué. Op. cit.*, p. 269-283.

Existe-t-il des pratiques militantes spécifiques aux fems, ou plus investies par elles ? Auquel cas, les conclusions de Xavier Dunezat seraient-elles donc observables jusqu'au niveau du militantisme féministe, lesbien et *queer* ? Mes premiers pas sur le terrain me permettaient de suggérer une réponse positive à la première question, laissant la réponse à la seconde en suspens. Cependant, mon hypothèse première, à savoir que les fems investiraient plus particulièrement des formes de militantisme faisant intervenir la mise en scène et leur corps, a été rapidement infirmée par les entretiens. Par là, la seconde hypothèse d'une reproduction possible de la domination masculine au niveau de la division genrée du travail militant a été invalidée tout aussi rapidement.

Après avoir déterminé les raisons expliquant la formulation de l'hypothèse selon laquelle certaines pratiques militantes seraient plus spécifiques aux fems, je mettrai en lumière les autres modalités de militance investies par les fems.

7.1.1 L'influence du militantisme par la mise en scène du corps

C'est en 2008, lors de ma recherche de master 2 portant sur le cinéma pornographique *queer*, lesbien et trans, que j'ai rencontré pour la première fois des personnes s'autodéfinissant comme fems. J'ai effectué cette précédente recherche et amorcé la présente étude dans un contexte marqué par un effort de visibilisation de l'autodéfinition fem par certaines à Paris. Les matériaux mobilisés pour la rédaction de la présente partie (notamment les recherches internet et observations de terrain) sont issus des recherches occasionnées par cette thèse, aussi bien que par le travail de master 2 précité. Nous verrons que l'utilisation de la mise en scène du corps comme outil de militantisme et de visibilisation de l'autodéfinition fem a fortement influencé l'émergence d'un modèle unique de « la Fem », remis en cause par mes interlocutrices.

- **Un militantisme visible**

Le militantisme via la mise en scène du corps est la première forme que j'ai pu observer comme étant investie par les fems. Wendy Delorme, Louis(e) de Ville et Judy Minx, pour ne citer que les plus connues (et les plus citées en entretiens), adoptaient une démarche activiste dans le sillage d'Annie

Sprinkle[585], souvent sous l'objectif de la réalisatrice et photographe Emilie Jouvet (qui se définit comme fem également). Ce que je désigne par « militantisme à travers la mise en scène du corps » correspond à toute activité militante au cours de laquelle une personne va user de son corps et l'exposer, le mettre en scène face à un ensemble de spectateurs, afin de transmettre des messages politiques, et le plus souvent avec une approche artistique. Cela prend des formes multiples comme les effeuillages burlesques, les shows *drag kings*, les strip-teases et autres performances politico-sexuelles[586] ou non-explicites, la post-pornographie *queer*, mais également les lectures publiques, le fait d'être modèle pour les flyers de soirées communautaires, la participation à des longs ou courts métrages militants (explicites ou non), la danse, l'animation d'ateliers autour de thématiques en lien avec les corps, les sexualités, et l'utilisation de son propre corps. Le militantisme au moyen de la mise en scène des corps des fems est investi dans le cadre de thématiques variées, féministes ou LGBTQI principalement. Plus précisément, les corps des fems peuvent être mis en scène pour diffuser des informations concernant la transmission des IST « entre femmes », afin de lutter contre la transphobie et l'hétérosexisme, afin de visibiliser les sexualités des fems, afin de transmettre des savoirs sur les corps et les sexualités.

Conformément à mon hypothèse, et même en respectant le choix méthodologique de ne pas réaliser d'entretiens avec les personnes précitées puisque leurs discours profitent déjà d'une certaine visibilité, j'ai constaté que certaines de mes interlocutrices usaient également de ce type de militantisme

---

[585] Annie Sprinkle est une féministe pro-sexe américaine connue notamment pour le *Public Cervix Announcement,* une performance durant laquelle elle invite le public à regarder son col de l'utérus. Cette militante diffusera ses messages politiques au fil de sa carrière, qui la conduira à être actrice pornographique, performeuse, réalisatrice, éditrice, écrivaine… L'une de ses dernières activités militantes est l'organisation de journées et ateliers sur le thème de l'écosexualité avec Elizabeth Stephens et l'organisation de mariages écosexuels dans une démarche militante et artistique. Succinctement, l'écosexualité part d'une réflexion autour de l'amour et de la sexualité et des catégories qui leur sont liées (hétérosexualité, homosexualité, humain). Il est question d'apprendre à ne pas considérer la terre comme une source de ressource à exploiter et à entrer dans une démarche affective et même sexuelle avec la nature.

[586] Preciado, Paul (Beatriz). *Multitudes queer. Op. cit.* ; Bourcier, Marie-Hélène. *La fin de la domination (masculine)*. In : Multitudes, 2/ 2003, n°12, p. 69-80, www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-69.htm, consulté le 22 avril 2015.

au moment des entretiens. Trois des fems entendues utilisent leurs corps comme outils de militantisme à travers l'effeuillage burlesque, tandis qu'une quatrième participe à d'autres types de performances explicites. Une cinquième a déjà aidé une performeuse burlesque en participant sur scène, une autre a tourné dans des films pornographiques *queer*[587], une autre encore milite par la danse et sa transmission. De plus, le travestissement et les performances *drag king* et *drag queen* sont utilisées par six interlocutrices. Une autre me parle d'une mise en scène de Gymnastique Rythmique et Sportive (GRS) lors de l'installation non autorisée d'une banderole avec un message politique sur un bâtiment public parisien. Hors entretiens, j'ai également constaté que deux enquêtées militent au moyen de photographies nues, et qu'une utilise la lecture publique de la poésie qu'elle écrit. Enfin, quatre usent de leur image dans des courts métrages ou photographies de prévention en matière de santé sexuelle, et dans des documentaires militants. Au total, douze fems sur les vingt-deux entendues en entretien investissent ce type de militantisme (dont certaines de plusieurs manières différentes), soit plus de la moitié d'entre elles. Même si ce chiffre représente une proportion considérable de mes interlocutrices, il ne s'agit nullement de la seule modalité d'action que ces fems utilisent, et pour certaines cela restait anecdotique.

- **La création de l'image de « la Fem »**

Rappelons que ma prise de contact avec des fems s'est faite dans un contexte où certaines s'efforçaient de visibiliser cette autodéfinition et ce qu'elle désigne, et alors que ma recherche portait sur le cinéma pornographique *queer,* lesbien et trans. Ces deux éléments contextuels ont certainement influencé la formulation de l'hypothèse selon laquelle la mise en scène de leur corps serait le vecteur principal de la militance fem. Se pencher avec plus de précision sur les raisons de cette première hypothèse permet d'aboutir à un constat, formulé

[587] Florian (31 ans, Master 2, sans emploi) est également acteur pour des films pornographiques. Il milite pour les droits des travailleuses du sexe, mais dans son entretien il n'évoque pas un potentiel caractère militant des films auxquels il participe. Puisqu'il est question des fems qui utilisent leur corps comme vecteur de message politique, il n'est pas compté parmi les militantes par la pornographie.

sous forme de critique par mes interlocutrices, notamment lors des entretiens : la création d'une image idéale de « la Fem ».

Pourquoi parler d'effort de visibilisation ? Je fais référence par exemple à l'organisation de soirées festives dont le titre et la présentation comportaient le terme « fem », comme par exemple les soirées *Fem is fabulous*[588], ou la rédaction de textes diffusés en ligne comme *C'est quoi une fem*[589]. On peut aussi citer la soirée *FFF FETE # 5 FFF FEM !!!* dans le cadre de laquelle était organisée une séance photo fem. Les photos des différentes participantes s'affichaient à la suite d'une première sur laquelle Louis(e) de Ville posait en tenue de danseuse classique sous trois panneaux comportant les termes *« visibility » « femme » « solidarity »*[590]. Notons qu'il ne s'agit pas ici du terme français « femme » mais bien de l'équivalent de « fem » en anglais. Pour la même période, on peut également mentionner la sortie des ouvrages *Quatrième génération* (2007) et *Insurrections ! en territoire sexuel* (2009), tous deux écrits par Wendy Delorme et abordant la question des fems. À ces productions littéraires s'ajoutait celle du film pornographique *One Night Stand* (2006) dont le synopsis en français signale la présence de *« hots fems »*. Enfin, dans une interview datant de décembre 2008, Wendy Delorme définit longuement ce que signifie le terme « fem »[591].

C'est bien la forte visibilité de ces différentes fems en tant que telles, alimentée par leurs diverses actions de promotion de l'autodéfinition fem, qui m'a conduit à formuler l'hypothèse en question : elles sont performeuses, modèles, actrices dans des films pornographiques *queer*, font des lectures publiques, participent à des shows burlesques, etc. Ainsi, lorsque que les fems

---

[588] Soirées organisées par le collectif Fem menace, en juillet et novembre 2008 à Paris.

[589] http://www.foleffet.com/C-EST-QUOI-UNE-FEM, accessible sur le site Foleffet qui a également fait la promotion de différentes soirées parisiennes autour du thème fem. Le lien de ce texte est parfois proposé sur des pages internet faisant la promotion d'événements autour du thème fem, comme sur la page du site Yagg, le 10/06/2010, qui présente des photos d'Emilie Jouvet *« fem battle photo shoot », http://yagg.com/2010/10/06/apres-la-butch-la-plus-butch-votez-pour-votre-fem-preferee/*, consulté le 22 avril 2015.

[590] « Visibilité » « fem » « solidarité », la photo s'appelle *Fem visibility*, http://foleffet.com/FEM-PHOTO-SHOOT-par-Emilie-JOUVET, consulté le 22 avril 2015.

[591] Interview de Delorme, Wendy. *Rencontre avec Wendy Delorme, Chao Ba Café, 2/12/2008*, Youtube, http ://www.youtube.com/watch?v=4LTukCaQZCw, consulté le 22 avril 2015.

tentent de visibiliser l'autodéfinition fem et ce qu'elle désigne, il s'agit de ce que Stuart Hall nomme une *« pratique de représentation »*. Il explique que :

> *« Les pratiques de représentation impliquent toujours une position d'où l'on parle ou d'où l'on écrit – une position d'énonciation. Les récentes théories de l'énonciation suggèrent que, bien que nous parlions de nous-mêmes et de notre expérience, pour ainsi dire, "en notre nom", celui qui parle et le sujet qui est parlé ne sont pourtant jamais identiques ni exactement à la même place »* [592].

La représentation ne propose donc pas une image en tous points fidèle à ce qu'il est question de représenter. De surcroît, le choix de mettre en scène les corps et même le choix des mots comme vecteurs de la représentation tend à figer ce qui est représenté, ici l'autodéfinition fem. Autrement dit, lorsque devant les caméras, à l'écrit ou sous la plume de journalistes, Wendy Delorme, Judy Minx ou Louis(e) de Ville (entre autres), qui militent via la mise en scène de leurs corps, affirment « je suis une fem », alors que peu de personnes sont visibles en tant que telles, ce qu'elles donnent à voir (elles-mêmes et leurs personnages) peut être perçu en ces termes : « une fem, c'est ça ». De même, comment savoir si le chapitre que Wendy Delorme intitule *« une fem-me »*[593] est perçu comme le portrait d'une fem parmi la multiplicité des possibles fems, ou plutôt comme la description de ce à quoi les fems ressembleraient toutes ? Nombre de fems ont sans doute participé à cet effort de visibilisation de l'autodéfinition fem, mais celles dont l'image était la plus diffusée dans les réseaux relationnels lesbiens et *queer* (films, tracts, interviews, etc.) et qui montaient sur les différentes scènes avaient certains corps, certaines activités, certains goûts esthétiques et certaines attirances qui ont modelé l'image de « la Fem ». Cette image idéale (qu'elle soit acceptée ou rejetée) appartient à la culture de la génération de fems entendues en entretiens et qui vivent en France. Les générations qui les ont précédées et celles ne vivant pas en France

---

[592] Hall, Stuart. *Identités et Cultures. Op. cit.*, p. 311.
[593] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 13-28.

ne partagent pas forcément cette même image idéale de ce que devrait être une fem[594].

À vouloir visibiliser leur autodéfinition et ce qu'elle désigne, les fems en transmettent une image dépendante de la manière dont elles sont perceptibles à travers leurs propres corps, leurs propres capacités à se mettre en scène et à se dire. Les différentes représentations de ce que serait une fem produites du fait d'un effort de visibilisation ont cristallisé l'autodéfinition fem dans une image quelque peu homogène donc inévitablement réductrice.

- **Les résistances à l'image de « la Fem »**

En entretien, plusieurs enquêtées m'affirment qu'il existe une image de « la Fem » qui serait *« plantureuse, machin, qui est avec une goudou super masculine »* (Marla, 34 ans, école bac +5, domaine du livre). Elles partagent l'avis de Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation), qui déclare: *« je suis pas en accord avec cette image de fem qui dit qu'il faut être très très sexuelle, performeuse, travailleuse du sexe… (…) aimer les* butchs *».* Lilah identifie les quelques fems précitées comme à l'origine de cette création d'une image idéale et figée de « la Fem ». Elle se souvient :

> *« les normes qu'elles ont… qu'elles ont imposées étaient quand même assez… limitatives et heu… et contraignantes. Elles, elles se sont d'ailleurs pas mal fait… accuser de ça. Parce qu'elles présentaient un modèle qui était quand même assez… unique. C'est-à-dire avec une attirance uniquement* butch*/fem et y'avait rien d'autre. Et avec des codes vestimentaires très rétros et très années 1950. Et… Et des orientations sexuelles qui étaient hyper polarisées…* butch *dominante, fem passive et tout ça ».*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

L'ensemble des caractéristiques qui m'ont été présentées comme celles de l'image de « la Fem » sont toutes citées ici : les fems maîtriseraient les arts du spectacle à travers le burlesque, les performances ; elles seraient

[594] En conversation informelle (Juillet 2015), une fem m'a expliqué qu'en Suède, il existe une image idéale différente selon laquelle une fem doit être à la fois très féminine et « *trash » ou « badass ».* Par exemple, en portant de hauts talons et des jupes courtes mais sans s'épiler les jambes ou en adoptant une apparence dite « *punk »* et « sexy ». Notons que j'ai pu observer ce type de féminités fems en France durant cette recherche.

plantureuses, c'est-à-dire que leurs corps correspondraient aux normes de beauté occidentales ; elles feraient du travail du sexe et seraient attirées par des lesbiennes plus masculines qu'elles et/ou des personnes trans masculines.

Cette image idéale est tellement perçue comme problématique qu'à l'instar de Lola, plusieurs enquêtées évoquent la volonté d'élargir le champ des possibles fems comme motif de leur participation aux entretiens:

> *« ça me donne la possibilité de, de parler de mes espoirs pour la communauté de fems ici, et de transmettre une autre façon d'être fem. De montrer un peu plus de, de… diversité, même si je suis pas la… la plus diverse. Mais quand même, je suis plus âgée que beaucoup de fems ici, je suis d'un autre pays, et j'ai un autre, je ne suis pas burlesqueuse. Donc je crois que pour écrire quelque chose sur le sujet de fem, peut-être tu as besoin de quelqu'un qui n'est pas une burlesqueuse parce que sinon ça reproduire cette image de fem ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

À partir de l'hypothèse selon laquelle les fems auraient tendance à principalement militer au moyen de la mise en scène de leurs corps, nous avons constaté que si certaines de mes enquêtées investissent effectivement ce type de militantisme, il est surtout utilisé par quelques-unes d'entre elles, qui ont tenté de visibiliser leur autodéfinition et ce qu'elle désigne. Au-delà de l'image uniforme que quelques fems actives aux niveaux militants et artistiques ont contribué à créer malgré elles[595], quelles autres formes de militantisme les fems investissent-elles ?

7.1.2 Les trois grandes autres modalités de militantisme fem

De façon inattendue, certaines interlocutrices ont répondu « *non* » à la question « *es-tu militante ?* ». Pensant percevoir un problème de formulation, j'ai rapidement transformé cette interrogation en « *as-tu des activités militantes ?* », mais toujours obtenu quelques réponses négatives. J'avais pourtant pour habitude de croiser certaines d'entre elles lors d'observations de

[595] Je fais ici référence à une discussion informelle que j'ai eue avec Wendy Delorme autour de mon sujet de thèse en 2010.

terrain en contexte militant, par exemple lors de manifestations. J'ai compris alors que cette contradiction s'expliquait par le fait que le plus souvent, elles entendaient « militantisme » au sens d'adhésion à une association. Il m'était donc nécessaire de les inciter à élargir la manière dont elles définissaient ce terme. À l'inverse, d'autres enquêtées n'ont pas hésité à mettre spontanément en avant des détails de leur vie quotidienne afin d'exemplifier leur militantisme. De plus, l'imprécision volontaire de cette question a eu pour effet de provoquer des réponses abordant le militantisme sous divers registres. Et lorsque ce n'était pas le cas, j'incitais mes interlocutrices à me parler des « *différents types de militantisme* » ou de leurs « *différentes activités militantes* », à partir de leur « entrée » dans le militantisme. L'ensemble des propos recueillis m'a permis d'obtenir une image globale des formes de militantisme que les fems investissent, en dehors de la mise en scène des corps.

Je propose donc un éclairage nouveau sur les différentes modalités que les fems investissent pour militer. Au fil des discours, trois principales modalités de militantisme apparaissent : la militance, le militantisme indépendant, le militantisme au quotidien. Notons que chaque enquêtée peut investir, sur une même période de vie ou au cours de sa vie, aussi bien l'une que les trois d'entre elles simultanément.

- **La militance**

Par le terme « militance », je désigne l'engagement dans des structures associatives ou des collectifs militants. La majorité des enquêtées sont ou ont été impliquées dans ce type de militantisme. La militance est non seulement fortement investie par mes enquêtées, mais de plus, elle bénéficie d'un statut particulier à leur yeux, comme nous l'avons évoqué plus haut : certaines la perçoivent comme la seule réponse possible à mes questionnements au sujet de leur militantisme. Il est frappant de constater que sur vingt-deux interlocutrices, dix-huit ont déjà fait partie d'au moins un collectif ou une association (plus d'un ou une pour la majorité d'entre elles). Malgré un discours parfois minimisant (*« c'est pas vraiment un parcours militant »* -Sofia, 22 ans, Master 1 en cours, travail étudiant-, qui s'est impliquée activement dans au moins deux organisations militantes depuis juste trois ans qu'elle milite-),

beaucoup de fems témoignent de solides « carrières militantes »[596]. Leur engagement dans des structures militantes date au minimum d'une année (au moment des entretiens) ou remonte au maximum à l'enfance (pour celles qui n'ont pas passé leur enfance en France, celles qui étaient alors en France datant leur engagement au plus tôt à l'adolescence). Il est également notable que nombre d'enquêtées assument ou ont assumé des responsabilités au sein d'associations. Ainsi, la majorité d'entre elles sont ou étaient actives au niveau des « bureaux » ou des « commissions », et certaines ont par exemple occupé la présidence. Le plus souvent, il ne s'agissait donc pas de simples adhésions, mais bien d'une participation active à la vie associative.

Fréquemment, les enquêtées se restreignaient à ne citer que des associations ou collectifs féministes, LGBT ou *queer* (alors même que leur militantisme pouvait être plus large). Les plus mentionnées sont le 8 mars pour TouTEs, les Panthères Roses, SOS Homophobie, le Strass, Les Putes, le Pink Bloc, Oui Oui Oui, Act Up, le Glup, Etudions Gayment. Il s'agit donc de militances clairement inscrites à gauche ou à l'extrême gauche. Notons que les modalités d'actions investies par les fems en question sont corrélées à celles que les associations et collectifs dont elles font partie mobilisent.

La militance a donc une place primordiale au sein des modalités de militantisme fem. Cependant, celles-ci peuvent s'inscrire en dehors de structures militantes.

- **Le militantisme indépendant**

J'appelle « militantisme indépendant » les activités d'une ou plusieurs personnes formant un groupe (sur la durée ou de manière éphémère), sans qu'il s'agisse d'une structure associative ou d'un collectif dont le but premier et officiel serait le militantisme. Il consiste à adresser un discours militant à un public identifiable : lecteurs, spectateurs, participants d'ateliers par exemple. Le plus souvent, le militantisme indépendant apparaît lorsque les individus profitent

[596] Fillieule, Olivier. *Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel.* In : Revue française de science politique, 2001/1, vol. 51, n°2, p. 199-217 ; Vendramin, Patricia (dir.). *L'engagement militant.* Louvain : Presses Universitaires de Louvain, 2013.

de leurs activités professionnelles pour militer, mais il peut également naître dans le cadre des loisirs. Ainsi, même si elle minimise le caractère militant de cette démarche, le fait qu'Alice (23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant) profite du site internet assurant la communication autour des soirées festives gays qu'elle organise pour afficher en page d'accueil les dates des manifestations en soutient au « mariage pour tous », est un exemple de réinvestissement militant du domaine professionnel.

À part la mise en scène du corps déjà évoquée plus haut, le militantisme indépendant peut prendre de multiples formes[597]. Par exemple, il peut s'agir de « loisir militant », comme une des activités de Tara. Elle parle de fanzines qu'elle a co-écrits :

> *« qu'on peut trouver en fait sur* queer zine archive project[598] *qui est une archive en ligne de toutes sortes de zines* queer*. (…) J'écrivais beaucoup pour ce zine avec une amie et c'était sur la nudité, sur la sexualité, sur le fait d'être* queer*. C'était un zine anticapitaliste, il y avait beaucoup de photos de cul [léger rire] qu'on a prises de nous-même et tout ».*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Les fems peuvent donc militer en dehors de toute structure, à travers leurs activités professionnelles et/ou qui s'apparentent à des loisirs majoritairement artistiques, mais aussi par le biais de leurs activités quotidiennes.

- **Le militantisme au quotidien**

Bien plus invisible que les formes de militantisme précédemment évoquées, le « militantisme au quotidien » regroupe selon moi toutes les actions menées par les individus dans leur vie quotidienne. Jacques Ion nomme *« l'action en minuscule »*[599] *« ce qui peut se passer au jour le jour, ce qui peut avoir l'air de pas grand chose, ce qui peut être l'œuvre d'un groupuscule voire d'un individu isolé »*[600]*.* Lorsque le sociologue parle d'« *ordinarité de l'action* », il

---

[597] La mise en scène du corps peut tout autant être investie dans le cadre de militance associative. L'association Act Up a par exemple diffusé des dizaines de campagnes photographiques et filmiques de prévention depuis sa création en 1984.

[598] *Queer zine archive project*, http ://www.qzap.org/v7/index.php, consulté le 22 avril 2015.

[599] Ion, Jacques. *S'engager dans une société d'individus.* Paris : Armand Colin, 2013, p. 165.

[600] *Ibid*.

désigne des événements pourtant spectaculaires en se référant, pour ne citer qu'un exemple, au geste individuel de Mohamed (Tarek) Bouazizi, en Tunisie (Sidi Bouzid), qui s'est immolé le 17 décembre 2010 pour protester entre autres contre la corruption, et qui peut être perçu comme étant à l'origine du soulèvement révolutionnaire qui a abouti au départ du président Zine El-Abidine Ben Ali[601]. Avec la notion de « militantisme au quotidien », j'entends prendre en compte des évènements aussi peu spectaculaires qu'une discussion.

La communication, le dialogue, aussi bien avec l'entourage qu'avec des inconnus peut constituer une forme d'investissement militant. Ainsi, Alice (23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant) rencontre des amies de son frère ou d'autres personnes qu'elle ne connaît pas, pour discuter avec elles de leur lesbianisme, juste découvert ou envisagé, afin de les rassurer, les soutenir. De même, Madison raconte:

> *« si on est par exemple, en face de quelqu'un pendant une période plus longue, comme dans un bus ou dans le métro, on peut bien discuter et on peut expliquer. (…) Par exemple, j'ai une tante qui était vraiment homophobe avant (…) dans cette situation je peux bien expliquer les choses tranquillement. (…) Par exemple mes ex copains qui étaient trans, surtout un de mes ex. J'ai passé beaucoup de temps avec sa famille biologique qui était très transphobe au début, avec qui j'ai eu beaucoup de discussions, où j'ai beaucoup expliqué de choses, et ça je peux le faire de façon tranquille ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

[601] Dans sa définition d'*« action en minuscule »*, Jacques Ion comprend également des actions opérées par des collectifs ou autres groupements organisés et évoque ainsi *Réseau Education Sans Frontière*. Dans la présente recherche, ce type d'action n'est pas considéré comme étant de l'ordre du quotidien puisqu'il y a clairement une inscription dans un groupement institué.

De plus, certains actes souvent considérés comme des services peuvent pour certaines personnes relever de la solidarité militante. Florian intègre l'entraide parmi les multiples actions militantes auxquelles il participe relativement au travail du sexe :

> *« garder l'enfant d'une amie ou aller visiter quelqu'un quand elle est malade, ce sont des trucs qui ne sont pas considérés comme politiques mais en fait, comme on est un mouvement où… c'est des préoccupations qui sont très basiques. Il y a beaucoup de migrantes, il y a beaucoup de femmes, beaucoup de mères ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Il est aussi ici question des habitudes de vie, des comportements que les personnes adoptent en dehors de tous cadres officiels. Ainsi, ce type de militantisme peut prendre des formes très variées, comme se tenir la main lorsqu'on est en couple dans les espaces publics (parmi d'autres enquêtées, Garance -21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant- souligne l'importance de ce geste *« militant »*). Être visible en tant que famille lesboparentale et *« sortir dans la rue avec [sa] femme et [ses] enfants, pour [Lydia], tout ça c'est militant, déjà »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe). Il peut s'agir de porter une attention particulière à la manière dont on consomme. Par exemple, Lola m'explique :

> *« j'achète pas des choses d'une compagnie que je n'aime pas. Que par exemple s'il y a… une compagnie de cinéma qui met son argent en soutien (…) contre le mariage pour les transpédégouines blablabla, moi, je n'irai pas au cinéma ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Elle précise de plus qu'elle s'applique à diffuser ce genre d'informations.

Si le militantisme au quotidien est le plus invisible et le moins valorisé, il n'en reste donc pas moins effectif : une discussion, un service, la visibilisation d'une relation ou le fait de consommer peuvent comporter des enjeux politiques.

Distinguer militance, militantisme indépendant et militantisme au quotidien permet de souligner le fait que l'action militante ne se restreint pas à l'engagement associatif, bien que celui-ci soit considéré comme correspondant le plus légitimement au mot « militantisme ». Face à l'hétérosexisme, les fems

investissent donc un militantisme polymorphe, auquel s'ajoutent de bien moins classiques résistances en termes de sexualité.

7.2 Les sexualités comme terrain de résistance

La thématique des « résistances » apparaît après analyse des entretiens et notamment par rapport aux réponses portant sur le potentiel militant ou politique des sexualités des fems et de leurs pratiques sexuelles. Non seulement ces deux dernières peuvent être envisagées comme autant de terrains de résistances aux normativités, mais les fems adoptent de plus des positions actives en termes de consentement et de transmission des savoirs-pouvoirs relativement à leurs sexualités.

7.2.1 Sexualités et pratiques sexuelles dissidentes

Mes questionnements quant à savoir si mes interlocutrices envisagent le sexuel comme comportant des enjeux militants ou politiques ont mis en lumière une divergence entre elles, qui s'articule autour des notions de privé et de public. Néanmoins le lesbianisme et les sexualités non hétérosexuelles ainsi que certaines pratiques considérées comme non hétéronormées peuvent être envisagées comme stratégies de résistances aux normativités et oppressions.

- **Les notions de public/privé au cœur du débat sur le caractère politique des sexualités**

Quelques rares interlocutrices « *ne donne[nt] pas du tout de sens politique [aux pratiques sexuelles]* » (Alice), ainsi qu'aux sexualités, et ce, quel que soit le contexte. Pour Alice (23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant), *« c'est plus une question de goût ».* Plus nombreuses sont celles pour qui leurs pratiques sexuelles et leurs sexualités détiendraient un caractère militant et seraient politiques en toutes circonstances. Au contraire, d'autres accordent ces dimensions uniquement aux pratiques ayant lieu « en public », à la vue d'autrui. Comment interpréter les divergences entre ces trois points de vue?

Rappelons que l'un des héritages principaux du féminisme est l'incitation au décloisonnement public/privé. Pour reprendre les termes de Lorena Parini,

> *« les féministes, avec leur slogan "le privé est politique", voulaient montrer que ce qui paraissait appartenir à la sphère du privé, à celle de l'intime, était traversé par des rapports de pouvoir et devait être appréhendé comme une affaire publique »*[602].

Si la démarche visait dans un premier temps à générer des débats publics en vue d'obtenir des droits sur les questions de l'IVG ou encore du viol, une impulsion est donnée afin de penser de nombreux autres sujets touchant aux corps et aux sexualités, sans pour autant qu'il y ait une implication juridique. Puisque toutes les fems entendues en entretien sont féministes, cela explique peut être l'apparition de nombreuses contradictions au fil des discours, surtout lorsqu'elles expliquent que le sexuel ne serait pas politique compte tenu du fait qu'il s'agirait d'une question privée, personnelle. C'est ainsi qu'après avoir affirmé que les pratiques sexuelles (notamment les pénétrations anales) ne peuvent être politique, Alice (23 ans, Licence 3 en cours, travail étudiant) suggère l'inverse au sujet de tous types de pénétration : *« je trouve ça très agréable d'être pénétrée, je ne vais pas m'en passer parce que j'estime que je veux être dans une sexualité militante anti-pénétration »*. Alice n'est pas intéressée par l'idée d'exclure la pénétration de son répertoire de pratiques sexuelles, mais ne nie pas la dimension potentiellement politique d'un tel choix en parlant même de « *sexualité militante anti-pénétration ».* En ces termes, Alice nous indique donc qu'elle reconnaît que le choix des pratiques sexuelles investies ou non peut relever d'une démarche de résistance aux normes.

Le regard d'autrui peut être perçu comme étant ce qui permet ou non aux pratiques sexuelles de s'inscrire dans une potentielle démarche de résistance. C'est ainsi que Dorothy indique qu'en ce qui concerne une éventuelle portée politique de ses pratiques sexuelles : *« ça reste au pied du lit en général »* (Dorothy, 27 ans, Master 2, salariée en entreprise). En d'autres termes, cela est du domaine du privé et ne concerne que les personnes en

---

[602] Parini, Lorena. *Le féminisme a-t-il redéfini les sexualités ?* In : Gardey, Delphine (dir.). *Le féminisme change-t-il nos vies?* Paris : Textuel, 2011, p. 60.

présence, sans pouvoir prétendre à une portée plus large. Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) confirme cette idée en soulignant le fait que les pratiques sexuelles ne peuvent avoir de portée politique que *« dans le sexe à plusieurs, ou dans le sexe en public, dans des lieux publics, des endroits avec plein de gens au même endroit, susceptibles de baiser ensemble »,* ou encore lors des performances qu'elle réalise en public. Pour mes interlocutrices qui partagent l'avis de Debra et Dorothy, seules les pratiques sexuelles publiques et/ou collectives peuvent revêtir un caractère résistant à l'hétérosexisme.

Au contraire, la majorité des fems entendues en entretien affirment comme Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation) que *« le privé est politique et la sexualité est politique »* et qu'en ce sens, ce qui pourrait être perçu comme étant de l'ordre de l'intime peut être également un lieu de résistances aux différentes pressions normatives. Dans cette approche, ce qui se joue au niveau interindividuel au sein de la sphère privée prend autant d'importance, au niveau militant, que ce qui fait l'objet d'une visibilité publique. C'est à partir de ce point de vue que Florian explique que :

> *« Est-ce que dans la façon dont je baise… Oui, je pense que c'est politique. Par exemple : prévention, usage de la capote ou pas, comment ça se négocie. La notion de consentement, de violence, comment ça se négocie, d'une certaine manière, oui. (…) [La prévention] ça a un impact au-delà de la rencontre sexuelle entre deux ou plusieurs personnes. Parce que je pense que plus tu as des pratiques et des habitudes sexuelles avec ou sans, plus ça va forcément avoir un impact sur les gens autour de toi. Déjà directement par rapport aux gens avec qui tu baises, mais en plus par la suite, plus les gens sont habitués ou voient que à côté les gens baisent ou pas de telle ou telle manière, du coup ça a tendance… Moi je crois que ça peut influencer aussi l'ensemble de la communauté ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Lorsque Florian envisage une possible influence d'un comportement individuel sur *« la communauté »*, il est bien question d'une résistance à une norme comportementale. L'exemple qu'il choisit pour questionner la dimension potentiellement politique de ce qui se joue entre un nombre limité de personnes lors d'interactions sexuelles est révélateur. Il applique une théorie de propagation par réseau, non pas à un virus, mais bien à une pratique, ici

l'usage du préservatif. Selon sa logique, si l'usage du préservatif par un individu peut avoir un impact sur ses partenaires et d'autres personnes par réseau, alors pourquoi n'en serait-il pas de même quelle que soit la pratique considérée : effort de prise en compte large du consentement, refus de donner une place centrale à l'orgasme, élargissement du répertoire sexuel, remise en cause des binarités donneur/receveur ou dominant/soumis en lien avec la masculinité/féminité, etc. ? Le potentiel de résistance aux normes peut être envisagé sans qu'il soit question d'influence à l'échelle des pratiques qui composent le script sexuel, dans ce cas, la non-hétérosexualité est envisagée comme politique.

- **La non-hétérosexualité comme résistance**

La non-hétérosexualité peut être envisagée comme une forme de résistance à l'hétéronormativité :

> *« je suis devenue lesbienne parce que ça va avec mon engagement politique, parce qu'il n'était plus question de continuer dans un schéma qui pour moi était sexiste et qui ne me respectait pas. C'est juste une évidence. Mais même avant de vraiment ressentir une attirance pour les filles, des fois je me disais que ce serait plus simple d'être lesbienne. Des choses un peu stupides, mais pas tant que ça, car ça me faisait trop violence ce qui se passait en tant qu'hétéro »*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Malgré une temporalité vague dans le discours, nous saisissons qu'avant d'éprouver une « *attirance* » pour les filles, Audre envisageait déjà le lesbianisme comme une échappatoire possible à l'hétéronormativité à l'œuvre dans les relations hétérosexuelles. Elle ne précise pas si elle était militante à cette époque. Cependant, elle affirme qu'à l'éclairage de ses convictions politiques le lesbianisme est devenu une « *évidence* ». Audre confirmera ce point en des termes similaires lorsque plus tard au cours de son entretien je lui demande si son militantisme a influencé ses pratiques sexuelles : *« Oui, parce que je pense que je suis devenue lesbienne [rire] par conviction politique, c'est certain »* (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage). En termes Wittigiens, pour Audre, devenir lesbienne signifie échapper à la catégorie/classe « femme » définie par l'hétérosexisme.

Toutes mes interlocutrices n'envisagent pas leur non-hétérosexualité comme une réponse politique à l'hétérosexisme. Néanmoins, plusieurs l'entrevoient comme étant, de fait, une forme de résistance :

> *« je pense que de toutes manières, être lesbienne à l'heure actuelle et le dire, c'est politique ».*
> (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant)

> *« (…) après je ne le fait pas pour être politique. Mais il se trouve que oui, c'est politique, quelque part. Tout à fait. Déjà d'assumer d'être lesbienne, je trouve ça politique, donc après d'avoir des relations sexuelles lesbiennes, forcément ».*
> (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

Comme l'indiquent ces deux extraits, l'énonciation de la non-hétérosexualité semble représenter une condition importante (*« le dire »* ; *« assumer »*). Natacha Chetcuti souligne que l'autonomination en tant que lesbienne marque la sortie de la catégorie « femme » liée à l'hétéronormativité[603]. Loin d'aller de soi, puisqu'il s'agit *« d'arriver à sortir de [l']inexistence et de la médiation des hommes, corollaire de la contrainte à l'hétérosexualité »*[604], se dire non hétérosexuelle relève donc de la résistance.

Au contraire de Lydia, qui semble envisager toutes les relations sexuelles lesbiennes comme autant de résistances à l'hétéronormativité, d'autres enquêtées n'analysent en ces termes que certaines pratiques.

- **Les pratiques sexuelles non hétéronormées comme résistance**

John Gagnon remarque que l'*« on peut, à juste titre, utiliser le terme "script" pour décrire pratiquement tous les comportements humains, dans la mesure où il n'y a pas grand-chose qui puisse être qualifié de complètement spontané »*[605]. Les interactions sexuelles n'échappent pas à cette logique, si bien que *« sans la présence de tous les éléments requis par un script qui définit la situation, nomme les acteurs et indique le comportement à suivre, rien de*

---

[603] Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Op. cit.*

[604] *Ibid.*, p. 122.

[605] Gagnon, John. *Les scripts de la sexualité : essai sur les origines culturelles du désir.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bourcier, Marie-Hélène. Paris : Payot, 2008, p. 58-59.

sexuel n'est susceptible de se produire »[606]. J'utilise ici la notion de *« script sexuel »* développée par John Gagnon et William Simon. Les auteurs distinguent trois niveaux de scripts sexuels : l'intrapsychique, l'interpersonnel et le scénario sexuel[607]. Pour reprendre la formulation de Michel Bozon et Alain Giami, *« ils agissent [respectivement], soit au plan subjectif de la vie mentale, soit au plan de l'organisation des interactions sociales, soit au plan de prescriptions culturelles plus générales »*[608]. Cette analyse se focalise sur le dernier de ces trois niveaux, les *« scénario culturels »*, qui dictent dans les moindres détails le possible et l'impossible en termes sexuels (à distinguer de l'autorisé et de l'interdit des lois ou des normes), puisqu'ils

> *« ne font pas que spécifier les objets appropriés, les buts et les qualités désirables des relations entre soi et l'autre ; ils précisent les moments et les lieux, les séquences de gestes et de propos et surtout ce que l'acteur et sa (son ou ses) partenaire(s) sont censés ressentir »*[609].

Mis à part les discours selon lesquels les pratiques sexuelles ne sont pas politiques, les points de vues des enquêtées au sujet des pratiques sexuelles divergent fortement sur bien des aspects.

Certaines fems estiment que seulement certaines pratiques représentent des formes de résistance, ou que certaines pratiques les incarnent davantage que d'autres. Les exemples diffèrent selon l'interlocutrice : Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) évoque la masturbation, Tara (24 ans, Licence 3, éducation/animation) parle du *fist fucking*, Garance (21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant) développe au sujet des *sex toys*, tandis que Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) évoque entre autres la sexualité de groupe, et que Lilah (25 ans, Master 2, travail du sexe) discute longuement le sujet du BDSM. Chaque pratique évoquée est accompagnée d'une explication du caractère politique qui lui est propre.

---

[606] *Ibid.*, p. 59.

[607] Gagnon, John. *Les scripts de la sexualité. Op. cit.*; Simon, William. Gagnon, John. *Sexual script : permanence and change*. In : Archives of Sexual Behaviour, 1986, n°15, p. 97-120.

[608] Bozon, Michel. Giami, Alain. *Présentation de l'article de John Gagnon*. In : Actes de la recherche en sciences sociales, Juin 1999, vol. 128, *Sur la Sexualité*, p. 70.

[609] Simon, William. Gagnon, John. *Sexual script. Op. cit.*, p. 105. Cités dans Bozon, Michel. Giami, Alain. *Présentation de l'article de John Gagnon*. *Op. cit.*, p. 70.

Natacha Chetcuti indique que relativement à ses interlocutrices, *« l'utilisation des gadgets sexuels, dans le script lesbien, implique une prise de distance avec les pratiques hétérosexuelles »*[610]. Les fems entendues en entretiens investissent même parfois ces utilisations de *sex toys* comme une forme de résistance aux normes sexuelles hétéronormées. Pour Garance, l'utilisation de *sex toys* signifie qu'

> *« (…) on n'a pas besoin d'homme, on n'a pas besoin d'eux. Voilà. Et même quand on veut avoir des choses différentes [des pratiques sexuelles lesbiennes sans sex toys], ce n'est pas pour ça [remplacer les hommes] qu'on a besoin d'avoir ça [les sex toys]. Et même des fois on n'a pas besoin d'autres choses du tout ».*
> (Garance, 21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant)

Pour cette enquêtée, avoir des pratiques sexuelles incluant des *sex toys* lorsqu'on est lesbienne peut prendre plusieurs sens. Dans chaque cas, il s'agit d'une résistance aux normes dictant l'idée que les hommes, et surtout les pénis des hommes, seraient indispensables aux sexualités des femmes et plus largement aux scénarios sexuels. La démonstration repose sur trois points : un *sex toy* peut remplacer un pénis, il peut tout autant être utilisé pour lui-même sans que la question du pénis ne rentre en compte, et enfin sa non-utilisation démontre la possible inutilité d'objets phalliques (*sex toys* ou pénis) au sein des sexualités lesbiennes. Les scripts sexuels lesbiens ou *queer* des fems peuvent inclure d'autres éléments qui permettent de dépasser d'autres formes de normes, comme par exemple le fisting[611].

---

[610] *Ibid.*, p. 191.

[611] Notons que les données recueillies en entretiens sont insuffisantes pour déterminer précisément avec qui mes interlocutrices investissent quelles pratiques sexuelles, hormis dans une certaine mesure pour l'utilisation des *sex toys*. Ce type d'information permet par exemple de distinguer les pratiques considérées comme anodines des autres et les modalités d'investissement de chacune. Natacha Chetcuti démontre que sans être dévalorisée, l'utilisation d'objets sexuels n'est pas non plus devenue une norme lesbienne. *« L'utilisation des objets peut être envisagée en fonction de la durée de la relation et de la connaissance du corps et des préférences sexuelles des membres du couple. (…) Interprétés comme une des variantes possibles des plaisirs sexuels, les objets sexuels ne sauraient en être le facteur systématique et obligatoire »* (Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Op. cit.,* p. 188-189). Selon les informations recueillies, mes interlocutrices et celles de Natacha Chetcuti envisagent l'utilisation des *sex toys* selon des modalités similaires. Une nuance apparaît cependant. Pour les interlocutrices de Natacha Chetcuti *« l'utilisation des objets sexuels (…) ne peut être envisagée en début de relation »* (Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Op. cit.,* p. 188-189). Les entretiens de

Tableau 1 : le fisting

Jamais pratiqué	Pas envie d'essayer			Envie d'essayer			Déjà tenté			**Pratiqué**			Fréquence rare			Fréquence régulière			**Pratiqué lors du dernier rapport**		
	R	D	Les deux	R	D	Les deux	R	D	Les deux	R	D	Les deux	R	D	Les deux	R	D	Les deux	R	D	Les deux
	1	1	1	2	1	1	3			5	1	4	2	1		2	1		2	1	
10	3			4			3			**10**			3			3			**3**		
																			Total répondantes: **20**		

« R » : receveuse, désigne le rôle tenu lors de l'interaction sexuelle. La receveuse est la personne qui reçoit la main dans son corps.

« D » : donneuse, désigne le rôle tenu lors de l'interaction sexuelle. La donneuse est la personne dont la main est introduite dans le corps de l'autre.

« Les deux » : indique que la répondante a tenu les rôles de donneuse et de receveuse en ce qui concerne la pratique du *fist*.

---

plusieurs de mes interlocutrices permettent d'affirmer que pour les fems, ce n'est pas forcément le cas.

Les fems qui ont répondu au sujet de cette pratique se réfèrent toutes au fisting[612] vaginal sauf Florian qui parle du fisting anal.

Exemple de lecture du tableau : sur les vingt fems, trois ont pratiqué le *fist* lors de leur dernier rapport sexuel, dont deux en tant que receveuses.

Le fisting, qui consiste en l'introduction de la main (fermée en poing ou non) dans le rectum ou le vagin, est la seule pratique sexuelle inventée au cours du XX^{ème} siècle[613] et fut d'abord pratiqué par les gays[614]. Pascal Le Rest note que la représentation du *fist* n'est plus cantonnée à la pornographie et s'étend à *« des œuvres artistiques qui sont connues et reconnues »*[615]. Il cite le film *Irreversible*[616] et la bande dessinée *Le Déclic*[617]*.* Selon lui, *« cela atteste de leur relative normalité ou de la voie ouverte vers leur normalisation, ce qui ne retire rien de leur originalité et de leur singularité* »[618]. Notons également la parution récente d'un ouvrage entièrement consacré à la pratique du *fist* (principalement anal mais aussi vaginal)[619].

Spontanément ou suite au questionnement, la thématique du *fist* est abordée au cours de vingt entretiens sur les vingt-deux réalisés. Les résultats obtenus pour cette thèse ne peuvent pas bénéficer d'une comparaison puisqu'aucun chiffre sur la pratique du *fist* vaginal en France n'est disponible. Les questionnaires utilisés lors des enquêtes réalisées par l'ACSF (1993 et

---

[612] Le terme anglais *fist fucking* signifie « baiser avec le poing ». Le terme fisting est un anglicisme désignant la même pratique sexuelle. Cette pratique est également nommée *fist*. Pour une étude de la pratique du fisting dans la communauté gay cuir américaine de la seconde moitié du 20ème sciècle, voir Rubin, Gayle. Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bolter, Flora. Broqua, Christophe. Mathieu, Nicole-Claude. (et al.), Paris : EPEL, 2010. Plus spécifiquement le chapitre IV, Les Catacombes. Temple du trou du cul (p. 225-256) et le chapitre VI, Elegie pour la Vallée des Rois. Le Sida et la communauté cuir à San Francisco, 1981-1996 (p. 317-380).

[613] Alizart, Mark. In : Di Folco, Philippe (dir.). *Dictionnaire de la pornographie : suivi d'une galerie de noms et d'une galerie de mots.* Paris : Presses universitaires de France, 2005, p. 195 ; Vidal, Marco. *Fist.* Paris : La Découverte, 2015.

[614] Alizart, Mark. In : Di Folco, Philippe (dir.). *Dictionnaire de la pornographie. Op.cit.,* p. 195.

[615] Le Rest, Pascal. *Des rives du sexe. Regard sur l'évolution des pratiques sexuelles.* Paris : L'Harmattan, 2003, p. 52.

[616] Noé, Gaspar. *Irréversible,* 2002, France, 97 min.

[617] Manara, Milo. *Le Déclic*. Tome 2. Paris : Albin Michel, 1991. Pour cet exemple et le précédent, il s'agit de fisting anal.

[618] Le Rest, Pascal. *Des rives du sexe. Op. cit.,* p. 52-53.

[619] Vidal, Marco. *Fist. Op. cit*.

2008) comportent des questions sur la pratique du *fist*[620]. Cependant, plusieurs points sont regrettables. D'abord, la question du *fist* n'est pas posée concernant les rapports hétérosexuels. Ensuite, les résultats concernant sa pratique entre femmes ne sont pas publiés. Enfin, les questions ne concernent que l'insertion du poing dans l'anus, donc les *fists* vaginaux ne sont pas recensés.

Pour cette thèse, dix répondantes, soit la moitié des fems avec qui le sujet est discuté, déclarent ne pas pratiquer le *fist*. L'une d'entre elles signale ne pas avoir envie d'essayer que ce soit en tant que donneuse ou receveuse. Par contre, quatre précisent qu'elles ressentent l'envie d'essayer la pratique du *fist*, auxquelles s'ajoutent trois personnes qui ont déjà tenté l'expérience sans estimer avoir « réussi ». Les deux fems restantes n'apportent pas ce type d'informations.

Dix autres enquêtées déclarent pratiquer le *fist*. Sur ces dix fems, trois précisent le pratiquer rarement et trois de manière régulière, les autres n'ont pas donné ce type d'indications. Soulignons que trois fems ont pratiqué le *fist* lors de leur dernier rapport sexuel (ce ne sont pas celles qui disent le pratiquer de manière régulière). Il est notable que le rapport ACSF de 1993 stipule que lors des rapports entre hommes (dernier rapport), *« l'insertion du poing dans l'anus est rare (6%) »*[621]. À titre indicatif, le fisting vaginal à été pratiqué par près de 18% des fems entendues en entretien et qui ont décrit leur dernier rapport sexuel. Au vu des données recueillies, le *fist* semble être une pratique courante chez les fems, sans pour autant être pratiqué ni par toutes ni tout le temps.

Si le *fist* bénéficie d'une place certaine dans la culture et les discours fems comme nous allons le constater ci-après, ce n'est donc pas uniquement car il est considéré comme transgressif, mais bien car il est effectivement pratiqué

---

[620] Spira, Alfred. Bajos, Nathalie. et le groupe ACSF. *Les comportements sexuels en France. Op. cit*. Voir analyse de la page 158 à la page 160 et questionnaire pages 325 et 328. Pour l'enquête parue en 1993, le questionnaire est disponible en ligne : http://nesstar.ined.fr/quest/IE0178_Q1.pdf, consulté le 18 août 2015.

[621] Spira, Alfred. Bajos, Nathalie. et le groupe ACSF. *Les comportements sexuels en France. Op. cit.,* p. 159.

par nombre de fems. Sans être une pratique sexuelle routinière, il ne fait pas non plus figure d'exception dans le paysage sexuel des fems.

Dans la culture fem française, le *fist* apparaît dans plusieurs films d'Emilie Jouvet[622]. Dès son premier roman, Wendy Delorme déclare au sujet du *fist fucking* : *« il y en a qui tombent amoureux de gens, moi cette nuit là je suis tombée amoureuse d'une pratique sexuelle »*[623]. Son *Eloge de la main*[624], chapitre de son second roman, a bénéficié de lectures publiques[625]. Malgré son style romancé, le texte est si descriptif qu'il peut être lu comme un manuel d'initiation au fisting. Dans le rôle de réceptrice du *fist* tout au long du texte, la narratrice n'en est pas moins initiatrice[626]. Le vocabulaire révèle qu'elle est active dans l'interaction. Durant l'insertion de la main, elle ordonne : *« Laisse-moi négocier les termes de l'invasion et t'annexer par consentement mutuel »*[627]. Puis lorsque la main est introdute dans son vagin, elle décrit : *« Ta main pressée de toute part se modèle dans ma chair à convenance de mon plaisir. Tu me laisses te travailler et te pétrir de l'intérieur, tu te fais souple »*[628]. Alors que le *fist* est une pénétration et que socialement, la personne pénétrée est considérée comme passive, cette scène, à l'image des propos que j'ai pu recueillir en entretiens, offre une approche inverse. C'est la personne donneuse qui est *« annex[ée] »*, *« pétri[e] »*, *« souple »*. Dans la culture fem, le *fist* est donc présenté d'une manière allant à l'encontre des scripts sexuels majoritaires.

---

[622] Jouvet, Emilie. *One Night Stand.* France, 2006, 100 min ; Jouvet, Emilie. *Much more pussy !* France, 2010, 80 min.

[623] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 27.

[624] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*, p. 71-75.

[625] Par exemple le 16 octobre 2009 à La Maison des Métallos, dans le cadre du débat-conférence intitulé *Les mots de la chair : femme, artiste et création.*

[626] Une analyse similaire peut être faite au sujet d'une scène de *fist,* où une fem est receptrice, dans *One Night Stand* d'Emilie Jouvet. Voir Chrestian, Aurélie. (mémoire master 2) *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Op. cit.*, p. 70-71.

[627] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*, p. 72.

[628] *Ibid*.

Pour Tara (24 ans, Licence 3, éducation/animation), le fisting permet de s'extraire d'une forme de norme :

> *« [Le fisting] c'est quelque chose que j'aime beaucoup parce que quand je l'ai découvert, ça m'a semblé assez extrême. Donc c'était pour moi… Peut-être pas extrême, mais sur le moment j'ai vu ça un peu comme une introduction à des pratiques qui étaient disons moins normées que ce que je faisais avant dans ma sexualité. C'est quelque chose qui me fait ressentir énormément de pouvoir. Moi je préfère, comme pour moi le fisting c'est assez intense, je préfère faire ça en dehors d'une scène BDSM. (…) Enfin, pour moi c'est un truc un peu romantique parce que tu as tout le poing de quelqu'un dans, dans ta chatte quoi. Et… Ouais, c'est une de mes pratiques préférées, justement parce que c'est un poing et aussi j'aime beaucoup le fait que le* fist *c'est aussi, enfin [sourire audible] le* fist *politique. Enfin juste [elle lève le poing fermé en l'air]. (…) En fait je pense que ça a aussi un rapport avec ma féminité parce que souvent en... C'est l'idée de la femme faible, parfois je me sens très faible. Mais en fait quand quelqu'un me fiste, je me sens hyper forte. Je me rends compte que mon corps est très flexible et qu'il peut prendre énormément de choses ». (Tara)*

Le *fist fucking* est souvent assimilé par les fems au poing militant levé en signe de protestation. L'association symbolique entre les deux gestes est couramment faite, si bien que Louis(e) de Ville plaisante spontanément à ce sujet au cours d'un débat aux côtés de Geneviève Fraisse. La performeuse, qui répond à une question du public, explique qu'elle s'efforce de diffuser des messages politiques dans ses représentations théâtrales, fait un lapsus puis est reprise par la philosophe avant de faire une plaisanterie sexuelle :

> *« Louis(e) de Ville : Je crois qu'il y a ceux qui n'entendent pas qu'est-ce qu'on dit avec le poignet [elle lève un poing militant].*
>
> *Geneviève Fraise : Le poing.*
>
> *Louis(e) de Ville : Le poing, merci. [Faisant glisser son poing gauche dans sa main droite refermée, elle mime un fist fucking] Bah des fois tout le poignet… [Elle reprend après les rires du public] Mais que peut-être il peut l'entendre autrement, et beaucoup avec humour »*[629].

---

[629] Ce débat organisé par *Savoir et agir, Rencontres et débats Autrement,* a eu lieu le 18 mai 2012 au *Centre d'animation place des fêtes* à Paris, après une représentation de la pièce écrite et jouée par Louis(e) de Ville intitulée *Betty speaks*. Le débat avait pour sujet *« l'érotisme rime-t-il avec féminisme ? »* et les deux invitées étaient Louis(e) de Ville et Geneviève Fraisse. Une vidéo est disponible en ligne, voir à la minute 26 : 47, http ://rencontres-et-debats-autrement.org/index.php?page=erotisme-et-feminisme, consulté le 22 avril 2015.

Au-delà de l'esthétique du geste, le *fist fucking* constitue pour une partie de mes enquêtées une pratique à forte charge significative. C'est pourquoi certaines de mes interlocutrices souhaitent atteindre la capacité de le pratiquer, que ce soit en tant que donneuse ou receveuse, comme Jodie (25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant) qui m'explique ne pas encore avoir pratiqué le *fist fucking*, alors qu'elle « *aimerai[t] bien* ». Le *fist fucking* peut être analysé comme une forme certaine de désobéissance aux injonctions normatives adressées aux femmes. Tara l'exprime en le qualifiant de pratique *« moins normée »*. Il s'agit non seulement d'une sortie des scripts sexuels courants, mais également des rôles communément distribués entre pénétrant et pénétré. En effet, alors même qu'elle est receveuse, Tara soutient qu'elle se ressent du côté du *« pouvoir »* et utilise un vocabulaire actif pour décrire ce qui se joue au niveau de son corps (*« prendre »*). Son corps pénétré est bien sujet et non pas objet, il *« est flexible »*, *« il peut prendre »*. Non seulement, recevoir un *fist fucking* n'objectifie pas Tara, mais de surcroît, c'est par là même qu'elle résiste à l'injonction à la faiblesse ou fragilité prêtées aux femmes. Grâce à cette pratique, Tara prend conscience des capacités de son corps. Pierre Bourdieu (en s'appuyant sur le travail de Seymour Fisher) indique que *« les hommes tendent à se montrer insatisfaits des parties de leur corps qu'ils jugent "trop petites" tandis que les femmes portent plutôt leurs critiques vers les régions de leur corps qui leur paraissent "trop grandes" »*[630]*.* Pourtant c'est bien dans la flexibilité, la capacité à s'élargir de son corps que Tara puise un ressenti de puissance (*« hyper forte »*). La résistance se poursuit lorsqu'on considère comment Tara envisage cette pratique. L'emploi du terme *« extrême »* se substituant à « *moins normée »* ne révèle que les stéréotypes habituellement véhiculés au sujet de cette pratique : le *fist fucking* est socialement considéré

[630] Bourdieu, Pierre. *Remarques provisoires sur la perception sociale du corps.* In : Actes de la recherche en sciences sociales. Avril 1977, vol. 14, Présentation et représentation du corps, p. 54.

comme une pratique extrême, violente, dangereuse ou encore risible. Pourtant, Tara l'investit dans une démarche *« romantique »* [631].

Tableau 2 : dégénitalisation

Jamais pratiqué	Pratiqué mais ne considère pas cela comme un rapport	Pratiqué	
8	2	10	Total répondantes : 18

Exemple de lecture du tableau : Sur les dix-huit répondantes avec lesquelles la thématique de la dégénitalisation [632] de la sexualité est abordée, dix ont déjà pratiqué la dégénitalisation de la sexualité dont deux considèrent qu'il ne s'agit pas de rapports sexuels.

Sans reprendre la notion de script, le philosophe Jean-Baptiste Scherrer constate que *« la mécanique des organes génitaux »* est l'idée des sexualités la plus répandue, *« comme si il allait de soi que les organes de la reproduction constituent des organes sexuels »* [633] . « Dégénitaliser les sexualités », expression qui ne désigne ni les sexualités non pénétratives ni l'absence de sexualité, mais bien des formes de sexualités excluant la génitalité

---

[631] Lors de ma recherche de master 2 j'ai constaté l'omniprésence du *fist* dans les films pornographiques *queer,* lesbiens et trans. Dans une démarche similaire à celle de Tara, cette pratique y est présentée souvent hors cadre BDSM, et de manière à ce que la personne pénétrée soit perçue comme active, dominante, initiatrice. Cette représentation va à l'encontre de la manière dont cette pratique est socialement perçue, à l'image de la définition qui en est faite dans le *Dictionnaire de la pornographie*. Ainsi, l'article consacré à cette pratique la présente comme violente et dangereuse pour la santé. L'auteur essaye de démontrer qu'il ne s'agit pas réellement d'une pratique sexuelle, argumentant que le *fist « n'entraîne pas forcément d'excitation sexuelle »* (comme si toutes pratiques sexuelles entraînaient forcément, pour tout le monde, de l'excitation, et quel que soit le contexte), mais qu'il s'agirait avant tout du plaisir de *« se sentir une chose ».* Alizart, Mark. In : Di Folco, Philippe (dir.). *Dictionnaire de la pornographie*. *Op. cit.,* p. 195. Voir Chrestian, Aurélie. (mémoire master 2) *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Op. cit.*, p. 69-72.

[632] Définition voir glossaire.

[633] Scherrer, Jean-Baptiste. *La position du clown, Philosophie pratique des désirs.* Paris : Editions Anabet, 2006, p. 6.

et l'analité[634], constitue précisément une sortie de la mécanique précitée. Cette thématique est abordée avec dix-huit des vingt-deux fems entendues en entretiens.

Si le fisting n'est pas pratiqué (ou apprécié) par toutes les fems entendues en entretiens, elles ne remettent pas en cause le caractère sexuel de cette pratique et elles savent de quoi il s'agit. En d'autres termes, le *fist* détient une place considérée comme légitime dans le script sexuel, au même titre qu'un rapport bucco-génital par exemple. Ce n'est pas le cas de la dégénitalisation : parler de sexualité en excluant la génitalité peut paraître antinomique. L'effectivité de la stimulation génitale peut être déterminante pour que l'interaction soit qualifiée de « rapport sexuel ». Cette idée est tellement établie que lors de la majorité des entretiens, j'ai dû définir en quoi consiste le fait de dégénitaliser la sexualité. Dans ces cas, soit mes interlocutrices ne comprenaient pas ma question, soit elles pensaient que je faisais référence à l'absence de pénétration (pour toutes les personnes en interaction) mais avec présence de stimulation génitale, ou encore l'absence de stimulation génitale sur le corps de l'une des partenaires. De surcroît, certaines enquêtées, qu'elles aient ou non eu des pratiques de dégénitalisation de la sexualité, estiment qu'il ne s'agit pas de rapports sexuels, ou que ces derniers sont incomplets, pouvant parfois les qualifier de « préliminaires ». La dégénitalisation a donc un statut particulier au regard des normes qui régissent les scripts sexuels. La norme majoritaire impose la génitalité comme condition à l'effectivité d'un rapport dit sexuel, mais des « scénarios culturels » minoritaires qui excluent la génitalisation existent, bien qu'ils soient méconnus et délégitimés.

Quelles que soient les pratiques concrètes que cela implique, lorsque mes enquêtées évoquent la dégénitalisation, il est question de ne « *pas restreindre*

---

[634] En ce qui concerne les sexualités non pénétratives, voir Bajos, Nathalie. Andro, Armelle. *La sexualité sans pénétration : une réalité oubliée du répertoire sexuel*. In : Bajos, Nathalie. Bozon, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Op. cit.*, p. 297-314. Au sujet de la pénétration (vaginale et anale) dans les sexualités lesbiennes, voir Chetcuti, Natacha. *Se dire lesbienne. Op. cit.*, 2010, p. 176-184. Enfin, sur l'absence de pratiques sexuelles, voir La Van, Charlotte. Ferrand, Michèle. Levinson, Sharman. *L'absence d'activité sexuelle : une singularité plurielle*. In : Bajos, Nathalie. Bozon, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Op. cit.*, p. 333-355.

la sexualité à quelque chose de génital, on peut jouir autrement qu'en se tripotant le clito, quoi. Je voulais dire que voilà, on peut jouir de mille manières, qu'il y a mille sexualités différentes » (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage). En d'autres termes, son investissement est à entendre comme une forme de résistance à la norme génitale du script sexuel. L'enquêtée fait ici référence au message qu'elle souhaite véhiculer grâce à une performance au cours de laquelle le public est invité à déguster de la nourriture dans laquelle elle patauge, nue.

Au début de cette recherche, je pensais être en mesure d'aborder cette question à travers l'entrée du BDSM. Les entretiens ont rapidement invalidé cette hypothèse. Si certaines enquêtées dégénitalisent les sexualités au moyen de pratiques BDSM comme les jeux de rôle ou le fétichisme, elles ne forment pas une majorité. Non seulement les scripts BDSM peuvent inclure la génitalité, mais surtout, les scripts de dégénitalisation peuvent survenir en dehors de tout contexte BDSM[635].

Les propos de Dina illustrent ce dernier point :

> *« il y a des femmes qui sont très sensibles des seins. Tu peux faire jouir certaines femmes comme ça. Après je considère qu'il y a rapport sexuel à partir du moment où il y a plaisir. Pas forcément orgasme. Tu peux prendre beaucoup de plaisir, pas avoir d'orgasme et prendre ton pied. Tu peux avoir un orgasme et moins prendre ton pied ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

La dégénitalisation peut donc remettre en cause la conception du rapport sexuel « total » dirigé vers et achevé par l'orgasme. Certes, Dina utilise un exemple faisant intervenir un caractère sexuel secondaire. Toutefois, d'autres fems évoquent des scripts excluant totalement les parties du corps qui sont socialement considérées comme étant de l'ordre du sexuel :

---

[635] À titre indicatif, voir en annexe 5 : Relation entre la pratique du BDSM et la dégénitalisation de la sexualité. Dix-huit enquêtées ont répondu à la fois aux questionnements sur le BDSM et la dégénitalisation. Il en ressort que six pratiquent les deux, trois pratiquent le BDSM mais ne dégénitalisent pas la sexualité, quatre dégénitalisent la sexualité mais ne pratiquent pas le BDSM, et cinq ne font ni l'un ni l'autre. Notons qu'il s'agit de réponses sur l'ensemble de leur sexualité, ce qui signifie qu'une personne qui investit des sénarios sexuels de dégénitalisation et des sénarios sexuels BDSM ne fait pas obligatoirement les deux conjointement.

> *« Naomie : Quelque chose dans la durée de vraiment très doux où tu commences par caresser le visage, les mains qui sont très sensibles, les oreilles. Les terminaisons nerveuses.*
>
> *Aurélie : Donc avec des caresses mais sans impliquer du génital.*
>
> *Naomie : C'est ça, avec des caresses, des coups de langue, des bisous et beaucoup de mots doux de description des sensations, du plaisir ».*
> (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage)

La dégénitalisation est donc un terrain de résistance aux normativités dans le sens où elle permet d'inclure autant de parties du corps, autant d'objets extérieurs, autant d'actions que l'imagination le permet. Mais surtout, elle rompt radicalement avec les scénarios culturels qui structurent les scripts sexuels, puisque le génital en est totalement exclu. Ainsi, elle fait partie du répertoire plus large de pratiques sexuelles que les fems peuvent mobiliser comme moyen de résistance. Pourtant, toutes les fems n'investissent pas la dégénitalisation, certaines même adoptent le point de vue majoritaire selon lequel sans stimulation génitale, il n'y a pas rapport sexuel. Ajoutées à des sexualités non hétérosexuelles, ces pratiques permettent néanmoins aux fems d'entrer en résistance contre l'hétérosexisme même en terrain sexuel. Sur ce terrain, alors que l'on voudrait des femmes qu'elles soient sexuellement disponibles pour les hommes, les fems donnent également une place primordiale à la notion de consentement.

7.2.2 La place centrale du consentement

Le consentement occupe une place centrale dans le discours de certaines enquêtées sur le thème des sexualités. Si selon elles le respect du consentement n'est pas favorisé par l'hétéronormativité, d'autres facteurs doivent être pris en compte comme la valorisation de certaines pratiques sexuelles au sein de leurs réseaux relationnels.

- **La recherche active du consentement**

Il est notable que lorsque je demande à Audre si elle « *pratique le safe sex* », elle n'entend pas la question en termes de réduction des risques relativement à la transmission des IST, comme l'indique sa réponse :

> *« Oui bien sûr parce que c'est super important. Après, il faut peut-être que je le définisse pour moi. Pour moi, c'est l'idée que dans les relations sexuelles ou même amoureuses, le respect de l'autre est super important. Ne pas choquer, ne pas faire mal si c'est pas demandé. Ne pas vexer. Être à l'écoute de l'autre, de ses attentes et de ce qu'elle ne souhaite pas. Ça passe beaucoup par le dialogue. C'est super important. En plus une des luttes qui me tient le plus à cœur, c'est les violences envers les femmes et notamment les violences sexuelles ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Audre utilise le terme « *safe* » dans un sens complémentaire à celui auquel je pensais restreindre ma question, puisqu'elle inclut également la prise en compte active des limites de consentement entre partenaires durant les interactions sexuelles. Le terme *« safe »* peut désigner à la fois la réduction des risques en matière de transmission des IST et celle relative à la sécurité physique et émotionnelle. D'autres interlocutrices abordent ce type de démarche lorsque mes questions portent sur les thématiques « sexualité et militantisme/politique », comme Naomie au sujet de la dégénitalisation des pratiques sexuelles :

> *« C'est juste une question d'écoute de l'autre et d'écoute de ses désirs. C'est un truc politique d'écouter l'autre parce j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de gens qui ne font pas attention à ça. C'est un truc auquel je suis très sensible. Je veux toujours faire très attention à ne pas dépasser la limite de l'autre quelle qu'elle soit. Si sa limite c'est que je n'ai le droit de l'effleurer que là et bien je l'effleurerai que là toute la nuit. (…) C'est juste une écoute de l'autre et un respect total de ses désirs. Et au-delà des désirs, de ce qu'il accepte, de ce qu'il n'accepte pas. Et donc de son vécu qui… qui est exprimé par ça ».*
> (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage)

En entretien, les fems déplorent le fait que le consentement des personnes est souvent considéré comme étant de l'ordre de l'évidence selon le type de relations interpersonnelles, comme par exemple au sein d'un couple (« *d'écouter l'autre, parce j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de gens qui ne font pas attention à ça » -Naomie-)*. Les deux extraits ci-dessus illustrent le fait

que pour les fems, le consentement est évidemment absent lorsqu'une personne dit « non », de quelque façon que ce soit (« *ce qu'elle ne souhaite pas* » - *Audre-, « ce qu'il n'accepte pas » -Naomie-)*. En ce sens, les fems s'inscrivent dans l'approche désormais légitimée par la reconnaissance dans le droit français du viol entre époux depuis 1990 et selon laquelle au sein d'un couple, le consentement à un rapport sexuel peut être absent[636]. Leur conception se démarque de la vision classique du consentement sexuel relativement au statut du « oui » dans l'interaction. Car si le « non » peut maintenant être entendu même au sein d'un couple marié, l'énonciation du « oui » n'est pas pour autant indispensable à ce que les partenaires considèrent l'accord de l'autre comme acquis. Dans le discours des fems, le consentement ne commence pas sans que le « oui » ne soit énoncé et surtout les modalités de l'acquiescement développées : « *ses attentes* » (Audre) « *ses désirs* », « *ce qu'il accepte* » (Naomie). Il apparaît distinctement que ces « oui » et « non » sont communiqués à travers l'échange verbal (« *écoute* » -Audre-, « *écoute* » x 3, « *écouter* » -Naomie-). Nous saisissons également qu'il n'est pas simplement question de savoir si les personnes souhaitent avoir un rapport ou non mais que c'est bien chaque élément[637] se déroulant au fil dudit rapport (le script sexuel décortiqué) qui doit être questionné en termes de

[636] L'arrêt rendu par la Cour de cassation le 5 septembre 1990 (chambre criminelle, pourvoi n° 90-83786) fut le premier à reconnaître le crime de viol entre époux durant le mariage. Un autre arrêt en date du 11 juin 1992 précisait que le consentement des époux restait présumé, sauf preuve contraire (chambre criminelle de la Cour de cassation, pourvoi n°91-86346), principe inscrit dans le Code pénal par la loi n° 2006-399 du 4 avril 2006. Il aura fallu attendre la loi n° 2010-769 du 9 juillet 2010 pour que la présomption de consentement des époux à l'acte sexuel soit supprimée du Code pénal.

[637] À la lecture de ce que Natacha Chetcuti indique relativement aux pratiques pénétratives chez les lesbiennes (et même si l'objet n'était pas d'éclairer la place du consentement mais plus la prise de distance avec les scripts hétérosexuels), on constate que la pénétration n'est pas indispensable au script sexuel lesbien, mais dépend bien du consentement des partenaires. (Voir Chetcuti, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme. Op. cit.*, p. 276-295.) Les discours de mes enquêtées laisse supposer que les fems proposent de questionner plus en détail les scripts sexuels à l'éclairage du consentement.

consentement. Enfin, conscientes que *« céder n'est pas consentir »*[638] mes interlocutrices peuvent également interroger un consentement donné par un « oui » faussé par les rapports de pouvoir entre les individus.

- **Le consentement au-delà des normes *inside***

Concernant la notion de consentement, les résistances des fems ne sont pas perceptibles seulement par rapport à ce que véhiculent les discours sociaux majoritaires : elles discutent également les normes produites au sein des réseaux relationnels dont elles font partie. Dossie (29 ans, doctorante) s'interroge sur la question du consentement au cours des interactions sexuelles :

> *« Dossie : En fait, il y a plein de choses qui sont connotées violentes. Un fist, c'est connoté violent pour moi. C'est une pratique que je ne pourrais pas vraiment faire lors d'un premier rapport. Il faut vraiment connaître mieux la personne, parce que la personne peut dire oui parce qu'elle veut faire cool. Il y a les pratiques cool et les pratiques pas cool. Alors vu qu'elle veut me plaire, j'imagine, elle va dire : "ouais, ok." Alors qu'en fait ça ne lui plaît pas du tout. C'est super violent.*
>
> *Aurélie : Tu penses que dans le milieu* queer*, le fist c'est une pratique cool ?*
>
> *Dossie : Ouais. [Léger rire]*
>
> *Aurélie : Et tu trouve que politiquement c'est intéressant ?*
>
> *Dossie : Le BDSM aussi c'est des pratiques cool. Et tu vois pas exemple il y a des ateliers* sex toys*, et forcément on va te construire un fouet et truc là, un gag, une boule que tu mets dans… [baillon-boule] (…) Et moi, je suis*

---

[638] Fraisse, Geneviève. *Du consentement.* Paris : Seuil, 2007, p. 73. Geneviève Fraisse emploie d'abord cette formule pour penser le consentement d'une manière large relativement à la domination masculine, puis elle la reprend plus spécifiquement au sujet du consentement sexuel page 98. À ce sujet elle explique que *« les multiples facettes du consentement sont particulièrement utilisées à propos du viol. Actif, ou passif, tacite ou explicite, conquête inavouée ou défaite subie, ceux qui aiment nier les viols se servent de cette confusion ».* Fraisse, Geneviève. *Du consentement Op. cit.*, p. 98. Avant Geneviève Fraisse, Nicole-Claude Mathieu utilisait une formulation similaire, *« quand céder n'est pas consentir »,* pour expliquer que ce qui peut être perçu et analysé comme le « consentement » des femmes au contrat social agencé par la domination masculine ne peut être qualifié en ces termes et doit être déchiffré, comme elle s'applique à le faire, en fonction de ce qu'implique la position de dominées occupée par les femmes. Voir Nicole-Claude, Mathieu. *L'anatomie Politique. Catégorisation et idéologie du sexe.* Paris : Côté-femmes, 1991 ; plus précisément le chapitre V qui s'intitule : « *Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie »,* p. 131-225.

> *là : “ouais sauf que le BDSM, il y a une frange de la population qui fait du BDSM et il y a aussi beaucoup de gens qui ne font pas de BDSM !” Donc… Je trouve que c’est “cool” de faire du BDSM dans notre milieu. Genre c’est “cool” de faire du bondage. Moi ça ne me renvoie rien d’érotique, et c’est tout. Et du coup je n’ai pas envie… En fait ce qui m’énerve dans nos milieux c’est qu’on a l’impression de baiser cool. Tu vois ? Il faut faire ça et ça parce que c’est cool ».*

Lorsque Dossie m’indique qu’« *il y a les pratiques cool et les pratiques pas cool »,* c’est la scission entre homo ou *queer*normativité et hétéronormativité qu’elle signale, du moins celle entre norme *inside* et *outside*. Avec les exemples du *fist fucking* et du BDSM, elle essaye de démontrer que certaines pratiques sexuelles sont tellement mises en valeur dans les réseaux relationnels qu’elle côtoie que des personnes peuvent les accepter sans en avoir envie. Leur « consentement » serait alors donné du fait des rapports de pouvoir qui se jouent entre les individus, mais aussi parce qu’accéder à ces pratiques devient une norme au sein de certains réseaux. En d’autres termes, elle constate une certaine pression sociale *inside*, qui si elle diffère de celle des contextes *outside*, n’en reste pas moins fortement contraignante. Bien que non hétéronormées, il s’agit bien de normes dictant la bonne conduite à adopter. Tout au long de cet extrait, l’emploi du terme « *cool* » correspond donc aux injonctions à investir certaines pratiques sexuelles (*fist fucking*, BDSM), présentes dans les contextes *inside* et pouvant biaiser le consentement des personnes.

Au final, mes interlocutrices adoptent des pratiques de résistance aux hétéronormativités en s’efforçant d’entrer dans une prise en compte active du consentement. Nous constatons qu’elles peuvent de plus s’opposer aux homo- ou *queer*normativités pouvant peser sur le consentement. Toutes les résistances aux normativités sexuelles que nous avons mises en lumière ci-dessus sont de surcroît autant de savoirs objet de transmission.

7.2.3 La transmission des savoirs-pouvoirs sexuels

Afin d'introduire la notion de savoir-pouvoir, Michel Foucault présente comme essentiel le fait que

> *« le pouvoir qui s'y exerce ne soit pas conçu comme une propriété, mais comme une stratégie (…) Il faut en somme admettre que ce pouvoir s'exerce plutôt qu'il ne se possède, qu'il n'est pas le "privilège" acquis ou conservé de la classe dominante, mais l'effet d'ensemble de ses positions stratégiques – effet que manifeste et parfois reconduit la position de ceux qui sont dominés »*[639].

Après avoir indiqué que *« pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre »*[640], il conclut :

> *« En bref, ce n'est pas l'activité du sujet de connaissance qui produirait du savoir, utile ou rétif au pouvoir, mais le pouvoir-savoir, les processus et les luttes qui le traversent et dont il est constitué, qui déterminent les formes et les domaines possibles de la connaissance »*[641].

Ce à quoi Paul B. Preciado ajoute que la

> *« multitude queer […] se fait dans l'appropriation des disciplines de savoirs/pouvoirs sur les sexes, dans la réarticulation et le détournement des technologies sexopolitiques précises de productions des corps "normaux" et "deviants" »*[642].

Il est essentiel de saisir que la transmission des savoirs-pouvoirs sexuels n'est en rien le propre des fems. Il s'agit bien plus de l'héritage d'une stratégie de résistance investie par les féministes, et surtout d'une pratique largement répandue au sein des réseaux relationnels que les fems côtoient. Qu'est-ce qui motive la transmission de certains savoirs ? Par exemple, les personnes adoptant des pratiques hétérosexuelles et hétéronormées peuvent accéder à des discours de prévention ou de réduction des risques en matière de santé sexuelle (interventions en milieu scolaire, campagnes nationales de prévention, discours médicaux). Ce n'est pas le cas des lesbiennes (ou des *queers*) ni des

---

[639] Foucault, Michel. *Surveiller et punir : naissance de la prison.* Paris : Gallimard, 1975, p. 35.
[640] *Ibid.*, p. 36.
[641] *Ibid.*, p. 36.
[642] Preciado, Paul (Beatriz). *Multitudes queer. Op. cit.*

personnes adoptant des pratiques BDSM, d'où l'effort de transmission des savoirs autour de ces thèmes.

Onze enquêtées, soit précisément la moitié de mes interlocutrices entendues en entretien, adoptent une démarche de transmission des savoirs qu'elles détiennent en matière de sexualité ou de santé sexuelle[643]. Mes observations de terrain m'ont amenée à renouveler cette constatation, y compris au sujet de fems non entendues en entretiens, de même que lors de mes recherches textuelles (ouvrages et textes en ligne). Ce chiffre ne tient pas compte des transmissions interindividuelles par le biais de conversations non programmées (au sens où il ne s'agirait pas d'ateliers, de performances, etc.) : bien que certaines interlocutrices évoquent en entretien le souvenir d'échanges au cours desquels les savoirs ont été partagés oralement, il est toujours question de ce que leur ont appris d'autres fems, et jamais de transmissions qu'elles-mêmes effectueraient. Pourtant, à de nombreuses reprises, j'ai constaté ce type de transmission lors de mes observations.

Nous verrons de quelles stratégies usent les fems en ce qui concerne la transmission des savoirs-pouvoirs en matière de sexualités et de santé sexuelle, ses principaux objets, avant de nous intéresser au « pourquoi » de telles transmissions.

- **Les différents médias de transmission des savoirs-pouvoirs**

D'abord, la production écrite est le média le plus courant, sans doute du fait du faible coût économique et organisationnel qu'il nécessite. Mes interlocutrices écrivent donc des textes, souvent seules et plus rarement à plusieurs, qui sont ensuite diffusés de multiples manières. Internet représente assurément le moyen le plus usé, par exemple à travers les blogs, les sites

[643] Notons que ces savoirs-pouvoirs sont transmis par des personnes constituant les réseaux relationnels féministes et/ou lesbiens et/ou *queer* et non pas uniquement par des personnes s'autodéfinissant comme fems. Je m'efforce autant que faire se peut de donner des exemples, mais le plus souvent, cela remettrait en cause l'anonymat de mes enquêtées. C'est pourquoi les exemples fournis ne sont pas référencés avec exactitude et que pour beaucoup, je me suis contenté d'illustrer au moyen d'activités d'artistes s'autodéfinissant publiquement comme fems et avec qui je n'ai pas réalisé d'entretiens.

spécialisés dans l'archivage de fanzines[644], ou encore les journaux en ligne[645]. Les textes peuvent également faire l'objet de publications sous forme d'ouvrages, comme le guide de réduction des risques en matière de sexualité BDSM écrit par Wendy Delorme[646], ou circuler par l'intermédiaire de fanzines imprimés.

Ensuite, la transmission des savoirs-pouvoirs peut s'effectuer au moyen de performances. Il s'agit alors de formes de représentation lors desquelles une fem peut se mettre en scène face à un public afin de transmettre ses savoirs en termes de sexualités ou encore de santé sexuelle : shows burlesques ou simplement qualifiés d'artistiques, explicites ou non, numéros de cirque, etc. La lecture publique des textes précités mais aussi de textes écrits par d'autres auteurs peut d'ailleurs être classée dans cette catégorie de médias.

Les cours et ateliers peuvent être présentés conjointement. S'agissant des cours, certaines fems (comme Wendy Delorme, Judy Minx, Louis(e) de Ville) vont intervenir lors de séminaires universitaires, par exemple. Quand à la forme « atelier », elle désigne de petits groupes de travail le plus souvent participatifs. Pour ne donner que quelques exemples, j'ai pu être informée que cette forme de transmission avait lieu, voire y assister, lors de rassemblements féministes et/ou *queer*, de semaines thématiques organisées au sein d'universités ou d'écoles (comme par exemple durant la *Queer Week* organisée annuellement depuis 2010 à Sciences Po Paris), ou indépendamment de tout cadre formel, par exemple à la librairie parisienne Violette and Co.

Enfin sont utilisés les supports visuels et audio, c'est-à-dire les films (pornographiques ou non) dont des documentaires et des courts métrages[647], mais également les images photographiques et messages radiodiffusés.

---

644 Comme *Infokiosques.net* ou *Queer Zine Archive Project* (qzap.net).

645 Comme Rue 69 (http://rue89.nouvelobs.com/rue69), une sous rubrique de Rue 89 ou Libération (http://www.liberation.fr/).

646 Delorme, Wendy. *Pervers & Safe. Petit guide de prévention pour le sexe BDSM*. Paris : Tabou, 2006.

647 Court métrage d'Emilie Jouvet, *« Entre filles on ne risque rien »*, réalisé dans le cadre de la campagne de prévention *Tu Sais Quoi ?*, menée par Yagg et Prends-Moi. Mis en ligne sur Dailymotion, le 06/06/2013, consulté le 22 avril 2015.

On constate que tous types de médias sont investis par les fems, quelle que soit la légitimité sociale du support (du cours donné au sein d'une grande école à la pornographie), quelle qu'en soit la portée (des quelques personnes d'un atelier à la portée potentiellement bien plus large d'un article de journal). Il est donc question de profiter de tous les moyens existants pour diffuser les savoirs-pouvoirs dont les thématiques sont également variées.

- **Thématiques des savoirs-pouvoirs partagés**

Tout d'abord, considérons que la diversité des savoirs-pouvoirs en matière de sexualité est si vaste que la constitution de catégories s'avère artificielle, en ce que celles-ci ne peuvent qu'être poreuses. Une telle catégorisation permet néanmoins d'appréhender cette diversité. Les principaux savoirs-pouvoirs transmis peuvent donc être regroupés selon les thèmes « corps et santé » et « pratiques sexuelles ».

D'une part, les savoirs-pouvoirs « corps et santé » regroupent des exemples aussi divers que la question de l'autopalpation afin de prévenir le cancer du sein (interindividuel, avec pour support une brochure) ou l'auto-examen gynécologique (ateliers, textes)[648], la prévention en matière de santé sexuelle avec l'information concernant les moyens de réduction des risques entre personnes assignées « filles » à la naissance et l'utilisation de ces outils (supports audiovisuels[649], performances[650]). La santé sexuelle peut également être envisagée de manière plus large, et la transmission porter sur la notion de

[648] Pour ce point uniquement (autopalpation des seins et auto-examen gynécologique) je n'ai pas observé de transmission des savoirs-pouvoirs émanant de fems. Seulement, la fréquence de son évocation en entretien par mes enquêtées justifie sa place dans cette partie. Il en va de même au sujet des brochures concernant la santé. *Tomber la Culotte,* brochure traitant de santé sexuelle et de prévention *« pour les lesbiennes, les bies et autres curieuses »*, a été évoquée par dix de mes vingt-deux interlocutrices, et si elle n'a pas forcément était réalisée par des fems, cette brochure circule largement dans les réseaux relationnels dont elles font partie.

[649] Court métrage d'Emilie Jouvet, *« Entre filles on ne risque rien », Op. cit.*

[650] Lors de certaines *Playnights* (soirées « sexe » organisées à Paris, réservées aux femmes, aux lesbiennes et aux trans), des fems comme Louis(e) de Ville ou Wendy Delorme ont réalisé des performances où elles utilisent des outils de prévention, par exemple des préservatifs, sachant que la pose de l'outil fait pleinement partie de ce qui est montré au public.

consentement et sa gestion active entre partenaires (texte[651]). L'information en matière de *safe sex* peut également concerner des pratiques sexuelles peu connues, à propos desquelles les « précautions » à prendre sont peu diffusées, comme le BDSM (supports vidéo, brochures[652]), ou encore l'usage des vibromasseurs et godemichés, comme dans une vidéo au cours de laquelle Louis(e) de Ville présente ces objets[653]. Il peut également être question de sujets plus annexes comme la coupe menstruelle, qui est une alternative aux autres protections périodiques considérée comme plus économique, écologique et saine pour le corps (observé en transmission orale et écrite). Enfin, durant ma recherche de terrain, des ateliers ou des performances durant lesquels des personnes assignées « filles » à la naissance montraient leur col de l'utérus au public eurent lieu, dans un esprit d'héritage des performances d'Annie Sprinkel : au moyen d'un spéculum, le public est invité à regarder avec une lampe. Plusieurs fois, il s'agissait de fems (Wendy Delorme, Judy Minx).

D'autre part, la transmission des savoirs-pouvoirs peut être plus ciblée sur les pratiques sexuelles elles-mêmes, souvent accompagnée de conseils de prévention/réduction des risques. Dans ce cas, les fems transmettent leurs connaissances au sujet de pratiques sexuelles qui leurs sont familières et sur lesquelles elles ont pu faire des recherches poussées par ailleurs. Certaines se présentent même comme éducatrices sexuelles, comme Wendy Delorme et Louis(e) de Ville. Il peut s'agir par exemple du *fist fucking* (textes, ateliers, performances[654]), de la fessée (ateliers), du BDSM de manière large ou de certaines pratiques qu'il recouvre (performances, ateliers, textes, supports vidéo). Wendy Delorme a par exemple co-organisé des ateliers portant sur la

---

[651] On peut citer le collectif *Engagées-Enragées* dont faisaient partie Wendy Delorme, Louis(e) de Ville, Emilie Jouvet, Judy Minx et qui en 2011 a mis en ligne le site internet *SafeLGBT.* Aujourd'hui inactif, le site *« consacré au violences dans les milieux LGBT »,* proposait des textes et liens vers des textes, notamment au sujet du consentement.

[652] Delorme, Wendy. *Pervers & Safe. Op. cit.*

[653] *Tease Me : bonnes vibrations,* 2014, http ://www.dailymotion.com/video/x1gnwob_tease-me-bonnes-vibrations_fun, consulté le 22 avril 2015.

[654] On peut par exemple citer une lecture publique de Wendy Delorme le 16 octobre 2009 à la Maison des Métallos à Paris (carnet de terrain), ou encore la performance *« Fisting Club »* à laquelle ont participé Wendy Delorme et Judy Minx et qui a eu lieu à Berlin le 24 octobre 2008, durant le *Porn film festival*.

sexualité pendant la grossesse et après l'accouchement. Les savoirs concernant le point G et l'éjaculation « féminine » sont aussi objet de transmission (supports filmiques, ateliers, textes).

- **Les raisons d'une transmission : l'exemple de l'éjaculation féminine**

Chaque savoir-pouvoir transmis l'est pour des raisons spécifiques. Cependant, la dynamique est toujours la même. On constate que certaines connaissances font défaut aux personnes assignées « filles » à la naissance, aux femmes, aux fems, ou de manière plus large aux *queers,* et surtout que cela les pénalise ou les maintient dans une position de dominés relativement à l'ordre hétérosocial : des connaissances sont alors acquises puis transmises. Il peut également être question de savoirs erronés véhiculés par le sens commun, ou par les experts eux-mêmes et qui nuisent aux personnes précitées. Il s'agit là d'une approche féministe des savoirs appliquée au médical et pour ne citer qu'un exemple, on peut, à la suite de Delphine Gardey, s'intéresser aux savoirs médicaux au sujet du clitoris[655]. Cette dernière rend compte de leur historicité, expliquant que le clitoris est tour à tour connu des experts puis « oublié » ou nié, considéré comme relevant de la structure anatomique « normale » du corps ou au contraire une excroissance pathologique. Elle évoque par exemple le fait que concevoir le clitoris selon une analogie avec le pénis pouvait perturber les représentations des sexualités des femmes ou encore que la clitoridectomie a pu être prescrite pour traiter le tribadisme.

En ce qui concerne la transmission des savoirs-pouvoirs autour de l'éjaculation féminine, elle s'explique de multiples façons. Les plus importantes sont par exemple le fait que les fems à l'origine de cette transmission estiment que d'un point de vue hétéronormé, le plaisir sexuel des personnes assignées « filles » à la naissance n'est pas ou peu considéré. Leur démarche s'inscrit

---

[655] Gardey, Delphine. *Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique*. In : Annales : Histoire, Sciences sociales, Juin 2006, n°3, Paris : EHESS. Pour une liste indicative de références au sujet d'études à l'intersection entre études de genre et études sociales des sciences et des techniques voir la bibliographie de l'article en question.

dans la lignée des postures féministes (comme celle de Deborah Sundahl[656]) qui jugent qu'une large part du corps médical produisant les discours de référence sur les corps des femmes, essentiellement composé d'hommes, a diffusé (et diffuse toujours) des connaissances ou croyances biaisées sur les corps et les plaisirs « féminins ». Parmi celles-ci : la réduction à l'orgasme vaginal ou la prise en compte de la partie uniquement externe du clitoris. Les discours diffusés par les fems autour de l'éjaculation féminine remettent en cause le terme « femme fontaine », considéré comme une vision sexiste de l'éjaculation assignant les femmes à la passivité. Le terme « femme fontaine » serait notamment utilisé car l'éjaculation est socialement strictement liée au masculin, à la virilité, à la puissance masculine. Leurs discours véhiculent également l'idée selon laquelle toute personne dotée d'organes sexuels considérés comme féminins peut éjaculer.

En conclusion, pour les fems, le terrain sexuel peut aussi être un lieu de résistance à l'ordre hétérosexiste. Dans cette optique, l'investissement de sexualités non hétérosexuelles et de pratiques non normées est largement répandu, bien que leur caractère politique ne fasse pas l'unanimité. En revanche, la recherche active du consentement fait l'objet d'un large consensus. Cette place centrale est d'autant plus frappante qu'elle repose non seulement sur le rejet des normes dominantes mais aussi sur la prise en compte des normes *inside.* Une importance similaire est attribuée à la transmission des savoirs-pouvoirs concernant les corps et les sexualités dans une dynamique féministe et *queer,* dans laquelle beaucoup de fems ont un rôle actif. Dans tous les cas, il s'agit de se réapproprier le pouvoir sur le terrain du corps et du sexuel, qui d'ordinaire est façonné selon les normes hétérosexistes. Au-delà, il est un autre terrain socialement considéré comme masculin que les fems entendent s'approprier comme outil de résistance : la violence.

---

[656] Deborah Sundahl, féministe et éducatrice sexuelle, est notamment l'auteure d'un ouvrage intitulé *« Le guide tabou du point-G et de l'éjaculation féminine »* et anime des conférences et ateliers à ce sujet.

7.3 La violence comme arme militante

Les études sur les violences non pas envers les femmes mais bien œuvre des femmes fleurissent et s'imposent comme objet légitime de recherche en sciences humaines[657]. Ce mouvement ne s'est pas instauré sans controverses. D'abord parce que *« penser la violence des femmes »*[658] peut être l'occasion de réitérer des thèses essentialistes en cantonnant celle-ci à certaines formes[659], mais aussi car cela peut être perçu comme une démarche d'invisibilisation du système d'oppression hétérosexiste au sein duquel la violence systémique est exercée par les hommes[660]. Pourtant, s'intéresser à la manière dont la violence qui émane des femmes est invisibilisée ou encore vidée de son caractère politique[661] permet sans conteste de mettre à jour les mécanismes visant au maintien de l'ordre des sexes. Afin d'étudier la violence des femmes, il est nécessaire de penser la violence *« sur un mode foucaldien »*[662], comme le préconise Eric Fassin, à l'instar de Gayle Rubin qui, comme l'illustre le recueil

---

[657] Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève. *La violence des femmes : un champ de recherche en plein essor.* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, Le contrôle social des femmes violentes, mis en ligne le 11 juin 2011, consulté le 2 janvier 2015. http://champpenal.revues.org/8102, consulté le 22 avril 2015. Comme l'expliquent les auteures, l'article propose un *« état des lieux (…) interdisciplinaire et international des recherches actuelles sur la violence des femmes en histoire, sociologie, science politique et criminologie »*.

[658] Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes.* Paris : La Découverte, 2012.

[659] Voir par exemple la démonstration de Cédric Le Bodic sur cette tendance dans le champ de la criminologie. Le Bodic, Cédric. *Peut-on penser la violence des femmes sans ontologiser la différence des sexes ?* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, Le contrôle social des femmes violentes, mis en ligne le 11 juin 2011, consulté le 02 janvier 2015. http ://champpenal.revues.org/8092 ; pour un regard historique sur le traitement des femmes en justice aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, voir Chauvaud, Frédéric. Malandain, Gilles (dir.). *Impossibles victimes, impossibles coupables. Les femmes devant la justice (XIX^{e} et XX^{e} siècles).* Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009.

[660] Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève. *La violence des femmes : occultations et mises en récit.* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, Le contrôle social des femmes violentes, mis en ligne le 11 juin 2011. http://champpenal.revues.org/8039, consulté le 2 janvier 2015.

[661] Bugnon, Fanny. *La médiatisation. Le cas des militantes d'Action directe.* In : Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes. Op. cit.* ; Bugnon, Fanny. (Thèse) *La violence politique au prisme du genre à travers la presse française (1970-1994).* Sous la direction de Bard, Christine. Angers : Université d'Angers, 2011 ; ouvrage issu de cette thèse : Bugnon, Fanny. *Les « Amazones de la terreur » : sur la violence politique des femmes, de la Fraction Armée Rouge à Action Directe.* Paris : Payot, 2015.

[662] Fassin, Eric. *Représenter la violence des femmes : performance et fantasme.* In : Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes. Op. cit.*, p. 345.

de publication *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*[663], s'applique à articuler sa pensée en « *distinguant le pouvoir de la domination* »[664]. Eric Fassin démontre que la violence des femmes doit être pensée, mais pas comme étant *« identique à la violence inscrite dans la domination masculine »* [665], et constate : *« il n'y a pas de symétrie »*[666]. Dès lors, il conclut que *« la violence des femmes n'est pas désirée comme réalité mais comme représentation »*[667], et précise : *« sans doute les effets de cette violence symbolique sont-ils bien réels »* [668] suggérant ainsi l'importance du *« fantasme d'une violence féministe »* [669]. À propos du fantasme de violence des opprimés, Jack Halberstam explique :

> *« le concept de violence imaginée dans mon article correspond aux fantasmes d'agressions non autorisées émanant de ceux "qui ne sont pas ceux qu'il faut, qui n'ont pas la couleur qu'il faut, ni la sexualité, ni le sexe qu'il faut". Nous devons être capables d'imaginer la violence — et notre violence doit pouvoir être imaginable — car le pouvoir du fantasme ne consiste pas à représenter le réel mais à le déstabiliser »*[670].

À l'instar de Rose-Marie Lagrave, les chercheurs qui se sont penchés sur la violence des femmes posent parfois la question de la violence comme arme politique féministe, et en arrivent le plus souvent à la même réponse, à savoir qu'est préférable

> *« une non-violence politiquement offensive qui n'a rien en commun avec une non-violence naturelle des femmes. Loin de toute illusion pacifique et pacificatrice, la non-violence politique prend tout au contraire acte des oppressions et provoque l'affrontement avec les pouvoirs dominants, dans*

---

663 Rubin, Gayle. *Surveiller et jouir. Op.cit.*.

664 Fassin, Eric. *Représenter la violence des femmes : performance et fantasme.* In : Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes. Op. cit.*, p. 344.

665 *Ibid*., p. 349.

666 *Ibid*.

667 *Ibid*.

668 *Ibid*.

669 *Ibid*.

670 Halberstam, Jack (Judith). *Violence imaginée/violence queer. Représentation, rage et résistance.* In : Tumultes, 2006 /2, n° 2, p. 106.

le sillage des actions du MLF des années 1970, qui ne l'avait certes pas théorisée en ces termes »[671].

Christine Bard constate d'ailleurs que les féministes se sont majoritairement entendues pour ne pas s'approprier les violences des oppresseurs, et si elle-même a par exemple travaillé sur les suffragettes ou les Femen, elle montre comment ces deux groupes se déclarant du féminisme usent bien de violences, mais qu'*« il est aisé de la relativiser »*[672]. Les suffragettes se sont attaquées aux biens, et non aux personnes, et ont investi une violence *« retournée contre soi, ce qui est caractéristique du genre féminin »*[673]. Pourtant, l'historienne souligne le fait que la violence des suffragettes *« divise les féministes, majoritairement hostiles à la violence »*[674]. Quant aux Femen, si elles se réclament de la non-violence, Christine Bard met en évidence la violence symbolique de leurs actions[675]. La question de la violence comme arme militante se pose donc bien aux groupes féministes, et si elle est parfois utilisée, elle est le plus souvent rejetée, comme l'illustre le discours de Ti Grace Atkinson lors d'une assemblée féministe en 1971 lors duquel elle soutint que « *la violence ne pouvait […] être d'aucune utilité [aux féministes], ni comme arme, ni comme concept* »[676].

J'ai pourtant observé l'inverse durant les recherches menées en vue de la présente thèse. Pour traiter de la question des fems et de leur rapport à la violence, il n'est pas pertinent de restreindre la réflexion aux seuls dires et faits émanant directement des fems, mais bien plus d'élargir la recherche aux messages et actions auxquels elles ont accès au sein des réseaux relationnels qui sont les leurs, à la diffusion desquels et auxquels elles peuvent participer. Les discours féministes et *queer* dont j'ai observé la circulation au sein des

---

[671] Lagrave, Rose-Marie. *Postface*. In : Cardi, Coline. Pruvost, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes. Op. cit.*, p. 410-411.

[672] Bard, Christine. *« Mon corps est une arme », Op. cit.*, p. 222.

[673] *Ibid*. Par violence *« retournée contre soi »*, Christine Bard entend par exemple les grèves de la faim.

[674] Bard, Christine. *« Mon corps est une arme Op. cit.*, p. 221.

[675] *Ibid.*, p. 231.

[676] Atkinson, Ti-Grace. *Odyssée d'une amazone.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carlisky, Martha. Paris : éditions des Femmes, 1975, p. 238.

réseaux relationnels que côtoient les fems incitent davantage à *« sortir les couteaux »*[677]. Cet appel est formulé par Christiane de Rochefort dans la *Définition de l'opprimé* qui préface la première traduction de *Scum Manifesto* de Valérie Solanas. Au fil des observations de terrain, j'ai d'ailleurs constaté que les fems, comme d'autres au sein de leurs réseaux relationnels ne s'autodéfinissant pas ainsi, portent le terme *« scum »* en tatouage, cousu sur des sacs à dos, imprimé sur des badges[678], etc. Et c'est bien l'appel à la violence misandre qui séduit, comme juste retour de l'oppression systémique connue par les fems et plus largement les *queers*. D'ailleurs, les aspirations *queer* s'inscrivent dans la continuité de ceux de *Scum Manifesto* : « *ce que Scum veut, c'est démolir le système et non obtenir certains droits à l'intérieur du système »*[679].

Si la violence n'est souvent accessible qu'au travers de fictions ou d'essais littéraires, nous constaterons que non seulement cela participe à l'ouverture d'un champ des possibles mais qu'il y a de plus une tentative de raviver la mémoire de l'inscription des luttes *queer* dans la violence et sa légitimation. Partant de là, la violence en tant qu'arme militante et de défense pour le groupe ou au niveau individuel peut revêtir une dimension concrète au fil des témoignages écrits, et même dans les entretiens.

7.3.1 La fiction, un premier pas vers la réappropriation de la violence

Jack Halberstam démontre que dans la culture *queer,* le binarisme violence imaginée/violence réelle ne bénéficie que d'une frontière floue, à tel

---

677 Rochefort, Christiane. *La définition de l'opprimé.* In: Solanas, Valérie. *SCUM Manifesto.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par De Lesseps, Emmanuèle. Paris : La nouvelle société, 1971 (1967).

678 Observé de nombreuses fois durant mes observations de terrain. Les inscriptions font soit référence au *Scum Manifesto*, soit qualifient de *« scum »* des éléments de l'ordre hétérocissexiste ou le système hétérocissexiste lui-même.

679 Solanas, Valérie. *SCUM Manifesto.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par De Lesseps, Emmanuèle. Paris : Mille et une nuits, 2005, p. 79.

point qu'il est impossible de la décrire avec exactitude, et que *« nous ne pouvons prédire quel type d'action les représentations vont faire naître »*[680].

Les discussions informelles avec mes interlocutrices ainsi que mes observations de terrain m'ont amenée à la conclusion suivante : les fems, et plus largement leurs réseaux relationnels, valorisent les personnages fictionnels féminins qui usent de la violence. Afin d'en comprendre les raisons, il faut s'intéresser à ces héroïnes et aux finalités de leur violence.

- **Quelles héroïnes violentes ?**

Ces personnages féminins peuvent être fems, comme celui du texte de Wendy Delorme *Une fem-me*. Cette dernière se défend au moyen de la violence verbale et physique face au harcèlement dans les espaces publics[681], et si sa violence reste mesurée, elle est d'autant plus envisageable dans le réel. D'autres protagonistes violentes (ne se définissant pas comme fems) peuvent être lesbiennes, bisexuelles ou *queer*. C'est le cas par exemple de Lisbeth Salander[682], qui durant son enfance tente de tuer son père qui violente sa mère en l'immolant, et tatoue *« je suis un porc sadique, un salaud et violeur »*[683] sur le ventre de son tuteur qui l'a violée, après l'avoir violé à son tour. Cependant ces héroïnes peuvent tout autant être hétérosexuelles, comme une partie des personnages de l'œuvre de Virginie Despentes. Même si cette information est peu connue, il est notable qu'une interview accompagnée d'une photographie

---

[680] Halberstam, Jack (Judith). *Violence imaginée/violence queer. Op. cit.*, p. 90.

[681] Voir chapitre 6 (6.1.2.).

[682] Il s'agit de l'héroïne du roman de la trilogie *Millenium* (Stieg Larsson, 2005 pour le premier volet) adapté une première fois au cinéma suédois par Niels Arden Oplev (pour le premier volet, 2009), avant une seconde version américaine adaptée par David Fincher en 2011. Succinctement, Lisbeth Salander est bisexuelle, féministe et violente. Si dans le roman et la version cinématographique suédoise, la *Lisbeth Salander a tout d'une icône lesbienne* (titre d'un article paru sur le site Yagg.com le 21/12/2009, http://tetu.yagg.com/2009/12/21/lisbeth-salander-a-tout-dune-icone-lesbienne/, consulté le 22 avril 2015), il est reproché à la version américaine d'avoir proposé une Lisbeth moins transgressive des codes de genre et moins bisexuelle, en somme, moins *queer* (voir par exemple l'article *« Millénium » : la Lisbeth de Fincher n'aime pas assez les femmes ?,* publié sur le site Yagg.com le 18/01/2012, http://tetu.yagg.com/2012/01/18/millenium-la-lisbeth-de-fincher-naime-pas-assez-les-femmes/), consulté le 22 avril 2015.

[683] Larsson, Stieg. *Millenium. 1, Les hommes qui n'aimaient pas les femmes.* Traduit du suédois par Grumbach, Lena. De Gouvenain, Marc. Arles : Actes Sud, 2006 (2005), p. 268. « *Jag är ett sadistiskt svin och en valdtäktsman »* dans le texte original suédois.

de cette auteure figurent au sein d'un ouvrage sur les fems[684]. Au moment de l'article, Virginie Despentes s'autodéfinit donc ainsi, même si elle explique que puisqu'elle a connu le lesbianisme à 35 ans, elle s'est construite à partir d'une féminité hétérosexuelle, et ce n'est donc pas au sens lesbien qu'elle se définit en tant que fem[685].

Certains personnages féminins et violents de Virginie Despentes sont hétérosexuels, seulement, à partir du moment où une femme use de violence, ne devient-t-elle pas quelque peu *queer* en transgressant les normes de genre établies ? Certaines féministes ou *queers* répondent à cette question par l'affirmatif :

> *« la norme hétérosexuelle qui dicte ce qu'est une femme dit aussi ce qu'est la violence. La violence définie comme le droit de limiter ou de prendre une vie est exercée par les hommes pour les hommes et contre les femmes. Par définition, une femme n'est pas violente et si elle est violente, ce n'est pas une femme »[686].*

Marie-Hélène Bourcier reprend ces phrases afin d'introduire le constat suivant : critiques et spectateurs attendaient des deux héroïnes de *Baise-moi*[687], Nadine et Manu, qu'elles aient des rapports lesbiens. Leur violence et leur complicité sont telles qu'il devient impensable qu'elles soient ou qu'elles ne soient qu'hétérosexuelles. Aux yeux des spectateurs, leurs actes les définissent comme *queers*. Encore une fois, il s'agit de deux héroïnes qui vont répondre par la violence à la violence qu'elles subissent. Les éléments qui déclenchent le premier meurtre de chacune diffèrent quelque peu, et ne restent pas les mêmes de l'ouvrage au film. Néanmoins, une constante demeure : c'est la violence de

---

[684] Volcano, Del Lagrace. Dahl, Ulrika. *Femmes of power. Exploding queer femininities.* London : Serpent's Tail, 2008, p. 168-171.

[685] *« I built myself out of straight femininity, so I wouldn't identify as a femme in a lesbian way »*. Volcano, Del Lagrace. Dahl, Ulrika. *Femmes of power. Op. cit.*, p. 169.

[686] Bourcier, Marie-Hélène. *Queer zones (1). Op. cit.*, p. 12. Marie-Hélène Bourcier reprend ces propos (qu'elle traduit) après deux autres féministes/*queers* : Jeffner Allen, Lynda Hart. Elle le signale dans la note page 197 que je reprends en partie ici : « *Jeffner Allen, lesbian philosophy : Explorations, Palo Alto, California, Institute of Lesbian Studies, 1986, p. 38. Cité par Lynda Hart, Fatal Women, Lesbian Sexuality and the Mark of Aggression, Londres & New York, Routledge, 1994, p. 142 »*.

[687] Despentes Virginie, Trinh Thi Coralie, 2000, *Baise-moi,* 77 minutes. Film réalisé à partir du roman éponyme de Virginie Despentes, *Baise-moi*, publié en 1994 aux éditions Florent Massot.

l'hétéronormativité mais aussi du classisme (et du capitalisme) à laquelle les deux héroïnes répondent.

- **Quel but à leur violence ?**

À l'image de celle utilisée par la fem de Wendy Delorme, la violence de Lisbeth Salander, mais aussi celle de Nadine et Manu, peut être analysée comme une violence défensive non seulement individuelle mais aussi visant à déstabiliser et lutter contre l'hétérosexisme en tant que système. Nous constatons qu'alors que la fem de Wendy Delorme se défend avec rage face à trois individus qui l'agressent successivement, c'est bien plus largement à la domination masculine qu'elle voue sa colère[688].

Au fil des trois volets de la trilogie *Millenium*, Lisbeth Salander se défendra en usant de toute la violence qu'elle estimera nécessaire face aux agresseurs successifs qu'elle va rencontrer. Lorsqu'on considère le parcours du personnage dans son ensemble ainsi que les traits de caractère qui lui sont attribués (intelligence extrême, compétences pointues notamment dans le domaine de la piraterie informatique -ce qui lui permet aussi bien de voler des données que des sommes d'argent élevées-, asociabilité, indépendance relativement aux hommes, violence, bisexualité, etc.), il est aisé de saisir que Lisbeth Salander transgresse nombre de normes hétérosociales.

Certes, elle se défend face à des individus, mais c'est bien plus largement un système hétérosexiste qui l'agresse. C'est ce même système qui alors qu'elle agissait afin de défendre sa mère (en brûlant son père)[689], l'a mise en situation de dépendance par rapport à d'autres agresseurs en l'internant en hôpital psychiatrique (un psychiatre prend plaisir à la torturer)[690], puis en la déclarant inapte à s'occuper de son argent avec mise sous tutelle (son second tuteur la viole)[691]. Cette mise sous tutelle est également un moyen de surveiller une personne dont la violence, bien loin d'être considérée comme légitime, est

---

[688] Voir chapitre 6 (6.1.2.).

[689] Larsson, Stieg. *Millenium. 1, Op. cit.*

[690] Larsson, Stieg. *Millénium.* 2, *La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette.* Traduit du suédois par Grumbach, Lena. De Gouvenain, Marc. Arles : Actes Sud, 2006 (2006).

[691] *Ibid*.

jugée incontrôlable. Si l'on focalise notre attention sur ce qu'elle inflige à son tuteur agresseur, elle ne se contente pas de le violer à son tour dans un but vengeur : le texte dénonciateur qu'elle lui tatoue l'empêchera de nouer des relations impliquant une proximité sexuelle. Lisbeth lui interdit de plus verbalement d'avoir des contacts avec des femmes à l'avenir: *« si jamais je te trouve avec une fille -et peu importe qu'elle soit ici de son plein gré ou pas-, si jamais je te trouve avec une femme quelle qu'elle soit… »*[692]. Elle l'empêche ainsi de violer à nouveau. Puisqu'il détient des droits légaux sur l'argent de Lisbeth et qu'il doit faire sur elle des rapports mensuels, elle exigera un libre accès à son argent et des rapports positifs sensés aboutir à la levée de sa tutelle[693]. En d'autres termes, elle tente de reprendre le pouvoir sur sa vie, en se soustrayant à la dépendance envers un homme qui lui est juridiquement imposée. Elle utilise donc la violence pour défendre sa mère, puis elle-même, ce qui peut être lu comme de la défense individuelle, mais les faits qu'elle interdise toute relation avec une femme à un agresseur sexuel, puis qu'elle donne la mort à un autre prédateur sexuel et tueur en série[694] peuvent être lus comme symbolisant le fait qu'elle défend l'ensemble des femmes. On peut aisément voir dans Lisbeth et ses actions une résistance au système hétérosexiste.

Dans *Baise-moi*, Nadine et Manu ne s'attaquent pas qu'aux agresseurs directs, mais bien à un système dans son ensemble. D'ailleurs, Manu ne tuera ni ne cherchera à tuer ses violeurs. Pourtant, dans le film, elle tue son frère après que celui-ci l'ait insultée. Ce dernier comprend que Manu a été violée et juge sa réaction inadéquate : *« tu m'as pas l'air trop traumatisée, là. Putain tu me dégoutes. Salope. Salope »*[695]. La réaction violente de son frère envers Manu symbolise la part du système hétérosexiste qui fait des personnes violées

---

[692] Larsson, Stieg. *Millenium. 1, Op. cit.*, p. 267.
[693] *Ibid*., p. 266.
[694] Larsson, Stieg. *Millenium. 1, Op. cit.*
[695] Despentes Virginie, Trinh Thi Coralie, 2000, *Baise-moi,* 77 minutes.

les premières responsables et les assigne à la souffrance[696]. Plus tard, toujours dans le film, les deux héroïnes tuent une femme signifiée comme étant issue d'une classe supérieure à la leur (non seulement du fait du tailleur qu'elle porte, mais aussi car les deux héroïnes réussissent à retirer à de nombreuses reprises des sommes d'argent importantes sur son compte bancaire). Ce meurtre fait partie de ceux qui peuvent être lus comme symbolisant la résistance au système de classes. Plus tard, dans un club échangiste, un homme, après s'être permis de toucher Manu sans son consentement, s'adresse à elle (qui a protesté) en ces termes : *« on est dans un club de cul ici hein ! On est pas à la mosquée ! »* [697]. Son exécution immédiate incarne alors l'utilisation de la violence comme résistance face au sexisme, mais avant tout au racisme et à l'islamophobie qui doivent également être considérés d'un point de vue systémique. Evidement, le fait qu'elles tuent aussi bien des hommes qui les agressent que d'autres qui se trouvent simplement sur leur chemin doit être lu comme le signe d'une résistance à la domination masculine dans son ensemble. Enfin, comment interpréter les meurtres des femmes, par exemple de clientes dans le club libertin (film) ou encore de deux serveuses et d'une femme âgée dans *« un salon de thé très chic »* (roman), ainsi que d'un enfant [698]? L'exécution de ce dernier est la plus révélatrice. Nadine assise dans ce salon de thé ressent le fait qu'elle-même et Manu sont marquées par leur classe sociale : *« dans ce décor et avec ces gens, elle se sent méprisée d'office, décalée. Elle se voit par leurs yeux et elle se fait pitié »*[699]. Pour Nadine, tuer un enfant signifie *« s'exclure du monde »*[700], et c'est bien ce qui motive son geste. Les meurtres de femmes et de cet enfant, s'ajoutant à ceux des hommes, indiquent que c'est bien de l'hétérosexisme mais aussi du

---

[696] Pour une analyse filmique en ce sens, voir : Dupuis, Jacinthe. *De victime à hors-la-loi : l'émancipation par la transgression dans* Baise-moi *e* Thelma & Louise. In : *Entrelacs*, 2012, n°9, mis en ligne le 22 octobre 2012. http ://entrelacs.revues.org/351?lang=en, consulté le 2 anvier 2015.

[697] Despentes Virginie, Trinh Thi Coralie, 2000, *Baise-moi,* 77 minutes.

[698] Despentes, Virginie. *Baise-moi*. Paris : Florent Massot, 1999, (1994), p. 156.

[699] *Ibid.*, p. 157.

[700] *Ibid.*, p. 158.

racisme et du classisme en tant que systèmes et dans leur dimension globale dont elles cherchent à s'extraire, et qu'elles veulent contester, voire détruire.

Il est notable de constater qu'à la violence des personnages fictifs valorisés par les fems (femmes ou *queers*) s'ajoutent des modèles de sororité et de solidarité entre eux, dans le même but de s'opposer aux agressions dont ils font l'objet : les deux héroïnes de *Baise-moi* s'unissent dans un périple meurtrier au cours duquel elles se soutiennent l'une l'autre. Dans l'un de ses romans, à travers la narration, Wendy Delorme affirme qu'*« en groupe les fems en imposent »*[701] et en parle en termes de *« clan »* [702].

Les personnages de fiction valorisés dans les réseaux relationnels que côtoient les fems incitent donc, de par leur histoire et leurs actes, à penser la violence comme étant un outil de résistance aux violences et oppressions rencontrées individuellement, collectivement, et dans une approche systémique. Mes recherches sur les fems valident la non-pertinence que voit Judith Butler à considérer comme rigide la frontière entre fantasme et violence réelle[703], notamment lorsqu'on constate l'effort de légitimation de la violence comme arme politique, non plus dans la fiction mais dans la réflexion et par l'histoire.

7.3.2 Des discours collectifs de légitimation de l'usage de la violence

Selon la communication faite autour des Pink Blocs[704], ces derniers *« cherche[nt] à dépasser les fausses limites entre violence et non-violence »*[705].

Les fems, et plus largement les autres personnes des réseaux relationnels au sein desquels elles gravitent, ont accès à (et pour certaines véhiculent) des

---

[701] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 31.

[702] *Ibid*.

[703] Butler, Judith. *The Force of Fantasy : Feminism, Mapplethorpe, and Discursive Excess.* In : Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies, été 1990, vol. 2, n°2.

[704] Définition voir note de bas de page n°347.

[705] *Collectif. Evian 2003 : il faut éliminer le G8 (mais pas seulement). Récits, réflexions et communiqués.* 2008, p. 11. Infokiosques, https://infokiosques.net/IMG/pdf/Evian2003-cahier.pdf, consulté le 22 avril 2015.

discours de légitimation de l'utilisation de la violence comme arme politique. Le discours le plus élaboré de légitimation de l'utilisation de la violence comme arme politique est sans nul doute celui véhiculé par la brochure *Queer ultraviolence,* qui porte le même titre que le livre dont certains textes ont été traduits[706]. Ces écrits sont représentatifs de la majorité des discours sur ce thème circulant parmi mes interlocutrices et leurs réseaux, et serviront donc de socle à leur mise en lumière. Cette brochure a été présentée en France notamment dans des squats, et j'ai pu l'observer à deux reprises en d'autres circonstances : à Paris, dans le bar La Mutinerie le 26 septembre 2012, mais aussi lors du colloque qui s'est tenu dans le cadre des UEEH[707] le 24 juillet 2013[708]. Parmi les messages véhiculés lors de ces présentations et au sein du fanzine, nous allons focaliser notre attention sur la réflexion autour de la notion de violence ainsi que sur la mise en lumière d'une histoire *queer* dans laquelle l'utilisation de la violence est synonyme d'arme de résistance politique, aboutissant sur l'incitation à se réapproprier une violence défensive.

Tout d'abord, rappelons que le discours qui nous intéresse ici tend à légitimer l'utilisation de la violence comme arme politique. Il est avant tout orienté à l'adresse des « *queers »* (au sens anglosaxon, qui peut être ici traduit par « transpédégouines »), mais il est notable que l'objectif est également une *« queerisation de la violence »*[709], ce qui est à entendre au sens de « réappropriation de la violence par les "opprimés" ». Cette réflexion commence par le constat du fait que la violence n'est pas absente des vécus des *queers*,

---

[706] Fanzine : La bande à Cris-tea (trad.). *Queer ultraviolence,* mis en ligne en 2013 sur Infokiosques : https://www.infokiosques.net/spip.php?article1021, consulté le 22 avril 2015. Il s'agit de la traduction de certains textes (avec ajout de textes) de : Baroque, Fray. Eanelli, Tegan. *Queer ultraviolence, Bash Back! Anthology.* San Francisco : Ardent Press, 2011.

[707] Les UEEH sont les Universités d'Été Euroméditerranéennes des Homosexualités. Sur leur site internet on peut lire qu'il s'agit de *« deux semaines de rencontres autour d'ateliers et de soirées, gérées collectivement ; une manifestation qui s'appuie sur un projet qui a débuté en 1979 ».* Plus précisément, les *« UEEH sont une manifestation qui promeut les échanges, la transmission et le partage des savoirs dans un espace participatif de vie et de gestion collective, en direction des personnes LGBTQI (Lesbiennes, Gays, BisexuelLEs, Transgenres, Queer et Intersexes). Elles ont à cœur de remplir une mission primordiale d'éducation populaire vers ces communautés ».* http://www.ueeh.net/?lang=fr#onglet, consulté le 22 avril 2015.

[708] Le colloque des UEEH du 24 juillet 2013 s'intitulait *« Quelle utilisation de la violence dans nos luttes militantes ? »*

[709] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 65.

bien au contraire. Les auteurEs[710] expliquent constater le fait que la violence est bien là :

> *« On défonce une tapette parce que sa présentation de genre est beaucoup trop fem. Un homme trans pauvre n'a pas les moyens de se payer ses hormones salvatrices. UnE travailleurEUSE du sexe est assassinéE par son client. Une personne gender queer est violée parce qu'ille avait juste besoin d'une "bonne baise" pour être remisE dans le "chemin straight". Quatre lesbiennes noires sont envoyées en prison pour avoir osé se défendre contre un mec hétéro agresseur. Les flics nous frappent dans la rue et les compagnies pharmaceutiques détruisent nos corps car nous ne pouvons leur donner un centime »*[711].

Ainsi, les *« queers, éprouv[ent], directement dans [leurs] corps, la violence et la domination de ce monde. Classe, race, genre, sexualité, validité »*[712]. La violence, qui doit être prise en compte dans une approche intersectionnelle des rapports de pouvoir, structure les vécus des *queers* et marque leurs corps. Si le vécu *queer* est empreint de violence, il s'agit donc avant tout de violence subie. La réflexion met en lumière une *« violence hégémonique »*[713] qui se situe au niveau *« des agresseurs de queer et [de] l'Etat »*[714], de la police, des institutions capitalistes. À celle-ci s'ajoute un *« discours hégémonique autour de la violence »*[715] qui s'applique non seulement à faire de certaines formes de violence des violences légitimes (comme la violence d'Etat -Weber Max-[716]), mais aussi à cantonner la violence du côté des agresseurs et à l'interdire à leurs cibles (par exemple, par la sanction pénale, par la critique ou encore par la négation de son existence). Ce dernier point peut être illustré par le fait que l'existence de la violence (anarcho) *queer* a été niée jusque dans une

---

[710] Je respecte ici et dans la suite de cette sous-partie, la graphie utilisée dans le fanzine en question et dans les textes promouvant sa présentation *(« auteurEs », « ielles », « lecteurEs », « elleux »*).

[711] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 62-63.

[712] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 9.

[713] *Ibid.,* p. 65.

[714] *Ibid.,* p. 70.

[715] *Ibid*.

[716] Ce point fait écho à la pensé de Max Weber selon qui l'Etat détient le monopole de la violence physique légitime, voir Weber, Max. *Le savant et le politique*. Paris : 10-18, 1963, (1919).

publication anarchiste[717]. Au-delà de la remise en cause de la légitimité de la violence qui émane bien entendu des agresseurs mais aussi des instances étatiques, les auteurEs proposent la *« réappropriation de la violence »*[718], la riposte violente individuelle et collective, comme solution légitime et efficace. Selon les auteurEs, *« riposter, c'est inverser les flux de pouvoir et de violence »* : il s'agit donc d'une stratégie de résistance présentée comme agissante. Afin d'appuyer cette démonstration, ielles donnent une historicité à la violence *queer*, grâce à la description datée d'événements.

La violence est présentée comme historiquement constituée en tant qu'arme politique de résistance des *queers* : *« les personnes les plus marginaliséEs – les personnes trans, les personnes racisées, les travailleurEUSEs du sexe – ont toujours été les catalyseurs des émeutes explosives de la résistance queer »*[719]. Afin de réinscrire la violence dans une histoire *queer*, le premier événement cité est sans doute le plus connu : les émeutes de Stonewall du nom du bar gay newyorkais (le Stonewall Inn) où la police fit une descente le 28 juin 1969. *« Les personnes présentes, pour beaucoup trans et racisées, réagissent immédiatement pour résister aux violences policières, et s'ensuit une série d'émeutes »*[720]. Les auteurEs regrettent le fait que l'événement, bien que commémoré avec les LGBTprides chaque année, soit en fait récupéré par le capitalisme en devenant un évènement commercial et déchargé de tout son caractère de révolte violente. L'objectif de *queer* ultraviolence est de dénoncer l'intégrationnisme[721] : les émeutes sont présentées comme un *« héritage »* à *« redécouvrir »*[722]. Si dans la narration, les émeutes de Stonewall sont présentées en premier, quelques pages plus loin une chronologie des actes de révolte *queer* est proposée[723], d'abord pour signifier le fait que Stonewall ne marque pas un début mais

[717] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 68-70.
[718] *Ibid.,* p. 70.
[719] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 11.
[720] *Ibid*.
[721] Voir Introduction, Encadré 1 : le *queer.*
[722] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 12.
[723] *Ibid.,* p. 21-28.

s'inscrit bien dans une histoire d'émeutes et de soulèvements *queer*, mais surtout pour *« répondre modestement à une erreur dans les idées reçues sur l'insurrection, selon laquelle l'insurrection serait "macho", masculine, ou qu'elle renforcerait les normes de genre »*[724]. Il est bien question de montrer comment des personnes *« fems »* (terme entendu dans cet ouvrage au sens *« de personne féminine, peu-importe son genre »*[725]) ont participé et même initié des mouvements de résistance violents en remontant jusqu'à l'année 930[726].

Cependant, au-delà de théoriser la violence *queer* ou d'en faire l'histoire, il s'agit d'interpeller les lecteurEs afin de leur faire prendre conscience du fait que, si ce n'est pas déjà le cas, elleux aussi peuvent se saisir de la violence comme outil de résistance à un niveau individuel et collectif. Dans cette optique, des récits à la première personne sont proposés, comme la description du sentiment ressenti lorsque qu'un *queer* met son *« poing dans la gueule »* à *« une petite brute de l'école [qui l]'a poussé et [l]'a traité de PD »*[727], ou le témoignage d'une personne faisant partie d'un *Black Block*[728] formé lors du sommet du G20 à Pittsburgh, Pennsylvanie, en septembre 2009. Au détour d'une rue, en croisant le groupe en question, *« un petit malin en mal de victimes [les] trait[a] de pédés »*[729]. Il va alors apprendre à ses dépens, en étant passé à tabac, que les *« corps » queer* peuvent être en révolte. Le livre *Queer ultra violence* présente également le réseau étatsunien *Bash Back !* prônant et utilisant l'autodéfense et la riposte violente face aux violences faites aux *queers*. Au-delà de ses cellules (actives entre 2007 et 2009[730]) *Bash Back !* est devenu

---

[724] *Ibid.,* p. 21.

[725] *Ibid.,* p. 82.

[726] Le texte stipule bien la date 930 (et non 1930).

[727] *Ibid.,* p. 14.

[728] Selon Francis Dupuis-Deri, *« Le Black Bloc [ou Black block] est une forme d'action collective très typée, qui consiste pour des individus masqués et vêtus de noir à former un cortège (un bloc noir) au sein d'une manifestation. Il n'y a pas un Black Bloc, mais des Black Blocs, chacun se formant à l'occasion d'une manifestation pour se dissoudre avec elle. »* Dupuis-Deri, Francis. *Penser l'action directe des black blocs*. In : Politix. vol. 17, n°68. Quatrième trimestre 2004, p. 79., http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_2004_num_17_68_1639, consulté le 22 avril 2015.

[729] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 40.

[730] La bande à Cris-tea. (trad.) *Queer ultraviolence. Op. cit.,* p. 4.

une manière de réagir qui tend à s'ériger en modèle : il a tellement marqué les esprits que par exemple, même deux ans après la dissolution de sa cellule de Milwaukee, certaines actions d'autodéfense collective ou de riposte collective et spontanée face à des violences commises envers des *queers* lui ont été attribuées[731]. *Bash Back !* est donc *« une tentative de créer une culture queer criminelle »*[732] d'autodéfense et de riposte. Même si le mouvement est à son origine étatsunien, la traduction des textes, leur distribution à prix libre en format papier et gratuite sur Internet, leur présentation à de nombreuses dates et dans différentes villes de France témoignent bien de la volonté de diffuser l'esprit *Bash Back !* au-delà des frontières.

Les fems ont donc accès à des discours collectifs légitimant l'investissement de la violence aux niveaux tant collectif qu'individuel et dans une démarche de riposte, à la production desquels elles peuvent participer. Mais dans leur quotidien, mes interlocutrices s'approprient-elles la violence ?

7.3.3 Des fems violentes

Les Pink Blocs, *Bash Back !*, et les discours collectifs qui présentent la violence comme arme politique à investir ne font pas l'unanimité chez les fems. Une minorité semble même y être strictement opposée (dont fait partie une de mes interlocutrices, Lola -30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation-). Quels sont les points de vue partagés par la majorité de mes interlocutrices et comment investissent-elles la violence ?

Une partie des fems entendues en entretien estime que cette violence doit être dirigée d'une certaine façon. Ainsi, Garance (21 ans, école bac +3 en cours, travail étudiant) se dira choquée par le slogan *« un hétéro une balle, une*

---

[731] Faits relatés lors de la présentation de la brochure et du livre lors des deux interventions observées. Intervention en ligne sur Radio Rageuse, émission *On est pas des cadeaux,* http://onpdc.poivron.org/2013/bashback.mp3, consulté le 22 avril 2015. (Je ne donne pas ici les noms des intervenantEs qui ne sont pas donnés à l'écrit sur les différentes annonces des dates de la présentation du fanzine sur internet.)

[732] Intervention en ligne sur Radio Rageuse, 23 : 53, http://onpdc.poivron.org/2013/bashback.mp3, consulté le 22 avril 2015.

famille une rafale » scandé lors de certains rassemblements ou manifestations lors desquels le Pink Bloc Paris s'est formé (par exemple, la LGBTpride 2013 à Paris). Ce n'est pas tant la violence comme arme politique que Garance rejette, mais bien plus celle qu'elle pense être adressée à un ensemble d'individus sans distinction (ici les hétérosexuels et les familles), plutôt qu'à des agresseurs ciblés ou encore aux institutions permettant la perduration du système hétérosexiste, raciste, etc. Contrairement à d'autres enquêtées, Garance ne perçoit pas la famille comme une institution profitant à la perduration du système hétérosexiste. Elle n'entend pas certains slogans et positionnements du Pink Bloc (par rapport à la famille ou au catholicisme, par exemple) comme des analyses systémiques, mais comme de *« la haine de l'autre. Ils ont toute une haine d'une catégorie de la population »* (*Garance*). Malgré le rejet de cette violence (verbale, précisons-le) Garance se *« reconna[it] vraiment dans le Pink Bloc et même dans ce qui est réaction violente »* (*Garance*). Bien qu'elle estime qu'elle *« n'[a] pas forcément les capacités physiques pour [user de la violence], en tout cas [elle] la cautionne »*. Si bien que l'usage de la violence n'est pas totalement exclu des stratégies de résistance que mobilise Garance, et notamment celle qui passe par le verbe, comme en témoignent des situations qu'elle partage en entretien.

Mes recherches m'ont permis de constater que les fems ne passent pas uniquement par la fiction pour témoigner de leur utilisation de la violence au niveau individuel, les blogs sont par exemple un moyen d'affirmer leur usage personnel de la violence :

« Alors j'me pose

En mini jupe

Et en corset

Mais toujours les docs aux pieds

Prête à taper à n'importe quel moment

(…)

Et je sais

Qu'au-delà de mon corps de sexy-fem-trans

J'attends qu'une chose

Me battre

Fracasser la première personne qui remettra en cause mes désirs

La prendre dans mon piège comme une veuve noire

Et n'en faire qu'une bouchée

Sans un mot… »[733]

L'extrait présenté ci-dessus provient du blog personnel d'une fem trans. Nous constatons que l'affirmation d'un potentiel de violence personnel y est très marqué (« *prête à taper », « me battre », « fracasser », « la prendre dans mon piège », « n'en faire qu'une bouchée »).* Il apparaît également qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle violence que l'auteure se dit prête à mobiliser, mais bien d'une violence défensive (« *la première personne qui remettra en cause mes désirs »*), ce qui est confirmé à plusieurs reprise au fil du reste du texte, comme avec l'évocation de *« ceux qui voudraient [la] voir crever »*. Il s'agit donc d'une violence similaire à celle dont nous avons constaté qu'elle est érigée comme modèle de réaction face aux interpellations hétérosexistes de rue : la confrontation[734].

En plus d'exprimer le fait qu'elles sont prêtes à riposter, à l'image des quelques lignes ci-dessus, mes interlocutrices me donnent des exemples de la violence physique qu'elles ont parfois dû mobiliser. La violence qu'elles mobilisent peut être davantage symbolique ou relever de l'humiliation, comme lorsque Naomie (24 ans, Master 2, chômage) m'explique avoir craché au visage d'une militante de la Manif pour tous qui distribuait des tracts et qui lui a dit qu'elle irait brûler en enfer. Mais il peut également s'agir de violence physique concrète, comme les gifles que plusieurs fems m'expliquent avoir administré à des hommes qui les insultaient ou les attouchaient. Plusieurs m'expliquent ne devenir violentes que lorsque des hommes les touchent sans leur consentement, comme Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

---

[733] Kira. *Sex attitude for a trashy life.* Kira's texts, 2007, mis en ligne le 27 mai 2007, www.kiratexts.blogspot.fr, consulté le 22 avril 2015.

[734] Voir chapitre 6 (6.1.2. Comportement-type 3 : La confrontation).

qui précise *« si je sens une main qui me frôle ou un truc comme ça, (…) soit je fous un coup de poing, un coup de boule, j'sais pas ».* Lorsque je lui demande si cette situation est déjà arrivée, elle répond positivement. Les fems peuvent donc user de leur corps pour se défendre, mais aussi pour défendre leur entourage, à l'image de Dina (22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe) qui n'a *« pas peur face à des situations qui peuvent être violentes de [se] mettre en avant pour protéger quelqu'un* ». C'est ainsi que face à un homme qui *« a commencé à vouloir foutre une claque à [son] amie, [elle est] sortie de la voiture en lui prenant le col de la chemise genre "tu vas te calmer"* ». Dina a d'ailleurs mis en place des techniques d'autodéfense qu'elle mobilise en cas d'agression et de *« drague lourde »* **:** *« et si le mec ne comprend pas, lui prendre la base du crâne (…) ou le col de la chemise ou l'oreille. Immobiliser quelque chose* ». Ensuite, si besoin est, elle met à terre son agresseur.

Si la majorité des féministes s'accordent pour ne pas faire de la violence leur arme politique, quelques voix sont discordantes. Les fems et plus largement les réseaux qu'elles côtoient se l'approprient comme héritage. Les personnages de fiction violents, fems, *queers*, ou simplement « *queer*isés » par leurs violences, sont autant de représentations participant à la constitution de la violence comme outil de résistance investissable. De surcroît, les fems accèdent et parfois participent à la production et à la diffusion de discours collectifs de légitimation de l'utilisation de la violence comme arme politique. Ceux-ci ont pour objectif de visibiliser non seulement l'histoire antérieure des violences *queers* passées sous silence, mais aussi les violences contemporaines. De plus ces discours proposent une réflexion théorique résistant à l'injonction cantonnant non-seulement le féminin mais aussi les « opprimés » du côté de la non-violence, et insistant au contraire sur une possible riposte violente (collective aussi bien qu'individuelle) de leur part face aux oppressions vécues. Enfin, force est de constater que la majorité de mes interlocutrices usent de la violence, parfois intensément, lorsqu'il s'agit de se défendre ou de défendre les autres, et ce sans y porter aucun jugement négatif, bien au contraire. Surtout, nous constatons au fil de cette réflexion que si la

violence est apparue dans certains discours féministes, dans la fiction, dans des discours féministes ou *queer* produits collectivement ou au niveau individuel par mes interlocutrices, systématiquement, il est question d'une violence appropriée dans un but d'autodéfense individuelle ou collective, une riposte face aux oppressions et à la violence subie.

Pour conclure, s'intéresser aux résistances des fems, c'est d'abord constater que leur militantisme est polymorphe. Si certaines usent effectivement de la mise en scène du corps pour militer, elles ne sont pas majoritaires. Les fems investissent les associations et les collectifs dans une militance active et mobilisent les répertoires d'actions militantes qui sont ceux des structures en question. Le militantisme indépendant est tout autant investi et se décline sous des formes variées. Un militantisme de la quotidienneté mis en lumière par la présente étude s'ajoute à ces moyens de militer. Par ailleurs, les sexualités (lesbianisme et sexualités non hétérosexuelles) et certaines pratiques sexuelles (considérées comme non hétéronormées) peuvent être investies comme terrain de résistance. Si ce point ne fait pas l'unanimité au sein de mes enquêtées, dont la divergence de points de vue s'explique par des conceptions différentes des implications politiques relativement à la frontière public/privé, toutes s'entendent sur l'enjeu militant qu'il y a à penser le consentement dans une démarche de résistance aussi bien aux hétéro- qu'aux homo- (ou *queer*-) -normativités. Enfin, la réappropriation de la violence constitue une double résistance. Cette dernière est non seulement socialement exclue du registre des féminités, ou fortement stigmatisée, mais la majorité des féministes s'accordent pour ne pas l'investir en tant qu'arme militante. Les fems prêtent l'oreille aux voix féministes qui contrent ce point de vue. Si elles-mêmes et leurs réseaux relationnels valorisent certains personnages féminins qui usent de la violence, celle-ci n'est pas uniquement à envisager d'un point de vue fictionnel, mais bien en tant que représentation ouvrant le champ des possibles. La violence s'inscrit également dans une histoire des mouvements *queer* dont certains tentent de raviver la mémoire et proposent des discours qui pensent la violence comme arme politique légitime. Même si les discours de mes enquêtées ne sont pas unanimes, une majeure partie d'entre elles tient bien ce

type de propos et surtout l'applique dans la vie quotidienne. De manière systématique, que ce soit dans le champ fictionnel, dans les discours collectifs féministes *queer* ou encore au niveau de leur vie quotidienne, la seules violence qui nous est présentée comme valorisée et réellement investie est une violence défensive ou de riposte qui peut aussi bien prendre des formes collectives qu'individuelles.

En somme, les fems résistent à l'hétérosexisme en se réappropriant et en investissant activement des domaines traditionnellement considérés comme étant sous l'hégémonie masculine comme le militantisme, le sexuel, la violence. Leur résistance se concrétise également au travers de déplacements.

Chapitre 8. Les *fem*-inités comme déplacements

« J'essaie quand même d'aller là où on ne m'attend pas (…) j'essaie encore de ne pas correspondre ». Ces mots de Lydia (22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe) illustrent parfaitement les mouvements constants par lesquels les fems s'efforcent d'opérer des déplacements pour échapper aux normativités.

J'emprunte la notion de *« déplacement »* à Luc Boltanski et Eve Chiapello qui l'utilisent dans le cadre de leur étude du capitalisme. Les auteurs expliquent qu'ils ont

> *« doté [leurs] acteurs [critique et capitalisme] de capacités à la fois de déplacement et de catégorisation. La catégorisation consiste à rapprocher sous un certain rapport des évènements singuliers pour les mettre en série. C'est l'une des opérations de base qu'utilisent les personnes quand elles cherchent à donner sens au monde dans lequel elles vivent, en en tirant des grands invariants et une certaines image simplifiée de la façon dont il fonctionne. (…) Les déplacements désignent en revanche les actions des personnes en tant qu'elles tentent à échapper à la catégorisation et plus particulièrement en tant qu'elles ne s'inscrivent pas dans des épreuves instituées, identifiées et soumises à des procédures standard, ce qui leur confère un caractère local, et peu visible »*[735].

Les acteurs que nous considérons ne sont plus la critique et le capitalisme mais le système hétérosexiste et la critique, plus spécifiquement celle émanant des fems. Les déplacements désignent les stratégies mises en place lorsque les fems prennent conscience qu'elles sont réassimilées par les normes ou lorsqu'il y a réitération normative. Il s'agit des modalités par lesquelles elles tentent d'échapper à la catégorisation.

L'étude des trois piliers de l'autodéfinition fem nous a précédemment permis de saisir une première image de ce qui caractérise les *fem*-inités. Pour rappel, le point de départ des *fem*-inités consiste à envisager les féminités

---

[735] Boltanski, Luc. Chiapello, Eve. *Le nouvel esprit du capitalisme*. *Op. cit.*, p. 939.

comme des constructions sociales produites par le patriarcat et servant au maintien de l'ordre des sexes, que les fems réinvestissent en les resignifiant. Cela implique que cet investissement ne doit pas être astreint à la socialisation de genre liée à l'assignation au sexe « fille » à la naissance et que les féminités socialement dévalorisées peuvent tout autant que les autres être investies. Nous avons de plus constaté que les *fem*-inités supposent que les codes sociaux liés aux féminités doivent être adoptés ou refusés selon des modalités choisies.

Les *fem*-inités impliquent par ailleurs un ensemble de déplacements. Bien qu'elles soient liées au registre des féminités hétéronormées, elles incluent des micropolitiques du corps qui tendent à les déplacer relativement à l'assignation à l'hétérosexualité. Elles incorporent également des codes de masculinités et usent de ceux des féminités selon une dynamique d'investissement du pouvoir. Les fems cherchent enfin à neutraliser des effets du système hétéronormé à travers l'antiparastase et le femsistering.

8.1 Les micropolitiques du corps contre l'assignation à l'hétérosexualité

Nous avons constaté que les fems sont fréquemment réassignées à une position sociale de femmes hétérosexuelles, notamment du fait de leurs féminités, et ce aussi bien par des *outsiders* que par des *insiders*. Sans pour autant désinvestir les féminités, les fems usent de micropolitiques du corps pour se déplacer hors de ces (ré)assignations qui sont autant d'indices tant des hétéro- que des homonormativités. Notons que les fems puisent parfois ces stratégies dans celles déjà usées par d'autres groupes non hégémoniques (comme avec l'esthétique dite punk ou encore gothique). Après un aperçu de la variété des micropolitiques du corps que peuvent investir les fems afin d'échapper à l'assignation à l'hétérosexualité dont elles font l'objet, nous nous intéresserons plus précisément à l'exemple significatif des tontes.

8.1.1 Des micropolitiques du corps variées

Pour celles qui usent des micropolitiques du corps, il peut simplement être question de porter des signes de reconnaissance typiquement lesbiens ou *queer*. Certaines de ces pratiques sont sans nul doute héritées des espaces et périodes où être découverte comme lesbienne ou *queer* exposait à des sanctions lourdes comme des peines de prison. Selon Georges Chauncey,

> *« le fait d'être obligés de se dissimuler à la culture dominante ne signifie pas qu'ils restaient cachés les uns des autres. Les gays développèrent un système très sophistiqué de codes subculturels -codes linguistiques, vestimentaires, comportementaux- qui leur permettaient de se reconnaître dans la rue, au travail, et dans les soirées ou dans les bars, et d'avoir des conversations complexes (…) inintelligibles pour les personnes potentiellement hostiles »*[736].

Il en va de même pour les lesbiennes. Par exemple, Maévane, qui a déjà usé de cette stratégie avec succès, affirme que *« les filles qui portent une bague au pouce, souvent c'est qu'elles veulent montrer qu'elles sont lesbiennes »* (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage). D'autres enquêtées épinglent par exemple des badges sur leurs manteaux et sacs, donc à la vue de tous, qui spécifient par des symboles ou des mots qu'elles ne sont pas hétérosexuelles. L'usage de ces signes de reconnaissance n'est en aucun cas spécifique aux fems mais peut bien plus largement être adopté par les lesbiennes et les *queers* ne se reconnaissant pas dans cette autodéfinition. Un simple petit signe distinctif peut donc permettre un déplacement des féminités du registre hétérosexuel à l'extérieur de celui-ci, que ce soit aux yeux des initiés avec des codes subculturels ou aux yeux de tous au moyen d'accessoires dont le sens est davantage accessible aux non-initiés. Ces déplacements se concrétisent par l'introduction de signes immiscés au sein des autres codes esthétiques socialement liés aux féminités. Il ne s'agit donc pas toujours de ce qui pourrait être considéré comme des entorses aux normes esthétiques des féminités, ce que les fems font fréquemment par ailleurs.

---

[736] Chauncey, George. *Gay New York, 1890-1940*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Eribon, Didier. Paris : Fayard, 2003, (1994), p. 13.

Aucune de mes interlocutrices ne semble faire exception en n'investissant jamais ni signes de reconnaissance ni micropolitiques du corps qui tendraient à les déplacer face à un étiquetage hétéronormatif. Quelques-unes expliquent cependant ne pas (ne plus) en ressentir le besoin presque permanent[737]. Correspondant quelque peu à ce dernier profil, Lola affirme que si elle *« passe »* parfois pour une femme hétérosexuelle, elle ne *« passe »* pas inaperçue :

> *« [Passer pour hétérosexuelle] avant ça me gênait. Maintenant moins, beaucoup moins… C'est vrai que je suis invisible des fois. Des fois c'est aussi intéressant parce que les gens voient et même les hétéros, qu'il y'a quelque chose qui est différent. On me demande souvent : "est-ce que tu es actrice ? (…) Est-ce que tu es performeuse ?" (…) Même si je suis en train d'acheter des pommes de terre, quelque chose. (…) Et c'est là où je sais que… je ne suis pas invisible. [Léger rire] Même si (…) j'essayais d'être invisible c'est impossible ».*
> (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation)

Dans cet extrait, Lola fait un parallèle intéressant entre deux types d'invisibilité : son discours glisse de l'invisibilité en tant que *queer* à l'invisibilité d'une personne quelconque. Elle laisse ainsi entendre que le fait de ne pas connaître l'invisibilité d'une personne quelconque suffirait à compenser son invisibilité en tant que *queer*. Elle explique par ailleurs ne plus éprouver le besoin permanent d'être perçue comme *queer*, notamment du fait de la large reconnaissance dont elle bénéficie par ses pairs. À l'image de Lola, certaines fems ont donc fait par le passé des efforts continus pour ne pas être assignées à l'hétérosexualité. Cependant elles ont cessé ces efforts, se satisfaisant du constat que soit perçu en elles ce qui peut être considéré comme une forme d'anormalité. C'est le cas de Lilah, qui pour expliquer son ressenti me parle d'une autre fem avec qui elle a beaucoup échangé sur le sujet :

> *« Et elle m'avait dit qu'elle n'avait plus besoin du tout de sentir qu'elle était visible comme gouine ou ce genre de truc. Et que le fait d'être simplement un peu anormale et d'avoir des tatouages et un peu visibles, ça lui suffisait à pas être fondue dans la masse et du coup à être suffisamment… transgressive ou je ne sais pas. Et ça, ça me paraissait hyper exotique*

[737] Il est cependant notable qu'elles portent sur leurs corps des micropolitiques visibles comme des tatouages ou des piercings (parfois associés au lesbianisme ou au *queer*).

> *comme façon de concevoir les choses à l'époque mais maintenant c'est peut-être quelque chose dont je me sens plus proche ».*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

À propos du tatouage, certains discours diffèrent, en en faisant un marqueur de la sortie de l'hétérosexualité : *« Du coup c'est un réel défi pour moi de ne pas baisser les bras et laisser aux gens la facilité de me catégoriser comme ça les arrange eux. Une de mes solutions a été le tatouage (…) »*[738].

Le tatouage peut donc être utilisé par des fems comme micropolitique de déplacement relativement à la présomption d'hétérosexualité, mais aussi par rapport aux normes de manière plus large. Pour certaines, à partir du moment où elles constatent qu'elles transgressent des normes régissant les féminités, cela peut suffire à ce qu'elles se considèrent comme suffisamment déplacées pour ne pas s'efforcer perpétuellement d'être lues comme lesbienne ou *queer*. Plus généralement, les fems usent d'une multitude de micropolitiques du corps. Par exemple, Beatriz (33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation) insiste sur son épilation des sourcils. Estimant qu'il existe un *« sourcil hétérosexuel »* plus fin, elle les garde épais. D'autres interlocutrices me parlent de leur épilation et investissent les poils comme micropolitique de résistance. Plusieurs m'ont expliqué que leur vernis à ongles n'est pas toujours parfait, le fait qu'il s'« écaille » ne correspondant pas aux codes sociaux des féminités normées. Parmi cette variété de micropolitiques du corps, nous nous concentrerons sur les tontes de la chevelure, fréquemment évoquées en entretien.

8.1.2 Les tontes comme micropolitiques du corps

Le non-respect de certaines normes de féminités dans une volonté d'extraction du registre de l'hétérosexualité passe souvent par des micropolitiques de la chevelure : la tonte occupe une place aussi bien dans les théories *queer* que dans les pratiques des fems. Il me semble pertinent d'étudier plus avant la chevelure, étant donné la forte charge symbolique qu'elle

---

[738] Lu K-Nibal, *Coming-out,* Femzine n°1, p. 10.

revêt relativement à la féminité, notamment en France. Selon les périodes considérées, le port des cheveux courts chez les femmes a pu faire scandale. Par exemple, on peut s'intéresser à la figure de la garçonne des « années folles » à travers la représentation qu'en fait Victor Margueritte dans ses romans[739], qui s'efforce de s'extraire quelque peu de l'hétéronormativité. L'un des signes qui la distingue concerne la chevelure :

> *« son comportement masculin, "elle pense et agit comme un homme", les qualités viriles qu'elle déploie - talent, logique -, la maîtrise de l'argent à l'instar des hommes, la conscience de son irréductible individualité, "je n'appartiens qu'à moi", s'incarnent dans un attribut physique symbolique : les cheveux courts »*[740].

Non seulement la garçonne ne se cantonne pas aux rôles qui lui sont attribués dans l'ordre des sexes, mais elle *« pousse la liberté sexuelle et morale jusqu'à la bisexualité »*[741]. C'est bien dans la coupe courte de la chevelure que se cristallise le symbole de ces femmes qui transgressent leur statut dans l'ordre des sexes : les historiens rapportent même le fait que certains coiffeurs ont été poursuivis en justice pour de telles coupes[742]. De nos jours, le port des cheveux courts pour une personne socialement perçue comme une femme est pleinement intégré dans l'hétéronormativité (tout en étant parfois considéré comme un code possible de reconnaissance lesbien). À l'inverse, la tonte déroge bien plus aux normes de féminités.

Au fil de l'histoire, la tonte forcée des femmes a été utilisée comme châtiment ou traitement. Au Moyen Âge, femmes adultères ou encore

---

[739] C'est ce que fait Anne-Marie Sohn lorsqu'elle évoque la figure de la garçonne à travers la trilogie écrite par Victor Margueritte publiée entre 1922 et 1924. Voir Margueritte, Victor. *La femme en chemin : La garçonne, Le compagnon, Le couple.* Paris : Flammarion, c1922. Sohn, Anne-Marie. *Entre deux guerres. Les rôles féminins en France et en Angleterre.* In : Duby, Georges. Perrot, Michelle (dir. de la série). Thébaud, Françoise (dir. du volume). *Histoire des femmes en occident. Le XX^e siècle.* vol. 5. Paris : Plon, 1992, p. 93.

[740] Sohn, Anne-Marie. *Entre deux guerres. Les rôles féminins en France et en Angleterre.* In : Duby, Georges. Perrot, Michelle (dir. de la série). Thébaud, Françoise (dir. du volume). *Histoire des femmes en occident. Op. cit.,* p. 93.

[741] *Ibid*.

[742] Senimon, Fanny. *« Vers la coupe à la garçonne, une histoire des cheveux coupés des années 1900 à 1925 », Master 2*, sous la dir. de Pascal Ory, Université Paris I, 2013. In : Genre & Histoire, Printemps 2014, n°14, mis en ligne le 16 octobre 2014. http ://genrehistoire.revues.org/1928, consulté le 14 mars 2015.

prostituées avant leur expulsion de Londres[743] ont été tondues. Dans l'Europe Classique, avant d'être mises à mort, les sorcières étaient tondues (et épilées) car *« on était encore persuadé que le pouvoir (…) siégeait dans leur cheveux »*[744]. S'ajoutent à cela les « tondues de la libération », estimées à 20 000[745], châtiées car suspectées de « collaboration horizontale ». Dans ce dernier cas,

> *« si la tondue est fautive, c'est tout à la fois d'avoir trahi la Patrie en pactisant avec l'ennemi et d'avoir soustrait son potentiel sexuel à la communauté des patriotes. (…) Elle est condamnable sur le terrain du patriotisme, mais ne sera, dans la plupart des cas, condamnée qu'au plan sexué, qu'en qualité de femme. Comme si celui-ci n'était que le symbole du premier »*[746].

« La coupe honteuse »[747] punissait donc bien la sexualité supposée avec l'ennemi, entendue comme collaboration de femmes. Dans les exemples précités, l'acte de tondre les chevelures des femmes équivaut à les déposséder du symbole de leur pouvoir (de sorcellerie, de séduction), et pour celles qui ne sont pas tuées, il s'agit de les désexualiser et de leur faire porter ce stigmate visible le temps de la repousse des cheveux. Qu'en est-il lorsque la tonte est choisie ? Afin de répondre à cette question je propose un détour par les théories *queer*.

---

[743] Desmarais, Julie. (Mémoire de maîtrise) *Comment représenter les femmes tondues ? : à la rencontre de la mémoire et du genre en France, de 1942 à 2005.* Département d'Histoire, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, 2006, file:///Users/administrateur/Downloads/23693.pdf, consulté le 22 avril 2015, p. 6.

[744] Dayan-Herzbrun, Sonia. *Cheveux coupés, cheveux voilés*. In : Communications, 1995, n°60. *Beauté, laideur*. p. 167. http ://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1995_num_60_1_1917?_Prescripts_Search_tabs1=standard&, consulté le 22 avril 2015.

[745] Les premières traces de tontes sont datées antérieurement à la Libération et la dernière tonte recensée date de février 1946 en Savoie. Voir Virgili, Fabrice. *Les tontes de la Libération en France.* In : Cahier de l'IHTP, octobre 1995, n°31, *Identités féminines et violences politiques (1936-1946*). http ://www.ihtp.cnrs.fr/spip.php%3Farticle247&lang=fr.html, consulté le 22 avril 2015.

[746] Messu, Michel. (Communication) *Victime émissaire et réconciliation ou sur qui distraire la colère des dieux ?* Décembre 2008, Ouagadougou, Burkina Faso. <halshs-00364919> Archives ouvertes en ligne, consulté le 22 avril 2015, p. 8.

[747] Baillette, Frédéric. *Organisations pileuses et positions politiques. À propos de démêlés idéologico-capillaires*. In : Quasimodo, printemps 2003, n° 7, *Modifications* corporelles, Montpellier : Osiris, http://www.revue-quasimodo.org, consulté le 22 avril 2015, p. 130.

La pratique de la tonte est présente dans le *Manifeste contra-sexuel* de Paul B. Preciado. Cet ouvrage prescrit *« la contra-sexualité »* comme moyen de mettre fin à la *« Nature comme ordre qui légitime l'assujettissement des corps à d'autres corps »*[748]. Cette proposition doit être entendue au sens large car elle concerne l'ensemble des rapports de pouvoir liés aux concepts de genre, sexe, sexualité, classe, race, filiation, validité, etc. Ce manifeste offre donc différents outils pour atteindre et maintenir cette *« société contra-sexuelle »*, entre autres des pratiques (contra-)sexuelles régies par des contrats écrits. C'est plus précisément cet aspect qui prend sens dans la présente réflexion puisqu'une des *« pratiques d'inversion contra-sexuelles »* intègre la tonte totale de la chevelure par autrui[749]. Cette tonte, première séquence du script sexuel, fait partie intégrante de l'interaction sexuelle. La tonte contra-sexuelle ne peut être lue comme une prise de pouvoir sur autrui compte tenu du but de la contra-sexualité. Il n'est plus question de déposséder l'individu d'un des symboles de sa séduction, de le désexualiser ni même de le déposséder de son individualité : l'auteur propose une resignification de la tonte par autrui en la pensant en tant qu'acte (contra-)sexuel. À l'inverse de la tonte dans un contexte de châtiment hétéronormé, la tonte contra-sexuelle renvoie alors au fait de sexualiser le corps. Cette analyse peut être davantage poussée, puisque la tête est tondue pour devenir un *« gode-tête »*, donc un signifiant sexuel, c'est-à-dire un élément perçu par les acteurs sociaux comme informant sur le caractère sexuel de la situation. Cependant il est essentiel de souligner qu'il s'agit bien là de *« corps »* que Paul B. Preciado nomme aussi *« sujets parlants »*, et non plus d'individus considérés comme *« femmes »* ou *« hommes »*. La tonte en elle-même ne signifie pas non plus la dépossession de l'individualité en tant qu' *« homme »* ou *« femme »*, puisque c'est en amont, au moment de la signature du *« contrat contra-sexuel »* que le sujet parlant y a consciemment renoncé, en même temps que nombre d'autres caractéristiques propres à la

---

[748] Preciado, Paul (Beatriz). *Manifeste contra-sexuel*. Traduit de l'anglais par Bourcier, Marie-Hélène. Paris : Balland, 2000, p. 20.

[749] *Pratique d'inversion contra-sexuelle numéro III, « Comment faire jouir un gode-tête : citation du gode sur une tête »*, Preciado, Paul (Beatriz). *Manifeste contra-sexuel. Op. cit.*, p. 52-55.

société hétéronormée. En effet, l'exemple de *« contrat contra-sexuel »* proposé dans l'ouvrage commence ainsi : *« De mon propre gré, je soussigné(e) …….. renonce à ma condition naturelle d'homme ou de femme »*[750]. Les théories *queer* peuvent donc proposer un déplacement du sens de la tonte de la chevelure, y compris concernant les corps des personnes qui au sein de sociétés hétéronormées sont considérées comme des femmes.

Selon les observations effectuées durant cette thèse[751], les tontes de la chevelure sont largement répandues au sein des réseaux relationnels lesbiens et *queers* dont les fems font partie. S'il ne s'agit donc pas d'une pratique qui leur est spécifique, mais bien plus d'une pratique partagée entre *insiders*, c'est néanmoins à travers les fems que nous allons l'appréhender. Nombreuses sont mes interlocutrices qui ont déjà tondu leur chevelure. Les tontes en question peuvent prendre des formes variées. Les moins fréquemment observées comme étant investies par les fems sont les tontes totales ainsi que celles dégageant une crête du front à la nuque ou au sommet du crâne. Une multitude de types de tontes partielles opérées sur des coupes courtes semblent sensiblement plus répandues, et enfin des tontes asymétriques partielles sont faites sur des chevelures plus longues. Notons que la frontière entre les deux dernières catégories de tontes est poreuse.

Puisque mes enquêtées l'investissent majoritairement (avant, au moment de l'entretien, ou après celui-ci), intéressons-nous à la « tonte partielle asymétrique ». La tonte partielle asymétrique peut revêtir de nombreux aspects. Elle s'effectue sur un seul profil du crâne, au choix. La longueur du reste de la chevelure peut varier, même si je ne l'ai observée qu'en de très rares occasions sur une chevelure plus longue que le niveau des épaules. La largeur de la partie tondue est de même très variable, allant de la simple bande de quelques centimètres jusqu'à la moitié du crâne. La longueur de la bande tondue peut s'étendre jusqu'à l'arrière de l'oreille, la base médiane de la nuque ou courir

---

[750] Preciado, Paul (Beatriz). *Manifeste contra-sexuel*. *Op. cit.*, p. 31.

[751] Notons que lors des observations effectuées dans le cadre de ma recherche de master 2 au sujet du cinéma pornographique *queer,* lesbien et trans accessible en France, je constatais déjà les pratiques de tontes de cheveux comme largement présentes.

derrière le crâne au-delà de la moitié, toujours le long de la partie inférieure de l'implantation capillaire. D'autres tontes tracent une forme carrée sur le côté avant du crâne au ras du visage (tempe) vers l'oreille. Ces différentes tontes s'appliquent le long de la base inférieure de l'implantation capillaire, sachant qu'une ou plusieurs mèches de longueurs variables peuvent être laissées, le plus souvent devant ou derrière l'oreille.

Plusieurs enquêtées évoquent leurs tontes durant notre discussion. L'analyse des propos suggère que celles-ci peuvent être investies afin d'opérer un déplacement des féminités en vue de les extraire du registre de l'hétérosexualité. Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage), qui au moment de l'entretien n'avait pas investi de coupe tondue, m'explique que passer pour *« la bonne lesbienne, celle qui faut être pour la société, pour les gens qui sont normés »* lui pose souvent plus de problèmes *« politiquement »* que le fait d'être perçue pour hétérosexuelle. Ainsi, *« les filles qui sont complètement rasées ou dont l'apparence laisse penser qu'elles sont vraiment lesbiennes, qui peuvent être habillées n'importe comment selon la norme (…) ne sont pas plus inacceptables qu'une autre »* selon elle. Se tondre les cheveux signifierait, vis-à-vis des *outsiders*, s'extraire ou extraire sa féminité non seulement du registre de l'hétérosexualité, mais également de celui du lesbianisme possiblement acceptable d'un point de vue hétéronormé. Ainsi, plusieurs fems me font état des sanctions sociales qu'elles ont connues (ou connaissent encore) relativement à leurs tontes. Par exemple, Lilah décrit ses différentes tontes : *« j'ai eu les cheveux entièrement rasés après j'avais une crête et j'étais rasée sur les côtés »* (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe). Elle oublie la période où elle portait une tonte asymétrique partielle avec une chevelure mi-longue que j'ai notée durant mes observations de terrain dans le cadre de mon master 2. Elle poursuit :

> *« Je me faisais emmerder à cause de ça. Parce que les gens me trouvaient mal coiffée. C'était assez agressif d'ailleurs. C'était vraiment ouvertement genre : "t'es moche ! C'est horrible ta coiffure ! Qu'est-ce que t'es ?" (…) À l'époque où j'étais plus en jogging, rasée et tout ça, je me faisais, j'étais vachement suspectée de griller le train. Je me faisais tout le temps, tout le temps arrêter dans les aéroports. (…) En fait parfois j'étais prise pour un jeune garçon mineur, et du coup on me demandait où étaient mes parents*

> *et si on pouvait fouiller mon sac, [rire] c'était hyper relou. Et maintenant, je passe pour une femme bourgeoise, j'suis hyper… tranquille, personne suspecte mes valises ou quoi que ce soit (…). Maintenant on me fout grave la paix. Donc à la fois c'est jouir d'un privilège social qui est assez dégueulasse et en même temps c'est assez confortable. Mais j'ai vraiment vu la différence, qui est à la fois un truc de genre et à la fois un truc social. Parce qu'on suspecte déjà moins les femmes et encore moins les femmes bourgeoises ».*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

Lilah structure son discours relativement à une opposition tonte/absence de tonte (qui peut être renforcée par d'autres éléments comme le marqueur social de la tenue vestimentaire en termes de classe). La tonte provoque des sanctions sociales : injures, contrôles de la part des agents de sécurité. Au contraire, l'absence de tonte est synonyme d'absence de sanction et même de privilège. Les injures peuvent se transformer en compliments reçus dans l'espace public, qu'elle évoque dans la suite de son propos. Comme le note Lilah, il est autant question de classisme (selon lequel l'appartenance à une certaine classe sociale serait synonyme de délinquance) que d'hétéronormativité (*« t'es quoi ? », « jeune garçon »*). La tonte de la chevelure fonctionne comme un marqueur social qui peut provoquer un déplacement des féminités en les extrayant de l'hétéronormativité en termes de codes esthétiques de beauté, allant parfois jusqu'à troubler le genre. Cependant, elle peut également être perçue comme un marqueur de classe et/ou signifier une possible délinquance. Il peut donc s'agir de se déplacer, relativement au regard des *outsiders*, hors d'atteinte du présupposé d'hétérosexualité et en dehors du registre de séduction hétéronormée. Ce déplacement peut également être adressé aux *insiders*.

La tonte partielle asymétrique (comme les autres tontes) est considérée comme un indice potentiel de lesbianisme. C'est pourquoi Rebecca lie une tonte qu'elle avait effectuée sur le côté gauche de sa chevelure à la non-reconnaissance en tant que lesbienne qu'elle a rencontrée chez des *insiders* du fait de sa féminité :

> *« "Ah qu'est-ce que tu fais là ? Tu t'es pas trompée de bar toi ?" (…) Et je me suis posé la question plusieurs fois : "tiens, tu ne vas pas te couper les*

cheveux ? Ce serait bien peut-être les cheveux courts et tout. Ça pourrait te libérer de nia nia nia." Donc je me suis rasé la moitié du crâne et tout ».
(Rebecca, 27 ans, Master 2, cadre)

Cette expérience semble si courante qu'une anecdote semblable est relatée dans le *Femzine* n°1 :

« Quand j'ai rencontré les gouines, j'avais les cheveux longs et je ne me sentais pas assez gouine. Pour y remédier, j'ai décidé de me raser une partie de mon côté droit de la tête (tu vois bien laquelle. Ça a marché. J'ai gagné des points gouine. J'ai raconté cette histoire à mon amie L. de San Francisco, une grosse fém non-blanche, elle a explosé de rire et m'a dit : à SF, on appelle ça le femme [fem] visibility patch ! Of course »[752].

La tonte constitue-t-elle un code homo- ou *queer*mormé ? Bien qu'il s'agisse effectivement d'un code esthétique partagé, une autre enquêtée note :

« je pense qu'il y a certains types de cheveux qui sont plus queer *que d'autres [sourire audible]. On voit quelqu'un, on dit que cette personne est* queer*, parce qu'on voit ça par les cheveux. Mais on peut bien être* queer *sans avoir une coiffure particulièrement* queer *».*
(Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

Elle ajoute ensuite qu'il lui semble que beaucoup de fems ont les cheveux bouclés, comme elle-même au moment de l'entretien, bien qu'elle ait eu *« la tête rasée plusieurs fois (…) entière et des parties aussi »* (Madison). Pour autant, aucune de mes interlocutrices n'évoque avoir connu une quelconque pression pour se tondre. Si cette pratique semble courante au point d'être affublée d'un nom désignant sa fonction consistant à visibiliser les fems en tant que lesbiennes ou *queers* (*«femme [fem] visibility patch »*), le fait qu'une fem ne tonde pas sa chevelure l'est tout autant. L'injonction homo- ou *queer*mormée résidant davantage dans la non-féminité, la tonte constitue plutôt un moyen de resituer les féminités et/ou une chevelure longue dans les registres lesbiens et *queer*.

En somme, les fems peuvent utiliser la tonte, code esthétique largement partagé dans leurs réseaux relationnels, afin d'opérer un déplacement qui extrait leurs féminités du registre de l'hétérosexualité aussi bien face aux

[752] Lissia, *Fem anecdote,* Femzine n°1, p. 12.

outsiders qu'aux *insiders*. De nombreuses autres micropolitiques du corps peuvent être investies de cette manière, mais les fems peuvent tout aussi bien ne pas user de ces divers codes. Les *fem*-inités n'en sont donc pas dépendantes, d'autant plus que, comme nombre de codes esthétiques et culturels dont des minorités ont pu user à une période donnée, les pratiques investies au sein des réseaux relationnels lesbiens ou *queer* finissent par être réassimilés par les normes majoritaires. Par exemple, Audre (27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage) commente une soirée durant laquelle une personne non *queer* avait *« juste les cheveux rasés d'un côté, tout le monde a cru qu'elle était lesbienne »*. La tonte asymétrique partielle glisse du registre lesbien ou *queer* à celui de la « mode » majoritaire, si bien que nombre de personnalités et d'anonymes l'on adoptée ces dernières années en dehors de toute conscience lesbienne ou *queer*. Peu à peu, elle n'est plus un indicateur d'appartenance *queer* ou lesbienne, même s'il s'agit néanmoins toujours d'un marqueur qui prête à confusion. Les tontes pourraient être considérées comme des micropolitiques du corps consistant en l'appropriation d'éléments socialement connotés masculins pour s'extraire de l'assignation à l'hétérosexualité. Mais ce serait omettre que par exemple la tonte asymétrique partielle sur une chevelure longue n'est pas socialement liée aux masculinités. Comment les masculinités et féminités s'intègrent-elles aux *fem*-inités ?

8.2 Les mésusages des genres

Selon Pierre Boudieu

> *« l'accès au pouvoir, quel qu'il soit, place les femmes en situation de double bind : si elles agissent comme des hommes, elles s'exposent à perdre les attributs obligés de la "féminité" et elles mettent en question le droit naturel des hommes aux positions de pouvoir ; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent incapables et inadaptées à la situation »*[753] .

[753] Bourdieu, Pierre. *La domination masculine.* Paris : Seuil, 1998, p. 74.

Même si l'auteur formule ce constat au sujet de l'accès au pouvoir, cet exemple illustre la rigueur avec laquelle l'hétéronormativité régit les règles des usages du genre de manière plus générale. Les fems se plient-elles aux règles de ce *« double bind »* ? Les *fem*-inités intègrent des masculinités aussi bien que des féminités, ainsi que des éléments stéréotypiques associés à cette binarité, mais non sans opérer des déplacements, si bien qu'on assiste à des mésusages du masculin et du féminin.

8.2.1 Incorporer les masculinités

Si un rapport aux féminités est indispensable à l'autodéfinition fem, les codes socialement attribués au masculin peuvent tout autant être investis. Certaines interlocutrices n'établissent pas de lien entre leur usage de codes sociaux masculins et leur autodéfinition fem. Ainsi, Lydia estime que ses *« comportements masculins »* ne sont pas *« lié[s] à [son] identité fem et que c'est plutôt la contradiction qui [l]'habite et la recherche qui n'est pas terminée sur [elle]-même »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe). D'autres, plus nombreuses et à l'image de Debra, affirment bien au contraire qu' *« on peut être masculine en étant fem ». « [Elle] pense que c'est par définition ce que fait une fem »* (Debra, 25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage), puisqu'elles investissent des champs socialement réservés au masculin. Que les fems investissent des codes socialement réservés au masculin par « *goût* », par « *amusement* » ou pour pallier aux potentielles contraintes et interdictions liées aux féminités, il s'agit bien de déplacements qu'elles font subir à ces codes qu'elles incorporent aux *fem*-inités.

Lorsque le masculin est entendu au sens de *« vêtements et accessoires de modes masculins »*, ce qui est le cas le plus rare dans les discours de mes interlocutrices, le goût justifie ce qui pourrait être considéré comme des écarts aux codes de féminités :

> *« Après ça dépend, il y a des moments où j'aime bien m'habiller un peu plus masculin disons ».*
> (Maévane, 20 ans, école bac +3 en cours, stage)

> *« J'aime bien être habillée parfois de façon originale. J'aime bien porter un nœud de papillon ou de temps en temps une cravate mais un peu moins souvent. J'ai un pantalon qui est un peu masculin que j'aime bien aussi ».*
> (Audre, 27 ans, Master 2, éducation/animation et chômage)

Les fems s'éloignent-elles de leurs *fem*-inités lorsqu'elles satisfont leurs envies d'accessoires masculins ? Pour Lilah, la réponse est négative puisque lorsque je lui demande si elle investit des accessoires masculins dans sa *fem*-inité, celle-ci me répond :

> *« Oui, j'porte pas mal de pantalons, enfin pas mal, j'en porte une fois par… toutes les deux semaines mais [sourire audible] des pantalons comme ça là [elle me montre celui qu'elle porte]. Tu sais, c'est des pantalons d'hommes en fait. J'en ai peut-être trois ou quatre. C'est la seule chose. Et j'les porte toujours avec des escarpins, des trucs comme ça. Des sortes de Dockers ou j'sais pas ».*
> (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe)

Alors qu'elle s'habille manifestement plus souvent en jupe ou en robe, lorsque Lilah choisit un pantalon, il s'agit d'un « *pantalon d'homme* ». Elle pourrait porter des pantalons « *de femme* », mais son choix s'inscrit dans une démarche de réappropriation, caractéristique des féminités fems.

Lorsque je demande à mes interlocutrices si elles utilisent des codes socialement attribués aux masculinités, presque la totalité d'entre elles y entend une manière d'investir l'espace physique ou de parole. Pour Jodie, *« les filles qui s'autodéfinissent fem »* partagent souvent *« le fait de prendre la parole, de pouvoir hausser le ton, de parler. (…) Une sorte d'assurance visible en tout cas. Savoir ce qu'on dit. Ne pas se sentir gênée parce qu'on parle justement »*. Elle poursuit en parlant d'elle-même :

> *« en tant que femme et en tant que… oui moi je pense que je prends de l'espace. Ne serait-ce qu'en parlant. Déjà je parle très fort (…). Et… Ne serait-ce qu'en écrivant, en étant présente et en parlant constamment. Dès qu'il y a un truc qui ne va pas, j'hausse le ton ».*
> (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

En introduisant ce qu'elle associe à la masculinité chez elle-même par les mots *« en tant que femme »*, elle nous rappelle qu'il n'est pas question d'envisager les concepts de « *féminité* » ou de « *masculinité* » comme des faits « *naturels* », donnés une fois pour toutes, mais bien comme des constructions

sociales qui délimitent notamment les comportements de chacun selon la position occupée dans l'ordre des sexes. C'est bien relativement à son assignation sociale « *femme* » que Jodie parle trop, trop fort, trop souvent, etc. Lydia complète ses propos en expliquant que la masculinité, chez elle, *« ça va être d'ouvrir [sa] gueule quand [elle a] envie de parler, de pas [s]'écraser. De pouvoir employer des mots vulgaires qui normalement sont acceptés que pour les hommes »* (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe). Les fems usent donc de différentes modalités d'appropriation de l'espace qui, selon leur point de vue, seraient socialement admises si elles étaient perçues en tant qu'hommes. Selon Jodie, les fems *« ont envie de prendre plus d'espace. Ou reprendre l'espace qu'on leur a volé »* (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant). Cette démarche peut également être physique et parmi ces exemples, le métro est le plus souvent évoqué.

> *« À chaque fois que t'es assise dans le métro, en général t'es comme ça [elle serre les jambes] et s'il y a un mec qui s'assoit en face de toi, il va se mettre comme ça [elle écarte les jambes] et donc t'encadrer [les jambes]. (…) Je déteste ça et donc [je vais] encadrer ses jambes quitte à ce qu'on voie tout ».*
> (Naomie, 24 ans, Master 2, chômage)

Incommodée si un homme place ses jambes autour des siennes au lieu de les croiser ou de les mettre de côté, Naomie l'en empêche en adoptant elle-même cette posture, peu habituelle chez les personnes perçues comme des femmes. Cette attitude, combinée au fait qu'elle porte le plus souvent des jupes *« plus ou moins longues, mais jamais au-dessous du genou »* (Naomie) lui attire des réactions hostiles : *« du coup j'ai encore le droit à "salope, on voit tout" »*. La différence d'espace pris par les hommes et par les femmes dans les transports en commun n'est pas un thème novateur au sein des réflexions féministes. Christine Bard fait référence aux travaux de la photographe féministe allemande Marianne Wex qui en 1979 proposait déjà ce type de réflexion à travers la présentation de photographies prises depuis l'antiquité jusqu'à la période contemporaine. Marianne Wex

> *« a pris des milliers de photographies d'hommes (en pantalon) et de femmes (en jupe ou en robe) dans l'espace public. Elle montre les femmes genoux serrés, jambes croisées, occupant un minimum d'espace, quand*

> *les hommes, eux, écartent les cuisses proportionnellement à leur degré d'adhésion à la norme virile et prennent le maximum d'espace »* [754].

Ce type de critiques est toujours d'actualité comme en témoigne l'existence de sites internet où l'on peut poster les photographies d'hommes occupant un maximum d'espace dans les transports en commun[755]. Le port de la jupe justifie-t-il le fait que les femmes doivent s'efforcer de prendre un minimum d'espace ? Lydia, vêtue d'un pantalon « *slim* » noir et de chaussures à talons « *pas très hauts, 6-8 cm* » (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe), écarte les jambes, genoux légèrement plus espacé que la largeur du bassin, pour mimer la manière dont elle s'est assise dans le métro sur le chemin jusqu'à notre rendez-vous, puis elle commente : *« pour les gens, visuellement, ça peut faire quelque chose. C'est pas parce que je suis en talons que je vais croiser les jambes »* (Lydia). Cette fois, ce serait donc le port de talons qui justifierait le fait de croiser les jambes. En réalité, c'est avant tout parce que les fems sont perçues comme des femmes qu'elles sont destinataires de regards et remarques hostiles lorsqu'elles ne replient pas leurs corps dans l'espace dont il est socialement attendu qu'elles se contentent.

Les propos recueillis en entretien laissent entendre que le fait qu'elles investissent des féminités marquées (comme avec l'évocation des jupes ou talons) accentue le fait qu'on attend d'elles qu'elles respectent ce qui est socialement exigé des femmes. En d'autres termes, les fems estiment que puisqu'elles sont perçues comme respectant une part de la binarité du genre (féminité apparente esthétiquement), elles sont socialement enjointes à son respect complet. En négatif de ce constat, des recherches stipulent que les femmes doivent investir les codes socialement attribués au masculin ou tenter de neutraliser la connotation féminine des codes qu'elles investissent afin de

---

[754] Bard, Christine. *Ce que soulève la jupe. Op. cit.*, p. 14. Je copie ici la note de bas de page proposée par Christine Bard : *« Marianne Wex, Langage "féminin et masculin" du corps, reflet de l'ordre patriarcal (des attitudes révélatrices : une rétrospective de nos jours à l'Antiquité à travers 2000 documents photographiques) [1979], trad. De l'allemand, Bruxelles, Academia-Bruylant, 1993 »*.

[755] Pour exemple, voir le site *Men tacking up too much space on the train* qui propose des photographies prises dans de multiples villes dont Paris. http ://mentakingup2muchspaceonthetrain.tumblr.com/page/2, consulté le 22 avril 2015.

déjouer le sexisme et de s'imposer dans des domaines investis par une majorité d'hommes. Par exemple *« les femmes policiers, qu'elles soient "garçons manqués" au moment du recrutement ou non, apprennent à ériger la virilité physique ou mentale en compétence professionnelle dès la formation »*[756]. Quant à elles, les fems usent d'une stratégie différente puisqu'elles s'autorisent à combiner marqueurs sociaux féminins et marqueurs sociaux masculins à leur gré.

Lorsque les fems ne se cantonnent plus aux féminités, investiraient-elles les masculinités ? Cette approche des démarches fems ne rend pas compte de la complexité de ce que révèlent mes recherches de terrain. Loin de respecter la binarité normée masculin/féminin, mes interlocutrices s'inscrivent davantage dans un effort de faire subir aux masculinités un déplacement similaire à celui qu'elles infligent aux féminités. Le premier indice en est la manière dont elles s'expriment sur ce que produit leur investissement des codes sociaux masculins :

> *« Je me retrouve souvent dans la situation qui est assez drôle où, on va dire que j'ai des amies dites "*butch*", en tout cas. Je me retrouve souvent dans la situation où on se fait emmerder par un mec. (…) Je vais souvent me retrouver dans la situation où je me mets devant les autres. Genre [elle prend une voix plus grave et joue des sourcils] : "restez là" ».*
> (Dina, 22 ans, niveau Licence 2, vendeuse et travailleuse du sexe)

> *« En plus je suis très brutale, je suis quelqu'un qui aime bien la violence. En fait j'aime bien tous les codes masculins, virilistes dans le comportement, je trouve ça drôle [j'acquiesce] ».*
> (Dossie, 29 ans, doctorante)

Ces deux enquêtées s'amusent de leur investissement des masculinités. Dina qualifie les situations où elle défend ses amies face à des agressions de *« drôle[s] »*, et tente de rendre compte du comique de la scène en sur-jouant son attitude. C'est l'étrangeté de la scène relativement aux normes genrées qui tend à faire sourire : les représentations sociales ne prescrivent pas, bien au contraire, que ce soit une personne considérée comme féminine qui défende

---

[756] Pruvost, Geneviève. *Le cas de la féminisation de la Police nationale.* In : Idées économiques et sociales, 2008/3, n° 153, p. 14, www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2008-3-page-9.htm, consulté le 22 avril 2015.

une personne dite masculine. Quant à Dossie, elle attribue son goût pour certains comportements associés au masculin à l'amusement qu'elle en retire. Le choix du terme *« viriliste »* n'est pas anodin. Bien qu'absent des dictionnaires, il fait l'objet d'un emploi courant parmi mes interlocutrices et leurs réseaux relationnels, si bien qu'on en trouve la trace dans une série de fanzines féministes[757] qui se présente comme *« le premier (ou pas, vous croyez qu'on s'est emmerdées à vérifier ?) magazine féminin viriliste »*[758] ou encore *« le magazine féministe, fait par des filles, pour des filles (qui assument aimer les voitures et les barbecues) »*[759]. L'ironie en rapport aux goûts virilistes est omniprésente, et les auteures se défendent d'adhérer au patriarcat : *« nous assumons être les monstres un peu dégénérés qui n'ont pas grandi hors du patriarcat (…) notre culture de films d'action nous a appris que le monstre se retourne très souvent contre son créateur et finit par le bouffer »*[760]. La manière dont Dossie exprime son goût pour la virilité est similaire. Cette démarche est donc le miroir de ce que les fems font relativement aux féminités : user d'un outil du patriarcat en lui appliquant un déplacement dont l'un des buts est de nuire à celui-ci.

Au-delà de l'investissement de codes socialement associés aux masculinités, c'est aussi à la signification même de ce qui est *« viril »* à laquelle les fems s'en prennent :

> *« j'assimile la virilité presque au fait d'être femme. (…) Mais peut-être aussi parce que je me considère, du fait de mes gros seins peut-être, heu… presque maternelle. Donc virile. (…) mes seins je les assimile à de la virilité. Parce qu'ils sont gros, je ne sais pas si ça a un rapport. (…) Je pense que peut-être que j'assimile la virilité à la féminité finalement ».*
> (Jodie, 25 ans, Master 1 en cours, travail étudiant)

Jodie investit la virilité en la resignifiant, à moins que ce ne soit l'inverse et qu'elle résignifie sa féminité en la qualifiant de virile. Quoi qu'il en soit, elle déplace le sens des termes à tel point que dans son discours, aucune

---

[757] Trois exemplaires de *Suck My Glock* sont disponibles en ligne. http://smg.ouvaton.org.

[758] *Suck My Glock*, n°0, p. 3.

[759] *Suck My Glock,* n°2, septembre- octobre 2013, p. 36.

[760] *Suck My Glock*, n°0, p. 3.

opposition n'apparaît entre « *femme* », « *gros seins* », « *maternelle* », « *féminité* » et « *virilité* », « *virile* ». De par ces termes, Jodie évoque bien une seule et même chose : sa *fem*-inité.

Bien plus que d'emprunter des codes socialement associés à la virilité, bien plus que de tenter de s'inscrire dans le sillage de rares femmes dont la virilité trouve une place d'exception au milieu de l'histoire de celles des hommes[761], les fems se jouent de la masculinité. Elles en usent pour s'extraire des injonctions relatives à l'ordre des sexes, mais aussi par goût ou par amusement. Elles y puisent des éléments à leur gré, sans pour autant neutraliser ceux qu'elles empruntent aux féminités. Ces éléments socialement liés aux masculinités sont incorporés non pas parallèlement, en addition ou en opposition, mais bien comme faisant partie intégrantes de leurs *fem*-inités. Le déplacement qu'elles opèrent sur les codes de masculinités peut simplement être le fruit de leur association à d'autres marqueurs perçus comme féminins, mais il peut tout autant s'agir de qualifier de viril ce qui est socialement antinomique. C'est ainsi que si les *fem*-inités entretiennent un lien certain avec les féminités, elles peuvent sans contradiction aucune être présentées comme « *viriles* ». Tous ces mésusages des genres ne concernent pas uniquement les masculinités. Si les fems inversent parfois les jeux de pouvoir en investissant des codes socialement masculins, c'est le plus souvent dans les féminités qu'elles disent puiser leur pouvoir.

8.2.2 Faire des féminités une force

Pierre Bourdieu démontre que *« le marché des biens symboliques [est] dominé par la vision masculine »*[762]. Puis il poursuit : *« être "féminine", c'est*

---

[761] Voir Corbin, Alain. Courtine, Jean-Jacques. Viagarello, Georges. *Histoire de la virilité.* Paris : Seuil, 2011. *Tome 1 : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières. Et Tome 2 : Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*.

[762] Bourdieu, Pierre. *La domination masculine. Op. cit.*, p. 106, cité par Bard, Christine. *Ce que soulève la jupe. Op. cit.,* p. 17.

essentiellement éviter toutes les propriétés et pratiques qui peuvent fonctionner comme des signes de virilité »[763]. Par déduction, Christine Bard s'interroge :

> *« Ce qui est codé féminin est dépourvu de pouvoir. Pourquoi, dans ces conditions, continuer à s'habiller de manière féminine, alors que l'empowerment, la prise de pouvoir, supposerait une virilisation vestimentaire ? »*[764]

Or nous venons de constater que c'est bien en addition à des codes socialement perçus comme féminins que les fems investissent des codes masculins, et ce, dans certains cas, effectivement dans des stratégies de prise de pouvoir. De surcroît, cette recherche révèle que mes interlocutrices investissent tout autant des codes socialement attribués au féminin dans une démarche d'appropriation de pouvoir : ce faisant, elles font subir un déplacement à des éléments socialement liés au féminin.

Les accessoires de féminité, souvent présentés comme participant au maintien des femmes dans une position de dominées selon un regard féministe, sont à l'inverse fréquemment pensés comme outils de prise de pouvoir par les fems. Par exemple, les chaussures à talons sont généralement considérées comme participant pleinement à la domination exercée sur les femmes. Simone de Beauvoir affirme que *« les hauts talons (…) [sont] destinés moins à accentuer la cambrure du corps féminin qu'à en augmenter l'impotence »*[765]. En effet, le talon déstabilise la démarche, empêche de courir, donc de s'enfuir, fatigue, oblige également à marcher moins vite et à petites enjambées. Ils peuvent enfin provoquer des chutes, donc des blessures. En somme, les chaussures à talons, de nos jours essentiellement réservées aux femmes, restreignent leurs mouvements et augmentent leur vulnérabilité. Revenons sur cette scène d'interpellation hétérosexiste que décrit Wendy Delorme dans son second roman. Une fem, le personnage principal, s'en défend notamment en

---

[763] *Ibid*.
[764] Bard, Christine. *Ce que soulève la jupe. Op. cit.*, p. 17.
[765] De Beauvoir, Simone. *Le deuxième sexe I*. Paris : Gallimard, 1976, (1949), p. 266-267.

écrasant du talon stiletto[766] de sa chaussure le pied de son agresseur. Pourtant, c'est bien de cet accessoire considéré comme vulnérabilisant que l'héroïne se sert comme d'une arme. Le déplacement de la fonction du talon est d'ailleurs annoncé dès le début du texte : *« tu balances un pied devant l'autre armée de tes bottes Stilettos préférées, ou peut-être que ce sont tes santiags rouges, ou tes escarpins noirs aux talons aiguisés »*[767]. Les trois types de chaussures deviennent des armes aux pieds de cette fem. Lorsque le talon aiguille est évoqué, celui-ci est « *aiguisé* », invitant ainsi l'imaginaire à se représenter quelque chose de tranchant tel un couteau, une épée. Cette représentation du talon comme arme blanche ne fait pas figure d'exception. J'ai par exemple constaté plusieurs fois la reprise d'une image représentant une chaussure sur laquelle le talon haut est remplacé par un couteau à cran d'arrêt[768]. De plus, ce même talon sensé restreindre l'espace occupé par les femmes, permet à cette héroïne de s'approprier l'espace public : *« tes talons claquent le pavé en cadence, on t'entend de loin, la rue se remplit de ce cliquetis qui flotte au-dessus du brouhaha »*[769]. La fonction des talons subit un déplacement important puisque non seulement ils peuvent servir d'arme mais ils peuvent aussi permettre une prise de pouvoir sur l'espace public.

---

[766] Le terme « stiletto » (qui vient de l'italien « stilo », petit couteau) désigne depuis les années 1950 des escarpins à talons très hauts (minimum 10 centimètres) et très fins, autement dit des chaussures à talons aiguilles mais dont le talon est aussi fin à sa pointe qu'à la semelle de la chaussure.

[767] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*, p. 13.

[768] Voir ci-dessus, Image 2. Cette iconographie peut être utilisée pour signifier les fems ou leurs accessoires.

[769] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*, p. 15.

Image 2 : chaussure à cran d'arrêt



770

Un second exemple d'investissement d'éléments attribués au féminin avec déplacement de leur signification peut être donné avec l'approche qu'une de mes enquêtées explique avoir de la cuisine. Nous savons que cuisiner est davantage considéré comme relevant du domaine du féminin, d'autant plus s'il ne s'agit pas du prestige des cuisines des grands restaurants mais bien de la sphère domestique. De fait, l'inégalité de la répartition des tâches ménagères entre hommes et femmes, au désavantage de ces dernières, concerne évidemment aussi le temps de préparation des repas. Quand j'interroge Beatriz sur ses activités en dehors du militantisme, celle-ci me parle de la cuisine en notant que *« dans [son] quotidien, tout est plus ou moins politique »*.

[770] Source de l'image : http://butch-fem.toile-libre.org/lex.html, consulté le 22 avril 2015.

> *« j'crois qu'à un moment c'est vraiment passé par une prise de conscience qu'il y'avait des tas de trucs que je ne savais pas faire. Et de mon passage par les squats (…) féministes, (…) j'ai découvert des meufs qui cuisinaient toute la journée [très léger rire] et au début ça m'a vraiment surprise parce que tu vois, j'comprenais pas. Enfin comment tu peux être féministe et cuisiner ? Après j'ai commencé à comprendre cette notion d'autonomie et de savoir se démerder par soi-même. Et donc même si je ne fais pas encore du bricolage et tout ça, enfin j'répare pas des vélos mais, j'ai commencé par le truc qui me plaisait le plus a priori donc c'était la cuisine ».*
> (Beatriz, 33 ans, Master 2, -arrêt- éducation/animation)

À travers cet exemple sur la cuisine, Beatriz illustre précisément la démarche par laquelle les fems extirpent du pouvoir d'actions, d'attitudes ou d'accessoires qui participent le plus souvent au cantonnement des femmes à la position qui leur est attribuée au sein de l'ordre des sexes. La question que Beatriz pose peut être appliquée à chaque élément que les fems utilisent de cette manière : *« comment peut-on être féministe et … ? »* Pour y répondre, il est nécessaire de percevoir quel déplacement ces féministes font subir à l'élément considéré. En ce qui concerne la cuisine, pour Beatriz comme pour d'autres « *meufs* » féministes (mais pas nécessairement fems), il n'est pas question de nourrir un mari ou une famille nucléaire, mais bien d'acquérir des savoir-faire favorisant l'autonomie. Le fait qu'elle apprenne la cuisine dans un squat féministe et *vegan* (elle le précisera plus loin) suggère sans doute qu'il est question de s'autonomiser au maximum relativement à l'industrie alimentaire, en évitant de consommer des produits déjà transformés, et ce à moindre coût. De plus, cela s'inscrit dans une démarche d'acquisition de divers savoir-faire favorisant le même type d'autonomie et qui ne sont pas toujours socialement assimilés aux compétences féminines comme les travaux ou la mécanique.

Lydia essaye de me décrire ce qu'est une fem. Elle aborde la question des codes esthétiques qui peuvent être socialement considérés comme ceux des femmes hétérosexuelles et poursuit :

> *« ce qui te fait devenir comme je te disais un objet de désir. Mais [pour les fem il s'agit] de pouvoir en jouer. Donc tu peux être* over *maquillée,* over *séduisante mais… Après c'est difficile parce que ça rejoint encore la scène mais même en soirée si je suis en fem, mais pas en train de jouer, tu peux utiliser ça comme pour hypnotiser un peu ton spectateur et pour retourner*

> *le truc et faire peur. Pour que ce soit une arme. Moi je l'utilise comme une arme en tout cas. C'est pas parce que tu es imbriquée dans cette société qui voudrait que tu sois mince que tu sois jeune, que tu sois belle. C'est parce que oui, tu sais que la société fonctionne comme ça, et tu sais que toi tu utilises ça pour toi. Mais je pense que tu en fais autre chose. (…) Ça ne va pas être pour être la gentille fem quoi ».*
> (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

Cet extrait nous apporte de nombreuses informations. Lydia use des mêmes armes lorsqu'elle accomplit une performance burlesque sur scène que lors d'une soirée lors de laquelle elle est « *en fem* » : les accessoires et les postures de féminité, s'ils sont toujours utilisés comme outils de séduction (*« objet de désir », « séduisante », « hypnotiser »*), subissent parallèlement un déplacement qui leur octroie la capacité de faire peur. Ce n'est donc pas l'investissement de codes socialement liés aux masculinités par lequel elle accéderait à la capacité d'impressionner. Le pouvoir que Lydia retire de son investissement des *fem*-inités respecte donc ce qui est socialement attendu d'une femme, qu'elle séduise, tout autant que ce qui est considéré comme hors de sa portée, qu'elle suscite la crainte.

Plusieurs enquêtées évoquent la « *séduction* » comme un pouvoir qu'elles investissent. Par exemple, Lydia évoque les multiples avantages qu'elle obtient avec facilité, comme la réalisation de ses cartes de visite immédiatement au lieu de devoir attendre un délai de 48 heures appliqué à chaque commande. Elle poursuit :

> *« Moi je suis à l'aise dans ce rôle-là parce que je pense que même si quelque part tu impressionnes les gens et tu les scotches, par de l'esthétique, par du sexuel, -parce que tu es forcément un objet de désir, tu te places en position d'objet de désir quand tu es comme ça-, mine de rien c'est quand même une situation de domination et de puissance ».*
> (Lydia, 22 ans, Master 1 en cours, travail du sexe)

Pour saisir ce que Lydia perçoit comme étant une *« situation de domination et de puissance »* (Lydia), les propos de Florian, conjugués à la pensée qu'Audre Lorde développe dans un texte traitant de l'érotisme, sont éclairants. Selon Florian, le pouvoir est mobilisable via le savoir, la force physique et la séduction, cette dernière étant socialement dépréciée.

> *« Le troisième pouvoir qui existerait c'est via la séduction et le plaisir sexuel et comment tu peux réussir avoir une certaine influence, un certain pouvoir en devenant une nécessité pour l'autre parce que tu lui apportes une satisfaction de plaisir. Sachant que dans le patriarcat, le plaisir et la séduction sont stigmatisés justement parce que c'est un des rares pouvoirs que les femmes ont eu traditionnellement. Les enjeux des luttes féministes ça a été aussi d'avoir du pouvoir via le savoir et peut être au niveau politique, de force physique grâce au pouvoir politique. Mais traditionnellement, le seul pouvoir qu'on avait c'était la séduction et la sexualité ».*
> (Florian, 31 ans, Master 2, sans emploi)

Florian ne nie pas la capacité des femmes à s'approprier le pouvoir via le savoir ou la force physique. Il tente uniquement d'expliquer pourquoi la séduction est une forme de pouvoir socialement dépréciée et stigmatisée, et selon lui, c'est bien car il s'agit du seul pouvoir accordé aux femmes dans les systèmes hétérosexistes. Sa réflexion vise à opérer un déplacement des capacités de plaisir sexuel et séduction, pour les faire glisser de l'illégitime vers le légitime. C'est en tant que fem que Florian investit plaisir sexuel et séduction comme pouvoirs, il les déplace en les délestant de la charge négative qui leur est socialement associée. Par les termes « *séduction et (…) plaisir sexuel* », Florian désigne un ensemble d'éléments dont le fait de « *deven[ir] une nécessité pour l'autre* », et la « *satisfaction de plaisir* ». Cette double notion semble ainsi proche de celle que décrit Audre Lorde. Cette dernière incite les femmes à entreprendre une démarche similaire, à la nuance près qu'elle parle d'« *érotisme* » et non pas de « *plaisir sexuel »* et de *« séduction* ». Par là, elle décrit peut-être un mouvement autant tourné vers soi-même que vers autrui, alors que le plaisir et la séduction s'adresseraient (ici) davantage à autrui. Audre Lorde pense l'érotisme comme *« une ressource présente en chacune de nous [les femmes] »*[771]. Selon elle,

> *« on nous a appris à nous méfier de cette ressource, avilie, déformée et dévalorisée au sein de la société occidentale. D'une part l'érotisme superficiel est devenu signe de l'infériorité des femmes ; de l'autre, les*

[771] Lorde, Audre. *Sister outsider : Essais et propos d'Audre Lorde : sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Calise, Magali. (et al.) Genève : Mamamélis, Laval : Trois, 2003, p. 55.

> *femmes ont dû souffrir et se sentir méprisables et suspectes à cause de l'existence même de cet érotisme »*[772].

Pour Audre Lorde, l'érotisme est également une ressource plus spécifique aux femmes, ce qui ne signifie pas qu'elles seules peuvent la mobiliser, puisqu'elle souligne le fait que les « *mâles* » « *s'entour[ent] de femmes qui la mettront à leur service ; mais (…) crai[gnent] par ailleurs bien trop cette force pour en explorer les possibilités en eux-mêmes* »[773]. Et si l'érotisme est socialement dévalorisé, c'est car il serait une source *« de puissance capabl[e] de générer l'énergie nécessaire au changement »*[774]. Les fems peuvent donc user du *« plaisir »* et de la « *séduction* » ou de l'« *érotisme* », pour reprendre le terme d'Audre Lorde, dans le but de profiter de la source de puissance qui y réside. Il s'agit bien alors d'un déplacement, puisqu'il est question d'en extraire toute la charge négative qui y est socialement associée. Les *fem*-inités incluent donc « *plaisir et séduction* » ou l' « *érotisme* » comme sources de puissance pleinement légitimes.

Plus que féminines, les fems sont avant tout *fem*-inines : elles incorporent des codes socialement associés aux masculinités tout en en déplaçant les significations, tandis qu'elles investissent ceux socialement attribués aux féminités souvent dans un but de renforcement de leur capacité d'agir. Ces mésusages des genres relativement aux codes de l'hétéronormativité sont associés à d'autres pratiques de déplacement, comme le déplacement de la signification des insultes.

---

[772] *Ibid*.
[773] *Ibid.*, p. 56.
[774] *Ibid.*, p. 55.

8.3 L'antiparastase

« Au commencement il y a l'injure »[775] affirme Didier Eribon pour penser la façon dont les gays mais aussi les lesbiennes sont constitués en opprimés par les mots.

Pour les fems, ces insultes vont porter non seulement sur leur lesbianisme mais également sur la position qu'elles occupent dans l'ordre des sexes, soit en général celle de personnes socialement perçues comme des femmes. Dans ce dernier cas de figure, l'insulte opère une scission entre les femmes considérées comme « *admirables* » ou « *bien* » et les « *mauvaises femmes* »[776]. Comme le démontre Judith Butler, « *le langage est vulnérable à la réappropriation »*[777], si bien qu'à l'image des termes « *nigger* »[778] ou « *queer* », toute injure peut être utilisée comme autodéfinition par les individus ainsi stigmatisés, dans le but de les vider de leur pouvoir dépréciatif. Par exemple, Keivan Djavadzadeh démontre comment les rappeuses de BWP (*Bytches With Problems*) réussissent à *« retravailler l'injure "chienne" pour se la réapproprier et en faire un attribut de leur puissance »* [779] au point de proposer *« des images "capacitantes" de femmes puissantes qui ne restent pas prisonnières des situations de domination »*[780]. Didier Eribon note que cette stratégie n'annule pas totalement les marques laissées par l'insulte.

---

[775] Eribon, Didier. *Réflexions sur la question gay. Op. cit.,* p. 29.

[776] Falquet, Jules. Alarassace, Sabreen. *Les femmes parties de leur pays en raison de leur lesbianisme. Op. cit.* Gail Pheterson utilise également les notions de femme *« mauvaise »* ou femme *« déchue »*, dans sa réflexion qui traite essentiellement de la prostitution mais dont certains passages abordent le lesbianisme. Voir notamment l'introduction (plus particulièrement les p. 16-19) et l'annexe A : *« alliance entre putains, épouses et gouines »* (p. 178-183). Pheterson, Gail. *Le prisme de la prostitution.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mathieu, Nicole-Claude. Paris : l'Harmattan, 2001.

[777] Butler, Judith. *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nordmann, Charlotte Paris : Amsterdam, 2004, (1997), p. 131.

[778] Vettorato, Cyril. *The N-Word : Les usages du mot nigger dans la littérature africaine américaine.* In : Carnets, numéro spécial Printemps-Eté 2011, Université de Porto, 2011, p. 27-50.

[779] Djavadzadeh, Keivan. *Les politiques « Chyennes » du rap féminin hardcore : autodéfinition et discours contre-hégémoniques dans l'album The Bytches.* In : Recherches féministes, 2014, vol. 27, n°1, p. 184.

[780] *Ibid.*, p. 197.

Cette politique du langage est très investie par les fems et considérée comme efficace. Les entretiens effectués dans le cadre de cette thèse et notamment les réponses à la question *« comment t'autodéfinis-tu ? »* m'ont permis de constater que les fems usent de l'antiparastase via de nombreux termes qui le plus souvent concernent les sexualités. Il est par exemple notable que six enquêtées sur vingt-et-une (assignées « filles » à la naissance) se disent *« gouine »* lorsqu'elles parlent de leurs sexualités ou s'autodéfinissent comme *« gouine[s] »*[781], auxquelles s'ajoutent quatre qui parlent spécifiquement d'elles-mêmes en tant que *« gouine[s] »* lors des entretiens. Sur les enquêtées restantes, six se définissent comme « queer » (l'une d'elles utilise « *gouine* » et « queer », elle est aussi comptabilisée plus haut). Une enquêtée se définit également comme « *folle* ». Sachant que Florian (31 ans, Master 2, sans emploi) utilise de multiples mots considérés comme des insultes pour s'autodéfinir, il ne reste que cinq enquêtées sur les vingt-deux au total qui n'utilisent pas l'antiparastase durant l'entretien. Ce chiffre peut être ramené à trois si je lui soustrais les deux fems que j'ai pu entendre se qualifier elles-mêmes de « *gouines* » lors d'observations de terrain. Notons que certaines combinent la réappropriation de plusieurs insultes afin de s'autodéfinir. L'antiparastase est donc une pratique fortement usée par les fems. Les termes *« gouines », «* queer *», « pute », « folle », « hystérique », « pétasse »* ou encore *« salope »* semblent être les plus investis par les fems (entretiens et observations confondus). C'est par le biais de ce dernier que nous allons étudier leur usage du retournement de l'insulte, d'abord dans la littérature, puis à travers les expériences des enquêtées.

8.3.1 La « salope » dans la littérature fem

L'investissement de l'antiparastase par les fems se retrouve dans la littérature qu'elles produisent. Par exemple, dans l'autofiction intitulée

[781] Voir annexe 3 (Termes utilisés par les répondantes pour qualifier leur orientation sexuelle, graphique et tableau) et annexe 4 (Termes utilisés par les répondantes pour s'autodéfinir, graphique et tableau).

Insurrections ! en territoire sexuel écrite par Wendy Delorme, un chapitre a pour titre *Je suis une salope*[782]. Le texte s'ouvre sur un *« [e]t c'est bien connu chérie »*[783] annonçant que l'auteure va s'appliquer à faire apparaître l'ensemble des stéréotypes qui définissent socialement une « *salope* » ou plutôt qui justifieraient cette insulte. Elle poursuit donc : *« les salopes n'ont pas de cœur »*[784]. La narratrice décrit à une amante, à l'aide de mots crus, le déroulement de leur relation, lors de laquelle la première enchainera les comportements stéréotypiques de *« la salope »*, la seconde souffrant en conséquence. Dans ce texte, c'est *« la salope »* qui détient le pouvoir, comme l'indiquent ces phrases révélatrices :

> *« Nous sommes fortes, puissantes et nous nous relevons toujours, fortes et rugissantes, accrochant à nos crinières les larmes versées pour rien. Nous sommes des machines de guerre. Tu vas en chier avec moi »*[785].

Le stigmate de la salope est assumé, revendiqué d'une telle façon qu'il en devient compliqué de qualifier cette personne de « *salope* » en conservant la portée violente et humiliante de ce terme. La technique de l'antiparastase est à son comble : non seulement la narratrice ne nie rien de ce qui est reproché à une personne socialement stigmatisée en tant que « *salope* », mais de plus elle en fait une fierté, une force, désamorçant ainsi la violence de l'insulte pour finalement la retourner vers tout agresseur potentiel. Cet exemple littéraire reflète bien le quotidien des fems, qui n'hésitent pas à appliquer le même traitement à cette insulte.

8.3.2 Les expériences fems d'antiparastase

Durant son entretien, Dossie (29 ans, doctorante) m'apprend qu'adolescente elle avait une sexualité très libre. Elle m'explique qu'un « *plan*

---

[782] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.*, p. 95-99.
[783] *Ibid*, p. 95.
[784] *Ibid*.
[785] *Ibid.*, p. 96.

cul » l'a violée, et que suite à cela, elle a subi des violences verbales et même physiques de la part des personnes de son village :

> *« Dossie : Mais c'est allé aux mains, aux insultes, aux crachats.*
>
> *Aurélie : Ils t'ont carrément violentée physiquement après ça.*
>
> *Dossie : Ah ouais, ouais, ouais. Mais je devais me battre. Un jour un mec m'a foutu une grosse claque, du coup j'ai dû me battre avec mes petites forces. Pour moi c'était parce que j'affirmais en tant que femme ma sexualité. À l'époque je m'habillais sexy et c'est pour ça qu'on m'avait envoyé tout ça dans la gueule. Donc pour moi c'est super important aujourd'hui de dire que oui, je suis une salope et c'est tout [rire]. Et votre stigmate, alors là, je vous le fous au cul ».*

Lorsque Dossie dit *« on m'a envoyé tout ça dans la gueule »*, elle fait référence au viol, aux insultes, aux coups, aux rejets. Elle ne choisira pas de se plier aux injonctions qui lui sont faites : modérer sa sexualité, son apparence. Au contraire, elle va adopter un comportement inverse, en commençant par faire siennes les insultes qui lui sont adressées, la principale étant « *salope* ».

Même si la démarche de réappropriation de l'insulte qu'entreprennent mes enquêtées s'est souvent faite en lien avec des vécus moins violents, Dossie nous en montre clairement le processus. Le point de départ est avant tout une violence au sein de laquelle s'immisce l'insulte, qui le plus souvent est énoncée mais qui peut également être suggérée. C'est ainsi que l'antiparastase peut prendre racine dans les discriminations dites « ordinaires » (celles de la vie courante et qui ne disent pas leur nom, celles qui ne prennent pas des formes spectaculaires et passent souvent inaperçues) comme « l'homophobie ordinaire » ou encore « le sexisme ordinaire ». En ce qui concerne mes interlocutrices, celles qui usent de l'antiparastase ont au moins subi des violences verbales répétées, chacune ayant plus ou moins rapidement décidé de faire sienne l'insulte afin d'en extraire et d'en détourner la force. Quelques-unes, plus rares, se sont simplement réapproprié, sans forcément les avoir expérimentées, des insultes typiquement réservées aux femmes mais ont cependant bien connu les discriminations qui y sont associées. Avant d'achever cette réflexion sur l'antiparastase, notons que les insultes destinées aux femmes ne signifient pas toujours ce qu'elles semblent vouloir dire dans leur

sens premier. En effet, l'insulte « salope » notamment, peut autant faire allusion à la sexualité de la personne visée qu'à tout autre chose. Julia Serano analyse les traitements sociaux différentiels qu'elle a pu vivre avant et après sa transition. Dans ce cadre elle explique que :

> *« si je deviens agressive ou que je tiens tête à quelqu'un.e, on me traite de salope. Mes comportements sont restés les mêmes, c'est uniquement le contexte social autour de mon corps (le fait que les gens me voient comme une femme ou comme un homme) qui a changé. »*[786]

Le terme salope signale dans ce cas que la personne qualifiée ainsi se comporte d'une façon qui n'est pas socialement admise pour une femme, elle ne respecte pas l'ordre des sexes. Lorsqu'on analyse les entretiens, à l'instar du passage issu de celui de Dossie, il apparaît distinctement que les fems se définissent en tant que *« gouine », « pute », « hystérique »* ou encore *« salope »*, parce qu'elles pensent qu'elles le sont (que ce soit littéralement ou car elles ne se plient pas aux normes de genre), tout en considérant que cette question n'a pas d'importance : il s'agit plutôt d'entrer en résistance contre la charge insultante de ces termes. Par cette démarche, elles opèrent un déplacement de leurs significations qui aboutit à transformer ce qui est à l'origine une insulte en un qualificatif mélioratif, une qualité, le tout dans le but d'afficher leur non-adhésion aux normes sexuelles et à l'hétéronormativité.

En somme, au lieu de rejeter l'insulte, les fems l'incorporent afin d'en extraire une force qu'elles s'approprient : l'antiparastase participe au déplacement qu'elles font subir aux féminités face aux normes sociales qui leur sont liées, et qu'elles renomment ensuite *fem*-inités. Le mouvement caractéristique que les *fem*-inités appliquent à divers éléments (masculinités, féminités, insultes…) se retrouve au niveau du rejet des stéréotypes et comportements considérés comme leur étant nuisibles.

---

[786] Serano, Julia. *Manifeste d'une femme trans et autres textes.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Grunenwald, Noémie. Lyon : Tahin Party, 2007, p. 47.

8.4 Le femsistering

« On est frangines »[787] déclare Wendy Delorme dans son autofiction à propos de ses amies fems : ce sont des femsisters. C'est dès ma recherche de master 2 que j'ai rencontré la notion de femsistering[788], c'est pourquoi ma grille d'entretien comporte une question qui peut indirectement conduire mes interlocutrices à aborder ce sujet : *« existe-t-il des codes relationnels entre fems ? »* (Parfois reformulée avec la mention du terme « *femsistering* ».) La notion de femsistering est un néologisme, cependant elle s'inscrit dans une histoire en ce qu'elle peut être considérée comme issue de l'héritage du concept de *sisterhood* américain et de sa traduction la « *sororité* » française, tout autant que des critiques notamment issues du *Black feminism* qui leur ont été adressées. Nous tenterons de mettre en lumière l'empreinte de cet héritage avant d'analyser les déplacements concrets que constituent les différentes pratiques de femsistering.

8.4.1 Un héritage émancipé

Le femsistering se distingue de la sororité par deux points.

- **Un processus continuel**

Afin de comprendre en quoi le terme « *femsistering* » renvoie à un processus continuel, il faut s'intéresser à sa construction, comparée à celle de ses aînés « *sisterhood* » et « *sororité* ».

La sororité présentée comme devant découler du constat d'une « oppression commune » à toutes les femmes a été dénoncée par les militantes

---

[787] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 31.

[788] Le terme « femsistering » est un néologisme construit à partir d'un autre : « femsister ». Ce dernier est composé du terme français « fem » et de « *sister* » terme anglais pour « sœur ». Certaines fems se qualifient ainsi entre elles pour souligner le partage d'une même autodéfinition censée créer un lien particulier, comparable à celui que deux sœurs peuvent entretenir. Quant à « femsistering » il désigne un ensemble de comportements avant tout destinés aux autres fems (voir développement). Notons que je n'ai pas trouvé de trace de leur emploi en anglais.

du *Black feminism* comme une *« manœuvre manipulatrice et opportuniste des bourgeoises blanches, un vernis rhétorique servant à masquer l'exploitation et l'oppression perpétuées par des femmes sur d'autres femmes »*[789]. En d'autres termes, cette sororité est considérée comme perpétuant classisme et racisme, et invisibilisant les discours de toute une partie des femmes. Pour reprendre les propos d'Audre Lorde : *« le mot* sororité [790] *recouvre d'un faux-semblant d'homogénéité l'expérience de toutes les femmes, mais dans les faits, la sororité n'existe pas »*[791]. Ces sororités favorisaient donc une unique voix féministe, au détriment des diverses voix qu'une approche intersectionnelle aurait offertes.

Geneviève Fraisse s'interroge sur le terme « *sororiser* » proposé par Bérengère Kolly :

> *« tentative conceptuelle qu'il faut saluer, ici, pour son audace, autant que pour le déplacement qui s'opère effectivement quand le substantif devient verbe. La sororité, état potentiel d'un entre-femmes, d'un lien entre sœurs, peut se transformer en pratique politique. (…) Le verbe dit l'agir et non seulement l'état. Alors je me demande ce que le passage du substantif "sororité" au verbe "sororiser" dit du concept, de la conceptualisation »*[792].

Je me suis interrogée de la même façon concernant la construction du terme « *femsistering* ». Le néologisme aurait pu être composé des mots « fem » et « *sisterhood* » donnant « femsisterhood », ou encore des termes « fem » et « sororité » pour devenir « femsororité ». J'ai constaté que ni l'un ni l'autre de ces deux termes qui auraient pu être envisagés ne sonnaient moins bien à une oreille non initiée que celui finalement retenu. Sur quoi reposait donc ce choix ? J'ai alors réalisé que si le terme « femsistering » a été préféré, c'est sans nul doute car le suffixe « *-ing* » indique en anglais un mouvement, un processus en cours. Le femsistering désigne un effort constant et non pas des pratiques

---

[789] hooks, bell. *Sororité : La solidarité politique entre les femmes.* In : Dorlin, Elsa. *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000.* Paris : l'Harmattan, 2008, p. 117.

[790] En italique dans le texte.

[791] Lorde, Audre. *Sister outsider. Op. cit.*, p. 127.

[792] Fraisse, Geneviève. Préface. In : Kolly, Bérengère. *« Et de nos soeurs séparées... » : Lectures de la sororité.* Fontenay-le-Comte : Lussaud, 2012, p. 10.

relationnelles déjà établies avec succès. Cela explique les mots de Wendy Delorme à propos des femsisters lorsqu'elle évoque le non-respect des comportements codés au sujet des amantes et amants des unes et des autres : *« tu en sacrifies une parfois sur l'autel de ta chatte »*[793]. C'est pour cette raison également que Lola (30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation) peut estimer que le femsistering n'est pas développé en France : *« j'aime pas du tout la façon [dont] les fems ici traitent nos autres sœurs »*. Cela peut enfin indiquer pourquoi certaines de mes interlocutrices ne connaissent pas ce terme (alors que quelques-unes d'entre elles usent pourtant de pratiques qui y sont liées). Par sa forme, le terme « femsistering » permet de constater son possible échec, sa possible absence : il s'agit d'une dynamique qui doit sans cesse être alimentée, sous peine de s'arrêter. Ce terme invite donc aussi à la réflexion : qui n'en bénéficie pas et pourquoi ? Comment y remédier ?

- **Une dynamique extensible**

Au cours de cette recherche, j'ai constaté que le femsistering se fonde d'une toute autre manière que la sororité, de par sa capacité d'extension. Ainsi, la sororité désigne un *« soutien non pas de femme à femme, mais de femme à sexe féminin »*[794]. Elle peut alors être entendue comme étant empreinte d'une forme d'essentialisme selon lequel le terme *« femme »* signifie *« sexe féminin »*, donc « oppression commune ». Quant à lui, le femsistering se base sur ce qui pourrait être nommé un soutien aux autres fems, mais aussi aux autres personnes non hétéronormées investissant les féminités, voire même aux *outsiders* qui font de même. Il n'est donc plus question de sexe, mais d'investissement de codes genrés entendus au sens de construction sociale. En ce sens, le femsistering s'inscrit davantage dans le sillage des *« nombreux sous-groupes constitués sur des identités communes »*[795] qui investissent le concept de sororité, comme le constate bell hooks dès les années 1980 aux

[793] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 25.

[794] Kolly, Bérengère. *« Et de nos soeurs séparées... » Op. cit.*, p. 36.

[795] hooks, bell. *Sororité : La solidarité politique entre les femmes.* In : Dorlin, Elsa. *Black feminism. Op. cit.*, p. 119.

Etas-Unis. Cependant, le femsistering peut inclure les non-fems, ce qui selon l'auteure n'est pas le cas des femmes des sous-groupes en question qui *« considèrent en revanche avec une hostilité incroyable les femmes qui ne font pas partie de leur groupe »*[796]. Le femsistering n'est en définitive pas une pratique que les fems adoptent uniquement envers d'autres fems, comme nous l'indiquent les propos que Tara tient au sujet des stratégies qu'elle met en place afin d'octroyer de l'espace physique ou symbolique et de la reconnaissance aux autres personnes féminines qu'elle ne connaît pas dans les lieux « *queer* ». Elle s'applique à leur sourire et les saluer, peu importe qu'elle sache si elles se disent fems ou non :

> *« Ça c'est quelque chose pour moi de super important à faire. Non seulement pour contester l'idée qu'il doit y avoir des codes vestimentaires de fem, parce que je trouve que ça c'est super craignos. Mais aussi juste, je pense que ça c'est gentil de le faire et que… Même si une personne ne s'identifie pas comme* queer *(…) la féminité, c'est quelque chose qui n'est pas facile en fait à vivre et que c'est difficile en fait. Ton identité est toujours attaquée, c'est toujours décrit comme artificiel ou superficiel ou pas val… enfin, pas juste, pas aussi* queer*, etc. »*
> (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation)

Tara se comporte ainsi non seulement afin de contrer l'instauration d'une image typique de « la Fem » qui répond à des caractéristiques excluantes, mais aussi car même si la personne ne s'identifie pas comme fem, la position de personne *queer* féminine n'est pas valorisée par les *insiders*. Enfin, elle considère que même si la personne considérée n'est pas lesbienne, bisexuelle ou *queer*, la féminité est dévalorisée dans le système hétéronormé. Quant à Madison, elle explique qu'*« être avec d'autres personnes qui s'identifient comme fems peut être très agréable, parce que [elle a] le sentiment, (…) l'impression qu'elles [la] comprennent »*. Pour autant, alors qu'elle a

> *« beaucoup entendu parler d'une sorte de solidarité entre fems (…), [elle se sent] très solidaire avec tous [ses] amis* queer*. S'ils sont masculins, si elles sont féminines, [elle ressent] une sorte de solidarité* queer *en général ».*
> (Madison, 30 ans, bac +5, domaine du livre)

---

[796] *Ibid*.

Notons donc que le femsistering n'exclut en rien le « sistering » avec des non-fems, bien au contraire, puisqu'il y invite en s'inscrivant dans un sentiment d'appartenance à un groupe « queer » ou *« transpédégouine »* plus large, tout autant que dans une dynamique de solidarité avec d'autres groupes opprimés (qui parfois s'interpénètrent).

Le femsistering sait donc se démarquer de son aînée la sororité/*sisterhood*, et nous allons constater qu'il implique des pratiques concrètes qui lui sont propres.

8.4.2 Des pratiques concrètes de femsistering

Le femsistering se pratique à travers diverses actions concrètes. Chaque modalité de femsistering a pour but d'opérer un déplacement afin de contrer un élément lié au patriarcat. Les trois principales expressions de ce mode de relation sont : le désamorçage des rivalités, les compliments et le partage de l'espace entre fems.

- **De la rivalité à l'union**

Le femsistering est avant tout présenté comme un effort constant pour ne pas perpétuer ce qui est communément qualifié de « rivalité féminine ». Le fait de s'efforcer de ne pas entrer en concurrence avec une autre fem est souvent évoqué en entretien ainsi que dans la littérature, et même s'il peut être question de relations sociales de manière large, les exemples les plus souvent proposés sont ceux relatifs à la séduction amoureuse ou sexuelle. Ainsi, Lilah m'apprend qu'elle a observé l'existence de ce qu'elle appelle avec amusement un « *code d'honneur* » (Lilah, 25 ans, Master 2, travail du sexe). Elle l'assimile aux

pratiques de polyamour[797] *« qui sont liées à ne pas trahir une fem pour un amant ou une amante. Toujours parler… se parler entre soi et dire, si on est d'accord ou pas d'accord avec le fait qu'untel baise avec untel et ce genre de truc »* (Lilah). Ce dialogue peut également être basé sur un code couleur : *« rouge c'est "non" définitif. Orange c'est "ça me fait chier mais parlons-en". Et vert c'est "vas-y" »*. (Lilah) Les rapports que Lilah entretient avec des fems sont le plus souvent liés au travail, et elles y transposent cette pratique : *« on applique un peu les mêmes codes du genre, ne pas se voler des clients, toujours parler… enfin échanger, à la base avant d'avoir des clients, des rapports avec des clients »* (Lilah). Cet usage que font certaines fems du femsistering dans le travail du sexe met en lumière l'effort de ne pas entrer en concurrence ou obtenir quoi que ce soit au détriment d'une autre fem.

La « rivalité féminine » est entendue par les fems comme une conséquence de la position qu'occupent les femmes au sein de l'ordre des sexes, tout en participant à son maintien. Toujours au sujet des femsisters, Wendy Delorme indique :

> *« Vous avez été élevées pour vous faire la guerre, vous veillez au grain pour rester en paix, grandissez ensemble. (…) Les armes du sexe faible sont ce qui vous rend fortes de ne pas en user les unes contre les autres, et contre ça tu luttes, chevillée à ta sororité »*[798].

En d'autres termes, la socialisation tendrait à faire des femmes des rivales, et pour les fems, devenir alliées participerait à déstabiliser le système hétéro-patriarcal. Les concepts de sororité féministe tout autant que leurs critiques issues du *Black feminism* s'accordent au départ sur une pensée commune et proposent des discours strictement similaires. *« La sororité prend*

---

[797] Je reprends en partie ici la définition proposée dans *La salope éthique* de Dossie Easton et Janet Hardy, non seulement pour sa clarté mais également car ce livre est relativement connu dans les réseaux relationnels des fems entendues en entretien et que la définition du terme *« polyamour »* qu'il donne semble correspondre à l'usage qu'en font mes interlocutrices. *« Polyamour (parfois abrégé "poly") : Terme qui a gagné en importance ces dernières années. (…) Sa signification étant encore un peu vague, certains considèrent que le polyamour consiste en tous les types de relation n'incluant pas la monogamie, alors que d'autres la limitent aux relations amoureuses stables (en excluant donc l'échangisme, les plans cul et d'autres formes d'intimité.) »* Easton, Dossie. Hardy, Janet. *La salope éthique. Guide pour des relations libres sereines.* Paris : Tabou, 2013, p. 334.

[798] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 24-25.

acte de ce fait : l'oppression du sexe féminin s'ancre et se nourrit de la division, de l'isolement et de la rivalité des femmes entre elles »[799]. bell hooks le formule en ces termes :

> *« On nous enseigne que les relations que nous entretenons les unes avec les autres amoindrissent notre expérience (…). On nous enseigne que les femmes sont "naturellement" ennemies des femmes, que la solidarité n'existera jamais entre nous parce que nous ne pouvons et nous ne devons pas nous unir les unes aux autres »*[800].

Face à ce constat, bell hooks conclut en des termes similaires à ceux des féministes qui l'on précédée, mais aussi encore repris par les fems presque trente ans plus tard : *« Nous avons bien appris ces leçons. Nous devons les désapprendre »*[801].

- **De l'hostilité incorporée aux compliments partagés**

L'échange de compliments entre fems est une des déclinaisons du femsistering parfois évoquée en entretien et souvent observée durant mes observations de terrain. Notons qu'il serait erroné d'interpréter la récurrence de ces observations comme un signe du fait que cette pratique serait la plus courante : il est plus aisé d'être spectatrice de ce type d'échanges que d'assister par exemple à une discussion relative à une amante ou un client. Dès son premier ouvrage, Wendy Delorme propose cette pratique comme une règle à suivre : *« ça commence par les compliments. Ma chérie, tes escarpins sont fabuleux, tes cheveux sont magnifiques, tu es une artiste brillante, je t'aime. Dis-le tous les jours de ta vie à tes amies fem. Pense-le »* [802] . Alors qu'elle n'utilisera pas le terme « femsistering » ou tout autre référence à la sororité, lorsque je demande à Debra (25 ans, Master 2, travail du sexe et chômage) si selon elle, il existe des codes relationnels entre fems, celle-ci me répond à travers l'exemple d'une relation qu'elle entretient avec une amie fem : *« quand on arrive dans une soirée et qu'on s'est donné rendez-vous, et qu'on est super*

---

[799] Kolly Bérengère, 2012, *« Et de nos sœurs séparées… » Op. cit.*, p. 33.

[800] hooks, bell. *Sororité : La solidarité politique entre les femmes.* In : Dorlin, Elsa. *Black feminism.* Op. cit., p. 116.

[801] *Ibid*.

[802] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 32.

apprêtées l'une l'autre, on va se complimenter sur le look de ce soir ». Les amies proches ne sont pas les seules réceptrices potentielles de ces félicitations. Toute fem rencontrée peut bénéficier de cette forme de sistering, comme l'explique Lola qui essaye d'être *« chaleureuse », « parce qu['elle est] maintenant old fem. (…) il faut qu['elle] montre aux autres qu'elles sont bien accueillies dans la communauté »* (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation). Par exemple, elle *« essaie de dire plus de compliment, mais des vrais, pas des faux » (Lola*).

Avant l'appel à l'échange de compliments que Wendy Delorme fait aux fems, Audre Lorde faisait une proposition similaire aux femmes Noires[803] :

> *« Quand as-tu pour la dernière fois fait un compliment à une sœur, exprimé qu'elle t'es chère, à nulle autre pareille ? Nous devons essayer consciemment d'être tendres entre nous, jusqu'à ce que ça devienne une habitude (…) : l'amour des femmes Noires les unes pour les autres »*[804].

Dans les deux cas, le but est le même. Wendy Delorme le formule comme suit :

> *« Ya que comme ça que tu sais que tu vaux quelque chose, qu'elles savent qu'elles valent quelque chose. (…) on sait ce que c'est que d'être traitées comme de la merde, et forcément c'est dur de se regarder avec amour dans le miroir. Alors les frangines sont là pour nous le dire, jusqu'à ce qu'on le croie »*[805].

Loin d'être une futilité, les compliments échangés entre fems ont pour rôle de déjouer les conséquences des diverses formes de violences, de délégitimation, de rejet que subissent les fems en tant que personnes socialement perçues comme des femmes, comme féminines, et/ou en tant que personnes lesbiennes ou *queer*. Audre Lorde parle de toute la haine incorporée, comme d'une haine émanant des autres mais qui devient pour la cible une

---

[803] Je conserve ici et à chaque fois que j'utilise la pensée d'Aude Lorde, la majuscule mise par l'auteure. Cette majuscule est également présente dans l'ouvrage regroupant la traduction de plusieurs textes de cette dernière que Rina Nissim préface en soulignant son importance en interpellant le lecteur : *« Si la correction symbolique à coup de N majuscules à Noir-e-s dans les pages d'Audre Lorde vous choque, demandez-vous un instant pourquoi nous avons accepté tant de siècles d'esclavages et d'inégalités, de noir-e-s en minuscules ? »* (Lorde, Audre. *Sister outsider. Op. cit.*, p. 9).

[804] Lorde, Audre. *Sister outsider. Op. cit.*, p. 194.

[805] Delorme, Wendy. *Quatrième génération. Op. cit.*, p. 32.

haine de soi et une haine des autres femmes Noires[806]. Ces deux citations nous laissent entendre qu'il s'agit avant tout de violences ou discriminations opérées par des *outsiders* mais également par des *insiders*. Par les compliments répétés, les fems tentent de contrer certains effets négatifs au niveau individuel qu'ont les rapports de pouvoir liés à l'hétérosexisme du patriarcat.

- **De l'invisibilité au partage de l'espace**

Alors que la prise de pouvoir se fait souvent via une prise d'espace par un individu ou un collectif à leur propre profit, dans le cadre du femsistering, il s'agit d'offrir de l'espace à autrui. Dans la littérature, cet aspect est décrit en ces termes : *« certaines poussent chétives et de travers quand on leur fait de l'ombre, vous leur faites de la place pour leur laisser voir la lumière »*[807]. Cette métaphore peut notamment désigner des attitudes comme laisser de l'espace de parole, ouvrir physiquement un groupe en libérant un espace physique. Il peut aussi s'agir de la manière dont Lola explique se comporter lorsqu'elle rencontre une personne qui lui plaît et que cette dernière est accompagnée d'une fem : *« j'essaie toujours de dire bonjour aux fems qui étaient à côté avant, parce que (…) Parce que pour moi, ça indique quelque chose. Ça montre, en fait, mes croyances… et ça… met l'autre fem plus à l'aise aussi, pour rassurer »* (Lola, 30 ans, niveau master, travail du sexe et éducation/animation). Quant à Tara, *« quand [elle est] dans une soirée* queer*, [elle] fait vraiment exprès de remarquer les personnes qui sont plus féminines et qui vont pas forcément être lues comme* queer*. Et dire "salut" ou faire un petit bonjour »* (Tara, 24 ans, Licence 3, éducation/animation). Ces divers exemples nous indiquent que bien plus que d'espace physique, il s'agit d'une question d'espace symbolique et de reconnaissance.

Offrir de l'espace à une autre fem, lui offrir une forme de reconnaissance est également une forme de nuisance au patriarcat puisqu'au sein de celui-ci, les femmes et les personnes féminines ne bénéficient que d'espaces physiques et symboliques réduits.

---

[806] Lorde, Audre. *Sister outsider. Op. cit.*, p. 163-196.
[807] Delorme, Wendy. *Insurrections ! Op. cit.,* p. 24.

Le femsistering, à travers la mise en place de pratiques concrètes, a donc su renouveler la sororité et sortir du double écueil que constituait le fait de la penser comme acquise entre toutes les femmes, d'autant plus que les fems usent du femsistering avec des non-fems. Il illustre ainsi parfaitement la capacité de déplacement dont les fems doivent faire preuve afin d'échapper à l'assignation hétérosexuelle (qu'elle émane des *outsiders* ou des *insiders*) et au poids des normes, comme nous l'avons constaté tout au long de ce chapitre à travers les micropolitiques du corps qu'elles investissent, leurs mésusages des genres ou encore l'antiparastase. En somme, en tant que membres du corps social, les fems sont exposées aux normativités quelles qu'elles soient, d'où la nécessité d'opérer de multiples déplacements et de les renouveler afin de s'extraire autant que faire se peut de l'emprise de ces diverses normativités.

Conclusion de la partie III

Les fems, dont l'un des piliers structurant l'autodéfinition est la politisation, mettent en place de multiples modalités de résistance face aux nombreuses et diverses manifestations hétérosexistes dont elles sont la cible.

Le militantisme est un vecteur essentiel de résistance des fems, dont la mise en scène du corps constitue la forme la plus visible. Certaines fems ont notamment utilisé cette dernière dans le but de visibiliser l'existence des fems ainsi que la signification de ce terme. Leur tentative de visibilisation a néanmoins participé à la création d'une image idéale de ce que devrait être « la Fem » (féminité dite « rétro », rouge à lèvres rouge, chaussures à hauts talons, faisant des représentations burlesques et/ou du travail du sexe, jeune, souvent blanche, avec un corps relativement normé), image fortement décriée par les fems pour son caractère réducteur et excluant, et ce même par celles qui ont engendré sa création à leur insu. Le militantisme fem s'avère polymorphe et la mise en scène du corps n'est pas investie par la majorité d'entre elles. Lorsque les fems usent de la militance elles adoptent les modalités d'actions qui sont celles des associations et collectifs dont elles font partie. Il n'est pas rare qu'elles entrent dans des « carrières militantes », mais leur militantisme peut également être indépendant, auquel cas les fems profitent de leurs activités professionnelles ou de leurs loisirs pour diffuser, seules ou en groupe, des messages politiques. Enfin, les fems investissent une forme de militantisme bien plus invisible mais aux formes très variées, le militantisme au quotidien, qui consiste à profiter d'événements souvent anodins pour militer, comme lors de discussions. Des services peuvent également être rendus à autrui dans une démarche militante ou encore des habitudes de vie peuvent être mises en place en ce sens, comme le fait de se tenir la main dans la rue quand on est en couple lesbien.

Par ailleurs, les fems peuvent investir leurs sexualités (lesbianisme et sexualités non hétérosexuelles) et certaines de leurs pratiques sexuelles (considérées comme non hétéronormées) comme terrains de résistance à l'ordre hétérosexiste. Leurs points de vue divergent cependant selon la conception qu'elles ont de ce qui est politique ou de la portée militante des sexualités en fonction de la frontière public/privé. Réapparaît alors une question classique à laquelle les féministes répondent positivement : le privé est-il politique ? Malgré leurs convictions féministes, une fraction des propos tenus que les fems peuvent témoigner du fait qu'au sein du privé, ce qui est considéré comme de l'ordre de l'intimité peut encore bénéficier d'un statut particulier et ne pas être considéré comme politique ou tout au moins ne pas pouvoir être considéré comme militant. L'avis contraire apparaît également : la moindre pratique sexuelle, même dans l'intimité d'un binôme, peut être investie d'une charge militante. Certaines pratiques sexuelles, dont le fisting ou encore la dégénitalisation, sont présentées comme résistance ou alternative aux scripts sexuels normés dans la culture et les discours fems. Toutes n'ont pas la même place dans les sexualités fems : alors que le fisting vaginal, sans être une pratique routinière, ne fait pas non plus figure d'exception dans le paysage sexuel des fems, la dégénitalisation peut-être inconnue par des fems ou considérée comme une interaction sexuelle inaboutie. Les fems partagent néanmoins une volonté commune de penser le consentement sexuel de manière active, ce qui constitue une forme de résistance à l'hétéronormativité qui tend à ce que le consentement soit considéré comme acquis notamment au sein d'un couple : elles envisagent le consentement comme quelque chose qui nécessite d'être questionné, y compris tout au long des interactions sexuelles. Il est notable que les homo- ou *queer*normativités sont alors également l'objet de résistances, car elles peuvent valoriser certaines pratiques (comme le BDSM ou le *fist fucking*), voire en faire une norme, ce qui de nouveau risque d'entraver le consentement et son respect.

Tout comme la recherche active du consentement, la transmission des savoirs-pouvoirs en matière de sexualités, de corps et de santé sexuelle fait l'objet d'un large consensus chez les fems. Ce dernier point est à la fois un

héritage du féminisme et un procédé largement répandu au sein des réseaux relationnels lesbiens, féministes et *queer* que côtoient les fems. Ecrits (blogs, articles, romans), lectures, performances diverses, cours et ateliers (universitaires ou non), documentaires, courts et longs métrages, photographies (parfois pornographiques), émissions radiophoniques, sont autant de médias utilisés pour la transmission des savoirs-pouvoirs à un nombre de personne plus ou moins élevé selon les contextes considérés.

De plus, les fems s'inscrivent en résistance non seulement par rapport aux normes sociales hégémoniques qui excluent la violence du répertoire d'action considéré comme féminin, mais aussi par rapport à la majorité des discours féministes qui s'accordent pour refuser d'user de la violence comme arme politique. Les fems, et plus largement les réseaux relationnels essentiellement *queer* qu'elles côtoient, adhérent aux rares contre-discours féministes qui incitent les opprimés à « *sortir les couteaux* »[808] pour se défendre et se faire entendre. Des figures de fiction féminines et violentes qui se révoltent et se défendent sont par conséquent fortement valorisées par les fems et leurs pairs des réseaux relationnels *queer*. Leur portée dépasse leur caractère fictionnel et doit être envisagée comme participant à l'ouverture du champ des possibles fems concernant l'usage de la violence, ainsi que celui des femmes et des personnes féminines plus largement. De plus, cette dernière est inscrite dans une histoire des mouvements *queer* dont des militantEs tentent de raviver la mémoire, tout en proposant des discours qui la présentent comme une arme politique légitime. Bien que cela ne fasse pas l'unanimité parmi les fems, la majeure partie d'entre elles adhèrent au discours légitimant la riposte ou la défense violente et en usent même dans leur propre vie. Que ce soit dans le champ fictionnel, au niveau des discours théoriques féministes *queer*, dans l'histoire ou encore la vie des fems, il est bien toujours question d'une violence défensive ou de riposte qui peut aussi bien prendre des formes collectives qu'individuelles.

---

[808] Rochefort, Christiane. *La définition de l'opprimé.* In: Solanas, Valérie. *SCUM Manifesto. Op. cit.*

La résistance peut aussi prendre la forme de ce que Luc Boltanski et Eve Chiapello nomment des déplacements. Appliqués aux fems, les déplacements désignent des stratégies de résistance qu'elles mettent en place lorsqu'elles prennent conscience qu'elles sont réassimilées par les normes ou lorsqu'il y a réitération normative. Il s'agit des modalités par lesquelles elles tentent d'y échapper.

Les fems usent de micropolitiques du corps variées dans le but de s'extraire de la présomption d'hétérosexualité, allant de signes invisibles aux non-initiés, comme l'ont fait avant elles nombre de gays, de lesbiennes et de *queers*, jusqu'à des signes compréhensibles pour tous comme des logos ou des messages portés sur des badges. Il peut également s'agir de tatouages qui, s'ils ne suffisent pas toujours à signaler leur non-hétérosexualité, les décalent au moins quelque peu de la norme. La chevelure revêt une forte charge symbolique relativement à la féminité, en témoigne le statut scandaleux qui a été celui de la coupe à la garçonne ou encore le fait que la tonte ait été utilisée comme châtiment à l'égard des femmes. C'est donc en toute logique que la tonte occupe une place importante aussi bien dans les théories *queer* que dans les pratiques fems. La tonte des cheveux, qui prend des formes multiples, est utilisée comme déplacement par les lesbiennes, les *queers* et plus spécifiquement les fems. Si ces dernières peuvent aussi bien adopter la tonte totale que la coupe dite « punk » (côtés tondus avec une crête plus longue au milieu, du front à la nuque, ou seulement au sommet du crâne), la tonte asymétrique partielle qui s'effectue sur un seul profil du crâne semble si répandue chez les fems que des termes vernaculaires révélateurs, tels que « *femme [fem] visibility patch* », la désignent. Sans que la tonte n'ait le statut de norme *inside*, l'injonction homo- ou *queer*normée résidant davantage dans la non-féminité, elle représente pour les fems un moyen de resituer les féminités et/ou une chevelure longue dans les registres lesbiens et *queer*.

En ce qui concerne l'investissement des codes sociaux genrés, il est plus juste de spécifier que les fems ne sont pas féminines mais *fem*-inines. Les *fem*-inintés renvoient alors à des mésusages du genre. Les fems ne respectent aucunement la binarité normée masculin/féminin, puisqu'elles s'efforcent de

faire subir un déplacement aussi bien aux masculinités qu'aux féminités. Pour s'extraire de l'ordre des sexes, de même que par amusement ou par goût, les fems usent des masculinités. Ces dernières, incorporées aux *fem*-inités dont elles font partie intégrante, sont resignifiées de manière parfois antinomique du point de vue hétéronormé, comme lorsque le terme « viril » est associé à ce qui renvoie socialement au féminin. Les mésusages de ce qui est socialement attribué au féminin apparaissent aussi lorsque ce qui est de l'ordre des féminités est utilisé par les fems afin de renforcer leur capacité d'agir : les talons des chaussures deviennent alors une arme, les savoir-faire comme la cuisine sont investis dans une optique d'autonomie ; même le « pouvoir de séduction », souvent associé au féminin et socialement dévalorisé et stigmatisé, est réinvesti puisque les *fem*-inités incluent « *plaisir et séduction* » ou l'« *érotisme* » comme sources de puissance pleinement légitimes.

Les *fem*-inités sont également faites d'antiparastases, un autre déplacement courant dans les réseaux relationnels que côtoient les fems, notamment *queer*. Les fems s'autodéfinissent au moyen d'insultes qui le plus souvent leur ont été adressées ou qui plus largement sont utilisées envers les femmes. C'est ainsi qu'en se qualifiant elles-mêmes de « gouines » ou encore de « salopes », elles neutralisent la portée négative de ces mots, se réapproprient la force de ces insultes voire même la retournent contre tout agresseur potentiel, le tout en affichant leur non-adhésion aux normes sexuelles et à l'hétéronormativité.

Par ailleurs, les fems ont su renouveler la sororité mise en avant par les féministes des générations précédentes en tenant compte des critiques formulées par le *Black feminism.* Le néologisme « femsistering » traduit jusque dans la construction du terme le fait que ce qui peut être entendu comme la « sororité fem » s'avère être un effort constant et non pas des pratiques relationnelles déjà établies avec succès. De surcroît, si le terme femsister n'est utilisé qu'entre fems, il n'est pas question de restreindre le femsistering à cet entre-soi. Les personnes considérées comme *queer* et féminines, les femmes et les personnes féminines d'une manière large peuvent en être l'objet. Au niveau des pratiques concrètes, il peut s'agir de ne pas respecter la norme

hétéropatriarcale qui pousse à la « rivalité féminine » (notamment affective) mais de tenter au contraire de devenir alliées, de s'unir. Le femsistering passe également par le fait de complimenter sincèrement l'autre (fem ou féminine). D'apparence « futile », l'échange de compliments est une stratégie dont le but est de contrer les effets négatifs des diverses formes de violence, de délégitimation et de rejet que subissent les fems en tant que personnes socialement perçues comme des femmes, comme féminines, et/ou en tant que personnes lesbiennes. Par des sourires, des regards, en s'adressant à l'autre, en s'effaçant soi-même, les fems s'efforcent d'offrir de l'espace et une forme de reconnaissance aux autres fems. Etant donné l'espace physique tout autant que symbolique auquel les femmes et les personnes féminines sont socialement restreintes, ces attentions sont autant de nuisances au patriarcat.

Malgré leur non-adhésion manifeste à l'hétéronorme, les fems sont prises dans le système hétérosexiste puisqu'il régit la société dans laquelle elles évoluent. Face à l'hétérosexisme dont elles sont la cible, les fems s'efforcent de mettre en place diverses façons de résister, dont font partie les déplacements. Elles usent de ces derniers principalement lorsqu'elles sont réincorporées par les normes hégémoniques, lorsque celles-ci sont reproduites par les *insiders* ou encore face aux homo- et *queer*normes. Par leurs pratiques de résistance, leurs déplacements, leur réactivité face aux réassimilassions normatives ou à la production de nouvelles normes, les fems témoignent du poids ainsi que de l'aspect tentaculaire et métamorphe des normativités qui obligent à ne pas considérer les avancées, les espaces de libertés durement obtenus comme des acquis, mais bien comme des terrains à défendre et à questionner sans cesse.

Conclusion générale de la thèse

L'objectif de cette thèse était de faire une sociologie des rapports sociaux de sexe, de genre et de sexualité, de leur imbrication, à partir de l'éclairage tant révélateur que novateur que constitue l'étude des personnes qui s'autodéfinissent comme fems de nos jours en France.

C'est au début des années 1930, aux Etats-Unis et dans les bars côtoyés par les lesbiennes des classes populaires qu'apparaissent les premières fems. En France, c'est seulement au début des années 1990 que la littérature témoigne de l'existence de lesbiennes s'autodéfinissant comme fems, pourtant bien antérieure à cette date. Les écrits militants et/ou universitaires traitent cependant essentiellement des *butch*·fem en tant que couple ou des seules *butchs*, laissant les fems dans l'ombre de ces dernières. Ce désintérêt renforce leur invisibilité déjà forte car puisque féminines, elles ne sont souvent pas perçues comme lesbiennes. Les fems sont quelque peu inintelligibles car elles prétendent transgresser l'ordre hétéronormé alors même qu'elles semblent a priori y adhérer : en tant que personnes perçues comme des femmes, elles adoptent en apparence les codes socialement associés au féminin. Une autre forme d'invisibilisation a même été mise en lumière par la présente thèse avec le constat de la disparition des fems de textes anglais lors de leur traduction vers le français. Ces défauts de traduction ne sont pas sans conséquences : ils appauvrissent la culture fem et lesbienne, limitent la possibilité des lesbiennes et des *queers* de se définir ainsi et participent à la croyance selon laquelle les fems seraient peu nombreuses.

Devant cette méconnaissance du terme fem, celles qui s'autodéfinissent ainsi tentent sans cesse de se rendre intelligibles. La plupart des textes militants et/ou universitaires antérieurs à cette thèse présentent les fems comme des femmes cisgenres lesbiennes et féminines, en les associant toujours aux *butchs*. Pourtant, comme cette thèse le montre, l'autodéfinition fem est bien plus complexe, et a évolué depuis les années 1930. Ainsi, aujourd'hui

les fems ne sont plus indissociables des *butchs* et ne les évoquent pas lorsqu'elles explicitent leur autodéfinition. Cette dernière repose sur trois piliers : la non-hétéronormativité en termes d'orientation sexuelle et/ou de trajectoire de genre, l'investissement de féminités resignifiées (*fem*-inités), et la politisation (féministe intersectionnelle). Ainsi, lorsque l'on s'intéresse aux figures d'altérité du « Nous » des fems, c'est le partage d'une position de dominé au sein des rapports de pouvoir en termes de sexe, de sexualité et de genre, qui permet de légitimement prétendre à l'autodéfinition fem. Quant à savoir si les fems se considèrent comme des femmes, leurs avis divergent entre celles qui adoptent une approche wittigienne et celles qui ne le font pas. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est question de militer, c'est le vécu au sein d'une société hétérosexiste qui prime et par conséquent elles se regroupent alors toutes derrière l'appellation « femme ».

L'autodéfinition fem émerge via trois histoires typiques que j'ai nommées « Discontinue », « Décentrée », et « Linéaire ». Si leurs étapes diffèrent selon les rapports successifs aux genres, elles ont en commun une étape finale qui consiste à investir des féminités resignifiées. Conjointement, elles découvrent le terme fem et se l'approprient, soit suivant un schéma « Indirect » au cours duquel elles sont étiquetées fems par autrui avant d'utiliser ce terme pour s'autodéfinir, soit conformément à un schéma « Direct » si elles s'autodéfinissent fem sans qu'il y ait eu un étiquetage préalable. L'autodéfinition fem est souvent passée sous silence. Même au sein de leurs réseaux relationnels lesbien et *queer*, le *coming out* fem tient lieu d'exception, si bien que les fems sont fréquemment invisibles les unes aux autres et ne se constituent pas en groupe, ce qui rend difficile leur identification, freine leur cohésion et donc la force du groupe.

À double titre, en tant que personnes perçues comme des femmes et en tant que lesbiennes ou non-hétérosexuelles, les fems sont la cible de l'hétérosexisme des *outsiders* qui tentent de les réassigner à l'hétéronorme. Au sein de leurs réseaux relationnels *queer*, lesbiens et féministes, c'est en tant que personnes féminines qu'elles connaissent l'hétérosexisme et la pression

homo- et *queer*mormative, qui dans un mouvement inverse leur attribuent une position d'*outsiders*. Les fems ont développé un discours critique concernant toutes ces manifestations hétérosexistes. Il est notable que si elles ne qualifient pas les interpellations hétérosexistes venant des *outsiders* de la même façon selon la légitimité qu'elles leur accordent (*« drague », « drague lourde », « harcèlement »*), leur appréhension reste la même : elles sont toujours prêtes à se défendre. Cela passe par trois types de comportements : l'évitement, la pédagogie ou la confrontation. Cette dernière est valorisée relativement aux deux autres par les fems et correspond à une image idéale de la façon dont « la Fem » devrait réagir. Face à l'hétérosexisme et aux homo- et *queer*normes émanant des *insiders* qui leur sont adressés en raison de leurs féminités, les fems ont produit un terme critique : la femphobie.

Malgré ces discours critiques des normativités (*outside* et *inside*), les fems tiennent un discours contradictoire en ce qui concerne la lesbophobie qu'elles connaissent. Alors même qu'elles témoignent de nombreuses expériences de discriminations et de violences lesbophobes et du fait que la lesbophobie ordinaire fait partie de leur quotidien, elles se disent paradoxalement à l'abri de la lesbophobie. Cette minimisation de leurs vécus se produit par trois mécanismes : la négation du caractère lesbophobe d'un événement, l'insensibilisation due à l'habitude, et la comparaison avec un autrui réel ou fictif qui serait plus visible de par sa masculinité. Ainsi, c'est surtout le discours des *insiders* selon lequel elles ne connaîtraient pas de lesbophobie compte tenu de leurs apparences féminines, que les fems semblent ne pas être en mesure de dépasser et qu'elles reprennent. En certaines occasions, les féminités sont sans nul doute protectrices face à la lesbophobie. Cependant, dès que les fems sont visibilisées en tant que lesbiennes, elles en deviennent la cible. Les études s'accordent d'ailleurs pour dire que le couple expose les lesbiennes aux violences et aux discriminations, et constitue donc le plus important facteur de risque, tandis que le « look » n'en est pas un. L'important n'est pas ici de déterminer lesquelles, des masculinités ou des féminités, exposent à la lesbophobie ou en protègent, mais bien que la lesbophobie sous toutes ses formes ne soit pas invisibilisée. En effet, nous avons constaté qu'avant tout, la

minimisation est une stratégie pour réussir à dénoncer l'hétérosexisme rencontré en tant que lesbienne (ou non hétérosexuelle) dans un système où ce type de critique n'a pas sa place, et pour cause : il remet en question l'un de ses fondements, à savoir l'hétérosexualité obligatoire. Si les fems utilisent cette stratégie, les autres lesbiennes et non-hétérosexuelles doivent la mobiliser tout autant.

Face à l'hétérosexisme dont elles sont la cible, les fems mettent en place de multiples modalités de résistance. La plus visible est sans doute la mise en scène militante du corps, ce qui a contribué à la création d'une image idéale de « la Fem ». Pourtant, la mise en scène du corps n'est pas investie par une majorité d'entre elles, et le militantisme fem s'avère polymorphe : militance (associations et collectifs), militantisme indépendant (en dehors de structures officielles), militantisme au quotidien. Ce dernier, le plus invisible, prend des formes très diverses telles que des discussions ou le simple fait de se tenir la main en public afin de rendre son couple visible. Par ailleurs, les fems peuvent faire de leurs sexualités et pratiques sexuelles des terrains de résistance à l'ordre hétérosexiste. Si leurs avis divergent quant à savoir si sexualités et pratiques sexuelles ont une portée politique et/ou militante selon leur conception de la frontière public/privé, elles manifestent une volonté commune de penser le consentement sexuel de manière active. Ainsi, alors qu'elles peuvent présenter et investir certaines pratiques sexuelles en résistance aux normes hétérosociales, elles percent à jour l'existence d'homo- ou *queer*normes valorisant ces mêmes pratiques et qui peuvent influer sur le consentement. La transmission des savoir-pouvoir en matière de sexualités, de corps et de santé sexuelle fait également l'objet d'un consensus chez les fems, tout comme dans les réseaux relationnels lesbiens et *queer* dont elles font partie, en tant qu'héritage féministe. Enfin, les fems investissent et valorisent la violence comme arme politique, à rebours des normes hégémoniques ainsi que de la majorité des discours féministes. Cela se traduit par la mise en avant de figures de fiction féminines et violentes ouvrant le champ des possibles fems et plus largement celui des femmes et des personnes féminines concernant l'usage de la violence. Ce phénomène s'inscrit dans un effort de mémoire diffusé au sein

des réseaux relationnels *queer* à propos du lien entre *queer* et riposte ou défense violente. Les fems sont une majorité à adhérer à ces discours légitimant la violence comme arme politique, et certaines en usent elles-mêmes concrètement.

Les déplacements constituent une dernière forme de résistance investie par les fems, qui consiste à tenter d'échapper aux réassimilations par les normes ou réitérations normatives dont elles font l'objet. Elles usent par exemple de micropolitiques du corps afin de s'extraire de la présomption d'hétérosexualité. La tonte asymétrique partielle est ainsi un moyen de resituer les féminités et les chevelures longues dans un registre lesbien et *queer*. Les fems sont *fem*-inines en ce qu'elles pratiquent les mésusages des genres : elles font subir des déplacements aussi bien aux masculinités qu'aux féminités. Les masculinités sont incorporées après resignification, tandis que les féminités sont investies de façon à en faire une force. L'antiparastase est une autre forme de déplacement que les fems et leurs pairs (lesbiennes et *queers*) font subir aux insultes qui leur sont adressées. Ces dernières, en devenant autodéfinitions, voient leur charge négative retournée contre les agresseurs potentiels et deviennent une force. Lors de ce procédé, il s'agit avant tout d'une manière d'afficher leur non-adhésion aux normes sexuelles et à l'hétéronormativité. Les fems ont également su renouveler les sororités en intégrant les critiques qui leur avaient été adressées notamment par le *Black feminism*, créant ainsi le femsistering. Il ne s'agit pas d'un acquis mais bien d'un effort constant qui se concrétise par des pratiques concrètes. Il est question de démentir l'idée qui voudrait que les femmes soient rivales en faisant des personnes féminines des alliées, de les complimenter afin de contrer les effets néfastes du patriarcat au niveau individuel, ou encore de leur offrir de l'espace aussi bien physique que symbolique alors que la féminité est cantonnée à la discrétion et à un espace réduit.

Ce qui est frappant, c'est qu'en travaillant sur les féminités lesbiennes et *queer*, le sujet de l'hétérosexisme s'est imposé comme incontournable, occupant même le cœur de la thèse. Aborder la question des féminités quelles

qu'elles soient, c'est devoir parler d'invisibilité, de rejet, de discriminations et de violences.

Pour saisir la façon dont les fems sont prises malgré elles dans le système hétérosexiste, figurons-nous un kaléidoscope dont la configuration évoluerait à mesure que nous le tournerions. Les fems sont confrontées à une pression hétérosexiste constante et aux multiples facettes. Comme tout être social, elles sont prises dans l'étau des normes hégémoniques. Etant pour la plupart socialement considérées comme des femmes, elles subissent en tant que telles des injonctions à respecter l'ordre des sexes de la part des *outsiders*. C'est donc comme toutes les femmes qu'elles se voient essentialisées, qu'elles connaissent aussi bien la présomption d'hétérosexualité que l'injonction à celle-ci, que leur corps est l'objet d'appropriations physiques et verbales. Ces éléments leur sont appliqués avec d'autant plus de force qu'elles sont non hétérosexuelles : comme toutes les lesbiennes (et non-hétérosexuelles), leurs corps et leurs sexualités sont l'objet de tentatives de réappropriation visant leur réinscription dans l'ordre hétérosexiste. Au sein des groupes minorisés de par l'orientation sexuelle et/ou la trajectoire de genre, c'est en tant que personnes perçues comme femmes cisgenres et féminines qu'elles connaissent certaines pressions normatives. On assiste d'abord à une reproduction de certaines normes hégémoniques au sein même de ces groupes minorisés. Les fems sont de nouveau essentialisées non pas parce qu'elles seraient des femmes, mais en raison de leurs féminités, qui occasionne également une négation de leur non-hétérosexualité. À ces normes issues du système hégémonique s'ajoutent donc de nouvelles normes produites par les groupes minorisés : les homo- ou *queer*normes. Selon ces dernières, pour transgresser les normes hétérosexistes de genre et de sexualités, il faudrait adopter les codes de genre inverses à son assignation de naissance, ce que les fems ne font pas en apparence. Ainsi, pour être transgressives, les lesbiennes devraient investir les masculinités ou l'androgynie. De cette idée découle une négation d'un vécu commun de violences et de discriminations en tant que non-hétérosexuelles, que partagent pourtant les fems. Elles ne se sentent alors pas légitimes à parler

du fait qu'elles sont également les cibles de telles violences. Cela fait le jeu de l'hétérosexisme, en renforçant l'invisibilité certaine de la lesbophobie.

Ce qu'on remarque avant tout, c'est la prégnance normative : les normes sont présentes au niveau hétérosocial, et si les *queers* et les non-hétérosexuels plus largement essayent de lutter contre elles, ils en reproduisent pourtant certaines. De plus, de nouvelles normes naissent au sein de ces mêmes réseaux relationnels, qui sont autant de nouvelles injonctions. Les fems et leurs féminités se caractérisent ainsi par une tension entre la résistance aux normes et le fait qu'elles sont ressaisies par ces normes ou s'inscrivent en de nouvelles. En témoigne le fait que les fems elles-mêmes ne sont pas à l'abri d'être, malgré elles, à l'origine de la production de normes : alors que leur motivation première était de s'inscrire en résistance face aux hétéro-, homo- et *queer*mormes, certaines fems ont produit une image restrictive et excluante, en d'autres termes normée, de « la Fem ». Cette dernière est à son tour dénoncée par les fems, qui tentent d'y résister, y compris celles qui ont contribué à son apparition.

En travaillant sur les femmes trans et les féminités, Julia Serano affirme :

> *« Et si nous devons reconnaître aux mouvements féministes d'avoir permis la création d'une société où la plupart des personnes sensées sont d'accord avec l'affirmation "les femmes et les hommes sont égal·es", nous restons cependant à des années-lumière de pouvoir dire que la plupart des gens considèrent que la féminité est égale à la masculinité.*
>
> *Au lieu de vouloir donner de la force à celles à qui l'on a assigné un sexe féminin à la naissance en les encourageant à s'éloigner viscéralement de la féminité, nous devrions plutôt apprendre à donner de la force à la féminité elle-même »*[809]*.*

En travaillant moi-même sur des fems majoritairement assignées « filles » à la naissance et cisgenres, j'aboutis à des conclusions similaires. Le dénigrement et la hiérarchisation des féminités sont la clé de voûte de l'hétérosexisme. En effet, on les retrouve à tous les niveaux normatifs : normes hégémoniques, homo- et *queer*mormes, mais également au sein des normes

[809] Serano, Julia. *Manifeste d'une femme trans et autres textes. Op. cit.*, p. 21-22.

produites par les fems elles-mêmes. Dans ce dernier cas, certaines féminités seraient plus légitimes à se prétendre fems au détriment d'autres.

Si la réflexion sur la place des femmes dans l'ordre des sexes est à la base de la lutte contre l'hétérosexisme, il est nécessaire pour déconstruire radicalement celui-ci de penser celle des féminités.

En raison de la relative homogénéité de l'échantillon, il n'a pas été possible d'adopter au cours de cette thèse une approche plus intersectionnelle des féminités. Que nous apprennent les fems qui mettent en avant la transgression des normes corporelles en s'autodéfinissant en tant que *fat* fems ? Il pourrait être question d'éclairer les manières dont, pour les *fat* fems, s'articulent les injonctions non seulement à l'hétérosexualité mais aussi à la norme en termes de corpulence. Une étude comparative avec les vécus des femmes hétérosexuelles qui font partie des mouvements *fat positive* serait alors envisageable. Considérer les féminités conjointement aux questions de validité se révèlerait sans nul doute tout aussi profitable au féminisme et aux luttes contre les discriminations. En 1996, Laura Alexandra Harris expliquait que compte tenu des stéréotypes de genre et de race, les fems noires et plus largement les femmes noires, étaient assignées à l'hétérosexualité ou perçues comme *butchs*[810]. Ce constat est-il toujours d'actualité ? Et parmi les *queers of color*, quel éclairage nous apportent les personnes qui investissent des féminités déconstruites ? D'autres recherches pourraient également adopter une approche croisant les questions de féminités non hétérosexuelles, hétérosexuelles et les questions de classe sociale. C'est avant tout dans une perspective comparative entre féminités hétérosexuelles et non hétérosexuelles, et ce sous un angle intersectionnel que les avancées de cette thèse devront être prolongées.

Au demeurant, cette thèse démontre que nous ne pourrons prétendre réduire l'emprise de l'hétérosexisme qu'en s'efforçant au quotidien, de manière

---

[810] Voir Harris, Laura Alexandra. *Féminisme noir-queer : le principe de plaisir.* In : Dorlin, Elsa. *Black feminism. Op. cit.,* p. 177-219, et notamment la page 182.

active et perpétuelle, de valoriser, sans hiérarchisation aucune, *toutes* les féminités.

Bibliographie

Dictionnaires et encyclopédies

ALESSANDRIN, Arnaud. THOMAS, Maud-Yeuse. ESPINEIRA, Karine. PATINIER, Jérémy (dir.). *La Transyclopédie : Tout savoir sur les transidentités.* Paris : Des ailes sur un tracteur, 2012

BENBASSA, Esther (dir.). *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations.* Paris : Larousse, 2010

DI FOLCO, Philippe (dir.). *Dictionnaire de la pornographie : suivi d'une galerie de noms et d'une galerie de mots.* Paris : Presses universitaires de France, 2005

ERIBON, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*. Paris : Larousse, 2003

GERSTNER, David. (dir.) *Routledge international encyclopedia of queer culture*. New York : Routledge, 2006

LE DIGOL, Christophe. (dir.) *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Albin Michel, 2007

REVEL, Judith. *Le vocabulaire de Foucault.* Paris : Ellipses, 2009

TIN, Louis-Georges (dir.). *Dictionnaire de l'Homophobie.* Paris : Presses Universitaires de France, 2003

ZIMMERMAN, Bonnie (dir.). *Lesbian histories and cultures : an encyclopedia.* New York : Garland Published Inc., 2000

Ouvrages

ALESSANDRIN, Arnaud. RAIBAUD, Yves (dir.). *Géographie des homophobies*. Paris : Armand Colin, 2013

ALTHUSSER, Louis. *Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche)*. In : ALTHUSSER, Louis. *Positions (1964-1975*). Paris : Les Editions Sociales, 1970, p. 67-125. http://classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et_AIE/ideologie_et_AIE.pdf, consulté le 22 avril 2015

ANCET, Pierre. NUSS, Marcel. *Dialogue sur le handicap et l'altérité : ressemblance dans la différence.* Paris : Dunod, 2012

ANTIER, Edwige. GROSS, Martine. *Deux papas, deux mamans, qu'en penser ? Débat sur l'homoparentalité*. Paris : Calmann-Lévy, 2007

AOYAMA, Mayu. *Oser jour « tachi-neko ».* In : LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, p. 213-217

ARBORIO, Anne-Marie. FOURNIER, Pierre. *L'observation directe*. Paris : Armand Colin, 2011, (1999)

ARC, Stéphanie. *Les lesbiennes.* Paris : Le Cavalier Bleu, 2006

ATKINSON, Ti-Grace. *Odyssée d'une amazone.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par CARLISKY, Martha. Paris : éditions des Femmes, 1975

ATTIAS-DONFUT, Claudine. *Sociologie des générations. L'empreinte du temps.* Paris : Presses Universitaires de France, 1988

ATTIAS-DONFUT, Claudine. *Générations et Âges de la vie.* Paris : Presses Universitaires de France, 1991

AUCLERC, Benoît. CHEVALIER, Yannick. *Lire Monique Wittig aujourd'hui.* Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2012

BAJOS, Nathalie. BOZON, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, Genre et Santé*. Paris : La Découverte, 2008

BAJOS, Nathalie. ANDRO, Armelle. *La sexualité sans pénétration : une réalité oubliée du répertoire sexuel*. In : BAJOS, Nathalie. BOZON, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, Genre et Santé*. Paris : La Découverte, 2008, p. 297-314

BAJOS, Nathalie. BELTZER, Nathalie. *Les sexualités homo-bisexuelles : d'une acceptation de principe aux vulnérabilités sociales et préventives*. In : BAJOS, Nathalie. BOZON, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, Genre et Santé.* Paris : La Découverte, 2008, p. 243-271

BARD, Christine. *Ce que soulève la jupe. Identités, transgressions, résistances*. Paris : Autrement, 2010

BAROQUE, Fray. EANELLI, Tegan. *Queer ultraviolence, Bash Back ! Anthology.* San Francisco : Ardent Press, 2011

BAUDELOT, Christian. ESTABLET, Roger. *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998.* Paris : Seuil, 2000

BEAUD, Stéphane. WEBER, Florence. *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La Découverte, 2010 (1997)

BECKER, Howard S. *Outsiders*, *Etudes sociologiques de la déviance.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par BRIAN, Jean-Pierre. CHAPOULIE, Jean-Michel. Paris : Métailié, 1985 (1963)

BELIARD, Aude. EIDELIMAN, Jean-Sébastien. *Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique.* In : FASSIN, Didier. BENSA, Alban. *Les politiques de l'enquête : épreuves ethnographiques.* Paris : La Découverte : 2008, p. 123-141

BERGER, Anne Emmanuelle. *Entre « drag » et « dragues ». L'imitation française de la gender theory*. In : CALVO, Angela. FORNENGO, Graziella. RAUS, Rachele. ZUCCO, Flavia (dir.). *World Wide Women. Globalizzazione, Generi, Linguaggi*, vol. 1, Torino : CIRSDe, 2011, p.159-173

BERGER, Anne Emmanuelle. *Le grand théâtre du genre. Identités, sexualité et féminisme en « Amérique »*. Paris : Belin, 2013

BLANCHET, Alain. GOTMAN, Anne. *L'entretien*. Paris : Armand Colin, 2011, (1992)

BOEHMER, Ulrike. *The personal and the political : Women's activism in response to the breast cancer and AIDS epidemics*. Albany, New York : State University of New York Press, 2000

BOLTANSKI, Luc. CHIAPELLO, Eve. *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard, 2011, (1999)

BONNET, Marie-Jo. *Deux amies : Essai sur le couple de femmes dans l'Art*. Paris : Éditions Blanche, 2000

BOURCIER, Marie-Hélène (dir.). *Q comme queer : les séminaires du zoo (1996-1997)*. Lille : Zoo, les Cahiers Gai Kitsch Camp, 1998

BOURCIER, Marie-Hélène. *Le silence des butchs.* In : LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, p. 274-295

BOURCIER, Marie-Hélène. *Queer zones (1). Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*. Paris : Amsterdam, 2006, (2001)

BOURCIER, Marie-Hélène. *Sexpolitiques. Queer zones 2.* Paris : La Fabrique, 2005

BOURCIER, Marie-Hélène. *Queer zones 3. Identités, cultures et politiques*. Paris : Amsterdam, 2011

BOURDIEU, Pierre. *La domination masculine*. Paris : Seuil, 1998

BUGNON, Fanny. *La médiatisation. Le cas des militantes d'Action directe.* In : CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes*. Paris : La Découverte, 2012

BUGNON, Fanny. *Les « Amazones de la terreur » : sur la violence politique des femmes, de la Fraction Armée Rouge à Action Directe*. Paris : Payot, 2015

BUTLER, Judith. *Gender Trouble*, *Feminism and the subversion of identity*. New York : Routledge, 1990

BUTLER, Judith. *Imitation et insubordination du genre*. In : RUBIN, Gayle. BUTLER, Judith. *Marché au sexe*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par SOKOL, Eliane. BOLTER, Flora. Paris : EPEL, 2002, p.141-166

BUTLER, Judith. *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par NORDMANN, Charlotte. Paris : Amsterdam, 2004 (1997)

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par KRAUS, Cynthia. Paris : La Découverte, 2005 (1990)

BUTLER, Judith. *Défaire le genre.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Cervulle Maxime. Paris : Amsterdam, 2006

BUTLER, Judith. *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par NORDMANN, Charlotte. Paris : Amsterdam, 2009, (1993)

CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes*. Paris : La Découverte, 2012

CASE, Sue-Ellen. *Toward a butch-femme aesthetic.* In : HART, Lynda (dir.). *Making a spectacle*. *Feminist Essays on Contemporary Women's Theater*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1989, p. 282-299

CERVULLE, Maxime. REES-ROBERTS, Nick. *Homo exoticus. Race, classe et critique queer.* Paris : Armand Colin, 2010

CHAMBERLAND, Line. *Montréal : 1950-1970*. *La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems.* In : LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, p.224-254

CHAUNCEY, George. *Gay New York, 1890-1940*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par ERIBON, Didier. Paris : Fayard, 2003, (1994)

CHAUVAUD, Frédéric. MALANDAIN, Gilles; (dir.) *Impossibles victimes, impossibles coupables. Les femmes devant la justice (XIXe et XXe siècles)*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009

CHETCUTI, Natacha. MICHARD, Claire (dir.). *Lesbianisme et féminisme. Histoires politiques*. Paris : l'Harmattan, 2003

CHETCUTI, Natacha. *Se dire lesbienne. Vie de couple, sexualité, représentation de soi.* Paris : Payot et Rivages, 2010

CHETCUTI, Natacha. *Monique Wittig et Judith Butler : du corps lesbien au phallus lesbien.* In : AUCLERC, Benoît. CHEVALIER, Yannick. *Lire Monique Wittig aujourd'hui.* Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2012, p. 49-66

CLERVAL, Anne. BRUNNER, Pauline. *Des lieux aux pratiques de l'espace lesbien.* In : ALESSANDRIN, Arnaud. RAIBAUD, Yves (dir.). *Géographie des homophobies*. Paris : Armand Colin, 2013

CORBIN, Alain. COURTINE, Jean-Jacques. VIAGARELLO, Georges. *Histoire de la virilité.* Tome 1 : *L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières.* Paris : Seuil, 2011

CORBIN, Alain. COURTINE, Jean-Jacques. VIAGARELLO, Georges. *Histoire de la virilité.* Tome 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle.* Paris : Seuil, 2011

CORDOVA, Jeanne. *Butches, Lies, and Feminism.* In : NESTLE, Joan (dir.). *The persistent desire, a femme-butch reader*. Boston: Joan Nestle editions, 1992, p. 272-292

CUSSET, François. *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*. Paris : La Découverte, 2003

DE BEAUVOIR, Simone. *Le deuxième sexe I*. Paris : Gallimard, 1976, (1949)

DE BEAUVOIR, Simone. *Le deuxième sexe II*. Paris : Gallimard, 1976, (1949)

DEGENNE, Alain. FORSE, Michel. *Les réseaux sociaux.* Paris : Armand Colin, 2004, (1994)

DE LAURETIS, Teresa. *The Practice of Love : Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. Bloomington : Indiana University Press, 1994

DE LAURETIS, Teresa. *Théorie queer et culture populaire. De Foucault à Cronenberg*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par BOURCIER, Marie-Hélène. Paris : La Dispute, 2007

DELPHY, Christine. *L'Ennemi principal. Penser le Genre*. vol. 2, Paris : Syllepse, 2001

DEMAZIERE, Didier. *Le chômage en crise. La négociation des identités des chômeurs de longue durée.* Lille : Presses universitaires de Lille, 1992

DEMAZIERE, Didier. DUBAR, Claude. *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Paris : Nathan, 1997

DERRIDA, Jacques. *Points de suspension : Entretiens*. Paris : Galilée, 1992

DESCOUTURES, Virginie. *Les mères lesbiennes et la figure du garant*. In : DESCOUTURES, Virginie. DIGOIX, Marie. FASSIN, Eric. RAULT, Wilfried. (dir.) *Mariages et homosexualités dans le monde. L'arrangement des normes familiales.* Paris : Autrement, 2008, p. 165-176

DESCOUTURES, Virginie. *Les mères lesbiennes*. Paris : Presses Universitaires de France, 2010

D'HONDT, Jacques. *Les conséquences des erreurs de traduction*. In : MOUTAUX, Jacques. BLOCH, Olivier (dir.). *Traduire les philosophes*. Paris : Publication de la Sorbonne, 2000

DORLIN, Elsa. *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000.* Paris : l'Harmattan, 2008

DUBAR, Claude. *La crise des identités, l'interprétation d'une mutation.* Paris : Presses Universitaires de France, 2001

DUBY, Georges. PERROT, Michelle (dir. de la série). THEBAUD, Françoise (dir. du volume). *Histoire des femmes en occident. Le XXe siècle.* vol. 5. Paris : Plon, 1992

DUPONT, Sébastien. Paris, Hugues. *L'adolescente et le cinéma : de Lolita à Twilight.* Toulouse : ERES, 2013

ERIBON, Didier. *Réflexions sur la question gay*. Paris : Fayard, 1999

ERIBON, Didier. *Papiers d'identité : interventions sur la question gay.* Paris : Fayard, 2000

FADERMAN, Lillian. *Odd girls and twilight lovers: A history of lesbian life in twentieth century America*. New York : Penguin, 1991

FANON, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952

FASSIN, Didier. BENSA, Alban. *Les politiques de l'enquête : épreuves ethnographiques.* Paris : La Découverte : 2008

FASSIN, Eric. *L'inversion de la question homosexuelle*. Paris : Éditions Amsterdam, 2008

FASSIN, Eric. *Le sexe politique : Genre et sexualité au miroir transatlantique*. Paris : EHESS, 2009

FASSIN, Eric. *Représenter la violence des femmes : performance et fantasme.* In : CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes*. Paris : La Découverte, 2012

FERGUSON, Ann Arnett. *Bad boys : public schools in the making of black masculinity*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2001

FILLIEULE, Olivier (dir.). *Sociologie de la protestation. Les formes de l'action collective dans la France contemporaine*. Paris : l'Harmattan, 1993

FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir : naissance de la prison.* Paris : Gallimard, 1975

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir. Tome 1.* Paris : Gallimard, 1976

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité, L'usage des plaisirs. Tome 2.* Paris : Gallimard, 1984

FOUCAULT, Michel. *Non au sexe roi*. In : Le Nouvel Observateur, mars 1977, n° 644. Repris In : FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits 1954-1988*. *vol. 3, 1976-1979*, texte n°200, Paris : Gallimard, 1994, p. 256-267

FOUCAULT, Michel. *Le sujet et le pouvoir*. In : DREYFUS, Hubert. RABINOW, Paul. *Michel Foucault : Beyond Structuralism and Hermeneutics*. Chicago : The University of Chicago Press, 1982. Repris in FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits 1954-1988. vol. 4, 1980-1988*, texte n°306, Paris : Gallimard, 1994, p. 222-242

FOUCAULT, Michel. *Une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité*. Entretien avec GALLAGHER, Bob. WILSON, Alexander. In : Toronto, juin 1982, Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par DURAND-BOGAERT, Fabienne. In : The Advocate, n°400, 7 août 1984, p. 26-30 et 58), repris in FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits 1954-1988. vol. 4, 1980-1988*, texte n°358, Paris : Gallimard, 1994, p. 735-746

FRAÏSSÉ, Christèle (dir.). *L'homophobie et les expressions de l'ordre hétérosexiste.* Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011

FRAISSE, Geneviève. *Du consentement.* Paris : Seuil, 2007

GAGNON, John. *Les scripts de la sexualité* : e*ssai sur les origines culturelles du désir*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par BOURCIER, Marie-Hélène. Paris : Payot, 2008

GARDEY, Delphine. LÖWY, Ilana (dir.). *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2000

GARDEY, Delphine (dir.). *Le féminisme change-t-il nos vies?* Paris : Textuel, 2011

GIANINI BELOTTI, Elena. *Du côté des petites filles*. Paris : Editions Des femmes, 1974, (1973)

GIRARD, Gabriel. *Le queer est un matérialisme. Entretien avec Elsa Dorlin.* In : TRAT, Josette. BOURRET, Sandrine. DORLIN, Elsa (dir.). *Femmes, genre et féminisme.* Paris : Syllepse, 2007, p. 47-58

GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par ACCARDO, Alain. Paris : Les Editions de minuit, 1973

GOFFMAN, Erving. *L'arrangement des sexes.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par MAURY, Hervé. Paris : La Dispute, 2002, (1977)

GROSS, Martine. *L'homoparentalité.* Paris : Presses Universitaires de France, 2003

GROSS, Martine. *L'homoparentalité.* Paris : Le Cavalier Bleu, 2009

GUENIF-SOUILAMAS, Nacira. *L'altérité de l'intérieur*. In : SMOUTS, Marie-Claude (dir.). *La situation postcoloniale*. Paris : Presses de Sciences Po, 2007, p.344-352

GUILLON, Claude. *Je chante le corps critique. Les usages politiques du corps.* Béziers : H&O, 2008. Se référer à la version évolutive en ligne http://claudeguillon.internetdown.org/article.php3?id_article=377, consulté le 22 avril 2015

HALBERSTAM, Jack (Judith). *The Queer Art of Failure.* Durham, London : Duke University Press, 2011

HALL, Stuart. *Identités et Cultures : Politiques des Cultural Studies*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par JAQUET, Christophe. Paris : Editions Amsterdam, 2008, (2007)

HALPERIN, David. *Saint Foucault*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par ERIBON, Didier. Paris : EPEL, 2000

HARAWAY, Donna. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes.* Anthologie établie par ALLARD, Laurence. GARDEY, Delphine. MAGNAN, Nathalie. Paris : Exils, 2007

HARAWAY, Donna. *Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle.* In : HARAWAY, Donna. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes.* Anthologie établie par ALLARD, Laurence. GARDEY, Delphine. MAGNAN, Nathalie. Paris : Exils, 2007

HARDING, Sandra. *The Science Question in Feminism.* Ithaca ; London : Cornell University Press, 1986

HARRIS, Laura Alexandra. *Féminisme noir-queer : le principe de plaisir.* In : DORLIN, Elsa. *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000.* Paris : l'Harmattan, 2008, p. 177-219

HOOKS, bell. *Sororité : la solidarité politique entre les femmes.* In : DORLIN, Elsa. *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000.* Paris : l'Harmattan, 2008

Interuniversitäres Frauenforschungs-Zentrum, (IFZ). *Gewalt gegen lesbische Frauen : Studie über Diskriminierungs - und Gewalterfahrungen*. Ministerium für Frauen, Jugend, Familie und Gesundheit des Landes Nordrhein-Westfale : Düsseldorf, 1999

ION, Jacques. *S'engager dans une société d'individus.* Paris : Armand Colin, 2013

JASPARD, Maryse. (et al.) *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale.* Paris : La Documentation française, 2003

JASPARD, Maryse. *Les violences envers les femmes : une reconnaissance difficile*. In : MARUANI, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*. Paris : La Découverte, 2005, p. 148-156

JEFFREYS, Sheila. *Lesbian heresy. A Feminist Perspective on the Lesbian Sexual Revolution*. Melbourne : Spinifex Press, 1993

JEFFREYS, Sheila. *Unpacking queer politics. A lesbian feminist perspective.* Oxford: Polity, 2002

JODELET, Denise. *Formes et figures de l'altérité.* In : SANCHEZ-MAZAS, Margarita. LICATA, Laurent (dir.). *L'Autre : Regards psychosociaux*. Grenoble : Presses de l'Université de Grenoble, 2005

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan, 1996

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin, 2011 (1996)

KAUFMANN, Jean-Claude. *L'invention de soi : une théorie de l'identité.* Paris : Armand colin, 2004

KERGOAT, Danièle. *Penser la différence des sexes : Rapports sociaux et division du travail entre les sexes*. In : MARUANI, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs.* Paris : La Découverte, 2005, p. 94-101

KERGOAT, Danièle. *Se battre, disent-elles…* Paris : La Dispute, 2012

KOLLY, Bérengère. *« Et de nos soeurs séparées... » : Lectures de la sororité.* Fontenay-le-Comte : Lussaud, 2012

KOSOFSKY SEDGWICK, Eve. *Epistémologie du placard*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par CERVULLE, Maxime. Paris : Editions Amsterdam, 2008, (1990)

KUNERT, Stéphanie. *Publicité, genre et stereotypes*. Paris : Lussaud, 2014

LAGRAVE, Rose-Marie. *Postface.* In : CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève (dir.). *Penser la violence des femmes*. Paris : La Découverte, 2012

LAPOVSKY KENNEDY, Elizabeth. DAVIS, Madeline. *The reproduction of butch-fem roles : a social constructionist approach*. In: PEISS, Kathy. SIMMONS, Christina. PADGUG, Robert (dir.). *Passion and power : Sexuality in history*. Philadelphie : Temple University Press, 1989, p. 241-256

LAPOVSKY KENNEDY, Elizabeth. DAVIS, Madeline. *Boots of leather, slippers of gold: The history of a lesbian community*. New York : Routledge, 1993

LAPOVSKY KENNEDY, Elizabeth. DAVIS, Madeline. *Constructing an Ethnohistory of the Buffalo Lesbian Community: Reflexivity, Dialogue, and*

Politics. In : Lewin, Ellen. Leap, William. *Out in the Field: Reflections of Lesbian and Gay Anthropolgists.* Urbana: University of Illinois Press, 1996, p. 171-199

LA VAN, Charlotte. FERRAND, Michèle. LEVINSON, Sharman. *L'absence d'activité sexuelle : une singularité plurielle.* In : BAJOS, Nathalie. BOZON, Michel. *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, Genre et Santé*. Paris : La Découverte, 2008, p.333-355

LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001

LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid. *Attirances.* In : LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, p. 5-10

LEMOINE, Christine. *(D)ébats de fems.* In : LEMOINE, Christine. RENARD, Ingrid (dir.). *Attirances : Lesbiennes fems / Lesbiennes butchs.* Paris : Editions Gaies et Lesbiennes, 2001, p. 67-78

LE REST, Pascal. *Des rives du sexe. Regard sur l'évolution des pratiques sexuelles.* Paris : L'Harmattan, 2003

LE TALEC, Jean-Yves. *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*. Paris : La Découverte, 2008

LETONTURIER, Eric (dir.). *Les réseaux.* Paris : CNRS, 2012

LEVY, Laurent. *Le spectre du communautarisme.* Paris : Amsterdam, 2005

LIEBER, Marylène. *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Paris : Presses de Sciences Po, 2008

LORDE, Audre. *Sister outsider : Essais et propos d'Audre Lorde : sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par CALISE, Magali. (et al.) Genève : Mamamélis, Laval : Trois, 2003

MAHMOOD, Saba. *Politique de la piété. Le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par MARZOUKI, Nadia. Paris : La Découverte, 2009, (2005)

MARTIN, Olivier. *L'analyse de données quantitatives.* Paris : Armand Colin, 2009, (2005)

MARUANI, Margaret (dir.). *Femmes, genre et sociétés, l'état des savoirs*. Paris : La Découverte, 2005

MATHIEU, Nicole-Claude. *L'anatomie Politique. Catégorisation et idéologie du sexe.* Paris : Côté-femmes, 1991

MATHIEU, Nicole-Claude. *Les sexes et la "nature" chez les ethnologues et les ethnologisés (rappel historique).* In : GARDEY, Delphine. LÖWY, Ilana (dir.).

L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin. Paris : Editions des Archives Contemporaines, 2000. p. 109-124

MERCKLE, Pierre. *La sociologie des réseaux sociaux.* Paris : La Découverte, 2011, (2004)

MOLINIER, Pascale. LAUGIER, Sandra. PAPERMAN, Patricia (dir.). *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité.* Paris : Payot, 2009

MUNT, Sally. SMYTH, Cherry. *Butch/femme. Inside lesbian gender*. London : Cassell, 1998

NAïEL, *« La Cissexualité* », ce douloureux problème. Quand les minorités viennent nommer et questionner la norme.* Livre édité en auto-édition, 2013

NAUDIER, Delphine. SIMONET, Maud (dir.). *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*. Paris : La Découverte, 2011

NESTLE, Joan (dir.). *The persistent desire, a femme-butch reader*. Boston : Joan Nestle editions, 1992

NEWTON, Esther. WALTON, Shirley. *The Misunderstanding : Toward a More Precise Sexual Vocabulary*. In : VANCE, Carole (dir.). *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*. Boston and London : Routledge and Kegan Paul, 1984. http://fr.scribd.com/doc/133625534/Carole-S-Vance-Ed-Pleasure-and-Danger-Exploring-Female-Sexuality, consulté le 22 avril 2015

OHMS, Constance. *Gewalt gegen Lesben.* Quer-Verlag : Berlin, 2000

PAPERMAN, Patricia. LAUGIER, Sandra (dir.). *Le souci des autres. Éthique et politique du care*. Paris : EHESS, 2006

PARINI, Lorena. *Le féminisme a-t-il redéfini les sexualités ?* In : GARDEY, Delphine (dir.). *Le féminisme change-t-il nos vies?* Paris : Textuel, 2011, p. 54-67

PHETERSON, Gail. *Le prisme de la prostitution.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Mathieu, Nicole-Claude. Paris : l'Harmattan, 2001

PINÇON, Michel. PINÇON -CHARLOT, Monique. *La grande bourgeoisie : un objet de recherche militant ?* In : NAUDIER, Delphine. SIMONET, Maud (dir.). *Des sociologues sans qualités ? Pratiques de recherche et engagements*. Paris : La Découverte, 2011, p. 134-148

PRECIADO, Paul (Beatriz). *Manifeste contra-sexuel*. Traduit de l'anglais par BOURCIER, Marie-Hélène. Paris : Balland, 2000

PUECH, Isabelle. *Le non partage du travail domestique.* In : Maruani, Margaret. *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs.* Paris : La Découverte, 2005, p. 176-183

PUIG DE LA BELLACASA, Maria. *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons ! »* Paris : l'Harmattan, 2012

ROCHEFORT, Christiane. *La définition de l'opprimé.* In: SOLANAS, Valérie. *SCUM Manifesto.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par DE LESSEPS, Emmanuèle. Paris : La nouvelle société, 1971 (1967)

RUBIN, Gayle. *Of Catamites and Kings: Reflections on Butch, Gender, and Boundaries.* In : NESTLE, Joan (dir.). *The persistent desire, a femme-butch reader*. Boston : Joan Nestle editions, 1992, p.466-482

RUBIN, Gayle, *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par BOLTER, Flora. BROQUA, Christophe. MATHIEU, Nicole-Claude. (et al.), Paris : EPEL, 2010

SAUVAGE, Célia. *La belle et la bête : smart girls et féminité dans les teen movies.* In : DUPONT, Sébastien. PARIS, Hugues. *L'adolescente et le cinéma : de Lolita à Twilight.* Toulouse : ERES, 2013, p. 87-100. http://www.cairn.info/l-adolescente-et-le-cinema--9782749236674-page-87.htm, consulté le 22 avril 2015

SCHERRER, Jean-Baptiste. *La position du clown, Philosophie pratique des désirs.* Paris : Editions Anabet, 2006

SERANO, Julia. *Manifeste d'une femme trans et autres textes.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Noémie Grunenwald, Lyon : Tahin Party, 2007

SOHN, Anne-Marie. *Entre deux guerres. Les rôles féminins en France et en Angleterre.* In : DUBY, Georges. PERROT, Michelle (dir. de la série). THEBAUD, Françoise (dir. du volume). *Histoire des femmes en occident. Le XXe siècle.* vol. 5. Paris : Plon, 1992, p. 91-113

SOLANAS, Valérie. *SCUM Manifesto.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par DE LESSEPS, Emmanuèle. Paris : Mille et une nuits, 2005

SOS HOMOPHOBIE. *Rapport de l'enquête sur la lesbophobie.* Paris : SOS Homophobie, 2008

SOS HOMOPHOBIE. *Enquête sur la lesbophobie : synthèse.* Paris : SOS Homophobie, 2008

SOS HOMOPHOBIE. *Rapport sur l'homophobie 2014.* Paris : SOS Homophobie, 2014

SOS HOMOPHOBIE. *Enquête sur la visibilité des lesbiennes et la lesbophobie, 2015.* Paris : SOS Homophobie, 2015

SPIRA, Alfred. BAJOS, Nathalie. et le groupe ACSF. *Les comportements sexuels en France.* Paris : la Documentation française, 1993

SPRAGUE, Joey. *Feminist methodologies for critical researchers : bridging differences.* Walnut Creek : Rowman & Littlefield, 2005

THIERS-VIDAL, Léo. *De « l'Ennemi principal » aux principaux ennemis.* Paris : l'Harmattan, 2010

TILLY, Charles. *La France conteste de 1600 à nos jours*. Paris : Fayard, 1986

TRAT, Josette. BOURRET, Sandrine. DORLIN, Elsa (dir.). *Femmes, genre et féminisme.* Paris : Syllepse, 2007

VENDRAMIN, Patricia (dir.). *L'engagement militant.* Louvain : Presses Universitaires de Louvain, 2013

VIDAL, Marco. *Fist.* Paris : La Découverte, 2015

VOLCANO, Del Lagrace. DAHL, Ulrika. *Femmes of power. Exploding queer femininities,* London : Serpent's Tail, 2008

WATREMEZ, Vanessa. *L'hétérosexisme et la lesbophobie vécus par les lesbiennes en milieu de travail.* Programme Equal DELEDIOS, 2008, http://www.infofemmes.com/telechargements/Deledios-Etude.pdf, le 22 avril 2015

WEBER, Max. *Le savant et le politique*. Paris : 10-18, 1963, (1919)

WITTIG, Monique. *Le corps lesbien.* Paris : Editions de Minuit, 1973

WITTIG, Monique. *La pensée straight*. Paris : Balland, 2001

ZELINGER, Irène. *Entre visibilité et invisibilité : les lesbiennes face à la violence dans l'espace public*. In : DENEFLE, Sylvette (dir.). *Femmes et villes.* Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2004. http://books.openedition.org/pufr/380>, consulté le 22 avril 2015

Revues et articles de revues

ADAM, Barry. *Theorizing homophobia*. In: Sexualities, 1998, vol. 1, n°4, p.387-401

AKRICH, Madeleine. CHABAUD-RYCHTER, Danielle. GARDEY, Delphine (dir.). *Politiques de la représentation et de l'identité. Recherche en Gender, cultural, queer studies.* In : Cahiers du Genre, 2005, n°38

AMARI, Salima. *Des lesbiennes en devenir.* Coming-out*, Loyauté filiale et hétéronormativité chez des descendantes d'immigrant·e·s maghrébin·e·s.* In : Cahiers du Genre, 2012, n°53, p. 55-75

Anonyme. *Mémoires d'une Jules, ou avoir 20 ans à la Nouvelle Orléans en 1956.* In : Vlasta, (Hiver) 1983, n°2, p. 40-41

ARC, Stéphanie. VELLOZZO, Philippe. *Rendre visible la lesbophobie.* In : Nouvelles questions féministes, 2012, vol. 31, n°1, p. 12-26

BAILLETTE, Frédéric. *Organisations pileuses et positions politiques. À propos de démêlés idéologico-capillaires*. In : Quasimodo, printemps 2003, n° 7, *Modifications corporelles,* Montpellier : Osiris, p. 121-160, http://www.revue-quasimodo.org, consulté le 22 avril 2015

BALSAM, Kimberly. ROTHBLUM, Esther. BEAUCHAINE, Théodore. *Victimization Over the Life Span : A Comparison of Lesbian, Gay, Bisexual, and Heterosexual Siblings*. In : Journal of Consulting and Clinical Psychology, 2005, vol. 73, n° 3, p. 477-487, http://tpb.psy.ohio-state.edu/papers/Balsam%20JCCP%202005.pdf, consulté le 22 avril 2015

BARD, Christine. *« Mon corps est une arme », des suffragettes aux Femen*. In : Les Temps Modernes, 2014 /2, n° 678, p. 213-240

BARNES, John. *Class and committees in a Norwegian Island Parish.* In : Human Relations, 1954, vol. 7, p. 39-58

BASTIEN CHARLEBOIS, Janik. *Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité.* In : Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 2011, vol. 17, n° 1, p. 112-149

BERGER, Anne Emmanuelle. «*Gender Remakes» (Genres d'emprunt).* Fabula, La recherche en littérature, Atelier de théorie littéraire, 2008, http://www.fabula.org/atelier.php?Gender_Remakes, le 22 avril 2015

BESNARD, Tiphaine. *A brief history of the regulation of prostitution in France. Feminism, political controversies and social repression.* In : INSEP, vol. 2, Issue 1/2014, p. 5–18

BOURCIER, Marie-Hélène. *Des « femmes travesties » aux pratiques transgenres : repenser et queeriser le travestissement*. In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin. http://clio.revues.org/255, consulté le 22 avril 2015

BOURCIER, Marie-Hélène. *Queer Move/ments*. In : Mouvements, 2/ 2002, n°20, p. 37-43, http :www.cairn.info/revue-mouvements-2002-2-page-37.htm, consulté le 22 avril 2015

BOURCIER, Marie-Hélène. *La fin de la domination (masculine).* In : Multitudes, 2/ 2003, n°12, p. 69-80, http :www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-69.htm, consulté le 22 avril 2015

BOURCIER, Marie-Hélène. MOLINIER, Pascale (dir.). *Les fleurs du mâle : masculinités sans hommes ?* In : Cahiers du genre, 2008, n°45, Paris : l'Harmattan

BOURDIEU, Pierre. *Les trois états du capital culturel.* In : Actes de la recherche en sciences sociales. Novembre 1979, vol. 30, *L'institution scolaire*.

p. 3-6. /web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1979_num_30_1_2654, Consulté le 23 février 2015

BOURDIEU, Pierre. *Remarques provisoires sur la perception sociale du corps*. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Avril 1977, vol. 14, *Présentation et représentation du corps*, p. 51- 54

BOZON, Michel. *Les significations sociales des actes sexuels*. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Juin 1999, vol. 128, p. 3-23

BOZON, Michel. GIAMI, Alain. *Présentation de l'article de John Gagnon*. In: Actes de la recherche en sciences sociales, Juin 1999, vol. 128, *Sur la Sexualité.* p. 68-72

BRACKE, Sarah. PUIG DE LA BELLACASA, Maria. *Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par CLAIR Isabelle. In : CLAIR, Isabelle. HEINAN, Jacqueline. Cahiers du genre, *Rétrospectives,* 2013, n°54, p. 45-66

BUTLER, Judith. *The Force of Fantasy: Feminism, Mapplethorpe, and Discursive Excess*. In: Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies, été 1990, vol. 2, n° 2

CARAGLIO, Martine. *Déviance sous le maccarthysme : de l' « un-American » au « male impersonator »*. In : Revue française d'études américaines, octobre 1996, n°70, Paris : Belin, p. 72-86, http://www.jstor.org/stable/20874346, consulté le 22 avril 2015

CARAGLIO, Martine. *Les lesbiennes dites "masculines", ou quand la masculinité n'est qu'un paysage.* In : Nouvelles Questions Féministes, Février 1997, vol. 18, n°1, p. 57-75

CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève. *La violence des femmes : occultations et mises en récit.* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, *Le contrôle social des femmes violentes,* mis en ligne le 11 juin 2011, http://champpenal.revues.org/8039, consulté le 2 janvier 2015

CARDI, Coline. PRUVOST, Geneviève. *La violence des femmes : un champ de recherche en plein essor.* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, *Le contrôle social des femmes violentes,* mis en ligne le 11 juin 2011, http://champpenal.revues.org/8102, consulté le 2 janvier 2015

CERVULLE, Maxime. *La conscience dominante. Rapports sociaux de race et subjectivation*. In : Cahiers du Genre, 2012, n° 53, p. 37-54

CHAMBERLAND, Line. LEBRETON, Christelle. *Réflexions autour de la notion d'homophobie: succès politique, malaises conceptuels et application empirique.* In : Nouvelles Questions Féministes, Homophobie, 2012, vol. 31, n°1, p. 27-43

CHAMBERLAND, Line. RICHARD, Gabrielle, BERNIER, Michaël. *Les violences homophobes et leurs impacts sur la persévérance scolaire des adolescents au Québec.* In : Recherches et éducations, 2013, n°8, p. 99-114

CHETCUTI, Natacha. *De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig*. In : Genre, sexualité & société. Printemps 2009, n°1, http://gss.revues.org/477, consulté le 12 août 2015

CHETCUTI, Natacha. *Autonomination lesbienne avec les réseaux numériques.* In : Hermès, La Revue, 2014 /2, n° 69, p. 39-41

CLAYTON, Susan. *L'habit ferait-il le mari ? L'exemple d'un female husband, James Allen (1787-1829).* In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin

COLLECTIF MANOUCHIAN. *Glossaire critique des notions liées aux discriminations racistes, sexistes, classistes.* In : Les Figures de la Domination. Revue pour la conscientisation des rapports de domination : sexe, classe et race. http://lesfiguresdeladomination.org/index.php?id=288, consulté le 22 avril 2015

COSTECHAREIRE, Céline. *Les « parcours homosexuels » et conjugaux au sein d'une population lesbienne.* In : Enfances, Familles, Générations, n°9, 2008, p. 19-35

CRAWLEY, Sara. *Are Butch and Fem Working-Class and Antifeminist ?* In : *Gender and Society*. April 2001, vol. 15, n°2, p. 175-196, http://www.jstor.org/stable/3081843, consulté le 22 avril 2015

DALIBERT, Marion. QUEMENER, Nelly. *Femen, l'émancipation par les seins nus ?* In : Hermès, La Revue, 2014 /2 n° 69, p. 169-173

DAYAN-HERZBRUN, Sonia. *Cheveux coupés, cheveux voilés*. In : Communications, 1995, n°60. *Beauté, laideur*. p. 165-183. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1995_num_60_1_1917?_Prescripts_Search_tabs1=standard&, consulté le 22 avril 2015

DEBAUCHE, Alice. HAMEL, Christelle. *Violence des hommes contre les femmes : quelles avancées dans la production des savoirs ?* In : Nouvelles Questions Féministes, 2013, vol. 32, n°1, p. 4-14. http://www.unil.ch/files/live//sites/liege/files/shared/NQF/32_1/NQF_Edito_32_n_1.pdf, consulté le 22 avril 2015

DE BEAUVOIR, Simone. et al. *Variations sur des thèmes communs*. In : Questions Féministes, 1977, n°1, p. 3-19

DEMAZIERE, Didier. *Des chômeurs sans représentation collective : une fatalité ?* In : Esprit, novembre 1996, n° 226, p. 23-24

DE RUDDER, Véronique. VOURC'H, François. *Assignation et discrimination racistes : enquêtes dans le monde du travail en France*. In : Diversité urbaine, vol. 8, n°1, printemps 2008, p. 7-23, http://id.erudit.org/iderudit/018614ar, consulté le 22 avril 2015

DE SARDAN, Jean-Pierre Olivier. *La politique du terrain*. In : Enquête, 1995, n°1, p. 71-109, mis en ligne le 10 juillet 2013, http://enquete.revues.org/263, consulté le 6 janvier 2015

DJAVADZADEH, Keivan. *Les politiques « Chyennes » du rap féminin hardcore : autodéfinition et discours contre-hégémoniques dans l'album* The Bytches. In : Recherches féministes, 2014, vol. 27, n°1, p. 183-200

DUNEZAT, Xavier. *La fabrication d'un mouvement social sexué : pratiques et discours de lutte.* In : Sociétés et Représentations, 2007 /2, n° 24, p.269-283

DUPUIS, Jacinthe. *De victime à hors-la-loi : l'émancipation par la transgression dans* Baise-moi *et* Thelma & Louise. In : Entrelacs, 2012, n°9, mis en ligne le 22 octobre 2012, http://entrelacs.revues.org/351?lang=en, consulté le 2 janvier 2015

DUPUIS-DERI, Francis*. Penser l'action directe des black blocs.* In : Politix. vol. 17, n°68. Quatrième trimestre 2004, p. 79-109, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_2004_num_17_68_1639, consulté le 22 avril 2015.

EDELMAN, Nicole. *Représentation de la maladie et construction de la différence des sexes. Des maladies de femmes aux maladies nerveuses, l'hystérie comme exemple.* In : Romantisme, 2000, n°110. p. 73-87

ESPINEIRA, Karine. *[Manifeste] Pour une épistémologie trans et feministe : Un exemple de production de savoirs situés.* Texte en cours de publication

ESPINOLA, Artemisa Flores. *Subjectivité et connaissance : réfléxions sur les épistémologies « du point de vue ».* In : CERVULLE, Maxime. KERGOAT, Danièle. TESTENOIRE, Armelle. Cahiers du Genre, *Subjectivités et rapports sociaux,* 2012, n°53, p. 99-120

FALQUET, Jules. ALARASSACE, Sabreen. *Les femmes parties de leur pays en raison de leur lesbianisme : un état des connaissances en France aujourd'hui*. In : REVUE Asylon(s), n°1, octobre 2006, http://www.reseau-terra.eu/article483.html, consulté le 22 avril 2015

FILLIEULE, Olivier. *Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel.* In : Revue française de science politique, 2001/1, vol. 51, n°2, p. 199-217

GARDEY, Delphine. *Les sciences et la construction des identités sexuées. Une revue critique.* In : Annales : Histoire, Sciences sociales, Juin 2006, n°3, Paris : EHESS

GODELIER, Maurice. *Pouvoir et langage*. In : Communications. *Idéologies, discours, pouvoirs*, 1978, n°28, p. 21-27, consulté le 29 octobre 2013, http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1978_num_28_1_1417, consulté le 22 avril 2015

GOURARIER, Mélanie. *Le (mauvais) genre de l'Internet. Séducteurs des rues/séducteurs de la Toile*. In : Hermès, La Revue, 2014/2, n° 69, p. 45-49.

GRONDIN, Jean. *La définition derridienne de la déconstruction*. In : Les archives de la philosophie, 1999, n°62, p. 5-16

GROSS, Martine. *Homophobie à l'école. Les stratégies des familles lesboparentales pour protéger leurs enfants.* In : Dialogue. Le couple et la famille, 2011, n° 194, p. 21-34

GROSSET, Quentin. CARMELO, Bruno. (Entretien réalisé par) *Le Queer vu par Marie-Hélène Bourcier*. In : Revue Ganymède, Culture et sexualité, décembre 2010, édition 4, http://www.revue-ganymede.fr/le-queer-vu-par-marie-helene-bourcier/, consulté le 22 avril 2015

GUILLAUMIN, Colette. *Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes*. In : Questions Féministes, février 1978, n°2, p. 5-30, Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes, http://www.jstor.org/stable/40619109, consulté le 22 avril 2015

HALBERSTAM, Jack (Judith). *Violence imaginée/violence queer. Représentation, rage et résistance.* In : Tumultes, 2006 /2, n° 27, p. 89-107

KERGOAT, Danièle. *Les rapports sociaux de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à la subversion*. In : BIDET-MORDREL, Annie (dir.). Actuel Marx Confrontation, 2010, (2001), Paris : Presses Universitaires de France

LABROSSE, Claudia. *L'impératif de beauté du corps féminin : la minceur, l'obésité et la sexualité dans les romans de Lise Tremblay et de Nelly Arcan*. In : Recherches féministes, 2010, vol. 23, n°2, p. 25-43, http://id.erudit.org/iderudit/045665ar, consulté le 22 avril 2015

LAPIERRE, Simon. MOREAU, Nicolas. LAROSE-HÉBERT, Katharine. *Psychologisation de l'intervention sociale : enjeux et perspectives*. In: Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire, 2011, vol. 17, n° 1, 2011, p. 10-13

LE BODIC, Cédric. *Peut-on penser la violence des femmes sans ontologiser la différence des sexes ?* In : Champ pénal/Penal field, 2011, vol. 8, *Le contrôle social des femmes violentes*, mis en ligne le 11 juin 2011, http://champpenal.revues.org/8092, consulté le 2 janvier 2015

LEPINARD, Eléonore. *Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe*. In : Cahiers du genre, 2005, vol. 39, p. 107–135

LHOMOND, Brigitte. SAUREL-CUBIZOLLES, Marie-Josèphe. *Agressions sexuelles contre les femmes et homosexualité, violences des hommes et contrôle socia*l. In : Nouvelles Questions Féministes, 2013, vol. 32, n°1, p. 46-63

MATHIEU, Nicole-Claude. *Homme-culture et femme-nature?* In : L'Homme, 1973, tome 13, n° 3, p. 101-113

MAURER, Sophie. PIERRU, Emmanuel. *Le mouvement des chômeurs de l'hiver 1997-1998 Retour sur un « miracle social ».* In : Revue française de science politique, 3/ 2001, vol. 51, p. 371-407

METAILIE, Anne-Marie. *La « jeunesse » n'est qu'un mot. Pierre Bourdieu.* In : *Les jeunes et le premier emploi*. Paris : Association des Âges, La Documentation française, 1978, p. 520-530. Repris In : *Questions de sociologie,* Paris : Editions de Minuit, 1992 (1994), p.143-154

MIMEAULT, Isabelle. *Pour le dire… Les services sociaux et les services de santé pour les lesbiennes.* In : Canadian woman studies/ Les cahiers de la femme, vol. 24, n°2-3, 2005, p. 39-42

NADEAU, Chantal. *Sexualité et espace public : visibilité lesbienne dans le cinéma récent.* In : Sociologie et sociétés, 1997, vol. 29, n°1, printemps, p. 113-127, http://id.erudit.org/iderudit/001524ar, consulté le 22 avril 2015

O'BRIEN, Jodi. *Complicating Homophobia*. In: Sexualities, 2008, vol. 11, n°4, p.496-512

OCTOBRE, Sylvie. *La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille.* In : Cahiers du Genre, 2010 /2, n° 49, p. 55-76. DOI : 10.3917/cdge.049.0055

PELLEGRIN, Nicole. BARD, Christine (dir.). *Femmes travesties : un « mauvais » genre.* In : Clio. Histoire, femmes et sociétés, 1999, n°10, Paris : Belin

PERRIN, Céline. ROCA I ESCODA, Marta. PARINI, Lorena. *La notion d'homophobie, ses usages et son rapport au féminisme*. In : Nouvelles questions féministes, 2012, vol. 31, n°1, p. 4-11

PRECIADO, Paul (Beatriz). *Multitudes queer. Notes pour une politique des « anormaux ».* In : Multitudes, 2/ 2003, n° 12, p. 17-25, http:www.cairn.info/revue-multitudes-2003-2-page-17.htm, consulté le 22 avril 2015

PRECIADO, Paul (Beatriz). *Savoirs_Vampires@War*. In : Multitudes, 1, 2005, n°20, p. 147-147, http:www.cairn.info/revue-multitudes-2005-1-page-147.htm, consulté le 22 avril 2015

PRUVOST, Geneviève. *Le cas de la féminisation de la Police nationale*. In : Idées économiques et sociales, 2008/3, n° 153, p. 9-19, http:www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2008-3-page-9.htm, consulté le 22 avril 2015

PRUVOST, Geneviève. *Les « innommables » de la préfecture de police*. In : L'Homme et la Société, 2012/ 1-2, n°143-144, p. 29-45

RAYNAUD, Isabelle. *La problématique de l'identité appliquée à la catégorie des chômeurs.* In : Revue d'histoire des chemins de fer, 2007, p. 36-37, http://rhcf.revues.org/151, consulté le 19 octobre 2014

RICH, Adrienne. *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne.* In : Nouvelles Questions Féministes, 1981 (1980), n°1, p. 15-43

RICHARD, Gabrielle. *La délicatesse nécessaire à l'intervention en matière d'orientation sexuelle : Récit de pratiques d'enseignantes et d'enseignants du secondaire.* In : Reflet : Revue d'intervention sociale et communautaire, 2013, Vol 19, n°1, p. 119-152

RUBIN, Gayle. *L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par MATHIEU, Nicole-Claude avec la collaboration de PHETERSON, Gail. In : Les cahiers du CEDREF, 1998, (1975), n°7, p. 3-81

SENIMON, Fanny. « *Vers la coupe à la garçonne, une histoire des cheveux coupés des années 1900 à 1925 », Master 2, sous la dir. de Pascal Ory, Université Paris I, 2013*. In : Genre & Histoire, Printemps 2014, n°14, mis en ligne le 16 octobre 2014, http://genrehistoire.revues.org/1928, consulté le 14 mars 2015

SIMON, William. GAGNON, John. *Sexual script : permanence and change*. In : Archives of Sexual Behaviour, 1986, n°15, p. 97-120

SINIGAGLIA, Jérémy. *La fin et les moyens.* In : Le Portique : Revue de philosophie et de sciences humaines. Archives des cahiers de la recherche, Cahier 3, 2005, mis en ligne le 15 avril 2006, http://leportique.revues.org/753, consulté le 29 novembre 2014

SOULE, Bastien. *Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales.* In : Recherches qualitatives, 2007, vol. 27, n°1, p. 127-140. http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html, consulté le 22 avril 2015

TAMAGNE, Florence. *Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité.* In : Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 2002 /3, n°75, p. 61-73

TISSOT, Sylvie. *Entre soi et les autres*. In : Actes de la recherche en sciences sociales, *Les espaces de l'entre-soi*. Septembre 2014, n°204, p. 4-9.

VETTORATO, Cyril. *The N-Word : Les usages du mot nigger dans la littérature africaine américaine.* In : Carnets, numéro spécial Printemps-Eté 2011, Université de Porto, 2011, p. 27-50

VIRGILI, Fabrice. *Les tontes de la Libération en France.* In : Cahier de l'IHTP, octobre 1995, n°31, *Identités féminines et violences politiques (1936-1946),* http://www.ihtp.cnrs.fr/spip.php%3Farticle247&lang=fr.html, consulté le 22 avril 2015

WILSON, Helen. SPATZ WIDOM, Cathy. *Does physical abuse, sexual abuse, or neglect in childhood increase the likelihood of same-sex sexual relationships and cohabitation? A prospective 30-year follow-up.* In: Archives of Sexual Behavior, 2010, n°39, p. 63-74

WITTIG, Monique. *On ne naît pas femme*. In : Questions féministes, mai 1980, n°8, p. 75-84, réédition dans *La pensée straight*. Paris : Balland, 2001, p. 51-64

Mémoires et thèses

AMARI, Salima. (Thèse) *Des équilibres instables. Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines migrantes et d'ascendance maghrébine en France.* Sous la direction de FREEDMAN, Jane. Saint-Denis : Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, 2015

BUGNON, Fanny. (Thèse) *La violence politique au prisme du genre à travers la presse française (1970-1994).* Sous la direction de BARD, Christine. Angers : Université d'Angers, 2011

CAROF, Solenn. (Thèse) *Le « surpoids », un stigmate acceptable ? Représentations, discriminations et réappropriations des rondeurs féminines en France, en Allemagne et en Angleterre*. Sous la direction de FISCHLER, Claude. Paris : EHESS, 2015

CHETCUTI, Natacha. (Thèse) *Normes socio-sexuelles et lesbianisme : définition de soi, catégorie de sexe/genre et script sexuel*. Sous la direction de HANDMAN, Marie-Elisabeth. Paris : EHESS, 2008

CHRESTIAN, Aurélie. (Mémoire de maîtrise) *Réseau relationnel lesbien : Reconstruction identitaire et enjeux politiques*. Sous la direction de GAUSSOT, Ludovic. Poitiers : Université de Poitiers, 2007

CHRESTIAN, Aurélie. (Mémoire de master 2) *Cinéma pornographique queer, lesbien et trans' accessible en France. Enjeux politiques.* Sous la direction de FASSIN, Eric. Paris : EHESS, 2009

DESMARAIS, Julie. (Mémoire de maîtrise) *Comment représenter les femmes tondues ? : à la rencontre de la mémoire et du genre en France, de*

1942 à 2005. Département d'Histoire, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, 2006, file:///Users/administrateur/Downloads/23693.pdf

GOURARIER, Mélanie. (Thèse) *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Une ethnographie des sociabilités masculines hétérosexuelles au sein de la Communauté de la séduction en France.* Sous la direction de HANDMAN, Marie-Elisabeth. Paris : EHESS, 2012

LE BONNIEC, Fabien. (Thèse) *La fabrication des territoires Mapuche au Chili de 1884 à nos jours. Communautés, connaissances et État*. Sous la direction de BENSA, Alban. MARTINEZ, José Luis. Paris : EHESS, 2009

Communication :

MESSU, Michel. (Communication) *Victime émissaire et réconciliation ou sur qui distraire la colère des dieux ?* Décembre 2008, Ouagadougou, Burkina Faso. <halshs-00364919> Archives ouvertes en ligne, consulté le 22 avril 2015

Romans

ALLISON, Dorothy. *Skin: Talking about sex, class & literature.* Ithaca, New York: Firebrand books, 1994

ALLISON, Dorothy. *L'histoire de Bone*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par VALENCIA, Michèle, Paris : 10/18, 1998, (1992)

ALLISON, Dorothy. *Peau*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par MILON, Nicolas. Paris : Ballard, 1999, (1994)

ARCAN, Nelly. *Putain*. Paris : Le Seuil, 2001

ARCAN, Nelly. *Folle*. Paris : Le Seuil, 2004

ARCAN, Nelly. *À ciel ouvert*. Paris : Le Seuil, 2007

DELORME, Wendy. *Quatrième génération.* Paris : Grasset, 2007

DELORME, Wendy. *Insurrections ! en territoire sexuel*. Paris : Au Diable Vauvert, 2009

DESPENTES, Virginie. *Baise-moi*. Paris : Florent Massot, 1999, (1994)

LARSSON, Stieg. *Millenium. 1, Les hommes qui n'aimaient pas les femmes.* Traduit du suédois par GRUMBACH, Lena. DE GOUVENAIN, Marc. Arles : Actes Sud, 2006 (2005)

LARSSON, Stieg. *Millénium.* 2, *La fille qui rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette.* Traduit du suédois par GRUMBACH, Lena. DE GOUVENAIN, Marc. Arles : Actes Sud, 2006, (2006)

LE FANU, Joseph Sheridan. *Carmilla*. Traduit de l'anglais par PAPY, Jacques. Paris : Flammarion, 2007 (1872)

LORDE, Audre. *Zami, Une nouvelle façon d'écrire mon nom*. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par PRESSMANN, Frédérique. Laval : TROIS/ Mamamélis, 1998, (1982)

MARGUERITTE, Victor. *La femme en chemin : La garçonne, Le compagnon, Le couple.* Paris : Flammarion, c1922

NABOKOV, Vladimir. *Lolita*. Paris : Olympia presse, 1955

NEWMAN, Lesléa. *Butch/femme, mode d'emploi.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par DUMAS, Cécile. Paris : KTM, 2001, (1997)

Bande déssinée

MANARA, Milo. *Le Déclic*. Tome 2. Paris : Albin Michel, 1991

Guides et brochures

DELORME, Wendy. *Pervers & Safe. Petit guide de prévention pour le sexe BDSM*, Paris : Tabou, 2006

EASTON, Dossie. HARDY, Janet. *La salope éthique. Guide pour des relations libres sereines.* Paris : Tabou, 2013

Le Kiosque Info Sida, Sida Info Service. *Tomber la Culotte,* (coup de pouce pour s'affirmer, et s'amuser prendre soin de soi), *pour les lesbiennes, les bies et autres curieuses*. Octobre 2011

SUNDAHL, Deborah. *Le guide tabou du point-G et de l'éjaculation féminine.* Paris : Tabou, 2011

Fanzines

Evian 2003 : il faut éliminer le G8 (mais pas seulement). Récits, réflexions et communiqués, 2008, https://infokiosques.net/IMG/pdf/Evian2003-cahier.pdf, consulté le 22 avril 2015

Femzine n°1, https://lefemzine.files.wordpress.com/2014/09/femzine1.pdf, consulté le 22 avril 2015

Femzine n°2, https://lefemzine.files.wordpress.com/2014/09/femzine-21.pdf, consulté le 22 avril 2015

La bande à Cris-tea (trad.), *Queer ultraviolence*, mis en ligne en 2013 sur Infokiosques : https://www.infokiosques.net/spip.php?article1021, consulté le 22 avril 2015

Queer Nation. *Queer Nation Manifesto.* 1990. Infokiosques : https://infokiosques.net/spip.php?article808, consulté le 22 avril 2015

Suck My Glock, n°0

Suck My Glock, n°2, septembre- octobre 2013

Zig. *La culture du valide (Occidental).* 2004, https://www.infokiosques.net/spip.php?article184, consulté le 22 avril 2015

Films, vidéos

DELORME, Wendy (Interview de). *Rencontre avec Wendy Delorme, Chao Ba Café, 2/12/2008*, 6 min 18, Youtube, http://www.youtube.com/watch?v=4LTukCaQZCw, le 22 avril 2015

DESPENTES, Virginie, TRINH THI, Coralie, 2000, *Baise-moi.* 77 minutes

DE VILLE, Louis(e). FRAISSE, Geneviève. (Débat) *L'érotisme rime-t-il avec féminisme ?* 30 min 44, le 18 mai 2012, http://rencontres-et-debats-autrement.org/index.php?page=erotisme-et-feminisme, le 22 avril 2015

DE VILLE, Louis(e). *Tease Me: bonnes vibrations.* 2 min 51, 2014, http://www.dailymotion.com/video/x1gnwob_tease-me-bonnes-vibrations_fun, le 22 avril 2015

Emission *Envoyé spécial*, 90 minutes, France, 21 mars 2013. http://www.francetvinfo.fr/replay-magazine/france-2/envoye-special/envoye-special-du-jeudi-21-mars-2013_281695.html, le 22 avril 2015

JOUVET, Emilie. (Performance d'Estelle Germain). *Mademoiselle !* France, 2003, 4 min 37*,* http://www.emiliejouvet.com/#!mademoiselle-/c12uf, consulté le 21 août 2015

JOUVET, Emilie. *One Night Stand.* France, 2006, 100 min

JOUVET, Emilie. *Much more pussy !* France, 2010, 80 min

JOUVET, Emilie. *Entre filles on ne risque rien.* 6 min 21. Réalisé dans le cadre de la campagne de prévention *Tu Sais Quoi?*, menée par Yagg et Prends-Moi. Mis en ligne sur Dailymotion, le 06/06/2013, http://www.dailymotion.com/video/x119ygy_entre-filles-on-ne-risque-rien-un-film-d-emilie-jouvet-pour-yagg-et-prends-moi_news, le 22 avril 2015

MARSHALL, Garry. *Pretty Woman*, 1990, Etats-Unis, 119 min

MEYERSON, Collier. *A Hollaback response video : women of color on street harassment*, 4 min 12, diffusée en novembre 2014, http://jezebel.com/a-

hollaback-response-video-women-of-color-on-street-ha-1655494647, consulté le 5 mars 2015

NOE, Gaspar. *Irréversible,* 2002, France, 97 min

PETEERS, Sofie. (Documentaire) *Femme de la rue,* 17 min, Belgique, 2012

Projet Hollaback contre le harcèlement de rue, *10 Hours of Walking in NYC as a Woman*, 1 min 56, https://www.youtube.com/watch?v=b1XGPvbWn0A, consulté le 5 mars 2015

Emission de radio

Radio Rageuse, émission : *On est pas des cadeaux,* http://onpdc.poivron.org/2013/bashback.mp3, le 22 avril 2015

Ressources Internet

- Dictionnaires en ligne

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRL), portail lexical du CNRS, http://www.cnrtl.fr/lexicographie, le 22 avril 2015

Lubsa, le blogue des intellos futiles*, Le lexique de la lesbienne avertie*, mis en ligne le 27 janvier 2011, http://lubsa.wordpress.com/2011/01/27/lexique-de-la-lesbienne-avertie/, consulté le 27 septembre 2014

- Articles (blogs, journaux)

8 mars pour TouTEs (Facebook), onglet *à propos,* https://www.facebook.com/Collectif8MarsPourToutes?fref=ts, le 22 avril 2015

Butch-fem Toile libre, Dynamique de combat. http://butch-fem.toile-libre.org/lex.html, consulté le 5 mars 2015

Collectif National pour les Droits des Femmes, *Appel à manifester à Paris le 8 mars 2012 : l'égalité se réclame aussi dans la rue*, le 7 février 2012. http://www.collectifdroitsdesfemmes.org/spip.php?article347, le 22 avril 2015

Communiqué d'Act UP, *Putes violentées pendant la manifestation contre les violences faites aux femmes,* http://www.actupparis.org/spip.php?article4685, le 22 avril 2015

Foleffet, http://www.foleffet.com :

http://www.foleffet.com/C-EST-QUOI-UNE-FEM, le 22 avril 2015

http://foleffet.com/FEM-PHOTO-SHOOT-par-Emilie-JOUVET, le 22 avril 2015

IEP Mag, Le magazine des Sciences Po, http://www.iepmag.com/2012/01/19/quelle-lesbienne-es-tu/, le 22 avril 2015

INSEE :

http://www.inegalites.fr/spip.php?article343, le 22 avril 2015

http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/pauvrete-monetaire.htm, le 22 avril 2015

KHOURY, Stéphanie. *Harcèlement de rue : comment aborder le problème sans tomber dans le racisme ?,* août 2012, http://www.Slate.fr, le 22 avril 2015

Kira, *Sex attitude for a trashy life, Kira's texts,* mis en ligne le 27 mai 2007, http://www.kiratexts.blogspot.fr, le 22 avril 2015

Ministère des affaires sociales, de la santé et des droits des femmes : http://www.femmes.gouv.fr

http://femmes.gouv.fr/category/lutte-violence/, le 22 avril 2015

Observatoire des Inégalités, http://www.inegalites.fr/spip.php?article343, le 22 avril 2015

Têtu, tetu.com:

Le cas lipstick (1): Une nouvelle génération de lesbiennes, http://www.tetu.com/2009/07/16/news/france/le-cas-lipstick-1-une-nouvelle-generation-de-lesbiennes/, le 16 juillet 2009

Le cas lipstick (2): le «L Word»?, http://www.tetu.com/2009/07/17/news/france/le-cas-lipstick-2-le-l-word/, le 17 juillet 2009

Le cas lipstick (3): Les (en)jeux du genre, https://www.tetu.com/2009/07/20/news/france/le-cas-lipstick-3-les-enjeux-du-genre/, le 20 juillet 2009

VAN BUUREN, Alix. *Le harcèlement de rue et le féminisme bourgeois*. Rue 89, le 26 juin 2014, http://rue89.nouvelobs.com/2014/06/26/harcelement-rue-feminisme-bourgeois-253208, le 22 avril 2015

Yagg, Yagg.com :

http://yagg.com/2010/10/06/apres-la-butch-la-plus-butch-votez-pour-votre-fem-preferee/, le 22 avril 2015

http://tetu.yagg.com/2009/12/21/lisbeth-salander-a-tout-dune-icone-lesbienne/, le 22 avril 2015

http://tetu.yagg.com/2012/01/18/millenium-la-lisbeth-de-fincher-naime-pas-assez-les-femmes/, le 22 avril 2015

- Autres

ACTHE (Association Commune aux Trans et aux Homos pour l'Egalité), http://www.acthe.fr/charte-bonne-conduite/, le 22 avril 2015

Anatomy of A Pin-Up, Sprinkle, Annie. 2006 pour l'édition limitée visible en ligne, (1991 pour la première version), http://anniesprinkle.org/projects/archived-projects/anatomy-of-a-pin-up/

Enquête ACSF. *Questionnaire de l'enquête 1990-1992*. http://nesstar.ined.fr/quest/IE0178_Q1.pdf, le 18 août 2015

French queer fries, http://frenchqueerfries.ning.com/, le 22 avril 2015

Homovox, Les homos contre le marriage gay, http://www.homovox.com

La Mutinerie, http://www.lamutinerie.eu/index.php, le 22 avril 2015

Le Parisien, *Ces vedettes gays ais pas pour le mariage gay*, http://www.leparisien.fr/societe/ces-vedettes-sont-gays-mais-pas-pour-le-mariage-gay-14-12-2012-2407171.php, mis en ligne le 14 décembre 2012, consulté le 25 août 2015

Le Refuge, http://www.le-refuge.org/2-uncategorised.html, le 10 août 2015

Men tacking up too much space on the train*, http://mentakingup2muchspaceonthetrain.tumblr.com/page/2*, le 22 avril 2015

Queer zine archive project*,* http://www.qzap.org/v7/index.php, le 22 avril 2015

UEEH, http://www.ueeh.net/, le 22 avril 2015

Glossaire

BDSM : Acronyme désignant un ensemble de pratiques et comportements à connotation sexuelle. Les initiales BDSM signifient : *Bondage*/Discipline, Domination/Soumission, Sadisme/Masochisme. Le *bondage* est l'art d'attacher. Les interactions sexuelles (terme à entendre au sens large et ne se limitant nullement au coït ou à la pénétration) entre les individus peuvent être nommées « *play* » ou « jeu » et faire l'objet, comme les relations plus largement, d'un contrat explicite entre les individus, voire de contrat écrits. Afin de garantir au mieux le respect du consentement des personnes concernées, un « *safe word* », mot d'arrêt permettant aux individus en interaction d'arrêter le « jeu » peut être choisi. Si l'interaction comprend le fait de bâillonner un des individus, un geste particulier ou le fait de lâcher un objet remplacera le *safe word*. Le BDSM est considéré par les personnes qui le pratiquent comme une forme d'exploration des corps, des sexualités, des sensations et ne se limite pas à des pratiques impliquant douleur et domination, contrairement aux idées reçues. Notons également que le BDSM favorise les interactions sexuelles non génitales.

Camionneuse : Terme péjoratif utilisé pour désigner les lesbiennes masculines ou les lesbiennes dites « visibles ». Comme j'ai pu le constater durant cette recherche, contrairement au terme *butch*, qui fait également référence à la masculinité lesbienne, le terme camionneuse n'est qu'en de très rares exceptions utilisé comme autodéfinition. Il s'agit bien plus d'une insulte qui à l'inverse de beaucoup d'autres n'est donc pas utilisée sous le registre de l'antiparastase. Comme l'explique Catherine Gonnard, la camionneuse est non

seulement toujours « trop » masculine, vulgaire, brutale, etc., mais surtout, elle l'est plus que soi-même[811]. La camionneuse est toujours l'autre.

Cisgenre/cissexuel : Le terme cisgenre/cissexuel (ou cis) désigne les personnes qui sont en accord avec le genre qui leur a été assigné à la naissance, donc les personnes qui ne sont pas trans. L'importance de l'utilisation du terme cisgenre/cissexuel réside dans le fait qu'en qualifiant uniquement les personnes trans de trans, sans jamais qualifier les personnes cisgenres/cissexuelles de cisgenres/cissexuelles, on tend alors à favoriser le postulat déjà fort ancré selon lequel le fait d'être cis serait la norme et qu'inversement être trans constituerait une déviance et une exception. Il reste à noter que des personnes préfèrent ne pas s'inscrire dans la binarité trans/cis et peuvent par exemple se définir comme *genderqueer* (toutes les personnes *genderqueer* ne souhaitent pas pour autant s'extraire de cette binarité).

Ciscentré : Le qualificatif ciscentré désigne le fait de considérer que la cissexualité va de soi. Il s'agit de la posture la plus couramment rencontrée. Être cisgenre /cissexuel est considéré comme la norme et l'ordinaire, si bien que si aucune précision n'est donnée, il est le plus souvent entendu que la personne considérée est cisgenre. Selon cette posture, la cissexualité constitue le neutre, la norme voire la « normalité » et seules les personnes trans sont affublées d'un qualificatif. Ainsi, les termes « femme trans » pourront être lus ou entendus bien plus couramment que « femme cisgenre » dont l'occurrence tiendra lieu d'exception. C'est aussi le ciscentrisme qui explique le fait que seules les personnes trans peuvent se poser la question de faire ou non leur *coming out*, alors que les personnes cis ne sont pas confrontées à de tels questionnements.

---

[811] Gonnard, Catherine. Entrée « *Camionneuse* ». In Eribon, Didier (dir.). *Dictionnaire des cultures Gays et Lesbiennes*, *Op. cit.*, p. 92.

Cissexualité : Fait d'être cissexuel, c'est-à-dire en accord avec le sexe, le genre assigné à la naissance.

Dégénitalisation : Posture qui consiste à ne pas inclure de pratiques génitales dans les sexualités. Les interactions sexuelles n'incluent pas la stimulation des organes dits sexuels ni de l'anus. Si le BDSM favorise l'accès aux pratiques non génitales, la dégénitalisation des sexualités peut se faire en dehors de toute pratique BDSM.

***Fem*-inité :** Néologisme désignant les registres de genre investis par les fems. La graphie, audible à l'oral puisque le terme se prononce « faime inité » et que le trait d'union est marqué par une coupure dans l'énonciation, a pour but de souligner la différence entre féminité et *fem*-inité. Les féminités sont réfléchies, déconstruites et resignifiées en dehors de l'hétérosexualité avant d'être investies par les fems. C'est ainsi que les féminités, considérées comme sociales et nullement naturelles, ne sont pas hiérarchisées et que toutes, même celles socialement dévalorisées, peuvent être investies. Les *fem*-inités ne sont pas réservées aux seules femmes et leurs modalités sont choisies par les fems. Ce dernier point signifie notamment que les éléments investis peuvent être sélectionnés en fonction des éventuelles contraintes qui leur sont liées. Le registre des féminités de conditionne pas le champ des possibles en termes de *fem*-inités puisque ces dernières incorporent les masculinités après le même processus de déconstruction et de resignification appliqué aux féminités. En somme, *fem*-inité est un terme dont on use au pluriel si bien qu'il est courant d'entendre des fems expliquer qu'« il y a sans doute autant de *fem*-inités qu'il existe de fems ».

***Lipstick* :** Au sens littéral, *lipstick* signifie rouge à lèvres. Il s'agit d'un terme utilisé comme autodéfinition ou pour désigner des lesbiennes considérées comme féminines. Ce qui les distingue principalement des fems

est que les *lipsticks* ne manifestent pas d'intérêt quant aux luttes politiques lesbiennes, féministes et LGBTQI plus largement et sont intégrationnistes.

Trans : Noémie Grunenwald explique que l'utilisation du terme trans (ou trans') *« est une manière de se valoriser et d'essayer de sortir du stigmate, de la pathologisation des instances médicales et des représentations médiatiques caricaturales »*[812]. Tout au long de cette thèse le terme trans est utilisé pour désigner l'ensemble des personnes s'autodéfinissant comme transsexuelles, transgenres, ainsi que celles qui utilisent elles-mêmes le terme trans, et toutes celles usant d'autres termes dans un sens similaire. Autrement dit, il désigne toutes les personnes en désaccord avec le genre qui leur a été assigné à la naissance (notons que les personnes qui ne veulent pas s'inscrire dans la binarité cis/trans peuvent par exemple s'autodéfinir et être définies comme *queer* ou comme « non-binaire »).

[812] Grunenwald, Noémie. In : Serano, Julia. *Manifeste d'une femme trans et autres textes. Op. cit.*, p. 134.

Annexes

Annexe 1 : Tableau de présentation des personnes entendues en entretien

(Partie 1 : Adeline, Alice, Audre, Beatriz, Debra, Dina)

	Adeline	Alice	Audre	Beatriz	Debra	Dina
Date d'entretien	07/06/2013	30/04/2013	03/10/2013	30/05/2011	09/07/2013	22/09/2013
Durée	85 min	86 min	149 min	130 min	171 min	174 min
Lieu	Chez moi	Chez elle	Chez elle	Chez moi	Chez moi	Chez moi
Âge	34 ans	23 ans	27 ans	33 ans	25 ans	22 ans
Niveau d'études	Doctorat (en cours)	Licence 3 (en cours)	Master 2	DESS	Master 2	Niveau Licence 2
Lieu d'habitation	Paris location	Paris vit chez sa mère	Paris location	Paris hébergement temporaire	Paris squat	Grande ville France location
Emploi	Doctorante	Travail étudiant	Chômage, Animation / éducation	Arrêt (Animation / éducation)	Chômage, Travail du sexe	Vendeuse, Travail du sexe
Ressources*	B	A	A	A	B	B
Situation relationnelle	Célibataire vit seule	Couple vit chez sa mère	Célibataire vit seule	Célibataire vit seule	Couple vit en squat	Célibataire vit seule

	Adeline	Alice	Audre	Beatriz	Debra	Dina
Orientation sexuelle**	Lesbienne potentiellement bisexuelle, *queer*	Lesbienne	Lesbienne, gouine	Transloveuse	*Queer*	Lesbienne, gouine
Autodéfinition **	Problème d'auto-définition, française d'origine étrangère adoptée, fem (ne répond pas vraiment)	Lesbienne, fille qui aime les filles, fem	Féministe, fem	Trans-loveuse, féministe, féminine, meuf, folle, non-*straight* (mais pas spécialement fem)	*Butch*, fem, hétéro-(sexuelle), bi(sexuelle), pan-(sexuelle), *queer*	Lesbienne, gouine, fem, féminine
Autodéfinition : répond “fem” sponta-nément	Non	Non	Oui	Non	Oui	Non
Militantisme	Non, une seule manif pour le mariage "pour tous"	Militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militantisme indépendant, militantisme au quotidien

* Ressources : (salaire, aide familiale, autres. Moyenne approximative par mois)

A < 828 euros

1 000 ≤ B < 2 000 euros

C ≥ 2 000 euros

**Les termes employés sont strictement ceux que mes interlocutrices ont utilisés lors des entretiens.

(Partie 2 : Dorothy, Dossie, Florian, Garance, Jodie, Léona)

	Dorothy	Dossie	Florian	Garance	Jodie	Léona
Date d'entretien	02/08/2013	16/03/2013	23/07/2013	29/07/2013	08/02/2012	26/05/2012
Durée	113 min	139 min	245 min	115 min	163 min	136 min
Lieu	Chez moi	Chez elle	Chez lui	Chez elle	Chez moi	Chez moi
Âge	27 ans	29 ans	31 ans	21 ans	25 ans	24 ans
Niveau d'études	Master 2	Doctorat (en cours)	Master 2	École niveau bac+3 (en cours)	Master 1 (en cours)	École bac+6
Lieu d'habitation	Banlieue parisienne location	Paris location	Paris vit chez son partenaire	Paris location	Paris chez ses parents	Paris location
Emploi	Salariée en entreprise	Doctorante	Sans emploi	Travail étudiant	Travail étudiant	Salariée en entreprise
Ressources*	B	B	Economies	A	B	B
Situation relationnelle	Célibataire vit seule	Relation libre vit en colocation	Couple relation libre vit en ménage	Couple vit en colocation	Couple vit chez ses parents	Couple vit seule
Orientation sexuelle	Lesbienne	Bisexuelle	Pédé	Lesbienne	Lesbienne	Lesbienne

	Dorothy	Dossie	Florian	Garance	Jodie	Léona
Autodéfinition	Lesbienne féminine, fem	Féministe, bisexuelle, fem, *queer*, Féministe *queer*	Pédé, pute, drogué, transpé-dégouine, féministe, travesti, femme, fem, bigenre	Femme, fem	Lesbienne, gouine, femme, féministe, "*anti-capitaliste paradoxale"*, fem, féminine conscientisée	Lesbienne, fem
Autodéfinition : répond “fem” sponta-nément	Non	Oui	Non	Non	Oui	Oui
Militantisme	Militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militantisme indépendant, militantisme au quotidien

* Ressources : (salaire, aide familiale, autres. Moyenne approximative par mois)

A < 828 euros

1 000 ≤ B < 2 000 euros

C ≥ 2 000 euros

**Les termes employés sont strictement ceux que mes interlocutrices ont utilisés lors des entretiens.

(Partie 3 : Lilah, Lola, Lydia, Madison, Maévane)

	Lilah	Lola	Lydia	Madison	Maévane
Date d'entretien	04/07/2011	13/07/2011	22/05/2013	03/06/2012	23/10/2013
Durée	147 min	142 min	236 min	129 min	155 min
Lieu	Chez elle	Chez moi	Chez moi	Chez moi	Chez moi
Âge	25 ans	30 ans	22 ans	30 ans	20 ans
Niveau d'études	Master 2	Niveau master	Master 1 (en cours)	Bac + 5	Ecole niveau bac +3 (en cous)
Lieu d'habitation	Paris vit chez son partenaire	Grande ville Etats-Unis location	Paris location	Paris location	Banlieue parisienne vit chez ses parents
Emploi	Travail du sexe	Travail du sexe, Animation / éducation	Travail du sexe	Domaine du livre	Stage
Ressources*	C	B	B	B	B

	Lilah	Lola	Lydia	Madison	Maévane
Situation relationnelle	Couple vit en ménage	Polyamorie 3 couples vit seule	Couple, un enfant, un enfant de sa compagne vit en ménage	Relation libre vit en colocation	Couple vit chez ses parents
Orientation sexuelle	Gouine, non-hétérosexuelle, transloveuse	*Queer*, gouine	Lesbienne	Fem, *queer*, bisexuelle	Lesbienne
Autodéfinition	Fem, travailleuse du sexe	*Queer*, fem	Femme, lesbienne, *queer*, féministe, militante, fem	Fem, *queer*, bisexuelle	Lesbienne, fille, femme, fem
Autodéfinition: répond “fem” sponta-nément	Non	Non	Oui	Oui	Non
Militantisme	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien

* Ressources : (salaire, aide familiale, autres. Moyenne approximative par mois)

A < 828 euros

1 000 ≤ B < 2 000 euros

C ≥ 2 000 euros

**Les termes employés sont strictement ceux que mes interlocutrices ont utilisés lors des entretiens.

(Partie 4 : Marla, Naomie, Rebecca, Sofia, Tara)

	Marla	Naomie	Rebecca	Sofia	Tara
Date d'entretien	22/05/2012 et 10/07/2012	15/07/2013	21/03/2012	15/03/2013	05/05/2011
Durée	119 min	92 min	98 min	160 min	132 min
Lieu	Parc puis chez moi	Chez elle	Chez moi	Chez elle	Chez moi
Âge	34 ans	24 ans	27 ans	22 ans	24 ans
Niveau d'études	École bac+5	Master 2	Master 2	Master 1 (en cours)	Licence 3
Lieu d'habitation	Paris location	Banlieue parisienne location	Paris propriétaire	Paris location	Paris hébergement temporaire
Emploi	Domaine du livre	Chômage	Cadre	Travail étudiant	Animation / éducation
Ressources*	B	A	C	B	Non renseigné
Situation relationnelle	Couple avec un homme deux enfants vit en ménage, couple avec une femme	Célibataire vit en colocation	Couple vit seule	Couple relation libre vit seule	Couple vit chez ses beaux parents

	Marla	Naomie	Rebecca	Sofia	Tara
Orientation sexuelle	Bisexuelle	Lesbienne, gouine	Lesbienne	*Queer* (pas vraiment lesbienne, pas vraiment bie[sexuelle])	*Queer*, kinky, BDSM, polyamoureuse
Autodéfinition	Femme, bisexuelle, féminine, fem (ne répond pas vraiment)	Lesbienne, pétasse, fem, gouine à chat	Lesbienne, militante, fem, féministe, *queer*	Fem	*Queer*, fem
Autodéfinition: répond “fem” sponta-nément	Non	Oui	Oui	Oui	Oui
Militantisme	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien	Militance, militantisme indépendant, militantisme au quotidien

* Ressources : (salaire, aide familiale, autres. Moyenne approximative par mois)
A < 828 euros
1 000 ≤ B < 2 000 euros
C ≥ 2 000 euros
**Les termes employés sont strictement ceux que mes interlocutrices ont utilisés lors des entretiens.

Annexe 2 : Tableaux récapitulatifs de présentation des personnes entendues en entretien

A. Informations identitaires factuelles

Assignée fille et cisgenre	Assigné garçon et cisgenre	Âge	Âge médian
21	1	Entre 21 et 34 ans	25 ans [1/2]

B. Habitation/logement

Paris et banlieue parisienne	Grande ville, France	Grande ville, Etats-Unis	Propriétaire	Locataire	Hébergée au domicile parental	Hébergée chez un tiers	Vit en squat
20	1	1	1	13	3	4	1

C. Habitat/relations

Vit Seule	Vit en colocation	Vie en ménage	Hébergée seule au domicile parental	Autres	
9	4	4 dont 2 avec enfant(s)	3	2	Total : 22

D. Niveau d'études

Du baccalauréat au niveau master 2	Du master 2 au doctorat	
9	13	Total : 22

E. Situation relationnelle

Célibataire	Relation(s) libre(s) et polyamorie	Autres couples (« monogames »)	
6	6	10	Total : 22

F. Situation professionnelle/économique

Travail	Travail + chômage	Chômage	Etudes + travail	Etudes	Autre	
9	2	2	5	3	1	Total : 22

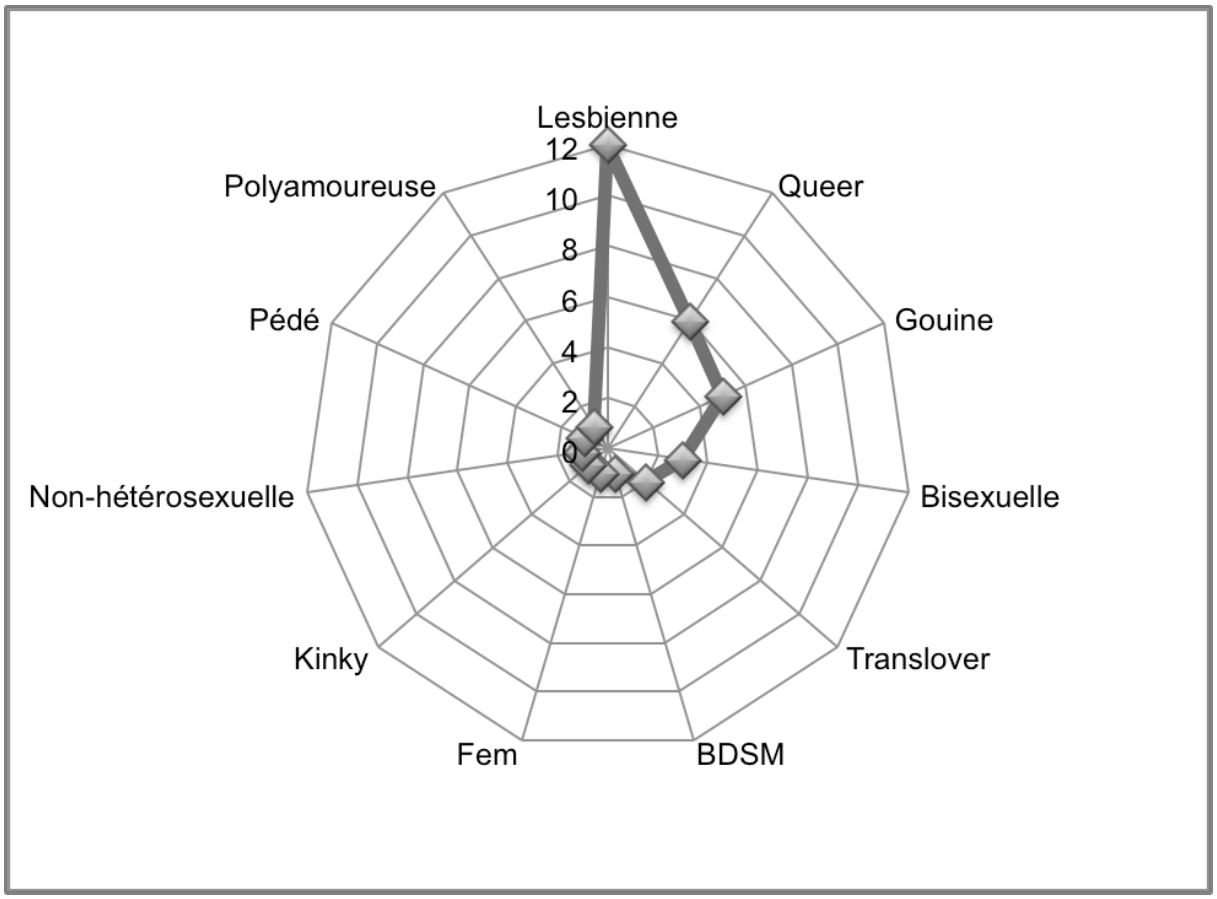
G. Ressources économiques mensuelles

Inférieures à 828 euros (A)	De 1000 euros à 1999 euros (B)	Supérieures à 2000 euros (C)	Economies	Non renseigné	
5	13	2	1	1	Total : 22

H. Militantisme

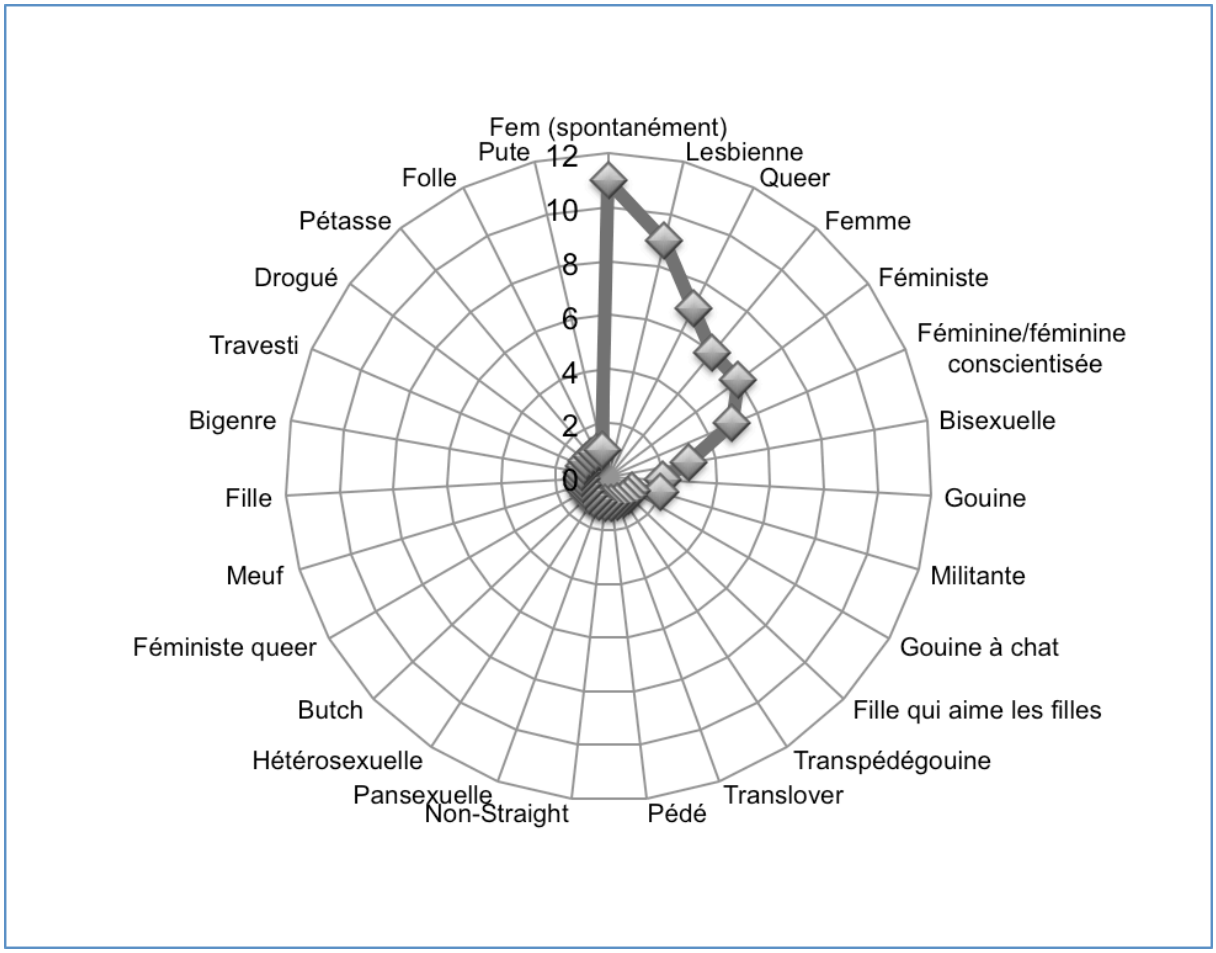
Militance + Militantisme indépendant + Militantisme au quotidien	Militantisme indépendant + Militantisme au quotidien	Militance + Militantisme au quotidien	Autre	
15	5	1	1	Total : 22

Annexe 3 : Termes utilisés par les répondantes pour qualifier leur orientation sexuelle, graphique et tableau



Lesbienne	12
Queer	6
Gouine	5
Bisexuelle	3
Translover	2
BDSM	1
Fem	1
Kinky	1
Non-hétérosexuelle	1
Pédé	1
Polyamoureuse	1

Annexe 4 : Termes utilisés par les répondantes pour s'autodéfinir, graphique et tableau



Fem (spontanément)	11
Lesbienne	9
Queer	7
Femme	6
Féministe	6
Féminine/féminine conscientisée	5
Bisexuelle	3
Gouine	2
Militante	2
Gouine à chat	1

Fille qui aime les filles	1
Transpédégouine	1
Translover	1
Pédé	1
Non-*Straight*	1
Pansexuelle	1
Hétérosexuelle	1
Butch	1
Féministe *queer*	1
Meuf	1
Fille	1

Bigenre	1
Travesti	1
Drogué	1
Pétasse	1
Folle	1
Pute	1

Annexe 5 : Relation entre la pratique du BDSM et la dégénitalisation de la sexualité

		BDSM	
		Pratiqué	Jamais pratiqué
Dégénitalisation	Pratiqué	6	4
	Jamais pratiqué	3	5

Total répondantes : 18

Exemple de lecture du tableau : Sur les dix-huit fems qui ont répondu à la fois aux questions sur le BDSM et sur la dégénitalisation, six ont pratiqué les deux.

Annexe 6 : Grille d'entretien indicative

(Informations donées en début d'entretien : voir méthodologie, A.a.)

Présentation :

Âge, études (sujets d'étude), travail, lieu d'habitation, famille : frères/sœurs, parents, etc. Âge, études, profession etc. (origine sociale et économique).

Sources de revenus.

Configuration sentimentale. Orientation sexuelle (si non mentionnée spontanément, reprendre au fil des questions car délicat étant donné que certaines se définissent « sans orientation sexuelle »)

Autodéfinition :

Peux-tu me dire comment tu t'autodéfinis ? (genre, sexe, sexualité, et/ou autre selon la réponse de la personne). Demander une définition de tous les termes employés.

Peux-tu me parler des différents termes que tu as utilisés pour te définir ? Date/époque et évolution (sans doute plus cohérent de poser la question plus tard : relations/militantisme). Qu'est ce qui a influencé ces évolutions ? (Etudes ? Amis ? Famille ?)

Militantisme :

Est-ce que tu as des activités militantes ?

Peux-tu me retracer ton parcours relativement au militantisme ?

Comment ton militantisme s'est-il construit ?

Quelles sont tes différentes activités militantes ? (Faire détailler au maximum les différents aspects, si une personne ne parle pas d'un aspect dont j'ai connaissance, le suggérer.)

Si le terme *queer* est utilisé, demander : quelle est ta conception du *queer* ? Idem pour « féminisme ».

Relationel/militantisme :

Peux-tu me retracer ton parcours relationnel/amoureux/sexuel (adapter selon les termes utilisés par l'interlocutrice) ?

Penses-tu pouvoir mettre en relation/en parallèle ton parcours militant et ton parcours relationnel/amoureux/sexuel ? (En particulier sur cette question, utiliser la relance. Revenir dessus plus tard si nécessaire.)

Peux-tu me parler des différents termes que tu as utilisés pour te définir ? Date/époque et évolution. (Si pas posée au début, selon déroulement.)

Hors militantisme :

Quelles sont tes activités en dehors du militantisme ?

Peux-tu me parler de situations où tes convictions militantes entrent en conflit avec le cadre sociétal (adapter le terme selon la personne : n'est-ce pas compliqué d'être féministe/militante *queer* dans certaines situations) ? Comment gères-tu ces situations ?

Interactions liées au genre et à l'orientation sexuelle présumée :

Peux-tu me parler de situations de drague/séduction dans cadre hétérosexuel : comment cela se manifeste ? Quelles réactions adoptes-tu ?

Dès que l'allusion au fait de « *passer pour une hétérosexuelle* » est faite, faire développer sur les conséquences/avantages/inconvénients (attention à utiliser les termes de l'interlocutrice). Qu'est-ce que cela signifie ? Poser la question pour les interactions dans le cadre hétéronormé. Qu'est-ce que signifie être féminine dans le cadre LGBTQI ? (Reprendre les questions précédentes.)

Lesbophobie/Homophobie et genre :

Faire parler des manifestations vécues de lesbophobie/homophobie, seule et lorsque la personne est accompagnée (d'une personne homosexuelLE/*queer*

« visible »). Question possible : as-tu été victime de lesbophobie/d'homophobie ? Comment cela s'est-il manifesté ? Dans quel cadre ? Quelles sont les réactions que tu as adoptées ? (Si cela n'est pas évoqué, demander si le genre investi/la féminité influence les manifestations de lesbophobie/d'homophobie et comment ?

Autodéfinition fem :

Peux-tu me décrire comment tu es habillée ?

Peux-tu me donner une définition générale du terme fem ? Qu'est-ce que signifie ton autodéfinition fem dans ta vie quotidienne ? Qu'est-ce que la féminité fem ? Comment se constitue ta propre féminité fem ? Comment distinguerais-tu la « féminité » normée/hétéronormée/hétérosexuelle (selon terme utilisé par l'interlocutrice) de la féminité fem et/ou de TA féminité fem ? Y a-t-il des codes particuliers à la féminité fem ? À quoi sont-ils empruntés, en quoi s'en différencient-ils ?

Faire aborder les thèmes suivants : (relativement à la féminité fem peux-tu me parler des points suivants :) codes vestimentaires, positionnement du corps, coiffures, modifications corporelles, réappropriation de comportements, qualités socialement attribuées au féminin, qualités socialement attribuées au masculin, investissement de l'espace, politisation.

Est-ce que tu connais d'autres fems *?* Quels types de relations entretiens-tu avec elles ? Peux-tu me parler des habitudes/codes entre fem ? (fem *sister,* femsistering ne pas prononcer les termes en premier. Dans l'éventualité où la personne ne répond pas possibilité de citer Wendy Delorme) Explicitation, description, fonction.

Peux-tu me parler des codes *butch*·fem ?

À qui dis-tu que tu te définis comme fem ?

***Safe sex* :**

Pratiques-tu le *safe sex* ? Depuis quand ? Dans quel cadre ? Quels outils de prévention et pratiques de réduction des risques utilises-tu ?

Est-ce que tu abordes le *safe sex* dans tes activités militantes et comment ?

Rapport au médical :

As-tu déjà été chez le gynécologue ? De quand date ta dernière consultation (si longtemps, pourquoi) ? Est-ce que tu peux m'expliquer comment elle s'est déroulée ? À quel âge as-tu fait ta première consultation gynécologique ? Peux-tu m'en parler ?

(Est-ce que tu peux m'en parler, m'expliquer ton rapport à ça, ce que tu en penses, faire des remarques ?)

Précises-tu quelle est ta sexualité, pourquoi ? Si oui, quelles sont les réactions ? Est-ce que les médecins te demandent quelle est ta sexualité ? As-tu déjà eu des conseils de prévention en tant que personne ayant des rapports sexuels avec d'autres personnes assignées « filles » à la naissance ?

Est-ce que ton généraliste connait tes pratiques sexuelles (pourquoi) ? Est-ce qu'il t'a demandé quelle est ta sexualité ?

Comment as-tu choisi ton généraliste et ton gynécologue actuels ?

Pratiques sexuelles :

Peux-tu me décrire ton dernier rapport sexuel ?

Quelles sont tes pratiques sexuelles ? Comment ont-elles évolué ? Définition, récurrence. (BDSM, *fist*, génital, dégénitalisation des sexualités, pénétrant-pénétré, etc.)

Ton militantisme a-t-il influencé tes pratiques sexuelles ? (Ou inversement)

Signification, re-signification du féminin dans les pratiques sexuelles.

Penses-tu que certaines de tes pratiques sexuelles sont politiques/militantes ? Lesquelles ? En quel sens ?

Y a-t-il des points que tu voudrais approfondir ? Il y a-t-il des questions importantes que je n'ai pas posées ?

Pourquoi as-tu accepté l'entretien ?

L'hétérosexisme à la lumière des expériences fems
Pressions normatives, résistances et réitérations

Non-hétérosexuelles, le plus souvent lesbiennes, féminines (*fem*-inines) et féministes, les fems tendent à s'extraire des homonormes comme des normes hétérosociales alors même qu'elles peuvent sembler correspondre à ces dernières. C'est à partir de vingt-deux entretiens semi-directifs, d'un corpus textuel et d'observations de terrain que cette thèse propose un éclairage sur les personnes s'autodéfinissant comme fems aujourd'hui en France et sur ce qu'elles nous apprennent de ces différents types de normes. Les fems se trouvent dans une tension permanente entre leur aspiration à résister aux normes et le poids des normes majoritaires mais aussi minoritaires, entre la dénaturalisation de la féminité et sa renaturalisation au quotidien.

Dans une première partie, après un point sur les connaissances déjà acquises sur les fems, nous verrons ce que recouvre cette autodéfinition aujourd'hui en France et par quel processus elle est adoptée, avant de conclure sur les figures d'altérité du « Nous » des fems.

Dans une seconde partie, il sera question du poids des normes et de la réitération normative auxquels sont confrontées les fems. Ces dernières sont la cible de différentes formes d'hétérosexisme, qui émanent des *outsiders* à leurs groupes mais aussi de leurs pairs, et au sujet desquelles elles produisent une critique.

Dans une dernière partie, l'analyse portera sur des résistances (militantisme, sexualité comme terrain de résistance, violence comme arme militante) et des déplacements (micropolitiques du corps, mésusages des genres, antiparastase, femsistering) que les fems mettent en place face à l'hétérosexisme et aux normativités.

Au fil de cette réflexion, les fems nous permettent de considérer l'articulation entre les rapports de sexe, de genre et de sexualité, ainsi que le statut des féminités.